



HAL
open science

Migrant.es centraméricain.es irrégulier.es en transit au Mexique : figures sociologiques et trajectoires locales

Claudia Robles Moreno

► **To cite this version:**

Claudia Robles Moreno. Migrant.es centraméricain.es irrégulier.es en transit au Mexique : figures sociologiques et trajectoires locales. Sociologie. Université de Lille, 2022. Français. NNT : 2022ULILA024 . tel-04143344

HAL Id: tel-04143344

<https://theses.hal.science/tel-04143344>

Submitted on 27 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Migrant.es centraméricain.es irrégulier.es en transit au Mexique :
figures sociologiques et trajectoires locales**

Thèse présentée en vue de l'obtention du diplôme
de docteur en **SOCIOLOGIE**

Présentée par :

Claudia ROBLES MORENO

Sous la direction de

Mme. Milena DOYTCHEVA, Professeure de Sociologie, Université de Caen

Le 14 décembre 2022

Membre du Jury

James COHEN, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 – Rapporteur

Milena DOYTCHEVA, Professeure, Université de Caen - Directrice

Alethia FERNÁNDEZ DE LA REGUERA, Professeure, UNAM - Examinatrice

Lamia MISSAOUI, Professeure, UVSQ - Présidente

Vanessa STETTINGER, Maîtresse de conférences, Université de Lille - Examinatrice

Dominique VIDAL, Professeur, Université Paris Diderot – Rapporteur

Résumé

Cette recherche doctorale prend appui sur les récits de migrant.es centraméricain.es en transit au Mexique. Alors que leur traversée porte les marques d'une forte agentivité, leur place dans la société mexicaine témoigne de l'articulation de rapports multiples de domination. Partant de cette constatation, l'analyse souligne les tensions à l'œuvre entre deux grandes interprétations sociologiques des figures migrantes -tantôt actrices, tantôt agentes- et soutient que cette polarisation n'est pas appropriée pour comprendre la migration de transit au Mexique. En nous fondant sur un corpus de 42 entretiens qualitatifs semi-directifs réalisés entre 2018 et 2020 avec des migrant.es ayant traversé le territoire mexicain en direction des Etats-Unis, ainsi que des observations dans quatre centres d'hébergement à Monterrey, Mexique, la thèse discute ensuite la possibilité de concilier ces deux approches à travers l'étude de la construction des trajectoires et identités migrantes des Centraméricain.es en transit au Mexique. Les entretiens et observations réalisées montrent notamment comment la mobilisation de la religion, du travail et de la famille offre trois principaux ancrages axiologiques qui servent de base à la constitution de capitaux migratoires spécifiques (endurance, résistance, socialisation) venant contrebalancer les vulnérabilités des migrant.es-victimes.

Mots-clés

Migration de transit - Espace migratoire - Capital migratoire - Ethos migratoire

Mexique – Guatemala- Honduras- Salvador – États-Unis

Irrégularité- Vulnérabilité – Agentivité - Violence

Acteur – Victime – Religion - Famille - Travail

Summary

This doctoral research is based on the narratives of Central American migrants in transit in Mexico. While their passage carries the marks of strong agency, their place in Mexican society bears witness to the articulation of multiple power relations. Based on this observation, the analysis highlights the tensions at work between two major sociological interpretations of migrant figures - partly actors, partly agents - and argues that this polarization is not appropriate for understanding transit migration in Mexico. Based on a body of 42 semi-structured qualitative interviews conducted between 2018 and 2020 with migrants who have crossed Mexican territory towards the United States, as well as observations in four shelters in Monterrey, Mexico, the thesis further discusses the possibility of reconciling these two approaches based on the study of Central American migrants' identities and local trajectories in Mexico. The interviews and observations show how the mobilization of faith, work and family values provide three main axiological anchors that lay the foundation for the formation of specific migratory capitals (endurance, resilience, socialisation) that work to offset the vulnerabilities of the migrants-victims.

Keywords

Transit Migration - Migration Space - Migration Capital - Migration Ethos

Mexico - Guatemala - Honduras - El Salvador - United States

Irregularity - Vulnerability - Agentivity - Violence

Actor - Victim - Religion - Family - Work

Remerciements

Ce geste de gratitude n'a pour but que de reconnaître les institutions et les personnes qui ont longtemps soutenu tous les efforts que j'ai déployés pour atteindre mes objectifs.

Tout d'abord, je dois reconnaître le travail du CONACYT (Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología). Une institution dont le soutien financier est un élément important dans l'obtention de mon diplôme de maîtrise et de la réalisation de cette thèse de doctorat.

Je tiens également à remercier l'Université de Lille, Campus France et les institutions qui permettent aux étudiants étrangers de venir poursuivre des études en France. Merci pour cette ouverture et votre accueil.

A Milena Doytcheva de m'avoir accompagnée tout au long de ce parcours de thèse.

Je tiens également à remercier toutes les institutions où j'ai occupé des emplois ces dernières années et qui m'ont permis de financer ma thèse lorsque ma bourse était épuisée. Je suis reconnaissante pour tout ce que j'y ai appris.

Sur un plan plus affectif, mes remerciements vont à ma famille et à tous ceux qui, sans y être obligés, ont lu ma thèse, l'ont corrigée et ont participé aux résultats finaux : Romain, Christine C, Christine S, Marie-Odile, Annie et Maryvonne.

Dans le même sens, à tous ceux qui ont partagé avec moi leurs expériences en tant qu'étudiants étrangers.

¡Muchas gracias a todos!

*A mi familia,
la que dejé y la que encontré
durante esta tesis*

Table de matières

INTRODUCTION	9
<i>Mexique : pays de migrations</i>	10
<i>Migration de transit : un début de définition</i>	13
<i>Un double schéma explicatif</i>	17
<i>Quelles implications sociologiques ?</i>	23
<i>Méthodologie</i>	26
<i>Plan</i> 31	
Partie 1 : La migration de transit au Mexique : une transformation structurelle et historique	34
Chapitre 1. Les migrations centraméricaines vers les États-Unis : perspectives historiques	35
1.1. Aux sources de l'émigration internationale en Amérique centrale	36
1.1.1. L'agro-industrie étrangère aux dépens des populations locales : intérêts politiques et économiques au Guatemala	38
1.1.2. Une oligarchie nationale : inégalités, migration et guerre au Salvador	43
1.1.3. Honduras : une migration environnementale ?	48
1.2. La présence états-unienne en Amérique centrale : de l'ingérence économique et politique aux <i>ponts migratoires</i>	53
1.2.1. Fuir la lutte idéologique en Amérique centrale.....	54
1.2.2. Les politiques migratoires : renforcement du contrôle migratoire et précarisation des migrant.es	58
1.3. Le voisin mexicain : du rôle géographique au rôle politique dans la migration	69
1.3.1. Proximité et marché de travail : l'immigration de travail saisonnier.....	70
1.3.2. Voisinage et solidarité : accueillir les réfugié.es de la guerre.....	72
1.3.3. Accueil et restriction : le transit vers les États-Unis	77
Chapitre 2. Migrations de transit au Mexique : entre mobilité et contrôle	83
2.1. Le durcissement de la politique migratoire états-unienne après 2001	84
2.1.1. Sécurité nationale à la frontière sud : criminalité et migration irrégulière.....	85
2.1.2. Internaliser le contrôle migratoire : la surveillance des immigré.es	90
2.1.3. L'externalisation des frontières : le rôle géopolitique des pays voisins.....	95
2.2. Le rôle nouveau du Mexique en tant que pays de transit : contrôler avant l'arrivée	98
2.2.1. Quels mécanismes de contrôle des migrations de transit ?.....	99
2.2.2. Les effets du contrôle externalisé sur les routes et les flux migratoires.....	105
2.2.3. Migration et structures de pouvoir : l'affaiblissement des migrant.es par le haut	109
2.2.4. Les solidarités de la route	115

2.3. Une nouvelle donne migratoire en Amérique centrale : le dépouillement des futurs migrant.es dans les pays d'origine	116
2.3.1. Guatemala : migration et réduction des inégalités entre Sud et Nord.....	120
2.3.2. Familles et <i>maras</i> au Salvador : le double visage des réseaux transnationaux	122
2.3.3. Honduras : la « nature » entre exploitation et catastrophes	126
Chapitre 3. La migration de transit : un double schéma explicatif ?	131
3.1. Les migrant.es agent.es :l'inévitable souffrance.....	133
3.1.1. La vulnérabilité d'origine : émigration et domination pendant le transit.....	134
3.1.2. Le rapport à l'État : la déshumanisation des migrant.es	138
3.1.3. D'une existence niée à un corps en mouvement.....	144
3.2. Les migrant.es comme « acteur.trices » : entre rêve collectif et investissement personnel	147
3.2.1. Une mobilité de groupe, du départ au transit.....	150
3.2.2. Esprits et corps dans la maîtrise de la migration.....	154
3.2.3. L'Eldorado américain	156
3.3. Des subjectivités complexes : quels référentiels constitutifs des identités migrantes ?....	159
3.3.1. Subir, agir, réagir : contestation et migration	160
3.3.2. La migration de transit au regard de la « sociologie de l'individu ».....	166
3.3.3. Repenser les migrations de transit	169
Partie 2 : Migrant.es vers le Nord : une (re)construction pendant le transit ?.....	175
Chapitre 4. Un départ en trois temps : intériorisation, préparation, émigration	176
4.1. Vivre la migration avant de partir : culture de la migration en Amérique centrale	177
4.1.1. Des profils migratoires variés.....	177
4.1.2. Des paroles aux actes : famille en migration	187
4.2. La recherche de protections : rupture et départ vers l'individualité.....	196
4.2.1. Migrer avec le soutien familial : entre ruptures et opportunités	197
4.2.2. Économie et violence : partir avec des ressources limitées	199
4.2.3. Le désir de partir : « c'était comme une obligation pour moi, je le sentais ainsi »...203	
4.3. Les migrant.es face au départ : la (non) mobilisation de ressources.....	206
4.3.1. Les capitaux de la migration.....	208
4.3.2. D'autres manières de construire un savoir-faire migratoire.....	217
4.3.3. Les différentes manières de préparer le passage au Mexique	220
Chapitre 5. Le passage : une étape transitoire ?	228
5.1. Expériences de l'irrégularité	228
5.1.1. Engager un <i>coyote</i> : agir contre l'irrégularité ?	241
5.1.2. Passer en solo : irrégularité et précarité	246

5.2. Les espaces de la migration irrégulière.....	247
5.2.1. <i>Los coyotes</i> : obéir les maîtres de l'espace	249
5.2.2. Passage en solo : maîtriser les espaces d'affaiblissement.....	266
5.3. Les acteurs de la route migratoire : entre violence et solidarité.....	276
5.3.1. Être Centraméricain.e au Mexique	276
5.3.2. La coexistence le long de la route migratoire	284
<i>Los coyotes et leurs « usagers » : une relation commerciale.....</i>	285
<i>Passage en solo : trouver sa place sur la route</i>	293
Chapitre 6. Poursuivre le passage : un ethos migratoire en construction	305
Poursuivre malgré tout.....	306
6.1. Ancrages axiologiques : entre subjectivité et communauté.....	307
6.1.1. La foi dans la migration : protection, acceptation et contestation.....	307
« Dieu » sur la route migratoire.....	311
6.1.2. Devenir « un.e bon.ne migrant.e ».....	318
<i>Gagner sa vie : la « valeur travail » en contexte migratoire</i>	<i>320</i>
6.1.3. Le lien familial : entre motivation et rupture	332
6.2. Transformations et apprentissages en situation migratoire : les capitaux de la migration	338
CONCLUSION	352
<i>De la vulnérabilité à l'autonomie et vice-versa.....</i>	<i>360</i>
<i>Ethos migratoire et contestation politique.....</i>	<i>365</i>
<i>Implications, limites et perspectives</i>	<i>367</i>
BIBLIOGRAPHIE.....	369
ANNEXES	402
1. Liste des entretiens et caractéristiques des interviewé.es	402
2. Carte de l'Amérique centrale.....	403
3. Carte du Mexique- Villes les plus mentionnées lors des entretiens	403

INTRODUCTION

Il y a quelques années, à un feu rouge de ma ville natale, Villahermosa, Mexique, alors que j'observais un migrant demandant de la nourriture (avec un billet en lempiras pour prouver sa nationalité hondurienne), j'ai entendu quelqu'un dire : « Pourquoi viennent-ils ici pour souffrir ? Ils sont mieux à la maison, au moins là-bas ils ne manqueraient pas d'une assiette de haricots ». Dans ses réflexions, ce résident mexicain d'origine salvadorienne a exprimé un fait bien connu dans le pays et en Amérique centrale : les migrant.es irrégulier.es d'Amérique centrale « viennent souffrir » au Mexique. À titre personnel, ces mots ont soulevé chez moi une série de questions sur les migrant.es qui « choisissent » de souffrir et m'ont amenée à caricaturer cette souffrance en masochisme. J'ai trouvé un peu exagéré et cliché que les gens décident de partir à l'étranger pour souffrir. J'ai donc décidé d'explorer ce que sont ces souffrances et leur nature. Au début de cette recherche, il était difficile de séparer l'étude des souffrances du voyage de la question plus évidente de la scène vécue : pourquoi souffrent-ils ? Cette souffrance est-elle une circonstance souhaitée par les migrant.es ?

Mais la scène décrite ci-dessus nous oblige également à nous interroger sur la souffrance qui vise certain.es Centraméricain.es et pas d'autres. Comment la souffrance de ces personnes se construit-elle le long de la route migratoire ? Qui est concerné par cette souffrance et pourquoi ? L'irrégularité apparaît comme un élément à étudier dans cette perspective, mais comment se construit la relation irrégularité-souffrance ? Si la souffrance est notre première approche de ce problème, elle est insuffisante. Dans la scène, la souffrance signifie mendier de la nourriture, mais la mendicité est en même temps une manière de trouver une solution à un problème, en l'occurrence la faim. Cette action ne serait-elle pas un témoignage des capacités des migrant.es ou une manière d'assumer une souffrance choisie ? D'ailleurs, qui parle de souffrance, les migrant.es ou un observateur extérieur ? S'il existe d'autres perspectives qui abordent l'existence d'une marge de manœuvre, l'approche de la souffrance est limitative pour aborder la complexité du phénomène migratoire. Il s'agit donc d'étudier les migrant.es dans leur ensemble, en tenant compte de toutes les perspectives qui nous permettent d'analyser ces tensions et d'autres pendant leur transit au Mexique.

Répondre à ces questions implique d'aborder l'analyse des différents aspects du processus migratoire que cette scène révèle, à savoir : l'irrégularité, la motivation

personnelle à migrer, les relations entre locaux et étrangers dans les pays de transit. Compte tenu de ces questions, une analyse micro et macrosociologique est nécessaire pour examiner le contexte de « souffrance » ou au contraire d'autonomie et d'agentivité dans lequel s'inscrit la migration de transit au Mexique.

Mexique : pays de migrations

Le phénomène de la migration est très présent au Mexique et en Amérique du Nord. Il existe plusieurs flux migratoires liés aux États-Unis : l'émigration, l'immigration, la migration de retour (Durand, 2012) et le phénomène transfrontalier (Rivera Farfán, 2014). Les dynamiques migratoires se sont particulièrement concentrées sur la frontière entre les États-Unis et le Mexique, où les États-Unis sont un pays d'immigration, tandis que le Mexique est un pays d'émigration. Globalement, les États-Unis sont un pôle d'attraction majeur pour les populations étrangères, avec plus de 44,9 millions de personnes nées à l'étranger vivant dans le pays. Les citoyens mexicains constituent la plus grande population latino-américaine aux États-Unis, avec 10,9 millions de personnes nées au Mexique vivant sur le sol américain (López, 2015a). Il n'est pas surprenant que cette émigration attire l'attention des études sur la migration, car la dynamique migratoire entre les deux pays commence par la mobilité des travailleurs agricoles mexicains vers les États-Unis. Selon Jorge Durand (2012), le Mexique a connu une explosion démographique au début du XXe siècle qui a constitué une réserve de main-d'œuvre pour la production agricole et la construction aux États-Unis. En 1942, cette dynamique a été encadrée par le programme *Bracero*, qui a duré jusqu'en 1964 et a atteint 4,8 millions de contrats signés selon Marc Rosenblum et Kate Brick (2011). Au Mexique, ce phénomène entraîne des changements dans les communautés d'origine du flux migratoire, le centre-ouest du Mexique est devenu une région d'émigration, notamment les États de Jalisco, Michoacán, Guanajuato, Zacatecas, San Luis Potosí et Durango (Durand, 2012). Kitty Calavita (1992) note que certaines communautés ont commencé à compter sur la migration pour obtenir des revenus et à inclure la migration dans les systèmes sociaux et économiques des deux côtés de la frontière.

Bien que l'émigration soit la question migratoire par excellence au Mexique, la dynamique migratoire de ce pays est également composée d'autres phénomènes. Le territoire mexicain est également touché par l'immigration, notamment en provenance des États-Unis. Selon le recensement 2010 de l'Institut national de statistique et de géographie

du Mexique, environ 961 121 étrangers vivent au Mexique, dont 738 103 sont des ressortissants du pays voisin au Nord (INEGI, 2022).

Outre la dynamique purement nord-américaine, il existe également un *couloir migratoire* qui se forme avec l'Amérique centrale. Ici, le Mexique joue le rôle d'un pays de transit, une porte poreuse par laquelle les migrant.es du monde entier, en particulier les Latino-américains, se rendent aux États-Unis (Feldmann & Durand, 2008). Plus de 22 millions de latino-américains, toutes nationalités confondues, se rendent sur le continent nord-américain pour s'y installer de manière régulière ou irrégulière (U.S. Census Bureau, 2020a). En 2015, on comptait environ 11 960 000 immigré.es irrégulier.es aux États-Unis, qui prennent généralement la voie terrestre (U.S. Department of Homeland Security, 2018).

Ainsi, la position géographique du Mexique en fait un point de transit obligatoire pour un nombre indéfini de migrant.es non mexicains souhaitant atteindre les États-Unis. Le nombre exact de ces migrant.es en transit au Mexique est difficile à connaître, mais il est estimé entre 150 000 et 400 000 personnes par an (OIM, 2014). Ce flux est dominé par la population d'Amérique centrale, les pays les plus représentés étant le Honduras, le Guatemala et le Salvador, qui reçoivent environ 90% de toutes les expulsions de migrant.es irrégulier.es du Mexique (Unidad de Política Migratoria, 2021). On estime également à 3,7 millions le nombre de Centraméricain.es aux États-Unis, dont 1,8 million (47 %) proviennent de ces trois pays (U.S. Department of Homeland Security, 2018).

Depuis les années 1990, cette migration est estimée à un flux annuel moyen de 230 000 migrant.es centraméricain.es. Historiquement, trois pics sont enregistrés en 1999, 2005 et 2014. Le maximum est atteint en 2005 avec 418 000 migrant.es et le minimum en 2011, avec 126 000 (Rodríguez et al., 2014). Ce flux migratoire est majoritairement masculin. En 2018, selon la « Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes » (REDODEM, 2019), sur 100 migrant.es accueillis dans les refuges mexicains, 24 sont des femmes, dans notre enquête cette majorité d'hommes reste à 69%.

Les guerres civiles au Guatemala et au Salvador ont été les premiers événements qui ont motivé une émigration massive vers le Mexique et les États-Unis. Avec la fin des guerres en 1990 et la mise en œuvre des politiques néolibérales de restructuration économique, le chômage, la gestion des catastrophes naturelles, la violence et l'insécurité sociale deviennent d'autres problèmes qui justifient l'émigration (Aragón, 2014 ; Brigden, 2016 ; López Recinos, 2013 ; Rodríguez et al., 2014).

Cette étude est une contribution à l'étude de la migration de transit irrégulière en général, et au Mexique en particulier, et s'inscrit dans le cadre de la sociologie de la migration. La migration de transit irrégulière revêt une grande importance dans les problèmes actuels du monde, de l'Europe ou de l'Amérique. Ce thème a trouvé sa place dans les sciences sociales grâce à l'influence réciproque entre flux migratoire et sociétés de transit. Plusieurs travaux développés dans les centres de recherche en sciences sociales les plus renommés du Mexique - le Colegio de la Frontera Norte (COLEF), l'Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM), le Colegio de México (COLMEX) - et des études provenant d'autres pays du monde comme le Honduras (Flacso-Honduras), le Salvador et le Guatemala - ainsi que des États-Unis (Noel Brigden et Wendy Vogt, 2015) et de la France représentée par le travail d'Argan Aragón (2014) constituent la base de cette thèse.

La littérature sur ce sujet est abondante, en trois langues (espagnol, anglais et français), et décrit de manière exhaustive les différentes questions de migration d'un point de vue historique, anthropologique et sociologique. Cette littérature traite des différentes vagues historiques de migration centraméricaine (Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Cortés Ramos, 2003 ; Castillo & Toussaint, 2015) ; les causes de départ, (Gómez Johnson, 2015 ; Hiskey, Malone, & Orcés, 2014) ; les statistiques du flux migratoire vers le Nord (Casillas, 2012 ; Rodríguez Chávez, 2016 ; Rosenblum & Brick, 2011) ; la description détaillée des risques routiers mexicains (REDODEM, 2019 ; Centro Nacional de Prevención de Desastres, 2017 ; CNDH, 2009 ; Kauffer Michel, 2003) ; les acteurs.trices de la route (Correa Cabrera, 2014 ; Izcarra Palacios, 2017b ; Spener, 2012) ; le transport (Barrón Cruz, 2013 ; Bucci, 2017 ; Dominguez Villegas, 2014) ; la politique migratoire (Castillo, 2000 ; Calleros Alarcón, 2009) ; la santé des migrant.es (Bojorquez, 2015 ; Leyva Flores et al., 2015) ; les femmes migrantes (Asakura & Torres Falcón, 2013 ; García Aguilar, 2017 ; Silva Hernández, 2019) et les mineurs migrant.es (Cao, 2017 ; Coello Gomez, 2020 ; Varela Huerta, 2015) ; les vulnérabilités en cours de route (Bustamante, 2002 ; Rojas Wiesner, 2017 ; Salerno Valdez, Valdez, & Sabo, 2015) et la capacité d'agir, notamment des mineurs (Acuña González, 2016 ; Aragón, 2014 ; Silva Hernández, 2019). La question de l'accueil aux États-Unis des Latino-américains est également abordée sous l'angle des inégalités au travail et du rapport aux autorités américaines (Bustamante, 2002 ; Menjívar et al., 2018).

La liste n'est pas exhaustive, mais elle est pertinente pour illustrer la diversité des questions abordées et pour montrer que le Mexique est un terrain fertile pour l'étude de la

migration de transit. Même si elle ne répond pas aux questions qui sont à l'origine de notre recherche, cette analyse bibliographique confirme l'existence d'une tension entre souffrance, épreuve, d'une part et autonomie, action, d'autre part. Une multitude d'ouvrages offrent une image claire de ce qui se passe sur la route migratoire et de ses dangers. Malgré le caractère clandestin de cette voie, la documentation sur les pratiques de domination prolifère dans la littérature spécialisée et non spécialisée, notamment en provenance du Mexique. De ce point de vue, la trajectoire migratoire est marquée par la domination subie des étrangers, des migrant.es irrégulier.es, notamment des femmes et des mineurs. Cependant, au fur et à mesure que la recherche avance, cette perspective, qui place la domination au centre de la migration, se fissure. Des travaux étrangers (Brigden, 2016 ; Aragón, 2014), aussi bien que mexicains (Silva Hernández, 2019), reconnaissent de plus en plus une forme d'autonomie ou l'agentivité aux migrant.es. La migration de transit prend alors des allures différentes.

Migration de transit : un début de définition

En examinant les déplacements dans différents espaces en Afrique, Sylvie Bredeloup (2010) affirme que la migration de transit n'a rien de nouveau. Pour elle, ce qui est nouveau, c'est la concentration des experts, des autorités et des médias sur ce phénomène. Bien que la migration de transit soit un phénomène historique qui fait référence à la mobilité, l'utilisation scientifique du terme a connu quelques variations ces dernières années. Certaines théories de la migration, comme celle d'Everett Lee (2013), prennent en compte l'existence de cette étape transitoire en tant qu'« obstacles intermédiaires ». Pour Lee, la migration implique un lieu de départ, un lieu de destination et des obstacles intermédiaires. Ces derniers seraient les défis que les migrant.es doivent surmonter entre le départ et l'arrivée, notamment la distance. Les obstacles intermédiaires sont également des facteurs à prendre en compte lors d'une migration, car pour chaque lieu géographique, il existe un certain nombre d'obstacles intermédiaires dont la difficulté varie et qui peuvent entraver la migration.

D'autres auteurs, tels que Hernández Lopez (2016) et Gildas Simon (1995) en France, utilisent la vision géographique de la migration de transit et la considèrent comme une forme de mobilité dans laquelle les migrant.es sont en route vers leur destination. Il s'agit alors d'une population en mouvement dans un intervalle temporel et géographique entre le départ et l'arrivée, entre l'origine et la destination. Pour des raisons géographiques

ou administratives, le pays de transit serait le pays où s'effectue le mouvement entre les pays d'émigration et le pays d'immigration. Au sens le plus élémentaire du terme, le transit renvoie à l'idée de passage.

Ainsi, Michael Collyer et Hein de Haas (2012) soulignent les limites du terme « migration de transit » d'un point de vue géographique. Ils considèrent que la notion comprise comme une transition entre le départ et l'arrivée est problématique parce qu'elle est réductrice. Collyer et de Haas affirment que le fait de considérer les espaces de transit uniquement comme des espaces de passage et de ne pas prendre en compte les singularités telles que les changements dans le projet migratoire ou la permanence contribue à la généralisation d'un phénomène complexe. Pour eux, la migration de transit, dans son sens le plus fondamental, n'est pas différente de la migration temporaire, et les frontières entre les deux deviennent floues à mesure que les temps d'attente entre toutes les étapes migratoires s'allongent. En raison de sa rigidité et de son imprécision en tant qu'outil d'analyse, le terme « migration de transit » serait incapable d'expliquer la diversité des dynamiques migratoires dans les pays voisins de l'Europe et des États-Unis.

Afin de combler ces limites théoriques, la notion est enrichie par l'approche d'autres disciplines telles que la science politique et la sociologie, qui lui donnent de nouvelles perspectives. Depuis les années 1990, l'idée fut de donner aux pays de transit une position géopolitique importante dans le contrôle des migrations. Les États-Unis et l'Europe, principaux pôles d'attraction des migrant.es, orientent l'application de leur politique migratoire vers les pays voisins et le passage forcé des migrant.es irrégulier.es. La migration de transit, qui désigne le passage physique d'un endroit à un autre, prend des connotations politiques et administratives pour désigner les lieux de passage forcé des migrant.es irrégulier.es. Sur la base de cette conception de la migration de transit, les États s'engagent dans des stratégies de contrôle de la migration et mobilisent les relations entre les pays d'accueil et de transit. La frontière se déplace vers le Mexique ou les pays du Maghreb, déclenchant de nouvelles dynamiques dans la politique et les relations internationales (Alioua, 2011 ; Aragón, 2014 ; El Qadim, 2010 ; Menjívar, 2014).

La conception politique de la migration de transit soulève également des questions en sociologie. Sylvie Bredeloup (2010) fait le lien entre migration de transit et sciences sociales en soulignant l'effet de la désignation géopolitique de certains pays comme pays de transit sur les migrant.es. Il existe une porosité des statuts migratoires, qui brouille les frontières entre les catégories de migrant.es et qui serait à l'origine du caractère problématique de la notion de migration de transit. Elle propose donc de qualifier

migrant.es de transit a posteriori, c'est-à-dire une fois que leur trajectoire est reconstruite rétrospectivement et réinterprétée à la lumière d'une nouvelle étape. Cette prémisse nous guidera méthodologiquement dans la suite de la recherche.

Bredeloup critique aussi la focalisation politique et médiatique sur la migration de transit et affirme que la porosité des catégories de la migration contribue également à la stigmatisation des migrant.es ; elle met en relation l'insistance sur l'utilisation du terme « transit » pour souligner la qualité « temporaire » des migrant.es, rapidement associée à la marginalité, la précarité, l'illégalité et la criminalité dans les discours officiels et médiatiques. La relation migration de transit-criminalité a été l'argument utilisé pour renforcer la politique de contrôle migratoire dans l'Union européenne, et aux États-Unis comme l'affirme Cecilia Menjivar (2014). Les politiques migratoires restrictives placent donc les migrant.es en position de « victimes ».

La perspective sociologique se concentre alors sur l'interrogation de ce qui se cache derrière la question politique et géographique. Il s'agit d'aller plus loin dans le questionnement et la compréhension de ce que la migration apporte aux individus et aux différents espaces qu'ils traversent, et vice versa. Plusieurs auteurs en sciences sociales vont dans ce sens. Cetta Mainwaring et Noelle Brigden (2016) définissent la migration de transit comme faisant partie d'un processus social qui transforme les migrant.es et les sociétés physiquement et mentalement. Cette approche, qui met en avant l'effet de la migration sur l'individu, est également défendue par Laurence Roulleau-Berger (2010), pour qui la migration est un processus de transition discontinu et multi-situé. La migration de transit est une étape de la migration, entre le départ et l'arrivée, qui implique un changement chez les migrant.es et une recomposition du répertoire de ressources. Cette idée de l'influence de la migration de transit sur les migrant.es est partagée par Letitia Trifanescu (2013), pour qui la migration de transit peut inclure une période de bouleversement intérieur et d'apprentissage. Alors que d'autres disciplines soulignent le caractère temporaire de la migration de transit, la sociologie met en avant les effets permanents de cette étape sur la vie des migrant.es et sur certaines populations (Alioua, 2011). Selon ce postulat, la migration en transit serait un processus de construction de la personne où les transformations structurelles entraînent des conséquences sur les individus. Cette relation est étudiée par le prisme de l'*individuation*, un concept de la sociologie de l'individu que nous verrons plus loin (Caradec & Martuccelli, 2004).

La vision des autorités et de la politique migratoire qui construisent les migrant.es en tant que victimes conduit à se concentrer sur les mesures de contrôle migratoire mises

en œuvre et à considérer les individus comme « agents ». Dans cette approche, les migrant.es en transit ne contrôlent pas leur situation, ni le déroulement de leur voyage. Leur projet de migration manque de cohérence, de suivi et de finalité. Cette perspective correspond au registre de la souffrance que nous avons évoqué, tout en ignorant la capacité parallèle des migrant.es à transformer les espaces qu'ils traversent (Bredeloup, 2010). Les migrant.es seraient alors des acteurs.trices et pas seulement des victimes. La tension entre ces deux visions et figures sociologiques semble être inexplorée au Mexique, où les auteurs ont tendance à se concentrer sur la figure de la « victime » en relation avec l'augmentation des mesures de sécurité et de contrôle migratoire.

Le Mexique sert de passerelle entre deux régions qui ont connu une augmentation des déplacements au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Son rôle de pays de transit l'a fait participer à la stratégie américaine de contrôle des migrations depuis la fin des années 1990. Les politiques migratoires ont une seule cible : les migrant.es indésirables. Ces mesures visent à accroître la difficulté de traverser le pays et à dissuader les migrant.es de se diriger vers les pays dits développés. Derrière le jeu politique, les effets sur les migrant.es et les espaces se déploient. Le renforcement du contrôle des migrations ne parvient pas à réduire le flux des migrant.es. Cependant, il existe un type de rétention qui augmente la durée du passage et de l'attente, la visibilité des migrant.es et intensifie les relations pendant le transit. Actuellement, l'approche politique de la migration de transit limite le champ d'étude à une dichotomie régularité-irrégularité, oubliant la complexité du phénomène migratoire. En conséquence, nous assistons à l'émergence d'une série de situations de domination et d'assujettissement accru des migrant.es : racisme, exploitation, marchandisation et exclusion. La politique migratoire s'inscrit donc dans l'existence des migrant.es sous la forme d'une victimisation qui les empêche de contrôler le déroulement du voyage vers le Nord.

Si les effets structurels sur la migration ont été identifiés, il existe également des réponses de la part des individus à ces effets de structure. Dans d'autres lieux géographiques, des auteurs comme Alain Tarrus (2015) et Susanne Jonas (1998) identifient de nouvelles formes de migration réalisées par des migrant.es qui accumulent des ressources et des savoir-faire en transit. Au Mexique, il existe une littérature qui met en avant les signes de forte autonomie et agentivité pendant le transit pour donner à voir un autre visage de la migration (Acuña González, 2016 ; Silva Hernández, 2019). Ce processus bidirectionnel révèle la capacité des migrant.es à se construire *par et pour* la migration. Nous cherchons donc à identifier les éléments qui donnent à voir cette

construction des identités et trajectoires migrantes lors de la migration de transit. Partant du niveau macrosociologique, l'analyse s'attache *in fine* à l'étude des subjectivités individuelles.

Un double schéma explicatif

Dans l'effort de rendre compte des trajectoires migratoires, la littérature spécialisée semble partagée entre différentes manières de construire les migrant.es que l'on peut associer schématiquement aux figures sociologiques de l'agent.e et de l'acteur.trice. La figure du migrant.e-agent.e renvoie ainsi à sa caractérisation comme être passif et vulnérable, dont l'existence est niée parce qu'il est « irrégulier » et « en transit » ; cela le place dans les marges sociales et dans une situation de domination subie qui prend les formes de la discrimination, violence, exploitation. La figure du migrant.e-acteur.trice, quant à elle, met en avant les compétences et les ressources, qui s'expriment dans les relations interpersonnelles (action collective et solidarités de la route), l'effort personnel (endurance physique et mentale) mobilisées pour réussir la traversée du Mexique.

L'identification de ces deux figures dans la littérature sur la migration au Mexique nous permet d'élaborer une problématique de recherche qui s'attache à interroger à la fois la vision de la « victime » des déterminismes sociaux et celle de « l'acteur.trice de son destin ». Pour ce faire, nous cherchons à explorer la manière dont ces figures sont co-construites. Pour Mehdi Alioua (2011), les migrant.es en transit sont des acteurs.trices et le résultat d'un processus d'individuation dans lequel les migrant.es irrégulier.es font un nouvel apprentissage par rapport à leur position dans le monde. En cherchant une vie meilleure, les migrant.es produisent des dynamiques et de nouvelles formes d'action collective. Dans une autre perspective, Sylvie Bredeloup (2010) décrit les migrant.es en transit comme victimes et individus vulnérables qui ne peuvent pas contrôler leur situation. En outre, elle constate que leur existence est définie comme une charge négative pour les pays d'accueil.

Deux schémas explicatifs contrastés sont ainsi identifiés a priori : le premier se focalise sur la souffrance des migrant.es en transit du fait de l'irrégularité et de leur place inexistante dans la société mexicaine ; la deuxième cherche à mettre en avant l'autonomie des migrant.es dans ce processus. Sandra Morales Hernández (2014) insiste ainsi sur le poids des déterminismes sur l'individu et soutient que les inégalités produites par la différence entre migration régulière et irrégulière sont responsables de l'exclusion des

migrant.es et de leur exposition aux dangers de la route, notamment au crime organisé ; tandis que pour Guillermo Acuña (2016), la capacité stratégique est une caractéristique des migrant.es centraméricain.es en route pour les États-Unis, particulièrement présente chez les migrant.es mineurs. D'autres disciplines soulignent également l'existence de cette double interprétation des migrant.es en transit au Mexique. En littérature, par exemple, Cubillo Paniagua (2019) reconnaît une différence dans l'interprétation de la migration entre les ouvrages des auteurs centraméricain.es et mexicain.es. Alors que les premiers mettent l'accent sur les efforts des migrant.es et les réussites de la migration, les auteurs mexicains se penchent sur les difficultés et la violence. Dans le domaine du cinéma, Hólmfríður Garðarsdóttir (2018) note que, tout en reconnaissant un minimum de courage, de persévérance et d'agilité chez les migrant.es irrégulier.es, les documentaires et les fictions sur la migration centraméricaine vers le Nord montrent principalement leur exclusion.

La mobilisation de l'une ou l'autre des deux figures implique une vision différente de l'identité et des caractéristiques migrantes. L'approche par la domination fait référence à la passivité, la vulnérabilité et l'assujettissement des migrant.es. Il existe une littérature institutionnelle et en sciences sociales, notamment au Mexique, qui s'attache à décrire toutes les souffrances sociales et physiques des migrant.es dans ce pays : les coyotes¹ profitant des migrant.es (Izcara Palacios, 2017b), le danger naturel des espaces de migration irrégulière (Centro Nacional de Prevención de Desastres, 2017), l'enlèvement de migrant.es (CNDH, 2011), le crime organisé profitant économiquement des migrant.es (Izcara Palacios, 2016), les disparitions et décès de migrant.es (Movimiento Migrante Mesoamericano, 2019 ; Varela Huerta, 2017), la souffrance des personnes LGBT et des femmes lors de la migration (Asakura & Torres Falcón, 2013 ; Rojas Wiesner, 2017 ; Winton, 2017), entre autres problèmes dérivés de leur irrégularité.

¹ Selon la Real Academia Española (2022), le mot *coyote* est utilisé au Mexique, en Équateur, au Salvador et au Honduras pour désigner une personne qui accomplit de manière informelle des formalités, notamment pour les migrant.es qui n'ont pas les papiers adéquats, contre rémunération. Le mot est d'origine *nahuatl* (langue préhispanique de l'actuel Mexique). *Coyotl* désigne initialement un mammifère carnivore d'Amérique du Nord. Pour José Alfredo Jáuregui-Díaz et Ma. De Jesús Ávila-Sánchez (2017), le terme *coyote* pour désigner un « guide de passage de frontière » remonte à 1930. Pour les auteurs, le *coyote*, également appelé *pollero*, est défini comme : « la personne dont l'activité consiste à faire passer les migrant.es de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, par un lieu non autorisé pour le contrôle migratoire ou par un lieu autorisé, mais en échappant au contrôle migratoire grâce à des documents apocryphes » (p.154). Tout au long de notre travail, nous démontrerons que le coyote n'est pas seulement actif à la frontière entre les États-Unis et le Mexique, mais qu'il est un acteur transnational présent en Amérique centrale, capable de transporter des migrant.es à travers différentes frontières entre le Honduras, le Salvador, le Guatemala, le Mexique et les États-Unis.

Ces informations, élaborées dans le champ académique et popularisées par les journalistes (Hierro, 2018), permettent de développer des stratégies nationales de solidarité avec les migrant.es, dont plus de 80 centres d'accueil chrétiens (OIM, 2017), des outils de détection de la vulnérabilité des migrant.es (ACNUR, 2016), et des groupes Beta pour aider les migrant.es (INM, 2017b ; Valenzuela, 1998). Ces connaissances sont également connues des candidat.es au départ en l'Amérique centrale, puisque la majorité de nos interviewé.es déclarent être au courant d'au moins un des dangers de la route grâce aux informations diffusées par les médias et/ou les membres de leur famille et amis.

Mais à l'autre polarité du spectre, Hélène Thomas (2010) montre que la qualité de « vulnérable », qui peut être remplacée par celle de « victime », sert plutôt au contrôle (domination) des groupes humains à travers l'imposition, par le haut, de conditions dictées par les institutions. Les migrant.es « sauvés » des réseaux de transport des coyotes offrent un exemple de cette implication de la figure de la victime. Les institutions gouvernementales font appel à la vulnérabilité des migrant.es face aux passeurs pour les retenir et expulser vers leurs pays d'origine. Sachant que beaucoup payent cher pour résister à ce contrôle politique et que, la plupart du temps, ils ont fait appel d'eux-mêmes à ce service. Tout en appelant à l'objectif de protéger les migrant.es, les politiques migratoires les renvoient vers leurs pays d'origine qui sont caractérisés par des problèmes sociaux, économiques et politiques graves. Cette « lutte contre la vulnérabilité » des migrant.es en transit ne s'attaque donc pas aux déterminants d'origine de cette migration. L'étiquetage victimaire peut les renvoyer à une place inférieure, à les infantiliser et accroître ainsi davantage leur domination.

L'interprétation qui situe les migrant.es en tant qu'acteur.trice met, en revanche, l'accent sur l'analyse de leur action stratégique. Pour Piero Bucci (2017) les migrant.es sont conscients de leurs problèmes, mènent des actions et des stratégies pour changer leur situation et sont capables de mobiliser des ressources propres. Comment dès lors concevoir la liberté dans un système caractérisé par la domination et l'exploitation souvent violente des migrant.es irrégulier.es ? D'autres ouvrages soulignent en effet la marge de manœuvre, certes limitée, dont disposent ces migrant.es au Mexique. En se concentrant sur les stratégies individuelles pour contourner les dangers de la route, cette littérature attribue une autonomie et une capacité d'action au migrant, fondées sur sa capacité à se donner des objectifs et à augmenter la probabilité de réussite en utilisant un réseau social pour engager un passeur ; en obtenant des informations sur la route (Brigden, 2015), en maîtrisant la route et ses dangers (Acuña González, 2016), en faisant preuve de solidarité

entre migrant.es et avec les locaux et, enfin, en résistant à la souffrance. Dans ces travaux, la souffrance reste constante et la liberté limitée par un pays marqué par une violente incertitude et un contrôle migratoire croissant (Aragón, 2014 ; Brigden, 2015). Cette incertitude violente est la difficulté pour les migrant.es d'anticiper les dangers dû à la dynamique changeante des acteurs impliqués dans la migration : autorités, criminels, crime organisé, contrôles migratoires, etc. Ces dynamiques changeantes et le manque de connaissance sur les espaces et les acteurs de la migration ne permettent pas aux migrant.es de contrôler les situations de violence et de les limiter. Le voyage que chacun entreprend peut avoir des airs de similitude, mais il ne sera jamais le même. La violence peut trouver des expressions différentes dans chaque passage, et les mêmes stratégies peuvent ou non fonctionner. C'est pourquoi il est important de nuancer ces généralisations avec des détails pertinents qui nous font valoir la diversité des situations (Acuña González, 2016).

Dans cette approche, l'autonomie des migrant.es n'est pas un contrepoids au système de contraintes, bien que certains auteurs « héroïsent » leur capacité à agir (Brigden et Vogt, 2015). C'est plutôt un mode d'action risqué qui dépend des circonstances et vise à survivre et à ne pas se laisser mourir. C'est pourquoi certains auteurs considèrent la migration vers le Mexique comme une « sélection naturelle », où les plus aptes l'emporteront. Or, dans ce contexte d'incertitude, ni la force physique, ni la force mentale, ni les ressources (capital social, culturel et économique) ne garantissent quoi que ce soit (Brigden, 2015 ; Feldmann & Durand, 2008). D'une certaine manière, la mobilisation de la figure de l'acteur.trice fait peser la responsabilité des conditions du voyage sur les épaules des migrant.es. Assumer cette responsabilité, c'est aussi supposer que des politiques migratoires strictes n'affectent pas la route migratoire. Pour Feldmann et Durand (2008), cela signifie également supposer que la mortalité à la frontière est de la responsabilité des migrant.es, puisque la migration le long de routes dangereuses est « leur choix ».

Les identités et trajectoires migrantes sont prises ainsi dans une tension entre domination subie, contrainte et autonomie ; poids des structures et agentivité des acteurs.trices sociaux (Carnet, 2011). Dans le même temps, cette tension s'inscrit dans une contradiction d'ensemble entre valorisation de la mobilité et contrôle accru des flux migratoires non désirés. Alexis Bassolé (2014) décrit cette contradiction comme une « tension entre les mouvements transnationaux de personnes et les politiques nationales de gestion des flux migratoires ». Tandis que Suzanne Hall (2017) l'appelle le « paradoxe

libéral », qui est un profond décalage dans la manière dont les sociétés occidentales à la fois exigent et réfutent la migration. Dans ce contexte, la migration irrégulière de transit est devenue une caractéristique ambivalente de la mondialisation contemporaine, dans laquelle la circulation s'accélère, les frontières s'estompent et la mobilité devient une valeur de plus en plus importante, cependant que, dans le même temps, un certain nombre de stratégies mises en œuvre par les États-nations contribuent à limiter cette dynamique (Magnan Penuela, 2009). Cette recherche prend cette tension, au niveau individuel comme structurel, pour objet d'étude.

L'ambivalence au regard des migrations s'accroît à la frontière américano-mexicaine au lendemain des attentats de 2001 à New York. En particulier, la politique migratoire américaine développe le contrôle des migrations par l'externalisation et l'internalisation des frontières. Alors que l'externalisation vise à transférer le contrôle aux pays voisins, connus comme pays de transit des flux migratoires, l'internalisation intensifie le contrôle à l'intérieur du pays (Menjívar, 2014). Ainsi, la congruence entre migration de transit et externalisation a une utilité politique : inclure les pays dits de transit dans la politique migratoire des pays du Nord et les pousser à contenir les flux migratoires indésirables (Collyer, Düvell, & de Haas, 2010). Dans le cas des États-Unis, cette politique est menée au Mexique pour éliminer ou contrôler la migration en provenance d'Amérique centrale. Mais elle a également été étendue aux pays du Maghreb contre la migration en provenance des pays subsahariens se rendant en Europe (Simon, 2015 ; Aragón, 2014 ; El Qadim, 2010).

Cette tension implique des changements dans la migration de transit, ressentis par les migrant.es. En général, les traversées sont devenues plus dangereuses. Rosenblum et Brick (2011) notent que le renforcement de la frontière sud des États-Unis a entraîné une augmentation du nombre de migrant.es à la frontière nord du Mexique. En outre, selon Christopher Wilson et Pedro Valenzuela (2014), les itinéraires à travers le Mexique sont devenus plus dangereux depuis la mise en œuvre du programme *Frontera Sur*, soutenu par Washington, qui vise à contrôler la migration vers le sud du Mexique (Schiavon, 2015). Dans ce contexte, la migration de transit est également « une temporalité et une spatialité spécifique au cours desquelles les migrant.es tentent d'atteindre le lieu de destination par une **persistance dans la frontière**. Le transit est la durée qui s'écoule entre la sortie du lieu de d'origine et le moment où réussit ou échoue le voyage. Le transit est le mouvement qui précède l'immigration, c'est la condition élémentaire et nécessaire de tout projet migratoire. Le transit est l'espace-temps liminal où se décide qui passe et

qui ne passe pas ; c'est le moment où se joue la possibilité d'atteindre le lieu espéré ; c'est la période au cours de laquelle la frontière acquiert une matérialité pour tenter de stopper ou de laisser passer les individus » (Aragón, 2014).

En tenant compte de ces différentes définitions géographique, politique et sociologique, la migration de transit implique un processus de construction des identités migrantes vis-à-vis du contrôle et de la frontière. Pour Nicolas Puig (2014, p. 64) certaines mobilités traversent « trois types de frontières qui sont à la fois territoriales, sociales et culturelles » et qui entraînent des interactions asymétriques auxquelles les migrant.es doivent s'ajuster. De même, les lieux visités, comme les centres d'hébergement, deviennent des espaces où il est nécessaire de se reconstruire, de repenser ce qui a été vécu et de choisir le prochain chemin à suivre (Odgers-Ortiz, 2020). Cette perspective fondée sur la *frontière* souligne l'importance des catégories institutionnelles dans l'étude de la migration. L'irrégularité face au contrôle de la frontière serait le principal déterminant du voyage vers le Nord et donc de la construction des identités et trajectoires migrantes lors de leur passage au Mexique.

Or l'irrégularité n'est pas un état de l'individu étranger, mais le résultat de son interaction avec la société dite d'accueil (Fassin & Morice, 2001), plaçant ainsi cette interaction au centre de l'analyse. Le sujet-migrant se construit par l'interaction dans une relation avec l'autre, et les interactions entre locaux et non-locaux permettent également d'étudier le rapprochement ou la ségrégation entre groupes sociaux (Fernández Vavríck, 2018). Si l'on considère la migration de transit comme une étape de la migration en tant que processus social et que cette étape implique des situations qui déclenchent un ajustement chez les migrant.es et dans la société de transit, la migration de transit et les espaces qu'elle traverse seront le lieu d'une rencontre entre acteurs.trices capables d'influences réciproques. Vivre le transit, en tant que frontière, implique une « dimension transnationale » (Streiff-Fénart & Poutignat, 2014) qui relie les migrant.es à différents réseaux (religieux, commerciaux, associatifs) qui peuvent même inverser l'expérience migratoire en permettant aux migrant.es de tirer profit des micro-bénéfices et protections obtenus en cours de route et de l'auto-formation acquise dans l'expérience de la mobilité. Il est donc pertinent de connaître ces espaces et les acteurs le long de la route pour essayer de comprendre la construction des carrières migrantes. Cependant, il ne suffit pas de connaître les caractéristiques individuelles d'une personne ou la structure des opportunités et des limitations qu'elle rencontre ; il nous faut également nous pencher sur les

interactions et relations sociales qui permettent ainsi aux migrant.es de déployer leurs ressources sur la route.

Aussi, il est important de noter que, si cette recherche se concentre sur la migration de transit, elle vise également à rendre compte de son caractère transnational et ne tente pas d'établir un point de rupture arbitraire dans l'espace migratoire entre l'Amérique centrale et l'Amérique du Nord au cours des 30 dernières années. Nous sommes conscients que pour comprendre la migration de transit au Mexique, il est également nécessaire de comprendre les politiques migratoires des pays de transit et de destination, les conditions socio-économiques des pays d'origine, le risque et le coût de la migration vers le Nord, le marché du travail aux États-Unis, entre autres aspects (Schiavon, 2015).

Quelles implications sociologiques ?

Partant du constat d'une polarisation et de l'importance d'analyser les tensions qui traversent la construction sociologique de figures de migrant.es - tantôt actrices, tantôt agentes - nous soutenons que cette polarisation est dépassée et inappropriée pour comprendre la migration de transit au Mexique. Le choix de l'un ou de l'autre aspect présuppose de se concentrer sur les migrant.es ou sur la société, une décision difficile étant donnée leur importance croisée. L'existence de ce double schéma interprétatif reflète selon nous une tension profonde à laquelle sont confronté.es les migrant.es mais aussi plus largement dans les sociétés d'immigration. Les voir exclusivement à travers l'un ou l'autre prisme revient à ne voir qu'une partie de ce phénomène complexe. Les migrant.es-agent.es nous conduisent à une interprétation selon laquelle leur trajectoire est conditionné par des déterminismes fondés sur leur statut d'étranger irrégulier, voire illégal, criminel ou victime dans un système caractérisé par la domination qui implique la production et la reproduction des inégalités. On suppose que les migrant.es en transit souffrent de leur position et ne peuvent rien faire pour l'éviter. À travers ce prisme, l'analyse porte sur la manière dont le collectif s'inscrit dans l'individu, dans ses manières de faire et de penser (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968 ; Dubar, 2007 ; Mesure, 2010).

Mais cette interprétation nous limite dans l'observation de l'autonomie des migrant.es, une autonomie qui est observée et souvent valorisée dans les trajectoires des migrant.es qui parviennent à traverser « sans souffrance ». C'est le cas de Gustavo, un Hondurien de 33 ans, qui explique son passage au Mexique en ces termes : « ce serait un

mensonge de vous dire que ça s'est mal passé pour moi, par exemple je suis arrivé ici et avec mes qualités et tout et je ne me plains pas, je ne peux pas vous dire que ça s'est mal passé, non. Je veux dire, ce n'est pas que je suis comme chez moi, je voudrais être avec ma famille et tout ça, mais je n'ai pas souffert ici comme d'autres personnes »².

Les migrant.es-acteur.trices nous conduisent vers une interprétation en termes de sujets créatifs et acteur.trices de leur propre destin, voire « entrepreneur de soi » (Foucault, 2004 p. 232), qui, par l'action et la connaissance, peuvent valoriser leur autonomie et modeler leur existence (Burawoy, 2013 ; Bucci, 2017 ; Izcara Palacios, 2016). La construction de cette figure se situe davantage au niveau micro-sociologique et met l'accent sur les marges dont dispose l'individu dans un système contraint. Elle tient moins compte des contraintes et des exclusions qui se manifestent dans le contrôle limité dont disposent les migrant.es pour maîtriser le voyage, mais aussi pour rester en vie, comme en témoignent les 228 personnes disparues entre 2014 et 2017, dont 60 % de Centraméricain.es³ (Villa y Caña, 2018), ou les 834 migrant.es décédés et 19 disparus entre 2014 et 2019 (OIM, 2019).

Alors que les travaux antérieurs semblent se polariser autour de cette vision dichotomique, dans notre recherche nous proposons au contraire de tenter de concilier ces deux visages de la migration, à savoir les migrant.es temporaires exposé.es aux dangers de la route et aux rapports de violence et de domination, d'une part, et les migrant.es comme sujet, voire entrepreneur stratégique de eux/elles-mêmes et de leur migration, d'autre part. Prenant acte de ces deux visages de la migration, Sylvie Mazzella (2016) nous invite à trouver une articulation permettant de comprendre ce phénomène de manière holistique ; mettant en évidence à la fois la manière dont les déterminismes sociaux s'inscrivent dans les existences individuelles et comment celles-ci doivent y faire face. Dans ce sens, cette thèse cherche à comprendre comment les migrant.es articulent et actualisent cette double logique en tension, particulièrement prégnante dans la migration de transit, mais qui ne lui est pas spécifique pour autant.

La sociologie de l'individu (Caradec & Martuccelli, 2004 ; Martuccelli & de Singly, 2012) éclaire la compréhension de ces interprétations opposées et nous donne un cadre théorique pour expliquer ce que l'individu fait de la migration. Pour Danilo

² “Sería mentiroso decirte que me ha ido mal, por ejemplo, llegué a este lugar aquí y con mis cualidades y lo que sea y no me quejo, no te puedo decir que me ha ido mal, no. O sea, no es que este como mi casa, yo quisiera estar con mi familia y eso, pero no he sufrido acá como otra gente” (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

³ 72 Guatémaltèques, 42 Honduriens et 24 Salvadoriens.

Martuccelli (2006), l'*individuation*, ou le processus de fabrication de l'individu, peut être comprise à travers les transformations structurelles et individuelles simultanément. L'étude de ce processus implique l'approfondissement de la relation entre les transformations structurelles et leurs conséquences pour les individus (Caradec & Martuccelli, 2004). Pour les auteurs, les effets des structures agissent différemment au sein d'un même groupe ou d'une même catégorie en raison des caractéristiques uniques de chaque individu. À partir de ce cadre théorique, deux axes de la migration seront analysés : d'une part, la dimension politique qui entrave la migration et incarne une structure inscrite dans les existences individuelles, expliquant ainsi le côté « passif » des migrant.es face à des processus sociaux qui échappent à leur contrôle ; l'unicité de l'individu, d'autre part, qui différencie les manières dont les existences sont affectées par les événements sociaux. Il est ainsi pertinent d'analyser les caractéristiques socio-économiques, mais aussi d'autres caractéristiques telles que les capacités, les ressources, les aides et les soutiens personnels dont bénéficient les personnes en migration.

Dans cette approche sociologique, l'individu est supposé s'épanouir grâce à des décisions mais aussi des « supports » spécifiques. Dans une modernité dite tardive, l'individualisme est soutenu par des interventions étatiques, qui cherchent à attribuer à l'individu un ensemble de capacités lui permettant de conserver et d'assumer la responsabilité de ses actes (Castel, 2011). Cependant, dans les pays où cette garantie institutionnelle n'existe pas, comme c'est le cas en Amérique latine, ce prisme permet d'explorer d'autres *voies d'individuation*. Si, dans les pays développés, l'individualisme est nourri au niveau personnel par l'octroi de protections, de garanties, de droits, etc., comment l'individu se construit-il ailleurs ? Quels éléments nourrissent la liberté, le contrôle des décisions et la responsabilité de soi dans les pays dits en développement ? Quelques exemples de la mobilisation de cette perspective en sociologie nous sont donnés par l'étude réalisée au Chili par Katya Araujo et Danilo Martuccelli (2013). Face à la vie sociale, l'individu chilien émerge comme un « hyperacteur » basé sur quatre dimensions : l'effort personnel, les compétences, les relations interpersonnelles et la cohérence pragmatique. « Le sentiment que l'on doit se débrouiller seul dans la vie, se renforce. Au Chili, les individus sont perçus comme étant obligés de chercher leurs propres réponses à une série d'échecs structurels » (Araujo & Martuccelli, 2011, p. 164). Dans le même sens, l'étude de la migration de transit au Maroc par Alioua Mehdi (2011) identifie le développement de stratégies d'agrégation collective par les migrant.es pour faire face à cette étape migratoire.

Nous proposons donc explorer le cas mexicain à travers ce prisme et comprendre comment, à partir d'une position de désavantage, les migrant.es centraméricain.es en transit poursuivent cette migration vers le Nord. Migration qui ressemble à une poupée *matriochka*, avec son lot de rebondissements et d'obstacles à surmonter (Mainwaring & Brigden, 2016). Depuis cette perspective, nous cherchons à dépasser, d'une part, le discours qui *victimise* les migrant.es en considérant leurs actions comme une stratégie de survie primitive et, d'autre part, la vision en miroir d'une *héroïsation* des migrant.es qui les situe comme maîtres de la route migratoire. Nous faisons ainsi l'hypothèse que les Centraméricain.es sont forgé.es comme individus et sujets *par* et *pour* le transit au Mexique. Il s'agira ainsi d'interroger les structures plus larges de cette fabrique, au sens (géo)politique, ainsi qu'au niveau des caractéristiques individuelles et collectives qui permettent la construction d'identités et de de répertoires d'action migrantes spécifiques.

Méthodologie

Si la migration de transit induit des changements chez les migrant.es et dans les sociétés de transit et que les interprétations actuelles ne rendent pas compte de la diversité et de la complexité de ce processus, un champ de recherche fertile s'ouvre. Comment aborder cette question ? Cette thèse articule deux niveaux d'analyse : un niveau macrosociologique qui montre, sous un angle historique, les cadres idéologique, politiques et institutionnels de la migration ; un niveau d'analyse qui recueille la parole et les expériences individuelles. Aborder les cadres macrosociologiques implique une revue documentaire avec des données quantitatives et qualitatives qui permettent de comprendre comment ces structures sont mises en place et comment elles façonnent la dynamique migratoire. Nous nous sommes donc concentrés sur la recherche de références dans tous les pays qui forment la route migratoire Amérique centrale-Mexique-États-Unis. Nous y identifions les éléments historiques qui ont construit le système migratoire actuel dans chaque pays, étayés par des données statistiques, notamment américaines. Dans l'histoire nationale de chaque pays, nous nous intéressons à l'identification d'événements majeurs (sociaux, politiques, naturels, économiques) qui ont motivé les migrations, ainsi qu'aux réactions en termes de politique et de contrôle migratoires. Une revue bibliographique permet d'identifier la manière dont sont façonnées les figures sociologiques des migrant.es sur lesquelles porte la thèse. Le détail de ces caractéristiques permettra de mieux comprendre qui sont les migrant.es et ce qu'il reste à étudier. La revue

documentaire permet aussi d'identifier d'autres éléments, inconnus ou peu explorés, qui, quelle que soit la géographie, il est important d'intégrer.

La recherche bibliographique nous permettra d'identifier les éléments observables et factuels de la migration de transit. Cependant, nous devons aller plus loin et affiner ces analyses. La méthode de l'enquête par entretien permet de recueillir, collecter et analyser les expériences individuelles afin de clarifier les systèmes de sens, de représentations, capter les émotions inhérentes à leurs actions. La méthode qualitative place l'acteur au centre de la recherche et la compréhension de son point de vue en est le projet principal. S'il n'y a pas de notion de représentativité au sens statistique du terme, il existe un principe de compréhension profonde du domaine choisi (Kaufmann & Singly, 2007). La population de notre échantillon se compose ainsi de 42 migrant.es. Sachant qu'entre 1995 et 2015, le flux migratoire a été estimé à une moyenne de 230 000 migrant.es centraméricain.es par an (Rodríguez Chávez, 2016), il n'a pas de signification statistique. Les répondants sont originaires du Salvador (25), du Honduras (15) et du Guatemala (2), les nationalités les plus courantes ; 29 sont des hommes et 13 sont des femmes qui ont été interrogés entre 2018 et 2020. Au moment du passage, ils avaient entre 9 et 46 ans et l'âge moyen est de 25 ans. Les entretiens ont été enregistrés avec l'autorisation de chacun des migrant.es interrogés (voir Annexe 1).

Nous avons aussi entamé un processus visant à nous rapprocher des lieux où se trouvent ces personnes. La première idée était de se rendre dans les maisons ou abris dédiés aux migrant.es en transit dans l'une des villes situées le long de la route migratoire. Avec cette idée, nous avons lancé une demande à différentes associations, et nous avons reçu une réponse de Paso de Esperanza A.C., qui est situé dans la ville de Monterrey. Cette ville est appropriée pour notre étude en raison de sa proximité avec la frontière nord du Mexique ; les migrant.es qui y arrivent ont déjà parcouru plus de 1 700 km depuis la frontière sud du Mexique et sont là pour attendre la prochaine étape de leur voyage (le passage de la frontière sud des États-Unis), se reposer et réorganiser leur voyage. En général, l'attente caractérise cet espace. Cette ville prend de plus en plus d'importance en raison de la violence croissante dans les villes migrantes voisines. Monterrey reste une ville tranquille par rapport aux villes de l'État de Tamaulipas, par exemple. En outre, un réseau religieux de refuges a été créé, ce qui signifie un lieu où le chercheur peut approcher les migrant.es dans un climat de confiance et de sécurité.

À Paso de Esperanza, je me suis impliquée dans les activités de bénévolat que l'association mène dans différents refuges de la ville. Cette association ne loge pas les

migrant.es, mais intervient dans des refuges tels que la Casa Indi et la Casa del Forastero Santa Marta. L'intervention dans ces espaces publics et bien identifiés m'a permis de recueillir des éléments sur la relation entre bénévoles et migrant.es. Les pratiques à l'arrivée, aux repas ou pendant les activités de la journée. Cependant, c'est aussi l'une des limites de notre recherche : le sujet ne se limite pas à ces espaces, qui constituent en eux-mêmes un sujet de recherche à part entière.

Ces interventions furent les premiers moyens qui ont permis un rapprochement avec les migrant.es. J'y ai rencontré une vingtaine de migrant.es qui m'ont donné leur accord pour les interviewer. Finalement, j'ai retenu 13 entretiens - 3 de Santa Marta et 10 de Casa Indi. À Santa Marta, j'ai interrogé 3 Honduriens, tandis qu'à Casa Indi, j'ai interrogé 7 Honduriens, 4 Salvadoriens et un Guatémaltèque. L'âge moyen de tous est de 29 ans, l'âge minimum de 17 ans et l'âge maximum de 46 ans.

Cette première étape m'a permis d'explorer le terrain et m'a montré une première difficulté : la prédominance masculine dans les foyers pour migrant.es, même dans ceux considérés comme mixtes. Bien que d'autres concessions aient été faites au niveau de la population interrogée, l'absence de femmes dans l'étude n'était pas envisageable, car cherchant à prendre en compte la diversité des identités migrantes. L'expérience migratoire féminine est pleine de spécificités car elle est façonnée par des contraintes et des compétences à la fois permanentes - en raison de la place structurelle et culturelle des femmes dans la société - et fluctuantes, en fonction de la vie personnelle de chaque femme (Schmoll, 2020). Nous tenons à préciser ici que l'utilisation du genre masculin pour nommer l'objet d'étude ne vise en aucun cas à masquer la population féminine qui est également présente. À toutes les étapes de cette recherche, nous avons veillé à étudier la population féminine dans sa spécificité et à rendre compte de la réalité à laquelle elle est confrontée. Tout au long de ce travail, nous avons gardé à l'esprit que nous étudions des hommes et des femmes de tous âges et que ne pas prendre en compte cette diversité serait une limitation de la recherche et une erreur importante. À cette fin, un effort pour intégrer une écriture inclusive a été entrepris tout au long du texte.

Le besoin de recueillir une parole féminine nous a amenées à appliquer deux stratégies complémentaires : l'intégration dans l'association civile et le refuge pour femmes Lamentos Escuchados et la prise de contact avec les migrant.es arrivés aux États-Unis. A Lamentos Escuchados, nous avons réalisé trois entretiens, car la proximité de la fermeture de ce refuge rendait difficile la pérennité du travail bénévole. Ces trois femmes honduriennes ont une moyenne d'âge de 23 ans, et deux d'entre elles voyagent avec leurs

fil·s de quatre ans. En ce qui concerne la deuxième démarche, le contact avec les migrant.es aux États-Unis a été établi par différents moyens. Par le biais d'un prestataire de services d'aide juridique de Paso de Esperanza (deuxième moyen de contact fourni par cette association), puis par une méthode boule de neige qui s'est avérée plus efficace : certaines personnes que nous avons contactées et qui voulaient s'exprimer même après des années de vie aux États-Unis, nous ont ensuite recommandés à leurs collègues de travail, par exemple José et Enrique, à des amis comme Jaime et Mariana ou à des parents comme Rolando et Bertha. Nous avons ainsi pu nous entretenir avec 22 migrant.es en distanciel aux États-Unis et au Salvador. Le groupe se caractérise par une majorité de nationalité salvadorienne - 21 Salvadoriens et 1 Guatémaltèque - avec un âge moyen de 24 ans, 8 femmes et 14 hommes. Les personnes dans ce groupe ont voyagé avec des coyotes et ne se sont pas rendus dans les centres d'hébergement pour migrant.es au Mexique. Cette diversité des personnes interrogées est une des richesses de cette étude.

Toutes les personnes interrogées ont volontairement accepté de participer à l'étude, de raconter leur transit au Mexique et d'apporter leur expérience et leur connaissance de la route migratoire. Toutes ces personnes ont effectué leur passage entre 2004 et 2018 de manière irrégulière et considèrent le transit au Mexique comme une étape préalable dans leur trajectoire. Même ceux de Monterrey se souviennent de leurs expériences de transit comme faisant partie du passé. Bien qu'ils soient toujours sur la route de la migration et que leur voyage ne soit pas terminé, l'arrivée à Monterrey, à deux heures de la frontière américaine, est une étape différente de celle vécue dans les villes du sud et du centre du Mexique.

La nature irrégulière et clandestine du transit a marqué le travail de recherche. Par exemple, il était plus difficile pour les personnes interrogées en face à face de parler que pour celles interrogées à distance. D'autres limites dues à la méfiance éprouvée sur la route du Nord tiennent à la difficulté d'aller chercher les migrant.es directement en dehors du cadre d'une association ou d'une institution établie. Cela a limité nos contacts en 2018, une fois l'analyse de cette première partie terminée, nous avons donc souhaité la compléter avec de nouveaux entretiens début 2020. Malheureusement, la situation mondiale de pandémie ne le permettait pas. Loin de considérer cette situation comme un obstacle, nous avons décidé d'explorer le lieu à distance, ce qui nous a permis d'enrichir cette recherche d'une autre manière : le contact avec les femmes migrantes, mais aussi l'ouverture à d'autres expériences que nous n'avions pas rencontrées dans les centres d'hébergement.

Les entretiens, réalisés en espagnol, sont retranscrits et traduits en français pour les besoins de ce travail. Compte tenu des limites de la traduction littérale des phrases, certaines libertés sont prises dans la traduction afin de respecter le sens du discours. Dans tous les cas, la version espagnole est placée en bas de page à chaque fois que les entretiens sont cités. Nous avons choisi d'utiliser des pseudonymes car la pratique d'enquêtes dans des zones sensibles, comme la route migratoire, ou auprès de personnes vivant en marge, implique de porter une attention particulière aux questions d'anonymisation (Caseau, 2020).

En ce qui concerne l'analyse des données, l'objectif fut d'identifier les moments en particulier où les expériences migratoires recueillies sont affectées et des ressources spécifiques mobilisées pour y faire face. L'analyse des entretiens est organisée autour de quatre thèmes afin de saisir la diversité des trajectoires migrantes. Ces thèmes sont essentiels pour analyser les actions des migrant.es face à la domination vécue : les conditions de départ, l'expérience de l'irrégularité et de l'altérité pendant le transit, et la relation avec les espaces et les acteurs le long de la route migratoire mexicaine. L'analyse à travers ces quatre grands thèmes nous permet d'identifier les expériences uniques des migrant.es. Cette approche permet de clarifier les points de ressemblance et de divergence dans les expériences migratoires, et montre la diversité des identités migrantes.

Les conditions de départ jouent un rôle important dans le déroulement du voyage au Mexique et sont le principal déterminant de la singularisation des voyages. Sans comprendre l'émigration, il ne serait pas possible de comprendre les autres étapes de la migration centraméricaine. Le départ s'inscrit également dans un débat qui s'exprime dans le binôme de la migration forcée ou « choisie ». Il est important d'intégrer cette sémantique dans l'analyse des conditions de départ pour étudier le transit au Mexique.

Quant à *l'irrégularité*, nous avons vu comment cette condition a été au cœur de l'analyse politique et macro-sociologique de la migration de transit. Étudier la migration implique donc d'analyser le rapport à l'irrégularité et la réaction à cette question « administrative ». Comment cette irrégularité affecte-t-elle les migrant.es, leurs interactions, leur projet migratoire, leur place dans la société de transit ? Sont les questions auxquelles nous souhaitons nous intéresser ici.

Cette perspective nous amène à approfondir *l'interaction entre locaux et étrangers* dans le cadre juridique actuel. Les différences, mais aussi les similitudes telles que la langue, la religion et le métissage que partagent les Centraméricain.es et les Mexicain.es sont les marqueurs de l'expérience subjective de l'altérité qui empreigne les conditions de

vie des migrant.es. Nous rejoignons le questionnement de Hassen Boubakri et Sylvie Mazzella (2005) sur les migrant.es subsahariens irrégulier.es en transit en Tunisie et leur rapport à la société locale, et l'adaptions à la question mexicaine : les identités migrantes sont-elles en rupture avec la société locale, reléguant les migrant.es irrégulier.es du côté de la marginalité ? Ou, au contraire, bénéficient-elles d'une reconnaissance (Doytcheva, 2018) et de l'amorce, sinon d'une assimilation encore lointaine, du moins d'une inclusion provisoire ? Ce questionnement nous conduit à considérer la route migratoire comme un *espace social*. Les espaces sont vus ici dans le sens de Martina Löw (2015), qui définit l'espace comme « une position relationnelle d'êtres vivants et de biens sociaux ». Les interactions entre les acteurs sociaux dans des espaces particuliers sont au cœur de ce thème.

L'analyse de ces thèmes - conditions de départ, irrégularité, espace migratoire et interactions entre locaux et étranger.es - répond également à la nécessité d'identifier les processus qui structurent le répertoire d'actions migrantes, déployé pour faire face au passage au Mexique. L'analyse des deux logiques idéal typiques (domination versus agentivité) à travers les quatre domaines nous permet d'identifier comment les migrant.es subissent, transforment ou intériorisent la migration. Notre hypothèse est que l'individu conserve une marge d'autonomie, malgré les contraintes, à la fois pour se définir soi-même mais aussi pour réinterpréter le sens de la migration et, éventuellement l'inverser. Pour, Dominique Schnapper (1999) ceci est l'objet de la recherche sociologique : montrer par quels moyens et dans quelle mesure certains individus ont cette possibilité.

Plan

Afin d'intégrer ces éléments, cette thèse est présentée en deux parties. La première partie reconstruit la migration de transit à travers différents champs disciplinaires dont l'histoire, la géographie, les relations internationales et, surtout, la sociologie. Cette approche est importante pour comprendre la construction de l'espace migratoire entre l'Amérique centrale et les États-Unis, qui est considéré ici dans son ensemble. Dans cette première partie, nous décrivons les différents processus historiques qui ont façonné les dynamiques migratoires du point de vue national des pays concernés : le Honduras, le Salvador, le Guatemala, le Mexique et les États-Unis.

Dans le chapitre 1, l'approche historique nous permet de comprendre la consolidation du système migratoire actuel à partir de l'évolution de la politique

migratoire américaine, la manière dont la migration est devenue une partie de l'espace des possibles pour de nombreux Centraméricain.es qui subissent les effets structurels d'événements politiques, économiques, sociaux et environnementaux ayant marqué l'histoire nationale des pays d'Amérique centrale. Il examine également comment le Mexique s'inscrit géographiquement et politiquement dans la dynamique migratoire entre l'Amérique centrale et les États-Unis.

L'analyse historique nous oblige à introduire une rupture à partir de l'année 2001. Dans le deuxième chapitre, nous rendons compte des changements politiques et sécuritaires générés par les attentats du 11 septembre aux États-Unis. Ces deux premiers chapitres exposent les transformations structurelles qui façonnent en partie l'existence des migrant.es irrégulier.es centraméricain.es en transit au Mexique. Leurs conséquences sont analysées au niveau sociologique dans le chapitre 3. Les deux figures migrantes abordées dans cette introduction sont examinées à la lumière d'un état de la littérature, leurs sources, actualisation, caractéristiques et implications contemporaines.

La deuxième partie est consacrée au travail de terrain et à ses résultats. Cette partie est composée de trois chapitres. Au chapitre 4, nous examinons l'hétérogénéité des profils et des trajectoires migrantes. En outre, nous analysons la socialisation à la migration, à savoir le partage intense de l'idée de migration dans les sociétés d'Amérique centrale et la construction sociale d'un ethos ou d'une disposition migratoire. Enfin, nous identifions des éléments structurants du départ : les réseaux sociaux, l'information, les capitaux sociaux, économiques, relationnels de la migration qui, parmi d'autres ressources moins orthodoxes, sont mobilisées avant même la migration vers le Nord et conditionnent les circonstances du passage au Mexique.

Le chapitre 5 se concentre sur les expériences migrantes en matière d'irrégularité, d'espaces et d'acteurs de la migration. Nous identifions les moyens par lesquels les migrant.es font face à la vie sociale pendant leur passage. L'irrégularité est ici reconnue à la fois comme une opportunité et un obstacle, et à travers ce double aspect, elle façonne les corps et les esprits migrants. L'espace devient à la fois physique et symbolique. Les lieux traversés ont un effet singulier. Nous montrerons que la route migratoire en tant qu'espace physique et relationnel transforme les migrant.es en fonction de leurs ressources et que, dans le même temps, l'espace migratoire avec ses contraintes conduit les migrant.es à développer des compétences et savoir-faire spécifiques. Nous faisons également état des lieux des acteurs qui participent à cet espace migratoire. Les institutions, les organisations non gouvernementales, les associations civiles, mais aussi

les commerçants, les bénévoles, les voisins sur la route migratoire, les passeurs et les autres migrant.es sont également impliqués dans l'expérience de la route. Nous montrons en particulier les modes de relation avec ces différents types d'acteurs et identifions les différents liens co-construits.

Le dernier chapitre (6) nous permet d'analyser les manières de résister aux conditionnements externes qui caractérisent le voyage. En mobilisant les valeurs traditionnelles de la religion, de la famille et du travail, constitutives des sociétés et cultures latinoaméricaines, les migrant.es se forment un véritable *ethos migratoire* qui leur permet d'assumer, de ne pas « sortir », mais de rester sur la route migratoire. Dans l'épreuve du voyage, ils et elles développent non seulement des compétences et savoirs pratiques, mais se constituent aussi émotionnellement et éthiquement, à travers différents mécanismes et modes de subjectivation qui leur permettent de retrouver une notion de dignité, d'autonomie et responsabilité de soi. À travers ces trois ancrages éthiques, mais aussi collectifs, majeurs que constituent la foi, la famille et le travail, les migrant.es parviennent à singulariser leurs trajectoires, ainsi que les effets que celles-ci produisent sur leurs identités en mouvement.

Partie 1 : La migration de transit au Mexique : une transformation structurelle et historique

Cette première partie est consacrée à l'étude de la migration de transit, son histoire, son évolution et ses caractéristiques actuelles. L'objectif est de décrire les grandes transformations structurelles qui modèlent la migration de transit au Mexique.

En tant que phénomène historique, nous nous concentrons sur les premières années de la migration centraméricaine dans le chapitre 1. Les flux migratoires centraméricains vers les États-Unis se forment dans la conjoncture de divers processus politiques, économiques et sociaux au niveau national et international. De telles transformations structurelles s'inscrivent dans l'existence ordinaire des Centraméricain.es et commencent à nourrir un flux migratoire important vers le Nord en passant par le Mexique. Dans les trois pays centraméricains, nous allons voir comment la migration vers les États-Unis est devenue une possibilité de mobilité sociale face à l'inégalité économique, la violence gouvernementale et le manque d'opportunités de travail en Amérique centrale. Une telle opportunité qui naît de l'influence états-unienne, accordée bilatéralement et unilatéralement entre les gouvernements, se développe en trois formes d'action historiques : militaire, économique et politique. Finalement, nous montrerons les transformations du rôle géographique et politique que joue le Mexique pour les migrant.es de l'Amérique centrale face à la relation entre les États-Unis et l'Amérique centrale sur la période 1970-2000.

Dans le chapitre 2, nous nous attacherons à montrer ce qui caractérise cette migration aujourd'hui et son évolution après le 11 de septembre 2001. L'étude contemporaine de la migration de transit au Mexique montre l'évolution de son rôle en tant que pays de transit d'un point de vue géopolitique et dans un contexte caractérisé par la tension entre mobilité et contrôle des migrations. Nous établissons dans ce chapitre les transformations structurelles qui modèlent une partie de l'existence des migrant.es centraméricain.es irrégulier.es en transit au Mexique.

Dans le chapitre 3, nous nous concentrerons sur deux schémas explicatifs mobilisés pour rendre compte des migrations, et particulièrement de l'étape du transit que nous utilisons à l'endroit des migrant.es au Mexique. Nous posons la question de leur intérêt et limites respectives qui seront examinés dans le chapitre 3 sur le plan théorique.

Chapitre 1. Les migrations centraméricaines vers les États-Unis : perspectives historiques

L'Amérique centrale est une région composée de sept pays : le Guatemala, le Belize, le Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Costa Rica et le Panama. Sur les cartes mondiales, elle se trouve entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Au Nord, la région partage la frontière avec le Mexique et au sud avec la Colombie. Cette région a obtenu son indépendance de l'Espagne en 1821, mais son existence continue à vivre sous les effets de l'influence d'autres pouvoirs internationaux. Les changements sociaux, politiques et économiques qui marquent l'histoire régionale ne peuvent s'expliquer qu'à travers l'histoire des relations internationales de cette région avec les États-Unis.

La présence économique, politique et culturelle états-unienne dans la vie nationale et quotidienne des pays de l'Amérique centrale forme des ponts durables pour la migration Sud-Nord. Les États-Unis sont devenus la destination principale pour les Centraméricain.es. Les statistiques de l'U.S. *Immigration and Naturalization Service* (2003) révèlent qu'à partir de la période 1941-1950 l'immigration régulière centraméricaine aux États-Unis suit une tendance à l'augmentation constante : 21 665 Centraméricain.es réguliers sont arrivés aux États-Unis entre 1941-1950 tandis qu'en 1991-2000, ils étaient 526 915. Le Salvador est le plus concerné par ce type de migration. Depuis 1931, 37% des Centraméricain.es qui entrent régulièrement aux États-Unis sont d'origine salvadorienne.

Parallèlement, cette nationalité est aussi la plus représentée dans les statistiques de la migration irrégulière centraméricaine, suivie par les ressortissants du Guatemala et du Honduras. 76% des Centraméricain.es qui forment le flux migratoire de plus de 650 mille personnes dans les trois vagues plus importantes en 1989-1991, 1996-1997 et 2000-2002 proviennent de ces trois pays (U.S. *Immigration and Naturalization Service*, 2003).

Voisins, le Honduras, le Guatemala et le Salvador forment aussi une sous-région appelée le « Triangle Nord de l'Amérique Centrale » (TNAC). Ces pays partagent des caractéristiques, des problèmes et des situations diverses en sorte qu'il est devenu courant de les regrouper et de généraliser leur analyse. Ceci est une approche courante pour les travaux réalisés en dehors de la région. Nous avons choisi de ne pas suivre cette voie et ainsi donner la juste place aux spécificités de chaque pays dans la reconstruction historique que nous ferons ensuite.

De ce point de vue, nous allons détailler les processus internes et externes qui initient et modèlent la migration centraméricaine vers les États-Unis à partir de 1970 jusqu'à 2001. Une telle délimitation dans le temps répond à deux considérations : d'une part, la migration centraméricaine devient significative quantitativement à partir de 1970, où environ 1 million de Centraméricain.es habitent le territoire états-unien ; d'autre part, en 2001, la migration vers les États-Unis prend un nouveau tournant qui se fonde sur la sécurité nationale et engendre une nouvelle dynamique migratoire (Rosenblum & Brick, 2011)

1.1.Aux sources de l'émigration internationale en Amérique centrale

Pour Alberto Cortés Ramos (2003), la migration centraméricaine a trois périodes juxtaposées dans la deuxième moitié du XXe siècle : de 1950-1975, la migration est interne et de source politique et économique ; de 1975-1990, la migration est intra-régionale et politique ; de 1990-2001, la migration est extra-régionale et économique. Particulièrement pour la migration vers les États-Unis, trois pics importants s'observent pour la migration irrégulière : de 1989 à 1991, plus de 358 000 migrant.es centraméricain.es dont 81% du TNAC, en 1996-1997 plus de 87 000 dont 74% du TNAC, et en 2000-2002 plus de 211 000 dont 68% du TNAC (U.S. Immigration and Naturalization Service, 2003). En 1990, l'INS estime la population irrégulière originaire du TNAC résidant aux États-Unis à 458 000 personnes, ce chiffre passe à 590 000 en 1996 et à 471 000 en 2000 (U.S. Immigration and Naturalization Service, 2001 ; INS, 1996).

La migration régulière centraméricaine connaît aussi des pics importants. À partir de 1961 l'augmentation des entrées régulières au pays nord-américain explose et atteint plus de 100 000 entrées entre 1961 et 1970, et elles atteignent 526 915 entre 1991-2000. Les demandes d'asile prolifèrent aussi au début et vers la moitié des années 1990, elles atteignent plus de 400 000 entre 1991 et 2001. Cependant elles redescendent vers la fin de la décennie face à une reconnaissance d'à peine 1,7% (U.S. Immigration and Naturalization Service, 2003).

Quels éléments expliquent la consolidation de l'Amérique centrale comme région d'émigration ? La question politique et économique est privilégiée chez Cortés Ramos (2003). Comme lui, Claude Lévy (2007) et Bimal Ghosh (2013) indiquent que la cause

directe de cette émigration est la déstabilisation provoquée par les guerres civiles au Guatemala et au Salvador à la fin du XX^{ème} siècle.

Si les guerres civiles jouent un rôle important, quelles autres explications donner à la migration dans cette étude ? Une approche causale multifactorielle, indirecte et décalée dans le temps est essentielle. Il s'agit d'aller plus loin dans la compréhension du phénomène migratoire. Dans ce but, nous nous sommes lancés dans la recherche des différents éléments qui favorisent la migration, qui l'incorporent dans les répertoires locaux des possibles. Nous cherchons à identifier ces grands processus qui introduisent le « désir » de mobilité.

Pour Jacques Barou (2007) la situation économique, démographique, politique et les relations internationales créent un contexte propice pour générer une volonté de partir et engendrer les moyens nécessaires pour inciter la personne à faire la démarche. Pour lui, le pays d'émigration par excellence serait celui qui connaît un développement et un début de croissance donnant les moyens pour partir. Ce pays idéal de l'émigration possède une population jeune et active qui croît dans une situation politique insatisfaisante sur le plan des libertés, et qui maintient des liens avec certains pays potentiels d'accueil en raison de facteurs historiques ou culturels.

De ce point de vue, nous constatons que l'Amérique centrale présente une configuration « idéale » pour un fort potentiel d'émigration. Entre 1950-1980, le PIB de la région augmente de 1,950 à 7,520 millions de dollars, la population passe de 8 millions à 21 millions d'habitants, la population urbaine est passée de 15% à 45% et la population jeune (entre 15 et 24 ans) augmente proportionnellement. Le contexte politique dans la région est marqué par des gouvernements répressifs qui sont le résultat du renforcement de structures politico-militaires contre les insurrections, structures impulsées par les États-Unis (Torres Rivas, 2001). Prenant diverses formes, la présence états-unienne provoque d'abord une faible mobilité vers le Nord. Ces premières vagues migratoires feront plus tard le lien à l'heure de la migration massive des années 1980, en constatant que la famille « fait mobilité » (León Araya & Salazar Araya, 2016).

Il est difficile de déterminer à partir de quand l'immigration centraméricaine devient importante aux États-Unis. Un indice est l'augmentation quantitative du nombre d'entrées régulières de personnes arrivant d'Amérique centrale aux États-Unis : de 134 640 dans la période 1971-1980, les entrées enregistrées sont passées à 468 088, incluant tous les pays d'Amérique centrale. Dans le cas spécifique du Salvador, seul pays à

disposer de données désagrégées pour les mêmes périodes, le nombre d'entrées est passé de 34 436 à 213 539.(U.S. Immigration and Naturalization Service, 2003 ; INS, 1996).

D'autres auteurs rendent compte de cette migration sur la base d'éléments plus précis. Selon Alberto Cortés Ramos (2003), l'épuisement accéléré de l'espace colonisable (frontière agricole) est un aspect récurrent des vagues migratoires en provenance d'Amérique centrale, au même titre que la croissance démographique. Pour Cecilia Olmos (2003), les Centraméricain.es choisissent les pays du Nord (le Mexique, les États-Unis et le Canada) parce que ces pays, plus développés que les pays de départ, offrent une alternative aux conditions critiques de l'économie, de la guerre, de la militarisation de la société, de paupérisation de la plupart de la population et la carence d'opportunités. Ces différentes approches soulignent l'importance des aspects sociaux, politiques et économiques pour expliquer la volonté de partir. Simultanément, l'existence d'évènements historiquement marquants intensifie ces carences, en provoquant des départs massifs vers les États-Unis. Dans le cas du Guatemala et du Salvador, la guerre marque l'histoire nationale récente, pendant que pour le Honduras il s'agit de facteurs environnementaux et climatiques – tels que l'ouragan Mitch.

1.1.1. L'agro-industrie étrangère aux dépens des populations locales : intérêts politiques et économiques au Guatemala

En 1980, plus de 200 000 personnes quittent le Guatemala vers les pays voisins. Le Mexique, le Honduras, le Belize et même les États-Unis reçoivent cette première vague massive de Guatémaltèques. Les premières interprétations évoquent la guerre et la terreur comme les causes immédiates de cette fuite massive (Simon, 2015). Les explications au niveau macro prédominent sur cette première migration historique du pays. Bien que l'aspect politique soit fondamental dans la genèse des flux migratoires à l'international, les caractéristiques socio-économiques des migrant.es, comme l'accès à des réseaux sociaux et/ou à des ressources financières, façonnent aussi cette migration (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003).

L'aspect politique qui justifie la migration des victimes de la violence de la guerre, comme une stratégie de survie, cache d'autres violences que les Guatémaltèques subissent de manière structurelle et qui alimentent la volonté de partir. Les inégalités subies par la population guatémaltèque affectent les besoins les plus basiques. L'accès à la terre,

l'alimentation et la santé dans un contexte de croissance démographique forment la quotidienneté des populations les plus défavorisées et des paysans, parmi les plus touchés. Une telle situation est le produit des politiques de gouvernements autoritaires qui favorisent la croissance de l'agro-industrie au détriment des paysans.

Sur le plan national, la guerre met en exergue la répression et les inégalités qui caractérisent le pays. Depuis l'indépendance en 1821, des gouvernements autoritaires sont promus par les entreprises agroalimentaires et les États-Unis, jamais par élection populaire. Ces éléments favorisent les entreprises états-uniennes, notamment l'United Fruit Company, qui obtiennent des bénéfices pour les activités commerciales (accès aux grandes extensions de la terre, absence d'imposition fiscale, restriction des syndicats, maintien de la main-d'œuvre docile), pendant que les gouvernants obtiennent des récompenses financières. Pour leur part, les États-Unis maintiennent leur influence politique et économique dans le continent dans le contexte de la Guerre Froide. Ces arrangements politiques et économiques génèrent de fortes inégalités. Pour que les grandes entreprises et les gouvernants puissent en tirer des bénéfices, la population, notamment paysanne, est dépourvue de toute participation à la croissance économique (Brockett, 1984 ; Le Bot, 1992).

Les exportations de produits agroalimentaires participent à la croissance du PIB entre 1950 et 1980, ce dernier augmente de 767,1 millions en 1950 à 3 067 millions en 1980 et le PIB per capita de 293 à 575 dollars respectivement. Cependant, la distribution inégalitaire bénéficie à une partie seulement de la population. En 1970, 50% des plus pauvres recevaient 13% de revenus, pendant que les 5% plus riches en recevaient 35% (Dunkerley, 2001a). Cette inégalité économique perdure au fil des années au détriment des couches les plus défavorisées. En 1980, par exemple, les 20% les plus pauvres recevaient 5,3% du revenu national, soit une moyenne de 111 dollars, pendant que les 20% les plus riches recevaient 54,1% du revenu qui équivalait à 1 133,6 dollars en moyenne (Torres Rivas, 2001). Ce fait se constate aussi à travers l'évolution de l'indice Gini⁴ calculé par la Banque Mondiale (World Bank Group, 2019), qui estime le Guatemala comme un des pays les plus inégalitaires de l'Amérique Latine. Il s'élève à 58,3 en 1983, 69,6 en 1989, 54,2 en 2000, 54,6 en 2006 et 48,3 en 2014.

L'accord entre entreprises et gouvernement touche aussi la propriété de la terre. Une politique économique qui favorise plutôt l'expansion des propriétés dédiées à

⁴ L'indice de Gini est utilisé pour mesurer l'inégalité, 0 correspond à une égalité parfaite et 100 à une inégalité parfaite.

l'exportation des grandes entreprises étrangères que la production alimentaire des paysans est mise en place. Deux effets en découlent : d'une part, la concentration de la terre⁵ avec l'augmentation de 160% des terres pour la production d'exportation au détriment des terres de production alimentaire qui augmentent 37% entre 1948 et 1981 ; d'autre part, l'incapacité des terres de production alimentaire de nourrir les familles et l'augmentation de personnes sans terre à 7,4 millions en 1981 (Brockett, 1992 ; Brockett, 1984 ; Hough, 1983).

Parallèlement, la population continue à augmenter. La population augmente de 3 à 7,3 millions entre 1950 et 1980 (Dunkerley, 2001a) et, pour 1981, le taux d'augmentation de la population du Guatemala est de 3,2% par an (Hough, 1983). Dans cette conjoncture, entre possession de terre et accroissement démographique, un effet direct sur l'alimentation des Guatémaltèques se développe. En 1973, 69% de la population mangeaient moins des 2 190 calories recommandées ; entre 1971 et 1975 81,4% des enfants étaient mal nourris, 32,4% avaient une dénutrition modérée à sévère et la quantité d'enfants mal nourris a augmenté de 50% entre 1965 et 1975 (Brockett, 1984).

Étant donné la pénurie alimentaire orchestrée par l'élite politique, l'insatisfaction de certains groupes sociaux apparaît face à une lignée de gouvernants corrompus qui occupent le pouvoir politique depuis longtemps. Les élections populaires ne sont mises en place qu'en 1945 et, ensuite en 1950. L'opposition n'a pas lieu dans le jeu politique et son arrivée au pouvoir est bloquée au niveau national et international. En 1950, par exemple, Jacobo Árbenz, un civil, est élu président civil, mais quatre ans plus tard, il est renversé par un coup d'État soutenu par les États-Unis au travers de la CIA. Les idées d'Arbenz de moderniser le pays et de distribuer les terres grâce à l'expropriation des propriétés de l'United Fruit Company sont considérées comme contraires aux intérêts de l'élite nationale et étrangère (Brockett, 1984 ; Le Bot, 1992). Après le coup d'État, le Guatemala bénéficie de la plus importante aide financière américaine dans l'Amérique Latine, 100 millions de dollars sur trois ans et, parallèlement, l'ancien régime est repris. La grande majorité sont des présidents militaires de droite qui sont contre la révolution et l'opposition politique. Ainsi, la répression et les pratiques antidémocratiques font partie de la vie nationale (Dunkerley, 2001a ; Rouquié, 1992).

Face aux inégalités, les moyens de contester les décisions politiques sont limités. L'accès aux moyens de production et les obstacles à l'opposition politique génèrent

⁵ L'indice Gini pour la concentration de la terre était de 82 en 1964 et de 85 en 1979 (Brockett, 1992 ; Hough, 1983).

d'autres formes de manifestations contre le gouvernement national, mais aussi contre les grands pouvoirs qui soutiennent les militaires au Guatemala. La première guérilla se rebelle contre l'entraînement de militaires cubains au Guatemala afin de faire la contre-révolution à Cuba, sponsorisée par le gouvernement états-unien (Rouquié, 1992). L'apparition de ce type de mouvement ne sera tolérée ni par le gouvernement guatémaltèque, ni par celui des États-Unis. La répression prend alors la forme d'emprisonnements, d'exils et de licenciements, mais aussi de techniques militaires telles que la terre brûlée, la répression généralisée et les commissaires militaires ruraux, toutes avec la contribution des militaires états-uniens⁶ (Dunkerley, 2001a ; Rouquié, 1992). Ces stratégies militaires affectent directement l'activité économique des paysans qui commencent à trouver dans la migration un autre moyen de gagner leur vie (Le Bot, 1992).

Depuis l'anéantissement de cette première guérilla, les gouvernements continuent à faire monter le niveau de violence dans le pays. D'autres groupes sont visés par la répression : les syndicalistes, les leaders de gauche, la paysannerie indigène et les étudiants. Qualifiés de révolutionnaires communistes, tous ces groupes souffrent de disparitions, massacres, assassinats, escadrons de la mort et les conflits déclarés entre guérilla et gouvernement caractérisent les années 1970 et 1980⁷ (Dunkerley, 2001a ; Rouquié, 1992).

Pendant les années 1990, la violence et la militarisation persistent malgré l'arrivée de présidents non militaires. Les présidents des années 1990 font face à une crise d'autorité, pendant que le mécontentement de la société continue. Une crise économique et sociale qui touche encore les classes défavorisées avec un taux de chômage de 44%, d'analphabétisme, une espérance de vie de 56 ans pour les adultes et une mortalité infantile de 79/1000 (CEH, 1999 ; Dunkerley, 2001a ; Rouquié, 1992). En particulier, les paysans souffrent des effets d'une économie agro-alimentaire en décadence, ainsi que de l'instabilité du marché du café et de l'augmentation du nombre d'enfants vivants par femme qui a accéléré l'atomisation de parcelle de terre cultivée pendant les années 1990 (Aragón, 2014).

⁶ Entre 1950 et 1979, le Guatemala reçoit 60 millions de dollars d'aide militaire et plus de 3 000 militaires guatémaltèques sont formés dans des établissements américains (Dunkerley, 2001a).

⁷ Quelques exemples de la violence de cette période sont les assassinats du politicien Alberto Fuentes, du leader étudiant Oliverio Castañeda et ceux de plus de cent paysans indigènes à Panzós en 1978, les assassinats de 27 dirigeants de syndicats, de sept personnes retrouvées dans une fosse commune et de 3 000 personnes signalées comme subversives ou criminelles en 1980 (Amnesty International, 1981 ; Le Bot, 1992).

Sans conditions de vie décentes au niveau social, économique et politique, la population croissante du Guatemala s'est dirigée vers d'autres horizons, notamment vers les États-Unis où le nombre de Guatémaltèques continue à augmenter, de 5 381 en 1960 à 480 665 en 2000. Le pays nord-américain n'est pas si étranger pour les Guatémaltèques. Il est bien présent dans la vie quotidienne des Guatémaltèques à travers le soutien des entreprises agroalimentaires, la principale force économique et exportatrice pendant la plupart du siècle, et les gouvernements autoritaires qui favorisent le protagonisme de ces entreprises (Buchenau, 1996). D'autres entreprises américaines se sont établies dans les secteurs importants comme l'électricité en 1954 et pour équilibrer les bénéfices économiques obtenus, le gouvernement américain lance à la fin des années 1970 un programme de 5,6 millions de dollars qui cherche à réduire l'inégalité dans la distribution de terres à travers la relocalisation de 4 000 familles sur de nouvelles terres (Brockett, 1984). Entre 1959 et 1975, une aide alimentaire de 110 000 tonnes d'aliments est aussi versée au Guatemala pour essayer de pallier un des effets les plus graves de la mauvaise distribution de terres. Cette aide est spécialement significative lors du tremblement de terre en 1976, quand 23 000 tonnes de produits de première nécessité sont attribuées aux victimes. Une aide permanente s'établit ensuite à 16 000 tonnes annuellement (Brockett, 1984).

Bien que les États-Unis soutiennent politiquement et économiquement les gouvernements autoritaires, au début des années 1980, les relations entre les deux gouvernements deviennent froides, à la suite de l'assassinat d'une vingtaine d'indigènes qui manifestaient pour récupérer leurs terres. Le président américain Jimmy Carter établit un éloignement avec les gouvernements militaires à cause des violations des droits humains et retire le soutien et l'aide financière (Brockett, 1984 ; Dunkerley, 2001a).

Pour améliorer les relations politiques, les militaires au pouvoir consentent au respect des droits humains en 1983. Pour Ronald Reagan, président américain, l'idée d'une « victoire complète et légitime » contre la révolution au Guatemala, soutient sa propre lutte contre le communisme (Rouquié, 1992). Ainsi, le Guatemala bénéficie d'une nouvelle aide militaire et économique pour faire face à la guérilla. En 1985, l'aide équivaut à un demi-million de dollars et passe à 9,4 millions en 1989. Pour sa part, l'aide économique augmente de 20,3 millions en 1984 à 187,8 en 1987 (USAID, 1993).

Toutes les aides en provenance du Nord implantent la présence états-unienne au Guatemala, cependant, elles n'évitent pas la persistance des problèmes économiques à la fin du conflit interne. Le PIB et le PIB per capita sont respectivement de 3,6% et 1,3% de

croissance. Les inégalités persistent, bien que l'indice GINI s'améliore à 54,2, et le chômage⁸ est à 1,4% en 2000 (World Bank Group, 2019). Les problèmes économiques concernent surtout sur les paysans et les indigènes, les groupes les plus touchés par la guerre et par les inégalités. Habituees au travail et soucieuses de gagner leur vie, ces personnes partent travailler dans la récolte de produits agricoles (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003). Dans ce contexte, la population d'origine guatémaltèque née à l'étranger et vivant aux États-Unis a augmenté de près de 300%, passant de 213 000 en 1990 à 834 000 en 2013 (Lopez, 2015).

1.1.2. Une oligarchie nationale : inégalités, migration et guerre au Salvador

L'histoire salvadorienne apparaît marquée par un clivage de classe, ce dont témoigne également ici la migration. Dans les années 1970 déjà, deux groupes se forment aux États-Unis, composés, d'une part, d'une élite détentrice de ressources économiques ; et, d'autre part, de paysans devenus travailleurs agricoles dans la production états-unienne (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003).

La migration de ces deux groupes procède d'une même histoire. Le premier tient ses ressources de l'exploitation agro-alimentaire et se consolide comme élite grâce à sa collaboration avec les militaires, ainsi qu'aux échanges commerciaux élargis avec les États-Unis pendant la deuxième guerre mondiale (Dunkerley, 2001b). Selon James Cockcroft (2001), les militaires étant les alliés des propriétaires terriens et des commerçants riches, connus comme « l'oligarchie », ils forment une espèce de caste dominante qui distribue le pouvoir politique et économique à l'intérieur de la caste. Les militaires dirigent le pays et l'oligarchie exploite la terre et la main-d'œuvre avec une indépendance des pouvoirs extérieurs, à contrario de ce qui se passe au Guatemala. Le café concède à l'oligarchie sa position privilégiée et la baisse de son prix les oblige à partager ce pouvoir avec les militaires depuis 1931. Épaulés par les États-Unis, ils gouverneront jusqu'aux années 1980 (Dunkerley, 2001b).

La migration des paysans, deuxième groupe de Salvadoriens présent aux États-Unis, se fait dans le cadre de l'accord militaires-oligarchie. Leur politique vise à maintenir

⁸ Paradoxalement, les faibles taux de chômage peuvent masquer une pauvreté importante dans un pays, tandis que des taux de chômage élevés peuvent survenir dans les pays où le développement économique est élevé et où les taux de pauvreté sont faibles (World Bank Group, 2019).

le *statu quo* qui privilégie les intérêts économiques de l'oligarchie à travers une mauvaise distribution de terres, qui favorise les inégalités. Les militaires adoptent comme stratégie la répression et la violence : en 1932, le régime commence par un massacre de 30 000⁹ personnes avec le soutien du gouvernement américain (Cabarrús, 1985 ; Rouquié, 1992).

Ainsi, l'économie se consolide au travers de l'agro-exportation et au détriment de la population moins favorisée. Entre 1950 et 1980, le PIB salvadorien passe de 379,6 millions à 1 526 millions de dollars, un taux de croissance d'environ 5,2% par an, pendant que le PIB per capita augmente de 185 à 289 dollars (Dunkerley, 2001a). En revanche, en 1980, les 20% les plus pauvres recevaient 2% du revenu national, soit 46,5 dollars en moyenne, pendant que les 20% les plus riches recevaient 66%, soit une moyenne de 1 535,5 dollars (Torres Rivas, 2001).

Dans ce pays, en majorité rural, 12% des paysans ne possèdent pas de terres à travailler en 1961, une proportion qui augmente à 41% en 1975 (Skidmore & Meter, 2001). En 1970, l'indice Gini de distribution de la terre est de 81 dans un contexte d'expansion de terres de production d'exportation agro-alimentaire (Brockett, 1992 ; Dunkerley, 2001b). Entre 1950 et 1970, environ 50% de la population rurale n'a pas d'emploi et 90% des employés sont moins payés que le salaire minimum (Cockcroft, 2001). En 1971, Cabarrús (1985) calcule que les revenus des paysans n'arrivent pas à couvrir les 200 dollars par an dont une famille a besoin pour vivre.

Dans ce contexte, plus de 230 000 Salvadoriens partent vers le Honduras entre 1950 et 1969 (Bulmer-Thomas, 2001), et aux États-Unis entre 1960 et 1970 (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). Ces flux sont composés d'hommes paysans et de femmes qui trouvent leur place dans le travail domestique. Dans le cas des États-Unis, ils sont impulsés par l'établissement d'agences de recrutement, l'ouverture des frontières, les visas de tourisme et la facilité d'obtenir un travail dans le domaine domestique. Ces flux seront importants pour la constitution de réseaux sociaux et migratoires pour les migrations à venir (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003 ; Lungo, Eekhoff, & Baires, 1998).

La migration à cette époque permet aussi de faire face à des situations particulièrement graves. Les inégalités vont plus loin que l'aspect économique, la population s'accroît de 3.5%, dont 50% ont moins de 16 ans. L'accès aux services de santé (3 médecins par 10 000 habitants concentrés à San Salvador) et l'éducation (50%

⁹ Le gouvernement salvadorien en reconnaît 2 000 morts officiellement (Cabarrús, 1985).

de population analphabète) est limitée entre 1970 et 1980 et les logements familiaux sont en déficit et surpeuplés (Cabarrús, 1985 ; Gattas Flores & Sotelo Saucedo, 1985). Face à ces situations, l'élite politique maintient la protection de ses intérêts en refusant la réforme de l'agriculture (Lindo Fuentes & Walter, 1994).

Pour beaucoup de candidats à l'émigration, les grands problèmes du pays ne trouveront pas de solution par la voie politique. Les gouvernements sont en majorité autoritaires et ne permettent pas l'opposition politique. Cette dernière est réprimée, et quand elle est autorisée, les élections répondent plus aux désignations officielles qu'à l'élection populaire (Velásquez, 2008). En 1972, par exemple, les militaires proclament comme vainqueur leur candidat, le colonel Arturo Armando Molina, sans avoir fini de compter les votes. Un début de mouvement contre le président élu se crée et la réaction du président sortant, le général Fidel Sánchez Hernández, provoque l'exil du candidat de l'opposition. Commence alors une vague terroriste contre les syndicats, les paysans, les prêtres et les intellectuels (Vargas Méndez & Morasan, 2008). Le niveau de répression maintenu par les forces officielles et les escadrons de la mort est tel qu'il provoque une rupture avec le président américain Carter (Dunkerley, 2001b). La relation s'affaiblit face à la politique proclamée de protection des droits humains des Etats-Unis ; l'éloignement culmine avec le renversement du président General Carlos Humberto Romero Mena (1977-1979) par un coup d'État soutenu par Washington (Rouquié, 1992).

Pendant que quelques-uns choisissent de migrer, d'autres Salvadorien.nes prennent les armes. Le *Frente Farabundo Martí de Liberación Nacional* (FMLN) annonce le début de la guerre civile en 1980. Le FMLN surgit de l'union de quatre groupes politico-militaires créés entre 1932 et 1977 avec pour objectif de faire face à la pauvreté et de distribuer la richesse, d'améliorer les systèmes de santé et d'éducation, de diminuer le chômage, de surmonter l'état d'insécurité sociale, de promouvoir la réforme politique, économique et sociale au bénéfice des moins favorisés (CEDEMA, 2007). Entre 1980 et 1992, le FMLN effectue trois offensives contre l'infrastructure militaire et économique (communications, transports et presses hydroélectriques) qui entraînent une perte économique estimée à 98 millions de dollars en 1982 (Betancur, 1993). À partir de 1985, le FMLN commence à utiliser des techniques plus violentes comme le kidnapping des personnages politiques, le recrutement forcé des mineurs et l'utilisation de mines de contact (Dunkerley, 2001b ; La Comisión de la Verdad para El Salvador, 1993). Pour leur part, les militaires visent la base sociale de la guérilla (société civile et paysans). La répression se fait sentir dans les communautés et les bombardements aériens touchent les

zones résidentielles. La première étape de la guerre conduit à des massacres, tel que celui d'« El Mozote » où des centaines de femmes, enfants et personnes âgées perdent la vie (Dunkerley, 2001b ; Lindo Fuentes & Walter, 1994). Au niveau international, la déclaration de guerre et la première offensive du FMLN permettent aux militaires de récupérer leur soutien par excellence : les États-Unis. En 1980, l'oligarchie accepte le président imposé par les États-Unis et une nouvelle politique économique (réforme agraire, nationalisation de la banque et du commerce extérieur) afin d'obtenir l'aide militaire de 5 millions de dollars de Carter et le soutien logistique des États-Unis contre la guérilla. Bien que le président José Napoléon Duarte soit toléré, la répartition de terres ne se réalise pas (Rouquié, 1992).

Après la première offensive du FMLN en 1981, les aides militaires et financières américaines coulent intensivement vers le Salvador. Le président Ronald Reagan continue le rapprochement politique et augmente l'intervention militaire directe. Pendant son mandat, Ronald Reagan soutient une politique contre les mouvements communistes. Il déploie une doctrine de *neo-containment* qui se caractérise par l'endiguement et la neutralisation des mouvements révolutionnaires dans leur zone d'influence (Gattas Flores & Sotelo Saucedo, 1985). En faisant appel à cette idéologie, la politique extérieure des présidents Álvaro Magaña (1982-1984), Napoléon Duarte (1984-1989) et Alfredo Cristiani (1989-1994) cherche alors à assurer le soutien économique et politique des États-Unis contre la guérilla (Dowd, 1990 ; Ministerio de Relaciones Exteriores, 1982 ; Rouquié, 1992). L'aide économique et militaire américaine passe de 22,3 millions de dollars en 1979 à 264,2 millions en 1982. Cette aide augmente tous les ans jusqu'à 388,4 millions en 1989 (USAID, 1993). Les forces officielles renforcent ainsi leurs capacités contre la guérilla. L'aide permet d'augmenter le nombre d'actifs dans l'armée : entre 1979 et 1989, ils passent de 16 000 à 54 403 hommes (Fuerza Armada de El Salvador, 2008). L'aide comprend aussi l'entraînement de l'armée, les appareils de communications, véhicules, armes, munitions, hélicoptères, avions, navires de guerre, uniformes et le conseil militaire (Reni Roldán, 1984). Entre 1979 et 1987, le nombre de bataillons augmente de 13 à 41, les avions de 28 à 63, les hélicoptères de 5 à 72 et les navires de guerre de 4 à 33 (Benítez Manaut, 1990).

La stratégie américaine de la guerre a intégré des aspects civils et politiques qui cherchent à gagner « les cœurs et les esprits » à travers des dentistes, des jouets pour les enfants, des clowns et la guerre psychologique pour discréditer la guérilla afin d'incorporer la population civile aux « comités de défense civile » contre le FMLN. Dans

ce cadre ont surgi les opérations : *Bienestar para San Vicente y Usulután operación fénix* et *Unidos para reconstruir*¹⁰ en 1986 (Benítez Manuat, 1990 ; Martín Baró, 1988 ; Rouquié, 1992). Cependant, les assassinats perpétrés par les forces officielles sont nombreux. À San Salvador, la capitale, les cadavres se comptent par dizaines chaque jour à la fin de 1980 et concernent des personnes de tous les horizons, dont des figures publiques religieuses, des paysans, des ressortissants américains et des fonctionnaires de la réforme agraire sont assassinés pour des raisons politiques. (Lindo Fuentes & Walter, 1994 ; Rouquié, 1992).

Ainsi, l'affrontement des deux camps atteint un très haut niveau de violence. Une partie de la population affectée fuit la guerre en partant vers les États-Unis de façon irrégulière, malgré les restrictions d'entrée et l'augmentation conséquente du coût économique du voyage. Beaucoup fuient aussi les problèmes économiques collatéraux de la guerre tels que le chômage, le sous-emploi et l'économie informelle. Les départements à forte émigration sont aussi ceux à forte présence du FMLN : Morazán, Usulután, San Miguel, San Vicente et Chalatenango (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003 ; Benítez Manuat, 1990). Au total, plus de 585 000 des Salvadorien.nes partent de façon régulière et irrégulière vers les États-Unis entre 1980 et 1992 (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999).

Après dix ans de guerre, la violence croissante de la part des deux belligérants provoque aussi une diminution du soutien, d'une part de la société civile et, d'autre part, du gouvernement états-unien envers le gouvernement salvadorien. Les deux expriment le souhait d'une négociation pacifique pour finir cette guerre qui provoque 70 000 morts et 2 598 disparus (Dunkerley, 2001b ; La Comisión de la Verdad para El Salvador, 1993). En 1991, le FMLN et le gouvernement salvadorien commencent à dialoguer encadrés par l'ONU, les États-Unis, l'Espagne, le Mexique, la Colombie et le Venezuela. Quatre objectifs du processus de paix incluent : terminer le conflit par la voie politique, promouvoir la démocratisation du pays, garantir le respect des droits humains et réunifier la société salvadorienne. Deux crises marquent les négociations : la difficulté de l'oligarchie à accepter la distribution des terres et la réforme qui limite le pouvoir de l'armée, les deux problèmes de départ (ONUSAL, 1992). Avec la signature des accords de paix de Chapultepec en 1992, le sujet non résolu qui reste est la reconstruction de la société. La fin du conflit laisse une société traumatisée, caractérisée par la polarisation

¹⁰ En français, Bien-être pour San Vicente et Usulután et Unis pour reconstruire (traduction propre).

sociale, le mensonge institutionnalisé et la violence, une triade qui produit des relations sociales déshumanisées et des problèmes d'identité. (Martín Baró, 1988).

La prévalence des inégalités après la guerre met en évidence un autre sujet en suspens : l'incapacité du pays à conserver ses citoyens. La migration est devenue la solution par excellence aux problèmes de beaucoup de Salvadoriens. Face à la nature, par exemple. L'ouragan Mitch provoque une perte économique estimée à 388 millions de dollars, 240 morts, 84 005 victimes, 10 372 maisons détruites et 326 écoles endommagées (Servicio Nacional de Estudios Territoriales, 1998). Pour sa part, le tremblement de terre en 2001 provoque des pertes économiques estimées à 1 255,4 millions de dollars, 944 personnes mortes, 1 155 bâtiments endommagés, 108 261 maisons détruites et 19 hôpitaux endommagés (Ministerio del Medio Ambiente y Recursos Naturales, 2015). Ainsi, en 2000, 655 165 salvadoriens habitent aux États-Unis et représentent 1,9% de la population totale (U.S. Census Bureau, 2020a).

1.1.3. Honduras : une migration environnementale ?

Les entreprises agro-industrielles jouent aussi un rôle prépondérant dans la migration au Honduras. L'établissement des entreprises américaines telles que la *New York and Honduras Rosario Mining Company*, la *Standard Fruit and Steamship Company*, la *Cuyamel Fruit Company* et l'*United Fruit Company* dans l'exploitation minière et l'agro exportation à la fin du XIX^{ème} siècle transforme le Honduras en une « république bananière », un pays où les entreprises exploitent les ressources naturelles et de main-d'œuvre ; tout en imposant leurs intérêts économiques, mais aussi leurs techniques de culture et leur manière de commercer (López Recinos, 2013). À l'époque, les entreprises américaines géraient aussi la vie politique et le développement du Honduras en imposant des candidats à la présidence afin d'assurer leurs bénéfices, fiscaux et autres (Bulmer Thomas, 2001).

Les premières migrations d'Honduriens vers les États-Unis ont lieu dans le premier quart du XX^{ème} siècle (1901-1925) comme résultat de l'établissement de ces entreprises américaines de l'agro-industrie qui établissent un lien commercial entre le port situé au Nord du Honduras et la côte Est des États-Unis. L'ethnie *garifuna*¹¹ et quelques

¹¹ Les Garifunas sont une ethnie d'origine africaine subsaharienne. À l'époque de leur arrivée au Honduras, un paradigme de supériorité blanche-européenne règne et l'introduction des africains à la vie nationale se perçoit comme un recul par l'élite intellectuelle, politique et économique du pays. Le refus de la négritude

métisses utiliseront ce pont pour chercher des opportunités de travail dans la marine marchande. Rejetés et expulsés de leurs terres, les Garifunas préfèrent l'exil plutôt que la domination (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003 ; Castillo, 2020 ; Flores Fonseca, 2014).

Selon Lopez Recinos (2013), on estime à 6 503 les Honduriens résidant aux États-Unis en 1960, environ 0,3% de la population du pays (1 884 765 Honduriens). En 1970, le nombre estimé d'Honduriens vivant aux États-Unis est d'environ 19 118 honduriens selon Lopez Recinos (2013) et 31 000 selon Lévy (2007). Dans cette période, il s'agit aussi d'un nouveau flux migratoire composé de militaires, de la classe politique et de la classe moyenne de Tegucigalpa qui craignent la montée de la révolution sandiniste et de la présence militaire états-unienne au Salvador (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003 ; Millet & Pérez, 2005).

La migration hondurienne prendra d'autres dimensions et caractéristiques vers 1990. Jusqu'au moment de la révolution sandiniste et de la guerre civile du Salvador, cette migration est limitée, mais à partir de 1990, le flux migratoire régulier et irrégulier d'Honduriens s'accroît. On compte plus de 100 000 personnes nées au Honduras vivant aux États-Unis, dont le DHS estime à 42 000 personnes avec un séjour irrégulier (U.S. Census Bureau, 2020a).

Ce flux se consolide face à la montée des problèmes sociaux et au manque d'un minimum de conditions favorables pour y vivre. Le pays est couramment défini par rapport à ses voisins : moins violent et répressif que le Guatemala et le Salvador, à cause de l'opposition politique, les syndicats d'ouvriers et les organisations paysannes y sont tolérés. En revanche, quelques épisodes violents et répressifs contre les paysans ont lieu en 1965 à El Jute et en 1975 avec la mort de 14 personnes (Posas, 1985 ; Rouquié, 1992). Cette « démocratie » subit un recul avec la soudaine répression de l'opposition, particulièrement contre le parti communiste et les syndicats. En plus, ce n'est qu'en 1986 que, pour la première fois depuis 1933, un président élu constitutionnellement succède un autre (Bulmer Thomas, 2001).

La question politique se voit aussi accompagnée par une situation économique inquiétante pour les moins favorisés. En 1980, la distribution du revenu au Honduras

s'installe et une discrimination raciale marque la vie de cette population. Dans ce cadre, la marginalisation et la précarité persistantes historiquement (au niveau de l'accès à la propriété de terres, à la reconnaissance culturelle) deviennent des causes structurelles de l'émigration garifuna. Leur migration se caractérise par l'établissement de réseaux migratoires forts qui cherchent à favoriser le départ de ceux qui restent au pays. (Castillo, 2020).

montrait que les 20% les plus pauvres percevaient 4,4% du revenu total avec une moyenne de 80,7 dollars, pendant que les 20% les plus riches recevaient 59,3% du revenu total, avec une moyenne de 796,3 dollars (Torres Rivas, 2001). L'accès à la terre pour les paysans, bien qu'il soit moins restreint en comparaison des pays voisins, reste inégalitaire. Le Honduras ne vit ni une politique de répression rurale, ni une politique d'interdiction de l'accès des paysans à la terre, en revanche, un indice Gini de distribution de la terre de 78 perdure depuis 1970. Au contraire des classes politiques voisines, la classe gouvernante hondurienne lutte entre 1960 et 1990 pour redistribuer les terres (Brockett, 1992 ; Millet & Pérez, 2005). Pendant cette période, l'État contrôle l'accès aux terres en désignant les moments où les paysans peuvent accéder à la propriété. En 1962, la loi de réforme agraire légitime la lutte paysanne ; vers 1966, une petite bourgeoisie rurale se consolide avec le soutien du gouvernement et la *Standard Fruit Company*. En 1972, par décret, les terres de l'État et les terres privées inutilisées sont ouvertes à l'utilisation temporaire des paysans et au bail forcé (Posas, 1985 ; Bulmer Thomas, 2001). Ainsi, les terres communales sont respectées malgré l'agro-industrie et la pression sur la terre est mineure grâce à la faible densité démographique (Rouquié, 1992). En effet, le Honduras est, à l'époque, le pays le moins peuplé de la région qui peut ainsi se permettre de mieux payer des ouvriers et paysans arrivés du Guatemala et, notamment, du Salvador (Bulmer Thomas, 2001). Jusqu'aux années 1980, l'économie hondurienne profite des guerres civiles dans les pays voisins et de l'aide économique et militaire états-unienne. Géopolitiquement, ce pays devient l'emplacement stratégique de la lutte américaine contre les révolutions dites communistes (López Recinos, 2013).

Le bonheur lié à la terre finit en 1992 avec une contre-réforme agraire qui provoque un accaparement des terres de la part des grands propriétaires terriens et des entreprises agricoles (Sosa Iglesias, 2017). Les paysans honduriens trouvent dans la mobilité une stratégie de survie qui se fait dans un premier temps en interne pour occuper des terres illégalement. Ensuite, cette mobilité devient internationale une fois que les terres à occuper se font rares. Le voyage vers d'autres pays est privilégié, même hors de la région, vers les États-Unis (León Araya & Salazar Araya, 2016).

Durant les années 1990, la question de la terre sera accompagnée par d'autres politiques cherchant le changement économique du pays. Le président Rafael Leonardo Callejas (1990-1994) instaure un nouveau modèle économique de libération de l'économie en suivant les directives états-uniennes et celles du Consensus de Washington. Un tel modèle néolibéral de commerce permet aux grandes entreprises internationales

l'utilisation de stratégies orientées vers la productivité, les bénéfices et le marché international à travers la dévaluation de la lempira (devise nationale), la suppression des droits de douane, l'augmentation des impôts et la libéralisation des taux d'intérêt bancaires. Avec l'insertion inégale du Honduras dans le marché global, qui se fait avec une compétitivité technologique basse et l'offre de ressources naturelles et de main-d'œuvre bon marché, une série de conséquences négatives s'installent dans l'économie nationale et pour la population (López Recinos, 2013). Au niveau national, ces mesures provoquent l'élimination des protections locales, l'ouverture à l'économie à la concurrence internationale, l'augmentation des prix des combustibles, du transport, des services publics tels que l'électricité, l'eau, le service téléphonique et les taux d'intérêts sur les prêts bancaires. Avec les politiques néolibérales, le secteur agricole est affecté par la réduction de la frontière agricole, tandis que le chômage des jeunes augmente (Flores Fonseca, 2014 ; León Araya et Salazar Araya, 2016).

Le nouveau modèle économique consolide une classe privilégiée d'entrepreneurs au détriment des ouvriers et des paysans qui regardent la détérioration de leurs conditions de vie marquées par la pauvreté et l'inégalité. Ces conditions animent le désir de partir et, ironiquement, cette migration se transforme en un des piliers les plus importants du nouveau modèle à travers les envois d'argent (Sosa Iglesias, 2017). Au cours de l'administration de Carlos Roberto Reina (1994-1997), les conditions s'aggravent avec une crise de la production énergétique qui affecte la population entière et l'industrie de petite et moyenne taille. La tendance à migrer vers les États-Unis continue à augmenter, on estime un pic migratoire en 1996-1997 avec 90 000 Hondurien.es irrégulier.es et 7 616 immigrant.es admi.es en séjour régulier (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). Une population est particulièrement touchée, les Garifunas, qui sont encore la cible institutionnelle du dépouillement dans les années 1990. L'expulsion est orchestrée directement par la présidence et par la réforme de l'article 107 de la Constitution en 1998 qui ouvre les terres au tourisme. Disparitions, assassinats et menaces caractérisent ce conflit qui provoque une disparition des communautés garifunas en tant qu'entités culturelles (Flacso Honduras, 2019).

Les limites du nouveau modèle économique pour favoriser la permanence des Honduriens dans le territoire se feront plus évidentes face à la nature. Dans une croissance démographique de 2,8%, l'ouragan Mitch de catégorie 5 Saffir-Simpsons¹², touche le sol

¹² L'échelle des vents d'ouragan de Saffir-Simpson est une échelle de 1 à 5 basée uniquement sur la vitesse maximale du vent soutenu d'un ouragan. Les ouragans de catégorie 3 (178-208 km/h) et plus sont

hondurien en 1998 (World Bank Group, 2019). La gestion de la crise caractérisée par la faiblesse du gouvernement conduit à la majoration des conditions précaires d'une population déjà défavorisée (Bulmer Thomas, 2001 ; Flores Fonseca, 2014 ; López Recinos, 2013 ; Millet & Pérez, 2005 ; Simon, 2015). Une telle faiblesse répond à une histoire de subordination aux intérêts étrangers (voire les États-Unis)¹³ ou économiques – d'abord les entreprises agro-industrielles avec l'ancien modèle économique, suivies par des entreprises de services dans le nouveau régime de 1990 (Sosa Iglesias, 2017).

Le gouvernement de Roberto Flores Facussé (1998-2001) se révèle inefficace face à l'ouragan Mitch. Même avec l'aide militaire états-unienne, la reconstruction d'infrastructures échoue en cédant la place à la pauvreté et au chômage (López Recinos, 2013 ; Millet & Pérez, 2005). L'ouragan affecte presque la totalité du pays, environ 6,2 millions de Honduriens sont touchés. Le phénomène climatique laisse 1,5 million de victimes, 5 657 morts, 12 275 blessés et 8 058 disparus. Au niveau de l'infrastructure, il endommage l'habitat, la santé et l'éducation, les autoroutes, les ponts, les aéroports, les ports, les communications, l'énergie, les aqueducs, les systèmes d'irrigation ; il cause des dégâts dans l'appareil de production, principalement dans l'agriculture, l'élevage, la pêche, l'exploitation de la forêt, l'industrie et le commerce, ainsi que dans l'environnement avec la destruction de la forêt et de la faune. Les pertes sont évaluées à 3 800 millions de dollars, environ 70% du PIB (Flacso Honduras, 2019 ; Flores Fonseca, 2014). Les institutions ne possèdent ni la capacité financière ni la capacité fiscale pour répondre à

appelés ouragans majeurs. Les ouragans de catégorie 5 (252 km/h ou plus) peuvent produire des dégâts catastrophiques : un pourcentage élevé de maisons à ossature sera détruit, avec une rupture totale du toit et un effondrement des murs. Les arbres et les poteaux électriques tombés isoleront les zones résidentielles. Les coupures de courant dureront des semaines, voire des mois. La majeure partie de la zone sera inhabitable pendant des semaines ou des mois (National Hurricane Center, 2022)

¹³ Tout au long du XX^{ème} siècle, les États-Unis maintiennent une présence politique et militaire renforcée par des liens commerciaux et humanitaires qui leur permet de manipuler les gouvernements honduriens et la vie du pays à travers des interventions militaires et/ou de la coopération internationale. Différents exemples illustrent cette présence : l'intervention de la marine américaine face à la guerre civile au Honduras en 1924, la formation des officiers de l'armée hondurienne par les États-Unis pour participer à la 2^{ème} Guerre Mondiale en 1942, la signature du pacte d'aide militaire entre les deux pays face à la révolution guatémaltèque en 1954, la reconnaissance par le président Lyndon Johnson du régime militaire hondurien issu d'un coup d'état en 1963, l'envoi de troupes honduriennes pour soutenir l'invasion américaine en République Dominicaine, l'imposition des accords commerciaux et le changement de la dette extérieure hondurienne vers les États-Unis en 1910 et 1935 respectivement, le développement de l'infrastructure hondurienne et la construction de l'autoroute panaméricaine sous les ordres états-unien, la construction de bases militaires américaines au Honduras pour l'entraînement des soldats salvadoriens et nicaraguayens contre les guérillas de ces pays. La présence militaire états-unienne est quasi permanente à partir de 1983 afin de garantir la sécurité régionale. Tous ces exemples favorisent la formation d'une classe politique adaptée aux desseins nord-américains au détriment de la population moyenne. La consolidation d'une démocratie et d'un gouvernement autonome souffre ainsi un recul qui trouve ses limites dans l'aide économique et militaire états-unien (Bulmer Thomas, 2001).

l'urgence dans un contexte d'inflation monétaire. Pour les familles et les communautés affectées, l'ouragan Mitch ouvre la porte à une redéfinition des stratégies de survie vers l'émigration de travail. Face à l'affectation des techniques de survie et des ressources traditionnelles de soutien détruites, elles trouvent dans l'émigration une alternative (Castillo, 2000). Entre 1998 et 2001, on estime que 3,34% des foyers vivent l'émigration d'un de leurs membres. Quelques Honduriens qui partent à l'étranger bénéficient du *Temporary Protected Status* (TPS, Statut de protection temporaire) aux États-Unis. En 1998, cette mesure donne la possibilité à plus de 60 000 personnes de s'installer aux États-Unis pendant 18 mois et plus, grâce aux extensions. Parallèlement, un autre flux migratoire naît des communautés honduriennes voisines du Salvador. Les habitants de ces communautés ne sont parfois pas touchés par l'ouragan, cependant ils profitent de l'expérience et des réseaux migratoires des Salvadoriens pour entreprendre le voyage au Nord (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003 ; Flores Fonseca, 2014).

Ainsi, entre 2000 et 2001 un flux important se consolide et bien que les ressortissants du Honduras ne représentent qu'une minorité face aux flux des pays voisins, leur présence trouve rapidement une place sur la route migratoire vers les États-Unis. L'estimation du nombre de personnes nées au Honduras et résidant aux États-Unis double de 108 923 en 1990 à 282 852 en 2000 dans l'*American Survey*, pendant que le nombre des personnes d'origine hondurienne augmente de 131 066, en 1990, à 217 569, en 2000 selon le recensement (Flores Fonseca, 2014 ; U.S. Census Bureau, 2020).

1.2. La présence états-unienne en Amérique centrale : de l'ingérence économique et politique aux *ponts migratoires*

Expliquer la migration internationale du point de vue du pays de destination nous renvoie à explorer les liens avec les pays de départ et les conditions d'accueil des flux migratoires. Comment les États-Unis se sont-ils imposés comme la destination préférée des Centraméricains ? En quoi la présence états-unienne contribue-t-elle à la formation d'un flux migratoire depuis l'Amérique centrale ? Dans quelles conditions ce flux migratoire est-il reçu ?

Les liens qui unissent un pays de départ et un pays d'accueil se créent dans les deux sens. L'accent mis sur les conditions de départ sous-estime le rôle des pays d'immigration dans la production de la migration. Nous avons expliqué le sens le plus

évident de la migration dans la partie précédente, les flux au départ de l'Amérique centrale vers le Nord. Dans ce qui suit, nous cherchons à expliquer la participation et le rôle actif du côté nord-américain dans la configuration de la migration des Centraméricain.es aux États-Unis. Nous remarquons que les pays dits d'immigration participent aussi à la formation de la migration internationale (Barou, 2007). Pour Saskia Sassen (2009, p. 171), la décision de migrer est facilitée par un ensemble de conditions structurelles, liées à l'internationalisation économique, le recrutement direct de travailleurs immigrés par des employeurs, aux gouvernements (ou en leur nom) grâce à l'exportation organisée et le trafic légal, ou pas, de travailleurs. Ces activités créent de nouvelles formes de liaisons entre les pays exportateurs de main-d'œuvre et les pays importateurs (Sassen, 2009). Nous avons constaté dans la partie précédente que les liens économiques, politiques et le marché de travail marquent les relations entre les deux nations au XIX^{ème} siècle. Ici, nous allons montrer les processus enclenchés par la présence politique, militaire et économique nord-américaine en Amérique centrale et qui aboutissent à la formation de *ponts migratoires* entre les deux régions. Ensuite, nous décrirons les politiques et les conditions d'accueil aux États-Unis.

1.2.1. Fuir la lutte idéologique en Amérique centrale

Les États-Unis partagent avec l'Amérique centrale une histoire politico-économique marquée par un fort interventionnisme nord-américain dans la région. Les États-Unis se servent de deux voies pour préserver leurs intérêts dans la région provoquant un effet certain sur les futures migrations : d'une part, l'influence économique des entreprises agro-exportatrices et, d'autre part, une politique étrangère interventionniste sur trois niveaux, politique, économique et militaire. Ces voies forment des liens historiques qui précèdent la migration internationale. En ce qui concerne les entreprises agro-industrielles, nous avons montré que leur établissement défavorise la population la moins protégée qui perd ses terres, son autosuffisance alimentaire et ses sources de travail. Les entreprises provoquent ainsi une dislocation des économies traditionnelles et l'élimination des opportunités pour les petits producteurs. En dépouillant cette population, les entreprises se sont créé une source de main-d'œuvre pour leurs activités domestiques et, ensuite, pour le marché international. Ces populations trouvent dans la migration un moyen de chercher un emploi salarié et forment un flux

migratoire de main-d'œuvre (Sassen, 2009). Cette dynamique est particulièrement visible dans les liens établis entre les habitants de la côte hondurienne et la côte Est des États-Unis.

Pour sa part, le lien politique entre les deux régions répond en effet à une stratégie interventionniste qui motive une influence états-unienne totale afin de soutenir les gouvernements centraméricains qui protègent le mieux les intérêts nord-américains dans la région. Une telle opération couvre trois aspects : *économique*, à travers l'établissement d'un programme d'aide économique visant à l'alignement politique des pays latino-américains ; *politique*, parce que le continent devient la scène de la défense de la démocratie contre le communisme ; *militaire*, avec le développement d'une stratégie logistique et économique contre les guérillas, notamment au Salvador, et l'établissement d'une infrastructure militaire, principalement au Honduras. Pendant cette période, les relations internationales sont intenses entre gouvernements des deux régions afin de préserver un *statu quo* (qui favorise la migration) contre le communisme grâce à l'apport d'un soutien économique et militaire.

L'aspect politique est prioritaire pour les États-Unis et il influence les actions dans le monde et la région centraméricaine. L'intervention dans la région répond à une conjoncture internationale marquée par la confrontation entre capitalisme et communisme, sous l'égide d'un côté des États-Unis et de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (URSS), de l'autre. Pendant la Guerre Froide les conflits régionaux sont également subordonnés à l'affrontement idéologique. Quatre étapes le caractérisent y compris dans la région centraméricaine : la Première Guerre Froide (1946-1953), la période d'antagonisme oscillatoire (1953-1969), la détente (1969-1979) et la Seconde Guerre Froide (1979-1989) (Halliday, 1989). La migration centraméricaine s'origine principalement dans la période de détente et se consolide massivement pendant la seconde guerre froide. Au cours de ces deux dernières étapes, la relation entre les deux pouvoirs politiques est caractérisée par un discours menaçant et provocateur, où la force et la préparation militaire prévalent (Halliday, 1989). L'avènement d'un discours plus agressif, augmenté d'un rôle militaire, politique et économique accru, contribue aussi à la formation de flux migratoires vers le Nord, en lien avec la forte activité idéologique qui consiste à vendre le bien-être économique, les emplois bien payés et les avantages des sociétés ouvertes et démocratiques (Sassen, 2009)

L'appareil idéologique implanté en Amérique Latine remonte à l'établissement de l'« Alliance pour le Progrès » (1961-1970) de John F. Kennedy (1961-1963) pour faire

face à la menace de l'expansion de la révolution cubaine. Ce programme cherche à souligner l'aspect moderne et développeur de la présence militaire des États-Unis en Amérique Latine. En apparence, ce programme vise le développement économique et social des pays, cependant, cette initiative finit par soutenir les gouvernements militaires qui ne favorisent pas la démocratisation et qui profitent des aides pour des intérêts personnels (Cortés Ramos, 2003). Avec cette perspective, le président Richard Nixon (1969-1974) soutient politiquement et économiquement des régimes dictatoriaux comme celui du Chili (Diez Espinosa, 2006).

Cet appareil idéologique subit un changement avec l'arrivée au pouvoir de James Earl Carter dit Jimmy Carter (1977-1981). La politique étrangère incorpore la défense des droits humains et la compétition avec l'URSS passe au second plan. En conséquence, l'aide aux régimes autoritaires, qui est aussi une charge pour l'économie états-unienne, baisse, pendant que la poursuite d'une légitimité politique à travers la défense des droits humains dans le monde est privilégiée (Pereira, 2001). La nouvelle orientation de Carter est mise à l'épreuve par le triomphe de la révolution nicaraguayenne qui vient accompagner la crainte de la révolution cubaine. À l'époque, un tel évènement est traduit par le secteur conservateur américain comme une faiblesse et une menace pour les intérêts nord-américains. Inacceptable, ce triomphe de la révolution provoque un retour à la politique de soutien des dictatures militaires avec la victoire de Ronald Reagan (1980-1988). La proximité géographique de Cuba, du Nicaragua et du Salvador met en évidence une « menace communiste » dans la région pour l'administration Reagan, qui a fait de l'Amérique centrale un axe prioritaire de son mandat (Cortés Ramos, 2003 ; Spenser, 2004).

La stratégie américaine contre les révolutions dites communistes dans la région est la « Guerre de basse intensité », avec pour objectif la déstabilisation du processus révolutionnaire au Nicaragua et la fin des mouvements de guérilla au Guatemala et au Salvador. Ainsi, les États-Unis soutiennent la contre-révolution nicaraguayenne depuis le Honduras pendant les années 1980 et forment et équipent l'armée salvadorienne et guatémaltèque. Les pays impliqués dans la lutte contre le communisme reçoivent une aide à travers l'Agence Internationale pour le Développement (USAID), qui a comme objectif de promouvoir le développement social et économique à l'extérieur des États-Unis (USAID, 2018). Cependant, l'aide est liée aux questions de sécurité (Cortés Ramos, 2003).

Si l'appareil idéologique et politique états-unien suscite un lien migratoire entre l'Amérique centrale et du Nord à travers la lutte contre le communisme qui plante une image favorable des conditions au Nord et préserve les conditions précaires au Sud, l'accueil de ces flux migratoires « politiques » est plutôt caractérisé par l'endiguement. La lutte anticommuniste est aussi présente aux frontières et un tri des demandeurs d'asile ¹⁴ s'installe pour faire passer un message politique. Les demandes des ressortissants des pays où la révolution est implantée (les Nicaraguayens et les Cubains) sont plus acceptées que les ressortissants des pays dont le gouvernement est soutenu par les États-Unis (les Guatémaltèques et les Salvadoriens). Le taux d'acceptation des demandes d'asile est respectivement de 2,6% et 1,8% (Jonas, 1998 ; Wasem, 1997). En 1989, 443 Salvadoriens et 102 Guatémaltèques reçoivent le statut d'asile contrastant avec les 5 092 demandes nicaraguayennes acceptées (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1990). Les Nicaraguayens bénéficient d'un taux d'acceptation plus élevé grâce au fait d'être considérés comme antisandinistes et contre la révolution (Rocha Gómez, 2016). Dix ans plus tard, la tendance reste la même, le taux d'acceptation des demandes nicaraguayennes est de 61%, tandis que pour les Salvadoriens il est de 11% et pour les Guatémaltèques de 14% (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). Particulièrement pour les Guatémaltèques fuyant la guerre du pays, cette politique bloque aussi leur accès au *Temporary Protected Status* (TPS), un statut attribué aux personnes dont le pays d'origine est incapable d'assurer leur sécurité (Jonas, 1998).

Entre les années 1980 et 1990, la lutte idéologique est intense. Finalement, la chute de l'URSS et la sortie du pouvoir des sandinistes au Nicaragua changent la dynamique de la région et les relations avec les États-Unis se terminent pendant le mandat du président George Bush (1988-1992). Face à la nouvelle donne internationale, il abandonne l'idée de la lutte contre le communisme et concentre ses priorités en l'Europe de l'Est et au Moyen Orient (Cortés Ramos, 2003 ; Diez Espinosa, 2006).

¹⁴ Pour les États-Unis, l'asile et le statut de réfugié sont des instruments destinés aux ressortissants étrangers qui ne peuvent ou ne veulent pas retourner dans leur pays d'origine en raison de persécutions ou de craintes de persécutions. La différence entre ces deux instruments réside dans le lieu où la demande est faite : le statut de réfugié est demandé en dehors du territoire des États-Unis, tandis que l'asile est demandé sur le territoire des États-Unis ou à un port d'entrée. (U.S. Immigration and Naturalization Service, 2003).

1.2.2. Les politiques migratoires : renforcement du contrôle migratoire et précarisation des migrant.es

Les demandeurs d'asile représentent juste un aspect de la migration centraméricaine vers les États-Unis. Nous avons déjà mentionné dans la partie précédente l'existence d'une exportation organisée de travailleurs vers le Nord. Un lien et des réseaux migratoires se créent par ce recrutement d'étrangers, primordiaux pour la migration internationale. Ils sont conditionnés par l'économie du pays d'accueil qui détermine la demande de travailleurs pour les entreprises, où la migration serait un facteur de croissance démographique et économique (Barou ; 2007 ; Sassen, 2009 ; Simon, 1995). Ainsi, en période d'expansion économique, l'immigration peut être tolérée et encouragée dans les pays développés. La migration clandestine aussi. Beaucoup de pays d'immigration, dont les États-Unis, pratiquent l'emploi des travailleur.es irrégulier.es qui effectuent souvent des travaux peu qualifiés, au contraire des travailleur.es régulier.es plus qualifié.es (Barou, 2007 ; Lévy, 2007 ; Simon, 1995).

La politique migratoire est ainsi un reflet des besoins économiques et de main-d'œuvre. Les États-Unis sont le plus clair exemple d'ouverture en période d'expansion économique et de fermeture pendant les crises économiques. L'existence de migrant.es dans les pays développés est une nécessité structurelle de l'accumulation capitaliste qui profite des carences des pays d'origine pour offrir une source alternative de ressources à une population défavorisée. Ainsi, la migration irrégulière centraméricaine s'insère dans cette dynamique en tant que pourvoyeuse d'une main-d'œuvre pas chère et docile (Bustamante, 2002 ; Diangitukwa, 2008 ; Falquet, 2008 ; Izcara Palacios, 2017a ; Portes, 1999 ; Simon, 1995 ; World Bank Group, 2016). Une telle incorporation de travailleur.es immigré.es irrégulier.es permet la disponibilité d'une réserve de travailleur.es qui est suffisante pour réduire les salaires (Rocha Gómez, 2016). Dans ce système, la migration irrégulière sera le fournisseur de travailleur.es, remplaçables, sous-payé.es et sans aucune reconnaissance juridique : l'exemple même de migrant.es irrégulier.es, travailleur.es et marginalisé.es par les politiques du pays d'accueil. En ce sens, les politiques et pratiques migratoires aux États-Unis sont incapables de stopper le flux migratoire irrégulier, car l'objectif est plutôt de déterminer les formes de cette migration : qui migre ? Dans quelles conditions ? Quels sont les lieux d'établissement des migrant.es ?- à défaut de reconnaître le poids de la structure économique nationale dans la migration. Cette politique a tendance à mieux contrôler les personnes qui arrivent dans

le pays et à sélectionner les personnes idoines pour atteindre des objectifs économiques (Pederzini et al., 2015). Dans ce cadre, les travailleurs.euses centraméricain.es seraient des migrant.es économiques, non seulement à cause des conditions dans les pays d'origine, mais aussi à cause de celles des pays d'accueil qui visent à recevoir les migrant.es en tant que travailleur.euses, mais pas en tant que personnes et sujets de droits.

Comment se développe la politique migratoire d'exportation de travailleur.euses entre l'Amérique centrale et les États-Unis ? Pour Marc Rosenblum et Kate Brick (2011), l'histoire de la politique d'immigration aux États-Unis connaît trois périodes dans la région (l'Amérique centrale et le Mexique inclus) : premièrement, une immigration limitée avant la deuxième guerre mondiale qui est régie par les politiques du « laissez faire » avant 1930 ; ensuite, un grand programme de travailleur.euses temporaires pendant et après la guerre qui incrémente le flux de migrant.es, surtout mexicain.es ; finalement, l'émergence du système d'irrégularité après le programme *Bracero* et le passage de la législation migratoire de 1965.

La migration prend différentes formes à travers les trois périodes qui sont juridiquement hétérogènes. La première période, avant la 2^{ème} guerre mondiale, se caractérise par l'interdiction de l'immigration asiatique et la restriction de l'immigration européenne¹⁵ entre 1880 et 1920 et, par la suite, favorise la migration latino-américaine comme main-d'œuvre. La fin de la première période est marquée par la crise économique et le chômage dans les années 1920, ce qui déclenche la mise en place du contrôle de l'immigration. Les plus affectés sont les Mexicains qui sont la cible d'un sentiment anti-immigration qui encourage l'expulsion des Mexicains et l'augmentation de leur difficulté pour obtenir un visa américain. Ainsi, les Mexicains voient les flux migratoires vers le Nord baisser de 75% entre 1928 et 1929 (Rosenblum & Brick, 2011). Pour sa part, l'immigration centraméricaine compte 49 154 entrées entre 1820 et 1940. Si modestes soient-elles quantitativement, les arrivées des Centraméricain.es durant cette période sont

¹⁵ En 1917, le Congrès américain a promulgué la première loi sur l'immigration largement restrictive. La loi de 1917 a mis en place un test d'alphabétisation qui exigeait des immigré.es de plus de 16 ans qu'ils démontrent une compréhension de base de la lecture dans n'importe quelle langue. Elle a également augmenté la taxe payée par les nouveaux immigré.es à leur arrivée et a permis aux responsables de l'immigration d'exercer une plus grande discrétion dans la prise de décision sur les personnes à exclure. Enfin, la loi excluait de l'entrée toute personne née dans une "zone asiatique interdite", à l'exception des Japonais et des Philippins. Au début des années 1920, des quotas d'immigration ont été établis. La loi sur l'immigration de 1924 a créé un système de quotas qui limitait l'entrée à 2 % du nombre total de personnes de chaque nationalité habitant en Amérique au moment du recensement national de 1890 - un système qui favorisait les immigré.es d'Europe occidentale et interdisait les immigré.es d'Asie. L'immigration plus récente en provenance d'autres régions comme l'Europe du Sud et de l'Est était limitée (Office of the Historian, 2021).

importantes. Les Honduriens arrivent via les compagnies agro-exportatrices américaines implantées au Honduras et établissent les premiers réseaux migratoires pour le groupe Garifuna (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003).

La deuxième période est marquée par la participation des États-Unis à la 2^{ème} guerre mondiale et à la guerre de Corée en 1950. Cet engagement militaire provoque une pénurie de main-d'œuvre aux États-Unis qui trouve dans le programme *Bracero* une solution ad-hoc. Le programme est signé entre les États-Unis et le Mexique et favorise l'arrivée de travailleurs temporaires entre 1942 et 1964 (Rosenblum & Brick, 2011). Si le recrutement de main-d'œuvre se concentre majoritairement sur le Mexique, l'Amérique centrale participe aussi à cette dynamique dans une moindre mesure. Les bénéficiaires principaux sont les Salvadoriens qui trouvent deux voies pour partir vers le Nord : d'une part, ils profitent d'une relative facilité pour obtenir un visa de touriste et, d'autre part, les femmes se servent des agences de voyage qui font le recrutement au Salvador pour le travail domestique. À l'époque, les Salvadoriens sont la nationalité centraméricaine la plus présente dans l'immigration vers les États-Unis. Entre 1941 et 1960, l'immigration centraméricaine, tous pays de la région confondus, enregistre 66 416 entrées sur le territoire états-unien, dont les Salvadoriens représentent 16,7% (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). Les Honduriens continuent aussi à partir vers le Nord et la classe moyenne hondurienne en profite pour s'établir aux États-Unis. La dynamique migratoire de cette population et celle des Garifunas positionne les Honduriens comme la population centraméricaine née à l'étranger la plus représentée aux États-Unis. Dans le recensement états-unien de 1960, les ressortissants de l'Amérique centrale comptaient 48 949 individus dont 6 310 Salvadoriens, 6 503 Honduriens et 5 381 Guatémaltèques (Gibson & Jung, 2006). L'arrivée de ces populations jouera un rôle primordial dans l'établissement des réseaux migratoires facilitant l'arrivée de nouvelles vagues migratoires (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003).

La troisième période de l'immigration aux États-Unis est caractérisée par la configuration d'un régime d'irrégularité. Cette irrégularité, voire illégalité selon le langage états-unien, est le résultat d'une législation migratoire qui se construit sur une base axiologique justifiant la différenciation entre migrant.es. Son acceptation croissante dans la société est à l'origine de l'illégalité comme nouvelle configuration migratoire et élément de dégradation de la situation sociale des migrant.es (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015).

La jonction entre législation et sentiment anti-immigré.es est posée dès 1965 avec la mise en place d'un renforcement du contrôle pour l'obtention d'un visa américain à travers *l'Immigration and Nationality Act* (INA). Cette loi attribue 20 000 visas par pays et elle établit 17 conditions pour leur attribution dont la plus importante est le regroupement familial. En plus, les visas de travail sont limités à 29 000 par an (Rosenblum & Brick, 2011). Ces mesures ne changent pas la tendance à l'augmentation des flux migratoires centraméricains. Dans la période entre 1961 et 1986, 396 811 Centraméricain.es sont entré.es aux États-Unis de façon régulière (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). La présence des Centraméricain.es dans le recensement continue aussi à augmenter. En 1970, on compte 113 913 Centraméricain.es né.es dans l'isthme résidant aux États-Unis et, en 1980, ils sont 353 892 (Gibson & Jung, 2006). La constante demande de main-d'œuvre continue à attirer les Centraméricain.es, cependant l'INA limite l'arrivée de cette main-d'œuvre et elle n'offre pas une option légale et permanente pour ceux qui ne possèdent pas de liens familiaux avec les citoyens ou résidents des États-Unis. Avec cette loi, beaucoup de travailleur.euses se trouvent dans l'impossibilité de migrer alors que les employeurs sont dans l'insuffisance de main-d'œuvre étrangère (Rosemblum & Brick, 2011). Dans ce contexte, comment se maintient dès lors l'augmentation de population centraméricaine ? Bien que les réseaux migratoires et la loi favorisent l'arrivée de migrant.es avec des liens familiaux aux États-Unis, une autre voie reste ouverte pour les migrant.es marginalisé.es : la loi états-unienne n'interdit pas l'utilisation de main-d'œuvre migrante et irrégulière. Il existe une loi de 1952 qui pénalise l'aide et l'hébergement d'immigrant.es irrégulier.es, mais exempte leurs employeurs d'une punition (Pederzini et al., 2015). Ainsi, l'exclusion de certain.es migrant.es des voies régulières d'immigration et la demande de main-d'œuvre consolident un régime d'irrégularité qui touche notamment les immigré.es de la région formée par l'Amérique centrale, le Mexique et les États-Unis.

Les travailleur.euses ne sont pas les seuls à souffrir des conséquences de ces politiques. En 1976, une limite est établie pour l'immigration en provenance du continent américain à 120 000 personnes par an dont 20 000 pour chaque pays et une limite pour les réfugiés à 17 400 personnes par an, pour tous les pays du monde (Select Committee on population, 1978). En limitant les voies d'accès légal, la loi encourage la « clandestinité ». Si un calcul exact de l'immigration irrégulière est impossible à ce moment, les experts signalent une augmentation de la migration irrégulière à partir de l'augmentation

d'arrestations de migrant.es irrégulier.es. En 1970, on enregistre 345 000 détentions, alors qu'en 1977, on compte 1 042 215 (Select Committee on population, 1978).

La migration irrégulière devient ensuite un problème pour le secteur conservateur aux États-Unis et un renforcement du contrôle aux frontières se met en place à travers l'installation de clôtures en chaîne dans certaines zones frontalières et l'amélioration de la *Border Patrol* (Shirk, 2013). Cette agence est créée en 1904 avec l'objectif de contrôler la migration chinoise à la frontière sud. Elle fait des opérations sporadiques avec environ 75 employés (U.S. Customs and Border Protection, 2018). En 1980, le personnel total de la *Border Patrol* compte 2 900 agents, dont 1 975 à la frontière mexicaine (Rosenblum, 2012 ; Select Committee on population, 1978 ; Shirk, 2013).

L'inquiétude permanente que provoque l'arrivée d'immigrant.es irrégulier.es et la crise économique mondiale de la fin des années 1970 conduisent à l'adoption d'une nouvelle loi en 1986 pour contrôler la migration irrégulière (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015). L'*Immigration Reform and Control Act* (IRCA) favorise la légalisation des personnes résidant aux États-Unis avant 1982 et de quelques travailleur.euses agricoles. La légalisation bénéficie à plus de 130 000 Salvadoriens et 50 000 Guatémaltèques (Wasem, 1997). Cette loi établit aussi la distinction entre programmes de travailleur.euses temporels : H-2A programme de travail agricole et H-2B le programme des travailleur.euses non agricoles (U.S. Customs and Border Protection, 2019). Exportés en Amérique centrale, ces programmes y trouvent un terrain fertile et incitent à l'émigration dans certaines communautés, particulièrement au Guatemala (Aragón, 2014) et au Honduras (Andrade Eekhoff et Silva Avalos, 2003). Les travailleurs.euses centraméricain.es trouvent leur place principalement dans l'agro-industrie. Environ 6 000 Guatémaltèques, 500 Salvadoriens et 3 000 Honduriens sont recrutés à travers ce programme entre 1996 et 2001 (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999).

Si l'IRCA ouvre des voies à la légalisation des migrations, elle entraîne aussi des blocages à l'endroit de la migration irrégulière latino-américaine. La question migratoire est devenue une inquiétude prioritaire pour la sécurité nationale, au même niveau que le trafic de drogues et le terrorisme (Cortés Larrinaga, 2003 ; Jonas, 1998). Ainsi, des programmes à la frontière et à l'intérieur du territoire sont mis en place. Le renforcement de la sécurité frontalière est installé avec un financement d'environ 700 millions de dollars qui sera utilisé pour augmenter de 50% les effectifs de la *Border Patrol*, pour renforcer les activités du Service d'Immigration et Naturalisation (INS), ainsi que d'autres agences, afin de prévenir et dissuader l'entrée irrégulière des migrant.es

(Immigration Reform and Control Act, 1986). Sur le territoire américain, l'IRCA met en place des nouvelles sanctions civiles et pénales contre les employeurs qui embauchent des travailleur.euses non autorisé.es (Faret, 2003 ; Rosenblum & Brick, 2011).

Une nouvelle loi vient compléter et prolonger ce blocage en 1990. Toujours dans l'optique d'« ouvrir pour fermer », l'*Immigration Act* augmente la quantité de visas de travail permanent et temporaire, notamment pour les travailleur.euses hautement qualifié.es, sans oublier d'autoriser aussi l'augmentation de 1 000 personnes de la *Border Patrol* (Immigration Act, 1990). L'ouverture la plus significative de l'*Immigration Act* est l'introduction du *Temporary Protected Status* (TPS). Cet instrument juridique ouvre les portes de la légalité aux nouveaux arrivés et aussi aux anciens immigrés face aux guerres et aux catastrophes naturelles. En 1991, il offre la possibilité de rester aux États-Unis à l'échéance de 1996 à 187 000 migrant.es salvadorien.es fuyant la guerre et de faire une demande d'asile à la fin de cette période (U.S. Immigration and Naturalization Service, 1999). En 1998 et 2001, il est aussi utilisé par environ 195 000 Salvadoriens et 57 000 Honduriens victimes de l'ouragan Mitch et/ou du tremblement de terre (Rosenblum & Brick, 2011). Le TPS offre aussi une couverture aux plus de 80 000 immigré.es honduriens et nicaraguayens résidant aux États-Unis avant le 30 décembre 1998 (Flores Fonseca, 2014).

Dans ce contexte, les années 1990 voient l'augmentation des Centraméricain.es résidant aux États-Unis. De 353 892 individus en 1980, ils atteignent environ 1 133 978 individus en 1990, dont 225 739 Guatémaltèques, 465 433 Salvadoriens et 108 923 Honduriens (Gibson & Jung, 2006). Parallèlement, l'Immigration and Naturalization Service (2001) réalise une des premières estimations de la migration irrégulière : en 1990, on compte environ 298 000 Salvadorien.es, 118 000 Guatémaltèques et 42 000 Hondurien.es irrégulier.es résidant aux États-Unis.

Mais le constat de l'existence de cette migration irrégulière sert a posteriori de justification au durcissement du contrôle aux frontières et à la mise en place de nouvelles mesures à l'intérieur du pays. La deuxième moitié des années 1990 voit l'émergence de l'inviolabilité de la frontière comme un des piliers le plus importants de la politique migratoire étatsunienne. À la frontière, le gouvernement états-unien exécute diverses opérations : *Hold the Line* à el Paso, 1993 ; *Gatekeeper* à San Diego, 1994 ; *Safeguard* à Arizona, 1995 et *Rio Grande* à Brownsville, Texas, 1997. Leur stratégie est la *prevention through deterrence* (prévention par la dissuasion) qui cherche à afficher de manière très visible les ressources de l'appareil de contrôle migratoire le long de la frontière sud,

notamment aux points les plus fréquentés, afin de décourager l'arrivée de migrant.es irrégulier.es (Jiménez, 2009 ; Rosenblum & Brick, 2011 ; U.S. Customs and Border Protection, 2018).

Dans le même sens, le *Border Patrol* augmente ses agents à la frontière sud, de 1 975 en 1980 à 3 747 en 1994 et à 9 147 en 2001 (U.S. Customs and Border Protection, 2013). En plus, cette agence augmente l'utilisation de technologie et d'infrastructures pour une meilleure surveillance, par exemple des systèmes de vision nocturne infrarouge, des capteurs sismiques et un système de traitement informatique, des barrières physiques et des murs¹⁶, des patrouilles véhiculées et en hélicoptères qui surveillent jour et nuit (Simon, 2008 ; U.S. Customs and Border Protection, 2018).

Pour soutenir ces actions à la frontière, le Congrès américain adopte l'*Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act* (IIRIRA) en 1996. Cette loi crée de nouvelles sanctions contre l'immigration irrégulière et renforce à nouveau le contrôle à la frontière, spécialement par la construction de clôtures frontalières (Rosenblum & Brick, 2011 ; U.S. Customs and Border Protection, 2019a). L'IIRIRA ajoute annuellement 1 000 agents de plus à la *Border Patrol* pendant la période 1997-2001. Elle autorise aussi la construction et l'amélioration des barrières frontalières à partir de l'océan Pacifique vers l'Est, l'utilisation de données biométriques, la sanction civile de 50 à 250 dollars pour les personnes qui tentent d'entrer aux États-Unis de façon irrégulière, et double pour ceux qui récidivent (Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act, 1996). Pour Leisy Abrego et al. (2017) cette loi introduit le concept de « étrangeté criminelle » (*criminal alienhood*) qui redéfinit le sens d'être immigré irrégulier aux États-Unis, et provoque la considération de la criminalité et du statut irrégulier comme synonymes.

La vie des immigré.es irrégulier.es est aussi touchée par ce processus, car assurer la sécurité frontalière signifie leur persécution sur l'ensemble du territoire. Le parti conservateur est le plus impliqué et, à partir de 1994, quelques États décident de prendre des mesures à leur niveau. Est ainsi votée la proposition 187 de l'État de Californie¹⁷, la

¹⁶ En 1990, l'*U.S. Border Patrol* érige une barrière afin de prévenir l'immigration illégale et le trafic de drogues à San Diego dans le cadre de la stratégie *Prevention Through Deterrence*. La barrière est complétée en 1993 et elle fait 22,5 km (Haddal, Kim, & García, 2009). Pendant le mandat du président Bill Clinton (1993-2001), les barrières sont devenues une des mesures basiques de la militarisation de la frontière (Nevins & Dunn, 2008).

¹⁷ Pour lutter contre « l'invasion silencieuse » de la frontière par les flux migratoires qui menacent l'économie, la sécurité et le bien-être de la société étatsunienne, la proposition 187 cherche à limiter l'accès des immigré.es aux services publics en Californie. Une conséquence de cette mesure est l'apparition d'un

loi de l'Arizona (SB 1070) de 2010 ou celle d'Alabama en 2011 (HB 56) qui sont des mesures anti-migration irrégulière ; ces lois finissent par créer un contexte hostile et de persécution-criminalisation des migrant.es et de leurs familles, quel que soit leur statut migratoire¹⁸ (Durand, 2012).

D'autres implications de l'IIRIRA à l'intérieur du pays concernent la procédure d'expulsion. Seules 4 000 personnes par an peuvent bénéficier de l'annulation de l'expulsion en remplissant des conditions qui sont devenues de plus en plus exigeantes. Cette mesure impacte, par exemple, les Salvadoriens et Guatémaltèques, dont la démarche d'asile est en attente de décision (Wasem, 1997). Un autre groupe concerné est celui des personnes appartenant aux dénommées *maras*. Nés à Los Angeles dans les années 1990, ces gangs urbains se sont exportés au Salvador, où ils trouvent un terrain fertile dans un contexte de violence et de faible capacité de contrôle par les pouvoirs publics (Cruz, 2007 ; Simon, 2015 ; Zúñiga Núñez, 2016). On dénombre deux *maras* : Mara Salvatrucha (MS-13) et Mara Dieciocho (M-18), formées par des immigrés, notamment des réfugiés guatémaltèques et salvadoriens. Selon Antonia Does (2013), les *maras* sont un moyen pour les réfugiés qui souffrent d'une marginalisation qui n'a rien à voir avec leur régularité juridique, mais plutôt avec leur qualité d'étranger, de s'intégrer aux États-Unis¹⁹. À la fin de la guerre, beaucoup de *mareros*²⁰ sont rentrés au Guatemala et au Salvador volontairement, pendant que d'autres sont expulsés dans leur pays d'origine comme résultat du durcissement de la loi migratoire en 1996 et des mesures anti-criminalité²¹ (Does, 2013).

Parallèlement à l'IIRIRA, une série de lois sont créées au niveau fédéral pour combattre la criminalité et la migration irrégulière. Ces lois augmentent aussi significativement le nombre d'expulsions : *California Street Terrorism Enforcement and*

climat de violence à la frontière (Alba, 1999 ; Valenzuela, 1998), mais aussi d'une « citoyenneté associative » qui permet au migrant.es irrégulier.es de forger des modes de participation (Cohen, 2016).

¹⁸ Au Texas, par exemple, se développent des idées pour marginaliser cette population qui est associée à la délinquance et aux maladies (Sánchez Munguía, 1993).

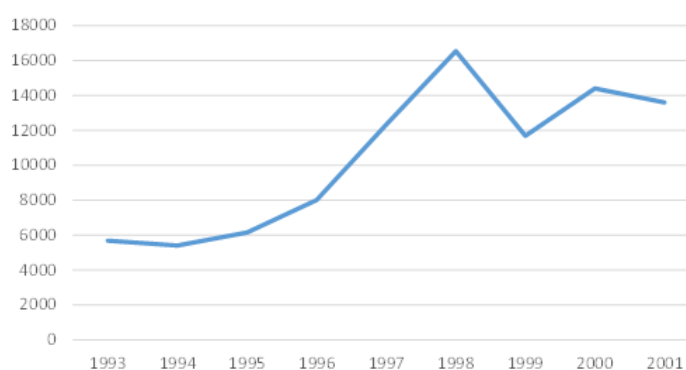
¹⁹ Particulièrement, la difficile insertion au marché de travail renvoie les Salvadoriens de bas niveau scolaire et issus des secteurs populaires à deux positions défavorisées : économiquement, cette population devient une des communautés les plus pauvres des États-Unis et, géographiquement, les espaces de localisation de cette communauté favorisent la formation de groupes de jeunes hommes et des gangs (Zúñiga Núñez, 2016).

²⁰ Membres des *maras*

²¹ L'arrivée de ces personnes au Salvador dans un contexte de violence et de faiblesse institutionnelle, amplifie les processus de déstabilisation et d'extension de la délinquance. Les gangs se réorganisent à leur arrivée et un nouveau conflit social surgit, car des groupes vigilants sont créés pour y faire face. Leur cohabitation est source de mécontentement social et de conflits, souvent violents, qui seront une des causes des migrations plus récentes (Jonas, 1998 ; Zúñiga Núñez, 2016).

Prevention Act en 1988, la *Proposition 187*²² en 1994 et l'*Antiterrorism Effective Death Penalty* en 1996 (Zúñiga Núñez, 2016). Plus de 68 000 Centraméricain.es sont expulsé.es entre 1997 et 2001 (contre 25 000 dans la période 1993-1996), tandis que le Guatemala, le Salvador et le Honduras reçoivent plus de 90% de ces flux (Graphique 1). Les expulsions répondent à des motifs juridiques, pénaux ou administratifs.

GRAPHIQUE 1 : ÉTRANGER.ES D'ORIGINE CENTRAMÉRICAINE EXPULSÉS DES ÉTATS-UNIS (1993-2001)



Source : U.S. Immigration and Naturalization Service, *Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service* (plusieurs années), U.S. Government Printing Office : Washington, D.C.

L'ensemble de ces mesures appliquées depuis 1986 produisent des effets dans les pays d'origine avec les migrations de retour, mais aussi sur la route migratoire avec les flux constants de personnes vers le Nord. À la frontière sud des États-Unis, par exemple, on constate l'augmentation des expulsions et l'augmentation des arrestations de migrant.es irrégulier.es. Le total des expulsions fait plus que tripler entre les périodes 1971- 1980 et 1991-2000, respectivement 240 217 et 932 479 expulsions (U.S. Immigration and Naturalization Service, 2003). Les arrestations augmentent significativement à partir de 1986, elles sont plus d'un million, alors qu'avant ce tournant répressif, on compte à peine 21 000 migrant.es détenu.es²³.

En général, le renforcement juridique du contrôle de la migration change la manière de percevoir les migrant.es sur le territoire comme à la frontière. À la frontière, on arrêtait et expulsait : désormais, l'on tue et l'on sépare. Les obstacles à la traversée des frontières transforment les migrant.es en « criminels » et en « menaces », alors qu'ils sont

²² La proposition 187 a également eu un effet sur l'augmentation des naturalisations, en particulier celles des Mexicains, qui ont cherché à se protéger en exerçant leur droit de vote (Cohen, 2016).

²³ On compte un total de 21 022 arrestations en 1960 ; 1 615 844 en 1986, 1 049 321 en 1990 ; 1 212 886 en 1993 et 979 101 en 1994 (U.S. Border Patrol, 2019).

des réfugié.es non reconnu.es et/ou des travailleur.euses irrégulier.es (Jonas, 1998). La fin de la circulation de ces migrant.es sépare les familles et promeut l'utilisation des voies illégales ou informelles (Castillo, 2003 ; Cohen, 2012 ; Durand, 2012 ; Rionda & Marañón, 2009 ; Rodriguez, 2012 ; Rosenblum & Brick, 2011). Pour ceux qui forcent les contraintes politiques et juridiques, le coût et les risques de la migration clandestine augmentent et l'utilisation de passeurs est devenue presque obligatoire (Andrade Eekhoff & Silva Avalos, 2003). Économiquement, le prix du passage vers le Nord augmente de 700 dollars en 1986 à 2 800 en 2009 (Rosenblum & Brick, 2011). Actuellement, le prix continue à augmenter, parallèlement au coût humain de la migration. Bien qu'il soit difficile de calculer la mortalité des migrant.es à la frontière, une estimation de Maria Jiménez (2009) révèle que les morts enregistrés entre 1994 et 2001 oscillent entre 1 195 morts selon l'*U.S. Department of Homeland Security* et 1 893 morts selon le ministère des Affaires Étrangères mexicain.

À l'intérieur du pays, la frontière enferme les migrant.es dans une situation précaire d'incertitude permanente et de marginalisation, qui limite leur liberté de circuler et prolonge les durées de séjour indéfiniment. La frontière devient un espace social et spatial, un mode de vie auquel les migrant.es devront s'adapter. Elle transforme les migrant.es irrégulier.es aux États-Unis en *illegal aliens*, signifiant leur double exclusion, de l'état de droit et de l'État -nation (Aragón, 2014). Les migrant.es irrégulier.es vivent ainsi dans une tension entre marginalisation et intégration, devenue élément structurant de l'économie états-unienne. Diangitukwa (2008) explique qu'une telle situation est produite par la différenciation entre travailleur.euses désiré.es par l'État-nation et la personne qui n'est ni désirée, ni intégrée.

Ceci affecte l'intégration des immigré.es. Dans le cas des Centraméricain.es, ils font partie, d'une part, de la force globale de travail qui permet l'accumulation du capital ; d'autre part, ils sont placés par la loi dans une situation défavorisée et vivent en marge de l'économie et de la vie sociale et communautaire²⁴ ; fournissant une main-d'œuvre pas chère pour les activités moins rémunérées, comme les travaux domestiques, agricoles, la construction, la manufacture, l'industrie, le transport, l'administration et les services (Andrade Eekhoff et Silva Avalos, 2003 ; Fayolle, 2003 ; Simon, 2015). La présence des Hispaniques est parfois ressentie comme une menace et transforme la migration en un

²⁴ Un secteur de la population étatsunienne, notamment l'église catholique, soutient la cause des migrant.es depuis les années 1980. Un mouvement « sanctuaire » commence afin d'aider les Salvadoriens qui demandent l'asile (Sánchez Munguía, 1993).

facteur de tension sociale, en l'éloignant de l'aspect développeur qui lui est en général attribué (Aragón, 2014 ; Barou, 2007 ; Lévy, 2007). Cette construction des Hispano-américains a des effets secondaires comme l'augmentation de la défiance des immigrés envers les autorités, même de la part des « réguliers » (Rosenblum & Brick, 2011).

Malgré ces tensions bien réelles, les conditions d'accueil aux Etats-Unis n'arrêtent pas les migrant.es fuyant les inégalités du pays d'origine et cherchant la prospérité au Nord. En s'adaptant aux situations extrêmes de la frontière, les migrations centraméricaines continuent à être alimentées par les imaginaires de récits de migration réussie et des États-Unis comme pays de prospérité et la liberté (Aragón, 2014 ; Barou, 2007 ; Castillo, 2003 ; Chacón Serrano, Gómez Calderón, & Alas Albanés, 2016 ; Rionda & Marañón, 2009 ; Simon, 2008). Pour l'année 2000, on estime à plus de 1,6 millions de personnes d'origine centraméricaine aux États-Unis dont 372 487 Guatémaltèques, 217 569 Honduriens et 655 165 Salvadoriens (U.S. Census Bureau, 2020a) ; pendant que l'estimation de la population irrégulière atteint 290 000 Guatémaltèques, 160 000 Honduriens et 430 000 Salvadoriens (U.S. Department of Homeland Security, 2018).

En 2000, le niveau de vie des Centraméricain.es arrivé.es aux États-Unis se caractérise par un revenu moyen de 29 855 dollars par an et par ménage ; les ménages guatémaltèques perçoivent annuellement une moyenne de 33 353 dollars, les Salvadoriens 34 722 et les ménages honduriens 31 277. Les Guatémaltèques perçoivent annuellement une moyenne de 14 392 dollars per capita, les Salvadorien.es 15 437 et les Hondurien.es 13 923. En ce qui concerne la pauvreté, 21,6% des Guatémaltèques 19,5% des Salvadorien.es et 23,6% des Hondurien.es se sont trouvé.es en-dessous du seuil de pauvreté. La moyenne pour les Latino-américains en général est de 15 607 dollars per capita et 22,7% des Latino-américain.es sont en-dessous du seuil de pauvreté (U.S. Census Bureau, 2000).

Deux forces contraires se font ainsi face à un niveau plus général : d'une part, les politiques de contrôle migratoire et, d'autre part, les dynamiques de mobilité. Si les conditions des immigrés sont loin d'être idéales, elles représentent en général une amélioration par rapport aux conditions du pays d'origine.

1.3. Le voisin mexicain : du rôle géographique au rôle politique dans la migration

La localisation du Mexique est souvent décrite avec la phrase attribuée à l'ancien président Porfirio Díaz : « Si loin de Dieu et si proche des États-Unis ». Bien que la proximité avec les États-Unis marque l'histoire nationale, le Mexique joue d'autres rôles géographiques pour l'Amérique latine. Il fait la transition culturelle, physique et climatique entre l'Amérique centrale et l'Amérique du Nord²⁵. La frontière sud de 1 250 kms se divise entre le Guatemala et le Belize, 956 kms et 193 kms respectivement (EMIF, 2004 ; INEGI, 2019). Cette frontière est souvent décrite comme poreuse²⁶, dans le sens où elle est facile à pénétrer. Elle est d'une nature difficile, caractérisée par ses montagnes, sa jungle épaisse et des grandes rivières spécifiques de la région. Oubliée historiquement par le gouvernement fédéral (étant plutôt centralisé) un décalage entre l'infrastructure sous-développée et l'intense activité de transit est constaté dans les années 1980. (Alba, 1999 ; Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Castillo, 2005 ; EMIF, 2004).

Les problèmes de la frontière Sud sont omis de la politique migratoire intégrée à la *Ley General de Población* (Loi Générale de Population) de 1974. Cette loi établit les différents statuts d'étrangers, dont la différence entre immigrés et non immigrés, et intègre celui de « réfugié » en 1990. Elle installe un contrôle migratoire en régulant les conditions d'entrée, de séjour et de sortie des étrangers du territoire national. Elle reconnaît aussi des droits, des responsabilités administratives et des sanctions en matière migratoire. Par exemple, dans l'article 123, elle criminalise l'entrée irrégulière sur le sol mexicain et impose une sanction de deux ans et une amende de 300 à 5 000 pesos.

Dans les dynamiques migratoires centraméricaines, le Mexique joue au moins trois rôles, qui prennent des formes temporelles et spatiales différentes. Dans le cadre de cette recherche doctorale, nous allons nous concentrer, premièrement, sur le rôle joué par le Mexique comme pays d'accueil d'une main-d'œuvre paysanne du Guatemala,

²⁵ La frontière entre le Mexique et le Guatemala est établie en 1882. Depuis cette délimitation, les communautés situées au long des deux côtés de la frontière présentent une interaction continue dans les deux sens grâce aux liens familiaux, communautaires, commerciaux et de travail (EMIF, 2004).

²⁶ Si cette frontière est définie en termes de « porosité » et de « blindage », les termes récurrents utilisés pour la définir sont : « territoire sauvage », « Far West » ou « no man's land » et « ils contribuent à forger des représentations de la région frontalière : un espace marqué par l'anarchie, la sauvagerie, le désordre, ou encore la « loi de la jungle », voire un espace propre à être investi et ordonné, à la manière d'un front pionnier » (Clot, 2020, p. 125)

deuxièmement, pour les réfugiés des guerres civiles centraméricaines ; enfin, comme pays de transit pour les transmigrant.es en direction des États-Unis (Castillo, 1998).

1.3.1. Proximité et marché de travail : l'immigration de travail saisonnier

Les Guatémaltèques, qui sont les voisins les plus proches, sont aussi les premiers à développer une importante relation transfrontalière²⁷ dans l'activité commerciale et de travail. Les municipalités mexicaines offrent des avantages au niveau de l'économie, du marché de travail et de l'offre de biens et services dont les Guatémaltèques bénéficient depuis la fin du XIX^e siècle, en y trouvant des opportunités réelles d'avoir un salaire ; de contribuer au développement personnel et familial par l'accès à l'éducation, la santé et l'amélioration des conditions de vie (Castillo, 1999 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; EMIF, 2004).

Cette migration naît du besoin des producteurs de café en termes de main-d'œuvre, face au manque de population locale qui, en plus, préfère exercer d'autres activités et se procurer d'autres moyens de survie. Des mécanismes coercitifs de recrutement sont utilisés à travers les *enganchadores* (accrocheurs/recruteurs) qui utilisent des stratégies telles que le système d'endettement : les travailleur.euses reçoivent le paiement -en espèce ou en nature- par avance et en contrepartie, sont censés travailler dans les fermes d'octobre à février. Entre 1950 et 1970, le flux de travailleur.euses guatémaltèques se consolide de telle sorte qu'à cette époque ils/elles dépassent en quantité les travailleurs locaux au Chiapas (Castillo & Toussaint, 2015).

On estime les travailleurs guatémaltèques entre 100 000 et 200 000 par an pendant le XX^e siècle (Simon, 2015). Ils sont majoritairement des hommes en âge de travailler avec un niveau scolaire bas, peu qualifiés, d'origine rurale et chefs de famille (Castillo & Toussaint, 2015). Important pour l'état de Chiapas, ce flux trouve un emploi dans les plantations de café, cacao, bananes ou coton, pendant que la main-d'œuvre féminine

²⁷ La quotidienneté des mobilités transfrontalières des Guatémaltèques dépasse les limites politico-administratives. Dans certains cas, la mobilité d'une personne peut durer quelques heures pour visiter la famille, pendant que d'autres prennent plusieurs mois pour aller travailler dans les plantations agricoles mexicaines. L'intégration culturelle et sociale que ces « étrangers » possèdent met en questionnement l'altérité créée par la frontière (Castillo, 2005 ; Castillo, 1998 ; EMIF, 2004). Manuel Ángel Castillo et Mónica Toussaint (2015) constatent que les paysans guatémaltèques ne sont pas considérés comme des étrangers, au contraire, ils sont vus comme partie de la vie quotidienne. Leur présence contribue à l'activité économique de l'État de Chiapas et ne génère ni antagonisme ni tension sociale.

s'accroît dans les services domestiques et le secteur informel de l'économie du sud du Mexique (Anguiano Téllez, 2008 ; Castillo, 1999 ; Simon, 2015). Vers la fin du XXème siècle, le flux de travail saisonnier s'étend vers le Sud-Est du Mexique (les États de Yucatán, Quintana Roo et Tabasco) et les activités sont de plus en plus diverses : la construction, les services, le tourisme et même le développement des réseaux de prostitution (EMIF, 2004 ; Simon , 2015). Ces migrations de travail s'effectuent surtout à la frontière située à Tecún Uman et El Carmen du côté du Guatemala et à Ciudad Hidalgo et Talismán au Chiapas. Des villes comme Tapachula, Comitán et Tuxtla Chico sont privilégiées par les migrant.es : situées sur la côte de l'océan Pacifique, région du Soconusco, elles possèdent une meilleure infrastructure pour le transport (EMIF, 2004).

Les travailleurs guatémaltèques viennent particulièrement des départements frontaliers de San Marcos et Huehuetenango et leur introduction s'effectue de façon discrétionnaire, grâce à la démarche des employeurs. Ces derniers présentent les documents d'identité des travailleurs et reçoivent en retour des permis de travail collectifs qui changent selon les besoins de la production (Castillo & Toussaint, 2015). Dans un effort pour réguler les mouvements transfrontaliers, le gouvernement mexicain établit le visa de visiteur à entrées multiples à court terme (*FMVL- Forma Migratoria de Visitante Local*) en 1989. Ce document permet des entrées multiples pendant 5 ans aux Guatémaltèques résidant dans les régions frontalières, mais il n'autorise pas à travailler. En 1997, ce document inclut les travailleurs.euses agricoles sous la forme de *FMVA- Forma Migratoria de Visitante Agrícola* (Forme Migratoire de Visiteur Agricole). Cette forme vise à régulariser la situation des migrant.es agricoles uniquement, à mieux contrôler et enregistrer les flux migratoires, à améliorer l'identification du travailleur et à accélérer la démarche d'entrée. En 2000, les entrées avec la FMLV sont de 1 955 741 et pour 2001, 1 964 913. Pour leur part, les travailleurs agricoles enregistrent 64 691 entrées en 1999, 69 035 entrées en 2000 et 42 475 en 2001 (INM, 2003). Finalement, en 2008 ce visa incorpore les travailleurs en général afin de permettre un meilleur contrôle migratoire (Alba & Castillo, 2012 ; EMIF, 2004 ; Pederzini et al., 2015).

Pour certains auteurs, la décision de réguler la migration au Sud est prise dans une centralisation qui ignore la tradition migratoire. La mise en place de mesures de régulation affecte les activités traditionnelles de la vie transfrontalière (Castillo, 2005). Pour le travailleur saisonnier, le travail agricole constitue une partie de ces mécanismes habituels de reproduction et la mise en place de mécanismes de contrôle signifie, à l'époque, le basculement dans l'irrégularité. L'irrégularité de cette population est devenue rapidement

une source de vulnérabilité, contraire à l'objectif gouvernemental de garantir le respect des droits humains des travailleur.euses étranger.es sur le territoire²⁸ (Castillo & Toussaint, 2015 ; García et Décosse, 2014). Ainsi, cette politique migratoire détachée de la réalité se trouve vite prise dans une tension entre solidarité et contrôle. D'une part, cette politique promet, par exemple, la création de centres d'hébergement pour les travailleurs guatémaltèques ; tandis que, d'autre part, la régulation implique la possibilité d'être expulsé et l'augmentation de la précarité au niveau des droits liés au travail, par exemple le fait d'être expulsé sans avoir reçu le paiement de son salaire ou ne pas avoir accès aux services de santé et de sécurité sociale (Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Castillo & Palma, 2003 ; Castillo & Toussaint, 2015).

1.3.2. Voisinage et solidarité : accueillir les réfugié.es de la guerre

À partir de 1980, de nouveaux flux migratoires atteignent le Mexique. Marqués par un départ forcé, ils recherchent une protection et fuient la guerre. La proximité géographique permet l'entrée massive de Centraméricain.es victimes de la répression des dictatures au pouvoir au Guatemala et au Salvador entre 1980 et 1990 (Castillo, 1998 ; 2003 ; Olmos, 2003).

Au niveau politique, le Mexique intervient dans le processus de pacification de la région et possède une tradition d'asile politique dont les Espagnols, les Argentins, les Chiliens, parmi d'autres nationalités, ont bénéficié auparavant. Cependant au niveau légal, la demande d'asile n'a pas de cadre juridique. Au moment de l'arrivée massive des réfugié.es centraméricain.es, le gouvernement mexicain n'a adopté ni la Convention, ni le Protocole des Nations Unies pour les réfugiés de 1951 et 1967 (Aguayo et al., 1989 ; Castillo, 1999 ; Jonas, 1998). Le manque d'une politique d'accueil institutionnalisée produit une tolérance à la migration, parfois irrégulière, et les Salvadoriens, Nicaraguayens et Guatémaltèques arrivent sans entrave au Mexique (Palma Mora, 2003). Cette tolérance se nourrit du rôle joué par le Mexique dans les processus de pacification

²⁸ Pour le Mexique, il est important d'être solidaire des étrangers pour exiger le même traitement pour les Mexicains à l'étranger, notamment aux États-Unis (Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988).

salvadorien et guatémaltèque, et de la reconnaissance politique et diplomatique des forces belligérantes de ces deux pays (Sánchez Munguía, 1993)²⁹.

Si les autorités accueillent cette population, sa reconnaissance juridique ne suit pas de la même façon. Dans l'urgence, une procédure confère des responsabilités à trois institutions que sont *Secretaria de Gobernación* (SEGOB - ministère de l'intérieur mexicain), *Comisión Mexicana de Ayuda a Refugiados* créée en 1980 (COMAR - Commission Mexicaine d'Aide aux Réfugiés)³⁰ et HCNUR (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés). La procédure d'obtention du statut de réfugié fonctionne en deux étapes : la première est l'inscription auprès du HCNUR qui ensuite recommande aux institutions mexicaines d'accorder le statut juridique ; dans un deuxième temps, les institutions mexicaines accordent, ou pas, le droit de séjour à travers la Forme Migratoire de Non Immigré (FM3).

Un décalage est constaté entre les activités du HCNUR et des autorités mexicaines. Ces dernières optent pour un refus systématique, contrastant avec la tradition d'accueil mise en avant dans le discours politique. Ainsi, en 1982, par exemple, le HCNUR fait la recommandation d'accorder le statut de réfugié à 219 Centraméricain.es (178 Salvadorien.es, 38 Guatémaltèques et 1 Hondurien.ne), mais seulement 72 (32.8%) en bénéficient (Aguayo, 1985). Au total, plus de 100 000 Salvadorien.es par an furent reconnu.es entre 1981 et 1987, pendant qu'on compte plus de 35 000 Guatémaltèques par an entre 1982 et 1992 (HCNUR, 2020).

Le cas particulier des Guatémaltèques constitue un défi pour les autorités mexicaines. Entre 1981-1982, l'arrivée massive de Guatémaltèques à Chiapas met en évidence l'absence d'une procédure d'admission. Ce manque se reflète dans la faible représentation de cette population dans les statistiques, quelques auteurs estiment que leurs effectifs peuvent atteindre jusqu'à 200 000 réfugiés entre 1981 et 1983 (Le Bot, 1992 ; Pederzini et al., 2015). Les personnes dont la demande est refusée sont, dans un premier temps, expulsées. En 1981, les autorités accordent la qualité de réfugié à 58 Guatémaltèques parmi les 2 000 demandeurs, plus de 99% sont renvoyés dans leur pays d'origine. Dans un deuxième temps, leur présence sur le territoire est permise, sans que

²⁹ Le gouvernement du Mexique joue un rôle important dans le processus de pacification au Guatemala et au Salvador à travers le Groupe *Contadora*. Les Accords de Paix du Salvador sont même signés au Mexique en 1992 (Castillo, 2000).

³⁰ La COMAR est la réponse institutionnelle à l'arrivée croissante de réfugié.es. Elle a comme objectifs : étudier les besoins des réfugié.es étranger.es sur le territoire national, proposer des relations et échanges avec des organismes internationaux créés pour aider les réfugié.es, approuver les projets d'aide aux réfugié.es, et chercher des solutions permanentes aux problèmes des réfugié.es (AACOMAR, 1980).

la reconnaissance d'un statut juridique leur soit pour autant accordée (Aguayo, Christensen, O'Dogherty, & Varesse, 1989 ; Castillo, 1998).

Si la politique migratoire nie l'existence juridique d'une partie significative des réfugiés guatémaltèques, dans la pratique, ils se trouvent bel et bien sur le territoire national, créant un groupe de « réfugiés non reconnus ». À partir de 1982, ces personnes sont dispersées le long de la frontière sud du Mexique. Bien que quelques-unes régularisent leur situation à travers la FMVA et la FMVL, la totalité de cette population ne bénéficie pas des programmes d'aide qui ciblent les personnes de condition similaire (Aguayo et al., 1989 ; Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Castillo, 1999 ; Castillo, 1998 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Simon, 2015 ; Pederzini et al., 2015).

Ces flux migratoires constituent un défi social et politique pour le Mexique. Majoritairement rurale et familiale, la population arrivée contraste avec la tradition d'accueil de réfugiés politiques, intellectuels ou professionnels. Plusieurs acteurs attribuent aux Guatémaltèques la responsabilité de problèmes d'instabilité sociale comme la hausse des niveaux de violence et la prostitution. De même, la rapide montée de la demande de services publics et d'accès à la terre est prise comme un signal d'alarme (Castillo, 2003 ; Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Fábregas Puig & González Ponciano, 2014 ; Olmos, 2003 ; Palma Mora, 2003). Les discours de la SEGOB désignent même les Centraméricain.es comme susceptibles d'importer un mouvement révolutionnaire dans le sud « pauvre et problématique », capable de représenter un danger pour la sécurité nationale (Castillo, 1998 ; Castillo & Toussaint, 2015).

Marginalisé.es dans les politiques gouvernementales, ces migrant.es trouvent pourtant un accueil de la part d'une partie de la population, particulièrement des groupes paysans, des institutions publiques comme l'Hôpital de Comitán et le Diocèse de San Cristobal. Ces établissements apportent de l'aide aux réfugiés et marquent un précédent dans la solidarité civile (Aguayo et al., 1989 ; Aguayo, 1992 ; Castillo & Toussaint, 2015).

Dans le cas des réfugié.es reconnu.es, l'intégration se fait par la voie officielle. Une centaine de colonies de réfugiés s'installent à Chiapas. Le territoire rend difficile cependant la logistique de l'aide humanitaire et favorise les attaques récidivistes réalisées par l'armée du Guatemala contre les réfugié.es³¹. En 1984 le gouvernement mexicain

³¹ Pendant les années 1980, l'armée guatémaltèque et le groupe de forces spéciales *kaibiles* effectuent des agressions en forme d'opérations militaires en territoire mexicain pour persécuter les membres de la

décide de créer des camps de réfugiés. Ces installations se localisent à Campeche et Quintana Roo, États frontaliers peu accessibles pour l'armée guatémaltèque, mais avec de la disponibilité de terres, de travail et une demande de main-d'œuvre (Aguayo et al., 1989 ; Castillo, 2005 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Fábregas Puig & González Ponciano, 2014). Ces camps gérés par la COMAR hébergent entre 17 000 et 45 000 réfugiés guatémaltèques qui reçoivent de l'aide nationale et internationale à travers le HCNUR. L'objectif est d'améliorer l'efficacité de l'aide et d'apporter une solution à long terme au séjour des réfugiés (Aguayo, 1985 ; Aguayo et al., 1989 ; Casillas, Castillo, & Muñoz, 1988 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Castillo, 1999 ; Pederzini et al., 2015 ; Simon, 2015).

Environ 20 000 personnes préfèrent rester à Chiapas pour des raisons géographiques, pendant que les autres profitent de l'offre de projets pour rejoindre les camps. Le programme propose l'opportunité d'être autosuffisant et de s'intégrer à travers l'exploitation des propriétés données par le gouvernement mexicain (3 112 ha à Campeche et 4 907 à Quintana Roo). Le travail salarié externe aux camps (culture de canne à sucre) fait aussi partie des possibilités et permet de compléter le revenu, les réfugiés reçoivent des rations alimentaires composées de maïs, haricots, huile, poulet, lait en poudre, riz, sucre, pommes de terre, carottes, bananes, citrouille, oignons, œufs et épices (Aguayo et al., 1989).

Tout au long de ce processus qui dure environ 15 ans, les réfugiés échangent avec la population mexicaine en créant des liens communautaires par le travail, les amitiés et/ou la famille ; en l'absence d'une reconnaissance pleine de la condition de réfugié, cependant, dont l'intégration dans le cadre juridique et administratif mexicain est encore lointaine (Castillo & Toussaint, 2015). Ce vide juridique crée ainsi un problème pour la demande croissante de documentation (registre de naissance et autorisations pour travailler et transiter) dans les camps. La réponse institutionnelle arrive dans les années 1990 avec la réforme de *Ley General de Población* (LGP) de 1974. La conjoncture internationale favorise ce tournant juridique vers la protection des réfugiés - entre les demandes de la communauté internationale et la négociation de l'Accord de Libre Échange Nord-Américain (ALENA, TLCAN en espagnol, NAFTA en anglais). Ainsi le statut de réfugié est inclus dans la loi à partir de 1992. Il cible les étrangers qui traversent la frontière mexicaine pour protéger leur vie, leur sécurité ou liberté menacées par la violence généralisée, l'agression étrangère, les conflits internes, le viol massif des droits

révolution. Ils agressent directement les réfugiés et parfois des citoyens mexicains. Leurs actions incluent vols, destruction des logements et le meurtre (Castillo & Toussaint, 2015).

humains et d'autres circonstances qui obligent ces personnes à fuir (Castillo, 1998 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; LGP, 1974 ; Palma Mora, 2003 ; Sánchez Munguía, 1993 ; Pederzini et al., 2015). De même, le Mexique ratifie la Convention et le Protocole des Nations Unies pour les Réfugiés en 1999 (Castillo & Palma, 2003).

Ce nouveau cadre juridique ne signifie pas pour autant une amélioration des situations dans les camps où un processus de retour volontaire est entamé à partir 1994. Coordonné par la COMAR et le HCNUR, ce processus culmine en 1999 avec le rapatriement de 42 737 réfugiés de Chiapas, Campeche et Quintana Roo au Guatemala. Un processus parallèle est mis en place en direction de ceux qui décident de rester, celui-ci coordonné aussi par l'Institut National de Migration (INM- *Instituto Nacional de Migración*) créé en 1993. Nommé « Programme de stabilisation migratoire », il cherche à faciliter l'intégration des réfugié.es à travers la naturalisation et la régularisation par « l'assimilation ». La nouvelle catégorie établie dans la LGP, « assimilé » permet aux Guatémaltèques ayant un conjoint ou des enfants mexicains de rester au pays et d'exercer un travail. Au total, environ 28 000 Guatémaltèques en sont bénéficiaires (COMAR, 2005 ; LGP, 1974 ; Olmos, 2003 ; Pederzini et al., 2015).

Bien que l'accueil des réfugiés guatémaltèques soit à cette époque le fer de lance du Mexique dans l'arène internationale, il révèle aussi d'autres intérêts et d'autres effets, qui ont peu à voir avec la cause humanitaire. Le bilan de la politique mexicaine révèle une stratégie visant la projection d'une image internationale de pays d'accueil qui permet de soutenir la demande de respect des droits humains à l'endroit des Mexicains aux États-Unis. En luttant pour les droits des Guatémaltèques, le Mexique soutient la protection de ses ressortissants à l'étranger.

Cependant, cette lutte pour la protection des droits humains à la frontière n'a pas la même signification à l'intérieur du pays, où les Centraméricain.es, majoritairement des Salvadoriens, ne bénéficient pas d'une telle politique ou aide humanitaire. Souvent, ceux qui sont en situation irrégulière sont rapatriés (Aguayo, 1985 et 1992).

En plus, les affirmations et actions gouvernementales contribuent à répandre l'idée selon laquelle les réfugiés constituent un danger. Un des effets de l'arrivée des Centraméricain.es au Sud du Mexique est la présence accrue d'institutions sécuritaires à trois niveaux (Municipalité, État et Fédération) à la frontière sud. En construisant les Centraméricain.es comme révolutionnaires, un lien est établi au plus haut niveau de l'État, au ministère de l'Intérieur, entre migration et apparition de l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN- Armée Zapatiste de Libération Nationale). L'augmentation

du trafic de drogues est attribuée aussi aux réfugié.es et, dans ce cadre, les institutions de sécurité entreprennent des actions orientées vers la détection et la détention des étrangers en situation irrégulière, soupçonnés d'avoir un lien avec des activités illicites (Castillo & Toussaint, 2015 ; Sánchez Munguía, 1993).

1.3.3. Accueil et restriction : le transit vers les États-Unis

Cette double face de la politique mexicaine à l'égard des réfugiés n'engendre pas le désir de rester sur son territoire. Environ 500 000 Salvadoriens et 200 000 Guatémaltèques partent du Mexique avant 1990, dont beaucoup, surtout parmi les Salvadoriens, partent vers les États-Unis et le Canada (Pederzini et al., 2015).

L'utilisation du territoire mexicain pour accéder aux États-Unis est un outil qui est historiquement lié à l'irrégularité. Quand le pays du Nord augmente les restrictions d'entrée pour certaines populations, comme la population chinoise en 1903 ou les Latino-américain.es plus récemment, d'autres voies d'accès s'ouvrent pour franchir la frontière irrégulièrement (Simon, 2015). La localisation géographique du Mexique est un élément qui confère au pays un rôle déterminant dans la migration et son déroulement. Ce « facteur Mexique » de la migration vers les États-Unis devient de plus en plus important face au croissant flux migratoire centraméricain (Jonas, 1998). Le flux vers le Nord augmente vers 1990, des migrant.es- majoritairement des hommes entre 15 et 24 ans célibataires avec une scolarité primaire – se joignent au flux de réfugié.es qui cherchent un travail sur le marché états-unien. Ces migrant.es, dits économiques, fuient les contraintes économiques des pays d'origine et souhaitent travailler aux États-Unis pour profiter des avantages qui leur permettront un développement personnel et familial (Castillo, 1998 ; 1999 ; 2005 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Cortés Ramos, 2003 ; EMIF, 2004).

L'aspect économique de cette migration est un autre biais des années de guerre et d'inégalité. De même, des réformes structurelles néolibérales sont mises en place par des gouvernements incapables de répondre aux demandes économiques de leurs citoyens. Le manque d'opportunité d'emploi résultant de ces politiques économiques devient la source de l'exportation de main-d'œuvre. En exportant des travailleur.euses, ces pays centraméricains s'insèrent dans l'économie globale et maintiennent une source de financement pour beaucoup de familles (Castillo & Toussaint, 2015 ; Flores Fonseca,

2014 ; López Recinos, 2013 ; Simon, 2015). Ainsi, le fait de voir les ressortissants des pays d'Amérique centrale entrer par la frontière sud pour tenter de gagner le Nord et franchir le Río Grande devient habituel (Aguayo et al., 1989 ; Barou, 2007 ; Castillo & Toussaint, 2015). Peu à peu, des migrant.es d'autres nationalités utilisent cette stratégie, la Colombie par exemple (Magnan Penuela, 2009). Plus récemment, les migrant.es en transit au Mexique ont diverses origines géographiques comme l'Afrique et l'Asie (Simon, 2015).

Le passage du Mexique est, à l'époque, facile. L'utilisation de l'avion et d'autres moyens de transport est possible pour arriver et transiter par le pays. Des difficultés liées à la nature du territoire font obstacle aux Centraméricain.es qui traversent par voie terrestre et de façon irrégulière la frontière sud du Mexique. La frontière sud « poreuse » est composée de grands fleuves, des montagnes et de la jungle, cela la rend dangereuse pour ceux qui cherchent à éviter les zones de contrôle migratoire (EMIF, 2004). Juridiquement, un étranger en transit vers un pays autre que le Mexique peut rester sur le territoire national jusqu'à 30 jours (LGP, 1974). Ce statut reçoit le nom de « transmigrant » et pour en bénéficier, l'étranger doit posséder le visa ou l'autorisation pour accéder au troisième pays. Dans le cas des Centraméricain.es, un visa pour entrer aux États-Unis (Alba & Castillo, 2012 ; Castillo, 2005 ; LGP, 1974 ; Castillo & Toussaint, 2015).

Bon nombre de Centraméricain.es des années 1990 ne possède pas de document autorisant l'entrée aux États-Unis. Dans l'irrégularité, ils parcourent environ 2 000 kilomètres de route sur la côte Est et 4 000 kilomètres sur la côte Ouest. Un trajet du sud au Nord en passant par le goulot de l'isthme de Tehuantepec, pour ensuite se diviser en trois principaux couloirs qui longent les deux grandes cordillères du pays jusqu'aux plateaux désertiques des États-Unis. Ce flux cherche à arriver le plus rapidement possible à destination, et les migrant.es n'espèrent pas rester longtemps au Mexique (Ruiz Marrujo, 2001). À l'époque, le passage de la frontière avec les États-Unis reste relativement facile, cependant le constat d'une augmentation de la population irrégulière aux États-Unis³² finit par encourager le renforcement des contrôles frontaliers vers la moitié des années 1990. Les villes mexicaines frontalières suivent cette tendance et deviennent des lieux de rétention de la migration vers les États-Unis (Mendoza, 2009).

³² Les estimations sur les centraméricain.es irrégulier.es aux États-Unis montrent que la population irrégulière du Salvador, Guatemala et Honduras augmente de 458 000 personnes en 1990 à 880 000 personnes en 2000 (U.S. Census Bureau, 2000 ; U.S. Department of Homeland Security, 2018).

Auparavant absente, la politique migratoire mexicaine devient stricte. À partir de 1990, il y a plus de 100 000 expulsions³³ par an dont les Centraméricain.es sont la principale cible : plus de 80% sont renvoyés au Guatemala, au Salvador, au Honduras et au Nicaragua (Casillas, 2012 ; Castillo, 1999). Ainsi, le Mexique devient un pays protectionniste de la souveraineté nationale et il renforce les stratégies de détection, détention et expulsion de migrant.es irrégulier.es. Cette stratégie contraste avec l'engagement politique dans les pays centraméricaines et la proclamée solidarité envers les réfugiés (Castillo & Palma, 2003 ; Jonas , 1998 ; Simon, 2015). Quelques auteurs soupçonnent une influence états-unienne sur les politiques mexicaines afin d'exporter le contrôle de leur frontière au Mexique dans le cadre de la négociation d'ALENA. L'intégration de l'Amérique du Nord suppose l'établissement d'un périmètre de sécurité qui assigne des responsabilités sécuritaires aux pays signataires (le Mexique et le Canada) et une politique migratoire plus restrictive (Calleros, 2009 ; Castillo, 2005 ; Cortes Larrinaga, 2003 ; García & Décosse, 2014). La migration irrégulière étant un sujet de relation bilatérale, elle provoque une demande états-unienne de collaboration avec les autorités mexicaines pour augmenter les contrôles au niveau national et contribuer à la diminution du flux migratoire irrégulier vers les États-Unis. Des fonctionnaires de la frontière collaborent avec les exigences états-uniennes et reçoivent un budget pour payer les expulsions des Centraméricain.es à partir du Mexique (Castillo & Palma, 2003 ; Cortés Larrinaga, 2003 ; Hernández López, 2016 ; Jonas, 1998 ; Olmos, 2003 ; Simon, 2015). Pour David Feldman (2015, p. 78) :

« le régime de migration de l'ALENA consiste en une série de processus enchevêtrés : migration forcée, « illégalisation » par la militarisation de la frontière et logique accrue de criminalisation. Ce système était hautement bénéfique pour le capital en rendant disponible une force de travail nombreuse, exploitable et expulsable parce qu'irrégulière, mais il rendait possible une forme peu rigoureuse de contrôle de cette force de travail tout en mettant en mouvement certaines forces qui, plus tard, allait menacer de faire voler en éclats ce régime ».

³³ L'information générée par l'INM signale les expulsions et non les personnes, ce qui doit être considéré pour quantifier le flux de migrant.es ; une personne peut être expulsée plusieurs fois et contribuer à augmenter les statistiques (Casillas, 2012).

L'augmentation des restrictions se fait évidente dans les villes frontalières comme Matamoros, à Tamaulipas, qui partage la frontière avec le Texas. Étant la ville frontalière la plus proche du sud, les Centraméricain.es ont une préférence pour y traverser la frontière. Avant 1990, les migrant.es de passage ne s'en aperçoivent pas spécialement. Même les autorités (municipales, militaires ou fédérales) font partie des réseaux de passage clandestin vers le Nord, ils obtiennent un revenu en plus pour permettre le passage vers les États-Unis. L'arrivée de nouveaux cadres dans les institutions migratoires et sécuritaires en 1989 implique une nouvelle politique dans le cadre de la coopération entre le Service d'Immigration et Naturalisation états-unien et les autorités mexicaines. Afin d'éviter l'arrivée des Centraméricain.es aux États-Unis, cette coopération signifie une augmentation des captures et des perquisitions des lieux fréquentés par les migrant.es. Cette politique met la pression sur les migrant.es étranger.es qui sont déjà des indésirables pour les politiciens et certains secteurs conservateurs. Comme les réfugié.es, les migrant.es de transit sont la cible de la peur qui les désigne comme des terroristes communistes de l'Amérique centrale. La méfiance envers les migrant.es se cultive aussi dans d'autres aspects comme le marché du travail (les migrant.es prennent les emplois des Mexicains), la santé³⁴, les activités illicites (trafic de drogues et délinquance), et les services sociaux.

Sous prétexte d'une relation entre migration, trafic de drogues, d'armes et/ou marchandises, la surveillance de la migration irrégulière augmente au Mexique. En 1993, l'Institut National de Migration mexicain (INM) est créé comme le moyen formel de contrôler, gérer et enregistrer la migration, évaluer et surveiller les services migratoires (DOF, 1993). Son rôle se concentre sur la vérification et le contrôle en oubliant d'autres aspects comme le respect des Droits Humains, la protection des migrant.es et le lien entre migration et développement (Castillo & Palma, 2003 ; Castillo, 2000, 2005). La nouvelle gestion migratoire a deux conséquences : d'une part, l'augmentation de l'exigence du passage et la conséquente hausse du prix des intermédiaires du passage ; et, d'autre part, la création d'organisations de défense des droits humains des migrant.es comme le Comité de Droits Humains de Matamoros et le centre d'hébergement de l'église de Matamoros (Alba & Castillo, 2012 ; Aragón, 2014 ; Jonas, 1998 ; Sánchez Munguía, 1993). Les migrant.es sont ainsi capté.es dans des espaces de plus en plus marginalisés et

³⁴ La propagation de maladies telles que le HIV, dengue, paludisme et chikungunya est attribué aux migrant.es par les médias. Au Mexique, il est prouvé que la propagation des maladies à vecteurs est liée à des conditions climatiques, à la présence des vecteurs et à la pauvreté (Leyva Flores et al., 2015).

exposés à de nouveaux dangers tels que les attaques des passeurs et autorités corrompues. L'abandon des autorités fait surgir de nouveaux acteurs bénévoles qui fonctionnent comme des refuges sur la route migratoire.

Dix ans après, le Mexique n'abandonne pas la politique restrictive contre la migration irrégulière. En juillet 2001, le gouvernement annonce la mise en place du « Plan Sud » (*Plan Sur*) afin de renforcer la surveillance et le contrôle de la migration à partir de l'Isthme de Tehuantepec jusqu'à la frontière sud. En améliorant l'infrastructure de cette région de passage obligé, ce programme utilise les forces de sécurité pour les affaires migratoires et le respect des droits humains sous prétexte de lutter contre ceux qui profitent économiquement des migrant.es (Castillo & Toussaint, 2015 ; INM, 2005). De même, les sanctions contre les migrant.es irrégulier.es sont augmentées, la politique d'attribution de visas est encadrée par la politique états-unienne et une série d'opérations de contrôle dans la région frontalière est mise en place, dont l'opération *Escoba* (Balai) et *Sellamiento* (Scellement) (Alba & Castillo, 2012 ; Aragón, 2014 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Ruiz Marrujo, 2001).

Ce renforcement du contrôle migratoire n'engendre pas une réduction ou disparition de la migration irrégulière. Dans un pays instable socialement et institutionnellement comme le Mexique, ce changement de la politique entraîne une augmentation des risques de la migration³⁵(Cortés Larrinaga, 2003 ; Hernández López, 2016 ; Sánchez Munguía, 1993 ; Simon, 2015). Auparavant « naturels »³⁶, les risques se diversifient tout le long du territoire mexicain, particulièrement à la frontière sud. L'état de Chiapas est le cadre pour les agressions des particuliers et des autorités envers les droits humains des migrant.es (1 487 abus contre migrant.es entre janvier 1998 et mars 1999), les accidents s'accroissent aussi (environ une blessure par mois et deux morts par semaine en 1998) et les expulsions atteignent plus de 100 000 par an (INM, 2017 ; Ruiz Marrujo, 2001). La nécessité de se cacher dans la clandestinité naît comme un des moyens de sécurité face aux acteurs malintentionnés. Les migrant.es développent, malgré le cadre restreint, des stratégies comme l'utilisation de passeurs et des nouvelles routes de voyage plus isolées et risquées (Castillo, 2003 ; Cohen, 2012 ; Hernández López, 2016).

³⁵ Olivia Ruiz Marrujo (2001) définit le risque dans la migration comme l'exposition à une chose ou à une personne qui peut nuire au projet migratoire ou à l'intégrité physique des migrant.es pendant la route migratoire. Dans ce cadre, il existe un lien entre espace et risque, certains lieux de la route migratoire facilitent la convergence entre migrant.es et objets de risque. Des espaces tels que les zones plus proches de la frontière, les voies autour des installations de l'INM, les grandes villes et les zones de descente et montée du train permettent la production et reproduction des risques.

³⁶ Le climat, la méconnaissance du terrain, les accidents, les animaux (voir chapitre 2).

Ainsi, l'évolution de la politique migratoire mexicaine témoigne de l'établissement d'un régime de plus en plus restrictif, auquel ce pays s'est joint en oubliant les idéaux de protection des migrant.es. La priorité de l'intégration nord-américaine prime sur la défense des droits des Mexicain.es immigré.es aux États-Unis. Une solidarité sélective est la trace de la proximité³⁷ avec l'Amérique centrale et la base de l'actuelle gestion de la migration de transit au Mexique (Vega Macías, 2017). Cette solidarité sélective trouve son expression dans l'établissement du programme Beta³⁸. En reconnaissant la similarité entre migrant.es centraméricain.es et mexicain.es vers le Nord, ce groupe d'aide manifeste une certaine empathie envers la problématique migratoire et établit un modèle de sécurité publique qui concilie l'efficacité policière avec le respect des droits humains (Castillo, 2000 ; Valenzuela, 1998).

Cette double face de la politique migratoire, à la fois restrictive et solidaire est le reflet d'une tension globale entre l'augmentation des mesures restrictives de la migration et la valorisation de la mobilité internationale. Cette dualité sert de base au nouveau régime migratoire à partir de 2001, quand le Mexique consolide un rôle de frontière externe des États-Unis (Castillo, 2005 ; Castillo & Palma, 2003 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Hernández López, 2016 ; Vega Macías, 2017 ; Simon, 2015).

³⁷ À cette époque, le Mexique cherche à augmenter sa présence en l'Amérique centrale, le rôle dans les négociations de la paix au Guatemala et au Salvador et la présence dans plusieurs forums régionaux montrent l'intérêt d'une intégration avec les voisins du sud (Jonas, 1998).

³⁸ L'objectif du groupe BETA est de sauver les migrant.es mexicain.es et étranger.es en leur rendant service, orientation et aide. Il compte sur des employés formés pour la gestion des populations à risque tels que les enfants et les adolescents migrant.es (INM, 2017a).

Chapitre 2. Migrations de transit au Mexique : entre mobilité et contrôle

Les attentats du 11 septembre 2001 à New York accentuent la tendance croissante du contrôle migratoire. La certitude d'une menace extérieure met la sécurité nationale dans la nécessité de contrôler tout ce qui vient de l'extérieur. Cet enjeu central se répercute sur le monde entier. La coopération avec les pays voisins se consolide et ceux-ci sont impliqués dans la stratégie de sécurité états-unienne. Le Mexique, qui coopère déjà, consolide la relation pour lutter contre le terrorisme, le nouveau terme assigné à la venue d'étrangers indésirables. Le nouveau siècle se caractérise ainsi par l'endiguement de la migration non désirée (criminelle et terroriste, mais aussi de travail, familiale ou des réfugiés). Au sein des catégories confondues dans la lutte contre le terrorisme, l'irrégularité est source d'inquiétude et de suspicion en particulier. Parallèlement, le flux migratoire continue à croître en partance de l'Amérique centrale, et transitant par le Mexique afin d'arriver aux États-Unis. Des migrant.es économiques, des migrant.es environnementaux, des victimes de la nouvelle violence et des « aventuriers » à la recherche d'une vie meilleure valorisent la mobilité comme moyen de développement. La reproduction du « rêve américain » et les conditions des pays d'émigration nourrissent le désir de partir pendant que les frontières se referment, à l'origine d'une nouvelle tension globale entre la mobilité et l'endiguement (Mezzadra, 2016), migration et contrôle (Wihtol de Wenden, 2013), circulation et restriction (Diangitukwa, 2008) mouvements transnationaux de populations et politiques nationales de gestion de flux migratoires (Bassolé, 2014).

Le chapitre 2 propose un état des lieux qui permet de mieux comprendre la problématique des pays de transit. De même, nous allons montrer les différentes manifestations de la tension globale -entre contrôle et mobilité- sur les flux migratoires. Un double processus peut-être identifié ainsi : d'une part, les incidences des politiques migratoires d'un nouveau régime plus restrictif qui modèlent l'existence des migrant.es et, d'autre part, une réponse par le bas, la permanence d'un flux migratoire qui conserve la capacité d'avancer vers le Nord malgré le système sécuritaire. Dans ce chapitre nous allons esquisser ce double processus. D'une part, nous allons montrer les changements de la politique états-unienne après le 11 septembre 2001 et la participation du Mexique dans

cette politique et, d'autre part, les raisons qui motivent les citoyens du Triangle Nord de l'Amérique centrale à partir vers le Nord et renouveler la migration.

2.1. Le durcissement de la politique migratoire états-unienne après 2001

Les différents gouvernements des États-Unis après 2001 consacrent leurs efforts dans la lutte contre le terrorisme et pour la sécurité nationale et hémisphérique (Barou, 2007 ; Nevins & Dunn, 2008 ; Segura Mena, 2016 ; Tandonnet, 2007). Réalisés par des étrangers, les attentats terroristes du 9/11 marquent un tournant dans le contrôle migratoire. Une nouvelle approche de la migration se fait à partir de la sécurité nationale et des renforcements sécuritaires se mettent en place à la frontière, à l'intérieur du territoire et à l'extérieur pour contribuer à la lutte contre le terrorisme (Aranda, Menjívar & Donato, 2014 ; Zepeda Martínez et Rosen, 2016). Cecilia Menjívar (2014) décrit cette stratégie comme deux processus jumeaux : le premier est une externalisation du contrôle de la frontière qui implique des activités extraterritoriales dans les pays d'origine et de transit de la migration. Le second processus est l'internalisation qui inclut la surveillance des immigrés et le renforcement des contrôles à l'intérieur du pays au niveau de la détection, détention et expulsion.

L'introduction du contrôle migratoire comme sujet essentiel de la sécurité nationale marque un accouplement de la politique d'immigration, de la sécurité nationale et des stratégies antiterrorisme (Menjívar, 2014). Ce nouveau contexte de sécurisation révèle une tension dans le pays d'accueil qui est composée d'une part, par la motivation de la migration, par la mondialisation du marché du travail où les pays d'accueil profitent de la main-d'œuvre migrante, pas chère, docile et « illégale » et, d'autre part, par la position contestataire de la part des gouvernements des pays d'accueil envers la migration (Falquet, 2008).

Pour Jorge Bustamante (2002) et Martha García et Frédéric Décosse (2014), les causes de cette tension se trouvent dans le besoin de vulnérabiliser les migrant.es à travers les politiques migratoires répressives, afin de les utiliser comme fournisseurs de main-d'œuvre irrégulière et précaire. Ce qui donne aux pays d'accueil un avantage sur le marché international sans devoir améliorer les salaires et les conditions de travail. D'autres auteurs y trouvent une deuxième intention : la législation migratoire servirait aux intérêts capitalistes de ceux qui profitent de la main-d'œuvre précaire mais, aussi, aux intérêts de ceux qui trouvent profits dans les activités d'emprisonnement, expulsion et de

contrôle migratoire (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015 ; Cohen, 2012 ; Dahinden, 2017 ; Menjívar et al., 2018 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017). Dans les deux cas, les migrant.es sont considéré.es comme force économique mais pas comme sujets de droit, ni comme individus à part entière. Ce discours s'étend aux pays de transit et d'origine.

Ainsi, l'intégrité du territoire états-unien est défendue sur tous les plans. Les frontières terrestres et maritimes -les entrées aéroportuaires aussi- sont surveillées et militarisées en devenant une barrière quasiment infranchissable, pendant que le contrôle à l'intérieur du pays augmente dans les lieux de travail et les institutions officielles (Aragón, 2014 ; Durand, 2012 ; Laacher, 2007 ; Simon, 2008). De même, l'établissement d'accords bilatéraux en matière sécuritaire avec le Canada et le Mexique engage ces deux pays dans la lutte contre les flux de migrant.es irrégulier.es en transit vers les États-Unis. Pour Argán Aragón (2014), ces deux pays prennent le rôle d'États tampons, ce qui change la dynamique migratoire et détermine le cours de la migration actuelle au Mexique.

2.1.1. Sécurité nationale à la frontière sud : criminalité et migration irrégulière

Si les politiques de lutte contre la drogue et le trafic de stupéfiants sont déjà une composante des politiques de régulation des flux migratoires, le terrorisme introduit une approche plus stricte du flux de migrant.es irrégulier.es entrant sur le territoire par la frontière sud, car les terroristes peuvent s'y infiltrer. Un renforcement des contrôles aux frontières et de la coopération policière et judiciaire est mis en œuvre avec l'attaque du World Trade Center. Il y a un nouvel appel au principe de souveraineté et en fonction de l'intérêt national, les États-Unis durcissent leurs conditions d'entrée (Segura Mena, 2016 ; Tandonnet, 2007). Dans ce but, le *Department of Homeland Security (DHS)* est établi en 2003 et une série de lois sont votées pour augmenter le contrôle et la capacité de détention et d'expulsion à la frontière (Rodriguez, 2012). Quelques exemples : le *Homeland Security Act*, l'*USA Patriot Act* et l'*Enhanced Border Security and Visa Entry Reform Act* en 2002, l'*Intelligence Reform and Terrorism Prevention Act* en 2004, le *Real ID Act* et le *Secure Border Initiative* en 2005 et le *Secure Fence Act* en 2006 (Nevins & Dunn, 2008 ; Rosenblum & Brick, 2011). Dans son ensemble, la législation restrictive cherche à trouver des solutions policières à la migration irrégulière, parfois au détriment

des droits humains et en favorisant la criminalisation des migrant.es (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015 ; Segura Mena, 2016).

Dans ce sens, la *Border Patrol* est intégrée à l'*U.S. Customs and Border Protection*³⁹ en 2003, et donc au DHS, pendant le mandat du président George W. Bush (2001-2009) (U.S Customs and Border Protection, 2018 ; 2019 ; Zepeda Martínez & Rosen, 2016). G. W. Bush également emploie d'autres stratégies telles que l'Initiative de Sécurité Frontalière (*Secure Border Initiative*, SBI) de 2005 ; un plan pluriannuel du DHS pour réduire la migration irrégulière qui inclut l'augmentation des barrières physiques et porte le budget de 2,8 milliards en 2002 à 10,1 milliards en 2010 ; l'augmentation des effectifs de la *Border Patrol* et l'utilisation de haute technologie (Nevins & Dunn, 2008 ; Rosenblum & Brick, 2011).

Dans la pratique, la *Border Patrol* accroît son budget pendant le mandat de Bush, de 1,4 milliard de dollars en 2002 à 2,2 milliards de dollars en 2008. Pendant la période présidentielle de Barack Obama (2009-2017), le budget augmente de 2,6 milliards en 2009 à 3,8 milliards de dollars en 2016. Le mandat du président Donald Trump (2017-2021) débute avec l'attribution de 4,2 milliards de dollars en 2017 et finit avec 4,8 milliards en 2020. En somme, le budget de cette agence de protection frontalière triple entre 2001 et 2020. Proportionnellement, le gouvernement d'Obama est celui qui augmente le plus considérablement ces ressources. De la même manière, le nombre d'agents de la *Border Patrol* augmente de 9 821 en 2001 à 19 648 en 2019 et il pourrait encore augmenter de 750 agents en 2020 (American Immigration Council, 2020 ; U.S. Department of Homeland Security, 2018a ; U.S. Government, 2018, 2019). Plus de 16 000 agents sont déployés spécifiquement dans le secteur Sud-Ouest qui correspond à la frontière avec le Mexique. L'augmentation est significative pendant le mandat de George Bush, de 9 147 agents en 2001 à 15 442 en 2008. Durant le mandat de Barack Obama, une réduction de 400 employés est remarquée entre 2009 et 2016, de 17 408 à 17 026 respectivement, avec un pic intermédiaire de 18 611 agents en 2013. Pour sa part, le mandat de Donald Trump se caractérise par une augmentation marginale en 2019 (U.S. Customs and Border Protection, 2019b). En revanche, il demande au ministre de la Défense d'autoriser l'arrivée de la Garde Nationale à la frontière sud-Ouest en 2018. Le ministre autorise 4 000 membres de la Garde Nationale, dont 1600 dans les États du Sud

³⁹ L'*U.S. Customs and Border Protection* (CBP) est une des plus grandes organisations (60 000 employés) en charge de maintenir les terroristes et leurs armes hors du territoire étatsunien, tout en facilitant les voyages et le commerce internationaux licites (U.S. Customs and Border Protection, 2020).

(Department of Defense, 2018). En février 2019, les gouvernements des États du Nuevo Mexico et de la Californie décident de retirer les troupes de leurs territoires (Hamblin, 2019). Leurs effectifs sont complétés par des patrouilles à chevaux et des équipes canines.

Si les effectifs augmentent à la frontière, les ressources matérielles, dont le mur frontalier, se consolident aussi. Cette clôture frontalière qui démarre en 1990 avec 14 miles (22,5 km), s'étend en 2020 à 925 miles (1 488 km) (Jalife-Rahme, 2021 ; U.S. Customs and Border Protection, 2019 ; U.S. Department of Homeland Security, 2018b). L'extension de cette barrière s'accompagne d'outils législatifs pour faciliter sa construction. En 2005, le Congrès approuve le *REAL ID Act* qui autorise le DHS à renoncer à tous les requis légaux afin d'accélérer la construction des barrières frontalières. Le DHS utilise cette loi pour compléter la clôture à San Diego. En 2006, le *Secure Fence Act* ordonne au DHS de construire au moins 850 miles, ce qui fut accéléré par le *Consolidated Appropriations Act* qui établit 700 miles de construction avant 2008 (Haddal, Kim, & García, 2009 ; Nevins & Dunn, 2008). Nombreuses sont les critiques et les obstacles contre la construction de la clôture frontalière. Bien qu'il existe 654 miles de clôture, la question environnementale et la topographie jouent contre l'existence d'une barrière physique complète tout au long de la frontière (Nevins & Dunn, 2008).

La construction de la clôture frontalière s'accompagne du développement de technologie de pointe. En 2006, le DHS lance le *SBI-net*, un programme pour transformer la technologie et l'infrastructure du contrôle frontalier (Nevins & Dunn, 2008). En 2007, neuf tours de 29 mètres sont construites et équipées de caméras, capteurs de mouvement, lumières, radar et son système de partage d'information instantanée qui collecte les données pour ensuite les envoyer par réseau sans fils aux managers et agents sur le terrain (Cabrera García & Cordero Díaz, 2018 ; Nevins & Dunn, 2008 ; Rosenblum & Brick, 2011 ; Tandonnet, 2007 ; U.S. Customs and Border Protection, 2018b). Un autre dispositif est la collecte de données biométriques à travers le *U.S.-Visit program* qui obtient les données des citoyens non-états-uniens aux frontières (Rosenblum & Brick, 2011).

Dans ce nouveau régime d'augmentation des ressources du contrôle migratoire, la législation joue un rôle important pour poursuivre les migrant.es « illégaux ». De nouvelles procédures facilitent la détention et l'expulsion accélérée des migrant.es irrégulier.es dans la région frontalière. Il est aussi institué une poursuite pénale aux infractions commises à la frontière et des sanctions croissantes sont instaurées pour ceux qui essayent de passer la frontière de façon irrégulière. Ces procédures sont encadrées par

les mots d'ordre de lutte contre les crimes à la frontière telles que *l'Operation Streamline*⁴⁰ et des institutions telles que la cour fédérale qui poursuit les personnes accusées d' « entrée illégale » (Abrego et al., 2017). Les États fédéraux du Sud jouent un rôle de premier plan dans l'implémentation de toutes ces stratégies. Le DHS collabore avec les gouvernements des États frontaliers à travers *l'Operation Stonegarden*. Cette stratégie vise le renforcement local de la lutte contre la criminalité à la frontière et 89% des subventions sont affectées au secteur Sud-Ouest entre 2009 et 2012 (U.S. Department of Homeland Security, 2018c).

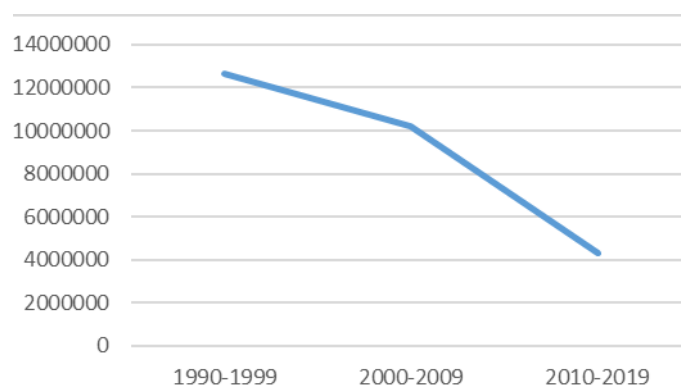
L'application de telles mesures ne se reflète pas dans le nombre de détentions à la frontière. Dans les années 1990, les détentions arrivent à plus de 1.2 million par an, alors qu'à partir de l'année 2000, elles descendent progressivement à 400 000 entre 2010-2019 (Graphique 2). Pour le gouvernement états-unien, cela est la conséquence de l'efficacité des politiques de contrôle frontalier. L'appareil matériel du contrôle frontalier arriverait à persuader les migrant.es d'abandonner leur voyage. Pour d'autres auteurs, la diminution est conséquence des crises économiques au Nord dans les années 2000. Dans tous les cas, cette lutte contre la criminalité à la frontière est à l'origine de 1 398 590 arrestations de Centraméricain.es du TNCA entre 2007 et 2018⁴¹.

La persistance des interpellations témoigne de la persistance du flux migratoire. La recherche de nouvelles routes est une manière de contourner le nouveau régime de contrôle migratoire. Dans la quête de ces routes, les migrant.es affrontent la létalité de la frontière. Les stratégies de contrôle migratoire cherchent davantage à lutter contre la migration irrégulière qu'à protéger la vie des individus. Entre 2000 et 2009, on compte 3 855 personnes mortes à la frontière, alors qu'entre 2010-2019 on en compte 3 438 (U.S. Border Patrol, 2021a). Les causes principales sont les accidents de transport, l'exposition aux températures extrêmes, l'intervention légale (*Border Patrol*) et la mort par noyade (Feldmann & Durand, 2008).

⁴⁰ *l'Operation Streamline* est un programme exécuté à partir de 2005 qui poursuit pénalement les migrant.es non mexicain.es qui traversent la frontière de façon irrégulière afin d'éviter la récidive. Cette opération s'exécute dans l'Arizona et le Texas et environ 279 000 arrestations sont réalisées entre 2006 et 2014 (Office of Inspector General, 2015).

⁴¹ Les données incluent uniquement les étranger.es qui peuvent être expulsé.es. Pour le cas des centraméricain.es, le maximum d'arrestations est effectué en 2014 avec 237 860 captures. L'année 2014 est marquée par l'arrivée massive de mineurs centraméricain.es provoquant une crise humanitaire à la frontière qui se « résout » avec la détention et l'expulsion rapide vers les pays d'origine (Schiavon, 2015 ; U.S. Border Patrol, 2019a).

GRAPHIQUE 2 : NOMBRE TOTAL D'APPRÉHENSIONS D'ÉTRANGER.ES IRRÉGULIER.ES À LA FRONTIÈRE SUD



Source : U.S. Border Patrol (2020), *Total Illegal Alien Apprehensions By Fiscal Year*, récupéré sur <https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/>

Le nouveau régime est la cible de critiques face à la persistance d'un flux migratoire qui encourt tous les dangers pour arriver au Nord. Elles mettent en évidence les limites d'un dispositif qui, loin de stopper le flux migratoire, est surtout capable de l'influencer, le modeler et le diriger⁴² (Tandonnet, 2007). La désignation légale des migrant.es irrégulier.es comme *illegal alien* (étranger illégal), donc criminel, justifie la violation des droits humains⁴³, la préservation des divisions sociales entre locaux et étrangers et le contexte de « Darwinisme social »⁴⁴ dans lequel se développe la dynamique migratoire (Cohen, 2012 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Rodriguez, 2012). Ces conditions normalisées dans la vie quotidienne sont affrontées par la population croissante de Centraméricain.es du TNAC qui entre 2000 et 2015, passe de 880 000 à 1 810 000 immigré.es irrégulier.es (Office of the Press Secretary, 2002). Ainsi, la quotidienneté de la frontière se caractérise par la déshumanisation des migrant.es, dont vie dépend du binôme légal-illégal ou régulier-irrégulier.

⁴² Cette législation influence la décision de migrer des personnes qui ne sont pas forcées à partir. En rendant la migration et l'intégration au travail plus difficile, la loi migratoire dissuade les familles modestes à investir des sommes importantes dans un projet migratoire qui a de fortes possibilités d'échouer (Durand, 2012).

⁴³ Pour Nestor Rodriguez (2012), la stratégie qui vise à diriger les migrant.es vers des environnements plus dangereux est incompatible avec la Déclaration universelle des droits de l'homme. Particulièrement, cette stratégie enfreint le droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa propre personne. De même, la protection contre la torture et les peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants et le droit à la reconnaissance en tous lieux de sa propre personnalité juridique sont ignorés dans le nouveau régime.

⁴⁴ Pour Andreas Feldmann et Jorge Durand (2008), la politique migratoire augmente les coûts et les risques de la migration irrégulière afin de soumettre les migrant.es à une logique où seuls les plus forts et ceux qui ont le plus de ressources peuvent réussir. Le fait que les migrant.es s'exposent volontairement aux dangers du passage clandestin dédouane le gouvernement étatsunien de la responsabilité de leur mort.

2.1.2. Internaliser le contrôle migratoire : la surveillance des immigré.es

Auparavant concentré à la frontière, le contrôle migratoire dans le nouveau régime s'étend pour poursuivre la population irrégulière installée à l'intérieur du territoire états-unien. Avant 2001, les personnes qui traversent la frontière irrégulièrement ont la tranquillité de pouvoir trouver un emploi et de rester aux États-Unis (Aragón, 2014). Cependant, la guerre contre le terrorisme bouleverse la vie des immigré.es. En appelant au principe de souveraineté qui permet aux pays de redéfinir qui reste sur son territoire, les États-Unis promulguent des lois visant à l'exclusion et l'expulsion de certaines populations. Au moment où les *illegal aliens* représentent une « menace de l'extérieur », les populations irrégulières déjà établies sont aussi cible d'un discours stigmatisant qui vise une meilleure surveillance à l'intérieur du territoire à travers le contrôle et la poursuite légale (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015 ; Cohen, 2012 ; Durand, 2012 ; Menjívar, 2014 ; Rodriguez, 2012).

En mars 2003, l'*U.S. Immigration and Customs Enforcement* (ICE) est ouvert dans la structure du DHS. Cette agence fait la liaison entre autorités civiles et autorités pénales afin de protéger la sécurité nationale par l'application de la loi fédérale régissant le contrôle des frontières, les douanes, le commerce et l'immigration (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2019a). La création de l'ICE marque le début de la poursuite des immigré.es irrégulier.es à l'intérieur du pays. Dès sa création, cette agence applique divers programmes de surveillance et contrôle dans tout le pays. Elle s'occupe d'identifier les immigré.es non autorisé.es et de les renvoyer vers leurs pays d'origine. La conséquence directe en est la conversion des travailleur.euses immigré.es en migrant.es expulsé.es (Menjívar, 2014). Les programmes exécutés par l'ICE ciblent les lieux de travail des immigré.es. Un exemple est le *National Fugitive Operations Program* (NFOP) de 2003 qui cherche à appréhender des migrant.es irrégulier.es considéré.es comme dangereux.ses. Depuis 2003, et jusqu'en 2020, la stratégie utilisée est la rafle dans les domiciles et lieux de travail où les policiers arrêtent plus de 445 000 étrangers (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2021). De même, les lieux de travail reçoivent encore plus d'attention avec la mise en place d'*E-Verify* et les audits de l'ICE. *E-Verify* est un software qui permet de vérifier l'identité d'un candidat et déterminer s'il est éligible au travail ; les audits sont des procédures de l'ICE pour réviser les documents du

recrutement des entreprises afin d'identifier les immigré.es irrégulier.es (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018b ; E-Verify, 2018). Durant les trois dernières années du mandat de Bush, les visites aux entreprises s'élèvent à plus de 1 000. Pour la période Obama, les ouvertures d'investigations arrivent à 3 904 en 2012, avant de baisser en 2017 avec 1 691 ouvertures. Finalement, avec l'élection de Trump, les investigations montent jusqu'à 6 949 en 2018 (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018b ; U.S. Department of Homeland Security, 2015).

Loin de se concentrer sur les « criminels », ces mesures implantent une persécution pour les immigrés en général. Environ 73% des « illegal aliens » capturés à l'intérieur du territoire entre 2003 et 2008 n'ont pas de condamnation criminelle (Mendelson, Strom, & Wishnie, 2009). Les crimes liés à l'immigration qui comprennent l'entrée illégale et *illegal reentry* sont aussi poursuivis, ce qui provoque la peur de la population irrégulière. Dans le cas des Centraméricain.es, plus de 100 000 présentent une demande d'asile face à ces opérations en 2016 (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2017).

L'ICE se sert aussi des autorités locales pour identifier les immigrés expulsables et les transférer en détention fédérale. Dans le cadre de l'IIRIRA de 1996, le *Program 287 (g)* permet aux compagnies policières locales de réaliser la vérification et la détention migratoires. Si cette loi est antérieure à 2001, elle est révisée et amplifiée en 2017 par le président Trump qui signe un ordre exécutif pour consolider le programme. Actuellement, les policiers de 20 États fédéraux⁴⁵ peuvent contrôler le statut migratoire des personnes en prison et des personnes qui sont suspectées d'avoir enfreint les lois d'immigration. Le programme *Secure Communities (SC)* est une dérivation du programme 287 (g). À partir de 2008, ce programme permet aux agences policières locales d'appliquer la loi migratoire fédérale en partageant l'information avec le DHS et le *Federal Bureau of Investigation (FBI)*. L'échange d'informations permet aux autorités locales d'identifier les étrangers arrêtés et connaître leur situation migratoire. Si l'étranger est en situation irrégulière, l'ICE applique la loi et ses conséquences punitives, notamment l'expulsion. Les 50 États sont concernés par le programme SC en 2013 et plus de 363 400 étrangers sont expulsés entre 2008 et 2017 (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018a).

⁴⁵ L'Alabama, l'Arizona, l'Arkansas, la Floride, la Géorgie, la Louisiane, le Maryland, le Massachusetts, le Nebraska, le Nevada, le New Jersey, le New York, la Caroline du Nord, l'Ohio, l'Oklahoma, la Caroline du Sud, le Tennessee, le Texas, la Virginie et le Wisconsin (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018d).

De la même manière, le *Criminal Alien Program* (CAP) permet aux prisons locales d'initier la démarche d'expulsion pour les étrangers criminels arrêtés et de les transférer à la garde de l'ICE après avoir fini la procédure criminelle locale (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018).

L'institutionnalisation de la catégorie *criminal alien* (étranger criminel) justifie l'expulsion du pays des personnes concernées, mais aussi d'étrangers qui n'en sont pas. Cette catégorie s'amplifie en ajoutant des types de délits à la liste d'expulsions prioritaires. Elle englobe les membres des gangs, les étrangers traversant la frontière irrégulièrement, les terroristes et les vendeurs de drogues, mais aussi les étrangers qui ne se présentent pas aux *removal hearings* (audiences d'expulsion), des contrevenants routiers, les consommateurs de drogues et/ou d'alcool et les étrangers impliqués en violence domestique (Abrego et al., 2017 ; Guerrero Ortiz & Jaramillo Cardona, 2015 ; Johnson, 2014). Ainsi, l'expulsion est devenue un acte courant pour traiter les immigrant.es sans papiers qui ont traversé la frontière et se sont installé.es sur le territoire états-unien. Pour certain.es, l'expulsion est le reflet du pouvoir arbitraire de l'État, en laissant de côté les obligations mutuelles entre celui-ci et l'individu (Ellermann, 2014).

En général, les expulsions pénales -à la frontière et à l'intérieur du territoire- représentent un pourcentage inférieur à celui des expulsions non-pénales. Pendant les mandats de Bush (2001-2009) la moyenne annuelle fut de 251 567 expulsions dont 36% de personnes avec une condamnation pénale (U.S. Department of Homeland Security, 2011). Durant l'exercice de Barack Obama (2009-2017), la proportion de criminels expulsés est de 44% et la moyenne annuelle est de 377 516 expulsions, malgré l'implémentation de la *Deferred Action for Childhood Arrivals* (DACA) en 2012⁴⁶ (U.S. Department of Homeland Security, 2018e). Les trois premières années du mandat du président Trump (2017-2019) montrent une moyenne de 325 231 expulsions par an, dont 58% sans motifs criminels (U.S. Department of Homeland Security, 2020).

S'il y a une diminution des expulsions, cela n'est pas une conséquence du relâchement de la politique migratoire. Au contraire, dès le début du mandat du président Trump, le sujet de l'immigration est central. Le 25 janvier, 5 jours après avoir pris le pouvoir, il signe deux ordres exécutifs qui ciblent l'immigration : *Border Security and Immigration Enforcement Improvements* et *Enhancing Public Safety in the Interior of the United States*. Le premier augmente la capacité du programme 287 (g), le deuxième

⁴⁶ Barak Obama signe la suspension d'expulsions des immigrés irrégulier.es étant arrivé.es au pays avant l'âge de 16 ans (Nielsen, 2018).

réactive le programme *Secure Communities* qui avait été suspendu entre 2014 et 2017 et autorise le recrutement de 10 000 agents d'immigration (Trump, 2017 ; 2017a). En plus, le président Trump propose d'augmenter à 52 000 les 34 000 lits existants dans les centres de détention (U.S. Government, 2018). Il est même établi des quotas d'occupation des lits. Cela réveille des doutes quant aux vrais intérêts du contrôle migratoire restrictif. La relation entre gestion migratoire et intérêts économiques émerge, compte tenu des bénéfices économiques que les corporations privées gérant les centres de détention des migrant.es tirent de ces quotas. Économiquement, le nouveau régime favorise ainsi la charge budgétaire sur les finances nationales, ce qui favorise des entreprises privées (Menjívar et al., 2018).

Socialement, cet appareil législatif et policier mis en route pour le contrôle migratoire à l'intérieur du territoire crée un effet de *crimmigration*. À partir de 1990, l'expulsion devient une sanction pour les étrangers ayant commis un crime aggravé. La loi s'est élargie et des délits mineurs sont inclus. La récidive d'entrée illégale aux États-Unis est aussi punie d'expulsion, les immigré.es irrégulier.es se voient vite inclus.es dans la catégorie de « criminel », même si un dossier pénal n'existe pas (Abrego et al., 2017). La criminalisation des migrant.es se nourrit de l'augmentation des expulsions, notamment pendant le mandat de Barack Obama, mais aussi de la mise en œuvre des programmes de surveillance tels que l'*Intensive Supervision Appearance Program* (ISAP) et l'*Electronic Monitoring Device* program (EMD) qui surveillent les personnes migrantes –ayant commis des délits ou pas- à travers des appareils électroniques portés sur eux (Lee, 2005 ; Menjívar et al., 2018 ; Zepeda Martínez & Rosen, 2016).

Plus récemment, la *crimmigration* alourdie du discours pré-électoral du président Trump en 2017, se voit concrétisée avec la signature des deux ordres exécutifs qui criminalisent la vie quotidienne des immigré.es et/ou de ceux qui leur. « Les contrôles d'identité qui visent les sans-papiers affectent beaucoup d'autres personnes qui ne sont pas en situation irrégulière mais qui ont pour seul « tort » de ressembler physiquement à des immigrés des pays du Sud » (Cohen, 2016, p. 48). L'augmentation des contrôles à tous les niveaux touche la vie quotidienne, notamment de la population d'origine latino-américaine. Ses communautés deviennent hostiles, les relations sociales sont dégradées par la menace de l'expulsion et la constante surveillance. Beaucoup de migrant.es ont du mal à s'épanouir dans le milieu éducatif, à établir une relation nécessaire avec les autorités et/ou à conduire une voiture à cause de la peur d'être repéré.es par les autorités. La visibilité de ces opérations à partir de 2006 inspire la peur aux immigré.es irrégulier.es :

peur d'être arrêté.es et détenu.es, peur d'être séparé.es de leurs enfants, peur d'être expulsé.es. Il en résulte des souffrances telles que certains choisissent de partir de leur propre gré (Abrego et al., 2017 ; Aranda, Menjívar & Donato, 2014 ; Bojorquez, 2015 ; Cohen, 2012 ; Menjívar et al., 2018).

Les immigré.es voient ainsi leurs espaces « vitaux » (lieux de travail et d'habitation) envahis par une stratégie de la peur soutenue par une législation restrictive qui lie migrant.es sans papiers et criminalité ; racialisée notamment envers les Latinos et les Afro-descendants (Abrego et al., 2017 ; Cabrera García & Cordero Díaz, 2018 ; Cohen, 2012). Quelques États fédéraux favorisent à leur niveau l'établissement de collectifs hostiles aux immigré.es. Depuis 2004, l'Arizona approuve une série de lois anti-immigration qui ont tendance à associer l'immigration irrégulière avec la criminalité, et à réduire le confort des immigrés irrégulier.es dans leurs communautés (Cabrera García & Cordero Díaz, 2018). Quelques exemples sont : l'*Arizona Taxpayer and Citizen Protection Act*, 2004 (Loi de Protection du Contribuable et du Citoyen) qui établit l'obligation de prouver la permanence légale dans le pays pour pouvoir bénéficier des services publics et voter ; l'*Human Trafficking Law* de 2005 (Loi de Trafic Humain), qui permet porter plainte contre les *coyotes* (passeurs) et les migrant.es ayant payé leur service de passage illégal de la frontière ; la Proposition 102 de 2006 qui n'autorise pas l'obtention de dommages et intérêts en civil pour les migrant.es irrégulier.es ; la loi HB2464 de 2006 qui exige la vérification du statut des immigré.es à l'heure d'envoyer de l'argent vers l'étranger ; la proposition 300 de 2006 qui refuse l'accès aux bourses et le financement aux étudiant.es dont le statut migratoire est irrégulier ; le *Legal Arizona Worker Act* de 2007 (Loi du travailleur légal) qui établit l'obligation aux employeurs de vérifier le statut migratoire des employés à travers *E-Verify* et, finalement, la loi SB1070, en 2010, qui donne la possibilité aux policiers locaux d'exiger la documentation migratoire d'une personne qu'ils soupçonnent d'être en situation irrégulière. Si beaucoup de ces lois sont modifiées ou annulées, le vote en leur faveur envoie un message de rejet clair aux immigré.es irrégulier.es.

2.1.3. L'externalisation des frontières : le rôle géopolitique des pays voisins

La défense de la sécurité nationale se fait aussi à travers la politique extérieure. Des actions diplomatiques, militaires et de coopération à l'étranger sont mises en œuvre afin de prévenir des futures attaques contre la nation. Cette stratégie extraterritoriale est complétée par les actions à la frontière et à l'intérieur du territoire à travers la coopération internationale. Les pays d'origine et de transit jouent un rôle important dans la prévention de l'arrivée de personnes indésirables sur le territoire (Benítez Manaut, 2011). Juste après le 9/11, des agents sont déployés à l'étranger pour travailler avec d'autres gouvernements entre. Une dizaine d'accords internationaux pour le partage d'information sur le crime organisé, la prolifération d'armes et le trafic de drogues et de personnes sont signés (Office of the Press Secretary, 2002 ; U.S. Department of Homeland Security, 2018d).

Actuellement, les opérations internationales du DHS s'étendent à 75 pays et se concentrent sur l'identification des étrangers dangereux à travers les données biométriques du programme *Biometric Identification Transnational Migration Alert Program* (BITMAP) et les *Preventing and Combating Serious Crime Agreements* avec 37 pays. De même, un système d'attribution de visas plus restrictif est mis en place pour orienter les agents consulaires à travers le Visa Security Program (U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2018c). Ce dernier système est la première ligne de défense contre les « menaces extérieures ». Il inclut la surveillance de toutes les demandes de visa de non-immigrant et l'application de critères restrictifs qui augmentent les refus. Dans les pays à forte émigration, tels que ceux de l'Amérique centrale, les demandeurs de visa sont tenus de démontrer une solvabilité économique et des attaches au pays qui démontrent leur désintérêt à rester aux États-Unis, par exemple l'emploi, la famille, un projet de vie matérialisé (Menjívar, 2014 ; U.S. Immigration and Customs Enforcement, 2019).

Cependant, la surveillance ne finit pas avec l'obtention d'un visa. Des contrôles se font dans les ports d'entrée du pays, mais aussi dans les pays de départ. À l'étranger, le CBP exécute un programme de contrôle des passagers avant l'embarquement sur des vols à destination des États-Unis. Six pays sont concernés : l'Irlande, l'Aruba, les Bermudes, les Bahamas, les Emirats Arabes Unis et le Canada. En 2019, 22 millions de voyageurs passent par ce pre-contrôle aux aéroports de départ (U.S. Customs and Border Protection, 2021). En revanche, pour ceux qui n'obtiennent pas de visa et qui décident de

partir sans autorisation d'entrée, le « pré-contrôle » se réalise dans les pays dits de transit- un réseau transnational formé par des pays alliés aux États-Unis qui fonctionnent comme des États tampons. En dessinant une frontière virtuelle basée sur la mise en place de protocoles sécuritaires et la transmission des informations, ces pays peuvent contribuer au contrôle migratoire : Haïti, la République Dominicaine, le Guatemala reçoivent ainsi des ressources financières pour renforcer la sécurité de l'hémisphère (Aragón, 2014, Benítez Manaut, 2011). Récemment, un appel à ces pays alliés a été lancé face aux Caravanes de migrant.es irrégulier.es. En 2018, le président Trump manifeste sa volonté de stopper les aides financières aux gouvernements centraméricains si ces gouvernements n'interdisent pas le transit d'un groupe de migrant.es parti.es du Honduras vers les États-Unis de façon irrégulière. Malgré le libre transit établi dans le traité CA-4 signé par le Honduras, le Salvador et le Guatemala, la mobilité de ces personnes sur le territoire centraméricain est entravée par l'influence politique des États-Unis (Ximénez de Sandoval, 2019).

Les pays voisins sont primordiaux dans cette stratégie. La coopération avec le Mexique et le Canada se fait sur trois points : la lutte contre le trafic de drogues, le crime organisé et la migration. Les États-Unis, le Mexique et le Canada intègrent un réseau de « frontières intelligentes » (*Smart Border Agreements*). Un plan de 30 points est établi entre les deux pays pour promouvoir la circulation sécurisée des personnes et des marchandises, l'établissement d'infrastructure sécuritaire, le partage d'information et la coordination dans la mise en œuvre de ces objectifs (U.S. Department of State, 2002). Les stratégies résumées en 30 points consistent en la mise en place d'identifiants biométriques avec caractéristiques communes avec les États-Unis, l'utilisation d'un nouveau titre de séjour pour les immigré.es du Canada, l'inspection avec un système alternatif (NEXUS) dans les ports d'entrée les plus utilisés entre les deux pays, le partage d'information sur les demandeurs d'asile ou réfugié.es, la gestion commune des demandeurs d'asile et réfugiés, la coordination sur la politique de visas, l'identification de voyageurs à haut risque, l'amélioration de la sécurité aux ports maritimes, le développement de bases de données d'immigration communes (Office of the Press Secretary, 2002).

La signature d'un accord avec le Mexique intervient en 2002 et cherche à développer une infrastructure pour sécuriser les flux de personnes et marchandises. Un sujet important dans ce plan est le contrôle des flux migratoires qui traversent la frontière sud du Mexique pour arriver aux États-Unis. Les orientations prises en ce sens sont : la

coordination dans la mise en place d'infrastructure physique et technologique capable de suivre le trafic transfrontalier, l'interdiction du trafic de drogues et de migrant.es, le partage d'information sur les politiques de visas et le renforcement de la coopération visant à détecter les ressortissants de pays tiers potentiellement dangereux (Office of the Press Secretary, 2002a). Les agences impliquées dans la mise en place de l'accord du coté états-unien sont le DHS, le Département de Justice, le Département de la Défense, le Département de l'État, la CIA, la DEA. Du coté mexicain sont impliqués le ministère de l'Intérieur (SEGOB- *Secretaria de Gobernación*), l'Institut National de Migration (INM), le Centre de Recherche et Sécurité Nationale (CISEN) et le ministère de Défense Nationale (Benítez Manaut, 2011 ; Menjívar, 2014 ; Segura Mena, 2016). En complément, une coopération militaire se fait à travers le NORTHCOM, une section établie en 2002 par les États-Unis qui forme les forces armées mexicaines (U.S. Northern Command, 2019). Son commandant siège dans les réunions avec les autorités mexicaines où se discute la frontière entre le Mexique et le Guatemala (Reuters, 2017).

Cette coopération est complétée par l'Alliance pour la sécurité et la Prospérité de l'Amérique du Nord (ASPAN), créée en 2005. En faisant la promotion de la coopération en matière économique et sécuritaire, cette alliance fonctionne comme un espace de dialogue dont l'objectif affiché est la sécurité et la prospérité des trois pays. Au niveau de la sécurité frontalière, l'Alliance permet aux présidents et au premier ministre de collaborer dans l'établissement de mesures de surveillance des personnes et des marchandises à la frontière à travers la mise en place des documents de voyage plus sécurisés (Menjívar, 2014 ; Segura Mena, 2016 ; U.S. Homeland Security, 2005). Particulièrement avec le Mexique, la coopération se consolide à travers diverses initiatives et mécanismes. En matière de sécurité frontalière, la coopération se fait à travers les *Border Liaison Mechanisms* (BLMs). En 2004, il existe 13 BLMs qui sont des mécanismes de coordination et de consultation entre autorités mexicaines et états-uniennes sur des sujets de la communauté frontalière (Cerdeña, 2004).

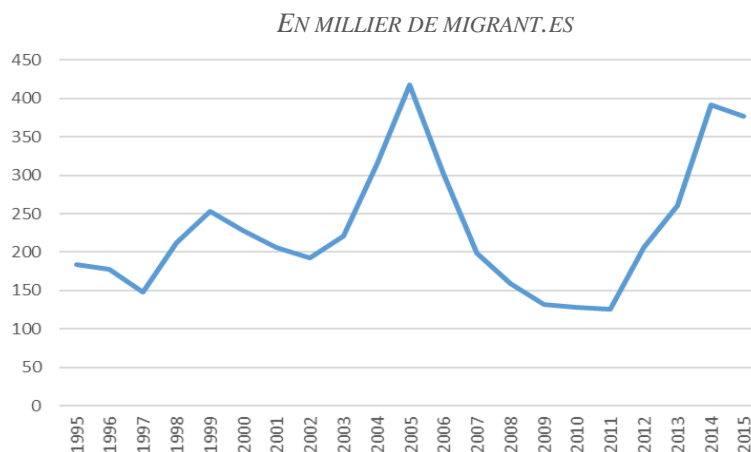
Ainsi, au début des années 2000, le discours justifiant les restrictions en matière migratoire bascule d'une « prévention de la menace communiste » vers « la lutte contre la menace terroriste ». Les migrant.es irrégulier.es qui s'identifient comme travailleur.euses et/ou réfugié.es, ou simplement comme étrangers et non terroristes, se trouvent aux prises avec des discours qui discréditent leur condition première. Ce basculement justifie l'inclusion des pays voisins dans une politique sécuritaire qui a des effets durables sur les migrant.es sur la route vers le Nord.

2.2. Le rôle nouveau du Mexique en tant que pays de transit : contrôler avant l'arrivée

Le Mexique comme porte d'entrée aux États-Unis est une route connue, moins chère et accessible à tous ceux qui veulent s'y lancer. L'irrégularité impose cette voie terrestre de plus de 2 000 km entre la frontière Guatemala-Mexique et la frontière Mexique-États-Unis. Pour ceux qui prennent cette route, l'irrégularité se vit à partir de la frontière sud du Mexique (Menjívar, 2014 ; Tandonnet, 2007).

Il est difficile de mesurer un tel flux à cause de sa clandestinité. Une estimation faite à partir du nombre des Centraméricain.es appréhendé.es par l'INM et la BP, et le nombre des étrangers ayant réussi leur arrivée aux États-Unis et dont la présence se lit dans les recensements, révèle que la moyenne annuelle du flux est de 230 000 migrant.es centraméricain.es en transit depuis les années 1990 (Graphique 3).

GRAPHIQUE 3 : ESTIMATION DU NOMBRE DE MIGRANT.ES EN TRANSIT AU MEXIQUE PAR AN (1995-2015)



Source : Rodríguez Chávez, E. (2016), *Migración centroamericana en tránsito irregular por México : nuevas cifras y tendencias*. Guadalajara : CIESAS ; CANAMID Policy Brief Series

Les nationalités les plus représentées sont encore le Guatemala, le Salvador et le Honduras. Environ 90% des expulsions réalisées au Mexique se font vers le Triangle Nord de l'Amérique centrale. Les ressortissants de ces pays connaissent l'irrégularité⁴⁷ à

⁴⁷ L'irrégularité des mineurs non accompagnés commence lorsqu'ils quittent leur pays d'origine. L'âge a un rôle important dans la migration qui a été négligé jusqu'à 2014 avec la crise de « mineurs non accompagnés » (voir chapitre 4).

partir du moment où ils ne remplissent pas les exigences pour obtenir un visa américain ou mexicain et qu'ils abandonnent l'espace de libre circulation du CA-4, accord signé en 2005 entre le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le Nicaragua (CA-4, 2005). Au-delà de la frontière entre le Mexique et le Guatemala, il faut avoir un visa. Auparavant légère, la procédure d'obtention est devenue plus exigeante dans les ambassades des deux pays. Le Mexique établit des exigences de visa qui convergent avec celles des États-Unis. Les demandeurs de visa doivent faire preuve de leur solvabilité économique et/ou de leurs liens avec le pays d'origine (Secretaria de Relaciones Exteriores, 2019).

La route de la clandestinité offre ainsi une voie viable de réussir le voyage vers le Nord pour les Centraméricain.es qui veulent arriver aux États-Unis, la traversée du Mexique représente un moindre risque et la possibilité de réussir dans la clandestinité est plus haute qu'à travers des moyens légaux (Aragón, 2014).

Que les États-Unis se tournent vers le Mexique pour gérer le sujet migratoire montre l'importance géopolitique de ce pays. Quels changements dans la gestion migratoire au Mexique face à l'externalisation de frontières ? Comment change la route et la dynamique migratoire pour les migrant.es de transit ? Et quels effets sur les migrant.es ?

2.2.1. Quels mécanismes de contrôle des migrations de transit ?

Le contrôle migratoire est mis en route au Mexique avant même les attentats à New York. Le gouvernement mexicain accorde et met en place le *Plan Sur* (2001-2003) afin de renforcer le contrôle à la frontière sud à partir de l'Isthme de Tehuantepec, la région la plus étroite du Mexique où toutes les routes migratoires convergent (INM, 2005). Après les attentats, le président mexicain Vicente Fox (2000-2006) déclare la solidarité du peuple mexicain avec le peuple états-unien et il s'engage à lutter contre le terrorisme. La collaboration entre les deux gouvernements (Fox-Bush) se consolide dans l'empathie mexicaine et une série de plans contre le terrorisme-migration-crime organisé se met en place (Venegas, 2001).

Dans ce cadre, la frontière Nord et Sud du Mexique se renforce avec le soutien financier des États-Unis. Différents programmes ciblent chacune des frontières : le *Senior Law Enforcement Plenary*, la Commission Binationale et le Comité de Protection d'Infrastructure Transfrontalière Critique travaillent des deux côtés de la frontière Nord

pour la sécuriser contre le terrorisme ; pendant que l'*U.S.- Mexico Border Partnership Action Plan* (2002) attribue un budget de 25 millions de dollars pour la sécurité des marchandises et l'amélioration des ports d'entrée mexicains. Ce plan permet à la partie mexicaine de lancer le programme *Fortalecimiento de las delegaciones regionales de la frontera sur*⁴⁸ qui cherche à moderniser l'infrastructure du contrôle migratoire (Office of the Coordinator for Counterterrorism, 2005).

En s'engageant dans la lutte contre le terrorisme, le Mexique s'engage à augmenter la sécurité frontalière à travers le Ministère mexicain de la Défense. Le déploiement du *Plan Centinela* (Plan Sentinelle) de 2003 établit la coopération avec l'armée états-unienne et les agences de sécurité à travers le partage des données (Aragón, 2014 ; Avilés, 2003 ; Herrera, 2006 ; INEGI, 2005 ; Segura Mena, 2016). Dans cette collaboration, l'Institut National de Migration (INM) est aussi appelé à devenir une instance de sécurité nationale en 2005. Cette nomination oblige l'INM à collaborer et participer à la politique de sécurité nationale et à partager les informations pertinentes en sa possession (Armijo Canto, 2011 ; DOF, 2005 ; Segura Mena, 2016).

La collaboration prend de nouvelles dimensions durant le mandat du président Felipe Calderón Hinojosa (2006-2012) avec la déclaration de guerre contre le narcotrafic en 2006. En partageant avec les États-Unis l'objectif de réduire l'insécurité et le trafic de drogue au niveau national, la coopération se formalise en 2008 avec *l'Iniciativa Mérida*, un plan de trois ans, renouvelé jusqu'en 2021 (Office of the Coordinator for Counterterrorism, 2018 ; Zepeda Martínez et Rosen, 2016). Entre 2006 et 2011, Calderón augmente de 50% les dépenses de sécurité et il ordonne le déploiement de plus de 5 000 militaires, 1 400 policiers fédéraux et des agents du ministère public (Redacción AN, 2012). Le développement se concentre sur la lutte contre le trafic de drogues, même si l'Initiative se base sur 4 piliers : 1) diminuer la capacité opératoire du crime organisé, 2) institutionnaliser la capacité de maintenir l'état de droit, 3) créer la structure frontalière du XXIème siècle, 4) construire des communautés fortes et résilientes (Isacson & Meyer, 2012 ; Office of the Press Secretary, 2009 ; U.S Embassy Mexico, 2015). En cherchant à faciliter le commerce légal et le transit de personnes, tout en restreignant les flux illicites de drogues et de personnes, le 3ème pilier est celui qui concerne la migration en promouvant la sécurité de la frontière sud du Mexique. Plus de 100 millions de dollars en entraînement et équipement de sécurisation sont ainsi assignés aux projets de cette

⁴⁸ Renforcement des offices régionaux de la frontière sud

frontière. Deux institutions bénéficient du financement : la *Secretaría de Seguridad Pública* (SSP, ministère de Sécurité Publique) et l'INM. La SSP reçoit des équipements d'inspection non intrusifs pour scanner des véhicules, 6 hélicoptères Blackhawk et la formation de 6 800 agents de la police fédérale. Pour sa part, l'INM reçoit 90 millions de dollars les trois premières années de l'Initiative Merida. À la frontière sud, le financement sert à la mise en place d'un équipement d'environ 14,5 millions de dollars qui utilise les données biométriques pour nourrir une base de données appelée *Plataforma Mexico*. De même, les États-Unis financent des programmes de formation et professionnalisation des agents d'immigration et des programmes de contrôle interne. (Isacson et Meyer, 2012 ; Office of the Press Secretary, 2009 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017). L'approvisionnement de l'INM ambitionne la fermeture de la frontière sud du Mexique et le barrage au transit de la migration centraméricaine qui traverse le Mexique pour arriver aux États-Unis (Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017).

Les résultats de la guerre contre le narcotrafic sont inattendus, le trafic des drogues et la violence s'étendent. Le nombre de cartels de drogue augmente de 8 à 14 et les homicides s'accroissent de 300%, de 10 452 homicides annuels en 2006 à 32 079 en 2017 (INEGI, 2019b). Sur le plan migratoire, la capacité du Mexique à capturer et expulser des migrant.es irrégulier.es augmente, mais aussi un contrôle moins officiel se met en place : la route clandestine utilisée par les migrant.es et les nouvelles routes pour éviter le contrôle sont dominées des organisations criminelles (les cibles de l'*Iniciativa Mérida*). Particulièrement, les narcotrafiquants ont de nouvelles activités illicites et rémunératrices en profitant des migrant.es. La fréquence de témoignages de migrant.es sur des délits commis par ces organisations augmente considérablement, ainsi que leur souffrance. Ces conséquences collatérales de la guerre contre les drogues la convertissent en guerre contre les migrant.es irrégulier.es (Alba & Castillo, 2012 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017 ; Vogt, 2015 ; Zepeda Martínez & Rosen, 2016).

Les migrant.es irrégulier.es criminalisé.es jusqu'en 2008 par la *Ley General de Población* de 1974 ne possèdent aucune protection, même après la recatégorisation de l'entrée irrégulière dans le pays comme faute administrative, la situation reste identique (DOF, 2008). La migration irrégulière reste synonyme de trafic de drogues et de crime organisé dans le cadre de la politique sécuritaire nationale (Gomez Romero, 2016). L'adoption d'une nouvelle loi en 2011 cherche à conférer quelques droits aux migrant.es irrégulier.es. La *Ley de Migración* envisage le respect des droits humains des migrant.es irrégulier.es, l'accès à la justice et l'accès à l'information sur les procédures légales,

l'accès aux consulats des pays d'origine, l'accès à la condition de réfugié et le droit de déposer des accusations criminelles (Ley de migracion, 2011). Si le texte de la loi est pionnier, les pratiques des autorités montrent les limites de cette loi sur le terrain où des agences autres que l'INM continuent à vérifier le statut migratoire, en sorte que la durée de la rétention des migrant.es s'allonge indéfiniment et l'information que les migrant.es reçoivent concerne juste leur droit au rapatriement (Dresel, 2012 ; Schiavon, 2015). Aux niveaux institutionnel et sociétal, il existe un décalage entre « le temps de la reconnaissance juridique et celui de l'acceptation de l'égalité formelle des individus dans les rapports sociaux » (Vidal, 2007, p.291). Les migrants en situation irrégulière ne sont pas reconnus comme des sujets de droits.

Le mandat du président Enrique Peña Nieto (2012-2018) poursuit ces mesures. La concentration de postes de contrôle dans les 300 premiers km après la frontière sud permet de grouper les migrant.es dans l'isthme de Tehuantepec (carte 1), pendant qu'au Nord, les contrôles se font sur les axes routiers stratégiques (Aragón, 2014). L'équipement du point de contrôle à Huixtla, Chiapas conçu en 2013 avec les ressources financières, technologiques et humaines des États-Unis, est le porte-drapeau de l'infrastructure du contrôle migratoire durant cette période (Dominguez Villegas, 2014).

CARTE 1 : LES CONTRÔLES MIGRATOIRES AU SUD DU MEXIQUE : 2012-2018



Source : Zambrano , Angélica (2019), *Controles migratorios en el sur de México : 2012-2018*, récupéré sur <https://observatoriocollef.org/mapas/controles-migratorios-en-el-sur-de-mexico/#>

L'Initiative Mérida encourage la création du *Programa Integral de la Frontera Sur* lancé en 2014. Les objectifs sont la protection des migrant.es et la promotion de la sécurité et de la prospérité de la région avec la gestion des frontières. Le programme est centré sur la lutte contre le crime organisé, le trafic de drogue et de migrant.es à travers la désarticulation des mécanismes de migration irrégulière. Il utilise la pénalisation des passeurs, l'augmentation des dispositifs de contrôle frontalier et des points de contrôle mobiles sur les autoroutes, la surveillance des trains et des transports collectifs, des raids dans les hôtels et restaurants fréquentés par les migrant.es, la fermeture des routes de transit (Caballeros, 2017 ; Dominguez Villegas, 2014 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017 ; Wilson & Valenzuela, 2014). Le renforcement de la frontière est évident aussi par la présence militaire, les opérations généralisées dans les transports publics (dans 24 États contre 7 auparavant), la modernisation des infrastructures existantes au niveau technologique et administratif (Segura Mena, 2016).

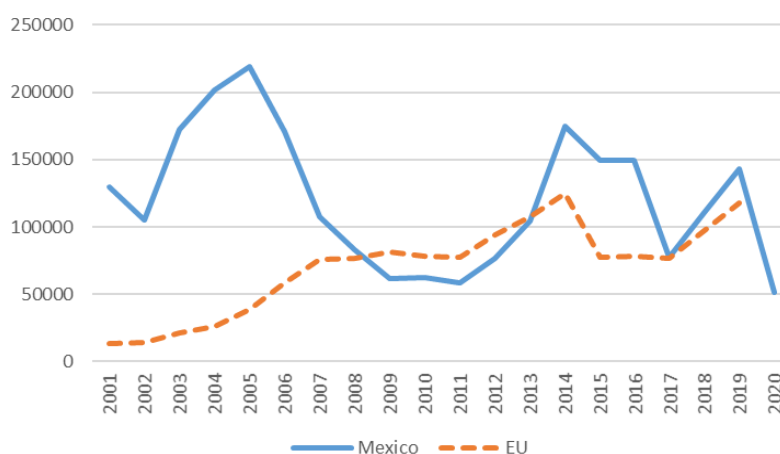
Résultat de l'externalisation de la frontière, l'augmentation des expulsions devient la source d'une clandestinité accrue et voulue pour les migrant.es (Schiavon, 2015 ; Vega Macías, 2017). Durant plusieurs années, le Mexique expulse plus de Centraméricain.es que les États-Unis dans des conditions insalubres qui rappellent plutôt une « prison », mot utilisé par les mineurs guatémaltèques pour décrire les lieux de détention (Dietrich, 2016 ; EMIF, 2018 ; Rodríguez Chávez, 2016). Bien que l'infrastructure s'améliore, cinq centres de détention sont fermés en 2019 à cause des mauvaises conditions (Hernández López, 2016, INM, 2019a ; Martínez, 2019).

Les expulsions atteignent leur maximum historique en 2005 avec 219 327 (Graphique 4). Le mandat présidentiel de Fox est la période ayant connu le plus d'expulsions de Centraméricain.es. Le *Plan Sur* et le *Plan Centinela* déclenchent des expulsions massives, alors qu'à partir de la signature de l'*Iniciativa Merida* les expulsions se réduisent. Plusieurs explications possibles : la crise économique états-unienne de 2008 et la réduction de la demande de main-d'œuvre, l'augmentation d'évènements fatals (mort ou disparition) qui n'ont pas de registre officiel sur la route migratoire et/ou l'adaptation au nouveau régime migratoire avec le déploiement de nouvelles stratégies de la part des migrant.es.

Le futur de l'Iniciativa est incertain. Actuellement, le président mexicain Andrés Manuel Lopez Obrador (2018- 2024) exprime à plusieurs reprises la volonté de la réorienter vers des sujets de développement social (Notimex, 2019 ; Seelke, 2021 ; U.S Embassy Mexico, 2015). En 2019, il annonce la fin de la guerre contre le narcotrafic et

donne priorité à la mobilité sociale pour aborder les solutions sur ce sujet. Il déclare se concentrer sur la sécurité publique et la réduction des homicides. Cette dernière est un défi pour son gouvernement qui doit faire face à une tendance historique d'augmentation d'homicides depuis 2007 jusqu'en 2019, qui trouve un moment de calme entre 2012 et 2014 (CNN Español, 2019 ; INEGI, 2019b ; ONUDC, 2019 ; Secretariado Ejecutivo del Sistema Nacional de Seguridad Pública, 2019).

GRAPHIQUE 4 : MIGRANT.ES CENTRAMÉRICAIN.ES (TNAC) EXPULSÉ.ES OU RETOURNÉ.ES PAR L'AUTORITÉ MEXICAINE ET ÉTATS-UNIENNE



Sources : Unidad de Política Migratoria (2021), *Boletín Migratorio*, Mexico : Secretaria de Gobernación. Les données pour le Mexique incluent les expulsions et les rapatriements volontaires/retours assistés. U.S. Department of Homeland Security (2020 et 2011) *Yearbook of Immigration Statistics*, Washington D.C : U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics. Les données sur les États-Unis incluent les expulsions avec un ordre de quitter le territoire et les retours sans ordre.

Marcelo Ebrard, ministre mexicain des affaires étrangères, déclare en 2020 que le gouvernement de Lopez Obrador n'utilise pas la ressource économique de cette initiative, cependant, le congrès états-unien autorise 133 millions de dollars en 2020 dans le cadre de l'*Iniciativa Mérida* (Ebrard, 2020 ; Notimex, 2019 ; Seelke, 2021). Une coopération en matière migratoire se constate en 2019 avec le déploiement de 6 000 membres de la Garde Nationale pour contrôler les flux migratoires des deux frontières. Cette mesure résulte de la menace états-unienne d'imposer des droits de douane sur les importations mexicaines à partir du 10 juin 2019. La mise en place des droits de douanes est annulée, mais le Mexique se compromet à fonctionner comme « tiers pays sûr » pour les migrant.es qui demandent asile aux États-Unis et à construire un « mur militaire » à la frontière sud. López affirme que les mesures respecteront les droits humains des migrant.es et qu'elles

travailleront aussi à améliorer les racines du problème : le manque d'opportunités, le contexte de violence, le manque d'emplois et le niveau bas d'éducation (Nájar, 2019). Pour sa part Ebrard déclare le 13 juin 2019 que le Mexique est contre la migration irrégulière de transit et que le gouvernement mexicain ne veut pas que ce type de migration traverse le territoire (González, 2019).

Alors que le gouvernement mexicain s'efforce de retrouver une certaine souveraineté et se concentrer sur des sujets d'importance nationale, l'existence de l'initiative Merida et de toutes les autres mesures dévoile le déséquilibre de pouvoir politique qui existe entre les pays de destination, les pays de transit et les pays d'origine dans la gestion migratoire (Menjívar, 2014 ; Sayad, 1999 ; Segura Mena, 2016). Au Mexique, par exemple, les forces policières et l'armée sont mises à l'œuvre pour atteindre les objectifs de sécurité nationale des États-Unis. Une poursuite des migrant.es dès l'étranger, qui transfère la criminalisation des migrant.es irrégulier.es vers les pays voisins. Ainsi, pendant que la souveraineté du Mexique est mise à l'épreuve dans le contexte de l'externalisation de la frontière, une nouvelle relation entre les territoires de passage et le flux migratoire se forge dans le nouveau régime migratoire.

2.2.2. Les effets du contrôle externalisé sur les routes et les flux migratoires

Cette politique sécuritaire centrée sur le contrôle des flux migratoires irréguliers met les migrant.es au centre d'une stratégie de combat contre des activités illicites telles que le trafic de drogues et des personnes. Pour les migrant.es en transit, cette stratégie signifie l'augmentation du risque d'échouer dans le voyage vers le Nord. La possibilité de rester dans le pays de transit, d'altérer ou d'annuler le voyage augmente avec les différentes conditions du contexte international et national. Même les questions personnelles peuvent mettre en péril le voyage qui est la base de l'existence des migrant.es (Ruiz Marrujo, 2001).

Le passage au Mexique implique des défis à franchir par les migrant.es. La difficulté de ces obstacles intermédiaires, notamment la distance, se dresse par rapport aux lieux géographiques (Lee, 2013). La route vers le Nord comme espace de la migration peut elle-même empêcher l'avancement des flux elle-même. L'augmentation du contrôle migratoire dans les lieux de transit change l'espace de passage. Très souvent les

migrant.es utilisent des nouvelles routes éloignées de l'autorité afin de réussir le passage du Mexique (Masferrer, García Guerrero, & Giorguli Saucedo, 2018).

Dans le cas du Mexique, la distance la plus courte entre la frontière sud et celle du Nord fait environ 2 000 km et peut arriver à plus de 4 000 km selon la route choisie. La distance par elle-même représente un risque qui augmente avec l'allongement de l'itinéraire. Se perdre, disparaître, mourir sont des possibilités dans les 32 États du Mexique. Les portes d'entrée sont le Tabasco et le Chiapas et les sorties sont le Tamaulipas, le Nuevo León, le Coahuila, le Chihuahua, le Sonora et la Basse Californie. Entre les deux frontières, il y a 19 États concernés par le passage des migrant.es centraméricain.es qui se divise en trois routes : la route du Golf d'environ 1 800 km (Veracruz-Tamaulipas-Coahuila), la route du centre de 2 900 km (l'État de Mexico-Hidalgo-Querétaro-Guanajuato-Jalisco-Aguascalientes-Zacatecas-Durango-Coahuila-Chihuahua) et la route du Pacifique ou Occident avec 4 137 km (Guanajuato-Jalisco-Nayarit-Sinaloa-Sonora-Basse Californie Nord) (Hernández López, 2016).

Ces routes abritent des dangers divers liés à la nature, à l'insécurité publique et aux institutions. Les problèmes d'insécurité répondent aux événements liés à la délinquance et à la violence sociale, les problèmes naturels sont les conditions climatiques et les risques inhérents au type de transport, et les problèmes institutionnels sont les obstacles et violations des droits humains causés par le contrôle migratoire (Aikin Araluce & González Arias, 2017 ; Bucci, 2017).

La route mexicaine comme espace physique agit sur le déroulement du voyage vers le Nord en établissant les espaces de passage et les conditions, notamment climatiques et de transport. Ces deux conditions s'exacerbent négativement face au durcissement du contrôle et la subséquente ouverture de routes plus clandestines et inhospitalières.

Le contraste climatique entre le Sud et le Nord joue un rôle important dans le vécu du voyage. Le Sud est caractérisé par le climat tropical, des forêts et la disponibilité de l'eau, pendant que le Nord est caractérisé par des températures extrêmes, le désert et les sources d'eau limitées. Dans le Sud, l'environnement est similaire à ce qui peut se trouver en Amérique centrale. La jungle est présente dans les États de Tabasco et Chiapas, la porte d'entrée au Mexique. Les températures arrivent à plus de 40° en été et la pluie est intense, cette région enregistre la moyenne de pluie annuelle la plus haute du Mexique. Ces aspects sont importants pour les migrant.es qui restent à l'extérieur pour dormir ou pendant le transport en train. Les risques dans la région du désert sont les températures

extrêmes et le manque d'eau et d'aliments. Les étés désertiques sont brûlants et les hivers rigoureux. Le risque de développer une hypothermie, déshydratation, anémie et d'autres problèmes de santé est plus haut pour les migrant.es centraméricain.es qui ne sont pas habitué.es aux caractéristiques désertiques des États du Nord (Aragón, 2014 ; Centro Nacional de Prevención de Desastres, 2017 ; Hernández López, 2016).

Entre la jungle et le désert, il existe une zone de transition, différentes villes dans des zones de montagne et l'altiplano mexicain offrent d'autres conditions telles que les températures changeantes et des environnements de plus en plus secs qui augmentent le risque de déshydratation et/ou d'hypothermie dans les régions plus froides et/ou montagneuses (telles que l'État de Veracruz ou la Ville de Mexico). Les catastrophes naturelles sont présentes dans tout le territoire : ouragans, inondations, tempêtes électriques, séismes, incendies, sécheresse. Les grandes rivières sont aussi caractéristiques de tout le territoire et elles représentent un risque de noyade pour les migrant.es irrégulier.es dans les deux frontières. Une dernière similitude entre les deux régions est la présence d'animaux et plantes sauvages qui sont un risque de blessure pour les migrant.es, les serpents, les arbustes à épines et les insectes en sont des exemples. Selon l'*Encuesta sobre Migración en la Frontera Sur* (EMIF, 2018), 9% des migrant.es centraméricain.es expulsé.es par les États-Unis et ayant traversé le Mexique, expérimentent des températures extrêmes dans le transit. Dans la recherche de nouvelles routes plus clandestines, les migrant.es s'exposent quotidiennement à ces risques sans les ressources pour y faire face. Ces routes où les corps et la santé des migrant.es sont mis à l'épreuve représentent une opportunité de passer vers le Nord, pendant que les routes plus « confortables » augmentent la probabilité d'expulsion.

Les espaces de la route ne se limitent pas aux espaces ouverts ou naturels, les installations pour les transports ainsi que les transports eux-mêmes font partie des espaces physiques du passage. Il existe plusieurs moyens de transport utilisés par les migrant.es irrégulier.es : les transports publics (autobus, camionnettes, taxis), les transports privés (véhicules et voitures), transports de marchandises (le train, les remorques), le bateau et à pied. Les transports sont aussi soumis aux conditions naturelles comme la pluie ou les températures extrêmes. Le transport le plus cité est celui du train de marchandises appelé *La Bestia* (la bête). Les conditions précaires de ce transport mettent les migrant.es dans le risque de s'électrocuter, de tomber, se blesser ou mourir (Aragón, 2014 ; Hernández López, 2016 ; Wihtol de Wenden, 2016). Ce transport est moins cher que les autres, il est

plus rapide que voyager à pied et, habituellement, il n'est pas contrôlé par les autorités⁴⁹. En traversant le pays du Sud au Nord (carte 2), la route se fait à l'air libre et l'exposition pendant des heures au soleil, à la pluie et/ou au froid génère des problèmes de santé pour les migrant.es comme l'insolation et la déshydratation. Le train présente des accidents létaux pour les migrant.es voyageant pendu.es au train sans accès aux aliments ou au sommeil (Aikin Araluce & González Arias, 2017 ; Barrón Cruz, 2013 ; Dominguez Villegas, 2014 ; León, 2011 ; Schiavon ;2015).

Si le train est le plus connu, les autres transports sont aussi concernés par le changement des espaces de passage. La marche est un moyen d'aller dans des routes moins accessibles et de rester dans la clandestinité. Ceux qui entrent par Chiapas, par exemple, marchent 244 km vers la station de départ du train à la ville d'Arriaga. Se déplacer à pied n'est pas une pratique exclusive des utilisateurs du train. Les migrant.es qui ont un guide ou un passeur marchent aussi pour éviter les contrôles. Aux deux frontières, presque tous les migrant.es sont obligé.es de marcher par des zones frontalières pas peuplées et avec beaucoup de nature sauvage (Schiavon, 2015). Pour les deux types de voyageurs, l'intensité de la marche et l'utilisation de chaussures inappropriées causent des blessures qui peuvent provoquer l'incapacité à voyager pendant plusieurs jours comme nous le constatons lors du travail de terrain.

CARTE 2 : CARTE DE LA ROUTE DU TRAIN *LA BESTIA*



Source : Barrón Cruz, M. (2013). *La bestia : La tenue línea entre la migración y la trata de personas* México : Instituto Nacional de Ciencias Penales.

⁴⁹ À partir de 2014, les autorités mexicaines réalisent des contrôles réguliers dans le train et la quantité de centraméricain.es se réduit considérablement. Après 5 ans de contrôles, les migrant.es recommencent à se rapprocher du train comme moyen de transport en 2019 (AP, 2019).

D'autres transports comme les transports privés et les camions de marchandises servent à cacher les migrant.es sur les routes publiques, cependant, en trouvant un lieu pour se cacher, les migrant.es restent enfermés.es dans des véhicules inconfortables qui ne réduisent pas les changements de température. Ces transports sont devenus des espaces de souffrance, d'abandon et de mort par étouffement à cause des conditions du voyage.

Une des nouvelles routes récentes pour traverser la frontière sud est la voie maritime. Une option qui consiste à prendre un bateau précaire, type *patera*, qui va de Guatemala jusqu'à Salina Cruz, Oaxaca au Mexique. En évitant l'étape la plus surveillée du Mexique, le coût de ce voyage de 300 km peut arriver à 1 200 USD et avec le risque de mort par noyade (Jimenez Cubria, 2017).

Le changement de ces espaces et transports a la capacité d'imprimer sur les corps des migrant.es les effets de la frontière. L'indisponibilité d'aliments, les heures en plein soleil, les kilomètres parcourus sans arrêt aboutissent à une négligence du corps-même. Blessures, perte de poids, maladies ou déshydratation sont les dernières conséquences du contrôle sur les migrant.es (Schiavon, 2015). Les corps sont l'ultime cible du contrôle car les migrant.es dépendent de leur bonne santé pour avancer. Ce contrôle officieux se reflète sur la santé : les migrant.es présentent 2,1 fois plus de probabilités de tomber malade physiquement et/ou mentalement (Leyva Flores et al., 2015). Les maladies les plus répandues sont les maladies respiratoires, gastro-intestinales, stress, mycosis, déshydratation, blessures et accidents. (Bojorquez, 2015 ; Salerno Valdez, Valdez, & Sabo, 2015 ; Aikin Araluce & González Arias, 2017).

2.2.3. Migration et structures de pouvoir : l'affaiblissement des migrant.es par le haut

Après 20 ans de mise en place d'une politique de contrôle et d'endiguement de la migration, les Centraméricain.es en transit irrégulier regardent l'accroissement du coût économique, social et humain du voyage vers le Nord. L'externalisation de la frontière prolonge la permanence au pays de transit. Du côté social, cela signifie des formes nouvelles de subjectivités et de subordination, pendant que du côté économique, une industrie de la migration naît à travers des services d'alimentation, de transport, d'hébergement et de passeurs qui sont un moyen pour réduire le risque de la migration.

Dans ce contexte, avec plus de barrières et d'obstacles, le coût du passage augmente et les migrant.es peuvent vivre une errance dans l'espace migratoire ou s'établir afin d'accumuler des ressources (Aragón, 2014 ; Laacher, 2009 ; Menjívar, 2014 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017).

Dans cet accueil temporairement indéfini, une certaine vulnérabilité s'attribue aux migrant.es pour décrire leur insuffisance de ressources pour faire face à cette route dangereuse vers le Nord. Si la route est le défi pour les migrant.es, d'autres défis s'ajoutent dans l'interaction avec les locaux qui se prononcent aussi comme acteurs capables d'intervenir sur le processus migratoire centraméricain. Face à la poursuite des migrant.es irrégulier.es, des hiérarchies s'édifient ainsi que des différences entre locaux et étrangers renforcées par le binôme régulier-irrégulier qui attribuent des relations de pouvoir, tantôt pour profiter des migrant.es, tantôt pour les aider dans leur objectif. Sur la route clandestine, des pouvoirs de facto s'installent sous la forme des organisations de crime organisé, des autorités corrompues, des passeurs, des habitants de la route, des travailleurs d'entreprises liés à la migration et la société civile. À sa manière, chacun pratique la subordination des migrant.es. Dans les mots d'Argan Aragón (2014), dès l'instant où les migrant.es sont devenu.es irrégulier.es, ils et elles se sont converti.es en cible potentielle pour toute personne désireuse de tirer profit de sa volonté d'avancer clandestinement dans l'espace. Les migrant.es ne sont alors pas entièrement libres dans la clandestinité, leurs espaces de passage sont partagés par d'autres activités illicites qui servent parfois de filtre ou de contrôle migratoire extra officiel. Dans l'éloignement des autorités, les acteurs qui se trouvent sur la route migratoire clandestine cherchent souvent à profiter des migrant.es en pratiquant l'abus, la disparition, l'extorsion, le viol, l'esclavage, l'incarcération, le basculement dans la délinquance et la mort (Alba et Castillo, 2012 ; Anguiano Téllez, 2013 ; Aragón, 2014 ; Caballeros, 2017 ; Flores Fonseca, 2016 ; Menjívar, 2014 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017 ; Schiavon, 2015 ; Spener, 2012 ; Vogt, 2015). Ces interactions se caractérisent par des sujets tels que la xénophobie, la corruption, l'absence d'accès à la justice, le crime organisé, la marchandisation et objectivation des migrant.es. Ces situations inégales jouent au désavantage des migrant.es malgré les similitudes entre Mexicain.es et Centraméricain.es, telles que la race, la langue, l'histoire et la religion. La réussite du passage est devenue dépendante de la qualité et du type des échanges avec les locaux dans le durcissement du contrôle migratoire.

Quand la migration de transit s'intègre au territoire mexicain, elle arrive dans un pays caractérisé par un État qui perd sa place face au crime organisé et où l'accès à la justice et les droits humains ne sont pas respectés même pour les nationaux (Schiavon, 2015). En 2019, on estime qu'il y a 22.3 millions de victimes d'un délit soit un taux de 24 849 victimes pour 100 000 habitants. Ce taux reste au-dessus de 25 000 depuis 2012 (INEGI, 2020). Il est possible que ce contexte se soit étendu sur la route migratoire et que les criminels trouvent une place pour les migrant.es dans leurs activités illicites (Hernández López, 2016). L'information disponible montre que d'un total de 5,298 délits recensés en 2016 dans certains centres d'hébergement, 90.5% sont subis ou rapportés par des migrant.es du TNAC. Une prépondérance qui perdure depuis 2014. Les délits les plus récurrents sont le vol, les blessures, l'extorsion, le kidnapping et l'abus d'autorité (REDODEM, 2016).

Un focus sur le kidnapping nous permet de voir l'intégration des migrant.es dans ce contexte criminel. En se servant des liens entre migrant.es et leurs familles aux États-Unis, les organisations criminelles se font payer pour libérer les migrant.es. Si ce paiement n'arrive pas, les migrant.es risquent de souffrir de la torture, violence physique, d'attaques sexuelles ou la mort (Aikin Araluce & González Arias, 2017 ; Benítez Manuat, 2011 ; Casillas, 2010 ; Hernández López, 2016 ; Wihtol de Wenden, 2016). Cette situation d'impunité entraîne une augmentation du nombre de victimes de 9 758 en 2009 à 11 333 en 2011. Le profit augmente et les quantités demandées aux familles passent de 1 500-5 000 dollars en 2009 à 1 000-10 000 dollars en 2011. Les pays d'origine des victimes sont le Honduras (44,3% en 2011), le Salvador (16,2%) et le Guatemala (11,22%). Le territoire de cette activité s'étend de 15 États fédéraux en 2009 à 20 en 2011. La zone la plus contrôlée est la plus violente, le Sud présente 67% de cas d'enlèvement en 2011, Veracruz, Tabasco⁵⁰ et Tamaulipas concentrent le plus d'évènements. Il est aussi remarqué que 8,9% d'enlèvements se font avec la collusion des autorités en 2011 (Castillo, 2003 ; CNDH, 2009 ; CNDH, 2011).

Ici, une contradiction est perceptible. Il est souvent admis que l'éloignement des autorités rend les migrant.es plus sensibles aux agressions ; cependant, les régions les plus contrôlées sont les plus dangereuses et le contact avec les autorités peut aussi signifier une agression dans le cadre de la clandestinité. Dans une espèce de double contrainte, les

⁵⁰ Pour approfondir sur la dynamique migratoire à Tabasco, voir Isacson, A., Meyer, M. & Smith, H., (2017), *Mexico's southern border. Security, Central American Migration, and U.S. Policy*, Washington DC : WOLA.

autorités ne sont pas uniquement sur la route migratoire pour contrôler et expulser, mais aussi pour abuser et tirer profit des personnes. Sous prétexte de défendre la sécurité nationale, des autorités corrompues abusent des migrant.es. Toutes les agences policières abusent de leur pouvoir et font des contrôles arbitraires qui donnent lieu à des violations des droits humains, des vols, des pots de vin, des violences sexuelles, de la violence physique, de l'imposition du droit de passage, du kidnapping (Aragón, 2014 ; Castillo, 2005 ; CNDH, 2009 ; 2011 ; Gómez Romero, 2016 ; Schiavon, 2015 ; Solís García, 2011 ; Wihtol de Wenden, 2016). Les autorités contribuent même à la marchandisation des migrant.es : par exemple, des membres de la police des États et des municipalités sont impliqués dans 16 cas d'enlèvement de migrant.es (Aikin Araluce & González Arias, 2017 ; CNDH, 2009 ; CNDH, 2011 ; Isacson & Meyer, 2012). Ce comportement des autorités est perçu comme « méchant/négatif » par 3,2% de Guatémaltèques, 11,7% de Honduriens et 13,2% de Salvadoriens expulsés du Mexique en 2016 (EMIF, 2018).

Aussi, un sentiment de méfiance envers les autorités s'implante parmi les migrant.es. Leur évitement se fait pour protéger le voyage et la vie et, même en cas d'urgence (à la suite d'un crime à signaler, par exemple), les migrant.es s'abstiennent de se rapprocher des autorités, soit pour continuer le voyage, soit parce que les migrant.es savent que l'accès à la justice est limité pour eux. La désinformation sur les autorités et procédures influe aussi sur les plaintes non-faites des migrant.es agressé.es, faiblement scolarisé.es, qui sont aussi ceux qui ont le moins de ressources pour éviter la violence (Guerrero Ortiz & Jaramillo Cardona, 2015). Ainsi, un pourcentage minime dépose une plainte devant les autorités : 6,6% de migrant.es agressé.es sur la route du Pacifique portent plainte (Hernández López, 2016). Dans le cas du kidnapping, 60 migrant.es portent plainte entre juin 2009 et juin 2010 (CNDH, 2011). Ce manque de sanctions crée un contexte qui perpétue l'abus dans des dimensions qui permettent à quelques auteurs de parler d'une crise humanitaire (Benítez Manaut, 2011 ; Schiavon, 2015). La présence croissante de populations vulnérables (femmes, mineurs, minorités ethniques et la communauté LGBT+) dans un pays normé par la domination masculine entraîne un désavantage au niveau social, normatif, symbolique et institutionnel. La route migratoire où ces groupes sont agressés reflète cette hiérarchisation. Pour éviter les attaques, une des stratégies de survie pour ces groupes est de trouver un homme protecteur (Asakura & Torres Falcón, 2013 ; Willers, 2016 ; Winton, 2017). On estime que les femmes sont victimes de 4% des agressions (Hernández López, 2016) et de 15,7% d'enlèvements (CNDH, 2011). Les corps de ces populations sont cible de marchandisation et de

chosification, la probabilité de tomber dans des réseaux de trafic humain est plus forte (Izcara Palacios, 2017a ; Morales Hernández, 2014). Pour la migration féminine, en particulier, le sexe et le viol deviennent des moyens de paiement sur la route migratoire (Izcara Palacios, 2017a ; Vogt, 2016 ; Willers, 2016). L'incapacité d'une gestion migratoire dans le respect de la loi nationale et internationale, s'aggrave quand des populations spécifiques, telles que les mineurs et les femmes, deviennent plus nombreuses sur la route migratoire. Les mineurs, par exemple, sont traités comme des adultes en 2014 et sont expulsés sans que leurs cas soient étudiés⁵¹ (Varela Huerta, 2015 ; Pérez Fuentes, 2014). Les femmes, pour leur part, ne reçoivent aucun soutien de santé reproductive ou de prévention de crimes sexuels et de violence de genre (Acuña González, 2016).

Les abus s'étendent envers d'autres acteurs. Des communautés voisines de la route migratoire se méfient des migrant.es et développent une attitude et des comportements racistes qui s'expriment par des attaques physiques envers les migrant.es et des actions contre les institutions solidaires. Ces agressions peuvent être aussi récurrentes que celles du crime organisé (Aikin Araluce & González Arias, 2017 ; Dresel, 2012 ; Mainwaring & Brigden, 2016 ; Vogt, 2015). Un exemple est le centre d'attention aux migrant.es de la municipalité de Chacahuities, Oaxaca. Fondé en 2014 par le prêtre Alejandro Solalinde, il accueille les migrant.es irrégulier.es qui cherchent à se nourrir, à dormir ou à s'orienter juridiquement. Depuis sa fondation, les migrant.es qui y arrivaient ont été harcelé.es par les habitants, par les autorités et par des groupes criminels. Même le président municipal a promis la fermeture du centre pendant sa campagne électorale (Briseño, 2017 ; Tourliere, 2017).

L'éloignement de la loi permet à d'autres habitants, travailleurs des compagnies de transports (train, bus, etc.) d'en profiter économiquement et d'imposer un droit de passage en utilisant la menace (Aragón, 2014). Les personnes en charge de la sécurité de *La Bestia* par exemple, demandent un paiement pour monter dans le train. Ils sont responsables de 5% des 1 813 agressions enregistrées par *FM4 Paso Libre* à la Ville de Guadalajara, Jalisco (Hernández López, 2016). Les migrant.es basculent aussi dans la criminalité en volant aux autres migrant.es et en s'intégrant- volontairement ou pas- dans le réseau du crime organisé en tant que main-d'œuvre pas chère. Le rapprochement entre

⁵¹ Entre 2012 et 2015 le nombre de mineurs étranger.es retenu.es par l'INM augmente de 6,107 à 35,704, respectivement. L'âge de cette population se situe entre 0 et 11 ans. On estime à 37 759 le nombre de mineurs expulsé.es en 2016, 26 835, en 2018 et 22 035, en 2021 (Unidad de Política Migratoria, 2021).

migrant.es et organisations criminelles se fait à travers le partage des routes clandestines. Après 2001, les narcotrafiquants sont aussi envoyés à la clandestinité par le nouveau régime. De nouvelles routes s'ouvrent dans tout le pays et les organisations fleurissent face à un État mexicain faible. Sur la route migratoire, deux groupes dominant : les *Zetas* et le cartel du Gulf, leur territoire est Chiapas-Tabasco-Veracruz-Tamaulipas-Texas (Benítez Manuat, 2011 ; Rosenblum & Brick, 2011). Ces groupes criminels se rendent compte qu'ils peuvent disposer de la vie et de la mort des migrant.es (Izcara Palacios, 2016). Ces organisations font preuve d'une capacité d'adaptation à travers de nouvelles formes d'agressions et l'intégration de nouvelles technologies telles que l'utilisation du téléphone portable (Barros, 2017).

Ainsi, une relation entre migration et violence se noue dans le cadre du contrôle migratoire. Les agresseurs de la route migratoire exercent une relation de pouvoir afin de tirer profit des migrant.es irrégulier.es, et cela est encouragé par la corruption et la non-action des autorités. Ce contexte permet de renforcer l'idée que l'irrégularité enlève la protection juridique et la possession de droits (Alvarez Velasco, 2011). Dans le cas des migrantes et mineurs, la protection de la frontière est devenue un prétexte pour la perpétuation de la violence infantile et la violence de genre (Cao, 2017).

Les conséquences de cette politique soutenue par les autorités et figures politiques mexicaines et états-uniennes sont visibles dans les chiffres des personnes disparues et/ou morts qui circulent officiellement et officieusement : la *Procuraduría General de la República* estime à 228 les étrangers disparus entre 2014 et 2017, dont 138 (60%) sont des Centraméricain.es du TNAC (Villa y Caña, 2018). Le programme *Missing Migrants* indique qu'environ 834 migrant.es sont morts et 19 migrant.es sont perdus au Mexique entre 2014 et 2019 (OIM, 2019). Pour sa part, le *Movimiento Migrante Centroamericano* (Mouvement Migrant Centraméricain) estime à 70 000 les migrant.es disparu.es entre 2008 et 2018, se basant sur les informations des organisations civiles et la *Comisión Nacional de Derechos Humanos* (Paz Alfaro, 2018). Cette dernière organise la *Caravana* des mères de migrant.es disparu.es depuis 2005. Cette manifestation part de l'Amérique centrale vers la frontière Nord du Mexique pour permettre le dialogue entre les familles, les associations civiles et les autorités dans le cadre de l'enquête sur leurs enfants perdus (Movimiento Migrante Mesoamericano, 2019).

Un contexte de « sélection naturelle » s'implante ainsi sur la route migratoire pour affaiblir les migrant.es et filtrer les plus fort.es (Feldmann & Durand, 2008). Pour ceux et celles qui ne réussissent pas, le rôle des autorités mexicaines est celui d'organiser et de

gérer la mort. Cette attitude peut être constatée avec la gestion des massacres de 2010 et 2012 quand des fosses clandestines⁵² sont trouvées avec des centaines de corps des migrant.es tué.es par le crime organisé. Face à la découverte des fosses, les autorités gèrent les corps, mais aucune responsabilité n'est établie. (Cornelio Landero, 2015 ; Dresel, 2012 ; Islas Rodríguez, Molina González, & Camargo Pacheco, 2016 ; Varela Huerta, 2017). Dans le nouveau régime de mobilité, les migrant.es sont pris au piège entre crime organisé et autorités (Aragón, 2014 ; Benítez Manuat, 2011).

2.2.4. Les solidarités de la route

Face à la recrudescence des difficultés de la route migratoire, des espaces solidaires ont vu le jour pour aider à la survie des migrant.es. Dans le nouveau régime de mobilité, ces espaces se consolident avec la lutte contre la migration irrégulière massive qui met en évidence la nécessité de s'engager pour la cause migrante. Ainsi, les ONG, les églises émergent comme des espaces légaux de soulagement face au système d'endiguement des immigré.es irrégulier.es (Brigden, 2012 ; Brigden & Vogt, 2015 ; Riediger Rôhm, 2013 ; Santos Ramirez, 2020 ; Vega Macías, 2017 ; Willers, 2016). Il existe plus de 80 institutions le long de la route du Mexique et presque tous les États sont concernés (Vogt, 2015). Des expressions sporadiques et plus personnelles de solidarité peuvent avoir lieu pendant le voyage : des habitants qui offrent à manger ou à boire et même des postes de travail pour financer le voyage, des personnes rencontrées sur la route qui aident les migrant.es par sympathie et pas pour le profit- par exemple, des conducteurs communautaires qui connaissent la localité et qui servent de guides (Castillo, 2000).

Dans les années 1990, un sentiment d'empathie naît aux deux frontières où la souffrance des Mexicains qui partent vers les États-Unis est déjà connue. Ce parallélisme fait naître une solidarité dans la société civile et même au niveau officiel avec les Groupes Beta⁵³. Ce phénomène s'étend à l'intérieur du pays dans une espèce de « révolution éthique » ou de « solidarité morale » qui va à l'encontre de l'agir institutionnel

⁵² Entre 2006 et 2016, 1 978 fosses sont trouvées dans 24 états du Mexique. On y trouve 2 884 corps, 324 crânes, 217 squelettes, 799 restes squelettiques et des milliers de restes et fragments d'os correspondant à un nombre d'individus encore indéterminé. En 2018, 1 738 autres victimes sont identifiées (Guillén, Torres, & Turati, 2018).

⁵³ La loi migratoire mexicaine de 2011 établit la création de ces groupes pour apporter une aide humanitaire, assistance migratoire, orientation et information juridique aux migrant.es sans tenir compte de leur nationalité ou statut migratoire. Actuellement, il existe 22 groupes dans 9 états du pays : la Basse Californie, Sonora, Chihuahua, Coahuila, Tamaulipas, Veracruz, Tabasco, Chiapas y Oaxaca (INM, 2017b).

d'endiguement de la migration et cherche à défendre les droits humains des migrant.es ainsi qu'à soulager les souffrances du voyage (Alioua, 2011). Au Mexique, les noms d'Alejandro Solalinde et *las Patronas* (les patronnes) circulent dans tout le pays grâce à leur engagement pour améliorer l'alimentation, la santé, l'orientation juridique et l'hébergement des migrant.es face au durcissement frontalier (Gómez Romero, 2016).

Face à la militarisation des routes migratoires dans les années 2000, les centres d'hébergement établissent un réseau de soutien aux migrant.es au niveau national. Ce réseau vise à donner une assistance humanitaire aux migrant.es mais, aussi, à documenter et informer des violations des droits de l'homme dont les migrant.es sont victimes (López, 2017). Par exemple, après le *Plan Frontera Sur*, les associations migrantes promeuvent la réunion *Derechos Humanos de las Personas en Contextos de Migración* en 2015 à Tapachula, Chiapas avec 7 *Ombudsman*⁵⁴ centraméricains pour travailler sur des protocoles d'attention humanitaire pour les migrant.es (CNDH, 2015). L'existence de toutes ces aides qui fonctionnent avec des donations est déterminante durant le voyage vers les États-Unis. Même si elles ne sont pas suffisantes pour, elles arrivent à atténuer la souffrance de la migration irrégulière (Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017).

Mais la société de transit, en dehors des associations civiles, reste globalement silencieuse quand il s'agit de réclamer justice pour les migrant.es. Les assassinats répétitifs de migrant.es ne suscitent pas la même attention de la part de la société mexicaine qui s'intéresse davantage à d'autres événements, comme les manifestations pour les 43 étudiants mexicains disparus (Hernandez Castillo ; 2019).

2.3. Une nouvelle donne migratoire en Amérique centrale : le dépouillement des futurs migrant.es dans les pays d'origine

Si les politiques de contrôle migratoire deviennent plus strictes dans la gestion du flux migratoire, elles n'ont pas réussi à arrêter la migration irrégulière vers le Nord. Qualifiée de diaspora, la migration irrégulière centraméricaine continue à se renouveler face au durcissement du contrôle migratoire aux États-Unis et au Mexique. En oubliant de travailler sur la source de la migration dans les pays d'origine, les politiques migratoires montrent leur inefficacité (Nevins & Dunn, 2008 ; Tandonnet, 2007 ;

⁵⁴ Médiateur en charge de recueillir les plaintes des individus contre l'action ou les abus des autorités (Moreno Collado, 1998).

Tapinos, 2013). Sans guerre, ces populations se dirigent vers le Nord pour éviter les crises économiques, la pression démographique et les gouvernements inefficaces. De même, une migration de réunification familiale se joint à ce flux qui a perdu l'espoir d'un futur aux pays d'origine (Cortés Ramos, 2003 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Flores Fonseca, 2016 ; Gómez Johnson, 2015 ; Izcara Palacios & Andrade Rubio, 2014 ; Knox, 2017 ; Nevins & Dunn, 2008 ; Schiavon, 2015 ; Villafuerte Solis & Garcia Aguilar, 2017).

La nécessité de partir donne une impulsion aux migrant.es pour affronter une route et un accueil hostiles au Nord. Affaibli.es par les conditions de départ, ces migrant.es cherchent dans la migration internationale une réduction des inégalités à partir de la fluidité, la flexibilité et le dynamisme économique, social et culturel (Wihtol de Wenden, 2009). Face aux crises, la richesse des pays du Nord attire les ressortissants de l'Amérique centrale fatigués de l'instabilité politique et de l'insécurité. Dans ce sens, les progrès de la communication, la baisse des coûts de transport, le développement des réseaux sociaux et l'internationalisation du trafic de migrant.es continuent à nourrir le « rêve américain » (Ghosh, 2013). La dite globalisation alimente l'imaginaire à travers les images projetées dans les médias qui font la promotion de la richesse des autres pays développés. Une aspiration naît chez ceux et celles qui désirent un meilleur statut socio-économique et un meilleur respect de leurs droits (Simon, 2008 ; Wihtol de Wenden, 2013).

Si les pays qui favorisent le contrôle migratoire restrictif ne s'intéressent pas aux sources de la migration irrégulière, c'est que cela implique reconnaître l'humanité des flux migratoires, les migrant.es et leur projet. Ces pays préfèrent contribuer à l'image partielle et négative des migrations en tant que masse inconnue, dont il faut avoir peur et qu'il faut expulser- des terroristes ou des communistes, selon le discours officiel (Ghosh, 2013 ; Nevins & Dunn, 2008). De même, cet agir enferme la migration dans un cercle vicieux de reproduction à travers le contrôle et l'aggravation de la situation dans les pays de départ, en assurant ainsi la disponibilité de main-d'œuvre (Wihtol de Wenden, 2009a). Ainsi, l'offre des travaux peu qualifiés, l'écart des salaires entre le Nord et le Sud et l'inefficacité des mesures de contrôle migratoire perpétuent la migration comme phénomène inévitable et structurel (Schiavon, 2015).

Dans les pays de départ, les premiers acteurs de l'émigration sont les gouvernements locaux. Les institutions officielles et les administrations sont accusées par leurs citoyens de contribuer à la rupture des futurs migrant.es avec leur pays d'origine. La négligence, la corruption et l'indifférence envers les populations privées de protections

positionnent l'État comme un acteur important dans la généralisation des processus de départ (Ghosh, 2013 ; Simon, 1995).

En 2018, les pays du TNAC sont caractérisés comme des démocraties faibles. Ils sont définis comme des « régimes hybrides » dont les faiblesses révèlent l'inefficacité du fonctionnement du gouvernement, la corruption, l'état de droit faible, des élections entachées d'irrégularités et les libertés civiles limitées. En plus, leurs sociétés se caractérisent par une faible participation politique (The Economist Intelligence Unit, 2019). Face au manque de liberté et de justice, un mécontentement naît au sein des sociétés centraméricaines nombreuses et jeunes. La densité de population est, en moyenne, plus de 3 fois supérieure à la densité de population aux États-Unis et environ 10 ans plus jeune (World Bank Group, 2019).

La gouvernance politique perpétue l'affaiblissement des populations à travers la mise en place de politiques d'ajustement structurel qui provoquent la crise économique. Dans ces pays, les populations moins protégées souffrent du chômage, de la pauvreté et de l'écart des revenus (Baby-Collin, Cortes, & Faret, 2009 ; Simon, 2015). Le PIB par habitant des pays centraméricains est environ 1/16 du PIB par habitant des États-Unis (World Bank Group, 2019). Les pays de l'Amérique centrale ne peuvent pas offrir économiquement un meilleur niveau de vie à ces citoyens et la sortie de la pauvreté devient l'objectif principal à l'étranger. En produisant des populations pauvres et exclues, ce système économique, qui n'offre pas de protections institutionnalisées, assure l'insertion et l'offre de main-d'œuvre pas chère, pas qualifiée, mais productive dans le marché global (López Recinos, 2013 ; Sassen, 2010 ; Schiavon, 2015).

L'incapacité à garantir la sécurité de la société face à la violence contribue aussi aux critiques envers les gouvernements centraméricains. Provoquant une mobilité interne et internationale, la violence des organisations criminelles, comme les *maras* et les narcotrafiquants, et des agences policières s'est implantée comme un des problèmes aigus de la région. Au niveau individuel, le fait d'être victime d'un délit, ainsi que l'expérience de la corruption, sont liés à l'intention de migrer (Hiskey, Malone, & Orcés, 2014).

Quelques populations sont particulièrement touchées : les communautés indigènes et les paysans, mais aussi les femmes et les mineurs. Historiquement exclues, les deux premières communautés subissent les expulsions forcées de leurs terres, pendant que les femmes et mineurs qui partent sont le symptôme d'un contexte social de violence structurelle, de machisme et de criminalité, qui n'offre pas de futur aux jeunes et aux femmes (Asakura & Torres Falcón, 2013 ; Flacso Honduras, 2019 ; Musalo & Ceriani

Cernadas, 2015 ; Simon, 1995). Un changement dans la dynamique de l'emploi justifie aussi la présence de femmes et des mineurs sur la route des États-Unis. En 2011, 4,2 millions de migrantes irrégulières et 1,1 million d'enfants irréguliers résident aux États-Unis (Rosenblum & Brick, 2011).

Un dernier point faible des administrations du TNAC concerne la gestion des risques naturels. Situés dans une région exposée aux aléas environnementaux, plus de 90% de la population et plus de 50% du territoire des trois pays sont exposés à deux ou plus évènements (Dilley et al., 2005). Étant dans un risque *haut* et encore plus pour des évènements comme les tremblements de terre, les tsunamis, les cyclones tropicaux, inondations et sécheresses, ces pays ne possèdent pas les moyens pour une réponse aux catastrophes naturelles qui exigent un certain niveau de gouvernance, d'égalité, de sécurité alimentaire et des mesures de réduction du risque de désastres qui sont hors d'atteinte (INFORM, 2018).

Face à ces conditions, diverses populations sont privées de protections et les gouvernements sont favorables à l'émigration comme solution au chômage, comme source de devises transférées par les émigrés à leurs proches qui restent en Amérique centrale, et comme « soupape de sûreté » face à la pression sociale (Aragón, 2014 ; Baby-Collin, Cortes & Faret, 2009 ; Castillo, 2000 ; Schiavon, 2015). En mettant en place une économie parallèle, l'émigration aide au maintien de l'économie nationale et à la survie des groupes domestiques (Le Blanc, 2010). Cependant, les transferts d'argent des émigrés ne peuvent pas remplacer un plan de développement, ni justifier le désengagement des politiques publiques et de l'aide au développement (Baby-Collin, Cortes, & Faret, 2009). Ainsi, l'acceptation gouvernementale de l'émigration contribue à la reproduction des conditions qui perpétuent la migration, avec des conséquences qui troublent la structure démographique. Dans certaines communautés où les jeunes hommes partent davantage, la disponibilité de main-d'œuvre diminue et la population se compose plutôt de femmes, mineurs et/ou personnes âgées (Schiavon, 2015).

En 2010, 1,3% de la population états-unienne est d'origine centraméricaine, dont plus de 3,3 millions sont ressortissants du TNAC (U.S. Census Bureau, 2011). La présence de cette population constitue un soutien transnational pour les familles qui restent en Amérique centrale. La migration étant un processus social dont déclenchement provoque une réaction en chaîne qui fait évoluer la composition et le volume du flux migratoire, ainsi qu'une motivation pour les futur.es migrant.es (Aragón, 2014 ; Nevins & Dunn, 2008). Les liens forgés depuis plus de 50 ans prennent la forme d'une structure

sociale et relationnelle qui constitue le cœur d'un réseau social. En organisant le processus migratoire, les réseaux sociaux perpétuent la dynamique migratoire, sur la base de logiques établies et de mobilité auto-entretenu par les transferts de fonds (Body-Gendrot, 1991 ; Faret, 2003 ; Wihtol de Wenden, 2013). Construit par des liens de parenté, d'amitié et/ou d'origines communes, ce réseau peut garantir la prise en charge de leur hébergement et/ou la recherche d'emploi, représentant ainsi un soutien face au choc initial et la discrimination subie (Body-Gendrot, 1991 ; Tandonnet, 2007). Le regroupement familial en est un exemple. Avec le désir de se retrouver, les parents habitant aux États-Unis organisent le voyage vers le Nord de leurs enfants, alors que ces derniers affrontent la route migratoire avec l'espoir de trouver un futur au Nord (Musalo & Ceriani Cernadas, 2015 ; Schiavon, 2015).

En bloquant la mobilité de certaines populations, l'absence de ce réseau formé par la tradition, la culture de la migration ou par des ressources relationnelles est source d'inégalité parmi ceux et celles qui souhaitent partir de la région (Tandonnet, 2007). Il constitue un capital social initial qui permet l'accès aux passages clandestins, aux réseaux des passeurs fiables et, donc, à la migration internationale (Simon, 2008).

2.3.1. Guatemala : migration et réduction des inégalités entre Sud et Nord

La migration de mineur.es guatémaltèques est la plus représentée dans la statistique mexicaine, 88 014 mineur.es sont présentés à l'autorité migratoire depuis 2014, parce qu'ils ne peuvent pas justifier d'un séjour régulier (Unidad de Política Migratoria, 2021). La population guatémaltèque entre 10 et 24 ans est la plus significative du TNAC, 31.7% en 2020. La fin de la guerre ne signifie pas pour les jeunes, ni pour la population en général, une meilleure qualité de vie. Les conditions de l'après-guerre continuent à marquer les inégalités à l'intérieur du pays. En 2016, l'indice Gini révèle une inégalité à 48.5% selon la Banque Mondiale et, appliqué à la distribution de la terre, cet indice estimé à 84% est toujours problématique (OXFAM, 2016). En 2018, la terre est toujours une source des inégalités et de pratiques qui excluent les paysans et les communautés indigènes, notamment mayas. Une violence enracinée contre les populations rurales de la part des mégaprojets et activités économiques, telles que l'exploitation minière à ciel ouvert, l'hydroélectrique, le tourisme et l'agro-industrie,

produit le non-respect des droits humains et la violence physique et matérielle contre ces populations dépossédées historiquement. Le brulage et la destruction de maisons, aliments et animaux sont couramment pratiqués pour forcer la vente des parcelles. Aucune solution ou alternative de relocalisation, retour ou accès à la justice ne leur est pas offerte, ni de la part des entreprises, ni de celle du gouvernement, qui participe aux expulsions à travers la *Policía Nacional Civil*, l'Armée ou le *Consejo Nacional de áreas Protegidas*. Les zones rurales sont abandonnées et le recours à la mobilité à l'intérieur du pays et à l'international s'avère nécessaire face au risque de dénutrition et maladies (CIDH, 2018).

De même, l'après-guerre ne signifie pas la paix. Selon le *Global Peace Index* 2019, le Guatemala présente des déficiences dans la sûreté et la sécurité nationales à cause des hauts niveaux de criminalité, d'homicides et d'instabilité politique (Economics for peace, 2019). Bien que ce ne soit pas le pays le plus dangereux, le taux d'homicides intentionnels est de 27 pour 100 000 habitants, se situant au-dessus de pays comme les États-Unis (5) ou la France (1) (World Bank Group, 2019).

La violence de la part du crime organisé, tels les narcotrafiquants, les réseaux d'extorsion et autres activités illicites, est aussi liée à la mobilité. Une grande partie des migrant.es internes et internationaux dépendent de ces organisations criminelles et leurs agressions, dont font partie le contrôle du territoire, la violence sexuelle et le recrutement des enfants et adolescents. La prolifération de la violence et des gangs reflète aussi l'exclusion et les inégalités, dans un pays où environ 12 000 membres des *maras* et leurs familles tirent des revenus de ces activités illicites en 2012 (CIDH, 2018).

Envahi par la corruption, le pays manque de protection et de conditions de vie favorables. La perception de la corruption sature les esprits de la population et positionne le pays à la quatrième place du continent américain. Récemment, des charges de corruption ont été portées contre l'ancien président Otto Pérez Molina qui démissionne de son poste en 2015 (Transparency International, 2018). L'affaiblissement des institutions publiques se caractérise par le manque de capacité et de ressources économiques pour adopter des mesures nécessaires à la formation des fonctionnaires, améliorer les structures étatiques et définir des politiques publiques (CIDH, 2018). Cette corruption et faiblesse gouvernementales laisse de côté le développement d'une infrastructure, l'amélioration de l'accès aux services sanitaires de base et à l'eau potable. La population est touchée ainsi par une déficience nutritionnelle, la pauvreté extrême et un ratio de dépendance important. Économiquement, un salaire minimum de 310.65

dollars et un indice de développement humain bas, à 0,65 points, contrastent avec les pays développés où un.e travailleur.se est payé.e 4 fois plus (OIT, 2019).

Tous ces indicateurs affectent la capacité du pays à faire face à l'exposition aux événements climatiques. Le manque d'une politique de prévention et d'alerte précoce, d'infrastructure médicale et d'assurances pour les biens matériels situe le pays à un bas niveau de préparation et à un haut niveau de susceptibilité aux catastrophes naturelles (Heintze et al., 2018).

En somme, on observe une atteinte à divers droits humains tels que le droit à un niveau de vie adéquat, à la liberté de circulation, à la liberté de résidence, au logement, à la santé, à l'éducation, à l'emploi et à la vie familiale (CIDH, 2018). Fuyant ces conditions, une moyenne annuelle de 110 676 personnes part du pays, environ 303 personnes par jour depuis 2010. La migration féminine augmente et les mineurs représentent 2,5% du flux. Les principales destinations sont les États-Unis, le Mexique, le Canada, l'Espagne et l'Italie. Environ 63% des personnes arrivent à leur destination. En profitant des liens historiques qui permettent l'intégration sociale et économique des nouveau arrivants, les États-Unis sont la destination par excellence. Plus de 80% des Guatémaltèques y partent pour trouver un travail ou obtenir plus de revenus, 72% des émigré.es sont en âge de travailler. Plus de 50% envoient l'argent aux parents restés au pays et sont célibataires. En 2016, plus de 6,2 millions de personnes en bénéficient et reçoivent environ 379 dollars par mois (OIM, 2017). Économiquement, cette émigration représente 9,5 milliards de dollars en 2019 (Banco de Guatemala, 2019).

Que la majorité de la migration soit plutôt masculine, jeune et célibataire, questionne la migration guatémaltèque à partir du point de vue de la masculinité. Dans un contexte transnational, la migration irrégulière se normalise et devient une preuve de masculinité, un rite d'initiation patriarcal. Ainsi, le travail masculin migrant serait produit par le patriarcat au bénéfice du capital états-unien. Ce qui génère des masculinités dominées et marginalisées dans le contexte de l'irrégularité (Dietrich, 2016).

2.3.2. Familles et *maras* au Salvador : le double visage des réseaux transnationaux

En 2013, la population salvadorienne est la quatrième population hispanique la plus importante aux États-Unis avec plus de 1,9 million de personnes sur le territoire

états-unien (Lopez, 2015b). En 2018, le pays reçoit \$5,4 millions USD en transferts, dont 93% arrivent des États-Unis (Banco Central de Reserva de El Salvador, 2019).

Pendant le mandat du président Francisco Flores (1999-2004), une politique pour élargir les liens avec les exilés et développer les communautés d'origine se met en place. En reconnaissant cette société transnationale, le gouvernement cherche à mitiger les effets de l'émigration (Simon, 2015). En 2020, l'émigration reste dans le répertoire des possibles des Salvadoriens. Le plan entrepris par Flores manque de neutralité politique et un favoritisme envers les communautés par le parti politique présidentiel (ARENA) se constate dans son application. Même si ce programme positionne les émigrés comme acteurs.trices de la coopération internationale, son application dénonce que le développement du Salvador doit intégrer d'autres acteurs sociaux, économiques et politiques (Flores Jovel, 2011).

Ni le développement économique ni le développement humain n'ont trouvé un terrain fertile au Salvador. Le PIB par habitant se situant à 3 889,3 dollars en 2017 contraste avec ceux des pays développés comme les États-Unis (\$59 927,9) ou la France (\$38 484,2) (World Bank Group, 2019). Le développement humain, étant le plus haut du TNAC en 2018, équivaut à 0.67 points, un développement moyen qui manque d'infrastructure éducative et médicale et de parité entre hommes et femmes (UNDP, 2019). Les inégalités moins visibles révèlent un indice Gini de 38%, plus favorable que celui des États-Unis estimé à 41,5% (World Bank Group, 2019) et la pauvreté extrême s'est réduite de 28,2% en 1991 à 10,8% en 2007 (Pleitez & Vásquez, 2009). Cependant, les Salvadoriens continuent à partir à l'intérieur du pays et à l'international pour des raisons économiques. Environ 57% changent de résidence au pays pour chercher un emploi ou pour chercher de meilleures conditions de vie (Ministerio de Justicia y Seguridad Pública, 2018). Le manque de protections face au système économique qui accentue le processus de segmentation de la société, l'inégalité et l'injustice affectent plutôt les jeunes et les paysans. Il est estimé qu'environ 1 million de Salvadoriens émigrent entre 1992 et 2007 ; dont environ 62,4% sont des hommes. Ils privilégient l'Amérique du Nord, notamment les États-Unis (94,4%), mais partent aussi vers l'Europe (1,58%) et dans d'autres pays de l'Amérique centrale (1,55%) (DIGESTYC, 2009).

Une jeunesse marginalisée caractérise le Salvador de l'après-guerre qui se constitue en groupes pour revendiquer une identité, avant de dériver par la suite vers la montée de *maras*, de la violence et de l'insécurité publique. (González, 1997). Ces trois aspects sont la troisième cause de mobilité. En 1990, les *maras* s'implantent au Salvador,

où il existe déjà un contexte de violence et une faible capacité de contrôle par les pouvoirs publics (Simon, 2015). À partir de l'année 2000, les *maras* développent leur organisation et étendent leur activité en se liant au narcotrafic et au crime organisé (Cruz, 2007). Ces gangs créent une économie souterraine à travers l'extorsion, le kidnapping, les vols et le service de « protection » (Flores Fonseca, 2014). Entre 2001 et 2003, une fois que les *maras* achèvent leur processus d'implantation, les gouvernements de l'Amérique centrale, notamment du Guatemala, le Honduras et le Salvador, déploient une politique de *mano dura* (main ferme) et de zéro tolérance (Cruz, 2007). Les gangs sont criminalisés en tant qu'associations illicites avec des peines de prison dans les gouvernements de Ricardo Maduro (2002-2006) au Honduras, Francisco Flores (1999-2004) puis Elias Antonio Saca (2004-2009) au Salvador et Alfonso Portillo (2000-2004) au Guatemala. La stratégie est la poursuite, les arrestations et l'emprisonnement de tous les membres des gangs. En conséquence, les prisons sont pleines de *mareros*, mais loin d'être une mesure qui permet d'en finir avec les gangs, l'emprisonnement des membres des *maras* produit l'effet inverse. À l'intérieur des prisons, les membres des gangs s'organisent soit pour générer des événements perturbants⁵⁵, soit pour perpétuer et gérer leurs activités illicites (Cruz, 2007 ; Flores Fonseca, 2014). L'isolement de la prison et la confluence des membres de gangs dans les prisons permet d'établir une communication entre les membres de différentes régions et de développer une organisation plus formelle et de longue portée. De la même manière, le lien avec le crime organisé et le narcotrafic se consolide à l'intérieur des institutions pénitentiaires, et de nouvelles pratiques d'économie criminelle apparaissent : les systèmes d'extorsion aux commerçants et aux entrepreneurs du transport public (Cruz, 2007). Cette politique favorise aussi l'exportation des gangs dans les années 2000. Les *maras* se consolident comme une organisation transnationale avec une présence dans les pays d'Amérique centrale, le Mexique et les États-Unis (Cruz, 2007). Au niveau de l'isthme centraméricain, elles étendent leur espace de domination vers plusieurs villes interconnectées par l'appartenance à l'une des grandes *maras*. Cette appartenance est aussi la cause de la violence régionale, utilisée pour défendre le territoire et l'identité. Ces groupes criminels arrivent au Mexique en prenant la route vers les États-Unis afin de fuir la politique de *mano dura*. Aux États-Unis, les *maras* sont considérées comme un groupe terroriste. Le FBI et le DHS travaillent sur l'enquête de la *Mara Salvatrucha* depuis 2004. À partir de 2006, d'autres agences gouvernementales

⁵⁵En 2003, 69 personnes meurent dans une bagarre entre deux groupes de gangs (18 et 13) et un incendie est provoqué à l'intérieur de la prison hondurienne *El Porvenir* (Dalton, 2003)

contribuent à l'enquête tel que le *Drug Enforcement Administration* (DEA), le *Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives* (ATF) et le *Federal Bureau of Prisons* (BOP). En 2008, la *Mara Salvatrucha* est fichée avec un haut degré de dangerosité pour la sécurité nationale états-unienne (Cruz, 2007 ; Zúñiga Núñez, 2016).

Les Salvadorien.nes fuient l'insécurité publique et la menace des *maras*. En 2018, le gouvernement annonce que 1,1% des familles sont touchées par la mobilité interne à cause de la violence. Pour éviter les représailles et la violence, environ 200 000 personnes se déplacent en 2016 suite à des menaces, homicides ou tentatives d'homicides (CIDH, 2018 ; Schiavon, 2015). Les gangs pratiquent la vengeance violente contre les personnes, autorités et autres acteurs qui agissent contre elles. Face à la violence, la désorganisation sociale et le manque d'institutions locales motivent la migration, particulièrement des mineurs qui ont deux options : soit s'y intégrer, soit les ignorer en risquant des représailles (Cruz, 2007 ; Varela Huerta, 2015 ; Simon, 2015). La peur des *maras* pousse beaucoup de Centraméricain.es à partir et éviter ainsi de faire partie des statistiques d'homicides intentionnels qui sont élevées dans les pays centraméricains. En 2016, le Salvador est le pays ayant le plus d'homicides intentionnels dans le monde, 83 pour 100 000 habitants. Le contraste est significatif avec le taux de 5 homicides aux États-Unis (World Bank Group, 2019).

Pour les cas des femmes, les statistiques indiquent la même tendance. En 2016, le taux de féminicides au Salvador est le plus élevé avec 15,7 pour 100 000 femmes (World Bank Group, 2019). En plus de la violence publique, les femmes centraméricaines qui migrent subissent une violence particulière que la communauté ou le conjoint exercent sur elles qui s'exprime physiquement et socialement à travers la discrimination, le viol, les menaces. (Asakura & Torres Falcón, 2013). De même, avec le basculement de l'emploi irrégulier vers d'autres secteurs d'emploi plus pérennes, la violence dite machiste de la société centraméricaine et qui est soutenue par un système judiciaire qui n'agit pas, particulièrement au Salvador et au Honduras, motivent le départ de femmes et enfants vers les États-Unis (Hallock, Ruiz Soto, & Fix, 2018).

Au détriment de la paix, la violence, presque normalisée dans ce pays, s'installe à travers la criminalité, mais aussi à travers l'instabilité politique (Economics for peace, 2019 ; Hiskey, Malone, & Orcés, 2014). Ce dernier aspect met en évidence la corruption des institutions officielles et l'agir dictatorial des agences policières. D'un côté, les anciens présidents salvadoriens Francisco Flores et Mauricio Funes (2009-2014) sont inculpés dans des affaires de corruption en 2015 et 2016, respectivement (CNN Español,

2015 ; El País, 2019) ; de l'autre côté, il est courant que, au prétexte de nouvelles mesures de sécurité contre les gangs, la Policía Nacional Civil et l'Armée exécutent aussi des actes de violence contre des individus ou familles (CIDH, 2018). Ainsi, une double violence - criminelle et étatique- touche celles et ceux qui ont moins de ressources sociales et économiques (Gómez Johnson, 2015 ; Ministerio de Justicia y Seguridad Pública, 2018). La violence s'est traduite en une exacerbation des relations de pouvoir entre les groupes dominants et les dominés qui caractérisent historiquement le pays (González, 1997). Ainsi, nous nous trouvons face à une migration d'exclus, de marginalisés et de démunis qui maintient l'ordre historique de distribution du pouvoir.

À ces conditions sociales et politiques s'ajoute l'aspect environnemental. On estime à 92% la population exposée à des événements climatiques et telluriques, le plus haut pourcentage du TNAC, vu la densité de population du pays, 308 personnes/km², aussi la plus haute de la région (Dilley et al., 2005 ; World Bank Group, 2019). En 2020, une série d'ouragans de catégorie élevée se sont abattus sur la région. Eta et Iota sont les plus fortes tempêtes de l'année et provoquent des dégâts, des morts et 5 millions de victimes. Le risque d'inondations et de déplacements des terres est constamment présent, ainsi que celui de tremblements de terre. Les effets économiques des événements les plus récents ne sont pas encore estimés, mais on attend un effet négatif pour diverses activités, notamment le secteur primaire (UN News, 2020).

2.3.3. Honduras : la « nature » entre exploitation et catastrophes

Les ouragans Eta et Iota sont l'expression la plus récente de la force climatique. Trois millions de victimes uniquement au Honduras, dont plus de 55 000 doivent abandonner leurs maisons et partir vers les centres d'hébergement d'urgence, pendant que 103 000 autres restent isolées. Le gouvernement investit 2 millions de dollars pour faire face à l'urgence en se concentrant sur la sécurité alimentaire et la santé (car période de pandémie de la COVID en parallèle) (OCHA, 2020). Dans la région, le Honduras et le Guatemala possèdent les niveaux les plus bas de développement de l'infrastructure publique face aux catastrophes naturelles. Cela est particulièrement le cas en ce qui concerne l'état de nutrition de la population, l'accès aux services sanitaires de base et à l'eau potable, la pauvreté extrême, le ratio de dépendance, le PIB per capita (\$2 480) et

l'Indice Gini- estimé à 50,5%, les deux derniers étant les moins favorables du TNAC (Heintze et al., 2018 ; World Bank Group, 2019).

Bien que le Honduras ne soit pas le pays le plus exposé aux catastrophes naturelles, il est le moins préparé pour y faire face. Au XXIème siècle, le pays traverse par des situations politiques qui ne permettent pas d'établir une organisation pour y faire face. Le coup d'État en 2009 contre le président José Manuel Zelaya Rosales, par exemple, nous parle aussi d'une démocratie inachevée qui favorise la préservation d'une classe économique privilégiée au détriment des classes populaires. En prétextant une attaque à la Constitution, l'opposition et l'armée capturent et envoient Zelaya en exil au Costa Rica. L'opposition prend le pouvoir de facto et déclare l'état d'exception, qui suspend les droits humains, notamment la liberté personnelle, d'association et de circulation. D'autres mesures comme les arrestations arbitraires, la militarisation du territoire, la discrimination raciale et l'utilisation excessive de la force de la part des autorités contribuent à la violation des droits humains et augmentent la peur de la population et le désir de partir (CIDH, 2009 ; Simon, 2015). Le coup d'État fut aussi un évènement économique qui se traduit par une décroissance, la réduction d'emplois, l'isolement international, l'insécurité et la répression. Des secteurs économiques telles que la construction, l'industrie, la manufacture et l'agriculture sont particulièrement touchés. Les revenus fiscaux diminuent de 13% et l'endettement interne augmente de 3,5% à 5,9%. Dans la dynamique migratoire, cet évènement contribue au départ des communautés, particulièrement des Garifunas, qui fuient les effets économiques (Castillo, 2020 ; Ríos, 2010).

Le coup d'État fut aussi l'expression du pouvoir de l'élite. L'élite économique qui accède au pouvoir politique œuvre afin de préserver ses intérêts corporatifs au détriment de l'intérêt national. Si des actions pour établir une démocratie sont entreprises, une désarticulation contraire provoquant l'épuisement de la démocratie maintient les mêmes problèmes structurels, à savoir : chômage, inégalité, exclusion et pauvreté ; y ajoute de nouveaux, dont corruption, impunité, crime organisé et violence. Ces derniers touchent aussi les institutions et organisations civiles qui n'ont plus de crédibilité. La population défavorisée souffre ainsi du désespoir et d'une rupture politique qui se manifeste dans l'abstentionnisme et la perte de confiance envers les institutions (Millet & Pérez, 2005 ; Sosa Iglesias, 2017).

Cette crise de l'État s'accompagne d'un nouveau régime productif d'exploitation de la terre à travers l'extractivisme (Sosa Iglesias, 2017). Un processus de privatisation

et de concentration de la terre se met en place et les terres sont vendues aux grandes entreprises pour l'exploitation agricole ou pour le développement touristique. Les Garifunas apparaissent à l'aube du nouveau siècle comme la population la plus touchée par la privatisation des terres communales⁵⁶. Appauvries, ces communautés, notamment au Nord-Est et aux Caraïbes, possèdent des niveaux importants d'émigration liés directement à l'expulsion violente de leurs terres et au manque d'opportunités (Quesada Avendaño 2017).

Ainsi, un aspect clé de ce système serait le maintien d'une population défavorisée. Même si la population considérée pauvre diminue en pourcentage (de 63,7% en 2001 à 60% en 2010), cependant, elle augmente en nombres réels, passant de 786 529 personnes en 2001 à 1 038 863 en 2010 (Flores Fonseca, 2014). En 2016, 60% de la population déclare vivre en situation de pauvreté, ses revenus étant en-dessous du coût du panier de produits de première nécessité. 30% de cette population vit une pauvreté chronique. En 2017, 64% des foyers vivent en contexte de pauvreté, dont 40% de pauvreté extrême (Coello Gomez, 2020). L'Indice de Développement Humain est le plus bas du TNAC (0.617) et révèle un faible accès à l'éducation, aux services médicaux et à l'électricité, ainsi qu'un taux considérable de chômage (UNDP, 2019). En 2015, une étude révèle que la propension à migrer est liée directement à un revenu inférieur au salaire minimum et inversement relationnée à l'âge, le niveau éducatif et à l'accès aux services publics (Quijada & Sierra, 2015).

Cette dynamique d'accumulation de capital positionne les familles rurales dépourvues de terre et d'autres possibilités dans une situation d'errance, à la recherche d'une meilleure vie (León Araya & Salazar Araya, 2016). Varela Huerta (2015) qualifie ce pouvoir de l'État comme un type de violence qui ne s'exprime pas uniquement au travers de politiques contre certains groupes sociaux, mais aussi à travers l'indifférence envers les souffrances de ceux qui ont moins de moyens économiques et humains (Gómez Johnson, 2015 ; López Recinos, 2013). Le gouvernement hondurien est dans l'incapacité à gérer l'insécurité sociale. Le système judiciaire souffre d'un manque de crédibilité face au haut niveau de criminalité et de violence (Millet & Pérez, 2005). Le Honduras est considéré comme le pays centraméricain le moins pacifique, suivi du Nicaragua et du

⁵⁶ Historiquement, les populations Garifunas souffrent d'une exclusion. Particulièrement les femmes garifunas sont discriminées par leur genre, leur race, leur position socioéconomique. Le marché du travail est fermé pour ce groupe d'origine rurale et l'émigration devient une solution. Cette communauté est attirée alors par des pays comme l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la France, la Suède, le Panama, le Costa Rica, le Cuba, le Brésil, le Canada et le Mexique (Castillo, 2020).

Salvador. Les trois pays présentent des déficiences dans la sûreté et la sécurité nationale. Les niveaux de criminalité, d'homicides (57 par 100 000 habitants) et d'instabilité politique détériorent le niveau de vie et la consolidation démocratique dans les trois pays (Economics for peace, 2019 ; World Bank Group, 2019). En 2015, les municipalités qui génèrent le plus de migrant.es sont aussi les municipalités avec le plus haut taux d'homicides : San Pedro Sula et Distrito Central, 147,15 et 80,9 homicides par 100 000 personnes respectivement.

Les gangs sont la source principale de la violence sociale, 28% des personnes les signalent comme agresseurs (CIPPDV, 2015). Ils sont aussi liés au trafic de drogues, d'armes et personnes. En 2004, ils ont pris tellement de pouvoir avec 36 000 membres actifs que les 30 millions de dollars par an investis par le gouvernement n'évitent pas la croissance de ces organisations. L'agir des agences policières contribue à cette violence. Des cas de torture exécutée par la *Policía Nacional Civil* et des homicides extrajudiciaires de personnes détenues et d'enfants de la rue se constatent au début des années 2000 (Millet & Pérez, 2005). Cette décomposition sociale se reflète aussi chez les femmes. La violence machiste se révèle dans la violence domestique (2 725 plaintes en 2016), les féminicides (10,2 pour 100 000 femmes) et les crimes de haine (World Bank Group, 2019). Les jeunes sont aussi cible de la violence, en 2016 on estime que 71,2% des victimes ont entre 15 et 39 ans et les mineurs représentent 6,8% des homicides (Coello Gomez, 2020).

Il est remarquable d'observer la capacité de la population à vivre avec cette violence au Honduras et au Salvador, pendant que les taux de criminalité augmentent, la perception de cette criminalité diminue (Hiskey, Malone, & Orcés, 2014). Ce qui est contradictoire avec les raisons exprimées par les personnes en mobilité interne et internationale, qui énoncent toutes ces conditions comme les raisons de leur déplacement. En 2014, on estime 174 000 personnes en mobilité interne, dont les causes sont : la persécution et l'insécurité (67,9%), les menaces (20%), les assassinats (17%), les blessures subies personnellement (12%), les extorsions (10%) et la violence sexuelle, le squat de logement, le kidnapping et le recrutement forcé (13% ensemble) (CIDH, 2018). Cette population en mobilité interne est plutôt féminine, 51,3% de femme et 48,7% d'hommes, et les foyers avec mineurs sont enclins à souffrir plus souvent des agressions et de l'insécurité (CIPPDV, 2015).

Dans l'émigration, on estime que le flux est formé majoritairement (70%) par des hommes de moins de 35 ans. Ce groupe est le plus touché par le chômage (4,1% en 2018)

et le plus représenté dans le flux migratoire (91%) (Flores Fonseca, 2014). Le voyage au Nord représente une possibilité de devenir un individu, sujet capable d'offrir des études à ses enfants, d'acheter et de consommer (Castillo, 2020). Au chômage s'ajoutent d'autres causes : l'insécurité, la répression policière, la corruption, la sécheresse, les inondations, la violence domestique et le manque d'opportunités économiques (Flacso Honduras, 2019). On estime qu'environ 100 000 personnes, majoritairement entre 18 et 32 ans, abandonnent le pays annuellement. Une autre migration plus jeune se constate à partir des années 2010. Avec la mise en œuvre du DACA aux États-Unis, une rumeur de régularisation de tous les mineurs arrive au pays et motive le départ de mineurs et leurs familles. Avec cette idée, ceux qui arrivent à la frontière sud des États-Unis se rendent aux autorités migratoires. Les mineurs sont ainsi utilisés comme facilitateurs de la migration, alors que cette migration signifie plutôt une exposition au danger de la route par décision de leurs parents (Coello Gomez, 2020). Saisir cette opportunité de partir signifie une crise humanitaire déclarée par les États-Unis. Au Mexique, les mineur.es hondurien.es sont majoritaires dans les arrestations 43% en 2018 et 52% en 2019 (Unidad de Política Migratoria, 2021). Les familles qui profitent de cette occasion sont marquées par le manque d'accès aux programmes locaux de développement ou de soutien institutionnel. De même, il y a aussi un désir de réunification familiale pour certaines familles qui sont séparées au moment du DACA, les parents au Nord ne trouvant pas les mécanismes institutionnels pour faire venir leurs enfants tombent dans des mesures aux marges du cadre légal en les mettant en risque (Coello Gomez, 2020).

En 2019, les Honduriens habitant à l'étranger apportent 5.3 milliards de dollars en envoi d'argent (Banco Central de Honduras, 2019). Cette dynamique montre comment la relation entre Nord et Sud, à travers le besoin de revenus et d'emplois de la part des pays centraméricains et le besoin de main-d'œuvre à bas salaire des États-Unis, sert au renforcement des relations d'asservissement économique et de domination entre les pays (Burawoy, 2013 ; Sayad, 1999).

Chapitre 3. La migration de transit : un double schéma explicatif ?

Caractérisées par une tension entre mobilité et contrôle, les dynamiques migratoires donnent lieu au développement d'un double schéma interprétatif. D'une part, la migration est construite comme stratégie sociale (Wilcox, 2010), comme un droit humain (ONU, 2008), comme une pratique d'adaptation (Brzoska & Frohlich, 2016) ; une réponse aux besoins des personnes (Aquino Moreschi, 2009 ; Simon, 2008), voire une forme de résistance contre la violence (Vogt, 2016) et/ou manifestation de la capacité d'agir (*agency*) (Willers, 2016). D'autre part, la migration est de fait rendue de plus en plus sélective, à travers de mesures de contrôle migratoire dans les pays d'origine, de transit et d'accueil, afin d'endiguer, d'exclure et de marginaliser les flux migratoires non-désirés. La migration comme facteur d'exclusion, réaffirme les différences entre nationaux et étrangers en provoquant des souffrances propres à ceux et celles qui ne sont pas chez eux. La survie des populations non-désirées est souvent mise en danger par les mesures de contrôle migratoire qui appliquent un certain pouvoir sur les corps migrants (Castañeda Arredondo, 2016). Généralement, l'étranger.e irrégulier.e est l'objet d'une discrimination et d'une domination basées sur son lieu de naissance, la cible d'un contrôle coercitif qui diminue ses capacités. On en trouve des manifestations, à chaque fois moins acceptables, sur la route migratoire, dont la séparation des familles dans les centres de rétention et l'augmentation des migrant.es morts à la frontière. Cependant, il existe aussi des manifestations d'autonomie, comme le développement d'un savoir-migrer dans le transit qui permet de bénéficier économiquement de la « mondialisation par le bas » (Portes, 1999 ; Tarrus, 2015 ; Tarrus, Missaoui & Qacha, 2013).

Entre migration stratégique et migration affaiblissante, les personnes qui migrent de manière irrégulière se trouvent au centre de cette tension tout au long de leur mobilité. Cette tension organise les expériences vécues, tantôt en encourageant l'autonomie, tantôt en confirmant la domination subie. Au Mexique, la tension entre mobilité et contrôle-contention de la migration a un effet qui encourage les migrant.es soit à prendre plus de risques pendant la migration de transit, soit à renoncer à leur capacité d'agir dans les moments opportuns (Acuña González, 2016). Elle produit des visions polarisées de migrant.es irrégulier.es qui déterminent les actions individuelles et les rapports sociaux dans la migration.

On retrouve cette dualité dans la littérature et la tradition sociologiques, peut-être même renforcées dans le champ de la sociologie des migrations : d'un côté, la figure des migrant.es « agi » par le poids des déterminismes, des violences et dominations subies, l'image de « victime » souvent reliée à l'immigré.e ; d'un autre côté, la figure de l'acteur, doté d'une capacité réflexive et stratégique, qui est, elle aussi, également souvent reliée à l'émigré.e (Mazzella, 2016). Tout se passe comme si les migrant.es se trouvaient aux prises d'un entre-deux géographique, mais qui se fait aussi identitaire, existentiel et sociologique pendant la durée du transit.

L'objectif de ce chapitre sera dès lors d'élaborer et de mettre en discussion les éléments constitutifs de chacune de ces deux figures ; dans le but de construire une grille analytique qui permet de rendre visibles d'un point de vue expérientiel, mais aussi sociologique, les épreuves traversées par les migrant.es de transit, en évitant un double écueil symétrique que constituent de notre point de vue le prisme « victimisant », d'un côté, et celui « héroïsant », de l'autre. Rendre visibles, donner une épaisseur analytique aux épreuves individuelles dans les trajectoires migratoires est à la fois une question méthodologique et un outil pour interroger, de manière plus générale, la partition dichotomique de « l'agent.e » et de « l'acteur.trice » en sciences sociales (Castañeda Arredondo, 2016). Dans ce chapitre, en partant de la littérature sociologique, nous allons donc étudier les caractéristiques associées à chacune de ces deux figures, que ce soit pour décrire les déterminismes subis qui oblitèrent les capacités d'agir des migrant.es et leur libre arbitre ou pour leur conférer des capacités stratégiques, de réflexivité et d'autonomie. À la fin de ce chapitre, nous souhaitons également introduire d'autres éléments qui nous permettront de mieux comprendre la diversité des expériences migratoires. Ces éléments émanant d'autres courants sociologiques permettent d'aborder à différents niveaux l'expérience migratoire et les transformations de l'individu à travers les différents moments de la migration, offrant ainsi une nouvelle façon de voir et de penser les migrations de transit : non seulement par une perspective générale, mais aussi par une vision qui tient compte de l'hétérogénéité et de la diversité des « vulnérabilités » et des « ressources » de ce groupe en mouvement.

3.1. Les migrant.es agent.es : l'inévitable souffrance

La figure de l'agent s'inscrit dans une tradition sociologique précise. Cette figure décrit des individus définis par la position qu'ils occupent (Bourdieu, 1984) et qui sont prédisposés à agir d'une certaine manière en raison de leurs conditions sociales, de leurs caractéristiques d'origine et de leurs trajectoires sociales. L'agent se trouve dans un système de pouvoir caractérisé par la domination, la violence symbolique et l'imposition de règles du jeu. Ce système implique donc la production et la reproduction des inégalités et son analyse porte sur la manière dont le collectif s'inscrit dans l'individu, dans ses manières de faire et de penser (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968 ; Dubar, 2007). Dans cette perspective, les individus, a fortiori migrant.es, sont porteurs de déterminismes – à savoir idées, croyances, habitudes, pratiques collectives et des tendances communes - extérieurs à l'individu et qui conditionnent et leur comportement (Mesure, 2010). Ces forces agissent sur lui et restent constantes tant que les conditions dont dépendent ces faits sociaux sont elles-mêmes identiques (Durkheim, 1930). Dans l'étude des migrations, la figure sociologique de l'agent est intrinsèquement liée à celle de l'immigré.e, l'exilé.e, l'étranger.e qui dont la situation lui impose de remplir un rôle et des activités spécifiques dans la société. L'immigré est sans lieu, déplacé, inclassable. Il se situe à la frontière de l'être et du non-être social, de trop partout écrit, Pierre Bourdieu, dans la préface de *La double Absence* de Abdelmalek Sayad (1999).

Le travail de Sayad a permis d'intégrer l'immigration et l'émigration dans une seule et même perspective, à laquelle nous proposons d'ajouter ici la migration de transit. Mainwaring & Brigden (2016) constatent en effet que le transit est une étape qui reste dans les corps et l'existence des migrant.es et qui laisse aussi une marque dans la collectivité des sociétés, tant d'accueil que d'origine. Les expériences pendant le transit laissent des traces profondes dans les esprit et les corps migrant.es, tout comme dans l'imaginaire des sociétés traversées par ces migrations. En lisant Sayad, on se rend compte qu'en parlant de l'immigré, l'on parle aussi des migrant.es en transit, à savoir : l'étranger non-reconnu, car de passage, et dont la condition dépend aussi bien du pays d'accueil que d'origine. Nous soulignons dans ce qui suit trois dimensions relevées dans les travaux sur la migration de transit et qui contribuent à construire les migrant.es de transit en tant que agent.es, voire victimes, du caractère structurel et total des rapport subis de violence et de

domination : la vulnérabilité d'origine, le rapport à l'État, la condition enfin d'individu en mouvement.

3.1.1. La vulnérabilité d'origine : émigration et domination pendant le transit

La migration de transit est généralement sensible à des événements extérieurs, soit dans les pays d'origine, soit dans les pays de destination (Simon, 2008). Par sa géographie, le pays de transit se trouve « coincé » entre deux forces, respectivement qualifiées de facteurs *push* et *pull* de la migration, qui lui sont extérieures mais servent de base à une prise de décisions (politiques aussi bien qu'individuelles) qui ont des effets sur l'ensemble du système migratoire. Par exemple, la migration de travail ou économique situe le pays de transit au milieu de l'offre et de la demande de main-d'œuvre.

Dans le cas des migrations centraméricaines, les analyses de l'émigration nous renvoient très souvent vers les pays d'origine. Les conditions désavantageuses *obligent* à partir, créent le *besoin* de partir et font *fuir* par de-là les frontières ; elles sont au cœur de la littérature qui se concentre sur les déterminismes faisant partir les émigrés.es. Les conditions sociales, financières, politiques et, récemment, environnementales sont les arguments mobilisés pour rendre compte de cette émigration. L'obligation à migrer se localise plutôt à un niveau collectif qu'au niveau de l'individu lui-même et sert à justifier, parfois légitimer, la présence de ces personnes dans d'autres pays que le leur. Ici, le rôle du pays d'accueil est important mais sous-estimé.

Dans cette optique, si le « choix de migrer » se fait individuellement, la décision est plutôt encouragée par la position et les conditions du milieu d'origine qui, à leur tour, sont influencées par l'évolution des structures politiques, sociales et économiques aux niveaux national et international (Massey, 2013). La migration devient ainsi un phénomène structurel face à la permanence des conditions de chômage, d'inefficacité institutionnelle et économique, de violence sociale et d'État dans les pays d'émigration (Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017). Nous nous situons ici dans le registre d'une révélation des conditions d'exclusion d'une population marginalisée qui part pour chercher un futur perdu et impossible chez elle. Les plus affectés sont les moins protégés - ceux qui ont moins de recours économiques et humains pour faire face aux conditions du pays d'origine, mais aussi aux conditions de la migration irrégulière (Gómez Johnson,

2015). Ce manque de ressources les positionne dans une situation de vulnérabilité, c'est-à-dire qu'il est plus probable que les plus démunis soient blessés, dans leur intégrité physique et morale, dans les pays de transit comme d'accueil.

Cette vulnérabilité acquise dans les pays d'origine est en elle-même une cause de l'émigration et un déterminant de la migration de transit et de l'éventuelle arrivée et insertion dans le pays de destination. C'est une interprétation qui positionne les migrant.es dans un *continuum de domination* et de faiblesse dans toutes les étapes de la migration, « une population exploitée n'importe où elle arrive » (Gardarsdottir, 2018). Dans ce sens, Laurent Faret (2020, p. 36) identifie un *continuum de violences* formé par « violences structurelles qui participent à la mise en mobilité, les violences des parcours migratoires ou les violences des formes de marginalisation des migrants dans leurs lieux de présence » et qui produit de la marginalité et alimente des formes de vulnérabilité.

Étymologiquement, la vulnérabilité est une notion potentielle, elle exprime la probabilité d'être blessé, de subir un tort ou d'être atteint dans son intégrité (Lacour, 2007 ; Maillard, 2016 ; Soulet, 2005). La vulnérabilité serait ainsi universelle et constante à tous les êtres humains (Fineman, 2008 ; Goldstein, 2011). Dans sa dimension sociologique, c'est une fragilisation de la capacité d'agir induite par des processus sociaux qui ont pour caractéristiques de porter atteinte à l'intégrité physique ou morale des sujets sociaux (Garrau, 2018). Parfois appelée « vulnérabilité sociale », elle résulte de la conjonction de ressources, de fragilités et de l'environnement. Cette notion a une charge négative résultant du lien avec la précarisation de masse et le recul des protections dans le temps du social et dans l'espace du territoire (Lévy-Vroelant, Joubert, & Reinprecht, 2015 ; Becerra, 2012).

L'environnement aurait ainsi la possibilité de réduire ou, au contraire, d'amplifier la vulnérabilité inhérente à chaque personne, déterminant ainsi son mode de vie et son destin social (Ennuyer, 2017). Dans cette perspective, les conditions sociales produisent une insuffisance de possibilités réelles pour que l'individu fasse des choix pour atteindre une finalité qui lui importe (Daniel-Genc, 2015). Dans le contexte d'une émigration consolidée dans les pays d'Amérique centrale, la société exerce une influence sur l'individu qui le force à partir. Sans garantie d'opportunités de développement, l'émigration serait une manière d'agir et de penser qui s'impose de l'extérieur à travers la pression et la non-protection qu'exercent les conditions évoquées au chapitre 2. Ces populations exposées à un monde social et naturel, ainsi qu'à un système économique qui génère des niveaux de développement inégaux au niveau national et international, n'ont

pas de voix chez elles et, avec un répertoire de possibilités limitées, l'émigration devient une « obligation » pour fuir les conditions adverses (Burawoy, 2013).

Dans cette perspective, tout déplacement est involontaire car cette vulnérabilité est un obstacle à l'autonomie. Le départ repose sur la persistance de logiques établies et dotées d'une inertie et d'une puissance coercitive. Ces logiques s'organisent et se perpétuent au sein de réseaux sociaux, mais aussi dans l'ensemble de la société, indépendamment de l'individu (Durkheim, 2017 ; Faret, 2003). Contraint de l'extérieur, le « choix volontariste » de migrer est mis en doute : si les conditions pour émigrer se trouvent à l'extérieur de l'individu, à quel point une telle décision relève-t-elle de son propre gré et libre arbitre ? Quel type de choix existe-t-il quand on ne possède pas les conditions même minimales de survie ou de protection ? Dans ce cas, de quelle logique une telle décision relève-t-elle ?

L'information, et son interprétation, jouent un rôle majeur dans la rationalité du choix de migrer. Être bien informé.es sur le voyage et le pays d'accueil permettrait de prendre la meilleure décision en maximisant les avantages et en minimisant les risques. Mais par le prisme agent-victime, la rationalité-information serait biaisée par l'obligation de partir et l'étrangéité des migrant.es internationaux qui limite l'accès à cette information et au savoir-faire migratoire (Gardarsdottir, 2018). Dans cette perspective, le transit ne serait pas marqué seulement par la vulnérabilité problématique (Garrau, 2018) des pays d'origine, mais aussi par la qualité d'étranger dont la compétence reste partielle et dépendante de ressources personnelles déjà faibles (Barou, 2007 ; Ruiz Marrujo, 2001 ; UNDP, 2019). Ainsi, si la qualité de l'information et la capacité individuelle à l'interpréter et mobiliser prennent une importance pour éviter les dangers de la route, leur analyse se concentre sur ce qui manque et non pas sur ce qui peut être mobilisé.

Ici, prendre la route signifie prendre un risque majeur par obligation. Sous prétexte d'une situation pire dans le pays d'origine, la route paraît une option plus sûre. Cependant, la route est prise dans un contexte sécuritaire qui expulse et qui augmente les risques. Finalement, prendre la route vers le Nord devient un « mourir ici ou mourir là-bas ». Une souffrance perpétuelle dans la prise de risques exceptionnels qui questionne le modèle utilitariste et rationaliste quand les migrant.es expriment qu'ils préféreraient rester au pays d'origine⁵⁷ ou ne pas avoir envie de revivre l'expérience de la migration irrégulière.

⁵⁷ Plusieurs migrant.es en transit manifestent le désir et la mélancolie liés au terroir et évoquent leur migration comme une déchirure entre eux et ceux qui restent. Pour les migrant.es, quitter les siens c'est renoncer aux protections du groupe d'appartenance (Aragón, 2014 ; Laacher, 2007).

Dans cette perspective, la migration se justifie par le besoin et l'obligation de migrer pour préserver la vie des conditions catastrophiques du pays d'origine (Brzoska & Frohlich, 2016 ; Mestries, 2009 ; Rodriguez, 2012).

Les conditions de départ de cette population quasi-expulsée sont ainsi caractérisées par des ressources faibles et impliquent que la vulnérabilité d'origine devient une vulnérabilité multisituée car les ressources préparées dans le pays d'origine différencient les migrant.es dans le pays d'accueil (Sayad, 1999) et de transit (Barou, 2007 ; Diangitukwa, 2008 ; Rodríguez, 2012). La migration ne fait que reproduire les conditions de marginalisation et d'exclusion qui perdurent dans un affaiblissement pendant le transit, transformé en espace physique et social de désavantages, sans protections sociales ou économiques. Contrairement à l'idéal de l'amélioration globale de la richesse matérielle, culturelle et sociale, la migration reproduit des inégalités pour certains individus. Dans un contexte d'irrégularité, le danger dans ces espaces de passage s'accroît avec l'insécurité et l'incertitude caractéristiques du pays de transit. Ainsi, cette population, qui fuit son pays d'origine pour éviter des conditions désavantageuses, retrouvera des conditions similaires dans le pays de transit qui s'intensifieront avec la condition d'étranger irrégulier, notamment l'incertitude du lendemain, la crainte de l'avenir et le sentiment d'impuissance liés à la vulnérabilité (Garrau, 2018).

De nouvelles conditions et risques sont à découvrir pendant le transit : le viol des droits humains, l'insécurité alimentaire, les maladies, le logement indigne, les accidents, la mort, les blessures, les agressions, le manque d'accès à la justice. Désavantagé.es par rapport aux hommes, les femmes et les mineurs encourent des risques particuliers tels que le trafic de personnes, l'exploitation et l'abus sexuel (Rojas Wiesner, 2017). Il existerait alors une vulnérabilité propre à la condition de femme et de mineur qui détermine une résistance inférieure aux dangers de la route migratoire. À noter, par exemple, que le retour volontaire est plus présent chez les femmes et les mineurs lors de l'arrivée des Caravanas au Mexique : 55% d'adultes, dont 43% de femmes contre 12% d'hommes, contre 45% de mineurs, dont 33% de filles contre 12% de garçons (Flacso Honduras, 2019). Cependant, des études soulignent l'existence de deux pôles opposés dans la migration des femmes et des mineurs : la vulnérabilité, d'un côté, et l'agentivité (*agency*), de l'autre. Ces deux processus sont étroitement liés et présents dans l'ensemble des expériences de la route migratoire, notamment dans le champ social où les relations sociales influencent les deux processus (Dietrich, 2016 ; Willers ; 2016).

Si la vulnérabilité sociale d'origine est aux sources de l'émigration et, parallèlement, détermine le déroulement et la réussite du projet, quelle opportunité la migration vers le Nord présente-t-elle pour ceux qui sont *obligé.es* de quitter leur pays ? La croissance de la population centraméricaine aux États-Unis ne serait-elle pas une contestation de l'interprétation des migrant.es comme *agent.es contraints ou victimes* ?

L'intensité de la vulnérabilité varie d'un individu à l'autre en fonction des ressources, des protections, de la reconnaissance, de l'attention dont il bénéficie (Garrau, 2018). Un focus sur les différentes formes dans la migration est nécessaire, notamment en ce qui concerne les ressources et leur distribution. Qu'est-ce qui fait la différence parmi les migrant.es ? La migration mettrait en avant les compétences et les ressources des migrant.es ; il est en conséquence fondamental d'analyser leurs caractéristiques à partir des ressources et supports qu'ils et elles possèdent, sans toutefois tomber dans le piège de croire que les personnes qui possèdent le plus sont épargnées par les souffrances et que celles qui ont le moins sont destinées à souffrir de manière inévitable. Par exemple, les ressources économiques faibles sont toujours présentées comme essentielles pour expliquer le départ. Les idées reçues sur la migration et une certaine vision misérabiliste, selon laquelle ce sont les plus démunis qui sont contraints à l'exile, et dont les ressources faibles les condamnent une nouvelle fois face aux obstacles et dangers de la route, ne résistent pas à l'examen : très souvent ce ne sont pas ceux qui possèdent le moins qui partent, au contraire, souvent, ces personnes doivent rester malgré leur désir de partir. Dans le même ordre d'idées, le capital social et les réseaux sociaux sont utilisés comme variables explicatives de la migration en Amérique centrale. L'idée générale est que plus le réseau est informé et organisé, plus les migrant.es bénéficient des actions solidaires et des droits dans le pays de transit (Castillo, 1998 ; Ruiz Marrujo, 2001). Quel est le poids de ces ressources pendant le processus migratoire ? Nous y reviendrons plus loin dans ce chapitre et le suivant.

3.1.2. Le rapport à l'État : la déshumanisation des migrant.es

L'État détermine les conditions d'entrée et de séjour au nom des principes de souveraineté et de protection nationale. L'admission des étrangers est un monopole de l'État qui établit des politiques migratoires sélectives. L'application de ces politiques dans un système global, inégal de manière inhérente, reproduit des inégalités et des formes de

précarité et de vulnérabilité sociales (Fayolle, 2003 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Laacher, 2007 ; Le Blanc, 2010 ; Mazzella, 2016 ; Medina-Nicolas, 2009 ; Tapinos 2013). Pour l'État, l'étranger peut s'insérer dans la nation à travers la contrainte de certaines conditions d'entrée et de séjour, notamment économiques ou familiales. Pour respecter le droit à la mobilité, l'État établit des catégories auxquelles l'étranger doit se conformer (*le bon immigré à intégrer*). Si ce n'est pas le cas, le droit à la mobilité n'est pas respecté (*le mauvais immigré, ennemi de la nation à expulser*) (Laacher, 2009). Avec le contrôle migratoire actuel, la migration peut être vécue dans l'irrégularité avant même de partir de chez soi et d'avoir traversé une frontière (Menjívar, 2014 ; Ruiz Marrujo, 2001).

Vivre dans l'irrégularité est le prix à payer pour avoir transgressé ces règles à travers l'entrée non-autorisée sur le territoire. Victime de cette transgression, l'État justifie l'exercice de son pouvoir face au danger représenté par des individus s'avérant incontrôlables et capables d'altérer négativement la politique, la société, la culture et, même, l'écologie (Bronen, 2009). La réaction étatique est celle de viser, contrôler, surveiller, poursuivre, intercepter, enfermer et expulser les migrant.es irrégulier.es (Aragón, 2014 ; Laacher, 2007 ; Noiriel, 1991 ; Ruiz Marrujo, 2001 ; Wihtol de Wenden, 2013).

Pour se défendre de la « menace » de la migration irrégulière, l'État attribue un statut et un traitement différencié à ceux qui franchissent les frontières. L'irrégularité est ici une fracture qui ressemble à celle du racisme⁵⁸ ou à une discrimination positive en faveur des nationaux que consolident les mesures de contrôle frontalier (Diangitukwa, 2008 ; Gregorio Gil, 2017 ; Le Blanc, 2010 ; Simon, 1995). Pendant le voyage, le vécu de cette condition est caractérisé par une hiérarchie qui privilégie les nationaux, ensuite les étrangers réguliers et, finalement, les étrangers irréguliers qui se voient assigner un rôle et un traitement inégalitaire et dévalorisant (Aragón, 2014 ; Laacher, 2009 ; Le Blanc, 2010 ; Villey, 1983). Inefficaces pour arrêter la migration irrégulière, les mesures de contrôle migratoire augmentent les risques pour les migrant.es afin de dissuader de nouveaux candidats à l'immigration (Abrego et al., 2017 ; EMIF, 2004). Manquant de « *savoir moral* », une telle stratégie ne fait qu'augmenter des risques dans les zones de transit, provoquant ainsi la mort de celles et ceux qui s'exposent à des situations de plus

⁵⁸ La différence représentée par l'irrégularité fonctionne comme une valeur nocive qui fonde la supériorité chez ceux qui sont réguliers par rapport à ceux qui ne le sont pas, une démarche déjà connue par les études du racisme (Memmi, 1968).

en plus dangereuses (Feldmann & Durand, 2008 ; Rodriguez, 2012). Les mesures de contrôle migratoire sont ici des techniques qui permettent la vie ou la mort et, dans le cas mexicain, sont souvent rapprochées d'une « nécropolitique » ou de gestion de la mort pendant la migration (Castañeda Arredondo, 2016 ; Varela Huerta, 2017).

Indésirable et inadmissible car hors cadre des conditions prévues par l'État (Le Blanc, 2010), la migration irrégulière entraîne ainsi des phénomènes d'exclusion dans son déroulement même. Dans une logique de « personne ne les contrôle, personne ne les protège », la quotidienneté du passage ou de l'accueil se vit dans des conditions hostiles : limitations dans le choix (Ruiz Marrujo, 2001), dans les droits et libertés (Blin, 2010 ; Menjívar et al., 2018 ; Cabrera García & Cordero Díaz, 2018) et dans l'intégration (Bronen, 2009 ; Hernández López, 2016 ; Mestries, 2009). La force de travail apportée par les migrant.es irrégulier.es, par exemple, n'est pas protégée légalement et les travailleur.euses sans papiers sont persécutés par l'État au nom de la sécurité nationale. En conséquence, les migrant.es limitent leur existence au travail et à la maison, vivant à moitié enfermés (Mestries, 2009 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017). Les institutions fonctionnent ici comme des vecteurs d'exclusion et suscitent des formes problématiques de vulnérabilité (Garrau, 2018).

Pendant le transit en particulier, l'irrégularité s'éprouve individuellement comme une fausse invisibilité qu'il est impératif de garder pour continuer le passage (Laacher, 2009 ; Ruiz Marrujo, 2001). Même si l'objectif n'est pas de rester dans le pays de passage, être en dehors du cadre légal est aussi indésirable (Bredeloup, 2010). Pour le cas du Mexique, les mesures mises en place révèlent une double perception de la relation des migrant.es irrégulier.es en transit à l'État : d'une part, les mesures contre les passeurs et les trafiquants de personnes expriment une victimisation des migrant.es ; d'autre part, les mesures de contrôle, d'arrestation et d'expulsion montrent les migrant.es comme « illégaux indésirables ». L'État reconnaît donc en même temps l'existence d'une personne en danger qu'il est nécessaire d'aider et de sauver des passeurs ou trafiquants et l'existence d'un être transgressif qu'il s'agit d'expulser. Cette *double stigmatisation*, en tant qu'à la fois victime et menace, les conduit le plus souvent à être expulsé.es vers leur pays d'origine, preuve que leur existence n'est ni reconnue par l'État, ni même prise en compte dans sa dimension humaine⁵⁹ (Armijo Canto, 2011 ; Castillo, 2005 ; Hernandez Lopez, 2016 ; Laacher, 2009 ; Le Blanc, 2010 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017).

⁵⁹ Nadège Ragaru (2013) utilise le binôme *victimité* et *culpabilité* pour décrire cette double affectation dans le cas européen. Pour elle, la frontière entre ces deux pôles est affectée par la mise en œuvre de politiques

Ainsi, les Centraméricain.es ayant recours aux réseaux de coyotes pour quitter le pays pour des raisons économiques, professionnelles ou familiales, ne reçoivent pas une aide adéquate et conforme à leurs aspirations. L'expulsion est ici une mesure qui répond davantage à des objectifs de contrôle migratoire qu'au respect de l'individualité de ces « victimes » (Cournil & Mayer, 2014). On constate alors un manque de protection dans les trois étapes (départ, transit, accueil), une vulnérabilité multisituée confirmée par l'agir étatique qui rejette les personnes dans une *sous-humanité précarisante* (Garrau, 2018), dans des *subcultures marginalisées* (Van Houtum & Van Naerssen, 2002) et/ou dans une position subordonnée de *sous-homme/femme* (Gomez Romero, 2016) face aux autorités, aux groupes criminels et/ou aux civils nationaux, à travers un processus d'infériorisation massive qui les construit en tant que mythe, à la fois politique, médiatique et populaire (Castañeda Arredondo, 2016 ; Laacher, 2009)

Sans la reconnaissance de l'État, la garantie de droits égaux n'existe pas, ni même la possibilité d'une voix propre (Le Blanc, 2010). L'irrégularité produit un affaiblissement ou effacement des droits humains, de l'impuissance et de l'incertitude, depuis la décision de départ jusqu'à celle d'un éventuel retour (Bustamante, 2002 ; Mazzella, 2016 ; Pazos & Devillard, 2017). Les migrant.es irrégulier.es seraient pour ainsi dire des « visiteurs précaires », incapable d'altérer les espaces traversés, faute de pouvoir et de moyens pour faire valoir leurs droits. La perte de pouvoir dans un espace sensible, comme le pays de transit, permet leur stigmatisation et exclusion impunies face à ceux qui en profitent (Blin, 2010 ; Bustamante, 2002 ; Le Blanc, 2010). Au prisme des politiques sécuritaires, des sentiments xénophobes et des réactions nationalistes se développent au sein des populations frontalières. Dans le cas particulier des Centraméricain.es au Mexique, une partie des Mexicains résidant à la frontière sud déclare avoir la sensation d'être envahis par les « illégaux », ce mot qui permet de transformer les migrant.es en objet de chasse et en victime de différentes formes de violence (Aranda, Menjívar, & Donato, 2014 ; Auzanneau & Greco, 2018 ; Cohen, 2012 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Flores & Schachter, 2018). D'autres formes de discrimination se forment à l'intérieur du pays, 22% de Mexicains au niveau national,

répressives qui ont une vision de la sécurité plutôt que de l'attention aux victimes. En se concentrant sur les acteurs criminels, ces politiques peuvent reproduire des situations de domination liées à la traite des êtres humains (comme l'enfermement et le manque d'autonomie) et placer les migrant.es dans une position de victimes passives. Une vision paternaliste et non informée caractérisée par la négligence des aspects socio-économiques de la traite, du rôle des pays de destination et de transit et de l'autonomie des « victimes » qui ont des désirs de développement personnel (Ragaru, 2004).

considèrent que le travail doit être refusé aux étrangers quand le chômage augmente (Cabrera García & Cordero Díaz, 2015 ; Hernández López, 2016 ; INEGI, 2017 ; Ruiz Marrujo, 2001). Certains discours d'élite peuvent avoir des répercussions importantes dans le monde réel pour justifier des projets politiques (Castañeda & Shemesh, 2020) : les liens entre terrorisme, délinquance, trafic de drogues, maladies, voire COVID-19, et migration, popularisés par les discours et politiques publiques, sont le bagage péjoratif que les migrant.es, surtout irrégulier.es, doivent porter et supporter (Romero, 2021) ; dans une position de « spectateur de son propre malheur », où ils/elles assument un rapport pratique à soi qui est plutôt celui d'un « agent-pilote » que de sujet (Djigo, 2016).

Ainsi, l'État est à l'origine du déni de droits, tout en se proclamant le garant de ces mêmes droits humains. L'impératif de régulation des flux migratoires contrevient au droit des personnes à migrer, à la vie, au travail et à l'intégrité personnelle⁶⁰ (Feldmann & Durand, 2008). De même, le manque d'infrastructures de qualité dans la gestion des flux migratoires contribue à l'irrespect des droits humains et à l'augmentation de la vulnérabilité des migrant.es, leur propension à être agressé.es et exploité.es par les autorités ou d'autres personnes (Bustamante, 2002 ; Castillo, 1998 ; Schiavon, 2015). Renvoyé.es à une forme d'existence « inférieure », les migrant.es se trouvent confronté.es à des systèmes de stratification sociale brutale où certain.es accèdent à une nouvelle place, et où se confirme l'idée que tout être humain n'est pas forcément une personne. Dans son pays d'origine, l'émigré.e est construit en héros qui part pour de justes raisons ; dans les pays de transit et de destination, l'imaginaire qui l'entoure est celui d'un criminel qui transgresse les règles de l'accueil et/ou d'une possible victime (Bredeloup, 2010 ; Brigden & Vogt, 2015 ; Le Blanc, 2010 ; Rui, 2010 ; Roulleau-Berger, 2010). Parfois une « animalisation des migrant.es » est soulignée par divers acteurs pour parler des conditions de vie inhumaines pendant le transit (Djigo, 2016). Dans les termes de personnes interviewées : « ils t'attrapent et te jettent comme si tu étais un animal » ; ou encore « les autres ne le prennent plus comme une personne, ils le prennent comme un animal, le maltraitent » ; ou le bénévole qui utilise les chats pour expliquer l'orgueil des

⁶⁰ L'accent mis sur le contrôle des migrations peut également aller à l'encontre des droits de la population nationale. Lors d'un contrôle migratoire quatre mexicains indigènes de l'ethnie tseltal sont arrêtés dans un centre de rétention migratoire à Querétaro (IMUMI, 2019 ; INM, 2019b ; Pinkus Aguilar & Kuhner, 2019). L'utilisation du profilage racialisé dans les mesures de contrôle migratoire mettent les nationaux indigènes dans un statut de « semi-étrangers ». Ce processus finit par construire socialement des espaces de différence et d'indifférence : ce qui sort du cadre national peut être légitimement négligé (Van Houtum & Van Naerssen, 2002).

Salvadoriens ou la chercheuse qui parle d'un *safari* académique pour la recherche sur les mauvaises conditions en Amérique centrale.

Cette déshumanisation s'exprime aussi dans la mort et la disparition des migrant.es irrégulier.es, le manque de reconnaissance de leur perte pour la société de transit qui ne le réclame pas (Robledo Silvestre & Garrido Cedeño, 2017). Elle fait également partie de la construction de la figure des migrant.es-victimes. Dans cette perspective, les migrant.es sont vu.es comme des êtres sans volonté, sans histoire, maltraités, dans des conditions atroces (Ragaru, 2007). Domination, animalisation, exclusion, marchandisation et non-protection marquent de façon permanente les corps et les esprits (Mainwaring & Brigden, 2016). Les migrant.es assument cette subordination et se refusent des droits tels que le droit de porter plainte à la suite d'une agression criminelle ou d'aller dans les services médicaux pour se soigner lors d'une maladie, d'un accident ou d'une agression (Castillo, 1998 ; Ruiz Marrujo, 2001).

Dans ce contexte, les migrant.es cherchent à mobiliser d'autres ressources pendant le voyage, tout en restant à l'écart. Mais, l'utilisation de « passeurs » ou « guides », par exemple, suppose à nouveau la subordination de leur part dans un contexte de marchandisation face à ce « maître de la route » qui peut aussi devenir un bourreau (abandon ou exploitation) et profiter de son pouvoir pour augmenter le prix de ses services à volonté (Aragón, 2014 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Laacher, 2009). De même, des groupes de soutien locaux cherchant à donner de la visibilité aux migrant.es irrégulier.es émergent face à la criminalisation de ces derniers. Ces groupes, associations ou acteurs de la solidarité se chargent d'intégrer l'étranger et utilisent leur connaissance du pays pour parler en son nom. Tout en défendant leurs propres idées sur la migration des autres, ces acteurs construisent *l'étrangéité* de l'étranger et, sans y participer, les migrant.es irrégulier.es ont l'expérience d'être dedans en étant dehors (Djigo, 2016 ; Gomez Romero, 2016 ; Le Blanc, 2010). Volontairement ou involontairement, cette approche se concentre également sur les migrant.es en tant que victimes et contribue à une intégration limitée qui, loin de permettre l'épanouissement de l'individu, peut conduire à d'autres formes de domination, telles que la victimisation marginalisante, l'utilisation de la cause des migrant.es comme moyen d'obtenir des ressources et/ou une dépendance des migrant.es vis-à-vis des institutions de soutien⁶¹.

⁶¹ Un sujet encore inexploré dans ce contexte et cette géographie mais qui a pu être observé lors de notre travail de terrain. Alejandra Diaz de Leon (2021) nous laisse également entrevoir que cette image de victime gérée dans les foyers pour migrant.es produit une différenciation entre les migrant.es : d'une part, les vrais,

Afin de soutenir un régime d'exploitation dans les pays de transit et d'accueil sous prétexte de souveraineté, une présence physique et une absence morale-civile-légale-politique-administrative des migrant.es irrégulier.es se constate avec un isolement public qui dégrade progressivement leur qualité de sujet (Laacher, 2009 ; Le Blanc, 2010 ; Trifanescu, 2013). Au Mexique, il existe un effort pour protéger les droits humains des migrant.es : la Loi de Migration de 2011 déclare avoir comme principe le respect des droits humains des migrant.es nationaux et étrangers, peu importe leur nationalité, genre, appartenance ethnique et/ou situation migratoire (Ley de migracion, 2011). Cependant, la législation insuffisante, l'insécurité des zones frontalières et de passage ainsi que la faiblesse des institutions concernées rendent cet objectif inaccessible (INM, police, Groupe Beta, etc.) (Correa Cabrera, 2014 ; Valenzuela, 1998).

3.1.3. D'une existence niée à un corps en mouvement

Poursuivre le voyage dans un État où l'existence est niée met en lumière l'impératif d'exister pour continuer le mouvement d'un corps matériel bien présent dans cet intervalle temporel et géographique entre le départ et l'arrivée (Hernández López, 2016). Dans un entre-deux, les migrant.es se trouvent dans une ambiguïté qui les maintient en suspens et dans une « expulsion continue » (Castañeda Arredondo, 2016). La logique de la migration de transit est celle d'avancer malgré le fait d'être là où l'on ne doit pas exister. Ce qui fait avancer est bienvenu, ce qui retarde est repoussé. Dans cet objectif, les migrant.es renvoyé.es à la clandestinité par l'État assument cette invisibilité pour fuir les autorités et développent un « agir clandestin » (Bassolé, 2014). Les migrant.es essaient d'échapper à leur irrégularité administrative dans des endroits marginaux qui leur sont réservés, où il existe d'autres formes de marginalisation et de risque incarnées par des phénomènes environnementaux et des groupes de pouvoir illégaux (crime organisé).

Comme écrit S. Laacher (2007), « les espaces des clandestins n'ont rien de clandestin », il s'y produit des violences qui ciblent les migrant.es et qui transforment le transit d'un simple processus de mouvement à un processus de tri et de sélection (Castillo,

ceux qui souffrent et méritent d'être aidés, et d'autre part, les faux, ceux qui ne sont pas dignes d'être aidés car leur cause et leur migration ne sont pas légitimes puisqu'ils ne représentent pas l'idée de la victime ou du « bon migrant ». Dans ce cas, les centres d'hébergement deviennent des espaces de discrimination fondés sur la défense de la souffrance plutôt que sur la libre circulation.

1999 ; Feldmann & Durand, 2008). Les espaces de la route clandestine vers les États-Unis peuvent voir l'anéantissement des migrant.es ou la totale maîtrise du franchissement des frontières, ce dernier cas de figure étant de plus en plus difficile à observer depuis la mise en place de mesures de contrôle migratoire qui augmentent les risques du voyage et diminuent les possibilités d'agir des migrant.es (Aragón, 2014 ; Djigo, 2016). Cependant, les migrant.es en transit sont prêt.es à presque tout, même à se mettre en danger physique, pour atteindre leur objectif (Djigo, 2016 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Ruiz Marrujo, 2001).

Ainsi, l'espace de passage se structure autour de relations de domination et de liens marchands dans une économie souterraine contrôlée par la violence et la délinquance. Il est devenu un espace de souffrance qui se consolide comme un espace d'investissement - physique, mental, économique et social - pour l'obtention d'une meilleure qualité de vie dans un autre pays (Aragón, 2014). Dans cet espace plusieurs histoires se déroulent et entremêlent. Quelques-unes sont connues et transmises par les gens qui les voient, d'autres restent dans l'inconnu, dans l'invisibilité du passage de centaines de milliers de Centraméricain.es qui traversent le Mexique et qui racontent la même histoire. Environ 42% des Mexicain.es considèrent que les droits des étrangers ne sont pas respectés au Mexique (INEGI, 2017) et 50,6% des réfugié.es au Mexique affirment s'être senti.es discriminé.es à un moment donné par un Mexicain, notamment en raison de leur nationalité- particulièrement les réfugiés du Salvador et du Honduras (ENPORE, 2017). Au moment du départ du pays d'origine, les migrant.es « assument » la souffrance en espérant la contourner, mais leur condition et les espaces traversés les placent dans une position de mobilité contrainte qui contrôle les incontrôlables.

Pour éviter ces risques et atteindre les États-Unis dans les plus brefs délais, les migrant.es réduisent leur clandestinité au minimum pendant leur déplacement. Le fait de rester dans la clandestinité est interprété par certains comme un éloignement de la société de transit ; les termes utilisés pour parler de la migration de transit - tels que passage, temporaire, intervalle, mouvement, etc. - contribuent à cette perception. Souvent, les migrant.es ne s'investissent pas dans des lieux où ils ne veulent pas rester, c'est une perte d'énergie qu'ils pourraient utiliser pour continuer le voyage (Djigo, 2016). Par cette attitude, un sentiment de « non-appartenance » se renforce chez les populations locales et les migrant.es. L'étude de Mendoza (2009) démontre que les migrant.es en transit vers les États-Unis ont moins de contact et de liens avec les villes frontalières mexicaines et leurs réseaux. Dans ces villes, les réseaux sont aussi d'une qualité inférieure à ceux des

migrant.es frontalier.es qui désirent rester dans le Nord du Mexique. La non-appartenance crée un sentiment d'étrangeté chez les populations locales et augmente les manifestations de xénophobie, de discrimination et d'agression (Hernández López, 2016). Ainsi, le fait d'être en transit serait un facteur de risque générant des relations interpersonnelles problématiques (Robledo Silvestre & Garrido Cedeño, 2017). L'enquête nationale sur la discrimination (ENEDIS) montre que les Mexicains ont une prédisposition à exprimer des idées discriminatoires envers les étrangers : presque 40% des enquêtés ne partageraient pas un espace privé avec eux et 13% n'aimeraient pas établir des relations personnelles avec eux (INEGI, 2017).

Un engagement social difficile pendant le transit peut être ressenti comme une perte par ceux qui ne connaissent pas les lieux qu'ils traversent. L'absence d'un réseau de soutien pour transmettre des informations pertinentes pendant cette période de transition peut se traduire par une gestion des risques réduite, un danger accru et, en fin de compte, un échec (Castillo, 2000 ; Laacher, 2007). L'augmentation du contrôle migratoire dans le pays de transit restreint l'accès à ces ressources à cause de l'incertitude du voyage et de l'impossibilité d'action des réseaux sociaux, réaffirmant ainsi sa qualité de lieu de non-engagement (Aragón, 2014). Cependant, d'autres manières d'obtenir ces informations et compétences existent, à savoir les passeurs, les réseaux transnationaux, l'expérience familiale ou personnelle, que nous explorerons au chapitre 4 et qui nous montrent la diversité des mobilités en contexte d'irrégularité.

Les faibles niveaux de contact entre migrant.es et locaux, la méfiance, les relations de domination, la temporalité et le passage rapide construisent ainsi le pays de transit en un espace marqué par de nouvelles formes de souffrance - physiques, psychiques et sociales pour les migrant.es : l'isolement, l'errance dans un espace que l'on ne maîtrise pas, les dominations et exploitations, la dépression, la mise à l'épreuve du corps face à des exigences extrêmes, la perte du réseau de soutien (Laacher, 2007 ; Ruiz Marrujo, 2001). L'espace de passage définit les migrant.es comme prisonnier.es de la vie en transit, par leur manque de ressources, leur irrégularité et leur passage temporaire à travers des relations de domination distinctives, propres à ce lieu géographique. La présence étrangère des Centraméricain.es équivaut à une présence provisoire subordonnée au passage irrégulier et aux prises avec une reconnaissance refusée par l'État mexicain. De ce point de vue, le Mexique devient une extension de l'Amérique centrale en étendant et en approfondissant la vulnérabilité des populations défavorisées pendant le transit. Les frontières - sud et nord - sont les points critiques où les migrant.es risquent leur vie, mais

la route en elle-même, avec sa dynamique, est incertaine pour les migrant.es qui sont dans un espace-temps indéfini, où même la vie ne va pas de soi. *La route est aussi frontière*, elle est contrôlée et surveillée pour limiter la mobilité et gérer la mort.

3.2. Les migrant.es comme « acteur.trices » : entre rêve collectif et investissement personnel

Si le transit à travers le Mexique est difficile au point de provoquer la mort et la disparition, comment est-il possible d'expliquer leur arrivée aux Etats-Unis et la consolidation d'une communauté statistiquement importante ? Certes, les structures ont un effet sur l'individu en transit ; cet effet varie selon les caractéristiques des migrant.es irrégulier.es et permet des passages et expériences singulières. En mobilisant différents types de ressources, les migrant.es peuvent faire face à la route migratoire et parfois l'utilisation de cette marge de manœuvre limitée leur permet aux migrant.es d'agir en vue d'un objectif : arriver sain et sauf au Nord. Ici, nous nous éloignons de la figure des migrant.es du type « pion balloté » qui n'a pas d'emprise sur ses actes pour parler d'un acteur-actrice rationnel.le, supposée capable d'agir en vue d'un objectif stratégique (Green, 2002). Cette figure de l'acteur renvoie dans la littérature sociologique à l'idée d'un individu autonome, capable de déployer des stratégies dans un système d'action contraints mais qui lui confère une certaine liberté d'action (Crozier et Friedberg, 1977 ; Dubar, 2007). Dans cette perspective, la capacité stratégique des migrant.es est valorisée à travers le focus sur la capacité individuelle, ainsi que les stratégies produites à travers les interactions collectives. L'acteur, en tant qu'individu autonome, garde toujours un minimum de liberté qu'il peut être utilisé « contre le système ». Cette liberté lui permet de faire des choix et de s'adapter afin d'améliorer sa situation ou de gagner une marge de liberté plus grande (Crozier & Friedberg, 1977). La référence à la figure sociologique de l'acteur permet de comprendre les limites des contraintes et conditionnements, ainsi que de saisir les opportunités d'action dans un système contraint.

Les études sur la migration qui mobilisent une telle approche mettent en évidence la conduite des migrant.es comme expression de leur liberté, malgré le système migratoire qui fait tout pour la restreindre. Les *migrant.es – acteurs/actrices* sont saisi.es en tant qu'individus qui réagissent aux forces de l'environnement, tentent de maximiser leur intérêt personnel et conservent un contrôle sur leur propre destin (Burawoy, 2013). Dans

le même sens, Bucci (2017) définit les migrant.es comme des sujets *actifs, créatifs et protagonistes* de leur trajectoire migratoire. Leur autonomie est construite à travers la mise en exergue d'un rôle actif dans l'élaboration de démarches stratégiques. Dans le cadre des politiques de contrôle migratoire, les migrant.es mettent en place des actions pour faire face à la difficulté de la route et réussir le passage du Mexique. Tout au long de la route cette capacité stratégique, ainsi que la capacité d'adaptation, témoignent d'une certaine compétence guidée par l'objectif de saisir les occasions pouvant faire aboutir le trajet vers le Nord. Leurs savoirs et habiletés interpersonnelles leur permettent notamment de supporter et venir à bout des conflits.

Au Mexique, la figure des migrant.es-acteurs.trices donne une place importante aux restrictions qui les affectent, mais cherche cependant à valoriser la marge d'action dont ils jouissent pendant son transit. Ainsi, si les migrant.es sont soumis aux aléas d'un système migratoire de plus en plus répressif, il existerait tout de même une *matrice de choix limitée* (Rodriguez, 2012), une *capacité de manœuvre* donnant une certaine autonomie et une capacité de choix et d'action (Mesure, 2010), une *marge de manœuvre limitée* (Perrigaud, 2009), une *marge d'action* (Castañeda Arredondo, 2016) qui leur permet d'agir en dépit des conditions hostiles du voyage. Dans cette perspective, l'irrégularité et le choix de départ acquièrent de nouvelles dimensions. D'une part, si l'irrégularité détermine les conditions du voyage, elle est aussi interprétée comme une manifestation de la liberté individuelle (Tapinos, 2013). D'autre part, le départ serait une décision et l'agir durant la route serait la façon d'assumer cette décision. « La migration est un coût » (Foucault, 2004, p.236), assumer les coûts monétaires, physiques⁶² et psychiques de la migration est rendu indispensable face à la difficulté du passage ; cette difficulté est connue par les migrant.es et elle exige la mobilisation de ressources et la création de supports pour se soutenir émotionnellement et économiquement (Sjaastad, 2013). Les migrant.es sont des « entrepreneurs de soi » dans la mesure où ils font « un certain nombre de dépenses d'investissement pour obtenir une certaine amélioration » (Foucault, 2004, p.236). Un tel agir englobe la capacité à se prendre en charge soi-même et la possibilité de choisir face à la domination à laquelle ils/elles sont soumis.es. Cette capacité souligne la possibilité pour les migrant.es à refuser des conditions qui ne leur

⁶² Les migrant.es centraméricain.es déclarent régulièrement de ne pas avoir voulu quitter leurs pays. Ils incarnent une fracture entre eux et leurs terroirs qui signifie, aussi, la distance matérielle et affective entre eux et leurs familles et amis. Ce sera un des coûts psychiques le plus significatif que les migrant.es payeront avec leur départ (Sjaastad, 2013).

conviennent pas. Les représentations en termes de passivité s'effondrent face à l'« acteur en mobilité clandestin » qui se construit pendant la route (Aragón, 2014). La notion de capacité d'agir, ou *agency*, enrichit cette perspective pour dépasser ce qui serait une logique de victimisation des personnes migrantes. En s'éloignant de ce qui « manque », « fait défaut »⁶³, ces études se concentrent sur les possibilités d'action. La migration est ici l'expression d'une capacité d'agir qui active la mobilisation de ressources contre la vulnérabilité dans les pays d'origine, de transit et d'accueil. La migration est ainsi une manière d'aller contre le dépouillement de la population dans les pays d'origine et de la migration irrégulière, une manière de *faire mobilité* face à l'enlèvement des pays de transit et de destination (Caseau, 2020).

De même, l'espace et les relations sociales sont interprétées différemment dans cette optique. Loin d'être un espace de domination, de clandestinité, la route vers le Nord est un espace d'action où les individus développent des stratégies de contournement, d'évasion, de résistance et de survie, et qui peuvent avoir un impact sur le territoire traversé (Aragón, 2014 ; Castillo, 1999 ; Castillo & Toussaint, 2015 ; Mainwaring & Brigden, 2016 ; Sanmartín, 2010 ; Simon, 2008 ; Uribe Cortez, 2019). Les relations interpersonnelles sont considérées ici comme des éléments constitutifs de la capacité stratégique des migrant.es qui mobilisent la solidarité et la complicité entre personnes (de même nationalité ou pas) pour maîtriser le nouvel espace qui s'ouvre à eux, par l'accumulation d'expériences, de connaissances et de ressources migratoires (Aragón, 2014 ; Wihtol de Wenden, 2016). Ces dernières sont distribuées de manière inégale et liées à des facteurs indépendants des caractéristiques individuelles. Cette distribution inégalitaire permet un éventail de manifestations de la capacité d'agir que nous regroupons en trois catégories : le voyage collectif, le recours à la force interne ou la volonté mentale, le désir de réussir le projet migratoire.

Bien que l'héroïsation des migrant.es soit la face négative de cette posture, elle permet de mettre en exergue une autre vision, auparavant négligée. Elle consiste à octroyer une puissance à celles et ceux qui, traditionnellement, ne l'ont pas. Nous en présenterons dans les lignes qui suivent quelques traits constitutifs.

⁶³ Paradoxalement, la capacité d'agir, l'autonomie et l'indépendance peuvent aussi être vécues comme manquantes, donnant lieu à une « individualité négative ». Ce terme fait référence à des manières d'exister en tant qu'individu qui sont problématiques et qui contrastent avec la possibilité de mener sa propre vie avec un minimum d'autonomie. Ce manque résulte de l'affaiblissement des soutiens collectifs qui ne peuvent couvrir tous les individus qui finissent par être indépendants du collectif, mais qui commencent à flotter parce qu'ils n'ont plus de points de repère (Castel & Haroche, 2001).

3.2.1. Une mobilité de groupe, du départ au transit

La route mexicaine met à l'épreuve les migrant.es dont les caractéristiques d'âge, genre, ressources, scolarité, capital social, capacités adaptatives, aides externes font une différence au moment du passage (Aikin Araluce & González Arias, 2017). Nous décrivons dans cette partie les ressources mobilisées depuis le groupe ou le collectif dans lequel s'insèrent les migrant.es. Le collectif est indispensable pour faire face à la route, notamment pour obtenir de l'information et de l'argent qui permettent de maintenir une capacité d'agir face aux aléas du départ, du transit et de l'accueil. Au départ, ce sont des capitaux culturels, sociaux et économiques qui sont à l'origine d'un premier tri parmi les migrant.es : certain.es bénéficient d'un réseau social plus informé et économiquement favorisé, dont l'activation permet d'échafauder des stratégies pour se soustraire à l'insécurité, aux contrôles policiers et d'autres obstacles de la route (Barros, 2017 ; Vahabi, 2013). En utilisant et en développant ces capitaux, le transit devient un phénomène à la fois collectif et sélectif. Collectif parce que les migrant.es ont besoin les uns des autres pour continuer ; sélectif parce que les migrant.es feront face à des situations qui fonctionnent comme des filtres et qui les feront échouer, quelle que soit la qualité de leurs ressources.

Ici, la capacité stratégique consistera à savoir composer avec et mobiliser la collectivité pendant le passage au Mexique dans le but d'atteindre les États-Unis. Face aux dangers de la route, le réseau est primordial pour se renseigner sur les conditions du passage, notamment le crime organisé qui est devenu le risque le plus effrayant pour les migrant.es. Même si les migrant.es centraméricain.es connaissent ce type d'organisations criminelles dans leurs pays d'origine - las Maras - ils ont besoin de mieux connaître les zones d'influence de ces organisations pendant le transit (Barros, 2017). Si le réseau est capable de subvenir à quelques nécessités et de réunir les gages d'une éventuelle réussite de la migration, le transit est l'étape cependant où il a le moins d'influence sur les trajectoires migrantes, en raison notamment de l'« incertitude violente » qui la caractérise (Brigden, 2015 ; Vogt, 2016). Limité par des facteurs externes, les réseaux migratoires le sont aussi en raison d'une distribution inégalitaire des ressources. La contribution - économique et culturelle- diverse des personnes qui entourent les migrant.es donne lieu à une grande variété de formes de faire le transit, telles que le « voyage accompagné », la

traversée solitaire, plus récemment *las Caravanas*. La qualité de ces contributions peut également conditionner l'efficacité des ressources mobilisées dans cette étape à forte contingence.

Le voyage en groupe prend différentes formes selon les ressources économiques et sociales des migrant.es. Un réseau bien informé sur les passeurs et qui a la possibilité d'en payer le prix permet l'embauche d'un « bon passeur »⁶⁴, gage de réussite (Rodríguez Chávez, 2016). Il est en effet plus facile de réussir la traversée du Mexique avec l'aide d'un passeur : environ 61% des Centraméricain.es expulsé.es par les États-Unis ont utilisé un passeur alors que seulement 4,3% des expulsés du Mexique ont utilisé ce service (EMIF, 2018). De l'autre côté, des capitaux faibles favorisent un départ « non accompagné » ou avec une « compagnie gratuite », telle par exemple celle des Caravanes ou des personnes rencontrées sur la route. Entre les deux, il existe une infinité de situations, selon la qualité et le niveau des ressources migrantes. La route met à l'épreuve la qualité du passeur. C'est l'unique étape du processus migratoire où le passeur et les migrant.es sont lié.es ensemble et cette mise en relation prend des formes différentes, dont le travail sexuel, le travail du *care*, l'appariement protecteur, le groupe de voyage et/ou le trafic de personnes (Vogt, 2016). Quand des ressources importantes sont investies dans la recherche d'un passeur, il est plus probable qu'il se développe une relation de réciprocité et de *care* entre passeur et client ; dans le cas contraire, certains passeurs sont perçus comme un danger, en partie à cause d'une stigmatisation à travers les médias et d'une criminalisation de la part de l'État⁶⁵ qui en fait des profiteurs des migrant.es. Le pouvoir de ces acteurs pendant le déroulement du passage peut aussi être utilisé pour anéantir leurs clients. Les passeurs ont le pouvoir absolu de décision au cours du voyage, comme le moment de manger ou l'endroit pour boire de l'eau. Cela va avec le pouvoir d'abuser de leurs clients par des délits tels que vol, kidnapping, abandon de migrant.es, exploitation sexuelle ou trafic de drogue (Bustamante, 2002 ; Izcara Palacios, 2017a, 2017b ; Schiavon, 2015 ; Simon, 2008).

⁶⁴ Les « bons » passeurs sont ceux qui protègent les migrant.es des abus du crime organisé ou de l'expulsion. Ces sont des passeurs ayant des années d'expérience et une réputation qui conduisent les migrant.es aux États-Unis. Souvent, les « bons » passeurs sont recommandés par la famille ou les amis et ils représentent un faible danger en comparaison des groupes criminels et de l'expulsion (Izcara Palacios, 2017b ; Mainwaring & Brigden, 2016). Pour approfondir sur les différents types de passeurs et leur organisation, voir Kauffer Michel (2003).

⁶⁵ La criminalisation des passeurs, considérés comme des trafiquants par le contrôle migratoire, vise à décourager la migration irrégulière en promouvant la mauvaise réputation des *coyotes*. Cependant, les migrant.es continuent à utiliser ce type de services pour augmenter la probabilité de réussite face à la frontière, dont sécurisation motive l'existence des passeurs en augmentant les barrières à la migration (Castillo, 2000 ; Villafuerte Solis & García Aguilar, 2017).

Le double visage des passeurs n'exclut pas cependant l'utilisation de leur savoir-faire à la frontière pour contourner la sécuritisation publique, ainsi que le crime organisé ; même si l'idée de l'exploitation par les passeurs de leurs clients est amplement diffusée, il apparaît également que les migrant.es ne cèdent pas le contrôle total du voyage au passeur ; ils utilisent d'autres moyens, comme le téléphone portable pour communiquer avec leur famille en cas de danger (Izcara Palacios, 2016 ; 2017b ; Mainwaring & Brigden, 2016). La dimension transnationale de la migration de transit lie les migrant.es avec des personnes au pays d'origine et/ou aux États-Unis et permet la création d'un patrimoine ou *capitiaux migrantes*.

Car, si les réseaux facilitent le déplacement des individus à l'intérieur d'un espace migratoire, ce sont ces derniers qui « font » leur mobilité en choisissant leurs itinéraires, conditions de passage, ressources, relais dans les zones de transit, etc. (Aragón, 2014 ; Simon, 2008 ; Piché, 2013 ; Massey, 2013). Cet investissement individuel et personnel, qui révèle l'inégalité de conditions entre migrant.es ayant recours à un coyote, crée également un écart plus important parmi les migrant.es qui n'utilisent pas ce service. Pour eux, d'autres ressources s'offrent face au manque de moyens dans la migration. La solidarité entre migrant.es et populations locales joue ainsi un rôle de soutien ou d'amortisseur. S'appuyant sur le groupe, les migrant.es s'entraident pour arriver à bonne destination. Voyager entre concitoyens, ami.es ou personnes de confiance est valorisé comme moyen de traverser en sécurité mais aussi comme incubateur de nouvelles idées qui émergent et se partagent au cœur du groupe (Uribe Cortez, 2019). L'amitié pratique, par exemple, se base sur une éthique migrante. Elle est mise en communauté. Ce n'est pas une relation personnelle de qualité, mais elle permet d'avoir un certain degré de confiance qui permet de s'appuyer sur l'autre de manière pratique (Djigo, 2016). En parallèle, le *Viacrucis Migrante* (Chemin de croix migrant) – un accompagnement des migrant.es sur la route – qui existe depuis 10 ans ; il est organisé par *Pueblo sin Fronteras* (Peuple sans frontières). Cette association civile transfrontalière, inspirée des manifestations religieuses locales réalisées pendant la Semaine Sainte par les centres d'hébergement, cherche à rendre visible la violence subie par les migrant.es (Pueblo sin Fronteras, 2019).

D'autres formes de collectifs ont vu le jour plus récemment. *Las Caravanas* (Gandini, Fernández de la Reguera, & Narváez Gutiérrez, 2020) représentent l'expression la plus claire de ce voyage en compagnie gratuite dans le but de faire face aux risques de la route. En 2014, la première Caravane arrive à la frontière Nord du Mexique ; en 2018,

las Caravanas reçoivent une attention médiatique internationale grâce à la conjoncture politique qu'impliquent l'élection présidentielle au Mexique, l'élection législative aux États-Unis et les conflits internes au Honduras (Santos Ramirez, 2020 ; Semple, 2018a ; 2018b). La Caravane du 25 mars 2018 démarre avec 700 personnes à Tapachula, Chiapas. À mesure qu'elle avance sur le territoire mexicain, elle en arrive à regrouper 1 500 migrant.es, puis se stabilise à 1 100. La plupart sont Honduriens, Guatémaltèques et Salvadoriens, dont 300 mineurs et 400 femmes (Semple, 2018a). À défaut de pouvoir se permettre les services d'un passeur, à plus de 10 000 dollars, ou le paiement du droit de passage imposé par le crime organisé, ces personnes préfèrent partir en caravane, une modalité pour avancer rapidement et faire face aux obstacles (Semple & Malkin, 2018). Pour les observateurs, cette stratégie de groupe provoque des sentiments contradictoires : elle est, d'une part, l'expression de l'angoisse et de la pauvreté accrue et, en même temps, celle de la solidarité et de la foi présentes aussi pour pallier cette souffrance (Gandini, Fernández de la Reguera, & Narvaez Gutierrez, 2020).

Bien que las Caravanas affrontent des risques environnementaux, sociaux et politiques de la route vers le Nord, le collectif avance rapidement grâce aux solidarités de la route. La mort est présente dès l'arrivée sur le sol mexicain, ainsi que la chaleur, le manque de logement et les nuits en plein air, l'absence d'eau potable et de sanitaires qui provoquent des réactions physique comme l'insolation et la diarrhée. Les habitants sur la route migratoire offrent des encouragements, de la nourriture et une aide pour le transport (Rojas, 2018 ; Semple & Malkin, 2018). Les autorités des villages et les organisations communautaires aident aussi les personnes de la Caravane avec des vêtements, des couches pour les bébés et, parfois, un peu d'argent (Semple, Correal, & Averbuch, 2018). Pour leur part, les associations civiles, les institutions religieuses, les fondations, les centres d'hébergement fournissent de la nourriture, divers dons et services, surtout à Tijuana et à Oaxaca (Santos Ramirez, 2020). Ici, la visibilité du groupe fait force et appelle à une protection venant de divers acteurs locaux. Cependant, cette visibilité massive provoque aussi d'autres manifestations, de méfiance et de désaffection contre les migrant.es. Fondé sur l'association migrant-criminel ou voleur d'emploi, le refus de cette forme de migration réveille des émotions face à la mise en évidence des effets dramatiques des Caravanas (Ahmed & Dickerson, 2018 ; Santos Ramirez, 2020).

La Caravane comme forme migratoire change la dynamique et la vision de la migration de transit. L'invisibilité nécessaire pour réussir le voyage contraste avec l'investissement de l'espace public et politique par la Caravane qui se rend visible en

traversant en plein jour le sud du Mexique - région la plus dangereuse pour les migrant.es (Martínez, 2018). La Caravane est ainsi une forme de mobilité sécurisée capable d'éviter les obstacles provoqués par le renforcement du contrôle migratoire au Mexique. Cependant, des mesures plus strictes s'installent avec la répétition de ce type de mobilité. Les Caravanas sont contraintes par de nouvelles mesures de contrôle et par l'adaptation des acteurs à cette nouvelle forme de faire mobilité. D'une part, les Caravanas sont empêchées de passer vers le Nord par les autorités et, d'autre part, les organisations criminelles commencent à les prendre pour cible. En 2018, le kidnapping de 100 migrant.es par une organisation inconnue est rapporté par l'Ombudsman d'Oaxaca Arturo Peimbert qui dénonce l'impunité des organisations criminelles, non poursuivies par les autorités (Hernández Moreno, 2018).

Bien que l'insertion dans un collectif ne puisse garantir ni la réussite de la traversée, ni la neutralisation des risques, la mobilisation de ces supports relationnels engendre des protections, certes sans reconnaissance ni institutionnalisation, mais qui atténue la domination des structures sociales et politiques locales. En fournissant une protection, des ressources économiques et sociales pour la migration, ces liens peuvent favoriser l'autonomie individuelle, la capacité de développer des formes d'action personnelle (Garrau, 2018). De ce point de vue, cette mobilité collective met en question la définition du transit comme lieu de non-engagement pour tous les migrant.es. Nonobstant l'idée que ceux et celles qui sont de passage n'existent pas, les solidarités de la route et le développement d'« amitiés pratiques » et d'une éthique migrante tissent les liens d'une possible appartenance (Djigo, 2016).

3.2.2. Esprits et corps dans la maîtrise de la migration

La migration irrégulière réclame une diversité de ressources individuels et collectives pour une éventuelle réussite. Malgré leur importance, ces ressources ne vaudraient rien si les migrant.es ne payaient pas de leur corps physique et force mentale certains coûts de la migration (Ghosh, 2013). Dans le processus migratoire, lorsque les soutiens collectifs prennent fin, les migrant.es se retrouvent à « payer de leur personne » et entrent dans une contradiction où l'on « perd sa vie en essayant de la gagner » (Castel & Haroche, 2001). Dans le pays de transit, les actions de contournement exigent une résistance face aux lieux et acteurs dangereux, ainsi qu'aux conditions précaires de la

traversée vers le Nord. Cet investissement physique et mental constitue une forme de lutte migrante qui défie le système et met à l'épreuve les corps migrants (Cabrera García & Cordero Díaz, 2018). Ainsi, la santé n'est pas une priorité pour ces migrant.es qui cherchent à aller de l'avant en poussant leur corps et leur esprit à la limite (Ruiz Marrujo, 2001). Cet aspect de la migration met les corps migrants au centre d'une contradiction et d'une double contrainte dans laquelle les corps sont nécessaires pour le passage, même si leur investissement dans la traversée implique une atteinte de l'intégrité physique et mentale. Cette contradiction révèle une relation de pouvoir et d'autorité entre les gouvernements et les migrant.es irrégulier.es. Selon Didier Fassin (2006, p. 20), ces types de rapport « s'impriment dans les corps et les esprits des gouvernés comme des gouvernants » et prennent « la forme de cette violence structurelle dont les conséquences se mesurent en taux de mortalité et se voient dans la répartition des souffrances ». L'endurance se révèle ainsi source de capacité stratégique, mais aussi origine et cause d'une exposition à des situations de plus en plus dangereuses. Déterminés à aller encore plus loin, les migrant.es mettent leurs corps et esprits à l'épreuve, ce qui finalement augmente leur vulnérabilité et la logique de tri pendant le transit (Feldmann & Durand, 2008).

L'intérêt pour les risques de la route et les drames qu'elle peut provoquer dans la vie des migrant.es a augmenté avec la visibilité des récentes *Caravanas*, mais les risques que le transport, la nature et les autres conditions précaires du voyage infligent aux corps des migrant.es sont présents depuis des années. Cette présence et ce quotidien ont dépersonnalisé les corps qui reçoivent cette violence et dont le discours n'est pas entendu. Nous pouvons même dire que cette souffrance est valorisée par des mots tels que : héros, courageux, forts, mots utilisés par certains des volontaires que nous avons rencontrés dans le travail de terrain. Ce fait nous pousse à nous interroger davantage et à vouloir en savoir plus sur la relation corps-migration qui donne place à une contradiction chez les migrant.es : d'une part, le bon état physique est nécessaire pour entreprendre la migration ; d'autre part, l'avancement sur la route migratoire se fait au détriment de la santé physique, qui s'affaiblit face aux conditions précaires des transports ou d'accès à l'alimentation (Deschak et al., 2022). Comment faire face à cet affaiblissement dans l'épreuve et quelles ressources envisager face à la perte de l'intégrité physique ?

En se concentrant sur des aspects éthiques et moraux, les migrant.es parviennent à construire des interprétations qui leur permettent de diminuer les effets destructeurs de la traversée. Face aux situations adverses, ils maintiennent présents les principes

fondateurs de la famille (conjoint, enfants, amis, etc.), de la religion (les images catholiques de Dieu et de la vierge Marie) et du travail (rationalisation et légitimation de leur passage clandestin) (Uribe Cortez, 2019). Dans le cas des femmes migrantes, dont les corps sont la cible de violences physiques et sexuelles particulières le long de la route, les agressions subies entraînent la construction d'un schéma modifiant leur « Je moral » qui les pousse à accepter la responsabilité propre de l'acte et en intérioriser la violence symbolique (Willers, 2016). Dans ce sens, la probabilité est plus forte pour les femmes de souffrir de conséquences à long terme des événements traumatiques de la route (Salerno Valdez, Valdez, & Sabo, 2015). Le « courage » est aussi évoqué face aux situations adverses, courage de revenir après un échec et de reprendre la lutte pour la survie, malgré les obstacles. Presque irrationnel, ce qui prend la forme d'un « instinct » est nourri par l'espoir d'une vie meilleure (Coello Gomez, 2020). Or cette construction reste inexplorée ou limitée dans son analyse, nous y reviendrons dans les prochains chapitres.

3.2.3. L'Eldorado américain

L'idée des États-Unis comme le pays rêvé où les besoins économiques et sociaux sont satisfaits incite à l'entreprise migratoire. Le choix de la route face aux risques migratoires est conforté par le rêve d'une vie meilleure et la conviction que tout sera résolu après l'arrivée aux États-Unis. Une impulsion à continuer s'installe, décrite en des termes divers : engagement, persévérance, volonté, intérêt, effort, motivation (Schiavon, 2015 ; Gomez Romero, 2016 ; Wihtol de Wenden, 2016). La capacité stratégique se nourrit de cette motivation pour imaginer des solutions à chaque obstacle de la route. C'est un processus cognitif face à l'incertitude, où les conduites sont conditionnées par des projections (Caseau, 2020), une dimension négligée et méconnue par le contrôle frontalier, et qui permet la résilience dans la migration, sur la route du Nord. Les projections optimistes se nourrissent des récits de ceux et celles qui sont bien arrivé.es. Les migrant.es partent avec l'idée d'incarner « le rêve américain » et se montrent sûrs de savoir trouver l'agir adéquat. Les récits du rêve américain sont aussi utiles pour justifier le séjour ou le passage au Mexique. Des motivations telles que « trouver un travail », « sortir de la pauvreté » et « donner un futur à la famille » permettent de montrer les

« bonnes raisons » pour traverser le pays et légitiment le projet migratoire aux yeux des Mexicains qui, parfois, partagent le même désir ou sont familiers de la migration.

Malgré l'image du Mexique comme « enfer », les migrant.es irrégulier.es continuent à s'embarquer dans cette entreprise et à subir le passage vers le Nord. Mensonges ou fantasmes, ces idées promeuvent la migration comme aventure, mais aussi comme manière d'atteindre un objectif, de « devenir quelqu'un ». Certes, cet Eldorado américain est forgé dans un contexte d'abandon des protections individuelles et collectives, et trouve un terrain fertile dans les milieux défavorisés où la question économique et sociale est importante. Cependant, il surgit aussi comme une manière alternative de se construire, ce qui correspond également à une aspiration des classes économiques défavorisées et non-protégées. Ainsi, la migration fait partie d'un *répertoire des possibles*, d'une possible réalisation, d'un avenir.

Entre futurs migrant.es, cette idée se partage comme une péripétie dans l'incertitude qui vaut la peine d'être vécue pour le bien personnel et collectif et qui peut être maîtrisée grâce à de la créativité personnelle et la confiance en autrui. Cette *ingéniosité migrante* fait place à un optimisme à l'heure du départ, car l'idée s'enracine que tout va bien se passer et qu'il y a toujours moyen de s'en sortir. Même si pendant le transit, l'ingéniosité et l'optimisme sont mis à l'épreuve dans les moments les plus ordinaires, pour satisfaire les besoins les plus basiques, ceux qui réussissent le passage deviennent des figures-modèles pour leurs concitoyens et alimentent l'envie de partir des autres, qui visualisent le passage comme une difficulté surmontable, à condition de se saisir des bonnes opportunités. Dans un espace en tension entre contrôle migratoire et migration irrégulière, les migrant.es développent des nouvelles compétences et stratégies de mobilité qui valorisent des dynamiques transnationales. De ce point de vue, les migrant.es clandestin.es en transit, qui ne sont pas des victimes passives, deviennent participant.es « par le bas » et « par la marge » de la libre circulation des personnes (Tarrus, 2002). Les migrant.es centraméricain.es au Mexique contribuent à la mondialisation et à l'élaboration des relations internationales en modifiant les rigidités mondiales et en remettant en question les politiques migratoires restrictives (Alioua, 2011 ; Brigden, 2016 ; Garcia Aguilar, 2017 ; Vogt, 2016).

Mais pour que ce soit possible, une connaissance du système migratoire est nécessaire qui puisse transformer les migrant.es en acteurs.trices. Les informations limitées sur le pays et le cadre légal, ainsi que l'augmentation de l'incertitude pendant le passage du fait des politiques migratoires, ne favorisent pas telle maîtrise. Les migrant.es

peuvent avoir des connaissances approximatives et être « débrouillards », mais ils ne peuvent pas savoir exactement quelles situations ils rencontreront sur la route, ni comment y faire face. C'est en augmentant cette incertitude que les politiques de contrôle migratoire diminuent l'autonomie des personnes. D'où la capacité stratégique comme capacité plutôt de réaction face à un événement défavorable, et qui n'enlève pas la vulnérabilité de la personne, à tour de rôle active et prise en otage. La capacité stratégique des migrant.es est de la sorte un comportement défensif, plutôt qu'offensif, qui cherche à maintenir un minimum de pouvoir d'agir pour poursuivre le passage. Dans cette perspective, les *migrant.es-acteurs.trices* en transit sont ceux qui prévoient leur voyage dans le détail, dont ils anticipent chaque étape avant le départ. En règle générale, cependant, c'est plutôt l'improvisation qui prévaut pour survivre en terrain hostile, à la faveur des politiques migratoires.

Les migrant.es de transit se rapprochent ainsi de la figure de l'émigré, à savoir qui a réfléchi avant le départ aux opportunités et chances d'améliorer sa vie ailleurs. La migration se vit comme l'expression d'une liberté personnelle qui est aussi celle de tirer profit d'un système, certes inégal, mais offrant un certain éventail de possibilités. Cette analyse implique de placer la responsabilité du voyage entièrement sur les migrant.es : on rejette sur les migrant.es leur choix de venir mourir/ venir souffrir sur le territoire mexicain, provoquant ainsi une non-reconnaissance sociale et l'illégitimité de leur passage au Mexique : « Pourquoi ils/elles viennent souffrir ici ? ».

La capacité d'un choix est ainsi attribuée aux migrant.es avec ce type de questionnement, la possibilité de choisir entre souffrir ou pas, qui ressemble parfois à « souffrir ici ou là-bas » quand on compare les conditions dans les pays d'origine et les conditions du transit. Sans tomber dans le piège de dépeindre les conditions « catastrophiques » de l'Amérique centrale, nous voudrions montrer que le départ ne se résume pas au binôme migration forcée- migration volontaire ; mais qu'il renvoie aussi à une migration aspirationnelle, d'aventure, familiale, parmi et d'autres formes de mobilités qui ne sont pas uniquement liées à la souffrance et aux problèmes des pays d'origine (Brzoska & Frohlich, 2016). Une interrogation sur les différentes formes du partir s'avère donc nécessaire pour mieux comprendre les situations de départ.

3.3.Des subjectivités complexes : quels référentiels constitutifs des identités migrantes ?

Bien que les approches sociologiques explorées dans les parties précédentes nous permettent d'appréhender différents aspects des migrations et des migrant.es, quelques éléments semblent échapper à ces perspectives analytiques. Si l'approche par la vulnérabilité comme constante montre les effets des structures sociales à toutes les étapes de la migration, l'autonomie et la capacité d'agir nous permettent de voir une force contraire qui aide à pallier l'affaiblissement et le dépouillement individuels. Ces deux forces, qui agissent par le haut, dans une approche macro, et par le bas, à partir des expériences des personnes, affectent inégalement les individus. Si le poids du système migratoire est le même, chacun est porteur de manière singulière de compétences, capacités, ressources aides ou supports (Martuccelli, 2006). Aussi, les dynamiques de réussite ou d'échec naissent de cette confluence qui met à l'épreuve les particularités des migrant.es : être mineur ou femme, voyager accompagné ou seul, l'âge, le genre, les études et l'état de santé forment de manière différente l'épreuve du voyage.

Les migrant.es irrégulier.es oscillent tout au long de la route entre ces deux pôles idéal-typiques que sont la vulnérabilité à l'autonomie. Si la vulnérabilité est en partie permanente et inhérente à la condition humaine, une autre partie en est imposée et acquise par la position sociale ; elle peut être réduite par la mobilisation de ressources spécifiques. Prises séparément, ces deux explications sont insuffisantes : l'approche victimaire niant la capacité d'agir des migrant.es ; l'approche stratégique servant, parfois, à responsabiliser des individus « autonomes » en sorte qu'ils prennent eux-mêmes en charge les risques auxquels ils s'exposent (Garrau, 2018 ; Feldmann & Durand, 2008). Ce schéma interprétatif dual impose des explications dichotomiques sur un ensemble de questionnements liés à la migration de transit. On peut en distinguer quatre, à savoir : le choix d'émigrer, l'irrégularité, le rapport à l'espace et les formes de lien social, donnant lieu à chaque fois à des interprétations binaires telles que migration forcée *versus* migration comme stratégie ; l'irrégularité comme domination *versus* forme et stratégie de mobilité ; le passage comme espace de domination et d'exploitation *versus* facteur d'*empowerment*.

Pourtant, aussi bien la *victimisation* que l'*héroïsation* des migrant.es nient la complexité des processus de subjectivation. La vision dichotomique ne permet pas de

saisir les éléments qui se trouvent au-delà de cette duale explication (Dietrich 2016). Étant exposés simultanément à la souffrance et à l'autonomie, une seule de ces figures n'est pas opérationnelle pour expliquer l'agir et la vulnérabilité migrante. Si les migrant.es basculent à plusieurs reprises vers ces idéaux-types de la migration, cela se fait selon des logiques différentes qui sont étroitement liées aux caractéristiques individuelles et aux ressources (matérielles, symboliques, culturelles et sociales). En rendant visibles ces variations, ainsi que la complexité et hétérogénéité qu'elles entraînent, nous proposons d'offrir une contribution à la compréhension du système migratoire : les différents types de domination qu'il implique ; les moyens de contestation (psychique et politique à l'œuvre), les perspectives d'amélioration de la condition migratoire ; surtout, nous voudrions montrer comment les migrant.es vivent cette tension et quelle forme d'individualité et de subjectivité se construit à ces carrefours de la migration de transit.

D'autres hypothèses nous invitent à porter un regard nouveau sur ces questions, tout en s'inscrivant à l'intérieur de la partition analysée entre système contraint versus marge de manœuvre. En effet, si la route est entravée d'« obstacles règlementaires »⁶⁶, imposés par le haut, ceux-ci n'annihilent pas l'aspiration à l'autonomie, ni la capacité à vouloir une vie meilleure. Certes, l'imprévisibilité augmente et les migrant.es s'y engagent sans la capacité d'anticiper le déroulement de leur passage. Mais cette incertitude ne signifie ni désordre, ni irrationalité : est-elle peut-être le synonyme d'une organisation (Mazzella, 2016) dans la migration de transit ? Notre objectif sera donc ici de montrer une réalité complexe qui entraîne une diversité de trajectoires et d'expériences migrantes, tout autant que des continuités et des moments de convergence, en favorisant une approche qui évite les conceptualisations totalisantes et se montre sensible à l'unité de l'analyse.

3.3.1. Subir, agir, réagir : contestation et migration

En parlant de l'hypothèse d'une possible conciliation de cette approche duale de la migration, un premier résultat issu des enquêtes sur la migration de transit concerne la succession d'expériences typiques d'une posture, suivies d'expériences typiques de l'autre. Comme s'il y avait là une organisation chronologique, les expériences subies de

⁶⁶ Gildas Simon (2008) utilise ce terme pour définir l'obligatorité des risques pendant le passage clandestin des migrant.es irrégulier.es dans des espaces physiques difficiles à franchir.

domination sont suivies par celles qui manifestent la capacité d’agir. En bref, tout se passe comme si, les migrant.es devaient d’abord être victimes pour se transformer ensuite en acteurs.trices. Le récit de la vie en transit se construit ainsi par emboîtement - telle une poupée *matriochka*- d’évènements auxquels les migrant.es doivent faire face pour survivre (Mainwaring & Brigden ; 2016). La migration internationale engendre des subjectivités qui font face à la menace d’anéantissement de la personne sans la médiation des droits humains ou des politiques publiques. Marqués par l’exclusion, les migrant.es cherchant à construire leurs trajectoires singulières sont perçus comme menaçant l’ordre établi (Bastenier & Dassetto, 1993 ; García Aguilar, 2017). Dans cette vision, la globalisation offre des opportunités et de nouveaux espaces pour la construction de subjectivités particulières. En suivant la sociologie de l’action, les migrant.es en transit circulent par les voies de l’opposition à la politique migratoire dominante. En incarnant des alternatives à une telle politique, ils permettent un changement social basé sur une vision du monde fondée sur la recherche d’une émancipation du sujet (Pleyers, 2019). Ils sont sujets « producteurs de social », « créateurs de mouvements sociaux », « porteurs de projets collectifs ». La dynamique qui les conduit du principe d’identité (prise de conscience de soi comme spécifique) au principe de totalité (construction d’un monde signifiant) se réalise via un principe d’opposition (Dubar, 2007).

Dans cette perspective, le départ est interprété comme un acte contestataire contre l’État d’origine qui est incapable d’offrir une protection à ses citoyens (Flores Castillo, 2015) ; et l’irrégularité, comme un acte rebelle contre les politiques migratoires répressives de l’État et son monopole dans les relations internationales (Brigden, 2016 ; Wihtol de Wenden, 2013). Un sens politique surgit ainsi pour rendre compte de la mobilité des indésirables : celui d’individus aux prises avec les défaillances et les politiques migratoires punitives, tant des États qu’à l’échelle globale (Brigden, 2016 ; Lebel, 2012 ; Sanmartín, 2010).

Si, en général, les migrant.es ne forment pas un groupe homogène et uni, les caravanes, notamment celle d’octobre 2018, mettent en relation étroite ces acteurs et actrices éparpillé.es. Dès la frontière Nord du Guatemala, elles revendiquent une position dans le système migratoire nord-américain : « Nous, les migrant.es, ne sommes pas des criminels, nous sommes des travailleurs internationaux ! Pourquoi on nous tue, pourquoi on nous assassine, si nous sommes l’espoir de l’Amérique Latine ?! »⁶⁷. Face aux pays

⁶⁷ Dans son livre *Caravana : Cómo el éxodo centroamericano salió de la clandestinidad*, Alberto Pradilla (2019) attribue cette phrase à Alberto Cuevas, activiste et membre de l’organisation *Pueblos Sin Fronteras*.

de transit, ces phrases expriment une prise de conscience et une prise de position en tant que sujets de droit international. Face au pays de destination, l'identité revendiquée permet une réaction en forme de manifeste contre la bureaucratie états-unienne qui traite lentement leurs demandes d'asile (Santos Ramirez, 2020). Cet acte politique naît d'une autonomie qui n'est pas totalement supprimée par le système migratoire, car cette autonomie, qui leur permet de franchir la sélection et les filtres des politiques migratoires, est aussi importante pour maintenir et reproduire l'exploitation des migrant.es en tant que main-d'œuvre docile et bon marché. Ici, cette autonomie minime préservée contrevient à la domination en ce qu'elle provoque une contradiction subjective dans l'expérience des migrant.es dominé.es, contradiction qui conduit à un mouvement de protestation. Au prisme de la vulnérabilité, nous parlons ici d'un potentiel critique engendré par la domination et qui montre la vulnérabilité d'une façon différente, depuis une perspective qui s'éloigne de la passivité et de l'impuissance (Garrau, 2018).

La nature de ce processus de politisation est davantage collective, dans la mesure où le groupe permet de voir autrement. Dans un pays où leurs vies ne paraissent pas valoir, revendiquer pour soi et dénoncer les pratiques mortelles contre les migrant.es sont des actes qui témoignent d'une capacité de s'assumer comme sujet capable de mettre au défi le système migratoire. De même, les Caravanas ont attiré l'attention sur les contradictions du discours politique des pays de transit où le prisme sécuritaire se confronte à la protection des droits humains, dans une tension entre ce qui se dit et ce qui se fait (Santos Ramirez, 2020). Mais est-ce que cet acte contestataire permet d'en finir avec la domination ? Pour José Luis Lezama (2002), quand des populations marginalisées, telles les migrant.es, interrogent les États, la réponse à leurs demandes se fait dans un cadre d'« assistance » et non pas de « conquête politique ». Cela est de nature à confirmer une dépendance, ainsi que la légitimité du système migratoire en place, et qui va à l'encontre de l'autonomie. Selon Lezama, les populations marginalisées sont intégrées dans une relation protecteur -assisté qui au fond leur refuse la possibilité d'avoir des droits.

Même si traverser en *caravanas* permet une prise de conscience de la domination subie, en plus d'une réflexion individuelle sur le sujet, les personnes dans *las Caravanas* subissent une mise à l'écart à cause de leur irrégularité et l'irrespect de leurs droits. De

Toutefois, ces slogans ont été utilisés par le passé lors de manifestations contre la violence à l'égard des étudiants pendant le mandat d'Enrique Peña Nieto (La Jornada, 2014). L'utilisation récurrente de cette expression dénonce la violence que l'État exerce sur la vie nationale et remet en question ce rôle et son influence sur la vie quotidienne des groupes sociaux.

même, nous avons remarqué lors du travail de terrain que dans d'autres formes de mobilité, les migrant.es, en tant que groupe, se caractérisent par la division. Au contraire des *caravanas*, la mobilité en groupe, avec ou sans passeur, ne suppose ni intégration ni cohésion. Certes, il existe une solidarité spontanée entre migrant.es, cependant nous avons noté l'existence de jugements et de préjugés envers certaines minorités migrantes, cette différenciation se faisant à partir de critères d'âge (enfants ou personnes âgées), de genre (femmes et hommes), de nationalité (notamment contre les Honduriens). Il existe une réticence envers les femmes, particulièrement envers celles qui voyagent avec leurs enfants, comme l'explique ici Daniel, Salvadorien de 39 ans que j'ai rencontré à Monterrey par le biais de l'Association civile Paso de Esperanza :

« Je vous le dis, ici ce n'est pas facile et je ne veux pas qu'un de mes enfants vienne ici pour souffrir comme quelques femmes qui viennent avec leurs enfants. Je dis à mon frère : je n'amènerai pas ma femme et mon fils, qui est si petit, pour souffrir ce que j'ai souffert, non. Je peux souffrir moi-même, parce que je peux résister, mais pas mon enfant de deux ans. Il y a des gens avec des bébés âgés de six mois, qui sont encore allaités. Comment cela peut-il être aussi difficile de subvenir aux besoins d'un enfant ?! Il y a de mères célibataires au Salvador qui élèvent leurs enfants avec peu de moyens, mais elles y arrivent. Mais moi, je ne veux pas que mes enfants vivent cette expérience. Grâce à Dieu, je leur ai donné ce que j'ai pu et ils sont bien, dans la mesure où ils ont un toit, de quoi manger, même si ce n'est pas beaucoup. Mais je veux leur en donner plus »⁶⁸.

Ainsi, au sein du groupe, il est possible de trouver une diversité de mobilités qui ne cohabitent pas et ne développent pas de discours commun. Au contraire, elles reproduisent le cadre culturel et social normé par la société traditionnelle d'origine, qui associe à la migration à la qualité d'être jeune (mais pas trop) et homme. Ainsi l'exprime Miguel, Salvadorien de 34 ans qui habite aux États-Unis depuis 2012 et que je rencontre

⁶⁸ "Si yo le digo, si aquí se sube no es fácil, y que un hijo de uno vega a sufrir lo mismo, no. Así como vienen algunas mujeres con los niños. Yo como le digo a mi hermano: "¿yo cómo voy a traer a mi mujer con mi hijo que venga para acá, tan chiquito que venga a sufrir lo que yo sufrí?" No, puedo sufrir yo, porque sé que yo voy a resistir, pero mi niño ¿cómo? si mi niño tiene dos años. Iba gente con niños de seis meses que los andan de pecho las mujeres, ¿qué tan difícil puede ser mantener a un niño?! Si hay madres solteras en El Salvador que sacan adelante a sus hijos, con poquito, con pobreza, pero ahí van. Pero yo mis hijos no quiero que pasen eso. Gracias a Dios, les he dado lo que he podido y los tengo bien, en el aspecto que ellos tienen techo, tienen comida, aunque sea poca, pero yo les quiero dar más" (Daniel, entretien 12, 05 avril 2018).

par le biais d'une utilisatrice des services juridiques de Paso de Esperanza A.C. : « Enfants, femmes, personnes âgées, des gens matures, et je me demande 'pourquoi ?' Ils viennent juste souffrir ici, en plus avec le froid, ils viennent pour mourir. »⁶⁹

Ce discours se traduit par des actions qui peuvent amener à une double marginalisation : par les sociétés d'accueil, ou de transit, d'une part ; par le groupe de pairs, d'autres part. Dans l'extrait suivant, Inés nous confie la discrimination subie au sein du groupe qui fait route ensemble, en tant que femme, Salvadorienne et mère :

« J'étais dans un groupe de Honduriens, il y avait juste une dame salvadorienne avec moi, alors à cause de ma nationalité salvadorienne, les Honduriens ne nous acceptaient pas, car même dans ces lieux et situations difficiles, il existe du racisme et tout ça. Ils me disaient alors 'non, pas les Salvadoriennes', car parfois, quand mon bébé pleurait, ils me disaient de le faire taire, ils disaient des choses sur moi et ils ont commencé à me maltraiter. La dame salvadorienne était la seule qui était avec moi, elle m'aidait pour tout, pour faire face à tout ce qu'ils me disaient, alors j'ai aussi souffert pendant le voyage, entourée de personnes d'autres pays différents du mien, il y a beaucoup de racisme. »⁷⁰

Si l'inégalité de genre est déjà une raison de départ pour les femmes d'Amérique centrale, cette condition ne disparaît pas en quittant le pays d'origine, voire peut s'accroître le long de la route. La discrimination à l'âge, envers les enfants et les personnes âgées, connaît les mêmes développements. Une incompréhension de l'autre et de ses raisons de migrer empêche une intégration dans la collectivité, aux objectifs pourtant partagés. Il existerait ainsi une « bonne » manière de migrer ou de faire le passage, qui reste plutôt masculine, et ceux qui n'entrent pas dans cette case peuvent subir un ostracisme à l'intérieur du groupe. En faisant une comparaison rapide avec la cohésion des migrant.es pour des expressions politiques au Maroc qui est rapportée par Mehdi Alioua (2011) ou le mouvement de sans-papiers en France (Fassin & Morice, 2001), les

⁶⁹ “Niños, mujeres, ancianos, gente ya madura que dice uno: ¿para qué? A sufrir vienen aquí. Más estos fríos, a morir vienen” (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

⁷⁰ “Yo venía con un grupo de hondureños y solo venía una señora salvadoreña conmigo, entonces yo por ser salvadoreña, los hondureños no nos querían, porque hasta en esos lugares, en esos más difíciles que uno viene como situaciones así, hay como racismo y todo. Entonces ellos decían: 'no, a las salvadoreñas no', porque a veces cuando mi niño lloraba me decían que lo callara que yo aquí y me empezaron a tratar mal, entonces la señora salvadoreña era la única que venía conmigo, ella era la que me apoyaba en todo más, para no poder estar mal por todo lo que ellos me decían, entonces también sufrí eso, venir con personas de otro país que no sea el de uno, hay bastante racismo” (Inés, entretien 20, 05 mai 2020).

migrant.es centraméricain.es en transit au Mexique manquent d'organisation et de présence politique. Cela n'est pas dû uniquement à des questions d'identité personnelle, mais s'origine également dans des valeurs traditionnelles dont sont porteuses les sociétés d'origine⁷¹. La question éthique ou axiologique est donc centrale pour comprendre les trajectoires migrantes.

Nous proposons donc la notion *d'ethos migrant*, compris comme les valeurs et principes fondateurs qui produisent des comportements et des pratiques sociales, afin d'éclairer « l'agir migrant », les identités et trajectoires de la route. Mettre en évidence ces ancrages axiologiques des identités migrantes permet d'identifier les dissonances et consonances des principes organisateurs qu'une personne expérimente au cours de son existence, « soit ceux déjà assimilés, soit ceux expérimentés dans un nouvel espace social dans lequel il s'insère » (Fusulier, 2011, p.103). Cela permet aussi de réfléchir sur les liens entre action individuelle et histoire collective, dans la mesure où l'ethos agrège un ensemble d'aspects - culturels, moraux, symboliques, affectifs, politiques. Comme nous proposons de le voir en particulier au chapitre 6, la migration de transit fait appel au déploiement d'un ethos spécifique, appuyé sur les valeurs de la famille, du travail et de la religion en particulier, et qui permettent une « survie » sur la route. Ces ancrages axiologiques, par les valeurs auxquelles les migrant.es font allégeance, modèlent les identités et trajectoires de la route, en conférant par exemple des avantages et opportunités spécifiques qui ouvrent l'expérience migratoire à la solidarité, comme à la protection divine (Weber & Kalinowski, 2017). L'ethos permet également d'aborder la question de l'intégration sous l'angle de l'insertion et de la transactionnelle. Cette dernière permet d'identifier les dissonances et consonances des principes organisateurs qu'une personne expérimente au cours de son parcours de vie, « soit ceux qu'il a déjà assimilés, soit ceux qu'il expérimente dans un nouvel espace social dans lequel il est inséré » (Fusulier, 2011, p.103).

⁷¹ Alejandra Díaz de León (2021) explore ainsi comment l'apparence, l'attitude, la manière de parler et les accessoires portés produisent de la discrimination et des relations de pouvoir dans les interactions au sein des centres d'hébergement pour migrant.es, au regard notamment de valeurs traditionnelles véhiculées par la société locale.

3.3.2. La migration de transit au regard de la « sociologie de l'individu »

Le regard porté par les études sociologiques sur les migrations de transit au Mexique illustre les différentes situations de domination sociale, de violences physiques ou symboliques, auxquelles les migrant.es doivent faire face en développant des stratégies de contournement, de résistance et donc de « survie » sur la route. Le regard sociologique révèle le travail de l'individu sur la société et de la société sur l'individu, cependant que le travail de l'individu sur lui-même n'est pas nécessairement reconnu au moment d'étudier cette tension individu et système (Martuccelli & de Singly, 2012). Dans les termes de Marie Garrau, qu'est-ce qui permet de vivre l'expérience migratoire comme une occasion de « réalisation de soi », en dépassant les obstacles de la route, plutôt que comme une situation paralysante et génératrice d'angoisse ? Cette perspective nous paraît intéressante pour appréhender la manière dont les migrant.es arrivent à disposer d'eux-mêmes, malgré les cadres légaux et sociaux contraints des zones de transit.

La diversité des expériences vécues de la souffrance et de l'action, ainsi que les manières diverses de mobiliser les ressources que l'on possède soi-même, illustrent la capacité de chaque migrant.e à réagir différemment (Mesure, 2010). Dans cette perspective, les manières différentes d'aborder les tensions propres à la migration de transit se déploient à l'intérieur d'un champ des possibles que l'on retrouve également au niveau individuel. Ainsi, prendre en compte ce niveau d'analyse exige de porter la focale sur les effets de la macrostructure sur la personne et les comportements individuels qui l'actualisent (Tarragoni, 2018). Les attributs individuels permettent de réagir face à la migration d'une manière singulière et les réactions diffèrent selon l'intensité du poids du monde social sur l'individu. L'existence dans ce système contraint se vit et s'exprime alors dans une pluralité de comportements et d'actions (Martuccelli, 2004). Cette approche permet à la sociologie d'étudier les processus de fabrication de l'individu et les façons dont il se « bricole » lui-même (Caradec & Martuccelli, 2004). Tels arrangements sont obligatoires face aux différentes formes de domination, d'inégalité et d'exclusion sociale auxquelles les migrant.es sont confronté.es et qui sont indissociables d'un processus de sélection sociale, processus demandant des apprentissages nouveaux et constants pour se protéger soi-même (Martuccelli & de Singly, 2009). Ainsi, l'individu serait celui qui affronte car, bien que l'individu ne puisse pas contrôler les épreuves

auxquelles il est socialement soumis, il peut construire une vision de lui-même, voire devenir un « entrepreneur de soi ». Ici, les acteurs.trices développent une capacité à jouer avec les risques afin de se protéger (plutôt que pour intervenir sur les événements), et éventuellement élaborer un projet existentiel (Martuccelli, 2004).

Dans cette perspective, la trajectoire individuelle est indissociable d'un contexte historique et les problèmes personnels des structures sociales qui les créent ou les amplifient (Martuccelli & de Singly, 2009). Cette approche, pour l'heure peu explorée dans les études migratoires, peut contribuer à expliquer le vécu individuel de la migration. En faisant face aux expériences difficiles de la migration, à partir de conditions sociales de départ inégalitaires, les migrant.es se voient confronté.es à de nouvelles souffrances qui témoignent de la dimension réelle des phénomènes sociaux auxquels ils doivent faire face pour réussir ou échouer dans leur objectif. Les migrant.es centraméricain.es ne sont pas le sujet « idéal » pour une sociologie de l'individu, centrée plutôt sur l'individu des sociétés occidentales. La modernité occidentale est dite engendrer cette approche, cependant que l'existence d'autres expériences socio-historiques exige de la sociologie de s'ouvrir à ces configurations différentes qui incluent les Suds (Martuccelli & de Singly, 2009). Pour l'Amérique du Sud, Katya Araujo et Danilo Martuccelli (2013), à partir de travaux au Chili, proposent l'idée de l'émergence d'un individu autonome, indépendant de la prescription institutionnelle, caractéristique plutôt européenne. Dans le contexte de l'Amérique latine, les individus doivent remplir les vides d'une insuffisance institutionnelle, grâce à leurs capacités intrinsèques de composer avec les contraintes de la vie sociale. Ils se construisent en conséquence à partir de cette capacité à faire, à réagir et à transformer leur environnement. En faisant face de manière pratique à ces défis, ils « se forgent » dans l'épreuve en se dotant de compétences singulières. Nommée l'« hyper-acteur relationnel », cette figure se développe à l'intérieur d'un individualisme autonome (*agentive individualism*) ; elle se caractérise par une autosuffisance et une prise en charge personnelle. Leur optimisme et un état d'alerte permanent permettent à ces individus de se saisir d'opportunités pour surmonter des obstacles, malgré leur position instable. Cette forme d'intelligence qui associe sagacité, prudence, audace, vigilance et « instinct » est valorisée dans des sociétés où le pouvoir est structurellement asymétrique et où les personnes doivent faire face à la nécessité (Araujo & Martuccelli, 2013a).

Alain Touraine & Farhad Khosrokhavar (2005) vont dans le même sens en indiquant qu'en Amérique latine, l'individualisation des personnes opère par le bas, puisque ce sont les personnes les moins favorisées qui sont jetées dans le monde dans les

pires conditions et que cela leur impose la formation d'une identité individuelle. La pensée de ces auteurs, qui disent s'appuyer autant sur les faits et les idées de l'Amérique latine que sur ceux du Nord, prône la construction du sujet pour lui-même, car c'est l'expérience personnelle qui permet l'action collective et l'autonomie. Si la capacité de créer et de transformer le monde fait également partie de sa réflexion, Touraine s'en distingue en introduisant la notion collective (Touraine, 2015). Cette caractéristique serait ce qui l'éloigne sa perspective sociologique de celle de l'individu hypermoderne de Robert Castel (2006, pp. 119-120) qui est « déconnecté, désengagé, n'ayant d'autre objectif que de réaliser son auto-accomplissement ».

Mehdi Alioua (2011) identifie la formation de réseaux transnationaux et de nouvelles formes d'agrégation et de vie collective comme l'expression des questions existentielles et des projets personnels des migrant.es. Sans nier l'importance du social et sans surestimer la rationalité des individus, l'auteur reconnaît l'existence d'un individu-migrant issu des pays en développement, capable d'émerger grâce au processus de mondialisation humaine. Dans la migration, où les effets de structure prévalent fortement sur les choix individuels, ses compétences pratiques sont un moyen de faire face. Les migrant.es possèdent ainsi une relative maîtrise dans leur errance. L'« errance maîtrisée » signale une mobilité dans laquelle les migrant.es agissent en état d'incertitude ou d'ignorance, mais cet agir incertain est le résultat d'informations qu'ils recueillent sur différents lieux et de choix qu'ils effectuent (Carnet, 2011). Les migrant.es mettent à l'œuvre un ensemble de tactiques et de stratégies subjectives pour faire face aux épreuves de la migration : le déracinement, le transit, la marginalisation, le non-engagement, le rapport à l'espace, à l'irrégularité, etc.

Pour ce faire, les individus disposent, et ont historiquement disposé, de différents types de supports qui leur permettent d'exister par eux-mêmes (Castel & Haroche, 2001). Dans un contexte de précarité, les supports permettent à l'individu de faire face à la vie sociale, grâce à une interaction intime et incessante entre l'individu et la société (Stettinger, 2004). Selon leurs compétences, les migrant.es se verront plus ou moins affecté.es par l'angoisse personnelle de ne pas parvenir à réaliser leur projet existentiel (Tarragoni, 2018). En faisant preuve d'une maîtrise de soi dans un réseau de normes macrosociologiques dessinant ce que l'individu doit être, les migrant.es contribuent à leur propre définition, à devenir eux-mêmes (Martuccelli & de Singly, 2012).

Cette approche contribue au débat sociologique qui vise à éclairer à la fois le poids des structures et l'agentivité des acteurs.trices, car elle reconnaît que pour prendre des

décisions avec un minimum d'indépendance, il faut des supports qui permettent de vivre positivement cette autonomie (Castel, 2001), tout en reconnaissant que les systèmes contraints limitent cette autonomie et peuvent conduire à une expérience négative de l'autonomie. L'approche par l'individu ne nie pas l'existence d'une dimension collective de la migration : même si le voyage est un « choix » personnel, le collectif informe la dynamique migratoire. « Les migrations les plus indépendantes ne sont jamais complètement individuelles » écrit Camille Schmoll (2020, p.192). L'objectif est donc de comprendre cet aspect collectif sans perdre de vue l'individualité des acteurs.trices. La perspective ouverte de l'individualité permet, dans l'étude des migrations de transit, d'enrichir l'interprétation sociologique à partir de la lecture que les migrant.es font d'eux-mêmes et de la manière dont cette étape définit leurs expériences de *l'existence en transit*. Leur réinterprétation du passage permet de comprendre les effets du transit et de rétablir leur place en tant qu'acteurs.trices, malgré les obstacles et les violences auxquels ils-elles sont confronté.es.

3.3.3. Repenser les migrations de transit

Il est courant d'entendre que les migrant.es en transit se trouvent dans un entre-deux, entre le départ et l'arrivée, entre deux pays, entre deux identités. La définition du transit se fait par rapport à un ailleurs. Cependant, les pays de transit jouent aussi un rôle important dans la définition des dynamiques migratoires, et ce n'est pas juste par leur traversée, mais aussi par un séjour, certes temporaire mais suffisant, pour exercer une influence sur les populations tant étrangères que locales. Le transit se vit comme une étape plutôt floue, temporaire, et orientée vers un lendemain qui doit rompre avec le passé. Nous considérons donc que cette étape doit s'interpréter comme un présent, la route au jour-le-jour, comme une quotidienneté qui pénètre l'existence des migrant.es et de la société de transit.

Cette rencontre entre populations locales et « de passage » se fait dans deux espaces en particulier : au sein de la société civile, d'une part, où les étranger.es seront confronté.es à une série d'organisations qui vont statuer sur leur appartenance ; par le biais d'une rencontre entre migrant.es et l'État, d'autre part, qui donne lieu à la construction de catégories juridiques (Green, 2002). Ces interfaces, notamment avec la

société civile, s'enrichissent du prolongement du temps d'attente⁷² de certain.es migrant.es, mais aussi d'une « industrie de la migration »⁷³ qui rend service à ceux et celles à la recherche d'un transport vers le Nord. La construction des catégories juridiques établit les conditions d'appartenance et de non-appartenance des étrangers, ce qui entraîne une série de conditions légales et sociales diverses. Plutôt changeantes et floues, ces catégories affectent l'intégration et l'existence des migrant.es : « en devenant migrant.e, on devient un.e autre » dit Camille Schmoll (2020, p 200). Nous nous posons dès lors la question de savoir quel type d'intégration s'offre-t-il aux migrant.es en transit, quelle est leur manière de se définir face au passage ? Ces questionnements sont au cœur de notre analyse, à la fois au niveau macro et microsociologique, qui cherche à appréhender la pluralité de configurations qui s'enracinent dans la tension autonomie-vulnérabilité. Nous essayerons notamment de souligner les similitudes et les différences entre expériences migratoires afin de dépasser le regard dichotomique de la contrainte et de l'autonomie. Dans cette perspective, « la migration est un processus ambivalent, qui peut accélérer des transformations sur certains plans, [...] mais aussi renforcer certaines vulnérabilités » (Schmoll, 2020, p. 200). Nous constatons cette ambivalence tout au long de la route - dans le déclic du départ, le vécu de l'irrégularité, le rapport à l'espace et les relations interpersonnelles.

En parlant particulièrement du transit, nous analysons le Mexique comme un espace de relations entre corps en mouvement qui entraîne une transformation permanente du soi. C'est un espace marqué par des politiques migratoires sécuritaires qui favorise l'attention portée à la vulnérabilité ; mais aussi un espace de construction personnelle à travers la trajectoire et l'expérience de la migration, en tant que « mouvement libre » au sein d'un système contraint. La route comme à la fois « espace

⁷² L'attente qui naît *de* et *dans* la mobilité permet de créer des espaces où convergent espace, temps et société. Ces espaces d'attente sont partagés entre la limitation et l'opportunité, accueillant ou restreignant les possibilités d'action. Dans ce contexte, des jeux sociaux ayant une signification sociale et symbolique sont développés, donnant lieu à de nouveaux rapports au temps, de nouvelles solidarités, de nouvelles identités et expériences sociales. Pour la sociologie, ces espaces constituent un territoire fertile pour interroger les liens qui s'y créent, les interstices qui s'ouvrent (ou se referment) dans la vie quotidienne des sociétés, les activités sociales, les transformations sociales et l'identité (Vidal & Musset, 2015).

⁷³ En référence à l'exportation organisée de travailleur.euses, Ruben Hernández León (2012) propose le terme d'« industrie de la migration » pour nommer les activités et les services qui facilitent et soutiennent la mobilité à travers la frontière et vers les différents marchés de main-d'œuvre aux États-Unis ; par exemple : les passeurs, les financements pour émigrer, le transport de passagers, les agences de voyages, l'envoi d'argent, l'orientation légale, l'élaboration des documents. De même, la migration produit une chaîne économique d'entreprises et d'activités économiques qui reposent sur un processus migratoire établi et continu qui touche des activités aussi diverses que le transfert international de personnes décédées (Lestage, 2012).

émancipateur et facteur d'assujettissement » (Schmoll, 2020, p.200), où la construction de soi se fait au travers d'un objectif plus ou moins concret et distinct, qui va de la monétisation de sa force de travail à la protection et la sauvegarde de la vie. On constate ainsi des niveaux différents de liberté à disposer de son corps : l'analyse de la situation de départ est de ce point de vue importante car elle permet d'établir des nuances entre un départ déterminé soit par des intérêts personnels, soit par une impulsion spontanée, soit par sa « volonté » propre. La prise en compte de l'entourage, en particulier, est importante pour comprendre *le désir de partir*, ainsi que les aspirations individuelles ou familiales, voire collectives (Schmoll, 2020). La focale portée sur l'individu et la perception individuelle suggère que les conditions inégalitaires du pays de départ jouent un rôle fondamental dans la décision d'émigrer (Fayolle, 2003) ; que la collectivité joue également un rôle important, mais que si, le contexte national peut être propice au départ, c'est le vécu et l'intériorisation personnelle de ces inégalités qui conditionne le choix de partir.

Volontaire ou forcée, la mobilité exige des migrant.es un minimum d'organisation et structuration du trajet vers le Nord, car même si aucun voyage n'est entièrement organisé à l'avance, aucun n'est complètement improvisé (Schmoll, 2020). La composition des ressources individuelles - sociales, culturelles, économiques, mais aussi collectives *versus* personnelles - au moment du départ est cruciale pour rendre compte du transit. Ces conditions de départ inégales sont constitutives de l'agir migrant car la (non) possession de ces capitaux détermine différentes formes d'agir. Le fait est que, parfois, et paradoxalement, la non-possession de ressources ne se vit pas comme une privation, mais comme une « inspiration » tournée vers des formes d'action nouvelles. Par exemple, on peut noter le rôle central des Honduriens - les plus jeunes, les moins éduqués et expérimentés dans la migration - dans le développement de nouvelles formes collectives de mobilité comme *las caravanas* (Santos Ramirez, 2020).

Questionner les lectures de la migration, c'est aussi questionner le système migratoire et le rôle des États-nations, afin de souligner, d'une part, les effets des politiques d'exclusion et dénoncer, d'autre part, les conditions de passage de plus en plus difficiles. Du côté des pays de destination, c'est une manière de souligner leur responsabilité dans le phénomène, en retirant le poids de sa charge des épaules des migrant.es qui prennent cette route amère, malgré tout. C'est également questionner le rôle d'un système international dans une dynamique d'exclusion qui ne s'arrête jamais nulle part, car la migration irrégulière se trouve sous l'emprise de facteurs tels que la

demande globale de main-d'œuvre, le régime migratoire international, les systèmes politiques des pays de départ, de transit et de destination (Echeverría, 2020).

En mettant l'accent sur ces effets de structure, la majorité des travaux sur la migration de transit ont tendance à désigner les migrant.es comme des êtres « sans pouvoir, observateurs passifs de processus de contrôle et de restrictions de leurs droits » (Caseau, 2020). L'attention portée à leur vulnérabilité permet de mettre en évidence les effets différenciés de cette situation sur les individus. Ce type d'approche se traduit par des programmes visant à pallier les effets des inégalités et le manque de protections institutionnalisées : un exemple en est la mise en œuvre récente des programmes mexicains de bourses *Jóvenes Construyendo el Futuro* (Les jeunes construisent l'avenir) et *Sembrando Vida* (Semer la vie) qui cible les jeunes honduriens et salvadoriens et cherche explicitement à éviter la migration vers le Nord par le financement sur place de formations et de l'activité agricole (Hernández, 2021). Le programme jeunesse consiste à offrir une formation professionnelle et des stimulants économiques aux jeunes âgés de 18 à 29 ans qui ne travaillent pas ni n'étudient. Le programme Semer la vie consiste en une assistance financière et technique aux producteurs et aux propriétaires fonciers à faibles revenus qui ont la possibilité de planter des arbres forestiers et fruitiers.

Au Honduras, plus de 4 000 jeunes ont bénéficié du premier programme et l'objectif est de toucher 10 000 jeunes au total, tandis que le deuxième programme a bénéficié à plus de 500 personnes. Le Mexique y a investi 30 millions de dollars dans ce projet (Gobierno de la República, 2021). Au Salvador, *Jóvenes Construyendo el Futuro* compte 10 000 bénéficiaires, qui reçoivent 180 dollars par mois. 35,7% de ces jeunes avaient l'intention d'émigrer avant le programme, un chiffre qui a été réduit à 11,4% selon la présidence mexicaine. De son côté, *Sembrando Vida* a bénéficié à 10 000 agriculteurs qui reçoivent 250 dollars par mois pour la production sur leurs parcelles. Selon le site web d'Andrés Manuel Lopez Obrador, cela a permis de réduire l'intention de migration de ces personnes de 55% à 0,6% et de générer plus de 21 000 emplois indirects. Ces résultats ont conduit les présidents des deux pays - Lopez Obrador et Bukele - à annoncer la prolongation de ce programme en 2022 (López Obrador, 2022).

Si l'aspect économique est important dans ces programmes et dans la vision du gouvernement, il ne faut pas oublier que l'analyse de la migration nécessite d'autres considérations - sociales, culturelles, familiales et politiques - qui sont également de première importance. Ces autres aspects font perdre aux États leur prépondérance face aux actions individuelles qui reconfigurent les frontières créées par les lois, c'est-à-dire

des manières de vivre l'irrégularité, loin du pessimisme et de l'illégitimité, que l'on attribue juridiquement à ces populations en mobilité. Certes, l'irrégularité les condamne, mais elle ne les défait pas. Une certaine indépendance, voire une aspiration à l'émancipation peuvent perdurer parmi les migrant.es qui traversent des frontières dangereuses à la recherche d'une vie meilleure ; marquant le contraste avec un certain pessimisme qui prévaut tant socialement qu'académiquement, et en découvrant un espace d'action et de transformation durant le voyage vers le Nord.

L'existence d'une vulnérabilité structurelle qui détermine la condition des personnes migrantes positionne les droits humains et les politiques d'intégration comme une voie de recours contre le régime migratoire actuel qui renvoie les clandestins dans un coin obscur du système. L'utilisation légitime et systématique de la violence de l'État contre les migrant.es impose une vision morale qui décharge l'État et augmente la souffrance des personnes en raison de leur nationalité ou statut migratoire. L'absence de normes - internes et internationales - pour protéger les droits humains légitime la souveraineté punitive de l'État. Elle provoque une politique consistant à les laisser « se débrouiller » face aux violences quotidiennes, au plus loin d'une politique d'intégration visant à l'équilibre social ou à tirer parti des migrations⁷⁴ (Blin, 2010 ; Feldmann & Durand, 2008 ; Laacher, 2009 ; Villey, 1983). La migration serait définie ainsi comme « un droit individuel et non plus comme un besoin économique ou démographique des pays, ce qui la rendrait désormais légitime » (Wihtol de Wenden, 2013a, p.27) et clé d'un développement plus équitable.

Les actions des États peuvent se défaire et si les gouvernements cherchent à contribuer au développement humain, leur premier devoir serait de porter secours à l'infortuné.e (Noiriel, 1991). Dans cette perspective et dans un contexte de mobilité, la réflexion sur les flux humains devrait être privilégiée par rapport à l'identification et à la rétention des individus. De même, la lutte contre les violences est un enjeu politique de première importance qui nécessite un droit approprié, ainsi qu'une politique publique capable d'influer sur les actions individuelles, la structure et le fonctionnement de la société et de ses rapports à des ensembles extérieurs (Laacher, 2010). La violence récurrente au Mexique contre des migrant.es centraméricain.es est toujours d'actualité.

⁷⁴ Les bénéfices de la migration sont : la mobilité sociale (Laacher, 2009), la limitation des plus grandes fractures, la fluidité, souplesse et dynamismes économiques, sociaux et culturels (Wihtol de Wenden, 2009a), la répartition des ressources (Sjaastad, 2013) et le développement humain par l'amélioration des conditions de vie (Wihtol de Wenden, 2016).

Quatorze Guatémaltèques sont identifiées parmi les 19 victimes du « Massacre de Camargo » découvertes le 24 janvier 2021. Douze policiers de l'État de Tamaulipas, ainsi que huit fonctionnaires de l'INM, sont soupçonnés d'avoir participé aux assassinats des migrant.es (Animal Político, 2021).

Il s'agit d'un régime d'ouverture réglementée qui ne prône pas la liberté de circulation des personnes (Ghosh, 2013), mais qui reproduit les divisions et fragmentations qui caractérisent la planète (Augé, 2009). Récemment, un changement d'approche dans la gestion de la migration centraméricaine s'exprime dans le discours du président Joe Biden (2021-) qui a annulé les accords de « tiers-pays sûrs » avec le Salvador, le Honduras et le Guatemala. Ces accords dont le but fut de réduire le nombre de personnes demandant asile aux États-Unis a permis l'expulsion au Guatemala d'environ 700 Honduriens et Salvadoriens avant mars 2020 (Guimón, 2021). Les accords passés avec le Mexique restent en vigueur et les migrant.es centraméricain.es doivent s'inscrire sur une liste d'attente pour présenter leur demande d'asile aux États-Unis. Le plan connu comme *Quédate en México* (Reste au Mexique) implique d'attendre au Mexique le temps de la démarche de demande d'asile, environ un an (Romero, 2021).

Ces enjeux situent la vulnérabilité et l'autonomie sur une même échelle, propre à chaque individu, mais qui répond aussi à des acteurs et espaces qui lui sont extérieurs. De ce point de vue, les expériences du transit, bien que similaires, ne sont pas les mêmes pour tous les migrant.es. En avoir conscience évite au chercheur l'effet de surprise au moment du travail de terrain, où il fait face à des personnes et non pas à des victimes ou acteurs.trices. Aussi bien la *victimisation* que *l'héroïsation* véhiculent une homogénéisation des expériences qui devient un facteur de stigmatisation supplémentaire, en même temps qu'une limite à la connaissance de ces populations. Après une étude sur les jeunes Guatémaltèques voyageant vers le nord, Sara Dietrich (2016) conclut ainsi que percevoir les migrant.es uniquement comme des victimes ou des héros revient à leur dénier une subjectivité au-delà de ces conceptions dichotomiques et ne parvient pas à dépeindre la réalité complexe. Une sociologie de l'individu-migrant permettra en revanche de considérer sa singularité, en dénaturant la dichotomie qui facilite et légitime cette figure duale au niveau social comme politique, avec des interventions qui tendent à reproduire les logiques de domination, y compris dans un cadre de solidarité.

Partie 2 : Migrant.es vers le Nord : une (re)construction pendant le transit ?

Nous avons vu comment la migration de transit est impliquée dans un processus de sélection qui augmente le nombre d'obstacles sur la route des migrant.es irrégulier.es. Nous soutenons que ce processus sélectif exerce une influence directe sur l'existence et la construction des individus.

Cette deuxième partie est consacrée à l'étude des manifestations concrètes que cette sélection a sur l'existence des migrant.es. Pour ce faire, nous nous concentrerons sur les étapes de départ et de transit. Tout d'abord, nous montrerons quelles sont les personnes que nous avons rencontrées pendant notre séjour au Mexique, leurs caractéristiques et la façon dont elles ont quitté leur pays. Le départ est une étape essentielle pour comprendre le transit : pourquoi et comment des individus entreprennent-ils une migration dangereuse vers le Nord ? Nous montrerons que le départ est structuré non seulement par des conditions défavorables dans les pays d'origine, mais aussi par un désir d'aller ailleurs motivé par des sociétés accablées par le rêve américain. Dans ce contexte, la famille participe également à la mobilité en assurant la protection des futur.es migrant.es en remplacement de la protection institutionnelle. Cette ressource est inégale entre les individus et les circonstances dans lesquelles le départ a lieu influencent les expériences du transit. Pour décrypter cette relation, nous nous concentrerons sur la mobilisation du capital social, économique et culturel face au départ, ce qui nous amènera à mettre en évidence l'existence d'une diversité de manières de se déplacer et de vivre le transit à travers l'environnement qui peut déterminer les conditions du voyage (chapitre 4). Sans oublier que cette influence est affaiblie par les conditions dans le pays de transit, et qu'il est nécessaire d'inclure dans l'analyse de l'investissement réalisé par les migrant.es au niveau individuel.

Dans un deuxième temps, nous analyserons le transit et la diversité des routes vers le Nord à travers l'irrégularité, les espaces et les acteurs de la route migratoire comme éléments clés de la (re)construction des migrant.es. Travailler sur ces expériences nous permet de mettre en lumière des moments et des lieux particuliers du processus migratoire qui marquent l'existence. Nous montrerons que la migration de transit est structurée non seulement par les conditions dans les pays d'origine, mais aussi par les conditions dans le pays de transit, ce qui introduit d'autres formes d'émancipation et de domination, tout en

exigeant des migrant.es qu'ils développent des formes d'(in)action afin de poursuivre leur passage (chapitre 5).

Pour ne pas fermer la voie à une *dialectique de la restriction et de l'autonomie* (Schmoll, 2020) lorsque ces expériences seront reconstruites, notre questionnement portera sur les dynamiques individuelles afin de comprendre la complexité des individus en mobilité. Nous essayons d'étudier ce qui contribue à leur persévérance ou à leur abandon de la route migratoire et les changements que cela provoque chez l'individu. Quel individu émerge du transit ? Nous montrerons que les migrant.es se structurent non seulement à travers la dichotomie autonomie-victime, mais aussi à travers un domaine pratique (leur capacité à traverser les frontières et à construire leurs propres trajectoires) et un domaine moral (ancrages) afin de réussir leur mobilité (chapitre 6). Tous ces éléments nous permettront d'étudier, d'une part, pourquoi et comment les migrant.es se construisent face au transit et, d'autre part, comment le transit s'inscrit dans l'existence des migrant.es centraméricain.es.

Chapitre 4. Un départ en trois temps : intériorisation, préparation, émigration

Les conditions de départ sont souvent décrites en termes de vulnérabilité et de manque de protections. Cependant, nous avons également noté l'existence d'un aspect collectif de la migration qui compense souvent ce manque de protections institutionnelles.

Nous essayons de comprendre le départ en termes de (non) protection par les personnes proches des futur.es migrant.es (famille, amis, connaissances). En utilisant cette perspective, nous sommes en mesure de nous éloigner des dichotomies entre vulnérabilité et autonomie, entre migration solitaire et collective qui prévaut dans le discours explicatif sur le départ. Nous ne sommes ni du côté d'une migration caractérisée par une domination qui interdit toute prise de conscience de la part des sujets, ni du côté d'un acteur.trice totalement lucide capable de contrôler la migration à sa guise. Pour nous, les contraintes auxquelles sont soumis les futur.es migrant.es ne sont pas limitatives, mais produisent de nouvelles mobilités qui créent des récits de leur propre histoire.

Loin de produire des sujets de domination, nous soutenons qu'un processus d'affirmation de soi se produit au moment du départ. Cette rupture avec le territoire d'origine permet l'émergence de sujets de changement (personnel ou familial) en ouvrant

d'autres possibilités, évitant ainsi de réduire les personnes aux lieux qui leur sont assignés par les relations de pouvoir dans leurs sociétés nationales.

L'expérience du départ d'Amérique centrale montre ces deux processus de rupture et d'affirmation de soi en trois étapes : l'arrivée de l'idée de la migration dans leur vie, le déclenchement de la migration et la préparation du voyage. Nous allons y explorer les protections, ou les absences de protections, autour des futur.es migrant.es.

4.1. Vivre la migration avant de partir : culture de la migration en Amérique centrale

Le départ ne se fait pas seulement le jour J. L'expérience migratoire centraméricaine peut remonter à plusieurs générations dans la biographie d'une personne sans même avoir quitté son domicile. Les histoires des migrant.es interrogé.es illustrent à quel point l'expérience de la migration s'impose de différentes manières à différents moments de la vie. Notre objectif est de ramener au présent certaines de ces histoires, cependant nous ne nous permettrions pas de faire de telles déclarations sans savoir d'abord qui sont ces personnes, d'où elles viennent et à quel stade de leur vie elles se trouvent avant de partir.

4.1.1. Des profils migratoires variés

L'imaginaire des espaces traversés par les migrant.es irrégulier.es d'Amérique centrale en transit au Mexique est celui d'un lieu inhospitalier, sombre, caché, clandestin, éloigné et inexploré. Cet espace presque inaccessible est, en fait, bien identifié et les routes clandestines n'ont rien de souterraines. Des cartes sur internet ou dans des rapports institutionnels illustrent les routes migratoires, les villes les plus fréquentées, les centres d'hébergement, les voies ferrées et autres espaces empruntés par les migrant.es.

Cette visibilité de la clandestinité nous permet d'aborder les transmigrant.es centraméricain.es par un séjour de bénévolat dans l'association *Paso de Esperanza A.C.* dans la ville de Monterrey, au Nord du pays. Fondée en 2014, cette association offre des services psychologiques, juridiques et sanitaires aux migrant.es. Elle participe également à l'organisation d'événements de sensibilisation à la migration et à l'amélioration d'autres structures d'accueil, comme les centres d'hébergement. Cela permet aux volontaires de se

rapprocher de leurs usagers, notamment ceux du service juridique, et ceux d'autres structures telles que la *Casa del Forastero Santa Marta* et la *Casa Indi*. Ces derniers sont des centres d'accueil qui offrent chaque jour, depuis plus de vingt ans, un espace pour dormir et des repas aux nationaux et aux étrangers. Les deux auberges limitent leurs services aux hommes, cependant *Casa Indi* reçoit des femmes à l'heure des repas. Ainsi, une prédominance masculine se dégage dès le départ, imposant la nécessité de rechercher une plus grande diversité des profils.

Il est important de noter l'importance de la ville de Monterrey pour cette recherche. Acquérant de l'importance en tant que lieu de transit en raison de son emplacement à 250 km de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, Monterrey est l'une des dernières étapes et la dernière grande ville (la deuxième plus grande au niveau national) avant l'épreuve finale de la frontière américaine. Atteindre Monterrey par voie terrestre depuis le Chiapas ou le Tabasco signifie avoir traversé plus de 90% du territoire mexicain. Cette ville est devenue un élément important de la route migratoire et plusieurs structures d'accueil y ont été développées ces dernières années. Il existe cinq centres d'hébergement à Monterrey : *Casa Santa Marta*, *Casa Indi*, *Casa Nicolás*, *Lamentos Escuchados* et *Casa Monarca*. Ils travaillent avec des bénévoles et des dons pour parvenir à accueillir des milliers de personnes par an : la *Casa Santa Marta*, par exemple, peut recevoir jusqu'à 5 000 migrant.es par an ; la *Casa Nicolás* a reçu plus de 2 000 personnes en 2017 et la *Casa Indi* sert jusqu'à 1 500 repas et offre 300 lits par jour. Toutes les structures d'accueil fonctionnent selon une doctrine chrétienne de service aux plus démunis, faisant de ces lieux une « oasis » pour couvrir les besoins les plus élémentaires des humains en mobilité. En 2018, *Lamentos Escuchados A.C.* ouvre un refuge pour femmes qui se veut un lieu de repos pour les migrantes mexicaines et étrangères et leurs enfants. Ainsi, la relation établie avec *Paso de Esperanza*, *Casa Indi*, *Casa Santa Marta* et *Lamentos Escuchados* nous permet de présenter et de partager ici un fragment des histoires et des trajectoires des Centraméricain.es en transit.

Néanmoins, le travail de terrain ne s'est pas limité aux personnes que nous avons rencontrées à Monterrey. Grâce au travail bénévole effectué au sein du service juridique de *Paso de Esperanza*, nous avons pu entrer en relation avec des migrant.es arrivé.es aux États-Unis. Cette possibilité permet d'enrichir les données obtenues par des témoignages qui augmentent la diversité des situations et profils. Nous montrerons les différentes trajectoires de ces migrant.es, les caractéristiques communes, mais aussi ce qui différencie leur migration. Au premier abord, les témoignages des immigré.es aux États-

Unis donnent l'impression d'être à l'opposé des témoignages partagés dans les associations. Ils sont marqués par une clandestinité forte et qui laisse moins de traces dans les espaces au Mexique. Malgré cette différence, nous montrerons que les récits de ces migrant.es participent d'un même phénomène et qu'ils constituent un atout pour ce travail de recherche : la plupart des travaux sur la migration de transit au Mexique se concentrent en effet sur les migrant.es qui se trouvent dans les espaces visibles de la route migratoire. Les récits recueillis par les personnes arrivées aux États-Unis permettent également de nous éloigner du thème de la souffrance, car bien que ces migrant.es vivent des expériences difficiles, nombre d'entre eux sont l'exception à la règle qui assimile la migration de transit à la souffrance (l'une des prémisses qui ont inspiré cette recherche).

La population de notre échantillon se compose de 42 migrant.es. Les entretiens semi-directifs ont été enregistrés avec l'autorisation de chacun.e des migrant.es interrogé.es et ont duré entre 40 minutes et 2 heures. Treize entretiens semi-directifs réalisés face à face à Monterrey ont été retenus - 3 de Santa Marta et 10 de Casa Indi, tandis que 22 entretiens en visioconférence- 20 aux États-Unis et 1 au Salvador. Recueillir les récits des migrant.es présente des difficultés d'ordre général : pour ceux qui sont au Mexique, il est moins facile de s'exprimer car leur situation est encore incertaine ; pour ceux qui sont déjà aux États-Unis, bien qu'il soit un peu plus facile de partager l'expérience, la difficulté réside dans le désir d'oublier cette période passée de leur vie et dans la distance temporelle imposée par les années. La position qu'occupent les migrant.es au moment de l'entretien est un élément qui influence la façon dont l'histoire est racontée. Pour certaines personnes, raconter leur trajectoire est difficile, car la clandestinité les a plongées dans une atmosphère de méfiance dont il est difficile de sortir. Dans tous les cas, elles ont vécu l'expérience de la frontière et la vivent encore, d'une manière ou d'une autre, au moment de l'entretien.

Chaque personne interrogée a raconté sa trajectoire et ses expériences comme elle souhaite les transmettre. Nous avons observé que les migrant.es normalisent certains événements et que ce qui se passe dans leur pays d'origine et/ou en transit est considéré comme « allant de soi ». Les migrant.es parlent de leurs expériences comme si tout le monde connaissait le voyage à travers le Mexique et comme si les conditions du voyage étaient « normales » : les enlèvements, les viols, les vols, la faim, la soif, les refuges des coyotes, les longues heures de marche font partie de leur quotidien et il n'est pas important d'en parler. La honte est aussi une difficulté qui ne permet pas de tout exprimer. Ce sentiment est le résultat des préjugés auxquels ils sont confrontés dans le pays d'origine

et de transit : les migrant.es, les passeurs et les locaux jouent un rôle important dans la genèse des jugements en termes de faiblesse, de manque de courage et d'être un bon ou un mauvais migrant. N'oublions pas les histoires évoquées au chapitre trois sur la discrimination fondée sur la nationalité, l'âge, le sexe ou la maternité. Souvent, la honte vient également de leur statut juridique irrégulier, du fait qu'ils se sont engagés (avec leurs enfants) dans ce voyage dangereux et, surtout, du fait qu'ils ont dû accepter une soumission obligatoire. Ils préfèrent construire un discours, parfois contradictoire, pour éviter les circonstances du voyage. Nous analyserons ces discours plus en détail dans les chapitres suivants. Tout d'abord, nous nous concentrerons plutôt sur leurs profils et caractéristiques socio-économiques.

Qui sont les migrant.es irrégulier.es en transit au Mexique ?

Avec l'arrivée de la loi sur les migrations de 2011, la figure du transmigrant, qui désignait les personnes qui traversent le territoire national pour atteindre une destination finale dans un pays tiers dans la *Ley General de Población*, est intégrée dans la catégorie de *Visitante sin permiso para realizar actividades remuneradas*. Cette condition de visiteur sans titre de séjour autorise l'entrée, le transit et le séjour jusqu'à 180 jours sur le territoire mexicain, mais n'autorise pas les activités rémunérées.

Le transmigrant est également une catégorie sociologique qui fait référence à ceux qui se déplacent par étapes - comme dans l'ancienne définition de la LGP mexicaine -, cependant la transmigration est ici considérée comme un processus d'apprentissage qui attribue à la personne une capacité à développer un savoir migratoire qui lui permet de bénéficier de la mondialisation par le bas (Alioua, 2015 ; Tarrus 2002, 2015). Dans la transmigration, les réseaux et les individus sont impliqués dans les décisions tant dans le mouvement que dans l'attente. Cette nouvelle forme de migration est le résultat de l'établissement de réseaux sociaux qui traversent les États-nations et permettent à ces acteurs.trices de s'y déplacer et de les traverser malgré le contrôle territorial des États (Alioua, 2015).

Dans cette recherche, ce terme décrit à la fois le type de mobilité et le processus de changement individuel qui se produit pendant le transit, en particulier dans au Mexique. Ce processus affecte particulièrement les personnes interrogées en raison de l'absence d'un document régularisant leur séjour.

Sexe, âge et nationalité des interviewé.es

Certaines caractéristiques individuelles qui peuvent réduire ou augmenter la marge de manœuvre face aux obstacles (Goldstein, 2011) ont été documentées dans l'étude de la migration centraméricaine au Mexique : l'âge, le sexe ou les caractéristiques socio-économiques sont déjà abordées dans plusieurs travaux académiques. Il est donc important de rappeler les caractéristiques de la population interviewée pour cette thèse : 42 personnes âgées de 9 à 46 ans (âge moyen 25 ans), de nationalité hondurienne, salvadorienne ou guatémaltèque, avec une hétérogénéité de profils socio-économiques. Cette diversité témoigne d'un phénomène large et transversal dans les sociétés centraméricaines qui met des populations entières face au défi de la frontière et de la route vers le Nord.

La majorité des répondants sont des hommes (69,04%), une prédominance masculine annoncée plus haut qui coïncide avec les données recueillies par les refuges au Mexique (76,2%) (REDODEM, 2019)⁷⁵. Auparavant, cette majorité masculine prédisposait l'analyse de la migration comme un phénomène masculin. Cependant, le genre dans la migration est désormais une question primordiale pour comprendre les expériences spécifiques des femmes, des filles et des personnes LGBT+ dans leur voyage vers le Nord. Bien que ce ne soit pas son objectif premier, cette étude tentera d'utiliser cette perspective genrée pour montrer la diversité des expériences sur la route du Nord (comme la violence, la maternité, la vie conjugale, la santé).

De même, l'âge est un élément important dans l'analyse. Ainsi, la phase de vie que ces personnes ont vécue avant de partir est cruciale pour expliquer, mais aussi pour comprendre la migration. Dans notre cas, nous avons un groupe caractérisé par des personnes âgées entre 20 et 39 ans (71,42% du total). Ils ont un âge moyen supérieur à celui de leurs populations nationales respectives : les populations d'origine ont un âge moyen de 25 ans au Salvador, 22 ans au Honduras et 21 ans au Guatemala, tandis que les migrant.es salvadoriens ont un âge moyen de 26 ans, les Honduriens de 23 ans et les

⁷⁵Le rapport du REDODEM (Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes) prend en compte que les personnes qui visitent les centres d'hébergement affiliés au réseaux, ils ne comptabilisent pas 100% des centres d'hébergement au Mexique ni aux migrant.es qui n'utilisent pas les services de ces centres. Par exemple : ceux qui voyagent avec un guide, ceux qui dorment dans la rue, ceux qui ne laissent pas de trace de leur séjour. Certains de ces profils de migrant.es sont représentés dans les entretiens réalisées pour notre recherche, mais, encore, ils n'ont pas une représentativité statistique.

Guatémaltèques de 32 ans. Il est intéressant de noter que ce rapport d'âge s'inverse lorsqu'on compare l'âge des migrant.es avec l'âge moyen du pays de destination : 37 ans pour les États-Unis (Department of Economic and Social Affairs, 2020).

De manière récurrente, les aspects démographiques (tels que le vieillissement dans les pays d'accueil/les populations jeunes dans les pays d'origine) se combinent aux aspects économiques (pénurie de main-d'œuvre dans les pays de destination et chômage dans les pays d'origine) pour expliquer la migration par le travail et les inégalités entre pays.

TABLEAU 5 : RÉPARTITION PAR SEXE, NATIONALITÉ DES MIGRANT.ES CENTRAMÉRICAIN.ES INTERROGÉ.ES

		HOMMES			FEMMES			
		29			13			
		Honduras	Guatemala	El Salvador	Honduras	Guatemala	El Salvador	TOTAL
Interviewé.es		10	2	17	5	0	8	42
Âge	0-9	0	0	1	0	0	0	1
	10-19	3	0	4	0	0	1	8
	20-29	5	1	5	5	0	5	21
	30-39	2	0	6	0	0	1	9
	40-49	0	1	1	0	0	1	3

L'âge peut également éclairer trajectoires de transit. Depuis 2014, avec la dite crise des mineurs⁷⁶, l'âge est un élément clé pour mettre en évidence la spécificité des trajectoires des jeunes. Dans notre étude, nous avons rencontré cinq mineurs non accompagnés âgés de 9 à 17 ans (Tableau 5), mais il y a aussi 4 garçons et 3 filles qui ont voyagé avec leur mère - un avec son oncle-, le plus jeune étant un bébé et la plus âgée ayant 10 ans.

Hétérogénéité des profils socio-professionnels des migrant.es en transit

La vision économique de la migration de transit vers le Mexique tend à dépeindre les gens comme une main-d'œuvre non qualifiée : peu instruits, sans emploi et pauvres, la misère du monde en fuite (chapitre 3). Malgré l'utilisation de cette image, nous pouvons voir dans le Tableau 6 que les migrant.es centraméricain.es en transit ont un profil

⁷⁶ En 2014, plus de 46 000 mineurs non accompagnés ont été arrêtés par la patrouille frontalière. Ce chiffre est supérieur de 60 % à celui de l'année précédente. L'arrivée de ces mineurs a été décrite par le président Obama comme une « crise humanitaire », car les ressources nécessaires n'étaient pas disponibles pour gérer et accueillir ce flux migratoire (González, 2014).

différent en termes d'éducation et de formation : tous ceux et celles qui partent ne sont pas les moins éduqué.es. Certains migrant.es sont titulaires d'un diplôme d'un établissement d'enseignement supérieur dans leur pays d'origine et les disciplines étudiées comprennent l'informatique, la psychologie, la gestion et la médecine. Dans le cas des hommes guatémaltèques, ils ont deux fois plus d'années de scolarité (14) par rapport à la moyenne nationale (6,4) et, notamment, les femmes salvadoriennes interrogées ont 4,7 années de plus que leurs compatriotes.

TABLEAU 6 : ANNÉES DE SCOLARITÉ SELON LA NATIONALITÉ DES MIGRANT.ES CENTRAMÉRICAIN.ES INTERROGÉ.ES (ANS)

	TOTAL	Honduras	Guatemala	El Salvador
	42	15	2	25
Scolarité moyenne	Migrant.es Interviewé.es	7,4	14	9,2
	National* (2013)	5,7	6,4	6,9

Source : *UNDP (2019). *Human Development Index*. New York : Nations Unies.

Dans le même ordre d'idées, 23% de nos interviewé.es sont étudiant.es au moment du départ, ce qui signifie qu'ils ont abandonné l'école. Le groupe le plus représenté est celui des employé.es des activités primaires et des services (50% des répondants). Les activités économiques exercées par ces migrant.es sont l'agriculture, la construction, le commerce, la garde d'enfants et la sécurité. Dans le cas des femmes, sur un total de 13, cinq restent à la maison sans activité rémunérée.

Les caractéristiques discutées jusqu'à présent montrent une hétérogénéité qui n'indique pas une relation directe avec les causes de l'émigration. Si la qualification professionnelle, le sexe ou l'âge ne sont pas des caractéristiques de la migration, pourquoi des personnes aussi différentes décident-elles de prendre la même voie ?

Nous pouvons identifier dans leurs discours que leur position sociale dépend de leurs emplois et des conditions de ces emplois qui ne leur permettent pas d'être protégés des événements sociaux, politiques ou économiques dans leurs pays d'origine. Leurs emplois sont précaires et changent (et ont changé) d'un jour à l'autre.

L'instabilité en Amérique centrale affecte des personnes de différents milieux, cependant, ceux qui ont plus d'années d'éducation, baccalauréat professionnel ou diplôme, manifestent et internalisent un avantage sur le marché du travail de leur pays d'origine par rapport à ceux qui ont moins d'éducation. Ils ont des emplois mieux rémunérés dans une entreprise qui exige un effort intellectuel plutôt que physique. Ils se distinguent des

activités du secteur primaire, comme l'agriculture, où ils peuvent recevoir moins d'avantages. Malgré cet avantage, leurs diplômes et leurs emplois ne leur ont pas apporté la sécurité nécessaire face aux problèmes socio-économiques de leurs pays, ni le niveau de vie offert par le rêve américain, provoquant une rupture que nous analyserons dans les sections suivantes.

Si leurs diplômes ne peuvent les protéger dans leur pays d'origine, les migrant.es perçoivent également le manque d'utilité de leurs diplômes dans les pays de transit et de destination, où ils occupent des emplois moins qualifiés. Dans le contexte de la migration, Jaime et Román, psychologue et informaticien, témoignent de ce processus de déqualification par l'irrégularité : « Dans mon pays, j'avais l'impression d'être une personne, comme j'ai fait des études, une personne plus grande que les autres, mais ici (Mexique) j'ai vu que je ne suis personne, mes études ici ne valent rien, j'ai cherché un travail par mes études et rien. »⁷⁷ « Mon père n'était pas d'accord pour que je vienne, il m'a dit que parce que je perdrais les études que j'avais faites au Salvador et que je repartirais à zéro aux États-Unis. Ce qui était le cas dans une certaine mesure. »⁷⁸.

En acceptant des emplois de qualité inférieure, ils remettent en question le discours liant éducation et réussite et montrent un premier signe d'auto-déconstruction pendant la migration.

Diversité des conditions du passage : classe en migration

Si les principales caractéristiques des personnes interrogées montrent une hétérogénéité, celle-ci est également présente dans le sens donné à la migration et dans les conditions générales du passage, c'est-à-dire les transports, les temps de transit et d'attente, les lieux traversés et les personnes rencontrées. Pour certains migrant.es, l'émigration est un « rêve de pauvre », pour d'autres, c'est une option « naturelle » pour « profiter » du Nord. Ces deux perceptions correspondent à deux migrant.es : le premier est Roberto, un Hondurien de 17 ans dont l'éducation équivaut à la quatrième année du collège en France, qui a quitté l'école pour travailler dans l'agriculture, et qui fait son

⁷⁷ “Yo en mi país yo me sentía una persona, como yo era estudiado, una persona más grande que los demás, pero ya aquí ya vi que no soy nadie mi estudio aquí no vale para nada, he buscado trabajo a través de mi estudio y nada” (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

⁷⁸ “Mi papá igual no estaba de acuerdo que me viniera me decía que porque iba a ser el perder los estudios que yo había conseguido en El Salvador y venir empezar desde cero en Estados Unidos, entonces. Lo cual así fue hasta cierto punto” (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

voyage en train avec quelques lempiras en poche. À l'autre bout de l'échelle se trouve Jaime, qui a été chargée de projet d'un programme social appliqué par une organisation civile. Il est salvadorien, a un diplôme de psychologie et voyage avec un *coyote* (passeur) dans une voiture privée, qui lui coûte 11 000 dollars. La migration n'affecte certainement pas tous les Centraméricain.es de la même manière, car bien qu'il ne s'agisse pas d'une lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, c'est une question de capital, y compris économique.

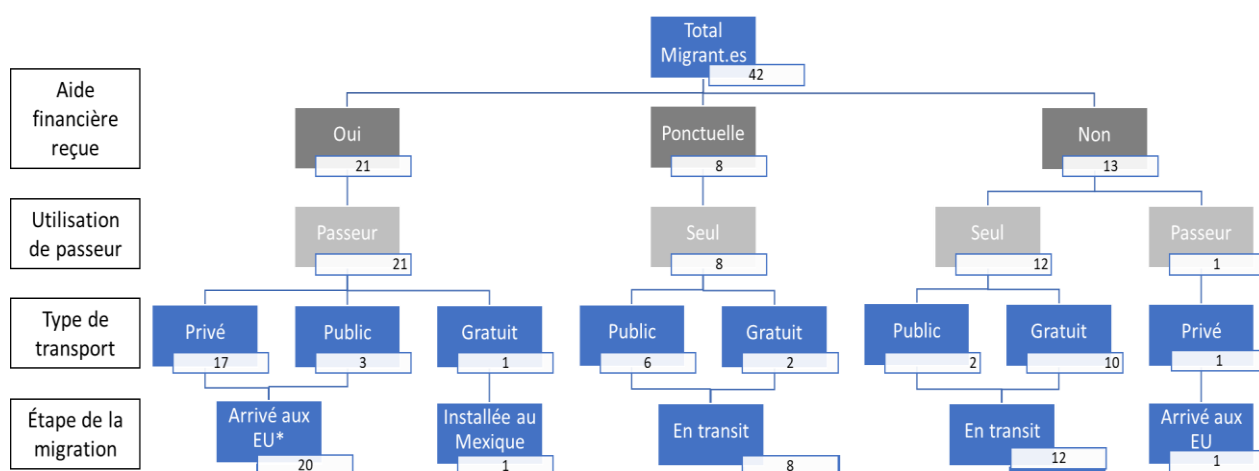
Dans les histoires de Roberto et de Jaime, nous constatons une relation entre les ressources économiques et les conditions de voyage. Les conditions de vie au moment du départ entre ces deux jeunes hommes indiquent une première différence socio-économique qui devient tangible au moment de la migration. La possibilité pour Jaime de poursuivre des études supérieures contraste avec la nécessité pour Roberto d'abandonner ses études pour travailler. Dans un contexte d'absence de protections, ces deux migrant.es ont accès à des ressources différentes qui biaisent leur perception de la migration, mais les font aussi réagir différemment, entraînant ainsi une hétérogénéité des trajectoires migratoires. Dans ce contexte, se pose la question de l'origine de ces moyens.

Nous avons identifié trois grandes catégories reliant les conditions de voyage, l'accès au capital économique (qui représente une certaine protection pendant le transit) et la source de ces moyens (Schéma 7) :

- 1) Les migrant.es recevant une aide financière pour payer un passeur qui se déplace en transport privé. Le passeur est le plus utile lors de la traversée des deux frontières du Mexique, moments cruciaux de la migration vers le Nord, et son utilisation réduit le nombre de tentatives de traversée de 1 à 2 avant de réussir à atteindre les États-Unis. La majorité est d'origine salvadorienne (19/21) et 100% du groupe a reçu une aide financière de sa famille pour payer les frais du voyage et du passeur. Leur séjour au Mexique est compris entre 4 et 60 jours.
- 2) Les migrant.es qui reçoivent un soutien financier limité et sporadique de leur famille. Cette aide financière est ponctuelle, souvent tardive et insuffisante. Ils préfèrent donc les transports gratuits comme le train et voyagent sans guide ni passeur. Il existe une différence entre les hommes et les femmes en matière de transport : les deux femmes préfèrent les transports publics payants, comme le bus, pour ne pas mettre en danger leurs enfants de quatre ans, tandis que les six hommes utilisent le train comme principal moyen de transport et utilisent

les transports publics payants pour effectuer les trajets que le train ne dessert pas. Cette catégorie concerne les personnes en transit au moment de l'entretien, de toutes nationalités, et dont le nombre de tentatives de traversée est compris entre 1 et 14. La durée de leur séjour au Mexique varie de 35 jours à 3 ans au moment de l'entretien.

SCHEMA 7 : LES MIGRANT.ES INTERVIEWÉ.ES EN FONCTION DE LA RÉCEPTION DE L'AIDE FINANCIÈRE, DE L'UTILISATION DE PASSEUR, DU PRINCIPAL TYPE DE TRANSPORT ⁷⁹ UTILISÉE AU MEXIQUE ET DU STADE DE LEUR MIGRATION AU MOMENT DE L'ENTRETIEN



* Nous incluons ici une migrante salvadorienne qui est arrivée aux États-Unis et a été expulsée vers le Salvador, où elle s'est réinstallée.

- 3) Les migrant.es qui ne reçoivent pas d'aide privilégient le passage en solo. Ils ne sont pas nécessairement seuls, mais entreprennent un voyage indépendant des réseaux de passeurs. Le moyen de transport préféré est le train ou la marche à pied. La gratuité de ces moyens de transport est essentielle face à des ressources très limitées. Cette catégorie est composée de Honduriens en transit qui ont pris la route du Nord entre 1 et 5 fois avant l'entretien. Leur durée au Mexique est comprise entre 22 jours et 1 an.

Ces trois grandes catégories nous permettent de trier l'hétérogénéité des migrant.es. L'accès inégal au capital économique montre que ceux qui empruntent cette voie ne sont pas les plus défavorisés, ni les plus armés. La mobilisation de ce capital

⁷⁹ Nous regroupons les types de transport en trois catégories : 1) le transport privé : voitures, bateaux, remorques de fret ou camions que les passeurs paient ou utilisent pour transporter les migrant.es. Ils ne sont pas ouverts au public ; 2) les transports publics : gérés par une entreprise établie et ouverts à tous les utilisateurs qui paient un tarif (bus longue distance, camions de transport urbain (appelés "combis") et taxis) ; et 3) les transports gratuits sont ceux qui, *a priori*, n'impliquent aucun coût, comme le train de marchandises et la marche, et sont ouverts à tous.

souligne l'existence d'autres types de protections au moment du départ, une étape qui est en général captée dans une explication par la vulnérabilité et le manque de protections. Il est donc nécessaire d'approfondir le fait que ces moyens proviennent des membres de la famille, car cela ouvre la porte à une analyse qui inclut la relation entre les migrant.es et leurs histoires familiales. Dans ce qui suit, nous allons explorer le rôle et les vies familiaux dans le processus de migration.

4.1.2. Des paroles aux actes : famille en migration

Partagée dans l'espace social, la migration en Amérique centrale est souvent traitée comme une « pratique culturelle » ou une « règle culturelle » (Dietrich, 2016). L'imaginaire collectif, les représentations de la migration, mais aussi les pratiques de la famille, des voisins et des amis, contribuent à l'intériorisation d'un *ethos* migratoire et à la transmission de cette culture de la mobilité dès la petite enfance et tout au long de la vie. Dans cet espace marqué par des structures favorisant la migration, des attentes individuelles et collectives se créent, ce qui incite les individus grandissant dans ces espaces à migrer par le biais d'une construction de l'identité, à la fois sociale et personnelle. En un sens, l'individu est construit, façonné, modelé, fabriqué, conditionné par la société (Darmon & Singly, 2010). La socialisation à la migration, vue comme un mécanisme de transmission de la culture migratoire est « un processus continu qui concerne les individus tout au long de leur vie » et implique l'intériorisation de valeurs, normes et rôles qui contribuent à la construction d'une identité sociale (Castra, 2010, pp.97-98).

La reconnaissance de ce terrain favorable à l'émigration se fait, par exemple, au Honduras, où le fait de vivre dans la région nord du pays, d'avoir été expulsé et de maintenir le contact avec des amis aux États-Unis sont des facteurs liés à la « disposition à migrer » (Quijada & Sierra, 2015). Au Guatemala, la migration des jeunes est liée à leur appartenance à des espaces et réseaux sociaux transnationaux, qui sont profondément liés à l'histoire de la migration vers le Nord. Ces espaces ne se composent pas seulement de transferts de fonds et d'imaginaires partagés, mais aussi de personnes et de familles qui vont et viennent (volontairement ou non), et qui ont une culture d'accueil qui favorise la migration des jeunes vers le pays d'implantation de ces réseaux (Dietrich, 2016).

Dans ce contexte, l'environnement est rempli d'informations en provenance du Nord et les futur.es migrant.es, qui ne peuvent y échapper, construisent leur propre discours sur la migration. Regardons ici l'expression qu'en donne Nicolás, Hondurien, 23 ans qui voyage seul et que je rencontre à Monterrey :

« Le rêve américain de tout Centraméricain, avec cette mentalité est que vous venez aux États-Unis, parce qu'il y a plus d'opportunités d'emploi, le dollar vaut beaucoup plus que notre monnaie, donc je vais là-bas pour travailler, pour m'améliorer et pour pouvoir vivre [...] Dans nos pays, tout le monde parle de cela, le rêve américain, et il y a beaucoup de Honduriens qui ont émigré aux États-Unis parce que nous avons vu de bons et de mauvais exemples chez certaines personnes, certains vont pour le bien et d'autres peut-être pour quelque chose de pire. »⁸⁰

Le caractère « inévitable » de la migration est établi par les expériences migratoires des autres, mais aussi par des indicateurs économiques tels que les taux de change des devises - le plus souvent mis en avant par les Honduriens, la lempira étant la plus faible des devises de la TNAC⁸¹. Comment et pourquoi ces éléments deviennent-ils décisifs pour le départ et permettent-ils une expérience migratoire avant le départ pour des personnes d'origines différentes ? Pour répondre à cette question, nous allons maintenant étudier leurs liens avec les États-Unis, la représentation sociale de ce pays dans leur environnement et leur vision du « rêve américain ».

« Depuis tout petit » : l'expérience migratoire partagée au sein de la famille

La famille joue un rôle important dans la socialisation de la migration, comprise à la fois comme une socialisation à l'intérêt pour le « rêve américain » et la migration. Bien que la règle de la socialisation et de la reproduction ne soit pas systématique (toutes

⁸⁰«El sueño americano de todo centroamericano, con esa mentalidad vienes: llegar a Estados Unidos, porque hay más oportunidad de trabajo, el dólar vale mucho más que nuestra moneda, así que me voy para allá a trabajar, para superarme y poder vivir [...] En nuestros países todo el mundo habla de eso, del sueño americano, y hay muchos hondureños que hemos emigrado a Estados Unidos porque hemos visto buenos y malos ejemplos en algunas personas, unos van por un bien y otros quizás por algo peor» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

⁸¹ Un dollar est équivalent à 24,09 lempiras ou 7,23 quetzales, selon le taux de change du 14 septembre 2021. Le Salvador a remplacé la monnaie locale (Colón) par le dollar américain en 2001.

les familles de migrant.es ne produisent pas des migrant.es et tous les migrant.es ne sont pas issus de familles de migrant.es), il n'en reste pas moins que grandir avec la réussite migratoire de membres de la famille et/ou avec les cadeaux et le soutien matériel de la migration est un facteur qui favorise la migration. La familiarisation avec la migration se traduit également par une normalisation de la migration : plus qu'un rêve, la migration fait partie du quotidien des futur.es migrant.es par le biais des appels téléphoniques et des visites familiales entre le pays d'origine et les États-Unis ou l'incorporation du dollar dans leur vie de tous les jours. De la même manière, les objets reçus du Nord sont aussi des témoins physiques et matériels qui structurent le quotidien de ces personnes, inscrivant la migration dans l'univers des possibles. Cette socialisation familiale peut être lue comme la construction d'un véritable *ethos migratoire* transmis à l'intérieur de la famille et intériorisé par les enfants et parfois par les adultes. La familiarisation avec la migration se traduit d'abord par la construction plus ou moins solide d'un « rêve américain », comme en témoigne Alfredo, Salvadorien, 46 ans, que j'ai rencontré à Casa Indi A.C : « [J'ai entendu parler sur les États-Unis] depuis tout petit, parce que mon premier oncle a émigré en 1965, environ. Je n'étais même pas né. Donc, quand il avait environ 15 ans là-bas, comme il était cousin avec mon père, il a commencé à tout raconter du système, comment on vivait aux États-Unis. Quand j'ai grandi, j'ai dit : 'un jour, premièrement Dieu, je vais essayer'. »⁸²

Environ 60% des migrant.es interrogé.es expriment avoir de la famille proche aux États-Unis et d'avoir entendu et vu leurs histoires depuis « tous petits ». Bien évidemment, cela ne suffit pas pour entreprendre une mobilité. Chaque famille assume ce rêve de façon différente. Nous identifions trois manières de donner suite au désir de migrer d'un.e futur.e migrant.e selon la qualité des liens familiaux : soutenir la migration avec des ressources suffisantes, avec ressources illimitées ou voyager sans ressources.

Le premier type de soutien, la famille qui assume les coûts de la migration, coïncide avec le premier groupe des conditions de passage vu plus haut dans le texte. Cela montre à quel point une « famille transnationale » peut influencer les trajectoires pendant le transit au Mexique. Ces migrant.es ont grandi avec les histoires de vie aux États-Unis des membres de leurs familles. Depuis l'enfance, ils ont bénéficié de l'établissement de

⁸² “Mi primer tío que emigró fue como en el 65, por ahí, yo ni había nacido. Entonces cuando él ya tenía como unos 15 acá, pues como era primo con mi papá, empezó a platicarle todo el sistema como se vivía en Estados Unidos. Cuando yo, este pues, fui creciendo ya dije yo: un día, primeramente Dios, voy a hacer el intento” (Alfredo, entretien 3, 5 avril 2018).

leurs proches aux États-Unis par des cadeaux et des envois d'argent, et ils entendent parler de ce pays « depuis toujours »- dit Rolando. Salvadorien, 17 ans, selon l'idée que les mineurs ont des avantages migratoires, il décide de se rendre aux États-Unis pour aider à libérer sa mère d'un centre de détention américain : « ma mère rêvait de venir ici et mes tantes envoyaient toujours des choses comme des PlayStation, des vêtements, des chaussures, tout ça. »⁸³

Cette présence lointaine mais constante devient un carburant pour la migration et, dans un premier temps, leurs interactions collectives et familiales prennent le pas sur les dispositions individuelles. Au fil du temps, les migrant.es deviennent également un élément important de la reproduction de la migration en donnant l'exemple et en permettant aux Centraméricain.es de partir. Efraín, Hondurien, 23 ans, expulsé des États-Unis en transit au Mexique pour retrouver la famille qu'il a créée dans le Nord, explique sa relation avec ses neveux, l'un qui voyage avec lui et l'autre qui est resté au Honduras :

« J'ai dit à ma mère, à ma sœur, je lui ai dit que je donnerais ma vie pour lui, pour mon neveu. Depuis qu'il est petit, c'est mon neveu, mais depuis qu'il est petit, je suis avec lui. J'ai même un neveu au Honduras, et je donnerais aussi ma vie pour lui. Ce que je lui dis, parce que même ce neveu pleurait parce qu'il disait qu'il voulait venir avec nous, mais son père ne voulait pas le laisser venir parce qu'il disait que c'était dangereux et je lui ai dit que si Dieu me permet d'être là aux États-Unis, je le ferai venir [...] J'ai promis à mon neveu que si j'arrive là-bas, je le ferai venir. Il a environ 14 ans. Il veut aussi aider sa maman parce que lui et sa sœur, qui n'est pas ma nièce parce que sa sœur est la fille d'un autre papa, ils sont seulement frères et sœurs du côté de leur mère, et la police les a emmenés et je le sais parce qu'ils étaient chez un ami en train de faire leurs devoirs et leurs parents avaient de la drogue. Ils les ont emmenés aussi parce qu'ils venaient faire leurs devoirs et tout et ils venaient avec des sacs à dos et tout, donc cette fois-là la police est venue et les a emmenés. Ils sont allés en prison pendant environ 4 mois. Oui, et ils sont mineurs. C'est pourquoi je veux vraiment, si j'arrive un jour aux États-Unis, le faire venir pour qu'il puisse faire quelque chose et s'améliorer, parce qu'au Honduras, il ne peut pas étudier ou quoi que ce soit. Il peut avoir n'importe quel

⁸³ «Casi desde siempre porque mi mamá era el sueño de ella estar aquí y mis tías que siempre me mandaban cosas como los PlayStation, la ropa, zapatos, todos cosas así» (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

diplôme mais il n'y a pas de travail parce qu'on dit que le président est un voleur, au lieu de donner aux pauvres, il leur prend. »⁸⁴

Cette disposition migratoire, qui s'acquière par l'exemple et la transmission du savoir familiale, construit un « rêve » chez le futur.e migrant.e ou une alternative aux grands problèmes du pays d'origine. Elle s'accompagne parfois d'un soutien matériel qui dépend de la force des liens familiaux. Ainsi, les liens qui restent forts à distance incarnent une forte potentialité de migration, prouvant que les familles participent collectivement, matériellement et symboliquement à rendre possible le départ de l'un des leurs, même illégalement (Laacher, 2010). Dans le récit d'Efraín, nous pouvons identifier la distinction qu'il fait entre son neveu (fils du frère d'Efraín) et la demi-sœur de son neveu (fille de la même femme mais d'un autre père), qui n'a aucun lien de parenté avec Efraín, ce qui entraîne un engagement envers lui mais pas envers elle. Parmi les personnes interrogées, nous avons trouvé trois types d'engagement de la famille vis-à-vis des migrant.es : un soutien financier total, aucun soutien financier et un soutien limité. Trois récits illustrent ces situations : Mariana (Salvadorienne, 21 ans), Antonio (Hondurien, 24 ans) et Saúl (Salvadorien, 34 ans) : « Depuis toute petite beaucoup de membres de ma famille habitaient déjà ici et ils nous envoyaient des choses d'ici, jouets, argent, habits. Ils m'ont offert l'opportunité de venir. »⁸⁵

« Mes oncles, mes tantes, [m'ont dit] que la vie était différente là-bas, rien à voir avec le Honduras. Et donc vous commencez à créer cette idée et vous grandissez avec elle et avec elle, jusqu'à ce qu'un jour vous décidiez de venir. [L'idée] m'est

⁸⁴«Le dije a mi mamá, le dije a mi hermana, le dije que yo por él, por mi sobrino doy mi vida. Desde pequeño, él es mi sobrino, pero desde pequeño, yo he estado con él. Incluso se quedó allá un sobrino en Honduras, que también yo doy la vida por ese otro. Yo lo que le digo, porque incluso mi sobrino quedó llorando porque dijo que él se quería venir con nosotros, pero el papá no lo quiso dejar venir porque dijo que era peligroso y solo lo que le dije yo: que si Dios me permite estar allá en Estados Unidos que lo voy a mandar a traer [...] Se lo prometí a mi sobrino que si llego lo voy a mandar a traer. Tiene como 14 años. Quiere ayudar a la mamá también porque de puro gusto, a él lo metieron a la cárcel junto con la hermana, que no es mi sobrina porque la hermana de él es hija de otro papá, solo son hermanos por parte de madre y la policía se los llevó y eso lo sé porque ellos estaban en casa de un amigo haciendo tarea y los padres tenían droga. Se los llevaron a ellos también porque como ellos llegaron a hacer tarea y todo y llegaron con mochila todo pues esa vez cayó la policía y se los llevó a ellos. Estuvieron más o menos como 4 meses presos, si y ellos están menores de edad. Por eso la verdad yo quiero, que, si llego a llegar allá a Estados Unidos, mandarlo a traer para que el haga algo y se supere porque allá en Honduras ni el estudio ni nada. Ya puede tener el título que tenga, pero no hay trabajo porque el presidente se le dice que es un ladrón, en lugar de darle a los pobres, más bien les quita» (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

⁸⁵«Desde muy pequeña, muchos familiares míos ya vivían acá y ellos nos enviaban cosas desde acá, juguetes, dinero, ropa. Ellos me ofrecieron la oportunidad de ir» (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

venue très jeune. J'avais quoi ? 14-15 ans quand j'ai décidé. J'ai quitté l'école, j'ai essayé. Puis je n'ai pas pu venir et je suis rentrée chez moi [je suis arrivée] juste à l'entrée du Mexique et je suis repartie, je ne sais pas, comme si ce n'était pas mon truc. Parce que j'ai commencé à tout voir différemment, la façon dont ils vous traitent, plus que toute autre chose. Parfois, vous avez besoin du soutien de quelqu'un qui est d'ici et qui vous dit : "pourquoi diable venez-vous de votre pays ?" Alors, j'ai dit : "non, pour quoi je vais me battre, avoir ma famille là-bas, mes parents... je ferais mieux de rentrer ! Je ne voulais pas m'aventurer aux États-Unis, je voulais le vivre moi-même, qu'ils ne me le disent pas [...] Je ne leur ai jamais dit [à mes parents], je leur ai dit jusqu'à ce que je sois déjà à la frontière entre le Honduras et le Guatemala et ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont dit d'y retourner, d'y retourner. Je leur ai dit "non, je vais à *El Gabacho*". J'étais trop petit pour eux et ils ne voulaient pas que je parte et je suis parti sans le leur dire parce qu'ils ne voulaient pas me laisser. Parce que mon père ne s'est jamais risqué à cela et il nous a toujours dit "ici vous avez tout, vous n'avez pas besoin d'aller là-bas, de travailler et tout" mais rien "je ne veux pas travailler ici". En fait, pas tout, comme les enfants riches, mais on ne manquait pas de nourriture ici. C'était suffisant. »⁸⁶

« Ma famille m'a dit, ils m'ont promis qu'ils allaient m'aider et maintenant que je suis ici, certains me disent d'attendre et d'autres me disent qu'ils n'ont pas d'argent.... Oui, [j'ai de la famille] aux États-Unis, ici je n'ai pas de famille. Pour l'instant ils ne m'ont rien envoyé, ils m'ont seulement rechargé le forfait du téléphone, personne ne m'a envoyé d'argent [...] Ma mère et la dame avec qui je suis, ma femme, m'ont dit d'y penser, que s'ils m'aidaient, alors oui, je devrais

⁸⁶«Mis tíos, mis tías, que allá la vida era diferente, nada que ver con la de Honduras así. Y pues se te va creando esa idea y vas creciendo con ella y con ella, hasta que decides un día venirte [...] Me nació desde muy pequeño. tenía yo, ¿qué? una edad de 14-15 años cuando yo decidí. Me salí del colegio, lo intenté. Luego no me pude venir y me regresé pa' la casa. Nada más a la entrada de México y me regresé, no sé, como que no era lo mío. Porque empecé a ver bien diferente todo, el trato que te dan, más que nada. Que a veces necesitas el apoyo de alguien que es de acá y así. Te dicen: '¿pa' qué chingaos te vienes de tu país? Así bien gacho. Entonces, dije: "no, ¿qué voy a andar batallando, teniendo mi familia allá, mis padres? mejor me regreso!" Me regresé. No más quería aventurar a Estados Unidos, quería vivirlo yo, que no me contarán. [...] Nunca les dije, les avisé hasta que ya estaba en la frontera de Honduras con Guatemala y no me creían. Me decían que me regresara, que me regresara. Yo les dije "no, yo me voy para el gabacho. Estaba muy pequeño para ellos y no querían y yo me vine así sin avisarle porque no me iban a dejar. Porque no, mi papá nunca ha aventurado eso y siempre nos decía "aquí tienes todo, no necesitas ir allá, trabajo y todo", pero nada "que yo no quiero trabajar aquí". En realidad, no todo como los niños ricos, pero no nos faltaba la comida acá. Con eso bastaba" (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

venir. Ils m'ont seulement dit qu'ils allaient m'aider, que je devais juste venir. Je suis ici depuis longtemps, ils me disent d'attendre, mais je ne veux plus être ici. »⁸⁷

Ces trois extraits d'entretiens illustrent le cheminement différent que peut emprunter le projet de la migration. De même, ils révèlent l'influence de la famille avant la migration mais aussi pendant le transit, le sujet qui nous intéresse ici. L'arrivée de Mariana aux États-Unis en 30 jours, transportée au Mexique par des moyens de transport publics et privés par un coyote lors de son premier et unique voyage, contraste avec les 4 et 5 voyages en train de Saúl et Antonio et plus de 40 jours de transit au Mexique au moment de l'entretien.

Amis et connaissances : l'exemple du « tout est possible »

Ceux qui n'ont pas accès à les expériences au sein de la famille trouvent leur inspiration dans les personnes qui les entourent. Les amis, les voisins ou d'autres personnes deviennent des exemples de migration à suivre durant l'enfance, l'adolescence ou l'âge adulte, dont on discute à la maison ou entre amis. Ainsi, la naissance du « rêve américain » peut être tardive en raison de la nécessité d'améliorer leur situation socio-économique. Alberto, 38 ans, qui a quitté le Salvador en 2015 avec coyote, nous raconte comment l'exemple de ses amis l'a motivé à partir :

« Dans nos pays, il n'y a pas vraiment de moyen d'avancer avec le peu d'argent qu'on y gagne. Vous trouvez cela très difficile avec votre famille et tout ça, et il y a toujours des gens qui vous disent : "non, mais pourquoi ne pas faire l'effort, n'est-ce pas ? " Dieu merci, avec la souffrance, nous sommes là, nous nous battons toujours pour nos enfants. [...] J'ai beaucoup d'amis qui ont réussi dans ce pays. Et c'est ce que j'ai dit : "si Dieu me donne l'occasion d'être aux États-Unis un jour, je

⁸⁷ “Mi familia me dijeron, me prometieron que me iban ayudar y ya estando acá unos que me dicen que me espere y otros que no tienen dinero que... así, no porque yo no iba a regresar este camino yo sé cómo es muy duro, o sea, se sufre mucho por eso [...] si allá en Estados Unidos, acá no tengo familia, ahorita no me han mandado nada, solo recarga que me han puesto, de ahí dinero no me ha mandado nadie [...] Mi mamá y la señora con la que estoy, mi esposa, me dijeron que lo pensara, que si me ayudaban que pues sí que me viniera. ellos solo me dijeron que me iban a ayudar, que me viniera no más. Ya estando aquí mucho, que me dicen que me espere, pero yo ya no quiero estar aquí ya” (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

vais surmonter" et je n'y suis pas encore arrivé, mais j'ai déjà fait quelque chose. »⁸⁸

Dans ce contexte, la mobilité est assumée, économiquement, par les migrant.es, démontrant ainsi que les futurs migrant.es peuvent prendre en charge leurs propres projets ou au moins accepter les coûts -économiques, humains- de la migration. Cela introduit une tension face à la situation socio-économique défavorisée que ces personnes expriment dans leurs discours.

Parmi les récits des migrant.es de cette catégorie, le besoin d'avancer sur le plan économique trouve un écho dans les exemples de personnes ayant réussi aux États-Unis. Deux exemples illustrent ce propos. D'une part, Sofía, Hondurienne âgée de 23 ans mère d'un enfant de quatre ans, considère qu'aux États-Unis « il y a plus de sécurité et plus de travail là-bas », information qui lui a été donnée par « plusieurs de mes amis qui sont partis là-bas ». Selon ses mots, elle veut « aller travailler et donner un bon avenir à mon fils », cela signifie qu'« il devrait étudier, trouver un métier pour ne pas être comme moi ». Pour elle, au Honduras « c'est difficile car les gens veulent payer une somme dérisoire et ce n'est même pas suffisant pour manger quelque chose pendant la semaine »⁸⁹. D'autre part, Hermes est un jeune sans famille au Honduras qui, sachant qu'il occupe une position moins privilégiée que les autres jeunes sur le marché du travail, rêve d'aller aux États-Unis où il se projette comme un sujet économique. Il nous raconte le rêve qu'il a construit avec l'exemple de ses amis :

« Je veux aller aux États-Unis, c'est mon rêve, je veux dire, être là-bas, vous voyez, pour tout, je ne sais pas. Je ne peux pas imaginer quelque chose d'agréable parce que, où que tu ailles, tu dois travailler. Mais c'est plus facile parce que l'argent aux États-Unis vaut beaucoup dans mon pays et je ne dirais pas non, j'aimerais y aller

⁸⁸ «En nuestros países pues no tiene cómo realmente salir adelante con el poquito de dinero que uno gana allá. Entonces uno allá con familia y todo eso la mira bien difícil y siempre hay gente que le diga a uno 'no pues, y ¿por qué no haces el ánimo, ¿verdad?' Y pues así es como yo empecé a tomar la decisión de mejor venirme. Gracias a Dios, con sufrimiento, aquí estamos, siempre batallamos por los hijos. [...] Tengo muchas amistades que si en este país se han superado. Y eso es lo que decía yo: 'si algún día me da la oportunidad Dios de estar en EU, me voy a superar' y pues no lo he logrado definitivamente, pero algo he hecho" (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

⁸⁹ «Allá hay más seguridad y más trabajo [...] Varios amigos míos que se han ido para allá [...] Ir a trabajar y darle un buen futuro a mi hijo [...] Que estudie, saque una profesión pa' que no vaya a andar así igual que yo [...] Es difícil porque le quieren pagar una miseria a uno y eso no da, pero ni para comprar una comida para la semana" (Sofía, entretien 41, 19 mai 2019).

et je ne sais pas... La première chose serait d'économiser et je ne sais pas, de créer une entreprise, je ne sais pas, c'est ce que j'ai en tête et je l'ai toujours eu en tête, mais je vous le dis, à cause des difficultés, je ne sais pas si ce serait possible pour moi d'être là [...] J'ai vu ça chez beaucoup d'amis, je veux dire, ils sont là et ensuite ils commencent à construire des choses et ensuite ils ont leur entreprise, c'est seulement comme ça qu'ils peuvent avancer, parce que je vous le dis, sinon, le gouvernement ne vous soutient pas. La vérité est qu'il y a très peu d'emploi, si je vous disais, il y a des jeunes qui ont même fini l'université et c'est difficile pour eux de trouver du travail, imaginez quelqu'un qui a à peine terminé l'école secondaire, vous voyez ce que je veux dire ? »⁹⁰

Hermes a une scolarité équivalente à la troisième année du collège en France. Il part de son pays pour essayer de valoriser d'autres compétences et avoir une rémunération plus intéressante. Ce discours économique, qui met l'accent sur les besoins, est alimenté par les expériences migratoires des proches, assimilées par l'individu qui se construit ainsi comme un agent du changement, bien avant le début de la migration. Ces agents potentiels du changement fondent leur action sur la sphère économique et trouvent dans le système migratoire des avantages qui leur permettent de pallier des désavantages tels qu'un faible niveau d'instruction. Comme nous l'avons vu plus haut, pour certains, cela représente un désavantage, mais pour ce groupe de migrant.es, c'est un moyen plus facile d'entrer sur le marché du travail. La migration dans le contexte de l'irrégularité permet une ouverture à des opportunités économiques, éventuellement de réalisation.

Les migrant.es qui s'inspirent des expériences migratoires en dehors de la famille n'ont pas d'aide pour financer leur mobilité et ils voyagent donc seul.es dans des transports gratuits ou publics. Deux exceptions existent parmi nos interviewé.es : l'aide familiale ponctuelle face à l'urgence et l'utilisation d'un coyote payé par soi-même. Dans le premier cas, Aura María, hondurienne âgée de 21 ans, illustre la situation de migrant.es qui n'ont pas de liens familiaux forts aux États-Unis, mais qui se sentent obligé.es de partir

⁹⁰«Quiero llegar a Estados Unidos, es mi sueño, o sea, estar allá ya ves, por todo, no sé. No me imagino nada bonito porque donde sea tienes que trabajar. Pero como que todo es más fácil porque el dinero de Estados Unidos vale mucho, si entiendes, en mi país y pues diría yo no pues yo quisiera llegar y no sé. Lo primero sería ahorrar y no sé, poner un negocio, no sé, ese es mi mente y siempre lo he tenido, pero te digo, por las dificultades, no sé si se me haga el poder estar allá [...] Lo he visto en muchos amigos, o sea, que están allá y luego ya empiezan ya a construir cosas y luego ya tienen su negocio, solamente así pueden salir adelante, porque te digo, de otra manera, el gobierno no te apoya. La verdad hay poquito empleo, si te contara, hay chavos que sacan hasta su universidad y se les complica encontrar empleo, imagínate uno que apenas tiene la secundaria terminada, ¿sí entiendes?» (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

en raison de problèmes de violence. Conseillée par des amis aux États-Unis, elle part en urgence pour s'éloigner du père de son enfant. Sachant qu'il faut de l'argent pour aller au Nord, elle reçoit une aide financière de sa famille au Honduras :

« Pour avoir de l'argent pour continuer et que vous ne l'avez pas, il faut le demander et je fais appel au Honduras pour demander de l'argent pour m'aider. Ils m'envoient du Honduras car à qui d'autre vais-je demander ? [...] Je n'ai pas de famille [aux États-Unis], ou peut-être en ai-je, mais je ne sais pas. Je ne sais pas si la famille de ma mère est partie, mais la famille de mon père est partie, mais je ne sais rien d'eux. »⁹¹

Dans le deuxième cas, Alberto occupe une position singulière dans ce profil. Il n'a pas de la famille aux États-Unis, il n'a pas reçu d'aide mais a voyagé avec un passeur en transport privé grâce à l'argent épargné de ces anciens travaux. Ces exceptions révèlent les inégalités dans la capacité de réunir les ressources nécessaires pour la migration. Établies dès le pays d'origine, ces inégalités façonnent la traversée et la manière de faire face à la route vers les États-Unis. L'expérience vécue par l'anticipation de la migration révèle des éléments structurants d'un système migratoire que nous approfondirons au chapitre 5.

4.2. La recherche de protections : rupture et départ vers l'individualité

Si les futur.es migrant.es ont jusqu'à présent été des spectateurs passifs de la migration, leur rôle change pour prendre une part plus importante dans leur propre mobilité. Ce changement est provoqué par une situation défavorable qui produit le désir ou le besoin de partir. Il existe une variété de « déclics migratoires », à savoir « la raison ou l'événement qui fait décider les acteurs à s'engager immédiatement dans la mobilité » (Aragón, 2014, p. 97) qui nous aident à comprendre l'étape de la vie, le moment et les circonstances où les migrant.es font le pas pour entrer en migration. Identifier ce moment nous permet d'explorer les protections existantes ou absentes qui permettent cette

⁹¹ «Para conseguir dinero para seguir, no lo tiene, tiene que pedir y yo hasta Honduras vuelvo a pedir dinero para que me ayuden, hasta Honduras, de Honduras me mandan porque ¿a quién más le voy a pedir? no tengo familia, tal vez sí tengo, pero no me ayudan en nada [...] no tengo familia [en Estados Unidos], o tal vez sí, pero como no sé yo. De mi mamá no sé si han salido, pero de la otra familia, de mi papá si salen, pero no sé nada de ellos» (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

transformation. En nous basant sur les trois groupes différenciés en fonction de l'aide financière, nous montrerons les différentes interprétations et circonstances du départ.

4.2.1. Migrer avec le soutien familial : entre ruptures et opportunités

Au sein du groupe de personnes soutenues économiquement par leur familles, le déclic migratoire se fait face à une rupture presque volontaire avec leurs familles, leurs amis, leurs carrières professionnelles, leurs études... Les récits de ces migrant.es se caractérisent par l'usage du verbe « décider » ou le terme « décision » pour parler de leur départ. Leur prise de décision est marquée par l'existence d'autres choix auxquels ils refusent. Quelques-uns, comme Jaime, nous amènent à penser que la décision de partir se fait à travers une analyse rationnelle des « coûts » et « bénéfices ». Cependant, nous avons pu identifier que ces récits qui semblent singuliers font aussi partie des grandes explications structurelles de la migration. Jaime, Salvadorien, 26 ans, montre comment le chômage influe sur le processus qui l'amène à la décision de migrer :

« Je travaillais sur un projet qui était temporaire, il avait une extension de trois ans. La durée du projet s'est terminée et j'étais déjà au chômage depuis 5 mois. J'ai donc décidé d'émigrer. C'était une décision momentanée, cela faisait longtemps que je pensais à la possibilité de, eh bien, si quelque chose ne fonctionne pas ou si à un moment donné tu ne te sens pas bien ici : tu peux partir, me suis-je dit. Mais oui, j'ai pris la décision, pour être précis, le lundi de cette semaine-là, et le vendredi, je commençais déjà mon voyage. »⁹²

Pour José, Salvadorien, 24 ans, c'est une question de corruption dans l'université où il étudiait la quatrième année de médecine qui est présentée comme le facteur de déclic :

⁹² «Estaba trabajando en un proyecto que era temporal, tenía una extensión de tres años. El plazo del proyecto terminó y ya yo estaba como 5 meses sin trabajar. Entonces, decidí el poder emigrar. Fue una decisión momentánea, desde hace mucho tiempo tenía pensado la posibilidad de, bueno, si algo no funciona o si en algún dado momento no te sientes bien acá te puedes ir. Me dije a mi mismo. Pero sí, la decisión si la tomé, para serte específico, un lunes de esa semana, para el viernes yo ya estaba empezando el viaje» (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

« J'étais déçu car j'avais étudié pendant 4 ans et le docteur m'a dit que parce que je ne lui avais pas payé 500 dollars, (il y avait déjà des dollars à l'époque), je n'allais pas réussir le cours et qu'il allait faire en sorte que je ne réussisse pas le cours, ni à la faculté de San Miguel, ni à la faculté de San Salvador. J'étais déçu et j'ai dit "je ne vais pas nourrir ces médecins, ces gens minables", pour ainsi dire, et c'est à ce moment-là que j'ai pris la décision de dire "non, je ferais mieux d'utiliser l'argent que j'ai et d'aller aux États-Unis". »⁹³

Malgré cette déception personnelle qui le pousse vers un geste une rupture, José avait des alternatives que sa famille lui avait fait valoir :

« Ils m'ont dit de continuer à étudier, de changer d'université, d'aller dans une université privée, mais non, à ce moment-là, j'avais déjà pris la décision que "je m'en vais, je venais et je partais" et personne ne m'a sorti de là. Ma mère m'a dit : tu es grand maintenant, tu prends tes propres décisions, si tu veux rester, alors reste, si tu veux partir, alors pars, je ne vais pas t'arrêter, tu sais ce que tu fais. Et j'ai pris la décision de venir. »⁹⁴

Bien que l'influence familiale soit forte et malgré la possible prédisposition à la migration de ces migrant.es, une certaine liberté est perçue dans leurs récits. Ces personnes ont tout pour construire leur « rêve américain », mais elles ne l'ont souvent pas imaginé jusqu'au moment de subir une situation défavorable. Il y a même dans ce groupe des migrant.es dont la vie en Amérique centrale leur suffit. Mariana, Salvadorienne, 21 ans, qui a à l'époque un travail qui lui plaît, professeur de danse, accepte de partir face à l'ouverture d'une opportunité de partir avec quelqu'un à qui elle fait confiance :

⁹³ “Por el motivo de que me dio la decepción de estar estudiando ya 4 años y sale que el doctor me dice que, porque no le pago 500 dólares, ya había dólares en ese tiempo, y que me dice que no iba a pasar la materia y que él se iba a encargar de no pasar la materia ni ahí en San Miguel, ni en la facultad de San Miguel, ni en la facultad de San Salvador. La materia, para que yo no pudiera avanzar en mi carrera y yo me decepcioné y dije yo: "yo no les voy a dar de comer a estos doctores, vividores" por decirlo así y ahí tome la decisión y dije "no, mejor el dinero que tengo lo ocupo y me voy para Estados Unidos” (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

⁹⁴ “Decían que siguiera estudiando, que me cambiara de universidad, que me fuera a una universidad privada pero no, en ese tiempo, ya había tomado la decisión que "me voy, me venía y me venía" y ya nadie me sacó de ahí. Mi mamá me dijo: "tú ya estás grande, tú tomas tus propias decisiones, si te quieres quedar pues quédate, si te quieres ir pues vete, yo no te voy a detener tú sabrás lo que haces". Y tomé la decisión de venirme” (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

« Je n'étais pas sûre de le faire, parce que ce n'était pas comme une nécessité, mais l'occasion s'est présentée et je l'ai saisie. Je pensais que c'était une bonne idée, je pensais que ce serait une bonne occasion pour moi, pour mon avenir, peut-être pour améliorer un peu ma qualité de vie et aussi parce que les gens avec qui je suis venue, ceux qui étaient chargés de m'amener, je les connaissais depuis qu'ils étaient petits. Ils étaient de la ville d'où je viens, c'est pourquoi j'ai eu le courage de le faire [...] C'était comme ça, ils m'ont juste dit : "Tu veux venir aux États-Unis" et j'ai dit : "Oui". »⁹⁵

Le chômage, la corruption, mais aussi les problèmes familiaux, activent le désir de partir chez les hommes et les femmes de tous âges. Le fait de faire face à une situation défavorable et la possibilité de partir orientent ces personnes vers de nouveaux projets. C'est principalement la famille qui ouvre cet espace des possibles, mais aussi les coyotes qui recrutent des clients pour maintenir leur activité économique. Une confluence d'aspects personnels et structurels rend possible ce moment de décision favorable à la migration, en particulier pour les personnes qui ont la capacité de mobiliser des ressources dans un laps de temps court.

4.2.2. Économie et violence : partir avec des ressources limitées

Les migrant.es qui reçoivent une aide financière occasionnelle vivent leur départ avec le sentiment de devoir, soit envers leur famille, soit comme une obligation de trouver un refuge pour protéger leur vie. Dans leur pays d'origine, leur emploi ne garantit pas le bien-être et les protections de leur famille contre les incertitudes sociales et économiques. Éloigner la violence ou la pauvreté de leurs familles est l'objectif principal de la mobilité dans ce groupe. Aussi, l'interprétation du départ de ces migrant.es se fait du point de vue d'un futur « pourvoyeur de ressources », laissant de côté l'aspect émotionnel de la famille pour se concentrer sur l'aspect matériel. Ces migrant.es sont confronté.es à une tension où l'unité familiale est opposée au bien-être économique. Cette tension provoque une

⁹⁵«Yo no estaba segura de hacerlo, porque no era como una necesidad, pero luego surgió la oportunidad y la tomé. Pensé que sería una buena idea, pensé que sería una buena oportunidad para mí, para mi futuro, tal vez mejorar un poco mi calidad de vida y también porque las personas con las que yo vine, las que se encargaron de traerme, yo los conocía desde que ellos eran pequeños. Ellos eran del pueblo, de la ciudad de donde yo soy, entonces por eso tuve el valor de hacerlo [...] Fue así como, solamente me dijeron: "¿te quieres venir para Estados Unidos?" y pues yo dije sí" (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

rupture forcée où la personne choisit de partir pour le bien-être collectif ou familial et, ce faisant, renonce à l'un de ses ancrages les plus importants. Gustavo, 33 ans, avait déjà vécu aux États-Unis, et il a été expulsé vers le Honduras, où il a pu mettre en place un garage à voiture. Or, ce garage l'a exposé à la délinquance, à laquelle il devait payer du racket :

« Quand je suis revenu des États-Unis dans mon pays, je suis carrossier, j'ai monté mon atelier de carrosserie, mais je ne supportais plus les extorsions de fonds, c'est-à-dire que je les payais, mais je ne payais qu'un gang, mais ensuite un autre gang est venu et voulait que je leur paye la même somme et je ne pouvais plus le faire. Et là-bas, si vous avez une entreprise et que vous la supprimez parce que vous ne payez pas l'extorsion, ils vous tueront toujours. Je veux dire, après l'avoir arrêté, j'ai dû déplacer ma famille et maintenant je vis en ville, parce qu'où pouvez-vous aller s'il n'y a pas d'argent ? Dans le village, vous pouvez gagner votre vie, il y a la paix et la tranquillité, mais vous n'allez pas générer ce que vous générez dans la ville. »⁹⁶

Gustavo rejoint le discours dominant qui décrit l'Amérique centrale, en particulier le Honduras, comme une région pauvre et dangereuse. Ces deux facteurs structurent sa situation économique et l'obligent à se déplacer à l'intérieur du pays pour la première fois. Cet affaiblissement économique et social entraînera des conséquences face à un événement familial qui marque le déclenchement de sa migration internationale. Comme il l'explique ici :

« Ma famille ne voulait pas que je bouge, mais ce n'est pas leur décision, c'est celle de chacun. Parce que vous voyez les besoins qui existent, et à quoi bon être dans un endroit où l'amour ne résout aucun problème, car dans cette vie, tout se résout avec de l'argent. Si vous avez de l'argent, vous pouvez résoudre n'importe quel problème, si vous n'avez pas d'argent, vous ne résoudrez rien. Vous voyez, si

⁹⁶«Yo cuando regresé de Estados Unidos a mi país, yo soy hojalatero, puse mi taller de hojalatería, pero, ya no aguanté el pago de extorsión, o sea, sí lo pagaba, pero lo pagaba a una sola mara, pero luego me cayó otra mara que quería que le pagara la misma cantidad y ya no podía y a allá el hecho de tener un negocio y lo quita por no pagar la extorsión te van a matar siempre. O sea, después de que lo quite tuve que mover a mi familia de la ciudad y ahora vivo en la ciudad, porque ¿a dónde puedes ir si no hay dinero? en el pueblo haces pa' vivir, hay tranquilidad, pero no vas a generar lo que generas en la ciudad» (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

un parent tombe malade, comment vais-je l'emmener à l'hôpital ? Je vais dire aux personnel : par amour ! Mon père est mort pour cette raison, parce qu'il n'avait pas d'argent. Les choses sont telles, que tu te dis à toi-même : 'mec, je dois prendre des mesures à ce sujet ! »⁹⁷

Les liens forts qui perdurent avec le pays d'origine sont essentiels pour comprendre cette migration d'hommes et de femmes en quête de développement personnel mais aussi familial. Dans leurs expériences, il est également important de souligner le degré d'obligation ressentie pour répondre aux besoins de la famille immédiate. Cependant, bien que leur situation économique soit défavorable, ils sont en mesure de mobiliser un minimum de ressources - économiques ou relationnelles - grâce à leurs proches aux États-Unis. Si une obligation ressentie vie dans ces expériences de migration, le soutien mobilisé permet une marge de manœuvre et d'action qu'ils-elles utiliseront pour améliorer leur situation et celle de leur famille. Pour eux, la migration offre cette opportunité.

Dans le même ordre d'idées, il faut mentionner les personnes qui quittent le pays pour fuir de la violence. Hommes et femmes peuvent se trouver dans cette situation, cependant c'est la violence à l'égard des femmes qui est davantage perceptible. Certaines des personnes interrogées ont parlé du machisme structurel en Amérique centrale qui oblige les femmes à partir, en particulier les mères qui tentent de protéger leurs enfants. Leur discours combine la fuite de la faiblesse économique et la fuite de la violence, liant la migration à un sens de survie et d'opportunité de vie meilleure ailleurs. Bien que Aura María, Hondurienne, 21 ans, commence avec la phrase : « on regarde l'état de la pauvreté et tout... », elle bascule aussitôt dans le récit de l'histoire du père de son enfant, pour finalement expliquer qu'elle emmène son fils de quatre ans aux États-Unis pour l'éloigner de son père et lui offrir une vie meilleure :

« Quand j'étais enceinte de cinq mois, il voulait que je jette mon fils, il m'a battue pour que je le jette. Alors je voulais m'échapper, je voulais venir en bons termes,

⁹⁷ "Mi familia no quería que me moviera, pero no es decisión de ellos, es decisión de uno. Porque tú vez las necesidades que hay, pues. ¿Y de qué te sirve estar en un lugar a ti? si con amor no vas a resolver ningún problema, en esta vida todo se resuelve con dinero. Si tienes dinero resuelves cualquier problema, si no tienes, no vas a resolver nada. Date cuenta, a mí se me enferma un pariente, ¿cómo lo voy a llevar al hospital? Le voy a decir al señor: "por amor". Si por lo mismo se me murió mi papá, por no tener dinero, así son las cosas que dices tú: nombre (sic) tengo que a tomar cartas en el asunto" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

mais il ne m'a pas laissé venir. Donc ce que j'ai fait, c'est de me faufiler dehors. Après ça, je n'y suis jamais retournée. Il a donc importuné ma mère et ma famille, et nous l'avons dénoncé, mais la police n'a rien fait. Alors, il a dit à mon fils : 'si tu dis que je te fais quelque chose, je vais te tirer dessus'. Mon fils a eu peur. Interrogez-le sur les armes à feu, il sait tout sur les armes à feu, mais que va-t-il dire : mmm. Ici, loin, il ne dit rien à propos de son père et quand je lui demande il m'appelle menteuse [...] Son père était impliqué dans le commerce de la drogue et donc je ne le suis pas. De temps en temps, les *narcos* me jetaient des lettres anonymes, ils disaient qu'ils allaient m'avoir, que je ne sais pas quoi, alors j'ai décidé de venir ici pour élever mon fils [...] J'ai juste dit à ma maman : 'maman, je pars, prends soin de toi et avant tout, que Dieu soit bon pour moi'. Elle m'a dit : 'laisse ton fils', alors je lui ai dit que je ne pouvais pas laisser mon fils, non, parce qu'ils voulaient s'en prendre à mon fils, parce qu'ils ne veulent pas de mon fils. »⁹⁸

L'histoire d'Aura María souligne la rupture avec celui qui menace la vie de son fils, avec sa famille qui la soutient mais ne peut rien faire pour eux deux, mais aussi la rupture définitive avec les institutions qui ne protègent pas sa famille. Après avoir enduré plusieurs années cette situation, elle est contrainte de décider de partir vers le Nord pour protéger son fils. Cette histoire montre également l'importance du lien entre la mère et l'enfant, ce qui implique la responsabilité et l'attention que la mère porte à son enfant. Les femmes d'Amérique centrale sont confrontées à la violence domestique et publique. Pour 10 000 femmes, on compte 10,2 féminicides au Honduras, 15,7 au Salvador et 7,8 au Guatemala. Les meurtres intentionnels contre les femmes dans les pays de la région sont élevés par rapport à d'autres pays situés le long de la route migratoire comme le Mexique (4,4) ou les États-Unis (2,3), et même la France (1) (World Bank Group, 2019).

⁹⁸«Él, cuando yo tenía 5 meses de embarazo, quería que yo botara a mi hijo, él me golpeaba para que lo botara. Entonces, yo quería escaparme, me quería venir por las buenas, él no me dejaba que me viniera. Entonces lo que hice yo, fue venirme a escondidas de él, ya después no me volví a ir. Entonces lo que hacía era molestar allá en la casa, iba a molestar a mi mami, ahí a la familia y lo denunciarnos y no hacían nada los policías. Entonces, él le decía a mi hijo "si vos decís que te hago algo a ti, te voy a dar un tiro" mi hijo tenía miedo. Pregúntele a él de pistolas, él de pistolas sabe todo, pero él qué le va a decir: mmm. Aquí, lejos no dice nada, yo le digo: "¿acá tu papá cómo?", "no, nada mentirosa", me dice. Así me dice, sí, el solo así me dice "mentirosa" me dice, tú eres mentirosa [...] Está metido en el narco, entonces yo no. A cada rato los narcos se ponían así, tirándome anónimos, entonces que conmigo la iban a agarrar, que no sé qué, entonces yo decidí mejor venirme para criar a mi hijo [...] Yo solo le dije a mi mamá: "mamá, me voy, ahí cuídese y primeramente Dios me vaya bien. Ella me dijo: "deja a tu hijo" entonces yo le dije a ella que a mi hijo no lo podía dejar, no, porque, mi hijo, por mi hijo es que querían, con mi hijo querían desquitársela, porque a mi hijo no lo quieren" (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

L'analyse de la relation entre conjoints, le machisme et la violence envers les femmes devient une question prioritaire également dans le domaine de la migration. La domination des femmes à partir d'un machisme structurel, quasi-institutionnel et familial permet, légitime et reproduit la violence qui les pousse à quitter leur pays. La migration est aussi pour elles un devoir familial, car elles deviennent les pourvoyeuses de ressources pour leurs enfants. En quittant le pays, ces femmes s'engagent pour améliorer la situation de leur famille. Ainsi, elles occupent une place qui est traditionnellement assignée aux hommes dans le travail et la famille, rompant géographiquement et symboliquement avec les abus.

4.2.3. Le désir de partir : « c'était comme une obligation pour moi, je le sentais ainsi »

La marge de manœuvre des personnes qui partent sans soutien familial ni ressources économiques est limitée et le départ est vécu et réinterprété à partir d'une position de grande insécurité. Si l'extrême pauvreté est évoquée dans les récits, l'aventure du départ vers l'inconnu sans aucun soutien est également présente. La volonté de ces migrant.es d'affronter une migration précaire par manque de ressources donne lieu, dans un premier temps, à deux réinterprétations en apparence contradictoires, mais qui se rejoignent dans l'idée que « l'on part parce que l'on n'a rien à perdre ». Ici, l'obligation ou la volonté de partir est confuse : si l'extrême pauvreté oblige à chercher une vie ailleurs, le désir d'aventure traduit une certaine volonté. Cependant, ces deux réinterprétations du départ reflètent l'état de la relation entre l'individu et son environnement : ce qu'il a n'est pas suffisant et c'est ce manque qui le pousse à une mobilité dangereuse.

Dans le cas des migrant.es en situation de pauvreté, l'obligation de migrer se reflète dans des récits qui révèlent l'expérience de la faim. Les hommes et les femmes sont confrontés aux besoins les plus élémentaires de leur famille et cette image remet en question leur appartenance à un lieu qui ne leur fournit pas le strict minimum pour survivre. C'est le cas de Catalina, Hondurienne, 27 ans et Mario, Hondurien 28 ans : « Je ne supportais plus la situation là-bas, c'est que là-bas on endure aussi la faim, on endure la faim avec les enfants, il y a des moments où on ne mangeait que du riz blanc, il y a des moments où on ne mangeait que des haricots, il y a des moments où on ne mangeait que

des bananes avec du sel et ainsi de suite »⁹⁹ ; « un jour, je n'avais même pas assez pour une boîte de lait et vous savez qu'avec des enfants et une femme dont il faut s'occuper, il faut y penser, il faut sortir et chercher. »¹⁰⁰

Différents facteurs amplifient l'obligation ressentie chez Catalina et Mario. Leur paternité/maternité rejoint l'insécurité alimentaire qui transforme la responsabilité morale en obligation pour la survie. Cependant, ce devoir familial n'est pas lié à l'âge ou à la parentalité, car le manque est ici créateur d'une obligation qui concerne aussi les jeunes : à 16 ans Mario fait son deuxième voyage vers le nord « pour aider mes parents, ce n'est pas juste qu'ils donnent tout pour moi et moi, je ne donne rien »-explique. Les personnes qui partent dans ces circonstances sont arrivées à une telle situation qu'ils se voient obligées de partir et trouver un développement pour « aider la famille » sans être nécessairement le chef.fe de cette famille.

La recherche d'un développement personnel est toutefois également présente. Certains migrant.es partent pour un ailleurs, dans la quête d'une évolution intérieure qu'ils ne trouvent pas chez eux. Des événements familiaux peuvent être à l'origine de ce désir de partir, comme révèle le récit d'Hermes, Hondurien, 18 ans : « Je vais vous dire quelque chose, je ne sais pas si c'est dans l'interview, mais depuis que ma mère est morte, je veux dire, quelque chose en moi est mort et je ne me sentais vraiment plus à l'aise, vous savez ? Parce qu'à partir du moment où votre mère meurt, tout devient plus compliqué et c'est la raison qui m'a poussé à aller de l'avant. »¹⁰¹ Dans ce contexte, des jeunes partent de chez eux avec un sac à dos, en considérant cette mobilité comme un *accomplissement de soi*. La migration devient pour eux une « aventure » caractérisée par la prise de risques pour trouver leur voie, c'est aussi une exploration de l'inconnu qui permet accéder à son propre destin (Bredeloup, 2008). Partir dans cette « aventure migratoire » (Bredeloup, 2008) est perçu comme un moment intense qui exige le remplacement des ressources matérielles par des compétences migratoires dont l'astuce, la chance, l'audace, la bravoure.

⁹⁹«Ya no aguantaba la situación allá, es que allá se aguanta hambre también, se aguanta hambre junto con los niños, había veces que solo arroz blanco comíamos, había veces que solo frijoles, había veces que solo plátano con sal y así” (Catalina, entretien 11, 13 mai 2018).

¹⁰⁰«Un día no tenía ni lo que es pa' una lata de leche y pues tú sabes que ya uno con hijos y mujer a cargo, uno tiene que pensarla mejor, va. Pues ya no tener yo nada, pues hay que salir a buscarla pues” (Mario, entretien 30, 02 mars 2018).

¹⁰¹«Fue desde que mira, te voy a contar algo, no sé si en la entrevista, pero desde que falleció mi mamá, o sea, murió algo en mí y la verdad ya no me sentía cómodo, ¿sí entiendes? Porque desde el momento en que fallece tu madre ya todo se te complica más y eso fue el motivo que me llevó a salir adelante” (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

Loin de se situer dans une dichotomie entre migration forcée et volontaire, les histoires de ces migrant.es éclairent d'autres dimensions : la migration comme un devoir filial/familial, une volonté personnelle, une aventure, un accomplissement personnel ou économique. Le fait d'être au chômage, de ne pas avoir d'argent pour vivre, les problèmes de sécurité ou simplement l'opportunité présentée par les coyotes ou la famille sont souvent les moments où les candidat.es sont les plus susceptibles de basculer dans la migration. Dans ces moments-là, les migrant.es pensent qu'ils n'ont rien à perdre ; au contraire, ils pensent qu'ils ont quelque chose à gagner en partant irrégulièrement au Mexique (Aragón, 2014 ; Brigden, 2016).

Dans ces récits, l'émigration est présentée comme un moyen de trouver ailleurs ce qui manque. Ici, une image qui se construit face à la logique de domination et les aspirations à l'autonomie des Centraméricain.es. Aussi, les mécanismes qui reproduisent les inégalités placent les individus dans une contradiction entre les aspirations (personnelles, familiales, économiques, etc.) et leur exclusion structurelle. Dans une région marquée par l'insécurité, vivre cette contradiction fait naître la valeur de la migration comme point de référence transversal à la société centraméricaine. La perspective de la migration permet de revenir sur certains moments de la biographie personnelle où la perception personnelle des inégalités accroît la volonté des individus de partir (Fayolle, 2003).

La mobilité est ainsi également une référence pour l'identité. L'affirmation de soi et de son désir personnel fait également partie de la migration. Les femmes, les jeunes, les chefs de famille, les enfants et les travailleurs.euses entreprennent leur mobilité comme un « moyen d'émancipation » (Poulet, 2016). Contre la pauvreté ou la violence et sans prêter attention aux différences d'âge, de sexe, de nationalité, de conditions de vie, d'éducation, un élément qui unit ces groupes est l'exclusion, car ils sont traditionnellement exclus de la justice, du marché du travail, de l'économie. En portant atteinte à leur autonomie, cette exclusion provoque une rupture qui conduit à l'abandon de tout pour partir à la recherche de ce qui manque et ne peut être obtenu dans le pays d'origine. Le départ est déjà un commencement qui forge les migrant.es par l'action et la recherche d'un lieu plus stimulant sur le plan personnel, économique, social et politique. Dans leurs pays d'origine, ces personnes n'envisagent pas un avenir durable, car leurs expériences ont brisé cet avenir possible sur place. L'absence ou la mauvaise qualité de la solidarité et des liens n'apportent pas la reconnaissance et les protections nécessaires, et parfois ce sont même ces institutions qui provoquent et aggravent leur situation. Cet abandon, ou cette

vulnérabilité problématique, dans les termes de Marie Garrau (2018), les plonge dans l'invisibilité et la disqualification sociales, la dévalorisation de soi surtout dans le cas de la violence domestique. Dans ce contexte, se voir comme inférieur (pauvre, sans accès à la justice, faible, sans emploi, stagnant) donne lieu à deux possibilités : d'une part, se résigner à l'identité négative qui leur est imposée ou, d'autre part, la rejeter (Garrau, 2018). Pour ceux qui la rejettent, la recherche de reconnaissance et de réalisation de soi les conduit alors à envisager les chemins de la migration irrégulière.

Pour ceux qui décident d'émigrer, la conscience de ne plus correspondre aux normes communes est prédominante. Le désir de s'échapper de ce contexte vient remettre en cause les structures de la vie commune (Memmi, 1968), les normes de la famille, de la société et même les politiques du pays. Cependant, bien que cette quête d'épanouissement personnel puisse agir au détriment de la communauté (Garrau, 2018), le soutien du groupe est indispensable lors de l'expérience migratoire. Cette tension entre la dimension individuelle et collective limite l'action de contestation des futur.es migrant.es. D'une part, l'aspect individuel ne change ni ne remet en cause la structuration de la société, mais plutôt l'état actuel de la personne, tandis que l'aspect collectif contribue à la reproduction d'une disposition migratoire, des attitudes et des modes de vie qui alimentent les flux vers le Nord. Dans ce qui suit, nous explorerons ces dimensions individuelle et collective dans l'aspect matériel de la préparation au départ.

4.3. Les migrant.es face au départ : la (non) mobilisation de ressources

La famille et les connaissances sont des facilitateurs plus grands que le désir de partir. Leur influence symbolique est couplée, dans certains cas, au soutien matériel et informationnel de la migration. Une fois la décision prise, les migrant.es qui ont opté pour la migration peuvent - ou non - poursuivre leur action et puiser dans ces ressources. Ces dernières peuvent aller de la mobilisation de leurs propres corps à la mobilisation économique et affective de leur famille. Un soutien matériel et informationnel est nécessaire pour migrer vers le Nord. En particulier, le passage par le Mexique dans un contexte de « violente incertitude » (Brigden, 2015) exige un investissement plus important - physique, matériel, mental. La difficulté de traverser irrégulièrement ce pays, devenu la frontière entre l'Amérique centrale et l'Amérique du Nord, crée un contexte sécuritaire qui ne favorise ni la prévision ni la préparation aux risques de la route. La

question de l'anticipation du risque migratoire est complexe, car les conditions changeantes créent une connaissance partielle et fantasmée qui ne permet pas d'anticiper tous les dangers (Schmoll, 2020).

La transmission des connaissances en matière de migration est également affectée par le contexte sécuritaire. Avant l'utilisation des nouvelles technologies dans le contrôle migratoire, les migrant.es développaient et accumulaient l'expérience et les savoirs nécessaires pour migrer régulièrement et pour contribuer à la migration des membres de leur famille. La migration circulaire a permis de maintenir cette pratique et de l'actualiser. Aujourd'hui, la tendance est inverse, car la détérioration des conditions de passage irrégulier appauvrit ce capital que constituait autrefois une communauté migratoire couvrant le territoire du Mexique au Nicaragua (Alonso, 2006 ; Aragón, 2013). Ce déclin de la transmission du *savoir-migrer* est palpable dans des discours migrant.es comme celui de Rolando, Salvadorien âgé de 17 ans qui voyage avec coyote :

« Je ne dirais rien, parce que je ne saurais pas comment prodiguer des conseils. Et si je dis une chose et qu'il s'avère être quelque chose de différent de ce que je pensais ? Ce sera quelque chose de différent de ce que je voulais : quelque chose de mauvais pourrait même arriver parce que on m'a écouté, à cause de quelque chose que j'ai fait et que l'on ne devait pas faire. La vie vous réserve des surprises à chaque fois. »¹⁰²

Cette dernière phrase exprime le côté aventureux de la mobilité vers le Nord et, en même temps, toute l'incertitude de l'espace migratoire au Mexique. Aujourd'hui, cependant, d'autres moyens d'acquérir ces connaissances persistent. Bien que l'utilisation d'un coyote soit devenue la plus récurrente, d'autres formes de maîtrise de la route sont nécessaires pour ceux qui ont moins de ressources financières. D'autres formes d'apprentissage de la route apparaissent et les migrant.es peuvent participer activement à l'acquisition de ces connaissances. Cela ne garantit pas l'absence de souffrance, mais génère une diversité d'expériences de la migration de transit, en influençant certaines formes de préparation avant le départ qui se révèlent utiles pour le transit.

¹⁰²«No le diría nada, porque no sabría darle un consejo. ¿Qué tal si le digo una cosa y sale otra cosa diferente a lo que yo pensaba? Va a ser algo diferente a lo que yo quería: puede pasarle algo malo incluso por hacerme caso, por algo que yo hice y no tenía qué hacer. Cada vez la vida te trae sorpresas” (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

4.3.1. Les capitaux de la migration

L'existence de capitaux sociaux, culturels, informationnels peut apporter des avantages directs (Bourdieu, 1984) aux personnes en déplacement. Ces capitaux peuvent être acquis par le biais d'un réseau migratoire, défini comme un système d'affiliations et de liens sociaux, qui vise à fournir aux migrant.es les moyens de la migration : connaissances, ressources, liens dans les zones de transit, structures d'accueil à l'étranger, et éventuellement accès au travail (Simon, 2008). Si jusqu'à présent les réseaux migratoires se sont concentrés sur le maintien de la relation du futur migrant avec son objectif (les Etats-Unis), l'introduction du « facteur Mexique » dans l'équation migratoire est obligatoire dans le contexte frontalier. Si le projet migratoire est plus ou moins clair, le projet de transit est davantage plus absent. Généralement, l'ignorance ou le manque de connaissances marquent cette étape. Partir « à l'aveuglette » est un acte aventureux et téméraire qui s'exprime dans le transit par des phrases telles que : « je ne savais pas », « je n'imaginai pas », « la vérité est que je ne savais pas, je me dirigeais vers le Nord »¹⁰³ ; « je n'avais peur de rien, j'ai juste dit que j'allais aux États-Unis, mais je ne savais pas à quoi ressemblait cette route. Je pensais que ça consistait à passer de voiture en voiture »¹⁰⁴. Cela crée un fossé entre les attentes et la réalité une fois sur la route migratoire. Comblé ce fossé est une tâche individuelle mais aussi collective, qui vise à protéger les futurs migrant.es pendant le transit, empêchant leur sortie ou fournissant d'autres éléments utiles pouvant faciliter le passage.

Mobiliser les savoirs du réseau n'est pas une question d'argent, de coyotes ou de famille. José, par exemple, voyage avec un guide et le soutien financier de sa famille proche aux États-Unis, mais il est laissé sans aucune renseignement sur la route, au bon vouloir de son passeur. Patricia, en revanche, Hondurienne âgée de 27 ans qui voyage après son frère aîné et avant son jeune frère Hermes. Elle reçoit des informations générales de son grand frère, qu'elle met en pratique avec son coyote, mais elle ne peut pas partager ces savoirs avec Hermès car leurs voyages se déroulent à des moments différents et en conditions différentes, Hermes voyage sans coyote :

¹⁰³ «La verdad, no sabía, yo iba con rumbo al norte»

¹⁰⁴ «Yo no le tenía miedo a nada, yo solo decía que iba para Estados Unidos, pero yo no sabía cómo era ese camino. Yo creía que era de ir en carro en carro».

« Il m'a simplement dit de prendre soin de moi, de l'écouter (el coyote) dans tout, sauf dans ce que je voyais de mal. Il a dit : "tu sais ce qui ne va pas, alors n'y prête pas attention. Si tu vois qu'il y a quelque chose qui te met mal à l'aise, dis-lui : non, je ne vais pas le faire, je ne suis pas d'accord, et si ça ne peut pas être autrement, alors parle à mon frère". Je vais voir ce que je peux faire pour toi. »¹⁰⁵

De son côté, le jeune frère de Patricia, Hermes, Hondurien 18 ans, exprime son ignorance de la route, même s'il a fait le voyage après sa sœur : « Je n'avais aucune idée de ce qu'était le Mexique ou les États-Unis, je veux dire, non, je ne savais pas, je n'avais pas de plan. »¹⁰⁶ Certains migrant.es s'adressent à des personnes ayant une expérience de la migration pour se renseigner sur le passage au Mexique. Cette mobilisation du réseau pour réduire les lacunes en matière du *savoir-migrer* est également un moyen de préserver et de partager les capitaux de la migration. Cette action collective et, en même temps, individuelle pour recevoir une information actualisée et de qualité dans un contexte d'incertitude témoigne d'une aptitude inégalement répartie parmi les migrant.es. Grâce à la diversité des personnes interrogées, il est possible d'explorer la nature et la qualité des savoirs dont disposent les futurs migrant.es sur leur passage au Mexique et la manière dont ils les utilisent. Nous présentons ci-dessous les quatre thèmes principaux autour desquels cristallisent ces connaissances, à savoir : menaces, opportunités, faiblesses individuelles et conseils reçus.

Insécurité publique, contrôle des migrations et médias

Les menaces et les risques de la route sont le thème le plus courant chez les migrant.es. La plupart des personnes interrogées connaissaient au moins une des situations susceptibles de mettre fin ou de ralentir le voyage vers le Nord. Il s'agit également d'événements qui peuvent empêcher le passage réussi au Mexique : menacer le transit, c'est menacer les migrant.es de transit dont la carrière se définit par le franchissement de cette étape.

¹⁰⁵ « Nada más lo que me dijo que, que me cuidara, más que nada, que le hiciera caso en todo menos en lo que yo viera que estaba mal, dijo: "tú sabes lo que está mal y pues en eso no hagas caso. Si tú ves que hay algo en lo que te estás sintiendo tu incómoda. Dile: "no eso no, no lo voy a hacer, no estoy de acuerdo y si no puede ser de otra manera, pues habla con mi hermano". Yo aquí voy a ver que hago por ti" (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

¹⁰⁶ «No me imaginaba ni cómo era México, ni cómo es Estados Unidos, o sea no, no sabía, no tenía un plan" (Hermes entretien 18, 02 avril 2018).

Les problèmes de sécurité publique (enlèvements, vols, crime organisé), la détention et l'expulsion par les autorités migratoires, le transport, les conditions désertiques extrêmes et la possibilité de mort sont les risques les plus identifiés par les migrant.es, notamment à travers les journaux, télévision ou expériences d'anciens migrant.es. Les médias jouent un double rôle dans la dissuasion ou l'encouragement à la migration, car ils peuvent servir à documenter l'horreur de la route migratoire, mais aussi à enregistrer les réussites migratoires, alimentant ainsi l'imagination de ceux qui veulent partir. Parfois, la connaissance des menaces sert à décourager la migration, parfois à préparer la route ; parfois à prendre un risque dans l'ignorance. Quelques exemples : « le plus difficile, d'après ce qu'on entend aux infos, ce sont les enlèvements par les trafiquants de drogue »¹⁰⁷ ; « Ce que l'on craint le plus, c'est qu'ils vous expulsent et comment vous allez vous rendre à la frontière, c'est ce que tout le monde craint : voyager en train »¹⁰⁸ ; « la plupart des gens m'ont dit de ne pas venir, quand je leur ai dit que j'allais voyager en train, que vous pouvez voir aux informations que c'est très dangereux en ce moment, qu'ils tuent beaucoup de gens »¹⁰⁹ ; « Ici, il est difficile de passer par la migration, mais c'est la chance de chacun. Je ne connaissais pas la migration et mon oncle m'a dit comment était l'uniforme et tout ça ».¹¹⁰

L'âge et le sexe : facteurs d'un passage réussi

Les opportunités, quant à elles, font référence aux forces, avantages ou protections sur lesquels les migrant.es peuvent compter. L'âge, le sexe, l'expérience de la migration, le transport, l'argent, la force mentale et physique, l'apparence, la connaissance de leurs droits ou de la protection des réfugiés, le fait d'être mineur, d'avoir l'air d'un touriste, de voyager avec des enfants, sont des conditions qui, pour certains migrant.es, offrent plus de chances de passage réussi. Être mineur et être une femme sont les thèmes qui dominent ce questionnement. Roberto (Hondurien, 17 ans) fonde ses attentes sur leur statut de minorité : « Comme je suis mineur, j'ai une opportunité et je veux en profiter, mais peut-

¹⁰⁷ «Lo más difícil según lo que se escucha por la noticias son los secuestros de narcos» (Rolando, entretien 37, 02 février 2020)

¹⁰⁸ «Lo que a uno más le teme es la de que te vayan a deportar y en cómo le vas a hacer para transportarte hasta la frontera, es a lo que todo mundo le teme, viajar en tren» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

¹⁰⁹ «La mayoría me decía que no me viniera, cuando yo les conté que iba a viajar en tren. Que se ve por las noticias que ahorita está muy peligroso, que están matando mucha raza» (Armando, entretien 7, 01 mars 2018).

¹¹⁰ «Acá es difícil llegar por *migración*, pero es suerte de cada quien. Yo no conocía *migración* y mi tío me dijo como era el traje y todo eso» (Marcela, entretien 27, 08 avril 2018).

être que je peux et je veux, j'essaie, de voir si je peux obtenir mes papiers afin de trouver un emploi ici au Mexique en attendant »¹¹¹ Aura María (Hondurienne, 21 ans) voyage avec son fils de 4 ans et, en essayant de bénéficier de la minorité d'âge de son fils, elle tente de traverser la frontière en 2018 à Piedras Negras :

« Si vous passez de l'autre côté de la rivière et que la *migración*¹¹² vous rattrape aux États-Unis, ils vous aident à passer de l'autre côté. En ce moment, avec les enfants, c'est le bon moment. Beaucoup de femmes ont quitté le Honduras, elles vont avec les coyotes. Ils les jettent juste de l'autre côté de la rivière et *migración* les attrape et les emmène là-bas et les envoie à leurs familles (aux États-Unis). Et en ce moment une fille est partie et j'ai parlé à ma sœur et elle m'a dit que la fille était arrivée. Ils la jettent simplement à *migración* et *migración* la saisit et l'envoie ailleurs, l'envoie là-bas, chez ses parents. Ils appellent simplement et leur disent que s'ils vont les recevoir, ils les reçoivent et ensuite ils partent. »¹¹³

Aucune nouvelle concernant Aura Maria ou son fils n'a été reçue au refuge de Monterrey ou au Honduras par sa famille dans les semaines qui ont suivi sa tentative de franchir la frontière américaine. De nombreux mineurs et femmes quittent l'Amérique centrale avec cette conviction. Qu'elles soient vraies ou non, ces échos obtenues par la famille ou les coyotes avant le départ ont un impact sur le passage au Mexique et façonnent les flux migratoires, comme avec la crise en 2014 (voir chapitre 2).

Faiblesses

Le statut minoritaire (être une femme ou un adolescent) peut devenir une faiblesse lors du passage de la première frontière du Guatemala. Cependant, les mineurs

¹¹¹ “Como era menor de edad, digo, yo tengo una oportunidad y quiero aprovecharla, pero a ver tal vez se pueda y quiero, estoy probando a ver si me arreglo los papeles para encontrarme un trabajo aquí en México por mientras” (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

¹¹² Les migrants utilisent le mot *migración* pour parler des institutions de contrôle migratoire (INM, Border Patrol) et/ou les autorités de contrôle migratoire (agents, douanes, etc.).

¹¹³ “Fíjese que, si uno pasa al otro lado del río y lo agarra *migración* ya en Estados Unidos uno, ya ellos te ayudan para pasar al otro lado. Ahorita con niños esta buena la pasada. Se han ido muchas de Honduras, ellas van con coyotes, solo las tiran al otro lado del río y ya *migración* los agarra y los lleva para allá y los manda donde los familiares. Y ahorita, mire que, ahorita se fue una muchacha y hablé con mi hermana y me dijo que había llegado la muchacha y allá está. Sólo la tiran a *migración* y *migración* la agarra y la manda para otro lado, la manda para allá, para donde los familiares. Solo llaman y le dicen que si los van a recibir, los reciben y ya se van” (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

d'Amérique centrale ne peuvent pas franchir les frontières de l'espace CA-4 sans la compagnie de leurs tuteurs. Rolando, un mineur salvadorien, fait un détour avec son coyote en se rendant d'abord au Honduras, puis en traversant la frontière du Guatemala en bateau. Pour passer la même frontière, Roberto, 17 ans Hondurien, doit dépenser une partie des 2 500 lempiras (89,56 euros) qu'il a préparés pour le voyage, ce qui réduit son budget pour le Mexique : « À la frontière entre le Honduras et le Guatemala, comme au Guatemala on est mineur jusqu'à 21 ans et que je n'avais que 17 ans, ils ne m'ont pas laissé passer. J'ai donc dû payer 200 quetzales (22.39€) pour que... il y a ceux qui vous disent : " Je vous fais payer cette somme, je vous fais passer de l'autre côté de la frontière ". »¹¹⁴

De plus, voyager avec des mineurs peut être risqué, comme l'explique Beatriz, mère salvadorienne qui voyage avec ses deux petites filles en 2016 :

« Maintenant que je le vois et que je me dis : " à quoi je pensais ? à me mettre en danger moi et mes filles ?" [...] Je pense que si je n'étais pas venue ici tout d'un coup, peut-être que la situation que j'ai vécue avec les filles ne serait pas arrivée. Peut-être que si j'étais venue seule, ça aurait été différent. Ne pas amener les filles, les faire prendre trop de risques et oui, je le regrette, pour être honnête. »¹¹⁵

De même, le fait d'être une femme peut devenir une faiblesse dans le contexte de l'irrégularité. La possibilité d'être agressée sexuellement ou violée, par exemple, place les femmes dans une situation de menace spécifique au genre. Mariana déclare que ses craintes avant le voyage furent : « la possibilité d'être kidnappée, agressée ou violée ». Pour elle, la domination sur son corps devient une réalité sur la route : un fonctionnaire de l'immigration touche son corps sans sa permission et, malgré sa colère, elle ne peut rien y faire.

L'absence d'identification de ces faiblesses peut également marquer le transit. Il est intéressant de noter que les migrant.es ne comptent pas sur les institutions pour se protéger. Lorsque nous avons demandé aux migrant.es s'ils connaissaient leurs droits au

¹¹⁴ «En la frontera de Honduras con Guatemala como en Guatemala es menor uno de 21 años, como yo solo tenía 17, no me dejaron pasar. Entonces tuve que pagar 200 quetzales para que, le pagué ahí porque como ahí están los que le dicen a uno que "te cobro tanto, te cruzo la frontera por otro lado" (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

¹¹⁵ «Ya ahora que lo veo y digo yo: "¿en qué estaba pensando? poner en riesgo mis hijas y yo" [...] Pienso yo que no me hubiera venido así de repente, quizás no hubiera pasado la situación que pasé con las niñas. Tal vez si me hubiese venido sola, hubiese sido más diferente. No traer las niñas, arriesgándolas a mucho y pues sí, de eso sí me arrepiento la verdad" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019)

Mexique, presque tous ont répondu négativement ou « je n'en sais pas grand-chose »¹¹⁶. Ainsi, il est courant de trouver des migrant.es qui pourraient prétendre au statut de réfugié mais qui ne connaissent pas ce statut du droit international. C'est le cas de Gustavo, qui a fait 14 voyages et c'est lors du dernier qu'il a régularisé son séjour au Mexique en tant que réfugié. La chance l'a aidé à la frontière sud du Mexique lorsque, dans un centre d'accueil, un de ses amis l'a convaincu de se rendre auprès des autorités pour entamer la procédure.

Ceux qui répondent différemment évoquent le « droit de travailler tranquillement » comme leur droit au Mexique, ce qui oriente l'analyse vers l'image de la main-d'œuvre internationale en mouvement. Travailler au Mexique semble être une opportunité, un avantage qui permet d'accéder à des droits. Nous y reviendrons plus tard dans les prochains chapitres. (Re)connaître ses (dés)avantages est la première étape de la mobilisation des ressources de la migration. Mais c'est une capacité dont peu disposent. Ceux qui le font citent l'irrégularité comme la condition la plus défavorable et qui influence d'autres points tels que : l'impossibilité de contrôler le temps de passage, l'incertitude de l'issue, le manque d'argent et la vulnérabilité du corps. Tous ces éléments et conditions du passage irrégulier sont assimilés et acceptés par les migrant.es par le recours aux valeurs religieuses ou familiales, leur endurance personnelle, comme l'expriment Saúl et Alberto, deux Salvadoriens chefs de famille âgées de 34 et 38 ans :

« Vous ne savez pas combien de temps, savez-vous pourquoi ? Parce que je peux dire : je vais y arriver, mais vous ne pouvez pas dire que je vais y arriver parce que celui qui a le premier mot, c'est Dieu. Tu ne sais pas si tu vas y arriver ou pas. Je peux dire : je vais aller aux États-Unis, mais si je dois mourir ou quoi que ce soit en chemin, je n'y arriverai pas. Il est le seul à savoir. »¹¹⁷

« Quand on a l'intention de faire quelque chose, il faut le faire et si on ne le fait pas... il vaut mieux s'arrêter et revenir en arrière. Car, à partir du moment où je pars de là-bas, j'ai une mission à accomplir, quoi qu'il arrive. C'est pour cela que l'on dit : " c'est soit arriver, soit mourir en chemin ", c'est l'une des deux choses. Une fois que vous avez décidé, tout est un sacrifice que vous faites et cela en vaut

¹¹⁶ «La verdad no tengo mucho conocimiento de eso» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

¹¹⁷ «Uno no sabe cuánto tiempo, ¿sabe por qué? porque yo puedo decir: voy a llegar tal lado, uno no puede decir que voy a llegar porque el que lleva la primer palabra es Dios. No sabe uno si va a llegar o qué. Yo puedo decir: voy a ir a Estados Unidos, pero si me toca morir o cualquier cosa en el camino no voy a llegar. Solo él sabe no más» (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

la peine parce que n'oubliez pas que sur la route beaucoup de gens meurent, ils sont tués comme ça, le train, d'une manière ou d'une autre. Si vous venez quelque chose *pando* (malchanceux), comme on dit, vous restez sur la route à regarder. »¹¹⁸

« On m'avait dit que le Mexique pouvait être un très grand pays, qu'il fallait le traverser et assumer les conséquences de beaucoup de choses. J'ai dit : " tant pis, que la volonté de Dieu soit faite " et j'ai décidé de traverser quoi qu'il arrive [...] La chose la plus difficile à penser est que lorsque vous quittez votre maison, vous ne savez pas si un jour vous pourrez y revenir. Parce que j'ai l'impression que le Mexique est un pays où les enlèvements sont un problème. J'ai dit : "si un jour ils m'enlèvent, ils devront me tuer parce qu'où vais-je leur donner de l'argent si je n'en ai pas ? Mais que la volonté de Dieu soit faite", ai-je dit, et bien, Dieu merci, nous sommes là. »¹¹⁹

Les conseils pratiques

Si les réponses religieuses, spirituelles ou affectives sont importantes pour continuer la migration et s'exposer au risque du voyage, d'autres conseils pratiques sont également utilisés. Le conseil est si important pour la migration qu'il reste presque un privilège pour certains migrant.es. Les informateurs disposant de connaissances fiables sont de plus en plus rares en raison de la nature changeante de la route migratoire. Ces informateurs sont des membres de la famille qui s'inquiètent avant tout de l'intégrité physique des futurs migrant.es. Le sujet le plus discuté est la santé et les conseils sur la préparation des médicaments, comme le montre Juan Manuel, Salvadorien âgé de 25 ans habitant aux États-Unis :

¹¹⁸ «Cuando uno lleva una mente de algo, lo tiene que cumplir y si no... para eso mejor no, me regreso. Que, si yo desde que salgo de allá, yo llevo una misión que a pasar como sea. Por eso uno dice: "bien llegar o morir en el camino" una de dos. Desde que uno ha decidido, todo es un sacrificio que hace uno y vale porque acuérdesse que en el camino mucha gente muere, los matan así, el tren o sea de una forma o de otra. Si uno viene algo pando, como dicen, solo queda en el camino viendo» (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

¹¹⁹ «A mí me habían dicho que México puede ser un país muy grande, que había que cruzarlo y atenerse a las consecuencias de muchas cosas. Dije yo: "pues ni modo, que se haga la voluntad de Dios" y me decidí cruzarlo "a lo que venga", dije yo [...] Lo más difícil pueda pensar uno es de que pues uno saliendo de su casa uno no sabe si un día pueda volver a regresar. Porque yo siento que México es un país de que en base a lo que es el secuestro pues. Decía yo: "si un día me secuestran, me van a tener que matar porque ¿yo de donde les voy a dar dinero si no tengo?" Pero que se haga la voluntad de Dios, dije yo y pues, gracias a Dios, aquí estamos» (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

« J'ai apporté mes pilules de là-bas dans mon sac à dos. Alors c'était mon tour, eh bien, je prenais ma pilule et je donnais les mêmes à mes camarades qui étaient malades. J'avais beaucoup de pilules pour les maux de tête, pour tout, pour la grippe, parce que mes amis me l'avaient déjà dit. Alors, je me suis préparé, j'ai porté mon petit sac de médicaments. »¹²⁰

Rester en bonne condition physique est d'une importance capitale pour continuer le voyage. Les médicaments sont importants en cas de maladie, mais Juan Manuel a aussi reçu des conseils pratiques de la part de ses amis pour d'autres situations du passage :

« Ils m'ont dit de chercher des chaussures confortables, parce que j'allais beaucoup marcher, de prendre des habits confortables, de ne pas prendre des pantalons serrés parce que quand j'allais courir, ça m'empêcherait de courir beaucoup, pas mal de petites choses comme ça. Sur le chemin du dessert, que je dois marcher au milieu de la file de personnes parce que les serpents mordent aux premières de la ligne, petites choses comme de trucs qu'ils me donnent. J'ai suivi ces instructions et, grâce à Dieu, rien ne nous est arrivé pas à personne, mais j'avais en suivant ces instructions. »¹²¹

Certes, la réussite du projet migratoire dépend souvent de la condition physique des migrant.es, et cela sans sous-estimer l'influence d'aspects affectifs ou comportementaux. D'autres conseils pratiques visent pourtant « la manière de se conduire » au Mexique. La famille de Jaime, Salvadorien âgé de 26 ans, habitant aux États-Unis, attire ainsi son attention sur la nécessité d'adopter un comportement spécifique pendant son passage en 2017 :

¹²⁰ «Yo traía mis pastillas de allá en mi mochila. Entonces me tocaba, bueno, yo me tomaba mi pastilla y de las mismas más les daba a mis compañeros que se enfermaban. Es que yo andaba muchas pastillas para dolores de cabeza, de todo, para gripa, porque ya me habían dicho mis amigos. Entonces yo me alisté, yo llevaba mi bolsita con medicamentos» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

¹²¹ «Que me buscara unos zapatos cómodos porque iba a caminar mucho; que llevara una ropa cómoda, que no llevara pantalones muy apretados porque cuando uno corre, no lo deja correr mucho; muchas cositas así, sobre el camino en el desierto, que uno tiene que caminar en medio de lo que es la línea de personas porque las serpientes muerden a los primeros que van, cositas como, trucos que le dan a uno. Yo me apegué a eso y gracias a Dios no le pasó nada a ni uno, pero yo así iba siguiendo los pasos esos» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

« Ne sors pas ton argent, ne te sépare pas de la personne qui te guide, essaye de maintenir un bas profil, n'attire pas l'attention, ne fait pas de bruit, des choses comme ça. Je n'avais pas idée, quand j'ai pris la décision de venir, de ce qui m'attendait, alors, passer par le Mexique n'a pas été une de mes préoccupations plus importantes, vraiment. En tout cas, ce qui m'inquiétait était l'arrivée à la frontière avec les États-Unis. »¹²²

Ces savoirs sont déterminés par l'expérience de la personne qui prodigue le conseil. Dans le cas de Jaime, il s'agit de conseils généraux spécifiques au transit, alors que son appréhension concerne la frontière sud des États-Unis. Le fait que l'information dépende des autres et que les migrant.es l'interprètent en fonction de leurs propres préoccupations signifie que le niveau et la qualité de l'information varie parmi les migrant.es. Nicolás et Mariana, Hondurien âgé de 23 ans et Salvadorienne âgée de 21 ans, montrent la diversité des questions qui peuvent être partagées avant la migration : « Plusieurs amis qui avaient déjà essayé de venir m'avaient donné des conseils sur les endroits où aller, ce qu'il fallait faire dans certains endroits au cas où j'arriverais, et c'est tout. J'ai apporté peu de choses, juste deux pantalons, deux chemises et c'est tout ».¹²³

« Les personnes avec qui je suis venue étaient des connaissances. Ils sont venus chez moi pour me raconter le déroulement du voyage et m'ont dit que pour éviter tout problème ou malaise avec les autorités, ils me recommandaient d'essayer de venir sur la route habillée et de me comporter comme une touriste. C'est ce que j'ai fait. J'ai essayé de venir avec des vêtements plus confortables, plus légers ; je n'ai pas apporté de sac à dos, j'ai apporté un sac, un sac à main, des lunettes, une casquette, des écouteurs, je suis venue en écoutant de la musique. C'est pourquoi ils ne m'ont presque jamais fait descendre de Villahermosa à Reynosa. Ils m'ont également dit de ne pas m'inquiéter, qu'avec les personnes que nous venions, ils

¹²² «No saques tu dinero, no te separes de la persona que va guiándote, trata como de mantener un perfil bajo, no llamar la atención, no hacer como ruidos, cosas así. [...] No tenía idea, cuando yo tomé la decisión de venirme no tenía idea de que es lo que me esperaba. Entonces, en realidad pasar por México no fue una de mis preocupaciones más importantes. En todo caso, lo que sí me preocupaba era una vez llegado al borde con la frontera con Estados Unidos» (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

¹²³ «Varios amigos que ya habían intentado venirse me habían dado consejos por donde irme, en algunos lugares en dado caso yo llegara qué tenía que hacer y pues nada más. Traer, este traer no traje mucho nada más dos pantalones dos camisas y ya es todo» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

s'assureraient que nous dormions dans des hôtels pour que nous ne souffrions pas trop et qu'ils veilleraient sur moi. C'est ce qui m'a rendu plus courageuse. »¹²⁴

Les conseils et informations reçues peuvent déclencher une anticipation, mais qui dépend des migrant.es et de l'écho que ces informations génèrent chez eux et elles. Parmi les informés se trouvent les migrant.es qui adoptent une position active et qui vont au-devant de l'information.

4.3.2. D'autres manières de construire un savoir-faire migratoire

Gustavo est un migrant hondurien que j'ai rencontré à Casa Indi A.C. à Monterrey en 2018. Il y travaille en effectuant toutes sortes de travaux manuels. Il est allé au Mexique 14 fois, de la fin des années 1990 à 2018, peut-être plus mais il a perdu le compte. À chacune de ses visites sur le sol mexicain, il a accumulé une expérience qui lui a permis de devenir plus autonome à chaque fois qu'il y retourne, explique-t-il :

« La première fois, oui, vous ressentez la sensation, parce que vous ne savez même pas ce qui se passe. La première fois, vous arrivez, comme un enfant, comme lorsqu'on vous emmène dans un endroit que vous ne connaissez pas et que vous dites : "qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Mais petit à petit, les gens qui ont voyagé plusieurs fois, j'ai voyagé avec toutes sortes de personnes qui ont voyagé cinq ou dix fois, et ils commencent à vous dire, vous vous réunissez avec eux, ils commencent à vous parler du voyage, des lieux et petit à petit vous commencez à vous former. Personne ne va vous le dire, vous le vivez vous-même. Je veux dire, j'ai vécu beaucoup de choses, je suis venu avec des amis qui ont été abattus par la police elle-même pour les voler. En fait, dans un endroit à Apizaco, un ami du Honduras a également été abattu par la même police, c'est-à-dire pour les voler. En d'autres termes, il y a beaucoup de choses, vous voyez des viols, des gens qui

¹²⁴ «Con las personas que yo venía, eran conocidos. Ellos llegaban a mi casa a decirme como era el viaje y me decían que para evitar problemas o evitar incomodidades con las autoridades, me recomendaban que tratara la manera de venir en el camino vestida y actuar como una turista. Eso fue lo que hice. Traté de venir con ropa más cómoda, más ligera; no traía mochila, traía una cartera, un bolsón estilo cartera, lentes, gorra, audífonos, venía escuchando música. Fue por eso que, a mí, casi nunca me bajaron desde Villahermosa hasta Reynosa. También, me dijeron que no me preocupara que con las personas que veníamos se encargaban de que durmiéramos en hoteles para que no sufriéramos tanto y que ellos iban a estar pendiente de mí. Eso fue lo que me hizo tener más valor» (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

sont tués. Il y a beaucoup de choses que vous voyez, mais je me suis toujours confié à Dieu et j'ai dit que quand ça ne vous touche pas, même si vous le mettez, et quand ça vous touche, même si vous l'enlevez. En d'autres termes, c'est comme ça, votre destin est déjà là, Dieu a déjà destiné votre temps pour vous et quand ce sera votre tour, ce sera votre tour. Je veux dire, je ne sais pas, c'est ce que je pense parce que j'ai toujours été, je ne sais pas si c'est parce que je viens d'un endroit où on grandit sans peur. C'est comme ça que je vais le dire, parce que dans la ville d'où je viens, la violence est la chose la plus courante. Là-bas, les tueurs à gages ont douze, treize, onze ans. C'est-à-dire que si vous vivez dans une région où voir un mort ne vous fait pas, voir du sang ne vous fait pas, voir une personne brandissant une machette ne vous fait pas, parce que vous grandissez dans cet environnement, non pas parce que vous l'avez choisi, mais parce que vous avez dû y vivre, c'est-à-dire que c'est ce que vous obtenez, mais j'aurais aimé naître dans un berceau doré et être dans une résidence, mais ce n'est pas le cas. C'est ce que j'ai reçu, la réalité de la vie, les pauvres doivent se battre avec tout, les pauvres doivent tout porter, les riches ne le font pas. »¹²⁵

Ce long extrait d'entretien témoigne d'autres manières de s'informer et de préparer le transit au Mexique. Les migrant.es possèdent une capacité d'apprentissage à travers leurs propres expériences. La connaissance peut devenir un pouvoir qui permet d'exploiter les ressources accumulées par l'expérience de la migration pour soi ou pour autrui. Cet agir illustre aussi « la nécessité de donner de sa personne quand on n'a pas d'autres ressources » (Castel & Haroche, 2001). Nieves Medina (2017) constate que les

¹²⁵ «La primera vez sí, sientes la sensación, vienes acá porque no sabes ni que rollo. Ya tu primera vez, vienes, así como un niño pues, como cuando te llevan a un lugar que no conoces y dices: "¿qué onda acá?" pero poco a poco. La gente que ha viajado varias veces, yo he viajado con todo tipo de gente que ha viajado cinco diez veces, y ya te empiezan a decir. Te juntas con ellos, te empiezan a contar la travesía, los lugares y poco a poco tú mismo te vas formando, poco a poco, eso nadie te lo va a contar, uno mismo lo vive. O sea, yo he vivido muchas cosas, he venido con amigos que los han baleado por robarles la misma policía, de hecho, un lugar en Apizaco un amigo de Honduras también lo balearon los mismos policías, o sea por robarlos. O sea, son muchas cosas, se miran violaciones, de gente que matan. Son muchas cosas que tú ves, pero yo siempre me he encomendado a Dios y yo he dicho que cuando no te toca, aunque te pongas y cuando te toca, aunque te quites. O sea, eso así es, tu destino ya está, o sea tu tiempo Dios ya lo tiene destinado para ti y cuando te va a tocar, te va a tocar. O sea, no sé, ese es mi pensar porque yo siempre he sido, no sé si porque vengo de un lugar donde uno se cría sin miedo. Así te lo voy a decir, porque la ciudad de donde soy yo, ahí la violencia es lo que más corre desde morrillo. Allá los sicarios son de doce, trece años, once años. O sea, allá vives en una zona de que ya ver un muerto a ti ya no te hace, ver sangre ya no te hace, ver un macheteado no te hace, porque en ese ambiente te crías, no porque lo escogiste si no porque te tocó vivir, o sea, es lo que te toca, sino yo qué más quisiera haber nacido en una cuna de oro y estar en una residencia, pero no. Eso fue lo que me toco, la realidad de la vida, el pobre tiene que batallar con todo, el pobre es el que carga con todo, el rico no" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

migrant.es observé.es au Tlaxcala, État situé dans le centre du Mexique, montrent une préparation pour la route mexicaine qui se base sur les quotas d'abandon et de douleur accumulés à travers les années. Les expériences injectent aussi le courage d'aller chercher d'autres opportunités pour survivre sur des routes dangereuses et inconnues. La délinquance et la violence sont des points communs entre les pays de l'Amérique centrale et le Mexique. Cependant, les migrant.es habitué.es au haut niveau de criminalité au Salvador et au Honduras, trouvent que c'est plus calme au Mexique. Cette situation crée une résilience à la violence et à l'agression. Les migrant.es sont préparé.es inconsciemment à accepter ce qui se passe sur la route : « je suis déjà habitué, j'ai eu un vol, juste ça, parce qu'ils m'ont pris mon argent, mes chaussures, ma casquette, mais ce sont des choses matérielles qui peuvent se récupérer. »¹²⁶ - commente Roberto, Hondurien, 17 ans. Pour d'autres les risques encourus relèvent du domaine de la nature, comme l'explique Juan Manuel, 25 ans, originaire de la campagne salvadorienne :

« Je crains les serpents, je n'ai jamais imaginé que j'allais être devant un serpent d'environ 3 mètres et épais comme un ballon de football. Je ne l'imaginai même pas mais ils existent et je les ai vu et ils sont des serpents à sonnette. Comme je suis habitué à marcher dans la nature dans mon pays, je connais un petit peu les serpents. »¹²⁷

Bien que Juan Manuel ne soit pas un expert des serpents, son exposition aux serpents dans son pays lui permet de faire face et lui donne un peu de certitude et de sécurité dans sa trajectoire. Le fait de disposer de récits des dangers de la route peut donner un certain courage ou pouvoir qui permettent de s'en sortir et de pouvoir arriver à son but. Ainsi, l'expérience de chaque voyage et de chaque tentative peut être transformée en connaissances et savoirs migratoires pour un prochain voyage vers le Nord. 35 % des personnes interrogées ont effectué plus d'un voyage au Mexique. Le nombre de tentatives se situe entre 2 et 14, avec une moyenne de 3,6 voyages parmi les récidivants. Les connaissances les plus importantes acquises au cours d'un voyage

¹²⁶ «Ya estoy acostumbrado, asaltos, solo eso porque me quitaron mi dinero, mis zapatos, mi gorra, pero son cosas materiales que se pueden recuperar» (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

¹²⁷ «Yo les tengo miedo a las serpientes, jamás me imaginé que me iba a encontrar con una serpiente como de 3 metros y como un balón de futbol de gruesa. Ni me imaginaba, no me imaginaba, pero sí existen y yo las vi. Y son cascabeles. Prácticamente, como uno anda en el monte ahí en el país de uno, uno conoce un poquito de las culebras» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

concernent la topographie, les dangers et les opportunités. De nouveaux savoirs migratoires peuvent provenir de son expérience propre ou du partage avec d'autres migrant.es qui partagent leurs expériences. Certes, le voyage reste imprévisible, mais une confiance en soi relative peut se construire par l'expérience ou le travail préparatoire et qui aide à faire face aux situations difficiles.

4.3.3. Les différentes manières de préparer le passage au Mexique

Quels sont les mécanismes qui permettent de se rendre dans un endroit que l'on sait dangereux, que l'on ne connaît pas et ne maîtrise pas ? Face aux bribes de connaissances qui leur viennent sur la route mexicaine, les migrant.es peuvent adopter au moins deux attitudes : se laisser emporter par l'ignorance ou utiliser les informations reçues pour préparer le voyage. Pour ceux qui préparent, trois domaines sont privilégiés : la préparation physique, la préparation mentale et la préparation matérielle.

La préparation physique concerne les corps : sans le corps, en effet « le sujet ne peut pas se libérer de la société ou se défendre contre elle » (Touraine & Khosrokhavar, 2005). La migration signifie le déplacement des corps d'un espace à un autre et l'irrégularité signifie de le faire dans des conditions précaires. Endurer de longues heures à pied, en train, dans un bateau de fortune ou caché dans une remorque. Les corps résistent aux moyens de transport les plus durs, qui l'affaiblissent, mais aussi aux conditions de transit difficiles, comme l'accès limité à la nourriture, le manque de sommeil ou les heures passées dans le froid, la nuit ou sous la pluie. Jeunes et comptant sur la capacité de leur corps, très peu de migrant.es pensent à se préparer physiquement. Bertha, qui est la plus âgée (46 ans) parmi nos interviewé.es, est la seule à nous avoir dit qu'elle a pris des vitamines avant partir pour supporter la *caminada*, qui est l'une des épreuves de transit les plus difficiles pour quiconque. La *caminada* demande beaucoup d'énergie pendant plusieurs jours pour se déplacer à pied en territoire mexicain ou dans le désert américain.

La préparation mentale consiste à assumer et à accepter les conséquences, pernicieuses ou bénéfiques, qu'implique le fait d'aller vers le Nord, comme le définit Nicolas, coiffeur hondurien de 23 ans : « je ne me suis pas préparé, seulement mentalement, je suis venu, pour ainsi dire, déterminé à faire ce qui arriverait, ce qui arriverait pour le meilleur, pour le meilleur ou pour le pire, c'est-à-dire que je l'avais déjà

décidé»¹²⁸. La préparation mentale n'est pas nécessairement « rationnelle ». Elle se base sur deux composantes essentielles, l'une idéologique, l'autre culturelle, à savoir : le rêve américain et la foi. Le désir de s'extraire des inégalités du pays d'origine pèse sur la personne et, croyant pouvoir surmonter tous les problèmes, elle entame une migration empreinte de « grâce divine ». La religion est mobilisée pour faire face à l'incertitude du transit vers le Mexique. Les migrant.es assument alors volontairement les dangers de la route et contribuent à la reproduction de la migration dans des conditions précaires. C'est le cas de José qui, parlant de son départ, nous dit : « Aucune information pour le voyage, seulement la bénédiction que Dieu vous accompagne »¹²⁹. Par ce geste, la famille restée au Salvador fait face au départ d'un membre important, tout en reconnaissant les limites du soutien et de l'aide pendant le transit qu'elle peut apporter.

Finalement, la préparation matérielle concerne les objets, les choses matérielles indispensables et transportées pour le transit. On parle souvent des sacs à dos, mais les objets indispensables pour affronter la route vers le Nord sont au nombre de 5 : habits, chaussures, argent, documents, médicaments. Tous les migrant.es partent avec deux vêtements de rechange et des chaussures de marche. C'est le minimum pour pouvoir partir, le plus facile à préparer en peu de temps et le plus léger à transporter, « je n'ai rien pris qui puisse gêner »¹³⁰, dit Hermes. Les migrant.es ne se permettent pas d'avoir des biens car ce serait un fardeau à transporter pendant le long voyage, mais aussi en raison du risque d'être volé ou dévalisé. Cela restreint la circulation des objets. Beatriz, Salvadorienne qui fuyait avec ses filles la violence de son mari en 2016, explique comment elle s'est préparée en l'espace de 7 heures :

« Parfois, on ne peut pas l'organiser. La veille, vers 21 heures, ils m'ont dit : "tu veux y aller ? Je vais te donner la possibilité d'y aller. J'ai de la place et nous partons demain à 4 heures du matin". Je n'ai rien organisé, je suis juste partie avec ce que je portais et quelques pulls que j'ai obtenus pour les filles et c'est tout ce que j'ai emporté. Je n'ai rien apporté d'autre, rien. »¹³¹

¹²⁸«No me preparé, nada más mentalmente, nada más venía por decirlo decidido a lo que pasara, ya lo que pasara en bien, para bien o para mal, o sea, ya eso lo había decidido» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

¹²⁹«Ninguna información para el viaje, solamente la bendición que Dios te acompañe» (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

¹³⁰«No agarré nada que me fuera a estorbar».

¹³¹«Eso de organizar a veces uno no, a mí me dijeron un día antes como a las 9 de la noche, "¿quieres irte? te doy la oportunidad que te vayas. Tengo cupo y salimos mañana a las 4 de la mañana". Yo no arreglé

Les plus prévoyants optent pour d'autres objets personnels, qui peuvent être des produits d'hygiène personnelle ou d'autres articles de la vie quotidienne. Pour Rolando, étudiant salvadorien, âgé de 17 ans, après les vêtements, l'acte de naissance est la chose la plus importante à préparer. Habitant le Texas depuis 2018, il explique en visioconférence comment dans les 48 heures dont il dispose pour se préparer, il obtient ce document qui lui permettra d'utiliser son statut de mineur à la frontière :

« Ce n'était pas d'un jour à l'autre, c'était en une minute. Je suis rentré de l'école normalement un lundi et ils m'ont dit : "Tu veux venir" et j'ai dit : "Oui, pourquoi, tata ? " J'attendais, à l'improviste, comme une surprise, et ils m'ont dit : "Viens demain, tu veux venir ou pas ? pour que je puisse dire à ton frère ou à quelqu'un d'autre que le voyage est déjà fait". J'ai pensé que c'était un jeu et puis elle m'a dit : 'prépare-toi à partir mercredi à l'aube'. Il ne me restait plus que le mardi pour aller à la mairie de mon domicile pour obtenir mon acte de naissance. Puis après cela, tout a changé et c'est à 4 heures du matin que j'ai quitté ma maison. »¹³²

Ironiquement, les sans-papiers portent des documents, des cartes d'identité, des certificats de naissance, des passeports. D'autres objets, tels que des médicaments et de l'argent, circulent également. En réponse aux conseils sur le lien entre les conditions de voyage et les maladies, certains migrant.es emportent des médicaments. Ce type de préparation est assez rare toutefois et répond à une action à la fois individuelle et collective. Pour Efraín, Hondurien âgée de 23 ans, que je rencontre à Casa Indi en 2018, la partie la plus importante de sa préparation est l'argent, mais les médicaments sont une priorité pour les membres de la famille qui pensent qu'il est nécessaire d'apporter des médicaments lorsqu'on voyage loin : « J'ai emporté des médicaments, des pilules pour la fièvre, pour les maux de tête, ce compte-gouttes, un compte-gouttes pour les douleurs d'oreille ou pour les yeux, nous avons apporté des pilules d'ibuprofène, des pilules pour

nada, yo así salí con lo que andaba puesto y unos suéteres que les conseguí a las niñas y con eso me vine, no traje mayor cosa. Nada, nada, nada” (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

¹³²“Es que no fue de un día para otro, fue en un minuto, es que llegué de mi escuela normalmente un lunes y me dijeron: "¿te quieres venir?" y yo "sí, ¿por qué, tía?" me quedé esperando inesperadamente como una sorpresa y me dijeron: "vente mañana, ¿te quieres venir sí o no? así le digo a tu hermano o alguien más porque el viaje ya está" " sí, está bien tía" le dije yo. Yo lo dije como un juego sinceramente y luego ahí me dijo "alístate que el miércoles sales en la madrugada" solo me quedo el martes para como ir a la alcaldía municipal de donde vivía para sacar mi acta de nacimiento. Entonces después de eso, todo cambió y fue a las 4 de la madrugada que salí de mi casa” (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

les vertiges, pour l'estomac, pour tout cela, et des vêtements, j'ai apporté deux vêtements de rechange ». ¹³³

Bien qu'il existe d'autres moyens de faire face au manque de produits de première nécessité sur la route, lors de la préparation, ce manque est compensé par la prise en compte d'une somme d'argent qui varie selon les possibilités des migrant.es et qui reste un privilège auquel tous n'ont pas accès. Malgré leurs contraintes financières, ils utilisent l'argent pour acheter de la nourriture, payer les transports ou faire face à des situations imprévues. Il est difficile de savoir combien d'argent est nécessaire pour le voyage. Roberto est parti avec 2 500 lempiras (88,68 euros), ce qui lui a suffi pour aller jusqu'à la frontière sud du Mexique ; Aura María est partie avec 6 000 lempiras (212,83 euros) pour elle et son fils, et Armando avec 1 500 lempiras (53,83 euros) pour aller aussi loin que possible.

Payer pour maîtriser le passage

Pour ceux qui peuvent bénéficier d'une aide financière, le manque d'information et de préparation peut être surmonté en faisant appel à un *coyote*. Cette stratégie commence par la recherche d'une personne de confiance, comme l'a fait en 2015 Alberto, Salvadorien, de 38 ans, qui habite actuellement aux États-Unis et que je contacte par internet :

« On ne rencontre presque jamais de gens comme ça. Seulement quand quelqu'un commence à vouloir venir ici, alors on commence à demander. Disons qu'il y a des gens qui sont déjà venus ici, comme dans mon cas, j'ai demandé à un ami qui était déjà ici. Je l'ai appelé et lui ai demandé : "Je veux y aller", et il a répondu : "Et quand ?" "Non, dès que j'ai l'argent, et avec qui es-tu allé ?" "Écoute, je suis allé avec untel et il vient de tel endroit". Je suis allé avec un homme de San Francisco Gotera, cet ami m'a donné son numéro. Il m'a donné le numéro de contact, je l'ai appelé et il m'a dit : "Quand voulez-vous partir ?", Je lui ai répondu : "Je ne sais pas combien vous facturez", et il m'a dit : "Je facture tant, mais je ne vais pas tout vous facturer ici, parce que l'argent ne peut pas vraiment tout faire

¹³³«Traje medicamentos, pastilla para la fiebre, el dolor de cabeza, este gotario, un gotario para el dolor del oído o pa' los ojos traíamos o pastillas de ibuprofeno, pastillas para el mareo, pal estómago, pa' todo eso y ropa pues traje dos mudadas" (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

ici, mais si vous avez une telle somme, je vous emmènerai et je partirai tel jour". Alors je lui ai dit "oui, pas de problème, je veux y aller" et c'est comme ça que j'ai eu un contact, mais c'était du côté de Morazán. »¹³⁴

Après avoir de la sorte mobilisé son réseau, un accord est conclu entre *el coyote* et la personne qui paie (qui ne sont pas toujours les migrant.es). Un dépôt de 50 % est effectué dans le pays d'origine et l'autre moitié est due une fois aux États-Unis. Alberto a payé directement son *coyote* salvadorien, cependant la généralité indique que les familles paient entre 4.500 et 11.000 dollars pour ce service. Un bon guide ou un coyote prétend transporter les migrant.es sans soucis. Patricia, Hondurienne 27 ans, exprime que son deuxième voyage a été facile en 2018, elle n'a pas eu de problèmes : « c'était facile pour moi, je ne me suis pas battue pour le transport, la nourriture ou l'eau ; en d'autres termes, je n'ai pas lutté du tout »¹³⁵. *El coyote* prend en charge la gestion du risque et non pas les conditions du voyage en tant que telles. *El coyote*-passeur-guide fonctionne comme un gestionnaire matériel du voyage, comme un « tour-opérateur » qui vend des voyages précaires à des prix élevés. Aussi, pour les migrant.es, *el coyote* est une autre façon de préparer le voyage et de réduire les risques d'échec, de mort, de disparition ou d'abus. Un coyote bien payé est la réponse des migrant.es aux dangers connus de la route. Comme l'explique José, ancien étudiant salvadorien qui a payé \$ 6 000 USD en 2004 et qui vit actuellement dans le Maryland, où je l'ai contacté par vidéoconférence :

« Cela dépend du *coyote* que vous recherchez et du prix que vous payez, parce que si vous payez 2000 dollars, ils vous amènent dans le train. Je remercie Dieu de ne pas avoir eu à monter dans le train ou quoi que ce soit, mais seulement en bus et en voiture, mais il y a des gens qui le font et ils disent que monter dans le

¹³⁴«Uno a ese tipo de personas casi nunca los conoce. No más cuando uno tiene un inicio como quererse venir para acá, entonces empiezo a preguntar. Digamos que hay personas que ya se vinieron para acá, como en el caso mío, yo le pregunté a un amigo que ya estaba acá. Le llamé yo y le pregunto: 'fíjate que me quiero ir para allá', y me dice: '¿y cuándo?' 'No, pues al rato que yo tenga. No más que tengo pensado irme. ¿Y tú con quién te fuiste?' 'Mira yo me vine con fulano de tal y él es de tal parte y así'. Yo me vine con un señor que es de San Francisco Gotera. Ese muchacho me dio el número a mí, el me dio el contacto y yo le marqué y me dijo: 'no, pues ¿cuándo te quieres ir?', y le digo yo: 'pues, no sé ¿cuánto está cobrando?', y me dice: 'yo cobro tanto, pero no te lo voy a cobrar todo acá, porque realmente el dinero no se puede hacer todo aquí, pero si tienes tanto, yo te llevo y salgo tal día'. Entonces yo le dije 'sí, no hay problema, yo me quiero ir' y entonces así fue como yo agarré un contacto, pero era del lado de Morazán" (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

¹³⁵«A mí se me hizo fácil, no batallé ni por transporte, ni por comida, ni por agua, o sea, no batallé nada" (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

train est très dangereux, ils perdent leur vie, ils perdent leurs jambes, ils perdent leurs mains quand ils tombent du train, donc Dieu merci nous n'avons pas eu à monter dans le train. »¹³⁶

Si les bons coyotes protègent contre les transports précaires comme le train, ils peuvent aussi protéger contre d'autres risques sur la route. Pour Patricia, Hondurienne dont frère a payé \$5 000 MXN à son voisin pour la faire traverser le Mexique en 2018, *el coyote* est la réponse aux contrôles migratoires qui lui ont déjà fait subir une expulsion du Mexique :

« Mon frère l'a rencontré le jour où j'ai été expulsée au Honduras, et sa femme, ma belle-sœur, lui a parlé et lui a dit ce qui lui arrivait, parce que mon frère était frustré quand je l'ai appelé et que je lui ai dit : "non, bon, ils m'ont attrapé et ils vont me renvoyer au Honduras". Il buvait, il avait mal et mon frère s'est mis à pleurer parce que j'étais expulsée à nouveau, c'était déjà un gaspillage de l'argent qu'il avait eu à ce moment-là. Il était à cette fête et il a quitté la fête et est allé dans sa chambre. Alors, mon guide a demandé à ma belle-sœur pourquoi il était parti et elle lui a tout raconté et il a dit : "non, bon, vous savez quoi ? Je vais faire venir votre belle-sœur ici, dites à votre mari de ne pas s'inquiéter, je vais la faire venir". »¹³⁷

Cependant, cela ne signifie pas que les migrant.es deviennent des experts de la route ; celui qui « maîtrise » la route est le guide ou *el coyote* qui est le coordinateur du voyage. Les migrant.es apprennent pendant la route sur les lieux, les transports, les paysages, la nourriture en se laissant transporter passivement, sans pouvoir maîtriser ce

¹³⁶«Depende del coyote que buscas y del precio que pagas, porque si pagas 2 000 dólares te traen en el tren y subirse, yo gracias a dios pues no tuve de subirme a tren ni nada, sino que solo en bus y lo que es carro, pero hay personas de que sí y subirse al tren dicen que es muy peligroso, ahí pierden la vida, pierden piernas, pierden sus manos al caerse del tren, así que nosotros gracias a Dios no tuvimos que subimos al tren» (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

¹³⁷«Lo conoció el día que me deportaron a mí para Honduras, este, y ya su esposa mi cuñada habló con él y le platicó lo que le estaba pasando, porque mi hermano se frustró cuando le llamé yo y le dije: "no, pues, me agarraron y me van a echar de nuevo a Honduras". Él estaba tomando y le agarró la nostalgia y empezó a llorar mi hermano porque ya me había deportado de nuevo, ya era un dinero perdido lo que él había tenido en ese entonces. Este y pasó que él estaba en esa fiesta y pues ya dejó la fiesta y se fue al cuarto de él. Entonces, le preguntó a mi cuñada de por qué él se había ido y ya ella le platicó todo y ya le dijo: "no, pues, ¿sabes qué? le dice, yo te voy a traer a tu cuñada aquí, dile a tu esposo que no se preocupe que yo la traigo aquí" (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

qui se passe, comme l'explique Patricia : « Il nous a dit : "nous allons aller à Monterrey dans des semi-remorques". Il nous a réunies toutes les trois et nous a dit : "Vous êtes d'accord ? " L'une d'entre nous était sa sœur, l'autre était sa cousine, et j'étais l'étrangère. Et je lui ai dit : "OK, tu es mon guide ici et tant que les choses sont bonnes, je t'obéirai" et il a dit : "alors, allons-y !" »¹³⁸

Voyager avec un coyote se situe donc entre le voyage en groupe et en solo. Si la recherche d'un coyote nécessite un réseau bien étoffé, le voyage exige un engagement personnel. Cela ne signifie pas que les migrant.es partent l'esprit tranquille. Avant le départ, cette confiance s'accompagne de réticences, car pour certains migrant.es les coyotes et leurs réseaux sont un risque à éviter. Beatriz, 35 ans, résident du Maryland depuis 2016, s'est méfiée de son *coyote* avant de partir du Salvador avec ses filles : « Je n'avais pas beaucoup de confiance, mais c'est un risque que nous courons, pas seulement moi, mais plusieurs milliers de personnes, parce qu'ils vous quittent quand il y a un problème, ils vous quittent parce qu'ils ne veulent pas être arrêtés ». ¹³⁹*El coyote* est un atout le transit, mais c'est aussi et souvent un facteur de déshumanisation des migrant.es. Ce qui différencie les coyotes, c'est le prix de leurs services et la confiance de leurs clients. Les migrant.es et leurs familles doivent s'informer afin d'augmenter leurs chances de ne pas être victimes des réseaux de trafic et d'exploitation d'êtres humains. Cette observation est conforme à celle de Brigden (2015) et d'Izcara Palacios (2017a, 2017b) dans leurs travaux sur les coyotes au Salvador et au Mexique. Les personnes qui voyagent de manière irrégulière subissent les politiques migratoires des pays de destination et de transit. Cette information est connue des pays d'origine, les futur.es migrant.es sont conscient.es de leur vulnérabilité sur la route migratoire, cependant, au sein de cette vulnérabilité, les migrant.es recherchent l'autonomie et agissent depuis leur pays d'origine en tenant compte de leur vulnérabilité afin d'atténuer les effets de la route migratoire. Les migrant.es aspirent à l'autonomie, en tenant compte de leur vulnérabilité (Ennuyer, 2017). La préparation face au contexte contraint et incertain de la route migratoire place les migrant.es dans une attitude proactive qui rassure pendant le départ. Les réseaux, souvent

¹³⁸«Nos dijo: "nos vamos a ir en tráiler, vamos a llegar hasta Monterrey en tráiler" dijo. Nos reunió a las tres y nos dijo: "¿están de acuerdo?". Una que venía era su hermana, la otra muchacha era prima de él, y pues no' más era yo la desconocida. Y le dije yo: "está bien, pues aquí usted es mi guía y pues siempre y cuando sean buenas las cosas yo le voy a obedecer" y me dijo: "no, pues, ¡vámonos!" y ya pues fue cuando emprendimos el viaje" (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

¹³⁹«No mucha (confianza), pero igual es un riesgo que a veces uno corre y no solo yo, si no que muchas de miles de personas, porque ellos lo que hacen es que cuando tienen un apuro, ellos te dejan tirado. Ellos te dejan, ellos a que no los agarren van. Ellos lo dejan a uno" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

transnationaux, participent à cette action en fournissant des ressources et en faisant preuve d'une capacité à agir simultanément en différents lieux (Jonas, 1998), mais la préparation du départ est aussi le produit de la capacité d'un individu à mobiliser ces ressources.

Une fois que les ressources ont été obtenues et que les migrant.es sont parti.es, l'entrée au Mexique implique la confrontation du capital migratoire avec la réalité de la route migratoire. Le transit change les conditions de leur mobilité et implique des transformations importantes. Nous allons donc explorer la nature de ces transformations et leur incidence sur les identités migrantes.

Chapitre 5. Le passage : une étape transitoire ?

En tant que frontière étendue, les zones de passage sont devenues un lieu privilégié d'observation de la confrontation et de la coexistence de différents acteurs : institutions, migrant.es, activistes, passeurs et autres. Convertis en espaces de disposition relationnelle des biens sociaux et des personnes (Löw, 2015), ces espaces réservés à ceux qui n'ont pas l'autorisation de séjourner sur le territoire apparaissent également comme des témoins matériels de la logique sécuritaire croissante à travers l'imposition de la clandestinité (Stora, 2017). Comment les Centraméricain.es vivent-ils l'irrégularité du transit ? Comment cette irrégularité influence-t-elle leur passage/séjour dans ces espaces interstitiels et les interactions entre les acteurs le long de la route migratoire ? Quelles expériences naissent du fait de vivre en transit dans un contexte d'irrégularité ? Pour explorer ces questions, nous aborderons la question de l'irrégularité et de l'espace à travers la diversité de trajectoires, mais surtout à travers des moments et des lieux particuliers, des espace-temps spécifiques du processus migratoire (Schmoll, 2020), qui nous permettent d'observer comment la frontière laisse sa marque sur les corps et les esprits des migrant.es irrégulier.es centraméricain.es. Nous allons montrer le double visage et les nuances qui ouvrent à d'autres représentations de la migration et à d'autres expériences pour les migrant.es. Traditionnellement, ces expériences sont interprétées à travers une dialectique de la restriction et de l'autonomie (Schmoll, 2020), cependant, afin de savoir quel individu est fabriqué par la migration de transit, nous montrerons d'autres visages et nuances qui ouvrent l'interprétation à d'autres représentations de la migration. L'irrégularité, par exemple, se situe sur une ligne de crête entre opportunité et obstacle ; tandis que l'espace, entre le physique et le symbolique. Ces dichotomies interprétatives détiennent une capacité de transformer et de façonner les individualités à différents niveaux et à différents degrés. Nous étudierons donc comment cette transformation s'opère à travers la migration de transit en tant que frontière du 21^{ème} siècle.

5.1. Expériences de l'irrégularité

L'irrégularité des Centraméricain.es est généralement expliquée par des facteurs sociaux et économiques, notamment le refus d'un visa dû à l'absence d'argent et/ou de

attaches avec leurs pays d'origine¹⁴⁰. Bien que cela couvre une partie de la population migrante vers le Nord, ceux qui paient jusqu'à 11 000 USD pour partir aux États-Unis ou qui partent avec la motivation d'une meilleure vie pour leur famille sont exclus de cette interprétation. Il est ironique de constater que ceux qui partent sont souvent ceux qui ont les moyens financiers de le faire et des attaches fortes qui les poussent à risquer leur vie pour leur famille¹⁴¹. Ainsi, l'irrégularité serait reproduite dans un espace marqué par les ressources économiques et la famille.

Au moment du départ, l'irrégularité fonctionne comme un moyen de réaliser une mobilité interdite. Face à l'impossibilité de partir dans des conditions légalement acceptées, les migrant.es utilisent l'irrégularité pour obtenir un résultat : avoir la possibilité de réaliser les rêves économiques et personnels qui se construisent en Amérique centrale. Mariana, qui a quitté le Salvador à l'âge de 21 ans pour vivre avec toute sa famille aux États-Unis, pense qu'elle « ne pouvait pas avoir une autre occasion d'entrer légalement dans le pays et à l'époque, oui, je voulais venir, j'ai décidé et à la fin j'étais ravie »¹⁴². Jaime, qui quitte le Salvador à l'âge de 26 ans après des mois de chômage, s'exprime dans le même sens :

« À l'époque, j'étais prêt à prendre une décision, je voulais des résultats aussi sûrs que possible et aussi des résultats à court terme. Il est donc très courant de demander un visa dans mon pays, mais il n'est pas si facile d'obtenir un visa pour voyager en tant que touriste. Et d'autre part, ils prennent en compte de nombreuses exigences socioculturelles de la personne, ce que vous faites à ce moment-là, votre niveau d'études et tout cela. Et comme je ne travaillais pas à l'époque, il était très clair que j'avais déjà l'intention de rester définitivement. Donc, à vrai dire, j'ai envisagé cette possibilité, mais elle n'a pas été étudiée en profondeur. J'ai

¹⁴⁰ Un agent consulaire tiendra compte de la situation personnelle du demandeur, de ses projets de voyage, de sa situation financière et de ses liens en dehors des États-Unis qui garantiront son départ après une visite temporaire (U.S. Embassy Argentina, 2022).

¹⁴¹ La dynamique transnationale de la communauté immigrée salvadorienne et, dans une moindre mesure, guatémaltèque, témoigne de l'ambiguïté des critères utilisés par les ambassades américaines pour accorder un visa. Un lien historique de coopération entre les immigré.es aux États-Unis et les autorités et populations des pays d'origine se tisse à travers le développement de structures organisationnelles. Les transferts de fonds constituent un élément important de cette dynamique pour promouvoir le développement local et atténuer les niveaux de pauvreté et l'absence de politiques macroéconomiques dans le pays d'origine (Popkin, 2003).

¹⁴² « Sentí que no podía tener otra oportunidad como para poder entrar legal al país y en el momento pues sí, yo quería, ya me quería venir, decidí y me emocioné al final » (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

simplement pris la décision de me rendre aux États-Unis, j'ai cherché les moyens, les gens, l'argent, et tout s'est fait presque automatiquement et je suis venu. »¹⁴³

Si l'irrégularité est initialement un moyen d'entreprendre le projet migratoire soutenu par une inertie sociale, dans le pays de destination, l'irrégularité est un moyen de maintenir le pouvoir sur ceux qui ne respectent pas les règles de l'immigration et de les transformer en ce qu'ils ont toujours été : une main-d'œuvre ad hoc pour les intérêts économiques du Nord. Les migrant.es prennent conscience de ces problèmes mondiaux qui les touchent en tant que sujets internationaux, car pour certains, l'irrégularité est passée au premier plan dans le transit en raison des politiques migratoires américaines. C'est la vision de Hermes, jeune hondurien âgé de 18 ans :

« Je ne vois pas que c'est le Mexique, mais plutôt que le problème ce sont les États-Unis, c'est-à-dire que les Mexicains sont très... ils sont vraiment cool, mais je vous dis que le problème ce sont les États-Unis, parce que ce sont eux qui paient la *migración* mexicaine pour nous déporter et en réalité on ne vient pas, quand on vient de là-bas, on ne vient pas au Mexique, on passe par le Mexique, mais on ne vient pas au Mexique. C'est la réalité. »¹⁴⁴

Lors du passage, l'irrégularité est une condition déterminante et primordiale qui influence les expériences vécues le long de la route migratoire. Elle fonctionne souvent comme un facteur limitatif qui favorise la domination et le développement de formes d'(in)action chez les migrant.es afin de poursuivre le voyage. Chaque personne vit l'irrégularité différemment, mais des modèles généraux émergent en termes de rapport aux autorités, à l'espace et aux autres acteurs le long de la route migratoire. L'irrégularité

¹⁴³ “Yo me encontraba listo para tomar una decisión, yo quería resultados lo más seguro posible y también resultados a corto plazo. Entonces, el tramitar una visa en mi país es muy común pero no es tan fácil poder que te acepten una visa para poder viajar como turista. Y la otra, ellos toman mucho en cuenta muchos requisitos socioculturales de la persona, qué estás haciendo en ese momento, a qué te dedicas, tu nivel de estudios y todo eso. Y yo no estaba trabajando en ese momento entonces iba ser muy claro que ya era con intención de quedarme permanentemente. Entonces, a decir verdad, consideré la posibilidad, pero no fue estudiada a profundidad. No más tomé la decisión de querer viajar a Estados Unidos, busqué los medios, busqué la forma, las personas, el dinero y todo se dio casi automáticamente y me vine” (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

¹⁴⁴ “No veo que sea México, sino que el problema es Estados Unidos, o sea los mexicanos son muy... son buena onda en realidad, pero te digo el problema es Estados Unidos, porque él es el que le paga a *migración* de México para que nos deporte y en realidad nosotros no venimos, cuando vienes de allá, no vienes a México, pasas por México, pero no vienes a México. Esa es la realidad” (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

et ses effets pendant le transit sont vécus avec fatalisme. Quelque chose que l'on vivra à coup sûr et qui, loin d'être rejeté, est accepté sans discussion : « comme tu vois que tous les gens viennent comme ça, tu es encouragé. Je n'avais sur moi que ma carte d'identité de mon pays »¹⁴⁵- dit Juan Manuel, Salvadorien, 25 ans. Cet automatisme implique le départ des migrant.es et est essentiel à la reproduction d'une migration dangereuse qui est soutenue par une inertie où la société fournit les nombreuses, ou rares, ressources qui soutiennent la migration irrégulière. Toutefois, la souveraineté de chaque pays à établir ses frontières et ses règles d'accès au territoire sont le premier élément de reproduction de l'irrégularité. Mais l'appareil social qui sous-tend l'irrégularité par la propagation et la valorisation du rêve américain dans diverses classes sociales, le soutien financier des familles et l'existence d'une économie-industrie de la migration irrégulière, prédispose les individus à la mobilité dans un contexte d'irrégularité. L'irrégularité est également reproduite par la surveillance des migrations et les mesures de contrôle des migrant.es illégaux, dont le principal résultat est une augmentation de la précarité de la population étrangère irrégulière. Cela est particulièrement vrai pour les pays de transit qui ont adopté les réglementations des pays de destination. Devenues pays d'accueil pour un temps variable, les pays de transit contribuent au vécu de l'irrégularité à plusieurs niveaux, car l'irrégularité n'est pas un état de l'individu étranger, mais le résultat de son interaction avec la société dite d'accueil (Fassin & Morice, 2001). Les migrant.es vivent l'irrégularité comme une illégitimité produite par le fait qu'ils ne sont pas légaux, ce qui provoque insécurité et précarité, entraînant des situations de souffrance, d'anxiété, d'exclusion sociale.

L'entrée sur le territoire mexicain marque l'entrée en irrégularité. Le nouvel espace est un nouveau moment, une nouvelle étape qui se vit dans l'incertitude et le danger. Patricia, Hondurienne de 27 ans, parle de sa deuxième entrée sur le territoire mexicain avec coyote en termes de peur : « J'avais l'impression que si je ne me préparais pas, ils allaient m'attraper et me jeter à nouveau dehors, et c'était ma crainte, je me suis dit : je ne dois pas avoir trop confiance ici. C'était déjà la défiance. »¹⁴⁶ Dans le cas de Beatriz, Salvadorienne, 35 ans, la frontière lui fait ressentir la clandestinité des espaces qui accompagnent l'irrégularité sur le sol mexicain :

¹⁴⁵“Como uno ve que todas las personas así se vienen, uno se anima. Yo únicamente portaba mi documento de mi país” (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

¹⁴⁶“Sentí que si no me ponía lista me iban a agarrar y me iban a echar de nuevo y pues ese era mi temor, ya dije: aquí ya no tengo que confiarme mucho. Era mi desconfianza ya” (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

« Tout d'abord, ce n'est pas très agréable. Ce n'est pas vraiment agréable parce que n'oubliez pas que vous venez ici sans papiers, sans rien. Du Salvador au Guatemala, c'est bon, parce que vous pouvez passer avec le DUI¹⁴⁷, avec un passeport, non ? Mais du Guatemala au Mexique, c'est très difficile. Vous devez venir, et bien, en traversant en voiture, en marchant, des endroits seuls, des endroits où il n'y a même pas de lumière, dans de nombreux endroits parce que vous venez à travers les montagnes. Mais d'El Salvador au Guatemala, c'est, disons, très bien. Arrivée dans un secteur du Guatemala appelé, je ne me souviens plus, mais pour passer la frontière mexicaine, jusqu'à ce point, tout était bien, en bus et tout. Mais en arrivant du Guatemala, de la frontière entre le Guatemala et le Mexique, c'est de plus en plus difficile parce qu'il y a de plus en plus de points de contrôle, ils vous arrêtent et vous font descendre des bus. »¹⁴⁸

Cette clandestinité réserve des espaces marginaux aux personnes qui ne souhaitent pas subir le pouvoir qu'ont les autorités de mettre fin à leur voyage vers le Nord. Comme l'explique Beatriz, ces espaces sont vécus dans l'inconfort et la difficulté. Dans le cadre de l'irrégularité, les migrant.es sont conscients de la possibilité d'être expulsés. Juan Manuel, salvadorien, 25 ans, qui voyage avec un coyote l'exprime ainsi : « je savais que la police n'allait pas, si je ne faisais aucun désordre, la police n'allait me faire mal. Le pire qu'ils puissent faire est de m'arrêter et de me renvoyer. »¹⁴⁹ L'expérience de l'expulsion est vécue en tant qu'une non-reconnaissance de la personne en mobilité et de son projet. En tout cas, c'est le sentiment de Patricia qui a déjà été expulsée une fois du Mexique vers le Honduras : « la vérité est qu'ils sont très cruels en vous expulsant, parce que vous cherchez un rêve à réaliser, plus que tout, pour résoudre des choses que nous ne pouvons

¹⁴⁷ Document Unique d'Identification salvadorien.

¹⁴⁸ «Primero, pues no es algo bien agradable. La verdad no es algo agradable porque acordate que uno viene pues sin papeles, sin nada. Desde salir de El Salvador hasta Guatemala bien, porque vos podés pasar con el DUI, con pasaporte, ¿no? Pero ya de Guatemala para México ya es bien difícil. Tenés que venir, pues, cruzando en carros, caminando, partes solas, partes que no hay ni luz, en muchas partes porque venís por montañas. Pero de El Salvador- Guatemala es algo bien, digamos, todo bien. Llegando a un sector de Guatemala que se llama, no me acuerdo, pero ya para cruzar la frontera de México, hasta ahí no más, todo bien, en bus y todo. Pero ya llegando de Guatemala, de la frontera Guatemala México ya no, ya cada vez es más difícil porque cada vez hay más retenes, te paran y te bajan de los buses» (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

¹⁴⁹ «Yo sabía que la policía, también no iba, si yo no hacia ningún desorden la policía no me iba a afectar a mí en nada. Lo mucho que podían hacer es arrestarme y retornarme» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

pas faire dans notre pays. »¹⁵⁰Cette possibilité d'expulsion rejoint la possibilité d'être enfermé. Si beaucoup de migrant.es craignent l'expulsion, l'enfermement qui la précède est aussi une situation qui crée un stigmat. José, 24 ans, Salvadorien qui a été détenu dans un centre de détention du centre du Mexique, explique les conditions de son enfermement :

« Quand j'étais à, je ne connais pas le nom d'une ville avant d'arriver à Mexico, au Mexique. Là-bas, j'ai été gardé en prison pendant trois ou quatre jours et je n'ai jamais pensé que je serais privé de ma liberté, mais je savais que je n'avais pas commis de crime et que j'allais m'en sortir, mais c'est une sensation très désagréable que l'on n'a jamais vécue ou à laquelle on n'a jamais été habitué, je n'ai jamais pensé que je serais dans une telle situation [...] Au même moment, la prison était en train d'être rénovée et ils peignaient. Je leur ai donc dit que je souffrais d'asthme et que je ne pouvais pas être là où ils peignaient, où ils époussetaient, car je pouvais avoir de l'asthme. Ils m'ont gardé pendant trois jours, ils m'ont sorti, ils m'ont gardé pendant trois jours dans le bureau avec eux. Il y avait un homme qui était aussi malade, il avait un sac avec un tuyau relié à son estomac et il déféquait dans le sac. C'est là que nous étions. Puis ils ont pris des filles, une dame. Le dernier jour où nous devons voyager, ils ont changé le patron, les autorités, et il est arrivé et a dit que pourquoi nous étions là si nous n'étions pas malades ou autre. Il nous a renvoyés dans les cellules et les cellules étaient déjà pleines et j'ai dû dormir à côté des toilettes cette nuit-là. Il n'y avait plus d'espace pour s'asseoir et le seul espace qu'il y avait était à côté des toilettes et c'est là que je devais m'asseoir et c'est là que je devais dormir. Après avoir été dans le bureau, dormant dans un fauteuil confortable, j'ai dû dormir à côté des toilettes. »¹⁵¹

¹⁵⁰ “La verdad, son muy crueles en hacer eso de deportarlo a uno, este porque uno anda buscando un sueño que cumplir, más que nada este resolver cosas de que en nuestro país no podemos” (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

¹⁵¹ “Cuando estuve en, no sé cómo se llama una ciudad que esta antes de llegar al Distrito Federal, en México. Ahí si me tuvieron en la cárcel, como tres o cuatro días y jamás pensé que iba estar privado de la libertad, pero sabía de que no era de que había cometido un delito y que iba a salir, pero sí se siente bien feo que uno nunca haya estado o acostumbrado ni mucho menos pensado, que pensar, o había pensado que iba estar en esa situación [...] A la vez estaban como remodelando la cárcel y estaban pintando. Entonces, yo les dije que yo padecía de asma y que no podía estar ahí donde estaban pintando, donde estaban levantado el polvo porque me podía agarrar el asma. Me tuvieron los tres días, me sacaron, me tuvieron los tres días ahí en la oficina junto con ellos, ahí me tuvieron con ellos. Había un señor también que andaba enfermo, andaba con una bolsa donde, con una manguera conectada al estómago y él en la bolsa ahí defecaba. Ahí estuvimos. Luego llevaron a unas muchachas, a una señora. Ya el ultimo día ya que íbamos a viajar, como que cambiaron de jefe algo así, las autoridades. y llego y dijo que qué estábamos nosotros haciendo ahí si

Tant Patricia que José vivent les politiques migratoires en termes de cruauté, d'enfermement, de désagrément, de frustration et d'inconfort. Ces politiques ne reconnaissent pas les personnes et leur refusent même un minimum de confort pour leur santé. Il n'est donc pas surprenant que les migrant.es se sentent désavantagé.es ou marginalisé.es en raison de leur irrégularité. Lors du transit, que le séjour au Mexique dure quelques jours ou quelques années, les termes du traitement de cette population irrégulière par les mesures de contrôle de la migration (prison, délinquance) créent une marque de criminalité qui s'imprime entre les migrant.es et les locaux. Par exemple, la fuite des migrant.es lorsqu'ils se rendent compte de la présence des autorités peut être considérée comme l'aveu d'un mauvais comportement. Mario, Hondurien âgé de 26 ans, dont la responsabilité morale envers sa famille l'amène à quitter son pays, a vécu une expérience où il considère que son projet n'est pas reconnu et où son comportement est renvoyé à la criminalité par le contrôle migratoire :

« Le Mexique est un pays libre, mais quand on vient du sud, il y a beaucoup de *migración*. Mais une fois ici, vous pouvez vous installer, mais comme je l'ai dit, vous ne pouvez pas le faire parce qu'il y a la *migración* ici et là, et parfois vous devez fuir et ça a l'air mauvais. Peut-être une fois que vous voyez la *migración* et vous fuyez et les gens pensent : il vole ; mais peut-être que ce n'est pas la raison. Peut-être que vous courez parce que vous avez vu la *migración* et peut-être que vous ne voulez pas revenir en arrière et parfois il y a des gens qui ne le prennent pas comme ça, parce qu'il y a eu des moments là-bas, quand nous sommes venus du sud, nous avons même couru à travers les maisons sur les toits, il y avait la *migración* avec la police. Peut-être qu'il y a des gens qui pensent : non, les Centraméricains volent ; enfin, c'est ce que la plupart des gens doivent dire. »¹⁵²

no estábamos enfermos ni nada. Que nos manda de nuevo a las celdas y las celdas ya estaban llenísimas y me tocó dormir a la par de un inodoro esa noche, a la par. No había espacio ya donde sentarme y el único espacio que había era a la par del inodoro y ahí me toco sentarme y ahí me toco dormir. Después de que había estado en oficina, durmiendo en silla cómoda, me toco dormir a la par del inodoro (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

¹⁵² «México es un país libre va, pero cuando venimos del sur pues hay mucha *migración*. Pero ya pues, estando acá uno, si uno se puede acomodar pues si se arma, como dicen ustedes, ¿no? ya podemos acomodar uno, pero como te digo, uno no lo puede hacer porque anda la *migración* por aquí por allá, y en veces toca correr y se ve feo va, tal vez uno miró una vez uno de *migración* y sale corriendo y la gente piensa: 'no, anda robando', pero, tal vez, no es por eso. Uno tal vez se corre porque vio a la *migración* y tal vez no quiere regresar atrás y hay veces que hay gente que no lo toma así, porque ha habido tiempos allá, cuando veníamos pal lado del sur, pues corríamos hasta por las casas por los techos, estaba la *migración* con los

La relation établie entre migration et criminalité réduit la position des migrant.es irrégulier.es à une position subordonnée qui efface tout signe de respect de l'autre. Beatriz a subi ce traitement lorsqu'elle a été descendue du bus dans lequel elle voyageait avec ses filles :

« Parce que tout d'abord, vous savez qu'ils ne peuvent même pas vous insulter devant des enfants. Ils ne peuvent pas, surtout à cause des enfants, à cause des enfants que vous pourriez porter. Ils m'ont traité comme si j'étais une délinquante. Parce qu'il n'y avait que moi et les filles, et d'autres dames qui étaient là avec moi. Donc, je ne pense pas que ce soit la bonne chose à faire, surtout pour les enfants. »¹⁵³

Mario voyage seul et en train, Beatriz a payé un coyote qui la transporte avec ses filles dans des bus publics et parfois dans des véhicules privés. Tous deux sont affectés par l'irrégularité de leur trajectoire. Cet effet égalisateur de l'irrégularité se nourrit de la capacité des « multiples contingences du parcours migratoire, ainsi que du système de dépendance dans lequel les migrant.es sont inséré.es » à effacer ou à neutraliser temporairement les différences de position et de statut social des migrant.es (Laacher, 2010). Cet effet est particulièrement présent lorsqu'on est confronté aux autorités de facto des espaces clandestins : les groupes criminels. Les pratiques violentes de groupes criminels tels que les « *Zetas* » sont un problème dont souffre la société mexicaine, mais qui est particulièrement aigu pour les migrant.es. La généralisation de ce problème et le caractère quasi obligatoire de l'expérience vécue se traduisent par une peur plus grande que celle des autorités officielles, comme l'exprime Beatriz : « peut-être pas que les flics m'attraperaient, mais il y a beaucoup d'enlèvements, tu vois ce que je veux dire ? S'ils vous voient vous promener seule ou... mais il y en a beaucoup, c'est là que j'ai ressenti le plus de peur ». ¹⁵⁴

policías. Tal vez hay gente que piensa: 'no, los centroamericanos andan robando', bueno, eso han de decir la mayoría" (Mario, entretien 30, 02 mars 2018).

¹⁵³ "Porque en primera, tú sabes que no te pueden ni insultar delante de unos niños. No te pueden, más que todo por los niños, por los niños que uno lleva tal vez es, ellos me trataron como que si yo fuera una delincuente. No pienso yo que, porque solo estaba yo y las niñas, y otras señoras que estaban ahí conmigo. Entonces, pienso que no es lo correcto, más que todo por los niños" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

¹⁵⁴ "Pues tal vez no que me agarraran los policías, sino que hay mucha cuestión de secuestro, ¿me entiendes? Ellos si te ven a ti que andas tal vez sola o que tal vez... pero ahí sí hay bastante, ahí sí sentí más temor" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

Les groupes criminels et la police sont les moyens utilisés pour persuader les migrant.es de ne pas émigrer. Cependant, ces moyens sont également réaffirmés dans un processus individuel dans lequel les migrant.es assument l'irrégularité comme une absence de droits ou comme un prétexte pour les ignorer : « Je ne sais pas quels sont mes droits » est une expression très souvent entendue dans les entretiens, parfois accompagnée d'un geste de surprise, comme s'ils venaient de découvrir quelque chose de nouveau et d'impensable. Entre ces deux processus, l'irrégularité se développe au milieu de normes qui permettent la domination des locaux sur les étrangers en transit, ce qui marque divers aspects de la vie des migrant.es. Pour Alfredo, ancien ouvrier agricole et du bâtiment, Salvadorien âgé de 46 ans, la relation irrégularité-emploi nuit à l'accès, la qualité et la rémunération :

« Un système qui ne nous considère pas comme des égaux. Nous sommes tous des êtres humains, mais ils ne nous regardent pas de la même manière. Il y a toujours une différence dans le fait de vouloir profiter des gens, et c'est ainsi qu'ils appellent cela parce que ce qu'ils veulent, c'est investir moins dans le travail. Par exemple, regardez le travail de sécurité, un gars me disait qu'ils ont pris des citoyens mexicains d'ici, ils étaient payés entre 4000 et 4500 pesos par quinzaine, ce qu'ils nous proposent 3000 pesos, il y a déjà une différence de 1500 [...]. C'est comme ça, la discrimination, c'est comme ça [...] Chaque personne cherche des moyens de tirer profit, vous créez une entreprise ou vous employez des travailleurs eh bien, si vous avez des droits en tant que citoyen, vous savez que vous pouvez vous adresser à une organisation pour obtenir un soutien, comme un avocat peut donner plus de soutien à un citoyen qu'à quelqu'un qui n'est pas citoyen. Parce que la première chose qu'ils disent : "non, vous êtes sans-papiers, je ne peux pas vous aider". C'est la différence, ils considèrent que le citoyen a plus de possibilités d'utiliser la loi en sa faveur, alors que le sans-papiers, pour commencer par la police, ils regardent un citoyen avec plus de respect que le sans-papiers, ils le traitent à coups de pied. »¹⁵⁵

¹⁵⁵ “Un sistema que no nos miran iguales. Somos seres humano todos, pero no nos miran del mismo, siempre hay una como una diferencia en quererse aprovechar de las personas, y así le llamen porque ellos lo que quieren pues invertir menos en el trabajo. Por decir, vea el trabajo de seguridad, un muchacho me estaba diciendo que se llevaron unos de acá ciudadanos mexicanos, a ellos les pagaron entre 4000 hasta 4500 a la quincena, lo que a nosotros nos vienen ofreciendo como 3000 pesos, ya son como 1500 de diferencia [...] Es como es, discriminación, eso es [...] Cada persona busca como beneficiarse, usted pone una compañía u ocupa trabajadores y pues el que tiene derechos como ciudadano, usted sabe que usted

L'irrégularité affecte donc divers aspects de la vie quotidienne en transit. Elle détermine même l'accès à d'autres statuts juridiques auxquels certains migrant.es peuvent avoir accès. En termes de statut légal, l'irrégularité rend difficile l'accès à des informations claires sur le processus d'obtention du statut de réfugié et favorise une longue période d'incertitude. Par exemple, Gustavo, Hondurien 33 ans, a décidé de s'engager dans sa démarche de demande d'asile par hasard, motivé par un compagnon du centre d'accueil du Chiapas :

« Parfois, cela prend beaucoup de temps, mais ce qui se passe, c'est que dans ces organisations, vous voyez de nombreux cas qui sont très, comment puis-je vous l'expliquer ? Ce sont des cas très inexplicables parce qu'il y a des gens qui apportent vraiment des preuves, parce qu'ils vous demandent des preuves de ce qui vous est arrivé ou de ce qui se passe. La plupart des gens savent, la plupart des gens dans le monde, partout, savent que l'Amérique centrale est une zone rouge et que le crime et la *Mara*, les institutions et tout ça. Il y a des gens qui vous apportent réellement la preuve qu'ils ont tué leur famille, ils apportent les rapports de la famille morte et je ne peux pas expliquer les raisons pour lesquelles ils ne leur donnent pas, ils leur refusent et il y a des gens qui font semblant, qui mentent et ensuite ils leur donnent le papier. L'autre jour, un type m'a dit par hasard qu'ils lui avaient donné les documents en trois mois, comment ? Oui, imaginez, j'étais là pendant presque un an. Tous les lundis, vous devez aller signer, si vous manquez deux signatures consécutives, ils annulent le processus et vous devez recommencer, mais tous les lundis, vous devez aller signer et ensuite vous devez aller à *migración*, c'est un tracas ! »¹⁵⁶

puede ir a una organización para que lo apoyen, como un abogado le puede brindar más apoyo a un ciudadano que a alguien que no sea ciudadano. Porque lo primero que dicen: "a no, eres un indocumentado, no te puedo ayudar". Esa es la diferencia, ellos consideran que el ciudadano tiene más posibilidades de usar la ley a su favor, en cambio el indocumentado, para empezar con la policía, mira a un ciudadano le tiene más respeto que al indocumentado lo tratan de la patada" (Alfredo, entretien 3, 05 avril 2018).

¹⁵⁶“A veces es muy tardado, lo que pasa es que en esas organizaciones ves muchos casos muy, ¿cómo te lo voy a explicar? Son casos muy inexplicables pues porque hay gente que en verdad si trae pruebas, porque ahí te piden pruebas de lo que te ha pasado o lo que está pasando, la mayoría de las personas sabe, la mayoría de la gente del mundo, de todos lados, sabe que Centroamérica es zona roja y que la delincuencia y la mara etc., las instituciones y eso pero hay gente que en realidad si te traen pruebas que le han matado a su familia, traen los reportes de la familia muertos y no me explico las razones que no se los dan, se los niegan y hay gente que fingen, que miente y luego luego les dan el papel, el otro día me dijo un chavo casualmente que a él en tres meses le habían dado los documentos, ¿cómo? sí, imagínate, yo estuve casi un año. Todos los lunes tienes que ir a firmar, si fallas dos firmas consecutivas te cancelan el proceso y tenés

Cette procédure modifie le transit de Gustavo, allonge sa période d'attente au Mexique, mais lui donne aussi une reconnaissance légale de son séjour au Mexique. Cependant, Gustavo, qui a fait 14 tentatives d'arriver aux États- Unis sans coyote, a plus d'une fois fait l'expérience des effets de l'irrégularité. Il témoigne également de la relation entre irrégularité et accès à la justice :

« Ils m'ont laissé attaché, bâillonné la bouche et tout, attaché par les pieds, de la main au pied, ils m'ont emmené pour me jeter dans une sierra. Le miracle, c'était Dieu et Saint Judas, parce que je suis un dévot de Saint Judas et je ne sais pas comment je suis sorti sur la route. J'ai réussi à sortir sur la route, je ne peux pas vous dire comment parce que je ne sais même pas comment, et un chauffeur de camion s'est arrêté et il m'a aidé. Il a appelé la protection civile et la police et ils m'ont emmené à l'hôpital, j'y suis resté presque un mois. À ce moment-là, vous ne ressentez rien parce que vous êtes plus mort que vivant, jusqu'à ce que vous réalisiez la situation et que vous commencez à réagir et à agir. Et j'étais mort de peur parce qu'ils étaient les autorités et quand la police est arrivée, ils voulaient me poser des questions et me dire des choses. Je lui ai dit autre chose mais je savais plus ou moins ce qu'il en était et j'ai pris la décision de partir et je suis allé à Mexico. Quand je suis arrivé au Mexique, je suis allé déposer une plainte auprès de la PGJ (Bureau du Procureur Général) et ils m'ont ignoré. Un médecin m'a dit que mes points de suture n'étaient pas tombés. Mon visage ressemblait à un monstre, je portais un foulard, j'avais honte et j'avais un bandage. Je ne pouvais pas m'asseoir ou m'allonger, rien. Vous ne le croirez pas, je prenais une petite boîte d'ibuprofène tous les jours, 24 comprimés, car je ne supportais pas la douleur. Je ne suis pas allé à l'hôpital parce que quand je suis allé à l'hôpital, ils m'ont demandé une assurance ici et ceci et cela. Je n'ai pas eu de soins médicaux, je veux dire, j'étais guéri, mes côtes étaient soudées déformées comme ça, quand vous vous cassez une côte et que vous recevez des soins médicaux, pour ça ils mettent des bandages, du plâtre, je ne sais pas. Je me suis guéri tout seul, j'ai enlevé les points de suture de ma tête et tout. J'ai quitté l'hôpital, j'ai quitté parce que j'avais peur de ce qui pouvait m'arriver, parce que c'étaient les autorités et

que volver a iniciar, pero todos los lunes tienes que ir a firmar y luego tienes que ir a *migración*, ¡ay, es un tramitero!» (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018)

quand les autorités sont allées enquêter, je ne me sentais pas en confiance et je suis parti [...] Je devais m'occuper de ma vie, je ne pouvais pas marcher, j'étais en fauteuil roulant, je veux dire, mes pieds étaient pleins d'épines, mes pieds pourrissaient à force d'être collés aux épines pendant si longtemps, et au Mexique, au Mexique, des gens de là-bas m'ont emmené dans un refuge, mais je n'ai reçu aucune attention médicale. »¹⁵⁷

Ce long extrait de l'interview aborde également la question des soins médicaux en contexte d'irrégularité. Contrairement à ce que certains discours affirment (voir ch.3), la migration n'est pas un problème de santé publique, mais la détérioration et la négligence de la santé des migrant.es causées par le régime de migration irrégulière le sont. En général, toutes ces expériences privent les Centraméricain.es des ressources nécessaires pour poursuivre le voyage dans les pays de transit - argent, santé, droits, justice. Ce type d'expérience conduit les migrant.es à déplorer leur statut d'extranéité. Patricia, qui a émigré du Honduras pour des raisons économiques et familiales, se déclare « malheureusement étrangère » et lorsque nous lui avons demandé d'expliquer cette expression, elle a répondu : « je ne peux pas avoir plus, je ne peux pas avoir la sécurité sociale, un emploi, tous les droits d'un Mexicain. »¹⁵⁸ Lorsqu'une phase de migration a touché si profondément la vie des gens, il est fort probable qu'elle soit marquée dans leur existence. L'acceptation de ces inégalités est un premier symptôme de l'internalisation de

¹⁵⁷ “Me dejaron amarrado, amordazado de la boca y todo, amarrado de los pies, de pies a mano, me llevaron a tirar a una sierra. El milagro fue Dios y San Juditas, porque yo soy devoto de San Judas y no sé cómo salí a la carretera, logre salir a la carretera, como no te digo porque ni yo sé cómo y un trailero se paró y el me hizo el paro, llamó a protección civil y a la policía y ya me llevaron a un hospital, estuve casi un mes. En ese momento, no sientes nada porque estas más muerto que vivo, hasta que ya te vienes a dar cuenta de la situación ya vienes a reaccionar y a tomar cartas en el asunto. Y yo tenía un chingo de miedo porque eran autoridades y cuando llego la policía, que llego a querer preguntar y a decirme, a él le dije otra cosa, pero yo más o menos si sabía que era y tomé la decisión y me retiré, me fui para México. Cuando llegué a México fui a poner denuncia a la PGJ y todos me tiraron al león. Me dijo una doctora que a mí no se me habían caído los puntos, la cara la andaba como monstruo, yo usaba bufanda, me daba pena y no podía, andaba vendado, no podía ni sentarme, ni acostarme, nada. No me lo vas a creer, yo me tomaba un botecito de ibuprofeno diario, de 24 pastillas porque no soportaba el dolor. Yo no iba a un hospital porque cuando iba al hospital me pedían que seguro acá y esto y el otro. Si yo no tuve atención médica, o sea, me curé, haz de cuenta mis costillas se me soldaron deforme así, mis costillas ya están así. Cuando tú te quiebras una costilla y recibes atención médica, para eso te ponen vendas, yeso, que sé yo y la costilla se te vuelve a unir así, mi costillas ya están así por no recibir una atención médica. Yo me curé, yo solo me quité los puntos de la cabeza y todo. Yo me salí del hospital, yo me salí por temor de lo que me podía pasar, porque fueron autoridades y cuando fueron las autoridades a investigar eso, yo no sentí confianza y me salí [...] Yo tenía que ver por mi vida, yo no podía caminar, yo andaba en silla de ruedas, o sea, mis pies se me quedaron llenos de púas de espinas, se me pudrieron los pies de andar las espinas metidas tanto tiempo y en México, como quiera en México una gente de ahí me llevaron a un albergue, pero yo atención medica no recibí”.

¹⁵⁸ “Pues sí, porque no puedo tener más que nada, no puedo tener lo que es un seguro, un trabajo, todo los derechos de un mexicano” (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

l'irrégularité et de ses effets. La migration de transit devient alors une étape acceptée, même si dangereuse, qui perdure jusqu'à une éventuelle installation. Juan Manuel, qui s'est installé aux États-Unis depuis 2015, partage les traces que son séjour au Mexique lui a laissées et comment il les vit au quotidien :

« Une aventure très risquée, tant pis, pratiquement quand je suis venu ici en Amérique, je suis venu un peu comme, en tant que migrant vous venez avec la peur, avec le traumatisme, mais vous devez y faire face de toutes les manières possibles. Avec la peur de la police, avec la peur de tout ce qui a à voir avec la police. Parce que comme quand tu viens du Mexique : il y a la police ! ils disent, et tu cours te cacher. »¹⁵⁹

Juan Manuel nous montre comment l'irrégularité est une façon de vivre le transit, mais aussi l'installation dans le pays de destination. Dans la même veine, José, qui à 24 ans a laissé ses proches au Salvador et vit depuis 2004 l'impossibilité d'une migration circulaire qui permet d'entretenir ses relations personnelles. Il explique comment les implications de l'irrégularité se répercutent au niveau personnel et familial :

« C'est une décision très forte parce que vous savez que vous n'allez pas revenir voir votre famille de sitôt, mais j'ai juste demandé à Dieu de m'accompagner et je me suis mis au travail et je suis venu [...] Difficile dans le sens de ne pas pouvoir voyager quand mon frère est mort, la mort de mon grand-père, difficile, parce que vous êtes impuissant et vous voulez être là avec votre famille et vous ne pouvez pas. Vous pouvez, mais vous savez que vous n'allez pas revenir en avion, n'est-ce pas ? Vous pouvez revenir, mais par voie terrestre. »¹⁶⁰

¹⁵⁹«Una aventura muy arriesgada, ni modo, prácticamente cuando venía yo aquí a América, venía un poco como, uno como inmigrante viene como con miedo, como con trauma, pero uno tiene que hacerle frente como sea. Con miedo a la policía, con miedo a cualquier cosa que tenga que ver con policía. Porque como cuando uno viene de México: “¡ahí están los policías!” decían. Y ya uno a correr a esconderse” (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

¹⁶⁰«Es una decisión bien fuerte porque sabe uno de que no va a regresar a ver su familia tan pronto, pero solamente que le pedí a Dios que me acompañara y manos a la obra y me vine [...] Difícil en el sentido de no poder viajar cuando la muerte de mi hermano, la muerte de mi abuelo, difícil porque uno se haya impotente y quiere estar allá con su familia y no puede. Si puedes ero sabes que ya no vas a regresar por avión, verdad, puedes regresar, pero ya un viaje ya por tierra” (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

5.1.1. Engager un *coyote* : agir contre l'irrégularité ?

Le passage du Mexique est ainsi marqué par les inégalités. Cependant, bien que tous les migrant.es irrégulier.es en sont concerné.es, chaque personne les affronte de manière différente. Payer un *coyote* est pour certains une manière d'éviter les conséquences de l'irrégularité. Cependant, pour ces migrant.es, l'irrégularité se manifeste et acquiert des caractéristiques uniques. Juan Manuel, Salvadorien qui a payé \$11 000 USD pour un *coyote* en 2015, explique sa perception des maîtres de la route et comment il affronte les conditions du passage :

« La vérité est que l'on est déjà conscient que l'on vient illégalement, on est conscient que dans les pays que l'on va traverser, on n'a pas de statut légal. Donc, au moins pour moi, j'étais mentalement conscient que beaucoup de mauvaises choses allaient se produire, ou pires que mauvaises. Vous êtes conscient qu'à tout moment vous allez perdre la vie ou que cela va se produire. Mais tous ceux d'entre nous qui voyagent arrivent avec la mentalité que soit nous passons, soit nous ne passons pas, soit nous mourons en chemin. Quand vous passez, vous devez accepter ce qui s'est passé parce que vous, personne ne vous a forcé, vous êtes venu ici vous-même. Bien sûr, on se demande pourquoi, cela ne devrait pas être difficile car on paie pour venir, mais comme vous le savez, tout le monde n'a pas la même façon de penser. Je vais vous dire quelque chose, il y a beaucoup de Mexicains qui sont des gens bien, je n'ai rien à dire, mais il y a d'autres Mexicains qui sont impliqués dans de mauvaises choses, peut-être que vous savez qu'ils sont des toxicomanes, qu'est-ce que j'en sais. Vous savez qu'ils vivent un mauvais moment en famille et qu'ils s'en prennent à qui que ce soit, mais ce n'est pas le cas de tous. »¹⁶¹

¹⁶¹«La verdad que uno ya viene consciente que viene ilegalmente, uno está consciente de que en los países que va a cruzar uno no tiene un estatus legal. Entonces uno, al menos yo, me mentalicé de que iban a pasar muchas cosas malas o peores de mala. Uno viene consciente de que en cualquier momento va a perder la vida o va a pasar. Eso ya solamente que a uno lo salva. Pero uno, todos los que viajamos ya venimos mentalizados o pasamos o no pasamos o nos morimos en el camino. Cuando uno pasa, uno tiene que aceptar lo que ha pasado porque uno mismo, nadie lo ha obligado a uno, uno mismo se ha venido. Claro, uno se pregunta porque no debería de ser difícil porque uno viene pagando, pero como usted sabe de qué no todas las personas tienen el mismo pensamiento. Yo le voy a decir una cosa, hay muchos mexicanos que son buena gente, buena gente, que yo no tengo nada qué decir, pero hay otros mexicanos que se dedican a lo malo, tal vez usted sabe que andan endrogados, que se yo. Usted sabe que andan en un mal momento familiar y se la desquitan con quien sea, pero no son todos» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

L'argent ne peut pas toujours garantir le bon déroulement du passage. Cependant il peut être un moyen d'éviter l'expulsion. Profitant de la corruption des autorités mexicaines, les coyotes forment les migrant.es à faire face aux contrôles migratoires par la corruption. Parfois, *el coyote* paie directement, comme explique Jaime, Salvadorien, 26 ans, qui a payé \$11 000 à son *coyote* en 2017 par l'intermédiaire de sa famille aux États-Unis :

« Ils venaient de l'avant du bus : "vous descendez, vous descendez, vous descendez, vous descendez, prenez votre sac à dos et descendez". Nous étions un total de 17-20 personnes qui sont descendues, ils disaient : 'qui est le responsable ? qui est la personne qui est responsable de vous ? qui avez-vous payé ?' Nous avions des instructions d'avant de ne pas dire qui nous avions payé, qui était responsable. Donc, à un certain moment, la même personne que nous avions payée les a approchés et leur a parlé et ils... ils se sont compris, mais ce n'est pas que j'ai dit "je l'ai payé, parlez avec lui". Je savais que la personne que j'avais payée était là aussi. Donc quoi qu'il arrive, il allait répondre, s'ils laissaient le bus, s'ils nous laissaient là et ne nous laissaient pas continuer sur la route, peu importe, rien de mauvais n'allait arriver, peu importe où nous devons rester, il allait répondre. »¹⁶²

Parfois *el coyote* donne juste assez d'argent aux migrant.es pour qu'ils et elles paient personnellement leur passage. Comme l'explique Mariana, Salvadorienne, 21 ans, qui a embauché un coyote en 2013 par l'intermédiaire des amis de son village :

« J'ai utilisé 200 pesos (8,51€), ce qui était ce que je devais payer comme obligation à la frontière de Reynosa, parce que je ne pouvais pas passer à cet endroit-là. Comme ils ne m'ont jamais arrêté en chemin, peut-être à cause de mon

¹⁶²«Ellos venían desde la parte del frente del bus: 'tú bájate, tú bájate, tú bájate, agarra tu mochila y bájate'. Éramos un total como de 17-20 personas que nos bajaron, ellos te decían: '¿quién es la persona que está a cargo? ¿quién está encargada de ti? ¿quién es la persona que está encargada de ti? ¿a quién le pagaste?' Nosotros teníamos instrucciones desde antes de no decir a quien le había, quién era el encargado, a quién le habíamos pagado nosotros, con quién nos habíamos entendido. Entonces, llegó un punto en el cual, la misma persona a quién nosotros le habíamos pagado se acercó a ellos y platico con ellos y los... se entendieron, pero no fue que yo le haya dicho "le pagué a él, entiéndanse con él". Yo sabía que la persona a quién yo le había pagado estaba ahí, también. Entonces cualquier cosa, él iba a responder, si nos dejan del bus, si nos dejan ahí y no nos hubiesen dejado seguir en el camino, cualquier, nada malo iba a pasar, nos tocara quedarnos, donde nos tocara quedarnos, él iba a responder" (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

apparence, parce que j'ai essayé d'éviter de porter des chemises à manches longues ou des vêtements sombres, pas de chaussures de tennis, ils ne m'ont donc pas arrêté, mais ce que j'ai fait, l'argent que j'avais, j'ai aidé mes compagnons parce que certains ont été arrêtés plus de trois fois et *el coyote* nous avait dit que nous devons garder 200 pesos pour payer à Reynosa [...] Ils sont montés dans le bus, nous ont demandé des papiers d'identité et comme nous ne les avons pas présentés, ils nous ont dit que nous devions descendre. Nous sommes descendus et nous sommes entrés dans un bureau et l'agent a commencé à dire que nous étions conscients que nous n'avions pas de carte d'identité et que nous étions sans papiers et qu'ils allaient passer des appels aux consulats respectifs de chaque pays pour les informer de notre situation parce que nous étions expulsés et qu'il n'y avait aucun moyen d'avancer. Puis il a dit qu'il pouvait faire une exception et qu'il allait nous faire payer 200 pesos chacun pour nous laisser passer. Nous avons tous donné les 200 pesos et ils nous ont laissé passer [...] C'était *immigration* mexicaine, il est allé trop loin avec moi, parce que quand je lui ai remis les 200 pesos et que je me suis retourné, il m'a donné une fessée. À l'époque, je ne pouvais rien faire et je n'ai rien dit parce que je n'étais pas vraiment en mesure de le faire. Vous savez que le Mexique est un pays très dangereux et que de nombreuses personnes ont des contacts avec toutes sortes de gangsters. J'étais donc également conscient que si je me battais ou me disputais avec quelqu'un, je courais le risque qu'aucun de mes collègues ne me défende et ne soit avec moi pour me soutenir [...] Beaucoup de colère et d'humiliation, il a juste fait ça et il souriait parce qu'il recevait de l'argent. Personne n'a rien dit. Je pense que j'étais consciente que je n'avais aucun droit, c'est vrai, mais le Mexique est très, très dirigé par la mafia, les autorités n'ont pas leur mot à dire là-bas, alors j'avais l'impression qu'il n'y avait personne pour me défendre ou quoi que ce soit. Lorsque cela s'est produit avec l'agent d'immigration, nous étions déjà à Reynosa, donc Reynosa était déjà à la frontière avec les États-Unis, c'était déjà proche, donc je pense que j'ai ressenti plus le besoin de traverser que de revenir. »¹⁶³

¹⁶³ “Utilicé 200 que fue lo que tuve que pagar por obligación en la frontera de Reynosa, porque de ahí ya no podía pasar y como en el transcurso del camino a mí nunca me bajaron, tal vez por la apariencia porque yo traté la manera de no venir vestida con camisas mangas largas o ropa oscura, no tenis. Entonces no me detuvieron pero, lo que sí hice, el dinero que yo tenía ayude a los compañeros porque hubieron algunos que los bajaron más de tres veces y nos habían dicho que teníamos que cuidar 200 pesos para llegar a Reynosa [...] Subieron al bus, nos pidieron identificaciones y cuando no presentamos, entonces nos dijeron que nos tenían que bajar, nos bajamos y entonces entramos a una oficina y el oficial empezó a decir de que

Si ce système profite de la corruption, comme dans l'exemple de Mariana, mais parfois, payer n'est pas suffisant et les migrant.es sont expulsés vers le Guatemala. Même dans cette situation les coyotes peuvent représenter un moyen de reprendre la mobilité et l'objectif migratoire. C'est le cas de Beatriz, Salvadorienne, 35 ans qui en 2016 se fait transporter avec ses filles par un coyote :

« Ce sont surtout les coyotes, ceux qui paient, sauf s'ils n'ont pas payé, ils vous enlèvent des bus. Ils m'ont fait sortir deux fois, deux fois ils m'ont gardé dehors pendant presque trois heures, comme ça, dehors avec eux, avec la police, et c'était très difficile. Ils m'ont demandé, ils ont commencé à me demander avec qui j'allais, qui était le guide, qui m'emmenait. La première chose que les coyotes vous disent, c'est que vous n'avez pas à dire de noms ou quoi que ce soit. Donc, vous dites : 'bon, je viens seule', 'mais si vous venez seule, pourquoi risquer de venir seule avec vos enfants ?'¹⁶⁴ Jusqu'à ce que quelqu'un d'autre arrive, et le guide qui vous emmène paie, alors il vous laisse partir. Parce que deux fois, ils m'ont renvoyé au Guatemala, mais de là, au Guatemala, ils m'attendaient déjà pour traverser à nouveau. Cette fois, ils ne m'ont pas arrêté. Je suis passé directement à

nosotros éramos conscientes de que no teníamos identificación y que éramos indocumentados y que ellos iban hacer llamadas a los consulados respectivos de cada país para informarles de nuestra situación porque estábamos deportados y no había manera de avanzar. Así nos empezaron a decir muchas cosas como para darnos miedo, luego, él dijo que podía hacer una excepción y que nos iba a cobrar 200 pesos a cada uno para dejarnos pasar. Todos dimos los 200 pesos y ya nos dejaron pasar [...] Era *inmigración* mexicana, conmigo se pasó, porque cuando yo le entregué los 200 pesos y me di la vuelta, él me dio una nalgada. En el momento yo no pude hacer nada y no dije nada porque la verdad no estaba en posición de hacerlo. Tú sabes que México es un país muy peligroso y muchas personas tienen contactos con todo tipo de mafiosos. Entonces, también era consciente de que, si yo me ponía a pelear o a discutir con alguien, corría el riesgo y lo más seguro era de que ninguno de los compañeros iba a defenderme e iba a estar conmigo por algo [...] Mucha cólera y humillación, él solamente hizo eso y él estaba sonriente porque estaba recibiendo dinero. Nadie dijo nada. Creo que era consciente de que no tenía ningún derecho, sí los tenía, pero México es un país muy, es gobernado por la mafia, ahí no tiene voz ni voto las autoridades, entonces, sentía que no había nadie que me pudiera defender ni nada. Cuando sucedió eso con el oficial de inmigración ya estábamos en Reynosa, entonces ya Reynosa es frontera con Estados Unidos, ya estaba cerca, entonces creo que sentía más la necesidad de querer cruzar que devolverme” (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

¹⁶⁴ Ce type de question, qui a inspiré cette étude, place les migrantes dans une position de vulnérabilité. Dans ce cas particulier, s'ajoute l'aspect de la maternité et de l'âge, caractéristiques qui les construisent en victimes dans un système hétéropatriarcal (Asakura & Torres Falcón, 2013 ; Rojas Weisner, 2017). Cependant, les mères, qui voyagent avec ou sans leurs enfants, ont d'autres façons de vivre le transit, une étape dans laquelle elles sont à la recherche d'une vie meilleure pour leurs enfants. Une discussion approfondie sur la maternité et la recomposition des relations mère-enfant dans le contexte de la migration est nécessaire.

travers. Je suis passé directement, ils ne m'ont pas fait descendre du bus ou autre, je suis passé directement. »¹⁶⁵

L'argent facilite ainsi le passage, mais aussi le rétablissement après un échec. Cependant l'argent n'en est qu'une des facettes. L'image (habits, comportements, postures) des migrant.es sont mobilisés afin de faire face au contrôle des migrations. C'est ainsi que Rolando, un jeune Salvadorien de 17 ans qui voyage avec son frère dans des véhicules privés, explique son expérience de l'irrégularité :

« Ce qui me fait le plus peur, ce sont les péages. Ils étaient au milieu de l'autoroute. Soudain, ils étaient comme ça au milieu de la route et ils ont demandé de l'argent pour le ticket ou je ne sais pas ce qu'ils ont facturé. Parfois il y avait des agents fédéraux qui vérifiaient et je pense qu'il y avait même des agents de la *migración* mexicaine. Et quand nous passions par-là, nous devions nous accroupir et faire semblant de dormir ou de nous cacher sous.... parce que c'était une voiture à quatre portes et nous devions nous allonger pour qu'ils ne remarquent pas que nous étions là. Ils m'ont même prêté une chemise et m'ont dit de porter une casquette. Ils m'ont dit de le mettre sur le côté comme, comme un type *cholo*¹⁶⁶, il a dit quelque chose comme ça. J'étais habillée totalement différemment au cas où... et pour faire semblant de dormir. Je faisais semblant de dormir et mon petit frère était couché sur mes genoux et un autre enfant, aussi, qui y allait. »¹⁶⁷

¹⁶⁵ « Más que todo ahí son los coyotes, los que pagan, entonces, medio ellos no han pagado, te bajan de los buses. A mí me bajaron dos veces, dos veces me tuvieron casi tres horas a fuera, así, afuera con ellos, con los policías y pues es algo bien difícil, bien bien difícil. Me preguntaban, empezaron a preguntarme que si con quién iba, que si quién era el guía, que si quién me llevaba. Lo primero que te dicen los coyotes, que no tenés que decir nombre ni nada. Entonces, pues uno dice: 'bueno, vengo sola', 'pero si vienes sola ¿por qué te arriesgas a venir sola con tus hijos?' Entonces, uno tiene que decir hasta que llega otro, el que llega ahí, el guía que te lleva, hasta que paga, entonces, te suelta. Porque dos veces me regresaron para Guatemala, pero de ahí de Guatemala, ya me estaban esperando otra vez para volverme a cruzar. Ya esa vez, esa otra vez ya no me pararon, ya no me bajaron ni nada. Ya fui directo. Ya pasé, ya no me bajaron del bus, ni nada, ya directo » (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

¹⁶⁶ « Personne d'origine mexicaine victime de discrimination en raison de son apparence, qui vit aux États-Unis ou dans les États mexicains de la frontière nord ; généralement caractérisée par son apparence indigène, notamment la couleur brune de sa peau et ses vêtements voyants, tels que des pantalons et des chemises très amples. » (El Colegio de México, 2022)

¹⁶⁷ « Lo que sí me da más miedo son las casetas, que en medio del *freeway* estaban. De repente estaban así en medio de la carretera y pedían dinero para el ticket o no sé qué es lo que cobran. Todo eso y a veces había ahí estaban los federales checando y creo que hasta le *migración* mexicana había. Y cuando pasábamos por ahí, nos tenían que agachar y hacernos los dormidos o nos escondíamos debajo de... porque era un carrito de 4 puertas y teníamos que acostarnos ahí para que no se fijaran que íbamos nosotros. Incluso me prestaron una camisa y me pusieron que me pusiera una gorra. Me dijeron que me lo pusiera de lado como, así como tipo cholo, dijo algo así. Iba totalmente vestido diferente por si... y que me hiciera el

Ce type de stratégie de contournement tire parti des similitudes physiques entre les Mexicains et les Centraméricains. Une façon unique d'intégrer dans l'égalité une personnes qui n'est pourtant pas considérée comme une personne à part entière par la loi et la société.

5.1.2. Passer en solo : irrégularité et précarité

Face à l'irrégularité, quelles solutions s'offrent aux migrant.es ayant moins de capital social et économique ? Dans une double exclusion économique et sociale, la précarité de voyager sans coyote, avec des ressources très limitées, augmente par rapport aux migrant.es accompagné.es d'un coyote. Ainsi, afin d'éviter les points de contrôle, les migrant.es préfèrent des transports moins chers et plus précaires. Le train est le moyen qui répond le mieux à ces exigences, mais il augmente l'incertitude du voyage. Antonio, Hondurien, 24 ans qui voyage avec ses amis, explique comment il perçoit cette incertitude :

« Légal vous êtes presque sûr à 100% et illégal vous savez que vous ne l'êtes pas. Parfois vous revenez vivant, parfois vous revenez mort dans votre pays. C'est une aventure dont vous ne savez pas comment vous reviendrez ou peut-être que vous ne reviendrez pas du tout, il y a beaucoup de choses que vous devez garder à l'esprit. Légal, vous savez que vous venez en bus et que vous avez tant de jours pour arriver à destination, alors que dans le train, vous ne le savez pas. Parfois, vous ne savez même pas où il est, vous ne savez rien de votre famille. »¹⁶⁸

Le discours d'Antonio montre comment cette incertitude touche l'aspect pratique de la migration mais aussi l'aspect émotionnel et personnel, même si ce ne sont ni les seules sources d'incertitude ni les seuls aspects de la vie en mouvement touchés par l'irrégularité. De plus, des *autorités de fait* s'établissent le long de cette route oubliée par

dormido. Yo hacia el dormido y mi hermanito se acostaba en mis piernas y otro niño, también, que iba” (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

¹⁶⁸ “Legal vienes casi 100% seguro y de ilegal, tú sabes que no, como puedes regresar vivo, regresas muerto a tu país. Haz de cuenta es una aventura que no sabes cómo regresaras o a lo mejor y no regresas, son muchas cosas que tienes que traerlo en la mente. Legal tú sabes que vienes en un autobús y tienes tantos días para llegar hasta un destino y en el tren, no. A veces no sabes ni por donde viene, no sabes nada de tu familia” (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

l'État. Armando, Hondurien, 22 ans qui voyage seul mais qui a rencontré des amis en cours de route, explique comment il s'est senti impuissant lorsque des criminels ont fait arrêter le train pour extorquer de l'argent :

« C'est comme un cauchemar, parce que vous montez dans le train, tout est normal, le problème c'est quand ils arrêtent le train et qu'il y a des assaillants ou quand ils tirent sur le train. Avec la *migración*, il n'y a pas de problème parce que vous savez que s'ils vous attrapent, vous rentrez dans votre pays. Ce que vous craignez le plus, ce sont les personnes qui volent le train, qui sont parfois les travailleurs du train eux-mêmes. Puis ils tirent, deux amis que je connaissais ont été abattus, l'un ici et l'autre ici (il désigne deux points en l'air), c'est ce qui est le plus dur. »¹⁶⁹

Ces expériences d'irrégularité permettent d'identifier qu'il existe des espaces et des acteurs qui sont enclins à favoriser des relations où l'irrégularité et la qualification d'étrangeté permet « d'euphémiser l'hostilité » (Puig, 2014, p. 64). Le corps semble alors en être le seul réceptacle.

5.2. Les espaces de la migration irrégulière

Les espaces et les acteurs de la route jouent un rôle primordial dans l'expérience de l'irrégularité. Nous proposons ici d'explorer ces deux aspects de la migration de transit. Les espaces géographiques de la migration irrégulière sont de plus en plus limités par l'irrégularité administrative : les zones les plus proches des frontières Sud et Nord, les routes principales, les installations de l'INM et les zones traversées par le train. Si les espaces de la migration irrégulière sont concrétisés dans les cartes d'itinéraire, qui remplissent la tâche importante d'identifier les espaces physiques de la mobilité, l'espace est également important pour l'analyse de la migration au niveau social. Selon José Luis Lezama (2002), l'espace physique est transformé par les relations humaines et explique ainsi le fonctionnement des sociétés. L'espace social est alors compris comme l'espace

¹⁶⁹ «Es que es como una pesadilla, porque te montas en el tren, todo normal, el problema es cuando los *buchan* del tren y están los asaltantes, luego le están disparando al tren, con *migración* no hay problema porque tú sabes si te agarran, vas pa' tu país. A lo que más le teme es a los que están asaltando el tren, que a veces son los mismos garroteros. Luego disparan, dos amigos que conocí, un balazo uno aquí y el otro aquí, eso es lo más que acaba» (Armando, entretien 7, 01 mars 2018).

créé par l'activité humaine. Ces espaces spécifiques apparaissent en réponse à des modes de vie spécifiques. Ils contiennent des structures institutionnelles et idéologiques composées d'un ensemble de symboles qui favorisent la reproduction sociale. En matière de migration, ces espaces sont fondamentaux pour comprendre la dynamique et la vie sociale des migrant.es. En outre, le contrôle accru des migrations dans les pays de transit a créé de nouveaux espaces d'analyse qui permettent de saisir les comportements spécifiques de la migration irrégulière. Il s'agit d'un processus double, dans lequel l'espace est construit par les personnes et les personnes sont déterminées par l'espace. En ce sens, l'espace est une réalité sociale mais aussi un outil analytique. Il s'agit d'une négociation constante entre les migrant.es et le nouvel environnement pour atteindre un objectif et donner un sens à leur migration (Van Houtum & Van Naerssen, 2002). Il est un support dans lequel s'inscrivent les relations sociales, à la fois objectivement et symboliquement. L'étude des trajectoires migrantes d'un point de vue sociologique conduit à considérer l'espace sous trois angles : l'espace comme scène physique, l'espace comme code culturel et l'espace comme influence sur la formation des réseaux d'interaction (Remy, 1998).

Willers (2016) définit le Mexique comme un « espace liminal de passage » qui englobe une suspension des droits formels des migrant.es, en raison de leur statut irrégulier, avec des effets matériels, symboliques et physiques qui limitent leur accès aux droits et à l'autonomie personnelle. En ce sens, les espaces de transit sont devenus des espaces de risque et d'incertitude violente pour les migrant.es. Pour Olivia Ruiz Marrujo (2001, p. 7), le risque en migration est défini comme « l'exposition à quelque chose ou quelqu'un qui peut nuire au projet migratoire ou à l'intégrité physique des migrant.es pendant le parcours migratoire ». Certains endroits le long de la route migratoire facilitent la convergence entre les migrant.es et les situations à risque. En plus, personne ne peut contrôler ce qui se passe pendant le voyage et la capacité stratégique est limitée pour les migrant.es qui ne peuvent pas prévoir les conditions du voyage (Brigden, 2015).

Leur intégration dans une dynamique de violence et de risque, sans parler de leur proximité avec une « économie irrégulière » caractérisée par la corruption, le vol et les coyotes, et leur exclusion de l'accès aux droits fondamentaux, témoigne d'un double processus : celui-ci à la fois reconnaît l'existence de ces personnes en tant que détenteurs d'argent ou d'intérêts économiques, mais cherche à ne pas les retenir sur le territoire ou à les faire disparaître en leur refusant l'accès à la justice, à la santé, au marché du travail, aux transports, etc. Ces processus témoignent de la dépossession à l'intérieur de ces espaces marqués par l'irrégularité qui conduit à la disparition des migrant.es. Bien que

ces expériences soient généralement associées à des espaces clandestins et éloignés, l'itinéraire des migrant.es est un va-et-vient entre les espaces publics et clandestins dans lesquels ils tentent de passer inaperçus. Ces espaces, qui fonctionnent comme des frontières internes, sont marqués par la clandestinité et servent également à définir les migrant.es.

L'expérience de ces risques, aussi systématique soit-elle, se reflète cependant différemment parmi les migrant.es. Le soutien économique familial structure les conditions matérielles de la migration et donc les expériences de transit. Les migrant.es se confrontent à l'espace de transit et le façonnent en fonction de leurs ressources et de leurs compétences, qui sont souvent déterminées dans le pays d'origine, faisant en ce sens du Mexique une extension de l'Amérique centrale. Une différence est établie entre ceux qui voyagent avec *coyote* et ceux qui voyagent seuls. Cependant, l'influence des ressources et des réseaux sociaux est considérablement réduite pendant le transit. Bien que la famille soit la première et la plus décisive des ressources mobilisées face au besoin (Baudelot, 2011), les capacités et les compétences individuelles sont mises à l'épreuve face au transit.

5.2.1. *Los coyotes* : obéir les maîtres de l'espace

Les coyotes sont des acteurs clés de la migration irrégulière. Pour ceux qui paient pour ce service, la migration consiste à être transporté d'un endroit à un autre. Certains lieux apparaissent régulièrement dans les récits et constituent une partie essentielle des trajectoires : la frontière entre le Mexique et le Guatemala, le Chiapas (Tapachula), Villahermosa, Mexico, Monterrey, Saltillo, Reynosa et la frontière entre le Mexique et les États-Unis (Annexe 3). Mariana, une Salvadorienne de 21 ans qui vit aux États-Unis depuis 2013, décrit ainsi le seul transit qu'elle a effectué au Mexique :

« Lorsque j'ai quitté le Salvador, nous avons pris un bus de Santa Rosa à San Salvador, puis un autre de San Salvador à Santa Ana, où nous avons passé la nuit. Le lendemain, nous sommes partis pour le Guatemala. Nous sommes restés au Guatemala pendant une semaine car nous avons été transférés au Mexique par groupes, et j'étais donc dans le deuxième groupe. Tout s'est bien passé du Salvador au Mexique. Quand nous sommes arrivés au Mexique, nous avons traversé le soir

et là, ils nous attendaient dans un minibus qui allait nous emmener dans la ville de Villahermosa. Donc, tout allait bien sur la route jusqu'à ce que nous devions descendre, parce qu'on leur a dit que devant nous, les indigènes bloquaient les rues, ils protestaient parce que, selon ce qu'ils nous ont dit, le gouvernement ne leur donnait pas une meilleure qualité de vie, il ne les soutenait pas, il ne leur donnait pas de bons emplois et tout ça. Donc, ils bloquaient les rues, nous devions descendre et contourner tout ça parce qu'ils nous disaient qu'ils pouvaient même nous kidnapper et faire quelque chose pour que le gouvernement les aide. C'est ainsi que nous avons marché pendant près d'une heure à travers des champs de maïs, jusqu'à ce que nous retrouvions le garçon qui nous avait fait monter dans le bus. Nous sommes arrivés à un endroit, je ne me souviens pas du nom mais c'était toujours une maison au Chiapas, une maison qui était proche de l'endroit où passe le train *La Bestia*, c'est ce qu'ils nous ont dit. Nous allions rester dans la maison, nous n'allions pas prendre le train, nous allions juste passer la nuit là-bas. Donc c'est comme ça que ça s'est passé, nous sommes arrivés à la maison, nous ne pouvions pas allumer les lumières ou quoi que ce soit, nous étions dans le noir, certains ont dormi sur le sol, d'autres ont dormi dans des hamacs. J'ai eu l'occasion de voir passer le train avec les gens sur le toit et c'était vraiment triste de voir ces gens comme ça. Puis, au petit matin, des taxis sont venus nous chercher, car ils allaient nous déposer à un hôtel. Ils sont venus nous chercher au petit matin, nous sommes arrivés à 6 ou 7 heures du matin dans un hôtel et là, nous avons passé deux nuits à attendre. Ils nous ont apporté de la nourriture et tout allait bien. Puis ils nous ont informés que nous allions prendre un bus de 24 heures jusqu'à la ville de Reynosa et ils nous ont donné de l'argent parce que, ils nous ont donné 600 pesos mexicains chacun parce qu'ils nous ont dit qu'en chemin nous allions trouver de nombreux postes de contrôle de la police et du gouvernement fédéral, qu'ils allaient monter dans le bus et qu'ils allaient nous demander des pièces d'identité mais comme nous n'avions pas de pièces d'identité mexicaines, alors cet argent servait à les payer pour qu'ils nous laissent traverser, continuer. Et c'est ainsi que nous cheminions sur la route, plusieurs de mes compagnons sont descendus plusieurs fois mais ils ont précisé que nous devions garder 200 pesos parce que lorsque nous sommes arrivés à Reynosa, il y a un pont frontalier dans la ville, parce que Reynosa est très proche des États-Unis, la ville de McAllen est proche de Reynosa, ils nous ont dit qu'une fois arrivés là-bas, ils allaient nous faire sortir

et que nous devons payer 200 pesos aux agents de l'immigration et ils nous ont dit qu'ils allaient essayer de nous faire chanter, de nous faire craindre qu'ils allaient nous expulser mais qu'à la fin, ils allaient nous demander les 200 pesos et c'est exactement ce qui s'est passé. Ensuite, nous avons traversé à Reynosa, puis d'autres personnes sont venues nous chercher et nous ont emmenés dans des maisons, où nous étions avec des Honduriens et des Guatémaltèques. En vérité, c'est là que je me suis sentie très triste, très déçue, quand je suis arrivée à la maison, ils étaient tous allongés sur le sol, je veux dire, il n'y avait rien. Cela m'a fait pleurer, j'ai pleuré pendant presque deux jours parce que je voulais retourner au Salvador. J'y suis restée un mois car les personnes chargées de nous faire traverser la rivière ne venaient que les week-ends et ils n'ont choisi que cinq personnes. J'ai donc dû attendre presque un mois pour pouvoir traverser. Au début, c'était assez triste d'être là dans la maison, c'était très décevant, mais avec les jours, je me suis adaptée et j'étais là, je me souviens qu'au mois de mars, nous étions en train de jouer, parce que j'ai appris à jouer aux cartes avec eux tous et nous partageons avec les autres personnes des autres pays et soudain, nous avons commencé à entendre beaucoup de coups de feu, parce que nous étions dans le territoire du cartel du Golfe et selon ce que nous avons compris, le cartel des *Zetas* à l'époque, je pense que c'est comme ça qu'ils s'appelaient, était entré dans leur territoire. Nous étions allongés sur le sol, les mains sur la tête, certains d'entre nous pleurant, d'autres priant Dieu pour que rien ne nous arrive, car nous étions presque au milieu des tirs croisés, pour ainsi dire. Ce sont les expériences que j'ai vécues lorsque j'étais au Mexique, je me souviens seulement qu'un hélicoptère passait et je me souviens qu'ils nous disaient que lorsque cet hélicoptère passait, nous devons nous cacher et ne pas regarder par les fenêtres pour qu'ils ne nous voient pas, parce qu'ils étaient les fédéraux et que s'ils venaient, ils nous arrêteraient et nous renverraient. »¹⁷⁰

¹⁷⁰ “Cuando salí de El Salvador tomamos un bus desde Santa Rosa hasta San Salvador, luego uno de San Salvador hasta Santa Ana, ahí pasamos la noche. Al día siguiente salimos para Guatemala, en Guatemala estuvimos una semana porque nos cruzaron a México por grupos entonces yo quedé en el segundo grupo. Todo estuvo bien desde El Salvador hasta México. Cuando llegamos a México, cruzamos en la tarde noche y ahí nos estaban esperando en un microbús que nos iban a llevar a la ciudad de Villahermosa. Entonces, todo estuvo bien en el camino hasta que llegó una parte donde nos tocó bajarnos, porque les informaron a ellos que más adelante estaban las personas indígenas, tenían las calles cerradas, estaban en protesta porque, según lo que nos dijeron, el gobierno no les daba una mejor calidad de vida, no los apoyaba, que no les daban buenos trabajos y todo eso. Entonces, ellos estaban bloqueando calles, nos tocó bajarnos y rodear todo eso porque nosotros también veníamos así, nos decían que hasta nos podían secuestrar y hacer algo para que el gobierno les ayudara. Entonces, así fue, caminamos casi una hora por unas milpas, hasta que

Mariana a passé 30 jours au Mexique, la plupart du temps dans la ville de Reynosa, où elle attendait de pouvoir franchir la frontière sud des États-Unis. Chaque personne vit des moments différents d'attente et d'avancement, ce qui lui fait vivre les espaces de manière différente. Toutefois, une généralité se fait jour : normalement, le passage par les pays d'Amérique centrale reste facile jusqu'à l'arrivée à la frontière entre le Guatemala et le Mexique. Cette frontière, décrite comme poreuse, est contrôlée par les coyotes grâce à un réseau de corruption entre les contrebandiers et les agents frontaliers. Dans ce cas, un temps d'attente initial, qui peut varier de quelques heures à une semaine, est nécessaire pour assurer le passage de la frontière. Jaime, jeune psychologue salvadorien qui n'a transité qu'une seule fois par le Mexique à l'âge de 26 ans, décrit cette situation comme un libre passage (« *paso libre* ») pour les *coyotes* qui contraste avec les politiques

volvimos a encontrarnos con el muchacho que nos traía en el microbús. Llegamos a un lugar, no recuerdo el nombre, pero era una casa siempre en Chiapas, una casa que estaba cerca de donde pasa el tren la Bestia, eso fue lo que nos dijeron. Nosotros nos íbamos a quedar en la casa, no íbamos a tomar el tren, solamente íbamos a pasar la noche ahí. Entonces, así fue, llegamos a la casa, no podíamos encender luces ni nada, estuvimos en lo oscuro, unos dormían en el suelo, otros dormíamos en hamacas. Tuve la experiencia de ver el tren que pasaba con las personas arriba y sí que da tristeza ver a esas personas así. Luego, en la madrugada, llegaron unos taxis por nosotros, porque nos iban a ir a dejar a un hotel. Nos recogieron en la madrugada, llegamos a las 7 o 6 de la mañana a un hotel y ahí pasamos dos noches esperando. Nos llevaban comida y todo estaba bien. Luego nos informaron que íbamos a tomar un bus de 24 horas hasta la ciudad de Reynosa y nos dieron dinero porque, nos dieron 600 pesos mexicanos a cada uno porque nos dijeron que en el camino íbamos a encontrar muchos de los retenes de la policía y federales, que iban a subir al bus y nos iban a pedir identificaciones, pero como nosotros no tenemos identificaciones mexicanas, entonces ese dinero para que nosotros les pagáramos a ellos y nos dejaran cruzar, seguir avanzando. Y así era como veníamos en el camino, varios de mis compañeros los bajaron muchas veces pero ellos nos especificaron que teníamos que guardar 200 pesos porque cuando llegáramos a Reynosa, ahí hay como un puente fronterizo de la ciudad, porque ya Reynosa está bien cerca con Estados Unidos, la ciudad de McAllen está cerca de Reynosa, entonces nos dijeron que al llegar ahí nos iban a bajar y que por obligación ahí teníamos que pagar 200 pesos a los oficiales de inmigración y nos dijeron que iba a tratar como de chantajearnos, meternos miedo que nos iban a deportar pero al final nos iban a pedir los 200 pesos y así fue exactamente como sucedió. Entonces luego cruzamos a Reynosa, luego llegaron otras personas por nosotros y nos llevaron a unas casas, donde estábamos juntos con hondureños y guatemaltecos. La verdad ahí fue donde yo sí me sentí bien triste, muy decepcionada, porque todo, cuando yo llegué a la casa, todos estaban tirados en el suelo, o sea, no había nada ahí. Eso me hizo llorar, lloré casi dos días porque yo me quería regresar para El Salvador. Ahí estuve un mes porque las personas que se encargan de cruzar la gente por el río solamente llegaban los fines de semana y solamente escogían a 5 personas. Entonces me tocó esperar casi un mes para poder cruzar. Al principio sí fue bastante triste estar ahí en la casa, fue bien decepcionante, pero con los días me adapté y ya estando ahí, me recuerdo que estando ahí en el mes de marzo estábamos jugando, porque aprendí a jugar naipes con todos ellos ahí y estábamos compartiendo con las otras personas de los otros países y de repente empezamos a escuchar muchos disparos, porque nosotros estábamos en territorio del Cártel del Golfo y según lo que nos dimos cuenta es que, los del Cártel de los Zetas, en ese entonces creo que así se llamaban, se habían metido al territorio de ellos. Entonces, eso fue cerca de donde nosotros estábamos y se armó una balacera que duró casi más de una hora y estuvimos tirados en el suelo, con las manos en la cabeza, llorando algunos, otros pidiéndole a Dios que no nos fuera a suceder nada porque estuvimos casi en medio del fuego cruzado, por decirlo así. Esas son las experiencias que yo tuve estando en México, solo recuerdo que pasaba un helicóptero y recuerdo que decían que cuando ese helicóptero pasaba que nos escondiéramos y no nos asomáramos a las ventanas para que no nos vieran, porque eran los federales y que, si ellos llegaban, ellos sí nos iban a detener y ellos sí nos iban a regresar” (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

migratoires restrictives et l'imaginaire collectif qui se crée aujourd'hui autour des frontières. Une fois au Mexique, certains endroits exigent un effort personnel de la part des migrant.es face au contrôle de la migration. Le sud du pays a connu la croissance des infrastructures de migration. Rolando, 17 ans, originaire du Salvador, se souvient de la seule fois où il a vu l'une des plus récentes infrastructures pour migrant.es à Villahermosa, dans l'État de Tabasco. Transporté avec son frère dans une voiture privée, il a dû quitter la protection de son guide pour contourner le poste de contrôle :

« À Villahermosa, je crois, il y a une sorte de douane, c'est la seule partie où j'ai dû marcher et courir parce qu'il y avait soi-disant la *migración* du Mexique à cette douane. Et cette douane était différente et nous devions courir dans l'herbe et nous devions marcher et sortir plus loin. Il fallait marcher environ 10 minutes pour rejoindre la voiture qui nous attendait et qu'ils ne nous remarquent pas. Ils ont dit que la *migración* était à l'intérieur et que, comme nous n'avions pas de papiers légaux, nous devions y aller à pied. »¹⁷¹

Ce type d'expériences qui relèvent du quotidien du voyage marque la mémoire des migrant.es avec les noms des villes qui encadrent ces expériences. Sur le territoire mexicain, les migrant.es circulent entre deux types d'espaces : le logement et le transport. Les deux encadrent leur mobilité et donnent lieu à des relations particulières résultant des actions des migrant.es et des acteurs de la route. Les premiers, les lieux qui servent d'hébergement, sont inclus dans le prix du voyage et ont davantage la fonction d'un lieu d'attente ou d'une escale logistique que celle d'un lieu de repos. Les migrant.es font souvent référence à ces lieux comme étant des « maisons », « maisons de famille » ou des « entrepôts » où « c'est calme, il n'y a pas d'incidents majeurs, tant que vous vous comportez bien, car si vous vous comportez mal, il y a une punition »¹⁷² - dit Juan Manuel, Salvadorien qui a visité au moins 3 de ces endroits en 2015. Les termes employés révèlent la diversité des lieux qui sont gérés par les guides eux-mêmes, par d'autres migrant.es ou

¹⁷¹«En Villahermosa, creo yo, hay como una aduana, esa fue la única parte donde tuve que caminar y correr porque supuestamente estaba *migración* ahí en México en esa aduana. Y esa aduana era diferente y tuvimos que correr por un monte y tuvimos que caminar y salir enfrente. Fueron como alrededor de 10 minutos caminando para que el carro nos esperara enfrente y así no se dieran cuenta porque no se sabía. Dijeron que estaba *migración* adentro y como también no teníamos como papeles legales y pues ahí tuvimos que caminar» (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

¹⁷²«Es tranquilo, no hay mayores incidencias, siempre y cuando uno se porte bien porque si uno se porta mal hay castigo» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

par des familles, ainsi que les relations particulières qu'ils impliquent entre occupants et gestionnaires. Leur dynamique repose sur une austérité des conditions, présente tout au long du voyage, et qui témoigne de la place précaire qu'occupent ces migrant.es sur le territoire. Cette forme de voyage réservée aux migrant.es irrégulier.es s'accompagne de l'obéissance envers les responsables. Revenons au récit de Mariana, 21 ans, originaire du Salvador, qui a passé un mois dans une maison à Reynosa, et qui décrit la vie quotidienne dans ce lieu :

« Ce sont les mêmes personnes qui travaillent entre elles, mais les maisons sont des maisons sans meubles, ce sont des maisons, elles n'ont absolument rien, dans celle du Chiapas, il y avait seulement quelques hamacs et une salle de bain. La même chose à Reynosa, nous n'avions qu'une cuisine et il y avait quelques assiettes et verres et quelques casseroles pour cuisiner, c'était tout. C'est triste, c'est ce qui m'a fait fondre en larmes parce que quand j'ai vu tous ces gens, c'était quelque chose que je n'avais vu qu'aux informations et quand je suis arrivée sur place et que j'ai vécu ça moi-même, ça m'a rendue très triste et je ne comprenais pas pourquoi je vivais ça aussi. Je sentais que je n'en avais pas vraiment besoin, mais j'étais là. C'est triste, à l'intérieur tous les gens sont inquiets et certains n'ont peut-être pas d'argent pour la nourriture. Nous étions mélangés avec des gens de différents pays, mais ce n'étaient pas les mêmes coyotes, donc certains d'entre eux étaient là sans nourriture, sans personne pour répondre d'eux et leur apporter ce dont ils avaient besoin [...] Vous vous réveillez et si vous avez l'opportunité et la chance, vous vous brossez les dents, sinon vous restez assis là où vous avez dormi, en attendant qu'ils vous apportent le petit-déjeuner. Le déjeuner, nous étions chargés de le préparer car nos guides se chargeaient d'aller au supermarché pour acheter de la nourriture. Il y avait des moments où nous, les femmes, cuisinions et les hommes aussi. Ensuite, il s'agit juste de s'asseoir et de parler à quelqu'un et c'est tout. Juste être là. Là où je dormais il n'y avait presque que des femmes, il nous avait laissées ensemble, donc normalement c'était presque uniquement avec elles. »¹⁷³

¹⁷³«Son las mismas personas que trabajan entre ellos, pero las casas son casas sin muebles, son casas, no tienen absolutamente nada, en la de Chiapas, solamente había unas hamacas y un baño. Igual en la de Reynosa, solamente teníamos una cocina y había unos cuantos platos y vasos y unas cacerolas, ollas para cocinar, eso era todo. De ahí todos estábamos en el suelo y así, solamente con las cosas que tu tenías, con lo que tu traías [...] Es triste eso fue lo que me hizo quebrarme en llanto porque cuando yo vi a todas las

Cette position déshumanisée fait que les migrant.es se sentent impuissants et piégés dans ces lieux. Reprenant le discours de Mariana, Salvadorienne ayant réalisé le transit en 2013 : « je me suis sentie désespérée parce que je voulais partir »¹⁷⁴, ou celui de José, Salvadorien, 24 ans ayant réalisé le transit en 2004 : « Je n'avais jamais été privé de ma liberté, pour ainsi dire. La première fois que j'ai été enfermé, j'ai passé mon anniversaire enfermé dans une chambre. Je n'avais jamais pensé que j'allais passer un anniversaire comme ça. Ce n'est pas que j'étais prisonnier, mais si. C'était étrange, je n'avais jamais été comme ça. »¹⁷⁵ Le sentiment d'impuissance et d'enfermement est un signe de l'abandon de l'autonomie afin de réaliser le transit vers le Nord. Cependant, si cette reddition est volontaire, la soumission et les conditions du voyage ne sont-elles pas également le produit des politiques migratoires actuelles ? Afin d'échapper aux contrôles migratoires, ces lieux sont marqués par le contrôle des corps et des activités des migrant.es. Ils laissent place cependant à des formes de résistance. Par les corps mais aussi par la spiritualité, comme l'explique Alberto, Salvadorien, 38 ans, ayant traversé deux fois le Mexique :

« À Monterrey, ils nous ont gardés pendant environ trois jours dans un endroit près du stade, parce que l'on entendait l'équipe du Monterrey y jouer. Il y avait un stade à proximité, ils nous ont y gardés pendant environ trois jours dans la maison d'une dame. Je ne peux pas dire que c'était bien parce que nous étions juste enfermés. Ils ne te laissaient pas sortir, parce qu'ils ont dit qu'il y avait beaucoup de forces de l'ordre, beaucoup de forces armées dans les rues, ont-ils dit. Nous

personas eso era algo que solo había visto por noticias y cuando yo llegué al lugar y lo estaba viviendo en carne propia me daba mucha tristeza y no entendía por qué yo estaba pasando por eso también. Sentía que en realidad no tenía la necesidad, pero ahí estaba. Es triste, adentro todas las personas están preocupadas y algunos tal vez no tienen dinero para comida. Estábamos revueltos con personas de varios países, pero no eran los mismos coyotes, entonces algunos estaban ahí sin comida, sin quién llegara a responder por ellos y llevarles lo necesario [...] Te despiertas y tienes la oportunidad y la suerte, te lavas los dientes, si no, solamente estás sentado ahí mismo donde dormiste, esperando hasta que te lleven el desayuno. El almuerzo, nosotros nos encargábamos de hacer el almuerzo porque nuestros guías se encargaban de ir al supermercado a comprar comida. Había veces que nosotras las mujeres cocinábamos y también los hombres cocinaban. Luego solamente es estar ahí sentado y platicar con alguien y ya. Solamente estar ahí. En donde estaba yo durmiendo había casi solo mujeres, nos había dejado juntas, entonces, normalmente casi solo con ellas” (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

¹⁷⁴“Solo me sentía desesperada porque ya quería irme” (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

¹⁷⁵“Nunca había estado privado de libertad por decirlo así. La primera vez que estuve encerrado, en el sentido de un cuarto, ahí pasé mi cumpleaños encerrado en un cuarto. Jamás pensé que yo iba a pasar un cumpleaños así, no era que estaba preso, pero sí, sí sentía raro que nunca había estado así” (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

n'avons jamais réussi, enfin moi, je n'ai jamais réussi à sortir de là, dehors. Juste enfermés, juste en silence, juste en train de prier Dieu que nous atteignions notre destination et que tout aille bien. »¹⁷⁶

Un match de football, mais aussi les restaurants, les autoroutes, les maisons familiales, les supermarchés, les stations d'autoroute, le métro, les taxis, sont des espaces qui témoignent des différences fondées sur la nationalité et le statut administratif. Les villes deviennent ainsi des espaces de contraste entre la vie quotidienne et les espaces réservés à la migration irrégulière. L'irrégularité et le contrôle marquent ces inégalités que l'on assume parfois en adhérant à un discours spirituel et religieux. Dans ce contexte, le transport entre différentes villes est également devenu un espace de migration qui reproduit une domination à l'endroit des migrant.es irrégulier.es. La précarité en est le premier signe : *el coyote* décide du type de véhicule à utiliser pour que ses clients restent cachés et, par sécurité, aucune explication n'est donnée aux migrant.es transporté.es. Reprenons le récit d'Alberto, qui a personnellement payé son coyote sans l'aide de sa famille en 2015 et qui décrit ainsi l'environnement dans lequel les déplacements ont lieu :

« Parfois, vous passez par des endroits que vous ne connaissez pas et on ne vous l'explique pas. Parfois, on peut penser que "je suis déjà près d'ici", mais peut-être que c'est loin. Cependant, ils vous disent que vous n'avez pas à poser de questions. Où suis-je et où vais-je ? Une seule fois, ils m'ont dit "nous sommes à Mexico et d'ici nous allons aller jusqu'à la frontière", mais de là, ils nous ont conduits dans une remorque jusqu'à la frontière et si je me souviens bien, il nous a fallu 18 à 20 heures, quelque chose comme ça, pour arriver à Reynosa. Mais à part ça, je ne savais presque rien : " nous allons traverser tel ou tel État, ou Oaxaca, ou tel ou tel autre, ici ou là ". Parce qu'ils ne vous l'expliquent pas, ils ne disent pas "nous sommes à tel endroit" ou "nous allons arriver à tel endroit". Ils disent simplement :

¹⁷⁶ « Ahí en Monterrey, nos tuvieron como unos tres días en un lugar cerca del estadio, porque se oía que ahí jugaba el Monterrey. Pero ahí estaba cerquita un estadio, ahí nos tuvieron como tres días en la casa de una señora ahí. No le puedo decir que bien porque no más solo encerrado ahí, puro encierro ahí. No lo dejaban salir pa fuera a uno, porque decían que había mucha autoridad, mucha fuerza armada ahí en las calles, decían. Nunca logramos, bueno yo, nunca logré poder salir de ahí, afuera, no más puro encerrado. Ahí no más tranquilo, no más pidiéndole a Dios que lleguemos a nuestro destino y pues todo bien » (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

seulement écoute l'appel et quand on dira 'baissez la tête', baissez la tête ! Quand on dira 'cours', cours ! et quand on dira 'mets-toi à terre', mets-toi à terre ! »¹⁷⁷

Une distance entre l'espace public –traditionnellement réservé aux flux migratoires irréguliers- et les migrant.es se produit à travers les transports et la maîtrise de la route par *el coyote*. Les centres d'hébergement, les voies ferrées, les espaces pour mendier qui caractérisent les migrations plus médiatiques comme *las caravanas* ou les migrant.es qui prennent le train sont remplacés par les logements, le transport et les voitures privées. Le transport est un élément crucial des espaces migratoires qui, dans le cas de la traversée avec un coyote, se caractérise par le devoir de « passer un peu à la dérobée, mais au milieu des gens. »¹⁷⁸ Même lorsque le transport est public, une distance protectrice est instaurée pour préserver un minimum de secret. Même lorsque l'on veut rester caché, il est nécessaire d'aller dans l'espace public. Si cet espace public fréquenté des transports n'est vu que comme lieu de passage et de non-engagement, il est en mesure d'offrir une normalité à ceux qui ne se sentent pas à leur place. Comme l'explique Mariana, Salvadorienne qui voyage en bus entre Villahermosa et Reynosa :

« Depuis la ville de Villahermosa, nous avons pris un bus pendant 24 heures, donc je n'ai pas eu l'occasion de voir d'autres endroits. Le bus s'arrête pour que nous puissions acheter de la nourriture et passe devant des restaurants fast-food ou des supermarchés, des *taquerias*, etc. Je suis descendue, presque tous les gens sont descendus, aussi dans ce bus des Mexicains sont venus avec nous et normalement, nous sommes descendus pour acheter. Je n'avais pas peur parce que là où ils s'arrêtaient, il y avait beaucoup de monde, on voyait que c'était comme un environnement où il y avait même des familles. C'était 24 heures mais je me

¹⁷⁷ “A veces, uno pasa por lugares que, como no conoce y ellos no le explican a uno, a veces uno puede pensar "yo aquí ya estoy cerca", pero talvez está lejos. Más sin embargo ellos le dicen a uno de que uno no tiene que andar preguntando nada. ¿Dónde estoy? y ¿por dónde voy? Legalmente yo casi no. Solamente una vez me dijeron "aquí estamos en el D.F. y luego de aquí vamos a subir para la frontera", pero desde ahí nos caminaron, así como en tráiler hasta la frontera y de lo que yo me acuerdo nos cruzaron como en unas 18-20 horas, algo así. Hasta Reynosa, pero de ahí yo casi no conocí o por tal parte "aquí vamos por tal estado o por Oaxaca, por fulano, por aquí, por allá" Porque ellos a uno no le explican, no le dicen " estamos en tal parte o vamos a llegar a tal parte". Ellos no más solo dicen de "no más atiendan el llamado, y cuando les digan 'bajen la cabeza', bajen la cabeza, cuando les digan 'corran', corran y cuando les digan 'tírense al suelo', tírense al suelo” (Alberto, entretien 2, 23 février 2020)

¹⁷⁸ “El viaje había sido como pasar un poco encubiertos, pero en medio de las personas” (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

souviens que je descendais plus la nuit que le jour, donc je ne voyais que des amis et des familles ensemble, donc je n'avais pas peur. »¹⁷⁹

Un contraste entre la vie quotidienne des habitants et des migrant.es est vécu dans les espaces de transit partagés. Même s'ils confèrent une certaine normalité aux migrant.es, les transports sont également le lieu de rapports et conditions difficiles à leur détriment. Comme l'explique Juan Manuel, Salvadorien, 25 ans, ayant traversé le Mexique une seule fois en fourgon :

« Ils nous avaient dit que nous allions voyager en bus et quand nous sommes arrivés, ils nous ont forcés à monter dans la camionnette, la remorque [...] Le premier voyage de Villahermosa à Mexico prend 24 heures, car il doit contourner les points de contrôle, les militaires et la police. Ils empruntent des rues qu'ils sont les seuls à connaître. Les vans ont un climatiseur, ils l'allument quand ils veulent et quand ils ne veulent pas, ils ne le font pas. Donc, on étouffe, c'est 24 heures comme ça, sans aller aux toilettes, sans manger et sans boire beaucoup d'eau parce que sinon, on a envie d'uriner là-dedans. Quand on va de Mexico à Reynosa, c'est 36 heures sans s'arrêter et 10 heures sans le thermostat, la chaleur pure. Ils ont mis 80 personnes dedans et tous les gens suffoquent parce qu'il n'y a plus d'oxygène. À mi-chemin du corps, vous n'avez plus d'oxygène vers le haut mais seulement vers le bas. Les gens s'allongent à plat ventre dans la camionnette pour respirer le peu d'oxygène qu'il y a sur le sol. Et les femmes enceintes y vont ! elles y vont avec tout, les enfants et tout ! [...] Je n'ai pas bien connu le Mexique, je n'ai connu que très peu Mexico parce que je me suis perdue, on s'est tous perdus et ils nous ont emmenés là dans des petites voitures, dans des petites voitures qui circulent là. Mais c'était la seule partie. À partir de là, comme ils ne te laissent pas sortir, tu ne le connais pas. À Villahermosa, encore moins, ils ne te laissent pas sortir. À Reynosa, la seule chose que tu sais, c'est qu'ils t'emmènent de la bodega à la rivière, c'est tout. Parce qu'ils vous mettent dans les voitures quand ils vont vous

¹⁷⁹«Desde la ciudad de Villahermosa tomamos un bus por 24 horas, entonces no tuve la oportunidad de conocer otros lugares. El bus para para que compremos comida pasa por restaurantes de comida rápida o supermercados, taquerías y así. Bajaba, bajaban casi todas las personas, también en ese bus venían personas mexicanas con nosotros y normal, nos bajábamos a comprar. No tenía miedo porque ellos donde ellos hacían la parada había muchas personas, se veía que eran como un ambiente en el que hasta las familias había. Fueron 24 horas, pero me recuerdo que yo me bajé más en la noche que en el día, entonces solo veía amistades, familias reunidas, entonces no me hacía sentir miedo» (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

chercher, mais ils vous jettent par terre ou vous couvrent, ils ne vous laissent pas sortir, ou ils vous mettent dans le coffre de la voiture pour que vous ne puissiez pas voir la rue ou l'adresse de cette localité au cas où tu t'échapperais et que la police les cherche.¹⁸⁰ »

L'hébergement et le transport reproduisent non seulement le pouvoir que les coyotes et les guides ont sur les migrant.es, mais aussi le moment fragile que représente le transit pour leur vie. Un moment en tension entre impuissance et la réalisation d'un rêve/projet de migration qui lie l'irrégularité et l'existence. Les villes y contribuent aussi en différenciant les migrant.es : Reynosa, par exemple, est une ville évitée par les migrant.es disposant de peu de ressources économiques et n'ayant pas de coyote, alors que les migrant.es qui ont payé un coyote transitent souvent par cette ville frontalière dominée par le crime organisé. Pour les premiers, entrer dans cette ville signifierait subir de violentes représailles, comme nous le verrons plus loin ; tandis que pour les seconds, cette ville est la porte d'entrée vers les États-Unis : « Chaque semaine, ils prenaient 5 personnes de chaque maison, car ils avaient plusieurs maisons. C'était comme ça, nous avions plus de 50 personnes dans cette maison et je ne sais pas comment ils faisaient, mais ils ne choisissaient que 5 personnes pour traverser le samedi ou le dimanche ». ¹⁸¹

Une fois de l'autre côté du Rio Bravo, la vie de la frontière sud des États-Unis représente un moment emblématique pour les personnes en provenance d'Amérique centrale. De nouveaux espaces s'ouvrent aux migrant.es (le fleuve, le désert, les centres de détention, le mur) avec de nouvelles significations (la faim, le froid, la fatigue extrême,

¹⁸⁰« A nosotros nos habían dicho que íbamos a viajar en buses y a la hora de llegada nos obligaron a meternos al furgón, la tráiler [...] El primer viaje que se hace de Villahermosa al D.F. son 24 horas, porque como tiene que ir rodeando garitas, tiene que ir rodeando los militares, los policías. Ellos se meten por calles que solo ellos conocen. Los furgones tienen un *thermo*, ellos cuando quieren lo encienden y cuando no, no. Entonces, uno se ahoga, son 24 horas así, sin ir al baño, sin comer y sin tomar mucha agua porque si no, le dan ganas de orinar ahí. Cuando el paso del D.F. a Reynosa son 36 horas sin parar y son 10 horas sin el thermo, pura calor. Ahí meten 80 personas y toda la gente se busca ahogar, porque ya no hay oxígeno, ya a mitad del cuerpo, usted ya no tiene oxígeno para arriba, sino que solo pa' bajo. La gente lo que hace es toda se tira boca abajo en el furgón a respirar prácticamente la cápita del suelo que hay de oxígeno. Y ahí van mujeres embarazadas, van de todo, niños y todo [...] No conocí mucho México, solo el D.F. si lo conocí un poco porque me perdí, nos perdimos todos y nos anduvieron ahí en unos carritos, en unos *vochitos* que andan ahí. Pero fue la única parte. De ahí, como no lo dejan salir a uno, no conoce. En Villahermosa, ahí menos, ahí no lo dejan salir a uno. En Reynosa, lo único que conoce uno es cuando lo sacan de lo que es la bodega pal río, no más. Porque a uno lo meten en los carros cuando lo van a recoger, pero lo tiran abajo o lo tapan, no lo dejan, o lo meten al baúl del carro a modo que usted no vea la calle o la dirección de esa colonia por si usted se les escapa y les echa la policía» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

¹⁸¹« Cada semana sacaban 5 personas de cada casa, porque ellos tenían varias casas. Era así, habíamos más de 50 personas en esa casa y no sé cómo hacían ellos, pero solamente escogían 5 para cruzar sábado o domingo» (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

la soif, les mauvais traitements). Comme l'explique Mariana, une Salvadorienne, dont le souvenir de la traversée de la frontière en 2013, alors qu'elle avait 21 ans, reste vivace :

« C'était une odyssee extraordinaire, parce qu'ils nous ont fait traverser (la frontière) à minuit, nous avons marché toute la matinée jusqu'à un endroit près d'une route principale où ils étaient censés nous récupérer. Mais en chemin, un des guides a fait tomber son portefeuille avec ses documents et il est tombé exactement dans une rue où seules les voitures officielles pouvaient passer. Donc, personne n'a remarqué, nous avons traversé et nous sommes arrivés là où ils allaient nous prendre, mais ils avaient déjà réalisé que nous étions là parce qu'ils ont commencé à nous suivre. Nous étions tous assis, je me souviens qu'ils étaient tous assis face à moi, mais dos à la route que nous avons empruntée et j'étais assise face à cette direction, lorsque nous avons entendu comme si quelqu'un marchait. L'un des guides était dans la rue à attendre la voiture et l'autre était avec nous et celui qui était avec nous a dit : "J'arrive, je vais voir ce qui se passe", mais en se retournant j'ai vu au loin le pantalon et la chaussure de l'officier. Alors je me suis levé et j'ai fait demi-tour pour le suivre, parce que sur le moment j'ai pensé que peut-être il ne savait pas, mais ensuite j'ai analysé et manifestement il savait déjà ce qui allait se passer et c'est pourquoi il s'enfuyait. Alors je me suis levée et retournée pour lui dire et il était déjà en train de courir. Alors je l'ai suivi, je ne sais même pas comment je l'ai rattrapé et il a commencé à me crier de retourner, de rester où j'étais et de repartir, de ne pas le suivre. Alors je lui ai dit à l'époque "tu m'as amenée ici, tu dois me faire sortir d'ici". Cela faisait environ une minute que l'hélicoptère de l'*immigration* tournait déjà en rond et lorsque nous avons fait demi-tour avec le gars, parce qu'il s'était arrêté et avait dit "ok, restez avec moi" et que nous étions en quelque sorte cachés derrière un buisson, nous avons commencé à voir qu'il y avait déjà trop d'officiers sur les lieux et ils ont tous commencé à courir. Il m'a dit "allons par-là" et à cet endroit il n'y avait pas de route, alors nous sommes venus, pour ainsi dire, ouvrir le chemin. Quand nous sommes arrivés à un endroit où nous ne pouvions pas passer parce que les branches étaient très fortes, très épaisses, nous avons dû ramper, je me souviens que je me suis écorché les mains, les coudes, je me souviens que j'avais des épines dans les mains et à ce moment-là il y avait déjà 4 ou 5 autres collègues avec nous qui pouvaient nous voir quand nous nous enfuyions. Et je me souviens que lorsque

je courais, un officier est passé à côté de moi mais il ne m'a pas arrêtée, leur cible était les hommes. J'ai continué à courir et c'est ainsi que nous avons couru jusqu'à la rue où il avait laissé tomber son portefeuille mais nous ne pouvions plus marcher là où nous avons traversé au début parce que c'était une rue sablonneuse à deux voies mais elle était divisée par une lagune, comme de l'eau au milieu, donc nous ne pouvions pas traverser facilement à l'autre bout. Nous avons dû sauter dans l'eau et je me souviens que je portais une veste et quand j'ai sauté dans l'eau, l'eau m'arrivait au cou et la veste devenait lourde et il était difficile d'avancer. Je ne sais pas comment je l'ai enlevée et je me sentais très fatiguée parce que pour sortir de là et traverser jusqu'à l'autre bout de la rue, c'était comme une montée, alors je me souviens que je pensais que j'allais rester là parce que je me sentais très fatiguée, mais j'y suis arrivée et nous avons couru tout le chemin que nous avons parcouru tôt le matin. Nous avons couru tout le chemin en une heure parce que l'hélicoptère nous poursuivait et ils nous tiraient dessus, je pense que c'étaient des balles en caoutchouc, mais on pouvait entendre les tirs. Puis j'ai senti une grande fatigue dans les jambes, elles ne me répondaient plus, alors je me souviens que je tombais. J'étais la première à courir devant et soudain j'étais la dernière et je tombais et je me relevais pour continuer à courir mais mes jambes ne voulaient pas et je tombais à nouveau. Jusqu'à ce qu'un type revienne et me relève, chaque fois que je tombais, il me relevait. Le guide que j'avais poursuivi en premier, il a vu et je ne sais pas pourquoi il s'est arrêté, mais nous nous sommes arrêtés et cachés et nous sommes restés là pendant presque deux heures jusqu'à ce que l'hélicoptère parte et aussi pour que je puisse me reposer et que nous puissions tous nous reposer. Puis nous avons marché jusqu'à la rivière et nous sommes restés là pendant environ deux heures, ils ont dit qu'ils allaient retraverser la rivière mais je n'avais pas le courage de le faire, parce que je sais nager mais je ne sais pas nager comme... Je pense que c'était très extrême donc je savais que je courais le risque de me noyer. La rivière était très large à cet endroit, alors je n'ai pas eu le courage. Il y avait une dame qui avait un téléphone portable et quand nous étions là, au bord de la rivière, le téléphone portable fonctionnait, elle avait un réseau. Je lui ai donc demandé de me le prêter parce qu'ils prenaient des décisions avec lesquelles je n'étais pas d'accord et je voulais communiquer avec quelqu'un de ma famille ici pour qu'il puisse me donner les meilleurs conseils parce qu'ils voulaient nous laisser là et que d'autres personnes dont nous ne savions pas qui elles étaient

viendraient nous chercher, des personnes avec lesquelles nos familles n'avaient pas eu affaire. À l'époque, j'avais peur et j'étais méfiante, je pensais, vous savez, avec le trafic d'êtres humains et tout ça. J'ai pensé à ces choses et je leur ai dit non, je n'allais pas aller avec eux. La dame m'a prêté son téléphone portable, j'ai dû lui payer 50 dollars pour l'emprunter et j'ai appelé, mes proches m'ont dit qu'étant là où j'étais, que je ne devais accepter aucune des propositions et que si je me souvenais de la route alors je devais y aller seule et que je devais être courageuse et me donner à *migración*, que c'était la bonne chose à faire car il y avait moins de chances que je meure. C'est ce que j'ai fait, j'y suis retournée. Ils ont décidé de retourner avec nous tous à cet endroit et ont commencé à passer des appels pour voir s'il y avait une chance qu'ils puissent venir nous chercher là-bas. Nous avons essayé de faire le voyage mais c'était pendant la journée, ils ne voulaient pas le faire mais finalement, comme nous étions tous déterminés, ils ont décidé de le faire de cette façon, de traverser pendant la journée et nous sommes arrivés au point où ils allaient nous prendre mais les officiers étaient déjà alertés que nous étions là parce qu'ils sont arrivés à nouveau mais à ce moment-là, je ne voulais pas courir, j'étais trop fatiguée, je ne voulais plus le faire, alors je suis restée là et je me souviens seulement que je leur ai dit de courir et que pendant qu'ils m'arrêtaient, ils avaient la possibilité d'aller un peu plus loin et je suis restée et ils sont partis. J'ai été détenue pendant deux nuits. C'est un peu frustrant parce que vous avez faim, vous craignez de ne pas savoir combien de temps vous allez rester en prison, je pensais que cela allait durer des mois et la seule chose qu'ils m'ont donnée à manger était une miche de pain avec une mortadelle glacée. J'étais là, j'avais très faim, c'est ce dont je me souviens. Ils ont seulement demandé des informations, ils voulaient seulement mes empreintes digitales. Je n'ai eu aucune friction personnelle avec aucun d'entre eux parce que j'ai essayé de rester en dehors de ça et seulement, je ne sais pas pourquoi ou comment, je ne suis restée que deux jours et ensuite ils nous ont déplacés vers différents centres de détention jusqu'à ce que nous arrivions dans un centre où ils m'ont dit que nous allions être libérés sur parole et j'ai seulement donné les informations de la famille qui allait me recevoir ici et ils étaient chargés de communiquer et d'acheter les billets de

bus parce qu'ils nous ont envoyées en bus du Texas vers les endroits où chacune d'entre nous allait. »¹⁸²

¹⁸² Fue una tremenda odisea, porque caminamos, nos cruzaron a la media noche, caminamos toda la madrugada hasta un lugar cerca de una carretera principal donde se suponía que nos iban a recoger. Pero en el camino a uno de los guías se le cayó su cartera con sus documentos y se le cayó exactamente en una calle donde solamente podían pasar carros de oficiales. Entonces, nadie se dio cuenta, cruzamos ahí y llegamos hasta donde nos iban a recoger, pero ellos ya se habían dado cuenta de que nosotros estábamos por ahí porque empezaron a seguirnos el paso. Estábamos todos sentados, me recuerdo que todos estaban sentados frente a mí, pero dando la espalda a el camino por donde habíamos recorrido y yo estaba sentada de frente hacia ahí, cuando escuchamos como si alguien caminaba. Uno de los guías estaba en la calle esperando el carro y el otro estaba con nosotros y el que estaba con nosotros dijo que: "ya vengo voy a ver qué pasa", pero en lo que él se dio la vuelta yo vi a lo lejos como el pantalón del oficial y el zapato. Entonces yo me levanté y me di la vuelta para seguirlo a él, porque en el momento pensé que tal vez él no sabía, pero luego analicé y obvio él ya sabía lo que iba a pasar y por eso él se estaba escapando. Entonces cuando yo me di la vuelta, yo solo me levanté y me di la vuelta a decirle a él y él ya iba corriendo. Entonces yo lo seguí, no sé ni como lo alcancé y él me empezaba a gritar que me regresara que me quedara donde estaba y que me regresara que no lo siguiera a él. Entonces yo le dije a él en el momento "tú me trajiste aquí, tú me tienes que sacar de aquí". Eso fue tal vez como en un minuto cuando ya estaba el helicóptero de *inmigración* dando vueltas y cuando nos dimos la vuelta con el muchacho, porque él se detuvo y me dijo 'ok, quédate conmigo' y nos quedamos como escondidos detrás de un matorral y empezamos a ver que ya todos los demás compañeros los estaban persiguiendo y ya había demasiados oficiales en el lugar, empezaron todos a correr. Él me dijo "vámonos por aquí" y en ese lugar no había camino, entonces nosotros veníamos como quien dice abriendo el camino. Llegados a un lugar donde ya no podíamos porque eran muy fuertes las ramas, muy gruesas, nos tocó como arrastrarnos, recuerdo que me raspé mis manos, codos, recuerdo que tenía espinas en las manos y en ese momento ya venían con nosotros como 4 más o 5 más que nos pudieron ver cuando veníamos escapándonos. Y me recuerdo que cuando yo corrí un oficial paso cerca de mí, pero no me detuvo a mí, el objetivo de ellos eran los hombres. Seguí corriendo y así fue, corrimos hasta la calle donde a él se le había caído la cartera, pero ya no podíamos caminar por donde habíamos cruzado al principio porque era una calle una calle de dos carriles de arena, pero estaba dividido por una laguna, como agua en medio, entonces no podíamos cruzar fácilmente al otro extremo. Nos tocó tirarnos por ahí y me recuerdo que yo traía una *jacket* y cuando yo me tiré al agua, el agua me llegaba hasta el cuello y la *jacket* se me volvió pesada y me costaba avanzar. No sé cómo me la quité y me sentía muy cansada porque para poder salir de ahí y cruzar al otro extremo de la calle era como una subida, entonces yo me recuerdo qué pensé que yo me iba quedar ahí porque yo me sentía muy cansada, pero logré y corrimos todo el trayecto que caminamos en la madrugada. Lo corrimos en una hora de regreso porque el helicóptero nos venía persiguiendo y venían disparando, considero que era balas de goma ero se escuchaban los disparos. Luego, ya me sentía muy cansada de mis piernas, ya no me respondían más, entonces me recuerdo que yo me caía. Yo era la primera que venía corriendo adelante y de pronto yo ya era la última y me caía y yo me paraba de nuevo para seguir corriendo, pero mis piernas no me daban, me volvía a caer. Hasta que un muchacho se regresó y él me venía levantando, cada vez que yo me caía, él me levantaba. El guía al que yo había perseguido primero, él vio y no sé por qué se detuvo, pero nos detuvimos y nos escondimos y ahí estuvimos casi como por dos horas hasta que el helicóptero se fuera y también para que yo descansara y todos descansáramos. Luego volvimos a caminar hasta el río y ahí estuvimos como por dos horas, ellos dijeron que se iban a cruzar el río de regreso, pero yo no tuve valor de hacerlo, porque sí sé nadar, pero no puedo nadar como... creo que era muy extremo entonces sabía que corría el riesgo de ahogarme. Esa zona el río era muy ancho, entonces yo no tenía valor. Había una señora que tenía un celular y cuando estábamos ahí en la orilla del río el celular le funcionó, tenía señal, entonces le pedí que me lo prestara porque ellos estaban tomando unas decisiones con las cuales yo no estaba muy de acuerdo y yo quería comunicarme con alguien de mi familia de acá para que ellos me dieran el mejor consejo porque ellos querían dejarnos ahí y nos iban a llegar a recogernos otras personas que no sabíamos quiénes eran, con personas con quien nuestras familias no habían hecho trato. En el momento yo tuve miedo y desconfianza, yo pensaba, tú sabes con lo de trata de personas y todo eso. Yo pensaba en esas cosas y yo les dije que no que yo no me iba ir con ellos. La señora me presto el celular, le tuve que pagar 50 dólares para que me lo prestara y llamé, mis familiares me dijeron que ya estando ahí donde estaba que no aceptara ninguna de las propuestas y que si yo me recordaba del camino entonces que yo me fuera sola y que tuviera valor y que me entregara a *inmigración*, que era lo más correcto porque había menos probabilidades de que yo muriera. Eso fue lo que hice, me regresé. Ellos decidieron volver con todos nosotros hasta ese lugar y comenzaron a hacer llamadas para ver si había alguna posibilidad de que pudieran ir por nosotros ahí. Intentamos hacer el recorrido pero era de

Il convient de noter que le passage de la frontière ne signifie pas la fin de l'odyssée. De nouveaux espaces, par exemple les centres de détention, sont là pour installer des relations de pouvoir asymétriques. Alors qu'à la fin de son « odyssée », Mariana ne passe que peu de temps dans le centre de détention américain, d'autres migrant.es y passent plusieurs semaines avant d'être expulsés ou libérés. Ces lieux impliquent également une dynamique sociale particulière pour ces migrant.es et ils encadrent des nouveaux rapports, notamment aux autorités, mais aussi des reconfigurations au sein de la famille. Le passage par les centres de détention américains implique souvent un transfert d'autorité du coyote vers les autorités américaines. Les migrant.es se trouvent dans un continuum de domination qui s'étend du Mexique aux États-Unis. Tous ces lieux peuvent laisser leur empreinte sur les migrant.es une fois arrivés à destination. Mainwaring et Brigden (2016) soulignent ainsi que le voyage reste dans l'esprit des migrant.es, mais aussi dans l'imaginaire collectif des sociétés d'accueil et d'origine. Beatriz, Salvadorienne, 35 ans, qui a émigré avec ses deux filles mineures pour échapper à la violence de son mari, a transité par le Mexique pendant 5 jours et est restée plusieurs semaines dans un centre de détention américain. Elle explique cette situation en termes de traumatisme pour sa fille qui doit consulter un psychologue après cette expérience ; de bracelet électronique qui la suit pendant 6 mois comme témoin physique du voyage effectué, ainsi que d'imaginaire construit autour du *chenil* qui décrit les conditions d'enfermement et rappelle le processus d'animalisation, mais aussi d'infantilisation, courant pendant le transit :

« Une fois que vous entrez dans les glacières, c'est un traitement dont vous n'avez aucune idée. Même le plus macho des hommes y pleure. Ce sont des pièces si froides que vous n'avez pas idée. Vous ne dormez pas parce qu'ils n'éteignent

día, ellos no querían pero al final como todos estábamos decididos, ellos decidieron hacerlo así, cruzar de día y llegamos hasta el punto donde nos iban a recoger pero como que ya los oficiales estaban alertados que estábamos ahí porque ellos llegaron de nuevo pero en ese momento yo ya no quise correr, estaba muy cansada ya no lo quise hacer, entonces me quedé ahí y solo recuerdo que les dije a ellos que corrieran y que mientras ellos me detenían a mí, ellos tenían la posibilidad de avanzar un poco más y yo me quedé y ellos se fueron. A mí me detuvieron, ahí estuve dos noches detenida. Es un poco frustrante porque tú tienes hambre, tienes miedo de no saber cuánto tiempo vas a estar en la cárcel, yo pensaba que iban a ser meses y pues lo único que me dieron de comer era pan de barra con una mortadela helada. Estuve ahí aguantando hambre, tenía mucha hambre es lo que recuerdo. Ellos solamente pedían la información, solamente querían las huellas, información. No tuve ningún roce personal con ninguno de ellos porque trate de mantenerme al margen y solamente, no sé ni porqué ni cómo pero solamente estuve dos días y luego nos movieron a diferentes centros de detención hasta que llegamos a uno donde me dijeron que íbamos a salir bajo palabra y solamente di la información de la familia que me iba a recibir acá y ellos se encargaron de comunicarse y de comprar los boletos del bus porque nos mandaron en buses desde Texas hasta los lugares donde cada una iba” (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

jamais les lumières, vous ne savez pas, c'est une pièce qui n'a rien, pas d'heure, pas d'horloge, rien. Pas même pour voir l'heure, pas même pour voir la lumière du jour. Vous ne savez pas quelle heure il est, ni quel jour nous sommes. Tu ne sais rien du tout. Il y a des chambres où l'on grelotte de froid, on vous donne seulement du papier d'aluminium pour vous border, avec ça vous vous bordez et vous dormez debout. Tu ne peux pas t'allonger sur le sol, parce qu'il n'y a pas de place pour toi. Dans une petite salle, nous avons deux cents personnes. Dans une petite pièce, ils vous mettent dedans. Jusqu'à ce que tu sois désespéré et qu'ils t'appellent pour aller signer ton expulsion. Ils ne m'ont jamais appelé et j'ai dit : "Ils devraient m'appeler pour signer". Je voulais partir, j'ai pleuré là-bas. Ils vous donnent une miche de pain avec du jambon et du jus de fruit pour une journée entière. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai laissé le mien aux filles, pour qu'elles puissent manger. C'est là que le traumatisme de ma petite fille, l'aînée, a commencé [...] J'ai vu des gens pleurer, des femmes pleurer, des femmes enceintes et j'ai dit : "Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ici ? J'ai passé quatre jours dans cette glacière. Ils m'ont appelé et m'ont dit que... Je pensais que j'allais signer, mais ce n'était pas le cas. Ensuite, quand vous entrez, ils remplissent tous les dossiers. Que vous avez commis un crime et que vous êtes... tout un tas de choses. Ils vous font parler au consulat du Salvador, le consulat vous dit que vous avez commis un crime grave, parce que vous avez voyagé illégalement. Ils m'ont envoyé dans un autre endroit, là-bas ils vous donnent des vêtements pour les filles, là dans cet endroit, ils l'appellent *las perreras* (les chenils). Ce sont des endroits qui ont des cages. Les mères sont séparées de leurs enfants, les enfants plus âgés sont séparés des plus jeunes. Mais il y avait de la nourriture, c'était différent. Je n'y suis restée qu'un jour. Le lendemain, ils m'ont renvoyée dans un autre endroit. J'y suis restée 15 jours, mais c'était comme une prison, mais ce n'était pas une prison. La vérité c'est que c'est une prison. Mais là-bas, ils ont donné des vêtements aux filles, ils leur ont fait des vaccins, en d'autres termes, c'était déjà différent, il y avait déjà une école. Il y avait des médecins, psychologues, des avocats, des juges de l'immigration, tout. C'était différent mais c'était toujours une prison, toujours une prison. De là, je suis allée voir un juge. Ils m'ont donné un *cas crédible*, c'est là qu'ils m'ont laissée sortir, mais avec un bracelet électronique. J'étais déjà dehors, mais ils surveillaient tout, je devais me présenter chaque semaine à la *migración* pour signer. Après six mois, ils ont enlevé le bracelet électronique à McAllen, au Texas, et de là, j'ai demandé

un transfert en Virginie. J'ai comparu devant les tribunaux ici en Virginie. C'est le processus que je suis en train de vivre en ce moment. J'ai déjà eu trois tribunaux, je demande l'asile. Donc, c'est là où nous en sommes, mais depuis qu'ils ont suspendu mon tribunal deux fois, parce que j'avais un tribunal aujourd'hui en janvier, ils l'ont suspendu parce que le gouvernement est fermé. Ils l'ont laissé pour le mois de mars, mais on ne peut pas savoir ce genre de choses. »¹⁸³

5.2.2. Passage en solo : maîtriser les espaces d'affaiblissement

Les services d'un coyote sont un luxe que tous les migrant.es ne peuvent se permettre de payer. Aussi, des milliers de migrant.es font cavalier seul, optant pour des moyens moins coûteux de faire le passage tout en restant clandestins. Contrairement à ceux qui voyagent avec un guide, ce type de migrant.es *en solo* prend les décisions concernant la logistique du passage. En matière de transport, par exemple. Saul,

¹⁸³ “Ya entrando a donde te llevan a las hieleras que le llaman, es un trato que no tienes una idea. Ahí hasta el más macho llora. Son unos cuartos fríos, fríos, fríos que no tienes una idea. Tú no duermes porque nunca apagan las luces, no sabes, es un cuarto que no tiene nada, nada, nada, ni hora, ni reloj, nada, nada, nada. Ni para ver la hora, ni para ver la luz del día. Tú no sabes que horas son, ni que día es. Tú no sabes nada. Son unos cuartos que tu tiemblas del frío, solo te dan unos papeles como de aluminio para arroparte, con eso tú te arropas y duermes parado. Ahí no te vas a acostar en el piso, porque no cabe uno. Si en un cuarto pequeño, nosotros, había docenas de personas. En un cuartito, ahí te meten. Hasta que te desesperas tú y te llaman para que vayas a firmar tu deportación. Nunca me llamaron y yo decía: "que me llamen para firmar". Yo me quería ir, yo lloraba ahí. Te dan un pan con jamón y un jugo para todo un día, es todo lo que te dan. Yo lo que hacía era que yo el mío lo dejaba para las niñas, para que las niñas comieran. Entonces, desde ahí empezó el trauma de la niña, de la mayor. Y veía que la gente lloraba, que las mujeres lloraban, mujeres embarazadas y yo decía: "Dios mío!", decía yo: "¿qué estoy haciendo aquí?". Pase 4 días en esa hielera. 4 días sin saber cuándo. Me llamaron y me dijeron que... yo pensé que ya iba a firmar, pero no. Entonces, cuando tú entras te llenan todos los expedientes. Que has cometido delito y que tú eres... y que montón de cosas. Te ponen a hablar con el consulado de El Salvador, el consulado te dice que has cometido un delito grave que, porque viajaste ilegalmente, un montón de cosas. Yo pasé 4 días ahí, después cuando me llamaron pensé que ya iba para firmar y no, me mandaron más para adentro. Me mandaron a otro lugar, ahí ya te dan ropa para las niñas, ahí en ese lugar, ahí le llaman "las perreras". Son lugares como que tienen jaulas, montón de jaulas. Que las mamás están a parte, los niños de edad están a parte y los otros de edad están a parte. Ahí sí me separaron de las niñas, ahí sí ya... pero había comida, ya era más diferente, había comida y ya ahí solo estuve un día. El siguiente día me mandaron más para adentro. Ahí sí ya estuve 15 días, pero era una, como una cárcel, pero no era cárcel. La verdad es una cárcel, porque sí es una cárcel. Pero ya ahí, les dieron ropa a las niñas, son médicos, las vacunaron, o sea, ya era más diferente, ya había escuela. Estuve 15 días, había psicólogos, abogados, ahí había jueces de migración, todo. Entonces, ahí estuve 15 días. Ya eran más diferente pero igual, era una cárcel, siempre una cárcel. Ya de ahí ya pasé con un juez de migración. Ya me dieron "caso creíble" porque di un caso, me dieron caso creíble, fue cuando me dieron salida, pero con grillete. Me pusieron un grillete en el pie, lo anduve por seis meses. Ya estaba fuera, pero ahí me monitoreaban todo, yo tenía que presentarme cada semana a *migración*. Para presentarme, ir a firmar que yo estaba ahí. Ya a los seis meses me quitaron el grillete. En McAllen, Texas y de ahí yo pedí traslado para Virginia. Entonces, ya me dieron el traslado para Virginia y ya es ahí donde yo me estaba presentando en la corte aquí en Virginia. Es el proceso que sigo ahorita. Ya tres cortes, estoy pidiendo asilo. Entonces, en eso estamos, pero como me suspendieron dos veces las cortes porque, ya tenía corte hoy en enero, me la suspendieron porque está cerrado el gobierno. Me la han dejado para marzo, pero en esas cosas uno no sabe” (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

Salvadorien, 34 ans, 4 fois en transit au Mexique, explique son raisonnement pour le choix de son moyen de transport ainsi : « si je viens en bus, c'est là que la *migración* vous rattrape, c'est plus difficile. C'est mieux dans le train, parce que pour *la migración*, ce n'est pas grand-chose, mais les bandits, c'est plus dangereux. Comme je l'ai dit, c'est une décision que vous prenez. »¹⁸⁴

Le train est le symbole de cette migration des sans-papiers, qui est composée par des sujets sociaux qui s'insèrent à la société de transit à travers les dangers et les espoirs de la route vers le Nord (Gardarsdottir, 2018). Le trajet en train implique la gratuité, la vitesse et la distance des autorités migratoires. Il a deux routes, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest du Mexique. Les migrant.es interrogés ont fait le voyage depuis l'État du Chiapas jusqu'à l'État de Nuevo León, où nous les avons rencontrés. Douze migrant.es ont pris le train pour traverser le Mexique, en le combinant avec d'autres moyens de transport comme la marche ou les transports publics urbains pour effectuer certains trajets.

Le train lui-même est devenu l'espace physique par excellence de la migration. Le train de marchandises, non adapté au transport de personnes, a été transformé par le flux migratoire en provenance d'Amérique centrale. En même temps, il transforme les migrant.es pendant leur passage, il est perceptible dans leurs pensées et leurs corps. Les longs voyages sans repos, les arrêts imprévus dans des endroits inhospitaliers, le manque de sommeil dû à la peur de tomber et l'incertitude sans fin provoquent des problèmes de santé tels que la perte de poids, les maladies respiratoires, les maladies d'estomac, la fièvre et les maux de tête, la déshydratation. C'est un lieu marqué par la pénurie, comme l'explique Antonio, Hondurien, 24 ans, qui tente de traverser le Mexique pour la cinquième fois : « vous arrivez dans le train et il n'y a pas de nourriture, il n'y a rien, et parfois le train est laissé en rade pendant 3-4 jours dans une chaîne de montagnes et où trouver de la nourriture ? »¹⁸⁵ Efraín, un Hondurien de 23 ans qui a déjà vécu aux États-Unis s'exprime dans le même sens :

« En chemin, nous avons eu faim pendant trois jours, sans manger, les moustiques nous piquaient, nous devions supporter le froid, tout [...] Je regardais mon corps,

¹⁸⁴«Si me vengo en autobús, ahí lo agarra la *migración* a uno, o sea, está más difícil pues, en el tren es mejor, por la *migración* no es mucho, pero los mañosos, es más peligroso. Como le digo es una decisión que uno toma» (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

¹⁸⁵«La deshidratación, ahí vienes en el tren y pues ahí no hay comida, no hay nada y a veces son hasta 3-4 días que el tren se queda ahí tirado por decir en una sierra y ¿dónde encuentras comida?» (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

avant j'étais plus gros, mes vêtements étaient trop serrés, même quand je suis arrivé ici, un pantalon que j'avais dans mon sac à dos, un short, je les ai mis et ils ne m'allaient pas comme au Honduras, j'ai perdu beaucoup de poids [...] Les trois jours sans nourriture et que nous avons passés sous une tempête toute la nuit et avec un fort froid étaient là vers Salto de Agua, jusqu'à ce que nous arrivions à Coatzacoalcos, Veracruz. Et parce que nous n'avions pas apporté de sacs ou de nylon pour pouvoir camper afin de ne pas être mouillés. Nous étions dans un train qui était utilisé pour la ferraille. Nous étions environ 60 sous la pluie, nous étions trempés, nos vêtements étaient mouillés, et nous endurions le froid, et l'un d'entre nous est même venu ici et c'était comme s'il voulait rester dur à cause du froid intense [...] À cause de la pluie et du froid que j'ai enduré, j'ai eu la grippe, c'était environ 10 jours, parce que nous avions des pilules pour tout ça, des médicaments, nous les prenions, même mon neveu est aussi venu ici qui pouvait à peine respirer, et je n'arrêtais pas de lui dire donnons tout ce que nous avons, ça va valoir le coup. »¹⁸⁶

Dans l'histoire d'Efraín, il est intéressant de voir que même dans des situations extrêmes, certaines personnes sont plus autonomes et organisées que d'autres, non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur le plan émotionnel. Il est remarquable de constater la motivation qu'Efraín essaye de susciter chez son neveu et qui le pousse à avancer sur cette route marquée par la souffrance. Pour certains migrant.es, comme Hugo, Hondurien de 18 ans qui est au Mexique pour la première fois, ces conditions, marquées par l'irrégularité et la précarité, créent une obligation de souffrir : « on a souffert pendant trois jours sans rien manger, parce qu'on ne voulait pas descendre du train pour qu'il ne

¹⁸⁶ “En el camino aguantamos hambre tres días, sin comer, los mosquitos lo venían picando a uno, aguantando frío, de todo [...] Me miro mi físico, venía más gordo, si la ropa, me quedaba socada, incluso cuando llegue aquí, un pantalón que traía en la mochila, un *short*, me lo puse y ya no me quedaba como me quedaba allá en Honduras, baje bastante de peso [...] Los tres días sin comer y que pasamos debajo de una tormenta toda una noche y con frío fuerte fue allá por Salto de Agua, allá por... hasta llegar a Coatzacoalcos, Veracruz. Y porque no traíamos ninguna bolsa o *nylon* para poder acampar pa' no mojarnos. Veníamos en una, como una paila del tren que echan chatarra ahí veníamos, veníamos aproximadamente, como unos 60, si ya, bajo la lluvia estábamos ahí mojados, la ropa y aguantando frío e, incluso uno ahí venía que ya se cómo que ya se quería quedar duro en la forma del fuerte frío que había [...] Por la lluvia y el frío que aguanté, me pegó gripa, fue como más o menos 10 días, porque como traíamos pastillas pa' todo eso, medicamento, ahí nosotros veníamos tomando, incluso mi sobrino también él venía que no podía ni respirar casi, y yo le venía diciendo echémosle ganas que esto va a valer la pena” (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

nous quitte pas. »¹⁸⁷ Toutefois, s'il y a obligation de souffrir en raison des conditions matérielles du voyage, certains migrant.es trouvent une marge d'adaptation en s'insérant dans des localités proches du trajet du train, comme l'explique Michel, un Hondurien âgé de 35 ans qui voyage avec sa femme :

« Les gens sont très gentils, si vous leur parlez, ils vous donnent toujours une bouteille d'eau, ils vous donnent un taco, mais parfois, même si vous avez de l'argent, vous ne pouvez pas l'acheter parce que, peut-être, vous venez en train et le train s'arrête tout en haut de la colline, là où il n'y a que des loups et pour aller dans une petite ville, vous devez marcher 15-20 kilomètres et pour marcher, il vous faut toute la nuit, toute la journée, parce que je l'ai fait moi-même. L'autre fois, nous sommes restés dans un endroit là-bas et le village était loin et nous sommes restés là vers neuf heures du matin et alors elle avait faim et j'avais toujours de l'argent : " J'arrive, je vais à l'épicerie " je lui ai dit et j'ai marché toute la journée et je suis arrivé dans l'après-midi avec la nourriture. Donc, c'est pour ça qu'on souffre, dans cette partie-là, mais s'il y a une petite ville à côté, on ne souffre pas, et si on voit aussi que je vais souffrir et que je viens dans le train, je suis descendu avec elle et je mange et j'attends là. Cela fait partie de soi, pourquoi vouloir y aller à toute vitesse ? Non, je descends, je mange, je me détends et j'attends l'autre. »¹⁸⁸

Le récit de Michel fait contraste avec celui d'Hugo. La différence d'âge cumulée avec la différence d'expérience de voyage (Michel voyage pour la troisième fois, alors qu'Hugo voyage pour la première fois), peut indiquer des différences dans la manière de vivre le train.

¹⁸⁷ "Sufrimos como tres días sin comer nada, porque no queríamos bajarnos del tren para que no nos deje" (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

¹⁸⁸ "La gente es muy gentil, siempre si tú le hablas te regalan, tu botellón de agua, te regalan tu taco, pero no es que a veces, aunque andes dinero, pero tú no lo puedes comprar porque, tal vez, vienes viajando en el tren y el tren se queda en el mero cerro, ahí donde no hay, pero solo lobos hay y para llegar a un pueblito tienes que caminar tus 15-20 kilómetros y para que los camines te llevas toda la noche, todo el día, porque ya lo hice yo. La otra vez nos quedamos en un lugar allá y estaba el pueblito bien lejos y nos quedamos como las nueve de la mañana y entonces le digo a ella pues tenía hambre pues y yo ando siempre andaba dinero, "ya vengo voy a la tiendita" y a caminar y caminar, caminé todo el día y llegué hasta en la tarde con la comida, fue un pedo que lo hallé. Entonces, por eso si sufre uno, en esa parte, pero si hay un pueblito cerca, no sufres y si viendo también que voy a sufrir y vengo en el tren, yo me he bajado con ella y como y me espero ahí. Es parte de uno mismo, ¿por qué querer venir a la carrera? No, yo me bajo y como y me relajo y espero el otro" (Michel, entretien 31, 08 avril 2018).

Parfois, de petits villages apparaissent sur les voies ferrées. Dans ces endroits, les migrant.es voient une opportunité de trouver de la nourriture, de mendier ou d'obtenir un travail rémunéré. Ces espaces se constituent comme le cadre des inégalités économiques, mais aussi des pratiques associées aux migrant.es, comme l'expliquent Hugo et Efraín, deux jeunes Honduriens voyageant séparément sans soutien financier de leur famille, Hugo accompagné de ses amis et Efraín de son neveu : « Lorsque le train s'arrête dans les gares, vous sortez pour regarder. Tu descends pour acheter si tu as de l'argent, si tu n'en as pas, tu demandes aux gens de te l'offrir »¹⁸⁹. Aussi, ces lieux sont en tension entre solidarité et froideur : « nous sommes allés dans plusieurs maisons, mais une seule nous a donné du fromage, des petits pains, une boisson. Parfois ils l'ont fait, parfois ils nous ont fermé les portes ».¹⁹⁰

La mendicité est devenue une pratique « naturelle » pour pouvoir manger, cependant que de nombreux migrant.es déclarent en avoir honte, affirmant même que la mendicité est la partie la plus difficile du voyage. Román, ancien informaticien qui quitte le Guatemala en 2018 pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, construit un discours pour affronter cette rupture avec lui-même. Il préfère acheter de la nourriture plutôt que de demander de l'argent ou quelque chose de gratuit. Le travailleur qu'il était ne se reconnaît pas dans le migrant qu'il est au moment de l'entretien : « je ne suis jamais allé jusqu'à leur demander directement, mais je leur disais que s'ils avaient une assiette de nourriture à me vendre, parce que j'avais toujours été gêné de mendier parce que cela n'avait jamais été mon habitude, et alors les mêmes personnes me disaient : "non, prends-la, je te la donne gratuitement" ».¹⁹¹

Dans ces rencontres, les migrant.es sont mis.es au défi et leurs fondements sont reconstruits ou reconsidérés sur la route vers le Nord. Le train joue un rôle important dans cette transformation physique et mentale en les privant de toute aide, compétence et espoir. L'argent, les vêtements, les amis, la mendicité et les lieux « oasis » sont des palliatifs qui se tarissent au fur et à mesure que le train avance. Comme l'explique Saúl, Salvadorien, 34 ans, qui est au Mexique pour la quatrième fois et reçoit une aide économique limitée de sa famille :

¹⁸⁹ “Cuando se detiene el tren en las estaciones pues, ahí sale uno a buscar. Se baja a comprar, si trae dinero; si no pues, pedir y que le regale la gente” (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

¹⁹⁰ “Fuimos a varias casas, pero solo ahí fue que nos dieron, nos dieron queso, nos dieron bolillos, nos dieron un fresco. Algunas veces sí, en otras nos cerraban las puertas” (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

¹⁹¹ “Nunca llegue directamente a pedirles así, sino que yo les decía de que si tenía un plato de comida que me vendiera, porque siempre había tenido pena pedir porque nunca había sido mi costumbre esa y de ahí la misma gente me decía: "no; tómalo, te lo regalo” (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

« La principale raison pour laquelle je n'y retournerais pas est que vous souffrez toujours en chemin, même si vous apportez de l'argent, ils le volent toujours, ou le froid, tout ça, le sommeil. C'est que vous souffrez toujours, tout le temps. Même si vous portez des vêtements, si vous montez dans le train et qu'il gèle, avec tout le fer du train, même si vous portez suffisamment de vêtements, vous ressentez toujours le froid qui vous arrive. Et il ne faut pas venir trop chargé parce que dans une course ou n'importe quoi d'autre on peut se faire attraper ou tomber, donc on apporte quelque chose qu'on peut plus ou moins déplacer rapidement, on ne peut pas venir non plus avec des grosses valises. »¹⁹²

Dans ce contexte de souffrance prolongée, les migrant.es deviennent des « experts de la géographie du train » en fin de parcours (Nieves Medina, 2017). Les villes ou villages les plus fréquemment cités sont, du Sud au Nord : Tapachula, Arriaga, Palenque, Salto de Agua, Ixtepec, Coatzacoalcos, Tierra Blanca, Orizaba, Mexico, Lechería, Saltillo et Monterrey. Ces villes sont gravées dans la mémoire des migrant.es grâce à une caractéristique ou un événement qui a marqué leur passage : le sud du pays est perçu comme violent en raison des vols et de la « migration » ; le centre est une zone de passage difficile, de transition, de changements climatiques, d'endroits reculés ; le Nord est caractérisé par la solidarité et l'attente, mais la frontière Nord est perçue comme dangereuse et infranchissable. Pour Nieves Medina (2017), cela crée une « géographie de la terreur » caractérisée par des relations de domination violente qui entravent le passage des Centraméricain.es. Loin des autorités et de l'opinion publique, les espaces traversés par la voie ferrée favorisent l'établissement de pouvoirs de fait et les activités criminelles dominent les espaces clandestins. Antonio, Hondurien, 24 ans qui voyage entre amis sans aide financière de sa famille, explique ainsi sa vision de l'augmentation de la criminalité dans le train :

¹⁹² “Lo más principal que no regresaría, es que siempre, siempre se sufre en el camino, aunque traiga dinero, siempre se lo roban o el frío, todo eso pues, el sueño. Es que siempre se aguanta todo el tiempo. Que, aunque ande ropa, si uno se pone a ir en el tren y lo helado y todo el hierro, aunque ande ropa bastante siempre se siente el frío que le pasa a uno. Y no puede venir muy maletado porque en una carrera o cualquier cosa de volada se lo agarran o se puede caer, así que uno trae algo que más o menos se pueda movilizar rápido, no puede venir con grandes maletones también” (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

« À partir de 2014, ce n'était plus la même chose dans les trains, lors du premier voyage, vous arriviez dans le train et c'était très calme. Après ça, ils couraient dans le train et voulaient que vous payiez une taxe pour monter dans le train, soi-disant les *Zetas*. Je n'ai pas eu à la payer, mais un cousin est venu avec moi et il l'a fait. Mais ils ont pris 300 dollars à mon cousin. Vous devez avoir un parent aux Etats-Unis, vous devez payer la caution et ensuite vous donnez une partie qui est à Coatzacoalcos et vous donnez une autre partie à Tierra Blanca, ou à Orizaba et c'est comme ça qu'ils vous laissent monter dans le train. Si vous montez dans le train et que vous n'avez pas payé, ils vous donnent un numéro de rapport, ils vous attendent là-bas, à la descente du train, et ils vous kidnappent ». ¹⁹³

Le train, qui est censé être un transport gratuit, a aussi un coût économique, physique et mental. Ces expériences éloignent une partie de la population migrante qui refuse de faire le voyage en train et tente sa chance aux contrôles migratoires en prenant les transports publics, comme l'explique Aura María, Hondurienne de 21 ans qui voyage avec son fils de 4 ans pour la première fois au Mexique : « ce qui me fait peur, c'est de monter dans le train avec mon fils. Ça me fait peur. Je ferais mieux de venir en bus, j'ai demandé de l'argent parce que je ne pouvais pas venir en train à cause de mon fils. Je n'ai jamais été dans un train avant, mon fils glisse et se tue et.... donc non ! » ¹⁹⁴

Comment d'autres acceptent-ils ces conditions de passage ? Les expériences éprouvantes conduisent au développement d'une force physique et d'une préparation mentale fondée sur des ancrages religieux qui permettent aux migrant.es d'endurer, d'avancer et de continuer vers le Nord. Face à la maladie, Hugo mobilise la religion pour faire face à des situations plus graves : « j'ai d'abord pensé à Dieu pour que quelque chose d'autre ne m'arrive pas, on peut avoir une fièvre qui n'est pas si grave, mais si elle s'aggrave, non » ¹⁹⁵. Marcela s'y remet pour faire face à la faim : « j'ai juste demandé à

¹⁹³«A partir del 2014, en los trenes ya no era lo mismo, en el primer viaje venía en el tren y venía muy tranquilo. Ya luego, ya te correteaban en el tren querían que pagaras cuota por subirte al tren, supuestamente, los Zetas. A mí no me tocó pagarla, pero venía un primo conmigo y sí. Pero a mi primo sí, 300 dólares le quitaron. Tienes que tener un familiar en Estados Unidos, tienes que pagar, el depositar y ya luego das una parte que es en Coatzacoalcos y das otra parte en Tierra Blanca, o en Orizaba y así es como te dejan pasar en el tren. Si vas en el tren y no has pagado, como que te dan un número de reporte, te están esperando allá y te secuestran” (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

¹⁹⁴“Lo que si me da miedo es montarme en el tren con mi hijo. Eso si me da miedo. Mejor me vine en autobús, pedí dinero porque no podía venirme así en tren porque mi hijo. Nunca me he trepado a un tren, mi hijo se me desliza se me mata y.... entonces no” (Aura María, entretien 8, 07 mai, 2018).

¹⁹⁵“Pensaba primero en Dios que no me pasara algo más, que una fiebre que no sea tan grave pues uno puede, pero si ya se empeora más, ahí si no” (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

Dieu de nous donner quelque chose, parce que parfois il y a des dames qui nous font des cadeaux, des dames qui sont bénévoles, parfois nous n'avons pas apporté de nourriture et elles nous ont donné quelque chose. [...] Je n'avais jamais vécu quelque chose comme ça avant, mais Dieu vous donne toujours de la force. »¹⁹⁶

Il n'est donc pas surprenant que ce soit l'initiative chrétienne qui ouvre des espaces dédiés aux migrant.es afin d'atténuer les souffrances du transit. Les migrant.es sans coyotes s'arrêtent souvent dans ces maisons ou abris pour se reposer, faire une pause et récupérer. Tous les migrant.es interrogé.es ont visité l'un de ces lieux. Leur avis sur ces refuges est généralement positif, comme l'exprime Michel, Hondurien que j'ai rencontré à Casa Indi à Monterrey avec sa femme :

« Je peux me sentir en sécurité ici où je suis avec vous, je peux me sentir en sécurité dans une église catholique, une église évangélique qui veulent vous soutenir, qui vous aide, qui ne vous regarde pas avec indifférence. C'est comme ici, ils te donnent ta petite assiette de nourriture, ils te donnent ton déjeuner, tu manges. Si tu veux prendre un bain, tu prends un bain ; si tu veux des chaussures, ils peuvent aussi te les offrir. »¹⁹⁷

Il existe différentes manières d'atteindre ces lieux de refuge. Une expérience de voyage antérieure, les groupes Beta du gouvernement mexicain, mais aussi des amis et des habitants peuvent orienter les migrant.es vers ces lieux. Les centres fonctionnent différemment, certains limitent le séjour à trois nuits, d'autres ne le limitent pas du tout. Ils peuvent offrir ou non des services médicaux, juridiques, psychologiques, d'hébergement, de nourriture. Les lieux d'hébergement, importants le long de la route, revêtent une importance particulière dans le Nord du pays. La frontière crée des zones d'attente dans les villes situées immédiatement au sud de la région frontalière. Gustavo, Hondurien de 33 ans, attend depuis 3 ans et s'est installé à Monterrey où il a trouvé un travail rémunéré dans le refuge en attendant de pouvoir se rendre aux États-Unis :

¹⁹⁶ “Yo solo le pedía a Dios que nos pusiera algo, porque a veces hay señoras que le regalan a uno, señoras voluntarias, a veces no traíamos comida y ahí nos regalaban. [...] Nunca había pasado cosas así, pero Dios siempre le da fuerzas a uno” (Marcela, entretien 27, 08 avril 2018).

¹⁹⁷ “Lo más difícil para mí: tener que rodear lados, andarse escondiendo de algo que uno no ha hecho nada, en mi criterio. Pero como las leyes así son, hay que respetarlas, yo respeto eso, no me opongo, pero de que me sienta seguro, no. Me puedo sentir seguro aquí donde estoy con ustedes, me puedo sentir seguro en una iglesia católica, una iglesia evangélica que sí quieran apoyar te ayuda, no te miran con indiferencia. Es como aquí, te dan tu platito de comida, te dan tu lunch, comes. Si quieres bañarte, te bañas; si quieres zapatos, también te pueden regalar” (Michel, entretien 31, 08 avril 2018).

« Parfois tu es triste, tu as l'impression que le soleil ne brille pas sur toi, mais non, ce n'est pas ton heure, c'est l'heure de Dieu et je crois que pour moi tout est patience. C'est-à-dire que rien ne va plus aux courses. Mon père m'a toujours appris quelque chose qu'il avait l'habitude de dire : "toujours lentement, mais avec une bonne écriture, la suffocation amène la fatigue". Ça fait trois ans que je suis ici, il y a des gars qui disent "j'ai déjà eu deux semaines !" Je leur dis : "deux semaines ! Je les ai faites en dormant dans un lit" »¹⁹⁸.

Cette attente se transforme en une force qui permet de résister. Le danger de la frontière et la peur qu'elle représente pour ceux qui traversent le pays seuls stoppent l'espoir de la population migrante qui associe cette région aux *Zetas* et à la police des frontières. Saúl et Román, qui se trouvent à Monterrey, à deux heures de la frontière sud des États-Unis, décident de rester ou de rentrer chez eux car le passage de la frontière semble impossible. Saúl se demande : « Comment vais-je partir, si je suis retenu par la *migración* de l'autre côté ? Sinon, les *Zetas* sont là aussi sur la rivière, tu ne peux pas traverser par toi-même »¹⁹⁹. Román décide de rester au Mexique : « Je vais m'installer ici au Mexique et je vais emmener ma famille avec moi. Parce que c'est dur là-bas, tant avec la *migración* qu'avec les *Zetas*, un groupe de trafiquants de drogue, et beaucoup de mes camarades ont été battus, et la vérité est que tout cela a enlevé mon intention d'aller là-bas »²⁰⁰. Si les risques de la frontière sont souvent assumés et endurés comme le prix individuel à payer, il existe certaines violences qui ne sont pas assumées comme un élément constitutif du transit, notamment les violences qui visent la domination par l'annihilation de l'humanité et de la personne. Même si, ces personnes subissent une « routinisation de la violence » (Laacher, 2010) ou euphémisation de l'hostilité (Puig, 2014) et du risque, et ce depuis le pays d'origine.

¹⁹⁸« Por ratos si te agüitas, sientes que ya el sol no te da, pero n'ombre, esto no es de tu tiempo, es del tiempo de Dios y yo creo que para mí todo es paciencia. O sea, a las carreras nada te sale bien, mi apá a mí siempre me enseño algo que decía él: "siempre despacio, pero buena letra, el sofoco trae cansancio". Ya llevo tres años, hay chavos que: "ya tengo dos semanas!". Les digo: "n'ombre, dos semanas! durmiendo me las hago en una cama" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

¹⁹⁹ « ¿Cómo me voy a ir, si yo solo a quedar allá a *migración* al otro lado? Si no, los *Zetas* ahí en el río hay también, no se puede cruzar por uno solo » (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

²⁰⁰ « Ya me voy a establecer aquí en México y me voy a traer a mi familia. Porque esta dura la pasada para allá tanto con *migración*, como con los *Zetas*, grupo narcotraficante y han venido muchos compañeros golpeados y la verdad todo eso ya me ha quitado la intención para allá » (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

Bien que beaucoup d'entre elles étaient destinées à ne pas passer en raison de leurs conditions de départ, elles ont réussi à avancer suffisamment loin pour atteindre une distance de 174 km de la frontière américaine. L'agir de ces migrant.es redéfinit la notion de « sélection » du plus fort (Castillo, 1999 ; Feldmann & Durand, 2008). Pendant le transit, la force n'est pas physique, ni économique pour ceux qui voyagent en train ou en bus sans guide. Autres facteurs interviennent, comme la résilience, qui prend la forme d'une normalisation, « parce que tu as déjà vécu tellement de choses que ça ne te fait plus rien »²⁰¹. Les migrant.es montrent également une capacité à accepter ce qui se passe et à poursuivre leur voyage. Du moins ceux qui arrivent à Monterrey ou plus au Nord. Pour eux, le plus important est d'aller de l'avant, quoi qu'il arrive. Ils savent que ce ne sont pas les meilleures conditions, mais ils acceptent leur voyage, le laissent en arrière afin de poursuivre la route vers les États-Unis.

Les traces du transit sur les corps des migrant.es n'étant pas exclusives au voyage en train, nous définissons l'espace de transit comme un espace migratoire capable de retirer aux migrant.es leurs ressources ou leurs avantages relatifs. Le corps est des plus touchés. La force mentale est également mise à l'épreuve sur la route migratoire. Son épuisement fait que certains envisagent même d'abandonner ou de renoncer à l'aventure migratoire. Les plus défavorisés verront leurs maigres ressources détruites plus rapidement que ceux qui peuvent se permettre de dépenser plus d'argent, car l'espace de transit est un espace marqué par les inégalités ; où les personnes qui voyagent sans passeur sont généralement dans une position plus défavorable, à la fois au départ et pendant le transit au Mexique. Dans ce processus d'affaiblissement, la religion revient alors à chaque moment d'épreuve et donne cohérence au récit du projet migratoire. La plupart des migrant.es - indépendamment de leur itinéraire ou de leur mode de transport - développent des compétences similaires face à un espace caractérisé par la structuration de pouvoirs criminels qui donnent lieu à des relations de domination violentes. Cependant, cette « compétence spirituelle » n'est pas capable de transformer l'espace au point de donner corps à une liberté face au contrôle migratoire. Les actions des migrant.es rompent rarement avec le monde qui les opprime. Ainsi, une extension de la sphère de domination des pays d'immigration se développe dans les pays de transit au-delà des frontières, réaffirmant le pouvoir de la souveraineté nationale (Lezama, 2002).

²⁰¹ «Porque ya has pasado tanto que ya no te hace» (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

5.3. Les acteurs de la route migratoire : entre violence et solidarité

Les espaces de migration irrégulière sont des lieux physiques et sociaux souvent décrits comme des espaces d'exclusion, propices au développement de stratégies d'adaptation et de contestation. Dans ce contexte dichotomique qui met face à face les figures de la victime et de l'acteur, l'espace de transit donne lieu à un processus de sélection des migrant.es qui bénéficient des interactions et relations sociales qui s'y déroulent. Ces relations interpersonnelles sont déterminées par le contexte social et la position que l'individu y occupe (Garrau, 2018). Les espaces sociaux abritent et développent des liens particuliers entre différents acteurs. Dans ces lieux, la routinisation de l'activité sociale reproduit les relations sociales et les modèles de comportement qui structurent l'intégration des différents groupes dans la société (Lezama, 2002).

Dans un contexte migratoire marqué par l'irrégularité, la frontière acquiert une importance primordiale dans la construction de l'Autre : celui qui contourne la loi migratoire est renvoyé à une position de sous-humanité. Les relations de pouvoir et les normes empêchent l'accès des Centraméricain.es aux conditions minimales de survie et aux droits fondamentaux, structurant ainsi l'altérité par l'indifférence et les expressions désobligeantes qui empêchent la perception des Centraméricain.es comme égaux, ayant des besoins, vulnérables ou sujet de droits. À un niveau superficiel, cette altérité est perçue par les migrant.es au travers de différences culturelles, linguistiques, physiques, économiques, gastronomiques, etc. À un niveau plus profond, elle est vécue soit dans l'hospitalité (comme une richesse), ou dans l'hostilité (comme le rejet d'un récit autre). La vulnérabilité est ainsi intensifiée par cette altérité « centraméricaine » qui conditionne le traitement des ressortissants de cette région et affecte leur accès à la capacité de faire entendre leur voix.

5.3.1. Être Centraméricain.e au Mexique

Sur la route migratoire, la frontière est présente dans les rapports à autrui (Vidal, 2008). L'altérité - la définition du national et de l'étranger - est un facteur déterminant dans les interactions entre locaux et étrangers. Des éléments culturels divers affichent l'identité des migrant.es et les exposent à des interprétations différentes : parfois d'intégration, parfois de rejet. Si les migrant.es ne peuvent pas contrôler la manière dont

les personnes agissent à leur égard, ils peuvent vivre cette altérité parfois débilite de différentes manières. Alberto, Salvadorien, 38 ans, qui a traversé le Mexique pour la deuxième fois en 2015 avec un coyote, explique ainsi les expériences du transit, marquées par son extranéité :

« Si vous n'êtes pas du pays, vous arrivez parfois dans des endroits où l'on ne vous traite pas bien, et parfois dans des endroits où on vous traite bien. Puisque vous avez déjà payé votre nourriture, vous ne souffrez pas trop pour cela, mais parfois vous souffrez de mauvais traitements. Parfois, il y a des gens qui vous traitent mal parce qu'ils remarquent que vous n'êtes pas du pays. Peut-être qu'ils ne vous traitent pas mal, mais ils vous regardent mal. Mais à d'autres égards, vous rencontrez des gens très bien qui ne vous traitent pas mal et qui essaient de vous aider. On souffre dans certains aspects et on éprouve du plaisir dans d'autres, parce que on vient dans un pays qu'on ne connaît pas et on vient connaître beaucoup de choses, mais on vient aussi un peu sous pression parce qu'on n'est pas dans son propre pays et les gens qui vous amènent vous amènent bien cachés, ils ne veulent pas qu'on vous regarde ou qu'on ne puisse pas sortir dans la cour où ils vous gardent. Et ils font beaucoup de petites choses quand on traverse tout le Mexique. Et puis, quand vous arrivez dans des endroits où il y a *migración*, alors vous ne pouvez pas traverser comme si vous étiez dans votre propre pays, vous devez faire le tour, si vous devez sauter dans l'eau, vous devez sauter dans l'eau. Si vous devez courir, vous devez courir, si vous devez vous allonger sur le sol et rester sur le sol pendant une demi-heure sans lever la tête, vous devez vous allonger sur le sol et ainsi de suite. Donc, dormir dans des hôtels parfois, dormir dans la brousse parfois, et puis arriver à la frontière, il y a aussi beaucoup de difficultés car on doit être alerte. À la frontière, il y a plus d'autorités, qui sont à l'affût des sans-papiers, et là, on vous protège aussi davantage, comme si quelqu'un allait arriver et battre la personne qui m'amène là. Et ça me limite encore plus, parce que c'est comme ça qu'ils nous amenaient très restreints quand on arrivait là et puis, tu ne peux même pas sortir [...] Vous souffrez parce que vous regardez beaucoup de choses, on se décourage. Vous n'avez pas d'autre choix, ou vous vous perdez, parce que vous ne connaissez rien d'autre, ou quelque chose d'autre peut vous arriver, à un moment donné vous pouvez même mourir, ou même les gens eux-mêmes peuvent vous tuer. J'ai eu des conversations avec de nombreuses personnes qui ont voyagé

et elles me disent : "Je n'ai pas souffert", mais moi, il m'est arrivé de souffrir. [Je me suis senti] très oppressé, je savais que je quittais ma famille, ma terre, mon canton, si beau qu'il soit. Ne pas savoir si je vais m'en sortir, si un jour je vais retourner sur ma terre [...] Je ne me sentais pas très bien, pour n'étant pas Mexicain, je ne me sentais pas bien, mais je ne me sentais pas mal parce que je ne faisais que passer. »²⁰²

L'arrivée au Mexique peut ainsi être vécue comme une ouverture à d'autres cultures qui enrichit les migrant.es mais aussi la société d'accueil. Les différences sont visibles dans la vie quotidienne qui change pour les étrangers lorsqu'ils franchissent la frontière sud. Pour eux et elles, la gestion des différences est une compétence qui doit être développée. Voici un exemple d'adaptation en rapport avec le change de devises, que nous explique Rolando, Salvadorien, 17 ans accompagné d'un coyote et de son frère de 9 ans : « C'était différent pour moi, parce que lorsque j'ai échangé seulement 50 dollars et qu'ils m'ont donné environ 800 pesos mexicains, presque 900, et j'ai dit, j'ai eu l'impression que c'était beaucoup d'argent, "et pourquoi autant ?". Je pensais que ça valait

²⁰²«Mi viaje en México fue algo difícil, la verdad, porque tuve muchas dificultades. En lo especial pues a veces, no sé, hay muchas dificultades. Uno que no es de ahí pues a veces llega a partes donde no lo tratan bien y a veces llega a lugares que sí lo tratan bien a uno en cambio. Como pues uno viene pagando y todo, lo que es la comida, pues como uno ya la ha pagado, pues no sufre mucho por eso, pero a veces los tratos sí, a veces hay gente que lo trata mal uno porque ellos notan de que uno no es de ahí. Tal vez no lo tratan mal, pero lo miran mal. Pero en otros aspectos, se encuentran con otra gente que sí muy buena gente que no lo trata mal a uno y trata la manera de quererle ayudar a uno. Se sufre en unos aspectos y se goza en otros, porque, en gozar, uno viene en un país que uno no conoce y viene conociendo muchas cosas, pero también viene un poco presionado porque uno no está en su país y en parte, la gente que lo trae a uno, lo trae bien escondido, que no quiere que lo miren a uno, que no pueden salir a fuera al patio donde lo tienen. Y le hacen muchos detalles, lo que es cuando uno se va a cruzar todo México. Y luego, cuando llega a lugares uno de que hay *migración* pues, entonces uno no puede cruzar como que está en su país uno, tiene que rodear, tiene que, si te toca tirarse al agua, tiene tirarse al agua. Si le toca correr tiene que correr, si le toca tirarse al piso y estarse media hora tirado en el piso sin levantar la cabeza, tiene que tirarse y así. Entonces, durmiendo en hoteles por ratos, durmiendo en el monte también por ratos y luego pues ya llegando a la frontera también hay muchas dificultades, en el aspecto que ya ahí como que se requiere de más cuidado. En la frontera como que hay más autoridad, que está pendiente de la gente indocumentada y ahí también lo tienen como más protegido a uno, como que si alguien va a llegar y se lo va a ganar al que me trae a mí. Y ese me tiene como más restringido, porque así nos traían a nosotros bien restringidos ya llegando ahí y luego, que no te, uno no puede salir, pero ni afuera [...] Se sufre porque ahí se miran muchas cosas de que, si uno se desanima, no le toca otra o quedarse perdido, porque uno no conoce, o hasta le puede pasar algo más, llegar a un momento hasta se puede morir uno o hasta la misma gente esa lo puede matar a uno. A mí no me fue muy bien, yo he tenido conversaciones con mucha gente que ha viajado y me dicen: "yo no sufrí", pero pues a mí me tocó sufrir [...] bien oprimido, yo sabía que estaba abandonando mi familia, mi tierra, mi cantón, tan bonito que es. No sabiendo y pensando si voy a llegar, si algún día voy a regresar a mi tierra [...] no me sentí muy bien, por no ser mexicano, no me sentí bien, no me sentí mal porque como uno viene de pasada" (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

la même chose, mais quand j'étais au Mexique, je demandais des choses, "ça vaut 300, 100, 50." »²⁰³

Si la question de l'argent nécessite une adaptation, l'expression linguistique se vit dans l'interdiction. Bien que l'espagnol soit la langue officielle des pays situés le long de la route migratoire, l'accent, la prononciation, l'intonation et le lexique utilisés varient selon la nationalité et la région d'origine au sein de chaque pays. L'un des conseils les plus répétés des coyotes et des guides sur la route est dès lors de cacher son accent :

« Que nous ne devons parler à personne ; que s'ils nous demandaient si nous étions de là-bas, nous devons dire que nous étions de là-bas ; que s'ils nous demandaient ce que nous faisons, que nous rendions visite à un parent ; que nous devons essayer de parler comme ça, comme des Mexicains, comme des Guatémaltèques, parce que c'est là qu'ils les reconnaissent et des choses comme ça. Mais que nous devrions essayer de ne parler à personne. »²⁰⁴ Explique Beatriz, Salvadorienne, 35 ans, avec deux ans d'études universitaires.

Les habitudes alimentaires peuvent également signaler l'altérité. Comme l'explique Julia, Salvadorienne, 25 ans, qui voyage en 2007 avec coyote accompagnée d'une amie et son cousin :

« Les Mexicains viennent de tous les horizons, comme les Salvadoriens, mais il n'y eu qu'une seule personne qui était un peu plus amère envers nous, parce qu'elle nous avait apporté des *tamales* dans lesquels ils mettent généralement un piment séché, ce qui donne au *tamal* un aspect étrange et ouvert. Je ne les ai pas aimés et, de plus, nous, Salvadoriens, ne mangeons pas de choses très épicées. Le système alimentaire est donc très difficile car il est différent. Alors il vient et nous apporte de la nourriture épicée et en plus il nous apporte des *tamales*, alors on ne les a pas mangés. Nous avons mangé les tortillas à moitié vides et il s'est mis très en colère

²⁰³ "Fue diferente para mí, porque cuando descambié nada más 50 dólares y me dieron como 800 pesos mexicanos casi 900 y yo dije, sentía que era como mucho dinero, "¿y por qué tanto?" porque al escuchar la palabra 800 y yo estoy acostumbrado al dólar, se siente como diferente. Yo pensé que valía lo mismo, pero cuando estuve en México preguntaba por cosas: "vale 300, 100, 50" (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

²⁰⁴ "Que no habláramos con nadie; que si nos preguntaban si éramos del lugar ahí, dijéramos que éramos de ese lugar; que si ¿qué andábamos haciendo? que andábamos de visita con un familiar; que tratáramos de hablar así, a lo mexicano, a lo guatemalteco, porque ahí es donde los reconocen y cosas así. Pero que tratáramos de no hablar con nadie" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

et nous a dit qu'il allait nous laisser avoir faim pour que nous sachions ce qui est bon, parce que nous étions ingrats, et il nous a dit beaucoup de choses. Mais comme je suis toujours un peu plus rebelle, je lui ai dit : "écoutez, vous n'allez pas manger quelque chose que vous n'aimez pas, nous venons ici, vous devez comprendre que nous sommes d'une culture différente". Et vous savez que j'étais offensée car il m'a dit : "Vous, les Salvadoriens, vous ne savez manger que des *pupusas*". "Vous l'avez dit vous-même", ai-je dit. Je ne pouvais pas non plus l'offenser parce qu'il pourrait m'attaquer ou autre. »²⁰⁵

Une situation similaire s'est produite lors de l'une des caravanas en 2018 : une femme hondurienne exprime son mécontentement de recevoir des haricots comme nourriture devant une caméra de télévision. Elle a été critiquée au niveau national pour ne pas avoir accepté avec soumission ce qu'on lui donne à manger (Díaz de León, 2021).

Dans ces extraits de conversation rapportée, une « frontière culturelle » marque les relations entre locaux et étrangers, où les premiers ont le pouvoir de définir et de décider des seconds (Auzanneau & Greco, 2018). Pour les migrant.es, c'est le sentiment de ne pas être à sa place « culturellement », qui repose sur la distinction institutionnelle et interactionnelle entre locaux et étrangers. Dans ce contexte, les expériences des migrant.es centraméricain.es reflètent une « assimilation méprisante » qui, selon Auzanneau et Greco (2018), se caractérise par l'hostilité envers une personne en fonction de ses origines. Le non-local est assimilé à un marginal, car les locaux estiment que l'étranger n'adhère pas à leurs valeurs et à leurs normes. Menjívar (2014) identifie ce processus en termes d'« inclusion subordonnée » qui repose sur des nouvelles formes de stratification sociale créées par le contrôle migratoire : « Ici au Mexique, il y a des gens qui, si tu n'as pas une carte d'identité d'ici, du Mexique, ou autre, ne te la donnent pas, ils sont méfiants, pas tous les gens au Mexique, certains croient que nous sommes des

²⁰⁵« Mexicanos se encuentra de todo, como los salvadoreños de todo habemos, pero solo hubo uno que sí fue un poco más, así como amargado con nosotros, porque nos llevaba unos tamales que acostumbran a ponerle un chile como disecado, entonces el tamal tiende a verse raro y abierto. A mí, no me gustaron y, es más, nosotros los salvadoreños no comemos cosas muy picantes. Entonces es bien difícil el sistema de la alimentación que es diferente. Entonces viene y nos lleva comida picosa y además de eso nos lleva unos tamales, entonces nosotros no nos comimos eso, mejor nos comimos las tortillas medias vacías y nos salió bien enojado y nos dijo que nos iba a dejar aguantar hambre para que supiéramos lo bueno porque éramos unos malagradecidos y nos dijo un montón de cosas. Pero como siempre uno un poco más rebelde le digo: 'oiga usted no se va a comer algo que no le guste, nosotros venimos, usted tiene que entender que somos de otra cultura'. Y sabes que me ofendí, me dijo: 'ustedes los salvadoreños solo pupusas saben comer'. 'Usted lo ha dicho', le dije yo. Yo no lo podía ofender tampoco porque me podía agredir o algo» (Julia, entretien 26, 29 mai 2020).

bandits, des voleurs, donc des délinquants. »²⁰⁶ Plusieurs témoignages évoquent ainsi la confusion entre migration et délinquance :

« Parfois, parce que quelqu'un de notre pays fait le mal, ils pensent que nous sommes tous pareils, c'est un mensonge. Tout le monde ne doit pas payer pour tout [...]Le fait est que certaines personnes, certains Honduriens, certaines personnes de mon pays, certains viennent et passent et volent ou tuent des gens, parfois, je ne sais pas la vérité. Il arrive que son propre pays, les mêmes personnes, vous blessent dans la façon dont elles vous volent. Juste maintenant, quand nous sommes arrivés, un homme du même pays que nous nous a même pris mille dollars parce que mon frère nous avait envoyé de l'argent, là à Tierra Blanca, à Orizaba, et cet argent était pour la nourriture, je le lui ai donné, parce que cet homme disait qu'il était des *Zetas*, que si vous montiez et ne lui donniez pas d'argent, il allait vous jeter du train, que nous allions le rencontrer ici et que s'il vous regardait, il allait vous faire tomber du train ou vous tirer vers le bas et vous tuer. »²⁰⁷ - Efraín, Hondurien 23 ans, en transit au Mexique avec son neveu, sans aide financière.

« Le racisme, ou le fait que vous n'êtes pas de cet endroit, ils vous discriminent ou se méfient de vous, parfois ils ont raison parce qu'il y a des gens qui viennent d'Amérique centrale de X endroit et ils sont ... ! [...]C'est comme si je venais chez vous et que si je faisais du désordre, vous ne me laisseriez pas entrer chez vous. Et c'est ce qui se passe avec beaucoup de gens ici au Mexique. Je vais vous dire, j'ai vécu au Mexique pendant longtemps, et au Mexique les gens, nulle part les gens ne sont mauvais. Je veux dire, il y a des gens mauvais partout, mais si vous

²⁰⁶ «Aquí en el país de México hay unas personas si uno no anda una credencial de aquí de México o no sé, no le dan, desconfían pues, creen que uno es, no es todo los de México, verdad, si no algunas, personas, así como nuestro país, desconfían que uno sea bandido, sea ladrón, sea delincuente pues» (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

²⁰⁷ «A veces por uno de nuestro país que hace maldad, creen que todos somos iguales, eso es mentira. No por uno deben de pagar todos [...] Es que la cosa esta de que algunos, algunos hondureños, algunas personas de mi país, algunos vienen y pasan y roban o este matan personas, en veces, no se la verdad. Hay veces que el mismo país de uno, los mismos, lo lastiman a uno en la forma en que le roban a uno mismo. Ahorita que veníamos, incluso, uno del mismo país de nosotros, nos quitó mil porque mi hermano nos había mandado otro dinerito, allá por Tierra Blanca por Orizaba, y ese dinero que era pa comer, se lo dí, porque ese *man* venía diciendo que él era de los *Zetas* que el que se subiera y no le diera dinero, lo que anduviera, que los iba a tirar del tren, que nos íbamos a ver con el más acá arriba y el que lo mirara los iba a derrumbar del tren o los iba a bajar y los iba a matar» (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

allez dans un endroit, vous vous comportez mal, vous allez voler, mettre le bazar comme on dit et tout ça, personne ne va vous voir bien, personne ne va vous serrer la main, qu'est-ce que vous provoquez avec ça ? Les autres personnes qui viennent après vous, vous ne pensez pas à celui qui vient après vous, c'est-à-dire que vous partez, vous avez fait ce que vous avez fait et c'est tout, mais que se passe-t-il ? Vous affectez la première personne qui vient après vous, car on ne dit plus "le" mais "les Centraméricains". Puis les gens se fatiguent d'être bons ou ils perdent la confiance, il y a des gens qui leur donnent un coup de main et ensuite ils les volent, il y a beaucoup de choses, je vous le dis. Dieu merci, je connais beaucoup de gens au Mexique, partout, j'ai vécu à Mexico, à Pachuca, au Chiapas et j'ai rencontré des gens importants et Dieu merci, je veux dire, ils me parlaient et je leur disais : "je suis d'accord avec vous, parce que vous voyez tellement de choses, n'est-ce pas ? " Une fois là-bas, à Orizaba, il y avait une maison pour les migrants, mais ils l'ont fermée. Cette fois-là, une femme est venue avec moi, enfin, techniquement, une femme est venue avec une fille et nous sommes arrivés à Orizaba. Et un gars est venu du Salvador en disant qu'il venait du Honduras, il a quitté le refuge et est allé faire je ne sais quel genre de merde ou a abusé d'une fille, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais à ce moment-là, ils étaient presque en train de nous tuer pour lui ! Mais, je veux dire, imaginez, n'importe qui, ils touchent mon fils, je fais ce que je dois faire ! Et c'est ça le truc, la situation où les gens disent : "non, ils sont mauvais au Mexique", pas au Mexique, les gens ne sont pas mauvais, les gens se lassent d'être bons, comme on dit au Mexique : "la chèvre n'était pas revêche, ils l'ont fait !" »²⁰⁸- Gustavo, Hondurien 33 ans, 14 fois au Mexique, en attente à Monterrey depuis 3 ans, avec aide financière limitée.

²⁰⁸«El racismo, o el hecho de no ser de este lugar te discriminan o tienen desconfianza, a veces les da la razón porque hay personas que vienen de Centroamérica de X lugar y ¡son! [...] es como que yo vaya a tu casa y si yo en tu casa hago un relajo, tú no me vas a dejar en tu casa. Y es lo que pasa con mucha gente aquí en México. Te lo voy a decir así, yo he vivido en México mucho tiempo, y en México la gente, en ningún lado la gente es mala. O sea, malos en todos los lugares hay, pero si tú vas a un lugar, te portas mal, vas a robar, hacer desmadre como dicen y todo eso, nadie te va a ver bien, nadie te va a dar la mano, ¿qué es lo que causas con eso? La otra gente que viene atrás de ti, tú no piensas en el que viene atrás, o sea tú te vas haces lo que hiciste y ya, pero ¿qué es lo que pasa? La primera persona que viene la afectas, porque ya no dicen "el" sino "los centroamericanos". Entonces la gente se cansa de ser buena o ya pierde la confianza, hay gente que les da la mano y al tiempo le roban, son muchas cosas te digo. Gracias a Dios conozco muchas personas en México en todos lados, yo estuve viví en el Distrito Federal, en Pachuca, en Chiapas y conocí gente importante y a mí gracias a Dios, o sea, ellos me platicaban a mí y yo les decía a ellos: "n'ombre, yo les doy la razón, porque o sea tantas cosas que se ven, ¿no?". Una vez ahí en Orizaba, ahí había una casa del migrante, esa la cerraron. Esa vez venía una señora conmigo, bueno, técnicamente venía una señora con una muchacha y llegamos ahí a Orizaba. Y llegó un vato que era de ahí de El Salvador diciendo que era de Honduras, salió del albergue y fue hacer no sé qué cochizada o abusó de una niña, no

L'assimilation des Centraméricain.es au Mexique est caractérisée par la discrimination, les stéréotypes, mais aussi par la réification et l'objectivation, voire « objectification », des personnes en mobilité. Pour y faire face, les migrant.es mobilisent certains discours. Pour Nicolas Puig (2014), il s'agit d'une « rhétorique de l'humanité » qui aide les personnes stigmatisées à revendiquer un traitement digne pour elles-mêmes. Daniel, Salvadorien, 39 ans qui voyage avec son frère et un ami, explique son expérience :

« Je voudrais que personne ne fasse de discrimination à notre égard, que nous nous traitions mutuellement comme des êtres humains, comme des personnes, et non comme si nous étions considérés comme un symbole de pesos pour tout le monde. Imaginez, que font les groupes ? Ils nous kidnappent, et là ils extorquent de l'argent à la famille. Les gens, parfois vous demandez de l'argent eh bien, c'est arrivé à mon frère, une dame lui a pris 100 dollars d'argent et à la fin elle a quitté la maison et a pris les 100 dollars, ce qui était environ mille pesos à Tonalá, et ils ont essayé de nous faire ça aussi, mais j'ai toujours été à l'affût [...] il y a des gens qui essaient toujours de "ay ! celui-là apporte" et ils tombent dessus. »²⁰⁹

La fréquence de ces événements témoigne d'une « culture de la prédation » qui consiste à s'approprier des biens ou des personnes par la violence et, parfois, le meurtre (Laacher, 2010). Ces acteurs contribuent à l'affaiblissement des migrant.es dans les espaces de transit gouvernés par la « prédation et le transfert par le bas », abandonnés par le monopole de la violence étatique (Laacher, 2010). Ces expériences sont vécues par les migrant.es en termes de marginalisation, comme l'explique Nicolás, jeune hondurien, 23 ans, qui fait le transit en solo et sans aide financière : « j'ai l'impression que parce que je

sé qué paso, ¡n'ombre esa vez casi nos andaban matando por él! Imagínate, cualquiera, a mí me tocan un hijo, ¡n'ombre, yo hago lo que tenga que hacer! Y eso es la cosa, la situación de que la gente dice: "no, es que en México son malos", en México no, la gente no es mala, la gente se cansa de ser buena, como dicen en México: "el chivo no era arisco, ¡lo hicieron!" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

²⁰⁹ «Quisiera que nadie nos discriminara, eso nada más, que nos tratáramos como humanos todos, como personas, no como que nos vieran como un símbolo de pesos por todos. Imagine ¿los grupos qué hacen? nos secuestran, y ahí extorsionan la familia. La gente a veces, uno pide el dinero y bueno a mi hermano le pasó, una señora le sacó 100 dólares de dinero y al final se fue de la casa y se llevó los cien dólares que eran como mil pesos en Tonalá y a nosotros también a mí me han querido hacer eso, pero yo siempre he andado al pendiente [...] hay gente que no, que trata la manera siempre de "¡ay, este trae!" y caen encima» (Daniel, entretien 12, 05 avril 2018).

ne suis pas d'ici, je n'ai pas les mêmes droits qu'un Mexicain »²¹⁰, mais aussi en termes d'incompréhension et de colère. Comme l'explique Antonio, Hondurien, 24 ans, qui fait le transit avec ses amis et sans aide financière :

« Je ne sais pas pourquoi ils sont comme ça, ils ne devraient pas être comme ça parce que nous sommes tous des êtres humains, tout comme eux. Parce que je regarde les gringos, les Mexicains, ils peuvent être dans notre pays et personne ne leur dit rien, ils se promènent comme s'ils étaient des touristes et tout. Et, bon, il y a des gens qui créent de mauvaises idées et qui disent "quand je les verrai dans mon pays...", mais en réalité, c'est oublié et ça n'arrive pas et on ne leur dit jamais de mal ou quoi que ce soit et ils peuvent se promener librement dans notre pays [...] Beaucoup de ceux qui m'accompagnent disent "si je les vois dans mon pays, je les ferai courir aussi pour qu'ils voient ce que c'est", mais comme je le dis, les gens ne sont pas tous pareils. »²¹¹

Ces réactions marquent la construction de hiérarchisation ethnoraciales. Le contexte migratoire, avec toutes les situations de domination, engendre de telles dynamiques de stratification. Si nous avons jusqu'à présent suivi l'analyse selon laquelle « les migrant.es deviennent la propriété possible de tout le monde » (Laacher, 2010), c'est aussi parce que ce récit domine à la fois le discours des migrant.es, des institutions et des travaux universitaires. Cependant, des preuves de solidarité et d'hospitalité font aussi partie du passage du Mexique.

5.3.2. La coexistence le long de la route migratoire

En effet, certains lieux sont le cadre d'expériences uniques qui laissent une trace dans la mémoire des migrant.es. Ces espaces sociaux s'accompagnent d'acteurs particuliers. Nous allons explorer la diversité des liens exprimés par nos interviewés en

²¹⁰ "Yo siento que por no ser de aquí siento que no tengo el mismo derecho que un mexicano" (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

²¹¹ "No sé por qué son así, no deben ser así porque todos somos seres humanos, igual que ellos. Porque yo me fiyo, los gringos, los mexicanos pueden andar en nuestro país y nadie les dice nada, andan como si nada ellos allá de turistas y todo. Y uno, bueno hay gente que sí crea malas ideas y que dice: " cuando los vea en mi país acá", pero en realidad, eso se olvida y no pasa y tampoco uno nunca les anda hablando feo ni nada y ellos si pueden andar en nuestro país libres [...] muchos que vienen conmigo dicen "n'ombre, si yo los veo en mi país los voy a correr también para que vean lo que se siente", pero como les digo yo, no son todas las personas iguales" (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

fonction des modalités de leur passage. Pour ceux qui paient un coyote, il s'agit de décrypter les liens avec les membres des réseaux transnationaux de transport humain, tandis que pour ceux qui font leur passage seuls, il s'agit de leur relation avec les personnes qui circulent quotidiennement dans les espaces de la route migratoire.

Los coyotes et leurs « usagers » : une relation commerciale

La relation entre coyotes et migrant.es s'apparente davantage à une relation client-fournisseur dans un contexte d'incertitude. Deux caractéristiques différencient les coyotes : le coût du service et la recommandation par des proches qui connaissent leur travail. Plus le service est coûteux et plus les recommandations des proches sont nombreuses, plus il y a des chances d'arriver aux États-Unis dans des conditions acceptables. Ainsi, la relation commerciale établie avec *el coyote* a une incidence sur la liberté des migrant.es face à certaines pratiques de domination, de marchandisation et de violence comme le kidnapping. Alberto, Salvadorien, 38 ans qui a voyagé avec coyote en 2015 et qui habite aux États-Unis, explique comment il a vécu ce manque de liberté :

« C'est penser et vivre une vie où l'on ne sait pas vraiment quand on va arriver. Et puis traiter avec ces gens qui enlèvent les gens comme si de rien n'était, ils vous manipulent et c'est tout, à partir de là c'est comme si vous n'étiez pas un être humain. Ça ne m'a pas touché, Dieu merci, mais je l'ai vu. Plusieurs des personnes qui sont venues avec moi ont été touchées et je l'ai vécu et ils disent juste 'tu vas là-bas et tu vas ici et...' sans pouvoir parler, sans pouvoir dire quoi que ce soit. Acceptez simplement ce que vous voyez. Dans certains cas, lorsqu'ils vous font descendre, lorsque vous arrivez à la frontière, vous devez apporter un code, donc chaque immigrant apporte un business, en fonction de la façon dont il l'a fait dans le pays et avec qui il l'a fait. Mais sûrement beaucoup de ceux qui sont venus avec nous, qui ont été kidnappés, n'ont pas apporté une affaire plus formelle, comme celle que nous apportons, mais quand ils arrivent à la frontière, ils doivent apporter un code, ils vous donnent un code eux-mêmes, les gens qui l'apportent. Les personnes qui n'apportent pas de code sont descendues et ne sont plus traitées comme une personne. Ils les prennent comme des animaux, ils les maltraitent et

ensuite : " monte là-dessus " et c'est comme s'ils te kidnappaient. C'est la partie la plus difficile du voyage ». ²¹²

Dans cette expérience, les accords entre *el coyote* et le client sont déterminants. La rétribution est importante pour éviter les répercussions d'une autorité de fait plus puissante qu'*el coyote* : les organisations criminelles. Ces organisations exigent un droit de passage qui est soit payé par *el coyote*, soit perçu par la force au moyen d'un enlèvement, ou même de la mort. Les interactions entre migrant.es et organisations criminelles sont caractérisées par le pouvoir de détruire ceux qui ne peuvent pas payer. La plupart des migrant.es interrogé.es ont été témoins ou ont subi directement des violences. Chez les femmes et les jeunes, l'enlèvement peut revêtir d'autres dimensions telles que l'abus et l'exploitation sexuels et du travail. Beatriz, mère salvadorienne de 35 ans qui voyage avec ses deux filles mineures, nous raconte son expérience en 2016 :

« *El coyote* m'a dit : "Je vais te donner des vêtements, mais des vêtements pour que tu aies l'air le plus mal du monde" parce que le but était que lorsqu'ils voient une femme qui leur plaît, ils l'amènent à eux et ils ne se soucient de rien. Ils l'ont amenée, elle était très mystique, la femme ne voulait pas porter ce que l'homme lui a donné et il lui a quand même expliqué. L'homme est venu et elle lui a plu, peu de temps après, des hommes sont venus l'amener et on n'a plus jamais entendu parler de la femme. Alors, "tu vois" m'a dit le guide, "tu vois que tu donnes des vêtements à ceux que tu vois qu'ils pourraient aimer" [...] Tu vois des choses et des choses ! Les mômes arrivaient en disant : "regardez, ils ont emmené untel et untel" et "qu'est-ce qui s'est passé ?" Je leur disais, "ils sont venus en camionnette et les ont emmenés" ils me disaient : "et ça alors ?" Je leur disais, "je ne sais pas, ils disent qu'ils les utilisent pour travailler avec eux" mais les *Zetas* enlèvent les

²¹² "Es pensar y vivir esa vida de que uno no sabe realmente cuando va a llegar acá. Y luego tratar con esa gente de que secuestran a la gente como nada, no más te manipulan y ya, de ahí es como que no seas un ser humano. No me tocó gracias a Dios, pero sí la vi. A uno, a varios de la gente que venía conmigo les tocó y yo la viví y ellos solo dicen 'tú para allá y tú para acá y... ' sin poder hablar sin poder decir nada, nada más solo aceptar lo que uno está viendo. En algunos casos cuando a uno lo bajan, uno cuando ya viene pa' la frontera tiene que traer una clave, entonces, cada uno de los inmigrantes trae un negocio, a como lo haya hecho en el país y con quien lo haya hecho. Pero de seguro varios de los que venían con uno, que secuestraron, no traían un negocio más formal pues, como el que uno lo trae, pero cuando vienen entrando la frontera tiene que traer una clave, ellos mismos le dan una clave, la gente que lo traen. La gente que no trae clave ahí la bajan y ya no la toman como una persona. Nada más lo toman como un animal, la maltratan y ya luego: 'súbete allá' y es como que te estén secuestrando. Eso es lo más difícil de ese camino" (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

mômes comme ça. Je ne l'ai jamais vu, ce sont ceux qui sont venus en courant, effrayés, qui ne voulaient pas sortir après pour faire des achats. Ils ont pris environ deux du groupe, ils ne sont jamais revenus. *El coyote* ne fait rien, et que diable va-t-il faire ? Ils ont disparu, ils ont disparu ! »²¹³

Dans l'expérience de Beatriz, on voit que si les coyotes sont les maîtres de la route, une autorité non officielle leur est supérieure. Pour organiser le passage du Mexique, les coyotes doivent non seulement travailler avec des organisations criminelles, mais aussi disposer d'un réseau transnational couvrant toute la région. Pendant le transport des migrant.es, différentes personnes sont prises en charge, de sorte que la relation avec les guides change. Mariana nous parle de la différence entre les personnes qui l'ont guidée durant son séjour au Mexique. La plupart des guides gardent leurs distances avec les migrant.es, s'inventant même des surnoms. Par exemple, *Torta* (sandwich), *Paisano* (compatriote) sont les guides de Beatriz à la frontière, ou *Oso* (ours) pour Bertha. Il est donc difficile de créer un climat de confiance dans ce type de relation. De plus, l'utilisation de drogues par les guides diminue la possibilité de changer la nature de ces interactions. Juan Manuel et Jaime, deux Salvadoriens qui ont voyagé en 2015 et 2017 avec un guide et qui vivent aujourd'hui aux États-Unis, illustrent ce propos :

« Personne ne se fait confiance là-bas. Tu y vas parce que la personne connaît et on y va, mais on y va comme si on était attentif à tout. Si tu peux courir, tu cours, tu ne souffres pas. Nous ne connaissons pas les guides, ils arrivent juste, comme s'ils arrivaient chez vous et disaient "OK, allons-y !" vous ne les connaissez pas, et ils vous laisseront là où ils vous laissent et ensuite un autre guide vous emmènera. En pratique, vous n'interagissez pas avec les guides. »²¹⁴

²¹³ "El coyote me dijo a mí: "te voy a dar ropa, pero ropa para que te veas de lo más fatal del mundo" porque la cuestión fue que cuando ellos ven una mujer que les gusta, ellos se la van a traer y a ellos les vale pija. Llegaron a traer, ella bien mística, la mujer no se quiso poner lo que el hombre le dio y todavía le dijo. Y el hombre llegó y le gustó al hombre, al ratito llegaron unos hombres a traerla y la que no se volvió a saber de ella. Entonces, "ves" me dijo el guía, "ves que uno les da ropa a las que ven que a ellos les puede gustar" me dijo [...] Se ven ¡cosas y cosas! Aquellos era que llegaban contando, los bichos, los que se quedaban "mira vos, se llevaron al fulano" y "¿qué pasó?" les decía yo. "nombre! que vinieron los de una camioneta se los llevaron" me decían "¿y eso?" les decía yo, "no sé, dicen que los ocupan para que trabajen con ellos" pero secuestran así los Zetas a los bichos. Yo nunca lo vi, aquellos eran que llegaban asustados corriendo, que no querían salir después los que iban a comprar. Pero sí, del grupo se llevaron como a dos bichos, ya no volvieron. El coyote no hace nada, y ¿qué putas va a hacer? se desaparecieron, ¡se desaparecieron!" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

²¹⁴ "Ahi nadie se tiene confianza. Uno va porque esa persona conoce y uno va, pero uno va como alerta, también, cualquier cosa. Uno si puede correrse se corre, no sufre. Los guías no los conocemos, solo llegan,

« Ce n'est pas qu'il me traitait mal, mais pendant que j'étais avec lui dans sa voiture... pour traverser la frontière entre le Mexique et les États-Unis, j'ai passé 2 ou 3 jours à Miguel Allende et j'étais avec cette personne qui allait dans des lieux de trafic de drogue. Et c'était comme si on pouvait sentir qu'il se droguait et qu'il vous emmenait dans un endroit où il allait chercher de la drogue pour lui, puis il vous emmenait dans un autre endroit, dans un bar, je ne sais pas, et ensuite il allait voir ses amis. Je ne sortais pas de la voiture pendant la journée, mais la nuit, j'allais quelque part. Mais même le fait d'être dans la voiture était risqué parce qu'il ressentait la pression de fuir la police et cela pouvait se transmettre à vous, vous pouviez percevoir qu'il ne se sentait pas à l'aise lorsqu'il conduisait parce que la police était autour [...] insécurisé, inquiet, je me sentais...où est-ce que j'ai atterri ? Pour partir, il n'y a nulle part où aller, je suis resté trois jours avec lui parce que j'attendais le bon moment pour voir comment traverser la rivière et pouvoir aller aux États-Unis. Dans cette dynamique d'attente du bon moment pour pouvoir traverser la rivière, j'étais en interaction avec lui et il était en interaction avec sa famille ou avec ses amis et ses affaires. C'est là que je pense que c'était le moment où je me sentais le plus vulnérable. »²¹⁵

Dans ces extraits d'entretiens, nous voyons que la relation entre les migrant.es et les guides est distante. Dans l'histoire de Jaime en particulier, nous constatons que l'introduction du sujet de la drogue augmente le sentiment de malaise et de vulnérabilité. Les drogues et les migrant.es se partagent l'espace clandestin, ce qui révèle le besoin de se différencier d'une clandestinité indésirable qui perturbe l'expérience migratoire en

como ahorita que llegan a su casa y le digan "OK, ¡vámonos!" Usted no los conoce, y lo van a dejar donde lo dejan y ahí lo va agarrar otro guía. Prácticamente, usted no se relaciona con los guías" (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

²¹⁵«No es que me tratara mal pero mientras andaba con él en su carro, para cruzar la frontera entre México y Estados Unidos estuve como 2 o 3 días en Miguel Allende y estaba con esa persona que en los lugares que él circulaba era como de venta de droga y era de, podías como oler que andaba en drogas y te llevaba a un lugar a recoger droga para él y luego te llevaba a otro lugar, a un bar que no sé y, luego se iba a ver a sus amigos. Yo no me bajaba en ningún momento del carro durante el día, pero en la noche sí me tocaba en algún lugar. Pero incluso estar en el vehículo era arriesgado porque él sentía la presión de andar huyendo de los policías y eso te lo podía transmitir a ti, tú podías percibir que él no se sentía cómodo mientras andaba manejando porque andaban policías cerca [...] inseguro, preocupado, me sentía "¿a dónde vine a parar?". Para irte, no hay otro lugar donde ir, me estuve tres días con él porque mientras estaba esperando como el momento oportuno para ver como pasar el río y ya poder llegar a Estados Unidos. En esa dinámica de esperar el momento apropiado para poder cruzar el río fue que andaba interactuando con él y él andaba interactuando con su familia o con sus amigos y en sus cosas. Ahí es que estaba, yo creo que fue el momento más inseguro" (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

rendant l'illégalité plus réelle. Face aux membres du réseau de transport de personnes, les migrant.es adoptent une attitude soumise d'obéissance, qui a pour objectif de préserver la vie et l'intégrité physique, surtout pour continuer le voyage vers le Nord. Si cette relation est souvent distante et inégale, parfois des liens se créent. C'est l'exemple de Miguel, un ancien soldat salvadorien de 34 ans qui a traversé le Mexique en 2012 et a été victime d'un enlèvement. Il explique ainsi sa relation avec son ancien guide et superviseur pendant l'enfermement violent :

« J'ai prodigué beaucoup de conseils au Mexicain qui m'a fait venir. Après tout, j'ai fait la prière et je l'ai ajouté à ma page Facebook. Il m'a dit : "comment vas-tu ?" et j'ai répondu : "très bien et comment vas-tu avec ta famille et tes enfants ?" "Je suis en train de changer", a-t-il dit et j'ai répondu : "ok, je ne me fatiguerai jamais. Te souviens-tu dans quel état tu m'as mis ?" "Oui, pardonne-moi, OK ?" "Non, Dieu te pardonne, mais laisse ça, laisse ça et tu deviendras un homme fécond". Parce que ce n'est rien ce qu'ils facturent pour les vies qu'ils sauvent. Car quand les garçons (*Zetas*) te touchent, si tu ne paies pas, ils te tuent ! [Je lui ai aussi dit :] "Tu m'as donné un avenir, espèce de rustre". Tu sais ce que je veux dire ? À cause d'une mauvaise doctrine, à cause de ce que sont les Mexicains. "Hé, ordure, voilà ton Noël" je lui ai dit, "Reviens", a-t-il dit, "aujourd'hui, je vais te ramener par mes propres moyens". C'est comme ça qu'ils fonctionnent, sous l'effet de la cocaïne, sous l'effet des drogues, de l'alcool. "Reviens", m'a-t-il dit, "je te ramènerai, tu reviens, tu m'appelles !". Mais je n'ai plus cette doctrine. Béni soit Dieu, ici aux États-Unis, je suis ici depuis 8 ans, je vais bientôt avoir 9 ans et je n'ai pas de mauvais dossier. »²¹⁶

²¹⁶ "Yo aconsejaba mucho al mexicano que me tenía ahí, al final y al cabo yo hice la oración y ahí lo tengo agregado al Facebook. -Él me dijo "¿cómo estas, man?"

- "Muy bien ¿Como estás con tu familia y con tus hijos?"

- "Ya cambiando"

- "Ok, no me voy a cansar nunca. ¿Te acuerdas como me tenías?"

- "Sí, perdóname, ¿ok?"

- "No, Dios que te perdone, pero deja eso, déjalo y te vas a hacer un hombre de fruto"

Porque no es nada lo que cobran para las vidas que salvan. Como cuando te tocan los meros muchachos que, si no pagas, ¡te matan, te matan! [...]

- "Me diste un futuro, tocoso" ¿sí me entendés? por mala doctrina por lo que ellos son los mexicanos. "Hey, basura" le digo "ahí te va tu navidad desgracia" (Miguel, entretien 32, 20 février 2020)

- "Venite de vuelta" me dijo "hoy te voy a traer yo solo". Así trabajan ellos, bajo los efectos de la coca, bajo los efectos de la droga, el alcohol. "Venite de vuelta" me dijo "que te deporte, que te valga, te venís de vuelta, me llámás!". Pero yo no tengo esa ya doctrina. Bendito sea Dios aquí en Estados Unidos, yo llevo 8 años por cumplir 9 y no tengo ningún mal récord" (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

Dans l'histoire de Miguel, nous voyons tous les déterminants de la relation : drogue, mauvaises conditions de logement, asymétrie du pouvoir et altérité mexico-salvadorienne. Cependant, une relation est facilitée par la coexistence et un lien se tisse grâce aux réseaux sociaux. Les personnes impliquées dans le transport des migrant.es sont si nombreuses que cela entraîne une diversité d'interactions et de relations. Le réseau transnational de transport de personnes en situation irrégulière est composé de coyotes et de guides, mais aussi de personnes responsables et gardiens des logements. Les responsables de ces lieux sont les guides ou les personnes faisant office de superviseurs. Les règles et le traitement changent : d'un côté, les *entrepôts* caractérisés par un traitement hostile où tout fonctionne de manière forcée et, de l'autre, les maisons familiales où l'accueil est plus convivial. Comme l'explique Alberto, Salvadorien de 38 ans qui est resté 12 jours au Mexique en 2015 :

« S'ils vous placent dans un endroit, le matin c'est comme s'ils allaient vous surveiller, un arrive, parfois un autre arrive et parfois il y a des gens qui vous traitent mal : "ici, tu vas manger ce qu'on te donne ici, et ici, tu ne demandes pas ce que tu aimes, et si quelque chose te dérange, tu vas t'entendre avec moi" et ils font tout par la force. Mais tu ne sais pas qui sont ces gens, si ce sont des Mexicains, des Guatémaltèques, des Salvadoriens, ou quoi ?[...] Mais d'autres nous traitent bien : "ne vous inquiétez pas, vous êtes chez vous ici et vous obtiendrez tout ce que vous voulez", parfois ils vous donnent même leur numéro, "s'ils vous attrapent plus tard et vous rejettent, appelez-moi, je peux même faire ce que je peux pour venir vous chercher où que vous soyez" et tout ça. Il y a beaucoup de bonnes personnes, mais il y a aussi de très mauvaises personnes [...] C'était une personne très gentille à Monterrey, des gens très gentils. Elle disait simplement "ne sors pas", elle disait "parce que tu vas me faire mal", elle disait "tu restes là", elle disait "ne t'inquiète pas, tu vas manger trois repas ici, tu vas t'allonger, il y a la salle de bain, assieds-toi, mais ne sors pas parce que tu vas me faire mal", elle disait. Mais elle traitait les gens très bien. »²¹⁷

²¹⁷« Si lo tienen en un lugar a uno, en la mañana como que lo van a supervisar a uno, llega uno, en veces llega otro y en veces hay gente que lo trata mal a uno. 'Aquí te vas a comer lo que aquí te den y aquí no este pidiendo gustos y pues si en algo te molesta, te vas a entender conmigo' y todo lo hacen a fuerza ellos. Pero uno no sabe quién es esa gente, si son mexicanos, guatemaltecos, son salvadoreños, ¿qué? uno no sabe [...] pero otros los tratan bien, 'tú no te preocupes, aquí estas en tu casa y vas a tener cualquier cosa'. Hasta en

D'autres acteurs, comme les commerçants, convergent dans cette dynamique. Leur présence dans le discours des migrant.es montre qu'ils/elles sont aussi dans la tension entre approvisionnement et épuisement des migrant.es. Comme l'expliquent Mariana et Bertha, deux Salvadoriennes qui sont restées au Mexique pendant un mois :

« Les gens des magasins là-bas sont venus nous offrir des boissons, des bonbons, du pain, certaines femmes sont venues nous offrir des gâteaux, des tacos, des hamburgers. Normal, tout allait bien, ils n'ont pas fait de discrimination à notre égard [...] ni mieux ni pire, j'ai l'impression qu'ils sont tous liés et qu'ils savent déjà comment ils doivent agir avec les immigrant.es, donc tout était pareil. »²¹⁸

« Un homme qui nous a volé 100 pesos, parce qu'il avait dit qu'il allait nous donner une recharge et il n'est même pas revenu avec la recharge et il a pris les 100 pesos. Il est allé dans une maison et a proposé "quiconque veut communiquer avec la famille, mettons une recharge" et nous avons eu tort et la plupart d'entre eux lui ont donné de l'argent. Il était un contact pour les guides. »²¹⁹

Ces témoignages nous montrent la diversité des expériences vécues sur la route de la migration. Les interactions qui en résultent ne peuvent être contrôlées par les migrant.es et ceux-ci sont, pour le meilleur ou pour le pire, à la merci de ces acteurs. Ces situations révèlent une vulnérabilité sociale, comprise comme une situation de menaces sur le statut social et la capacité d'action des personnes du fait de certains facteurs économiques et sociaux (Maillard, 2016). Dans le cas de la relation commerciale *coyote*-migrant.e, la question économique est très présente dans le paiement du service et dans

veces le regalan su número 'si allá más adelante te agarran y te tiran pa' tras, llámame, yo puedo hacer hasta lo posible de recogerte a donde tu puedas estar' y todo eso. Hay mucha gente buena, pero si hay gente muy mala [...] en Monterrey muy buena, muy buena gente ella. No más decía 'no salgan' decía 'porque me van a perjudicar a mí' decía 'ustedes estense ahí' decía 'tranquilo, aquí van a comer tres tiempos, se recuestan, ahí está el baño, báñense, pero no me salgan para afuera porque me van a perjudicar a mí' decía. Pero ella si trataba muy bien la gente" (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

²¹⁸«Personas de las tiendas ahí nos llegaban a ofrecer bebidas, dulces, pan, algunas mujeres llegaban a ofrecernos tortas, tacos, hamburguesas. Normal, todo bien, no nos discriminaban [...] ni mejor ni peor, siento como si ellos están todos conectados y ya saben cómo tienen que actuar con los inmigrantes entonces todo era igual" (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

²¹⁹«Un hombre que nos robó 100 pesos, porque dijo que nos iba ir a poner una recarga y ya no volvió ni con la recarga y se agarró los 100 pesos. Ahí llegaba, llegamos a una casa a ofrecer "vaya, quienes quieren comunicación con la familia, ponemos recarga" y nos equivocamos y la mayoría le dio dinero. Era conecte de ellos, de los guías" (Bertha, entretien 10, 19 février 2020).

l'accès des migrant.es au soutien financier familial. On peut dire qu'ils disposent d'une certaine force économique qui leur permet de s'insérer comme "clients" dans ce réseau de transport clandestin. Cependant, la vulnérabilité est plus accentuée par l'aspect social, la question de l'irrégularité et de l'extranéité renvoie ces personnes dans un lieu socialement défavorisé, où leur capacité d'agir est affectée par des relations asymétriques et affaiblissantes.

Enfin, les récits recueillis favorisent l'idée que les interactions entre migrant.es sont souvent caractérisées par la solidarité. Cependant, entre migrant.es, il est également difficile d'accepter le discours de l'Autre. Il y a aussi des actes de discrimination (selon la nationalité, le sexe, l'âge ou le fait de voyager avec des enfants) comme je l'explique au chapitre 3 avec l'expérience d'Inés et Miguel. Si l'objectif d'atteindre les États-Unis est souvent le point de ralliement, les relations développées ne témoignent pas d'un engagement à un niveau plus profond et à long terme, comme l'explique José, Salvadorien 24 ans qui est resté au Mexique pendant 20 jours en 2004 :

« Il y avait une dame qui venait et lavait mes vêtements, parfois elle lavait mes vêtements et je cuisinai. Parfois, ils nous disaient "regardez, il y a la cuisine, vous pouvez regarder dans le frigo, vous pouvez cuisiner ce que vous voulez" et nous cuisinions. Parfois, elles s'occupaient de la lessive, donc on s'entraidait [...] Il y avait des gens qui devenaient mélancoliques, ils disaient "vas-y, on y va tous ensemble, on va t'aider, il n'y a pas de retour en arrière" et des mots de motivation [...] Une relation amicale, mais quand nous sommes arrivés ici, chacun a suivi sa propre voie et nous avons perdu le contact. Je n'ai jamais communiqué avec ceux qui sont venus avec moi, avec personne. J'ai perdu le contact avec eux tous. »²²⁰

Cette entraide est qualifiée d'« amitié pratique » par Sophie Djigo (2016) et se base sur l'éthique des migrant.es. Pour nous, cette éthique est fondée sur la reconnaissance de l'autre qui partage les mêmes situations, expériences et objectifs. Cette relation s'inscrit dans des conditions sociales spécifiques marquées par la précarité. Au

²²⁰«Había una señora que me venía lavando la ropa, a veces ella me lavaba la ropa y yo cocinaba. A veces nos decían "miren ahí está la cocina, pueden mirar en la refri, ustedes pueden cocinar lo que quieran" y sí cocinábamos. A veces ellas se encargaban de lavar la ropa, entonces nos ayudábamos mutuamente [...] Había a veces personas que se ponían melancólicas, de que no "échale pa'lante, todos vamos juntos, te vamos a ayudar, no, ya no hay marcha atrás" y palabras así de motivación [...] Una relación de amistad, pero ya llegando acá cada quien agarró por su lado y perdimos contacto. Con ninguno que venía conmigo me he comunicado, con nadie. Perdí contacto con todos ellos" (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

sein d'un groupe d'exclus, c'est une manière d'entrer en relation et de créer des espaces de solidarité pour l'Autre et pour soi-même. Si ces relations ne durent pas, elles ont un espace limité, elles sont importantes au moment du transit. Elles aident à surmonter l'attente, à faire face à l'incertitude, à se motiver, à apprendre et à s'ouvrir à de nouvelles personnes. Si le contact est perdu, la vie des migrant.es est marquée par leurs expériences avec leurs pairs, comme l'explique à nouveau Mariana :

« Unis parce qu'ils ont tous le même objectif, mais je pense que dans une situation de danger, chacun d'entre eux vous abandonne. Je pense qu'une relation normale en tant qu'être humain, j'ai essayé d'être amical mais jamais une amitié. Je ne sais pas si c'est parce que ma personnalité est comme ça, mais je n'avais confiance en personne, je ne ressentais pas le besoin d'avoir une amitié avec quelqu'un [...] Nous sommes arrivés à un point où nous nous sommes rapprochés des gens du Honduras, parce qu'ils étaient plus sociables, je pense que les gens du Guatemala étaient plus gênés, peut-être. Le soir, nous nous retrouvions après le dîner pour parler, certains d'entre nous jouaient à des jeux, il arrivait que nous soyons tous au lit et que quelqu'un se mette soudain à raconter une histoire sur ce qui s'était passé sur la route, alors c'est ce que nous faisions. La plupart d'entre eux commençaient à raconter des histoires et le reste d'entre nous les écoutait. »²²¹

Passage en solo : trouver sa place sur la route

Comme les migrant.es avec coyote, les migrant.es solitaires peuvent aussi se rencontrer et former des groupes de soutien. Le groupe est une source d'informations pour les voyageurs débutants comme Mario, de nourriture pour Wilson, ou de force pour monter dans le train, comme Efraín. Cependant, le partage de ces espaces marginaux sans une autorité telle que les coyotes ouvre également la porte à des expressions de conflit et de domination. Gustavo, Hondurien 33 ans, explique sa relation avec certaines des

²²¹«Unida porque todos vienen con el mismo objetivo, pero creo que en una situación de peligro cualquiera de ellos te abandona. Creo que una relación normal como un ser humano, traté de ser amable pero nunca de amistad. No sé si es porque mi personalidad es así pero no sentía confianza en nadie, no sentía la necesidad de tener una amistad con alguien [...] Llegamos a un momento en el que con las personas de Honduras hicimos un poco más de acercamiento, porque ellos eran más sociables, creo que las personas de Guatemala sentían más pena, tal vez. En las tardes nos reuníamos después de la cena a platicar, algunos jugábamos, había veces en la noche que todos ya estábamos acostados y de repente alguien comenzaba a contar una historia de algo que había pasado en el camino, entonces eso hacíamos. La mayoría se ponían a contar historias y los demás escuchábamos» (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

personnes qu'il rencontre sur la route, principalement d'autres migrant.es, et comment elles l'ont changé :

« En chemin, vous apprenez à vous faire des amis que vous prenez pour vos frères et sœurs. Eh bien, ça fait mal quand tu viens avec un groupe et qu'ils te tournent autour dans le train et que tu es séparé d'eux, ça fait mal parce que tu t'habitues à vivre ensemble, une habitude avec les gens, c'est-à-dire que tu prends soin de toi, si l'autre personne tombe malade, l'autre personne s'inquiète pour l'autre personne, en d'autres termes, beaucoup de choses, pour moi c'est là que tu apprends à être un humain. Je pense que cette voie vous apprend à être des personnes, parce que là, on se soutient mutuellement. Que si l'autre personne n'apporte pas de vêtements, on s'inquiète pour elle, on voit parfois comment on la relève. On apprend beaucoup et on apprend à valoriser sa famille, son foyer, ce qui est la chose la plus importante, car il y a beaucoup de gens qui partent sur la route et dont la famille n'entend plus jamais parler.²²²

Dans l'histoire de Gustavo, cette solidarité naît de la précarité du transit. La possibilité de succomber aux conditions difficiles de la route crée un devoir de coopération. Cependant, cette situation fragile provoque des réactions opposées et la violence est également présente chez les migrant.es. Reflet du contexte mexicain, de la violence caractéristique des pays d'Amérique centrale ou trait de personnalité, des migrant.es attaquent leurs compatriotes qui se déplacent sur la route vers le Nord. Si dans le contexte du voyage avec coyote, cette violence est moins évidente en raison des règles et de l'autorité du coyote, les migrant.es « indépendants » sont plus exposé.es à ces aléas. Roberto, Hondurien 17 ans, qui voyageait avec son cousin qui a été expulsé et a ensuite trouvé un groupe de Salvadoriens qui l'ont soutenu avec de la nourriture jusqu'à ce qu'il atteigne Monterrey, explique son expérience :

²²² "En el camino aprendes a hacer amistades que los tomas como tus hermanos. Pues sientes feo, cuando vienes con un grupo y te corretean en el tren y ya te separas de ellos, se siente feo porque haces una convivencia, una costumbre con la gente, o sea cuidarte a ti mismo que si el otro se enfermó, el otro se preocupa por el otro, o sea muchas cosas, para mi ahí aprendes a ser "ser humano", yo creo que ese camino te enseña a ser gente, o sea, porque, ahí te apoyas, mutuamente te apoyas, que si el otro no trae ropa, muchas cosas, te preocupas por el otro, a veces ves como lo levantas, o sea aprendes mucho y aprendes a valorar tu familia, tu hogar, que es lo más importante porque, hay mucha gente que se viene en el camino y su familia nunca vuelve a saber de ellos" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

« À Tenosique, il y avait un homme qui était *Catracho* (Hondurien), il voulait tuer un de mes cousins, celui avec qui j'étais, mais Dieu merci, Dieu a éclairci son esprit et il ne l'a pas fait. Il a dit qu'il ne l'aimait pas. Je ne sais pas quoi. Parce que mon cousin est sérieux, il ne rigole avec personne, alors il lui a dit : " putain, tu m'hallucines ", il a dit, parce que c'est un homme de la rue. Il était donc sur le point de le faire, mais peut-être que Dieu a éclairci son esprit et qu'il s'est dit : "Pourquoi vais-je faire cela ? " »²²³

L'objectif commun des migrant.es - atteindre les États-Unis - peut engendrer des situations totalement opposées : la solidarité et la violence. Cette bipolarité est caractéristique des différentes relations interpersonnelles des migrant.es. L'argent est souvent le prétexte à l'agression et implique différents acteurs et agents de la violence dont les autorités. Efraín, Hondurien, 23 ans, au Mexique depuis un mois, témoigne :

« Quand on était en route pour Salto de Agua, les fédéraux nous ont agressés. Ils ont pris 4 000 pesos mexicains (191,10 euros) que nous transportions, la seule chose que nous avions. C'est pourquoi nous n'avions pas d'argent sur nous, nous n'avions qu'environ 100 pesos (4,78 euros), que j'avais dans ma chaussette. Ils ont pris tous nos vêtements et notre portefeuille et tout, ils nous ont même dit : "hé, regardez", a-t-il dit, "soyez honnête avec moi", a-t-il dit, "arrêtons les conneries", a-t-il dit ! "Nous n'avons pas d'argent", mon neveu et moi avons dit, "non, écoutez, si vous n'avez pas d'argent, je vais tout vous prendre". Bien sûr, nous avons dit non et ils nous ont fouillés et ont pris tous nos vêtements et ils ont trouvé notre argent et l'ont gardé pour eux [...] La délinquance, voire la police elle-même, au lieu de vous aider, ils vous volent. Parce que j'ai dit à l'agent fédéral "vous savez, on n'apporte rien", "non", il a dit, "je dois nourrir mes enfants", "ok", j'ai dit, "mais rappelez-vous, ce que vous faites avec nous, vos enfants peuvent le payer", "non", il a dit, "je m'en fiche, je dois trouver un moyen de nourrir mes enfants et mon partenaire" et j'ai dit "ok, mais ce n'est pas la base que tu prennes à quelqu'un qui

²²³ "En Tenosique un hombre ahí que era catracho era él, quería matar a un primo día, con el que yo venía, pero gracias a Dios, Dios le aclaró la mente y no lo hizo. Decía que le había caído mal que no sé qué, porque el primo mío es serio, no se anda riendo con nadie, entonces le dijo: "puta madre, vos me alucinas", le dijo, como el *man* es callejero. Entonces sí estuvo a punto de hacerlo, pero, quizás Dios le aclaró la mente y dijo: "¿para qué voy a hacer esto?" (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

en a besoin, pour le donner à tes enfants, c'est mal ; et vous, les officiers de police, êtes supposés prendre soin, pas voler" je lui ai dit. »²²⁴

Les forces de l'ordre sont impliquées dans ces histoires qui sapent les ressources des migrant.es et perturbent ou mettent fin à la mobilité. Les migrant.es confondent souvent les niveaux, les compétences et les noms des autorités, mais l'image négative de ces institutions est généralisée. Les plus fréquemment cités sont : la police fédérale, la police municipale et les superviseurs des trains et des chemins de fer. Ces derniers sont un service de surveillance privé de la compagnie ferroviaire, comme l'explique ici Hugo, Hondurien, 18 ans, qui prends le train en 2018 :

« À Irapuato, ils ne nous ont pas laissé partir, des gens habillés en bleu, qui disaient être des *garroteros*. Ils nous ont battus là-bas. C'était la chose la plus triste pour nous, parce que nous avons été retenus là pendant une semaine, apparemment, et nous ne pouvions pas partir parce qu'ils ne nous laissaient pas prendre le train et nous, sans argent, comment pouvions-nous payer un camion ? Donc, la décision que nous avons prise était de retourner à Celaya, parce que la vérité est que ce n'était pas notre destin de venir ici, nous allions à Guadalajara. Et de là mes amis m'ont dit que nous ferions mieux d'aller à Monterrey et nous sommes descendus à Celaya, et de là nous avons décidé de prendre le train qui vient ici, mais oui, ce n'est pas si facile, mais nous avons fait le trajet. »²²⁵

²²⁴“Cuando íbamos para Salto de Agua los federales nos asaltaron, unos federales que había ahí. Nos quitaron 4 mil pesos mexicanos que traíamos, lo único. Por eso no traíamos ya dinero, solo traíamos más o menos como 100 pesos, que yo los traía en el calcetín. Nos quitaron toda la ropa y lo de la cartera y todo, nos dijeron incluso: "oigan, miren" dice, "si ustedes séanme sinceros" dijo, "dejémonos de mamadas", ¡así dijo! "denme el dinero que traen, si quieren que los deje ir, si no pues...". "Nosotros no tenemos dinero" le dije yo con mi sobrino, "no, miren, si ustedes no traen dinero les voy a quitar todo". Claro, nosotros le dijimos que no y nos registraron y nos quitaron todo, todo, todo, la ropa y nos hallaron el dinero y se lo quedaron ellos [...] La delincuencia hasta los mismos policías que, en lugar de ayudarle a uno, le roban. Porque yo así le dije al federal "sabe no traemos nada" le dije yo, "no" me dice, "yo tengo que darles de comer a mis hijos" "ok" le dije yo, "pero recuerda, lo que tú haces con nosotros en tus hijos lo pueden pagar" le dije yo, "no" me dice, "a mí no me importa, a mí no me importa eso, yo tengo que buscar como darles de comer a mis hijos y a mi pareja" y le digo yo "ok, pero no es la base que, no es la base que tú le estes quitando a alguien que necesita para darle a tus hijos, eso está mal" le digo "y se supone que ustedes los policías están pa' cuidar no pa' robar" le dije” (Efraín, entretien 14, 16 mai 2020).

²²⁵ “En Irapuato ahí sí no nos dejaban salir unos que andan vestidos de azul, que dicen que son *garroteros*. Ahí sí nos golpearon. Ahí fue lo más triste para nosotros, porque estuvimos una semana al parecer retenidos ahí, que no salíamos porque ellos no nos dejaban montar el tren y nosotros, sin dinero, ¿cómo pagábamos un camión? Entonces, la decisión que tomamos fue volvernos a Celaya, porque nosotros la verdad, no era nuestro destino venir acá, íbamos para Guadalajara, ahí por esa frontera, y de ahí bueno, mis amigos me dijeron mejor vámonos para Monterrey y bajamos para Celaya, y de ahí decidimos agarrar el tren que viene para acá, pero sí, no es tan fácil, pero sí se logra la ruta” (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

En raison de ces relations de pouvoir, les migrant.es ne peuvent jamais être sûr.es que leur progression sur la route est définitive et cet effet est provoqué non seulement par les autorités mais aussi par les groupes criminels. Il est donc courant d'assimiler l'un à l'autre après de telles expériences. Dans le cas des criminels, l'enlèvement est le plus souvent utilisé pour tirer un profit économique des flux migratoires. Antonio, Hondurien, 24 ans, 5 fois au Mexique décrit son expérience de l'enlèvement :

« Dans l'état de Tabasco, nous allions prendre un bus et quand nous étions sur le point de monter dans le bus, une voiture s'est arrêtée et nous a tous fait descendre et dit "police judiciaire", j'ai dit "non, vous n'êtes pas de la police judiciaire, wey" et ils nous ont pris quand même, ils nous ont enfermés dans une maison. Nous sommes restés là jusqu'à ce qu'ils communiquent avec nos proches pour déposer l'argent et ainsi de suite, et en fait c'était à un moment où, il y a une semaine où toutes les banques sont fermées au Honduras, et ils ne pouvaient pas déposer l'argent pour nous libérer et ils pensaient que c'étaient des mensonges de la part des parents et tout ça. Jusqu'à ce qu'un vendredi, un samedi, ils déposent l'argent et nous sommes libérés [...] J'ai pensé à beaucoup de choses, vous réalisez que lorsque vous êtes kidnappé et qu'ils vous menacent, qu'ils vont vous tuer, vous commencez à vous souvenir de tout ce que vous avez vécu dans votre vie, les bonnes choses, les mauvaises choses que vous avez faites. Vous ne reverrez jamais vos parents, vos proches. Et ensuite, tu commences comme dans un spectacle, ton esprit commence à... Même si vous avez la nourriture sur place, vous ne mangez pas par souci. Vous ne savez pas s'ils vont vraiment vous libérer ou non, même s'ils paient la rançon, vous ne savez pas. Et c'est là que tu commences à te sentir mal, tu ne sais même pas ce qui se passe [...] parmi ceux qui sont kidnappés là-bas, on se donnait du courage, qu'on allait s'en sortir. Et on s'en est sortis, Dieu merci. C'était 7 jours sans nourriture, juste de l'eau. »²²⁶

²²⁶ “En el estado de Tabasco, íbamos agarrar un autobús y cuando íbamos a subir al autobús, un carro se paró y nos bajó a todos los que veníamos y supuestamente dijo "policía judicial", yo le dije "no, tú no eres judicial, wey" y como quiera nos llevaron, nos encerraron en una casa, ahí estuvimos hasta que se comunicaron con los familiares de nosotros que depositaran y así y de hecho fue en un tiempo donde, hay una semana donde Honduras están cerrados todos los bancos, y no podían depositar el dinero para que nos liberaran y pues ya nos tenían así que eran mentiras de los familiares y todo eso. Hasta que un viernes, un sábado, depositaron y ya nos dejaron libres [...] pensaba muchas cosas, haz de cuenta, ya cuando estas secuestrado que te están amenazando, que te van a matar, empiezas a recordar todo lo que has vivido en la vida, las cosas buenas, las cosas malas que has hecho. El cual, no vas a volver a ver a tus papás, tus seres

Le kidnapping se caractérise par l'incertitude et des conditions extrêmes. Pour y faire face, les ressources mobilisées sont l'argent de la famille et la force mentale et émotionnelle investie par chacun.e. Si la criminalité domine la route migratoire, il est parfois possible de trouver d'autres perspectives comme, par exemple dans le récit de Hugo, Hondurien âgé de 18 ans que j'ai rencontré à Monterrey, qui me parle de l'armée mexicaine :

« Il y a des soldats qui vous aident toujours, des soldats de l'armée ici au Mexique. Bon, il y en a qui vont trop loin, ils te maltraitent toujours, mais il y a certaines personnes qui ne sont pas toutes pareilles [...] Ils nous disaient parfois de descendre du train, avec des mots gentils : "descendez les gars, on ne veut pas vous faire de mal". Nous sommes donc descendus et, alors qu'ils nous regardaient, très épuisés, ils nous ont demandé si nous avions faim et nous avons répondu oui et ils nous ont donné de la nourriture et parfois des rafraîchissements, mais ils ne sont pas tous pareils. »²²⁷

Dans ces institutions étatiques, qui sont souvent considérées comme malveillantes en raison de leur rôle dans le contrôle migratoire, une ambiguïté se glisse entre violence et solidarité. À l'inverse, ce phénomène se produit également au sein d'organisations ou d'individus qui sont censés faire preuve de solidarité. Les refuges, par exemple, sont des institutions caractérisées par la solidarité et qui peuvent améliorer le passage des migrant.es au Mexique. En ce sens, Román nous explique comment l'expérience vécue dans un refuge au Mexique l'a amené à réévaluer sa condition de Centraméricain :

« J'ai dû aller dans un foyer pour migrants au Mexique et c'est là que j'ai été soigné [...] ils m'ont donné des soins médicaux, ils m'ont même emmené chez un médecin

queridos. Y pues, ahí empiezas como en un *show*, tu mente ya empieza como... Aunque tengas la comida ahí, no comes de la preocupación. No sabes si en realidad te van a soltar o no te van a soltar, aunque paguen el rescate, no lo sabes. Y pues es donde empiezas tú a sentirte ya mal, que ya no sabes ni qué onda [...] uno mismo entre los mismos que están secuestrados ahí nos dábamos valor, que íbamos a salir de ahí. Y pues salimos gracias a Dios. Fueron 7 días sin comer, pura agua" (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

²²⁷ "Unos soldados que siempre le ayudan a uno, de los soldados del ejército de acá de México. Bueno hay unos que se pasan de la raya, pero siempre lo maltratan a uno, pero hay ciertas personas que no son todos iguales [...] Ellos nos decían que nos bajaríamos del tren a veces, con buenas palabras: "bájense chavos, nosotros no queremos hacerles ningún daño". Entonces nos bajamos y como nos miraban bien agotados nos decían que si llevábamos o traíamos hambre y les contestamos que sí y nos daban comida y a veces nos regalaban así refresco, pero no son todos" (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

privé. La vérité est que je suis très reconnaissant envers ces personnes [...] Je pensais qu'il n'y aurait personne pour s'occuper de moi parce que j'étais Centraméricain, mais la vérité est que j'ai été surpris de découvrir qu'il y avait quelqu'un qui m'a aidé et qui s'est occupé de moi là-bas, et la vérité est que je suis très heureux et fier de cela. »²²⁸

Bien que les expériences d'Hugo et de Roman soient positives, il ne faut pas oublier que rien n'est acquis sur la route de la migration. Si certains acteurs et espaces « permettent souvent d'échapper aux discriminations, ils contiennent souvent leurs propres discriminations » (Green, 2002). Pour les femmes, pour les compatriotes, pour les personnes sans instruction, pour ceux qui n'ont pas les moyens de se nourrir, ces lieux font autant partie du problème que de la solution. Certaines personnes travaillant dans ces lieux peuvent assumer une attitude de contrôle et de domination à l'endroit des migrant.es. Si ces expériences ne sont pas récurrentes parmi les personnes interrogées, Aura Maria, 21 ans, originaire du Honduras, explique l'expérience qu'elle a vécue avec son fils de 4 ans dans un centre d'hébergement du sud du pays :

« A Oaxaca, dans la maison de l'immigrant, ils avaient l'habitude de nous mettre la nourriture dans la figure. La fille diplômée a dit qu'elle l'avait achetée et je ne sais pas quoi, mais elle n'a rien acheté parce que les *gringos* lui ont donné. Donc, elle voulait humilier l'un et l'autre aussi. Ils disent qu'elle est Hondurienne et qu'aujourd'hui elle est déjà d'ici car elle est ici depuis qu'elle est petite. Aujourd'hui elle est psychologue. Peut-être qu'ils pensent qu'ils sont meilleurs que nous ? Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi ils nous tapent sur les nerfs ici, la police nous tape sur les nerfs et quand ils vont au Honduras, nous les recevons tous bien, et je vois qu'ils ne peuvent pas nous voir. »²²⁹

²²⁸ “Tuve que irme a una casa de migrante que está en México y ahí es donde me atendieron [...] me dieron atención médica, me llevaron con un médico particular, incluso. La verdad yo le agradezco mucho a esa gente [...] yo pensaba que no iba haber quién me atendiera porque era yo centroamericano, pero la verdad mi sorpresa fue otre que si hubo quien me echara la mano quien me atendiera ahí y la verdad me siento muy contento y orgulloso de eso” (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

²²⁹ “En Oaxaca, en la casa del inmigrante, nos sacaban la comida en cara. La licenciada, que decía que ella la compraba que no sé qué y no compraba nada porque los gringos lo daban. Entonces, ella lo quería humillar a uno y otro también. Que es hondureña dicen y hoy ya es de aquí porque desde pequeña llegó aquí, hoy ella ya es psicóloga. ¿Será que se creen mejor que uno? no sé. Yo no sé porque aquí se ponen, los policías se meten a rollo con nosotros y nosotros cuando vamos, ellos cuando van allá a Honduras, nosotros más bien los recibimos bien, todo. Todas las personas nosotros los recibimos bien, y a nosotros yo miro que nosotros no nos pueden ver” (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

Face à ces attitudes, les migrant.es ont le sentiment d'être attaqués parce qu'ils n'ont pas les bonnes conditions ou la bonne nationalité. Dans le cas d'Aura Maria, cela se traduit par la colère et l'impuissance. D'autres sentiments tels que l'incompréhension peuvent être ressentis dans des situations similaires, par exemple dans l'un des refuges où nous avons effectué notre travail de terrain, et où il n'y avait pas d'internet. Lorsque l'une des migrantes a demandé s'il y avait du wifi, la réponse a été « il n'y en a pas, ce n'est pas un hôtel ici ». Si le budget de ces maisons est limité, relier l'internet à un hôtel introduit une notion de luxe que les migrant.es ne méritent pas. En tenant compte du fait qu'internet est un lieu de « suspension de la souffrance », devenu un lieu de fuite de l'angoisse liée à l'absence des membres de la famille et à l'incertitude de l'avenir, Internet n'est pas un luxe, mais un lieu de mobilisation des ressources et de construction d'un récit individuel et collectif (Schmoll, 2020). A la faveur d'une telle vision, certains de ces lieux de solidarité deviennent des lieux de discipline et d'encadrement qui contribuent à conférer aux migrant.es une position subalterne. Des études supplémentaires sont nécessaires pour mettre en lumière les pratiques de la migration au quotidien qui stigmatisent les personnes qui bénéficient de la solidarité.

Cependant, les groupes solidaires et/ou criminels ne sont pas les seuls à subir cette tension. Les individus, la population civile ou les voisins le long de l'itinéraire migratoire exercent également une influence sur le transit. Par exemple, la perception des caravanas de 2018 par la population mexicaine est passée de la « reconnaissance de la tragédie humaine » et de « la solidarité avec le malheur de ces caravanas » à « des attitudes de rejet et des actes de xénophobie » (Gandini, Fernandez de la Reguera, & Narvaez Gutierrez, 2020, p. 43). Ce changement reflète deux manières d'intégrer négativement les migrant.es de passage. Tout d'abord, la victimisation est utilisée pour renvoyer ces populations à un rôle passif, afin de motiver la solidarité et de les aider ou « sauver » (Díaz de León, 2021). Ensuite, ces mêmes personnes sont dépeintes comme des agresseurs, des personnes indésirables et ne méritant pas la reconnaissance. Dans les deux cas, ces migrant.es ne sont pas reconnus.es comme des personnes ou des êtres humains, ni intégrés comme des égaux. « Les personnes sont dépossédées de la capacité à négocier la présentation d'elles-mêmes dans l'interaction » ; « elles sont engagées dans un processus où les attributs individuels et collectifs sont assignés par un acteur extérieur » (Puig, 2014, p. 65).

Pour les voyageurs solitaires, c'est l'exécution de la mendicité qui provoque des relations qui reflètent cette différence de perception. De nombreux migrant.es financent leur passage au Mexique par la mendicité et approchent certaines populations qui réagissent par la solidarité et/ou le rejet : « Au Guatemala, nous n'avons dérangé personne. Ici, oui, nous avons demandé de l'aide à de nombreuses personnes, mais certaines nous ont proposé de l'aide, d'autres nous ont fermé leurs portes. J'ai l'impression qu'ils ont peur ou qu'ils nous discriminent »²³⁰. Des phrases comme « Eh bien, ils sont déjà passés ici, arrêtez de nous embêter »²³¹ font sentir une gêne et un sentiment d'être en trop. Les actions des locaux peuvent également conduire à la création d'un imaginaire parmi les migrant.es sur des lieux et des villes particulières, comme l'explique Mario, Hondurien, 28 ans, qui est au Mexique depuis cinq mois et voit une différence entre le centre et le Nord du pays :

« Pour moi, les gens ici ne sont pas comme dans d'autres endroits. Je suis allé dans un endroit à Mexico, personne ne vous donne rien gratuitement. À Mexico, j'ai rencontré beaucoup de gens qui disaient : "non, les gens de Monterrey sont avares", et ce n'est pas le cas. Pour moi, les personnes avares sont celles de Mexico, car ici les gens ont un cœur d'or, ce qui est le cas ici et dans tout Monterrey. Je suis arrivé ici sans chaussures, sans vêtements, grâce à Dieu, j'ai deux vêtements de rechange et deux paires de chaussures qu'ils nous ont donnés. Les gens ne me laissent pas mourir [...] Quand je me suis réveillé comme dans mon pays, j'ai vu ce qu'était le mouvement et j'ai commencé à obtenir mon biscuit, mon pain. Je sais que je quitte cette maison maintenant, parce que je ne pouvais pas marcher, mais maintenant que je marche, je sors et je prends quelque chose à manger là-bas, parce que comme je l'ai dit, je ne connais pas la honte. Et je m'arrête à n'importe quel coin de rue ou je frappe à n'importe quelle porte et je leur dis : "J'ai faim et je ne suis pas d'ici", et ils m'entendent juste parler et ils savent que je ne le suis pas. Ils me disent : "D'où venez-vous ? du Nicaragua, du Honduras ou du Salvador ?", "non, je viens du Honduras et je n'ai rien mangé,

²³⁰ «En Guatemala no pasamos molestando ninguna persona. Aquí sí, le hemos pedido ayuda a muchas personas, pero nos han brindado unos, unos nos han cerrado las puertas. Siento que ellos sienten temor o discriminación de nosotros» (Wilson, entretien 42, 05 avril 2018).

²³¹ «Hay unos que se portan amables, otros que le hablan de diferentes formas le dicen: "bueno, ya pasaron aquí, dejen de estar molestando" y así» (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

pouvez-vous me donner un coup de main avec un reste de tortilla, une miche de pain ou un biscuit ?" »²³²

Toutes les villes ne répondent pas de la même manière à la présence des migrant.es, mais la nécessité de couvrir les besoins de base et le quotidien des migrant.es provoquent cette confrontation. Les « formes d'appropriation du monde urbain » (Faret, 2018) conjuguent l'expérience des marges, mobilité et citoyenneté contrainte. Pour les centraméricain.es quitter le centre d'hébergement, c'est se confronter à la ville afin de mobiliser, voire d'accumuler, des ressources qui leur permettent de rester sur la route migratoire. La mendicité est la technique utilisée pour s'approcher d'autres espaces dans la ville. Bien que l'étrangéité, reconnue par l'accent par exemple, joue un rôle dans ce processus, les sentiments individuels ont de l'importance. Dans le récit de Mario, il est important de noter la référence à la honte. Ce sentiment est caractéristique de la pratique de la mendicité par les migrant.es. L'Académie espagnole (RAE) définit la honte avec deux significations. Tout d'abord, comme le trouble de l'esprit causé par la conscience d'une faute commise ou par une action déshonorante et humiliante. Deuxièmement, la honte est la perturbation de l'esprit causée par la timidité et implique une restriction pour agir ou s'exprimer (Real Academia Espanola, 2020). Ces deux significations se retrouvent dans les sentiments des migrant.es à l'égard de la mendicité. Antonio, ancien étudiant hondurien âgé de 24 ans, exprime ainsi la tension ressentie entre mendicité comme ressource pour se nourrir et la discrimination comme source d'offense :

« Il y a beaucoup de gens ici au Mexique qui sont des gens bien. Comme dans toute chose, il y a des gens bien et des gens mal. Ils vous donnent de la nourriture, par exemple : vous traversez une partie du Mexique, à Oaxaca, où ils vous donnent

²³² “Para mí la gente aquí no es como en otros lugares. Pasé por un lugar del Distrito Federal, ahí nadie te regala nada. En el Distrito Federal, la gente, como dicen va, he topado con varia gente que dicen, no los de Monterrey son tacaños y no es así. Para mí la gente tacaña son los del Distrito Federal porque aquí la gente tiene un corazón de oro, lo que es aquí y todo Monterrey. Yo llegué aquí sin zapatos, sin ropa, gracias a Dios dos mudadas y ando dos pares de zapatos, nos han regalado. Como te digo pues va, como dicen ustedes, la gente no me deja morir [...] La pena no la conozco, cuando ya me despabilé, ya como en mi tierra va, cuando ya me despabilé vi cómo era el movimiento como era el rollo y ya empecé a agarrar, aunque sea va, mi galleta mi pan. Como sea pues, yo sé que yo salgo de esta casa ahorita, porque no podía caminar, pero ahorita que ya camino yo, salgo y agarro algo de comer allá afuera, porque como te digo que la pena no la conozco, va y me paro en cualquier esquina o toco cualquier puerta y yo les digo: ando con hambre y no soy de aquí, bueno ellos nada más con escucharme la hablada saben que no, me dicen: '¿de dónde eres, de Nicaragua, Honduras o Salvador?' 'no, que vengo de Honduras y no he comido nada, ¿me pueden echar la mano con una tortilla que les haya sobrado? ¿un pan o una galleta?’” (Mario, entretien 30, 02 mars 2018).

de la nourriture. Quand ils ne te donnent pas de nourriture, tu dois sortir et demander à quelqu'un de te donner un taco, et de toute façon, Dieu ne te laisse pas tomber, il ne laisse tomber personne [...] Je sortais et mendiais de la nourriture, mais c'était embarrassant pour moi. J'avais honte, car je ne l'avais jamais fait auparavant et je pensais qu'ils allaient me dire des choses moches et tout ça. Dieu merci, la fois où j'ai demandé, j'ai eu une dame très gentille, elle m'a ramené chez elle heureuse [...] Parfois, ils te crient dessus vraiment très fort, parce que j'ai dû voir comment ils criaient sur plusieurs de mes collègues. Et j'ai dit : "Pourquoi vont-ils me dire quelque chose comme ça, il vaut mieux que je ne le fasse pas". On te dit : "pourquoi diable êtes-vous venu de votre pays ?", ou "dans ce pays il n'y avait pas d'entrée pour nous", ou encore "je ne sais pas pourquoi vous ne rentrez pas" et ainsi de suite. C'est de la discrimination, plus que toute autre chose²³³.

Dans l'histoire d'Antonio, la mendicité n'est pas seulement rejetée, mais aussi publiquement dénoncée, criant et renvoyant les migrant.es aux marges. Cela se vit dans l'humiliation publique, provoquant la honte. La mendicité est une action honteuse car elle s'oppose à la valeur du travail, puisqu'elle est la preuve de l'incapacité à gagner son propre argent par des moyens socialement acceptés. Il faut rappeler que la valeur du travail et l'aspiration à la consommation sont également des éléments qui poussent de nombreux migrant.es à quitter leur pays (chapitre 4). Dans cet esprit, certains migrant.es préfèrent financer leur passage avec leur propre travail et trouver (ou être trouvé.es par) des employeurs qui peuvent favoriser ou nuire à leur passage. D'une part, on trouve des employeurs qui profitent de l'irrégularité des migrant.es pour obtenir une main-d'œuvre bon marché et parfois gratuite. D'autre part, les employeurs tentent de couvrir les désavantages que l'irrégularité apporte aux migrant.es, tels que l'absence de sécurité

²³³ "Hay mucha gente aquí en México que sí es buena gente. Como en todo, hay buenos y malos. Que te regalan comida, por decir, pasas en una parte de México, en Oaxaca, que te están regalando comida. Cuando no te regalan, tienes que salir a pedir quien te dé un taco y pues como quiera, Dios no te desampara, no desampara a nadie [...] salía a pedir comida, pero para mí era una vergüenza. Se me caía la cara de vergüenza. Porque nunca lo había hecho y se me figuraba que me iban a decir cosas feas y todo eso. Gracias a Dios, la vez que pedí, me tocó una señora muy buena, me llevó a su casa con ella y contenta [...] te gritan bien feo, porque, me tocó ver cómo les decían a varios compañeros. Y digo yo: ¿por qué me van a decir algo así? mejor no". Que "¿pa' qué chingaos se venían de su país?" que "en este país no había entrada pa' nosotros" que "yo no sé por qué no se regresan" y así. Es discriminación, más que nada" (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

sociale et de soins de santé. Daniel, ancien vendeur salvadorien âgé de 39 ans, explique ces deux faces :

« Une dame ici à Hidalgo nous a aussi donné des pilules là où nous travaillons. Elle nous a donné des pilules avant de venir. Quand nous travaillions avec elle, elle nous donnait des médicaments, elle nous demandait si nous voulions aller chez le médecin, mais nous avons dit non, que les pilules suffisaient et Dieu merci, elles sont parties [...] Ils nous exploitent au travail aussi. Cela nous est arrivé, nous avons travaillé et finalement ils nous ont payé très peu. Et comme pour dire : "non, de quoi allez-vous vous plaindre si vous êtes en situation irrégulière, si vous n'avez pas de papiers, en quoi cela va-t-il m'affecter ?" Si vous allez à la police, la police vient, il y en a même qui ont été battus pour le plaisir. Ils sont venus vers nous, mais ce que je fais, c'est de ne pas courir. »²³⁴

Son récit illustre comment un même contexte favorise des modes différents de rejet et de solidarité à travers des liens sociaux banals et des interactions quotidiennes. Si une transformation politique est nécessaire (Garrau, 2018), ces espaces peuvent être aussi subvertis et déconstruits par des interactions bienveillantes et par l'hospitalité comme critique politique et comme espace de visibilité des pratiques de l'interculturalité (Le Blanc, 2010). Néanmoins et bien que des espaces de solidarité aient été établis, des conditions telles que l'incertitude, la domination et la souffrance continuent à structurer la route vers le Nord. Après avoir exploré ces différentes relations de l'espace social de la migration, il est possible de dire que la vulnérabilité et l'autonomie des migrant.es reposent sur différentes formes de reconnaissance. Pour Garrau (2018), cette reconnaissance est rendue possible par l'accès à des ressources et à des opportunités suffisantes. En ce sens, nous explorerons dans le chapitre suivant quelles ressources les migrant.es mobilisent-ils pour poursuivre la traversée du Mexique.

²³⁴ “Una señora aquí de Hidalgo nos regaló también varias pastillas donde trabajamos. Ella nos dio unas pastillas antes de venir. Bueno, cuando estábamos trabajando con ella nos dio medicina, nos dijo que, si queríamos ir al doctor, pero le dijimos que no que con las pastillas era suficiente y sí gracias a Dios se nos quitó [...] Nos explotan en el trabajo también. Bueno a nosotros nos pasó, hemos trabajado y al final nos han pagado bien poquito. Y como quien dice: "no y ¿qué va a reclamar si es ilegal, no tiene papeles, en qué me va afectar?" Si vas a la policía, viene la policía, hay algunos que hasta los han golpeado por gusto. A nosotros, nos han caído ahí, pero yo lo que hago no correrme” (Daniel, entretien 12, 05 avril 2018).

Chapitre 6. Poursuivre le passage : un ethos migratoire en construction

Après avoir décrit les expériences de la migration, nous pouvons constater qu'il s'agit souvent d'un changement majeur dans le cours de la vie d'une personne. L'irrégularité marque le voyage et rend les migrant.es plus susceptibles de rencontrer la tension vulnérabilité-autonomie dans un espace souvent hostile. Dans ce contexte, les discours des migrant.es démontrent un processus de résilience, dans lequel les personnes se remettent de situations difficiles afin de poursuivre leur passage : « Je suis forte, même avec tous les coups que la vie m'a donnés, je suis encore ici »²³⁵ - dit Catalina, hondurienne âgée de 27 ans qui voyage seule en train et à pied et que je rencontre à Monterrey. Dans les chapitres 4 et 5, nous avons montré que les migrant.es construisent un discours de volonté, de motivation ou de soutien pour justifier et accepter les souffrances rencontrées sur la route migratoire. Dans le chapitre 6, nous aimerions explorer la manière dont ce discours est construit : peut-on parler d'une construction sociale de la résilience ?

Dans la première partie, nous avons fait valoir que le contrôle des migrations et les politiques qui le soutiennent ont une stratégie visant à persuader les migrant.es de ne pas entreprendre de migration. Rendant la migration de plus en plus difficile, un affaiblissement des personnes en mobilité est imposé par le haut est parfois compensé par les ressources du groupe d'origine, notamment la famille. Cependant, l'investissement individuel est également déployé et nécessaire pour atteindre le Nord. L'ultime garant des choix quand tout est perdu est le désir de se faire une histoire personnelle, le désir de singularité, d'individuation (Touraine & Khosrokhavar, 2005). Ainsi, la capacité de l'individu à surmonter les expériences difficiles qui jalonnent sa trajectoire est devenue une condition indispensable à la réussite du transit qui affecte l'existence de chacun. La mobilisation de qualités, parfois individuelles, parfois culturelles, peut entraîner une transformation à la fois du transit et des migrant.es. Cette mobilisation est récurrente dans les expériences les plus difficiles et incertaines et conduit souvent à un apprentissage qui laisse une trace après le passage.

²³⁵ “Soy fuerte, con todos los golpes que me ha dado la vida aquí estoy todavía” (Catalina, entretien 11, 13 mai 2018).

Poursuivre malgré tout

Les migrant.es peuvent s'accrocher à différents éléments pour poursuivre leur voyage. Cette force mentale mobilisée pour ne pas abandonner l'objectif leur permet d'endurer et de vaincre les moments de faiblesse et de fatigue. Surmonter ces obstacles permet de se tester et d'avoir confiance en soi, car on prouve son courage, son engagement et on dépasse ses capacités. Antonio, Juan Manuel et José sont des exemples de telles situations :

« On pense à y retourner comme ça, mais on se dit aussi : si des gens plus jeunes que moi y vont, ils n'y retournent pas, pourquoi devrais-je y retourner ? Et c'est comme ça que je me suis motivé, c'est comme ça que c'était. C'est comme ça que j'ai été ici et que j'ai survécu. »²³⁶-Antonio, Hondurien 24 ans qui a voyagé par train.

« L'agonie de ne pas mourir là-bas est ce qui te donne de la force, parce que quand tu vois : "et qui va m'aider ici ?" je dis : "je me lève et je continue, même si je tombe et je continue". C'est la devise de tous les immigrants que nous croisons. Même si tu ne peux pas tenir et que tu dois courir, tu dois courir. »²³⁷- Juan Manuel, Salvadorien âgé de 25 ans, voyage seul avec coyote.

« Dès que j'ai quitté le Salvador, j'ai dit que je n'y retournerais pas. S'ils m'attrapaient et me renvoyaient, je n'allais pas retourner comme ça dans la ville d'où je venais, San Miguel. J'allais atteindre la frontière puis repartir parce que mon objectif, ce que j'avais en tête, était d'atteindre les États-Unis. »²³⁸- José, Salvadorien âgée de 24 ans, voyage seul avec coyote.

²³⁶ "Si piensa uno en regresarse así, pero pues también te pones a pensar: si van personas más chicas que mí, no se regresan, ¿por qué me voy a regresar? Y así me motivaba yo solo, así fue. Así es como he estado acá y he sobrevivido" (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

²³⁷ "La agonía de no morir ahí, es lo que le da la fuerza a uno, porque uno cuando ve: "¿y quién me va a auxiliar aquí?", y digo: "me paro y sigo, aunque me caiga y sigo". Ese es lema de todos los inmigrantes que cruzamos. Aunque no aguante y le toca correr, tiene que correr" (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

²³⁸ "Yo dije desde que salí de El Salvador que yo no regresaba. Si me agarraban y me regresaban, no iba a regresar tan así por así a la ciudad de donde era, San Miguel. Si no que iba llegar a frontera y luego salir de nuevo porque mi objetivo, lo que yo tenía en mi mente era llegar a Estados Unidos" (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

6.1. Ancrages axiologiques : entre subjectivité et communauté

Bien qu'il existe une diversité de motivations mobilisées individuellement pendant le transit, telles que la survie, la persistance et/ou le fait de faire ses preuves, trois ancrages axiologiques prédominent dans le discours des migrant.es, à savoir la religion catholique, le travail et la famille. Mobilisés par les individus, ces trois axes sont présents depuis le départ du pays d'origine jusqu'au transit vers le Mexique et l'arrivée dans le Nord, mais ce sont aussi trois thèmes principaux qui témoignent d'une culture centraméricaine. L'aspect religieux est prédominant et imprègne jusqu'à se fondre dans le reste des éléments.

Nancy Green (2002) constate que la culture et la religion aident à négocier la transition de l'immigration, toutefois, pendant le passage vers les États-Unis, ces deux éléments sont aussi utiles pour donner du sens aux expériences vécues, construire un discours, trouver et légitimer sa place- une place effacée par l'irrégularité.

6.1.1. La foi dans la migration : protection, acceptation et contestation

Au Mexique, la foi chrétienne et le flux migratoire centraméricain sont liés car la première fonctionne comme un soutien mobilisé dans les moments les plus difficiles du voyage et surtout dans les moments d'incertitude où les migrant.es n'ont aucune marge de manœuvre (Aragón, 2014 ; Brigden, 2015 ; Nieves Medina, 2017). Pour tous les migrant.es interrogé.es, de toutes nationalités et de tous âges, la religion est omniprésente dans leur discours, par exemple lorsqu'il s'agit de s'en remettre à Dieu en cas d'échec ou de réussite. La façon la plus courante de faire face à l'incertitude est de recourir à l'idée d'une puissance supérieure qui régit le destin. Les migrant.es savent qu'ils et elles sont responsables du voyage et agissent en fonction de leurs ressources, mais la croyance en une puissance suprême leur permet de gérer, d'assumer et d'accepter l'incertitude du passage, ainsi que de donner un sens plus profond et plus spirituel au voyage : « Dieu sait ce qu'il fait » ; « Dieu merci, il ne nous est rien arrivé » ; « J'ai demandé à Dieu de m'accompagner de sa bénédiction ». Laacher (2010) identifie ce même phénomène chez les femmes migrantes voyageant d'Afrique en Europe, dont 90% sont de confession chrétienne et mobilisent la religion pendant le voyage comme un système symbolique de

protection personnelle contre les agressions, l'extrême précarité sociale et matérielle, et les moments d'humiliation, de démoralisation ou d'incertitude. Miguel, Salvadorien 34 ans, montre par son histoire la place que la foi chrétienne peut occuper dans les différentes étapes de la migration, du départ à l'arrivée :

« Ça m'a fait mal d'avoir quitté mon canton par une personne qui ne m'estimait pas, mais je savais que Dieu avait deux buts : l'un, améliorer ma situation économique, et l'autre, aider mon village [...] Il y avait ma marraine, mon parrain et donc il y avait beaucoup de frères et sœurs qui ont prié pour moi quand j'ai quitté mon canton, et je suis parti vers une heure de l'après-midi [...] Je suis parti comme ça parce que Dieu a tout mis. Je portais un Psaume 91 et un chapelet quand je suis parti. J'ai dit à Dieu : " Vous savez quoi ? J'ai toute confiance que vous me mettez sur le sol américain " [...] Saviez-vous que Jésus n'est pas venu pour se réjouir, il est venu pour souffrir. Il a été puni, il a été battu, on lui a fait beaucoup de choses. Il est venu pour souffrir et je vous le dis, il connaissait la bénédiction qu'il apportait à tous, qui est la vie éternelle. "Parce que j'ai donné mon agneau à l'abattoir pour vous" dit Jéhovah Dieu. C'est une bénédiction. Toute souffrance a sa récompense à la fin. De Reynosa à ici, les garçons (Zetas) ont eu leur argent, c'est là que le plus dur commence. Les garçons leur ont tendu une embuscade, la *migración* nous a poursuivis, parce que l'autre côté, 10 des personnes les plus préparées, sont arrivées avec un chargement de cocaïne. Parce que dans le groupe avec lequel j'étais, nous étions 27, et sur les 27, mon frère dit que seuls cinq d'entre nous se sont échappés. Vingt-deux sont tombés ce jour-là, car ils étaient déjà préparés, ils avaient déjà parlé. Nous qui avons été kidnappés à Reynosa, nous nous en fichons, ils nous tuent, ils nous maltraitent, ils nous punissent, parce qu'ils savent qu'il y a un avenir. Ils savent très bien et ils n'accepteront jamais, ainsi que notre pays, ainsi que les différents peuples, ils n'accepteront jamais que nous ayons quelque chose, par notre pauvreté. Mais ils ont tort, car nous faisons preuve d'humilité, d'honnêteté et, en même temps, nous montrons que nous sommes importants pour notre nation. Lorsque nous sommes une partie spéciale de ce que Dieu a toujours voulu dans toute l'humanité. Reynosa, ils nous ont gardés là-bas pendant 18 jours. Dès qu'on dormait, blottis l'un contre l'autre, on dormait avec les jambes en l'air. C'est là que le diable agissait, mais je savais que Dieu n'avait pas ce dessein pour moi. 17 jours de souffrance, avec un temps de nourriture. Un,

je me souviens bien de lui il y a 8 ans, je savais qu'il était de sang salvadorien. Il savait que chaque jour, St. Jude Thaddeus, chaque jour où je me levais à une heure du matin, Jaime, je l'appelais, parce que je savais que ce n'était pas son nom. Il me l'a donné juste pour que je ne sache pas. "Hé Jaime, donne-moi une chance, je vais prier dehors" "Ok" et peut-être que ça a atteint les oreilles du patron et il a dit "réserve-le pour moi", le même coyote qui nous a échappé, je savais que c'était un coyote, les 5 d'entre nous qui se sont échappés, il nous a sorti de là. Il a dû dire "regarde, prends celui-là, va lui donner un avenir". Dieu soit béni, ici aux États-Unis, je suis ici depuis 8 ans, bientôt 9 ans, et je n'ai pas de mauvais dossier. À la fin de la journée, j'ai traversé avec les autres sous la doctrine de ce que je leur ai enseigné alors que nous allions passer et parce que Dieu nous avait avertis. C'est alors que vous voyez la réalité de votre foi. J'ai senti qu'à environ une heure du matin, mon cœur est devenu trop fort, j'ai demandé à Dieu "c'est un signe que tu me le donnes et je vais ramper aussi loin que je peux". Pas un seul chenil à l'entrée, pas un seul, ils appellent ces vans des chenils. Pas un seul, quand je me tenais au milieu, ils donnaient le signal pour passer [...] la sagesse de notre Dieu et la foi, c'est la seule chose que j'ai apprise, que Dieu est réel. L'expérience que j'ai vécue est la plus belle chose que Dieu aurait pu me donner. Dieu et il n'y a personne d'autre. Je priais le rosaire tous les jours, je priais le psaume 91 tous les jours. Et je ne m'en suis pas lassé, et je continue à le prier, depuis 8 ans et pas seulement depuis 8 ans, depuis que je suis enfant. »²³⁹

²³⁹ “A mí me dolió haber dejado mi cantón a través de una persona que no valoró, pero yo sabía que Dios tenía dos propósitos: una, para mejorar mi situación económica, y otra, para ayudar a mi pueblo [...] Ahí estuvo mi madrina, mi padrino y así hubieron muchos hermanos oraron por mí cuando yo salí de mi cantón, y salí como a la una de la tarde [...] Vine así porque Dios puso todo. Yo traía un salmo 91 y traía una camándula cuando yo salí. Yo le dije yo a Dios: “¿sabes qué? tengo plena confianza que tú me pones en suelo americano [...] Sabías que Jesús no vino a gozar, el vino a sufrir. Él lo latigaron, lo golpearon, lo hicieron muchas cosas. Vino a sufrir y te digo, él sabía la bendición que traía para todos que es vida eterna. ‘Por cuanto he dado mi cordero al matadero, por ustedes’ dice Jehová Dios. Ahora bien, es una bendición. Todo sufrimiento al final tiene su recompensa. De Reynosa para acá, los muchachos cobraron su dinero, ahí empieza lo duro. Los muchachos los emboscaron, *migración* nos persiguió, porque en el otro bando que venían 10 personas de los más preparados venían con cargamento con cocaína. Pasando el río, lo que querían ellos era entretener *migración* para pasar el otro grupo de los 10. Porque en el grupo que yo venía éramos 27, de los 27, dice mi hermano que, solo 5 nos escapamos. Cayeron 22 ese día, porque ahí ya estaban preparados, ya tenían hablado. Nosotros que fuimos secuestrados en Reynosa, no nos importa, nos matan, nos maltratan, nos castigan, porque saben que hay un futuro. Ellos bien saben y ellos nunca van a aceptar, tanto como nuestro país, como las diferentes personas, nunca van a aceptar que nosotros tengamos algo, a través de nuestras pobreza. Pero se equivocan, porque nosotros demostramos humildad, honradez y, a la vez, demostramos que somos importantes para nuestra nación. Cuando somos parte especial de lo que Dios siempre ha querido en toda la humanidad. Reynosa, nos tuvieron 18 días ahí. En cuanto dormíamos, acurrucados, dormíamos con las piernas sentadas. No cabíamos. Pero ahí era donde el diablo lo trabajaba, pero yo sabía que Dios no tenía ese propósito para mí. 17 días sufriendo, con un tiempo de comida. Uno,

Pour Miguel, la religion est « la doctrine que nos parents nous ont enseignée par la foi »²⁴⁰. La foi se vit en famille et, pour la plupart des migrant.es, le rapport à la religion se construit au sein de la famille. Il n'est donc pas surprenant qu'une fois sur la route migratoire, la religion soit régulièrement présente et mobilisée. La religion est importante pour ceux qui partent, mais aussi pour ceux qui restent. Les familles invoquent souvent Dieu au moment du départ pour accepter et protéger le destin que le futur migrant a choisi. Pour Roberto, 17 ans, les derniers mots de sa famille qui l'ont marqué ont été : « c'est ta décision et que Dieu te protège, et que tout se passe bien dans le chemin pour toi »²⁴¹. La vie religieuse fait partie de leur vie avant la mobilité, se développe au cours des différentes étapes de leur migration et produit souvent des apprentissages, ce qui contredit l'affirmation de Nieves Medina (2017)²⁴² selon laquelle le recours à la religion est davantage une action utilitaire que spirituelle. Ces apprentissages spécifiques en viennent à constituer un capital migrant construit sur la route.

Le recours à la religion en contexte de migration se fait dès le départ, qu'il s'agisse de faire appel à la protection de Dieu, la figure la plus fréquemment invoquée, ou à d'autres entités divines comme la Vierge Marie face à l'incertitude. C'est l'exemple de Rolando, un mineur salvadorien (17 ans) voyageant avec coyote et sans ses parents en 2018 : « Je disais simplement : "laissez arriver ce qui arrive, Dieu sait ce qu'il fait" et c'est tout. Et je faisais le signe de la croix à chaque fois que je sortais avec la peur. Je disais le

bien me acuerdo bien yo de él hace 8 años, yo sabía que él era de sangre salvadoreña. Él sabía que yo todos los días, San Judas Tadeo, yo todos los días me levantaba a la una de la mañana, Jaime, le decía, porque yo sabía que no era su nombre. El me lo dio solo para que no supiera. "hey Jaime, dame chance, voy a orar afuera" "Ok" y quizás eso llegó a oídos del mero mero y le dijo "a él resérvamelo", el mismo coyote que nos escapó, yo sabía que era coyote, a los 5 que nos escapamos, él nos sacó de ahí. Él le debió haber dicho "mira, llévate a este, ve y dale un futuro". Bendito sea Dios aquí en Estados Unidos, yo llevo 8 años por cumplir 9 y no tengo ningún mal récord. Al final y al cabo, yo me crucé junto con los demás bajo la doctrina de lo que yo les enseñé como nos íbamos a pasar y porque Dios nos había avisado. Ahí, se mira la realidad de tu fe. Yo bien sentí que como a la una de la mañana el corazón me hacía demasiado fuerte, yo le pregunté a Dios " esta es señal que tú me la estás dando y yo me voy a arrastrar hasta donde yo pueda". Ni una perrera en la entrada, ni una, perrera les dicen a esas camionetas. Ni una, cuando yo me paré en medio, aquellos dieron señal para pasar [...] La sabiduría de nuestro Dios y la fe, eso es lo único que yo aprendí, que Dios es real. La experiencia que yo tuve fue lo más lindo que Dios me pudo haber dado. Dios y no hay nadie más. Yo rezaba el santo rosario todos los días, yo rezaba el salmo 91 todos los días. Y no me cansé, y todavía lo sigo rezando, 8 años y no solamente por 8 años, desde que yo era un niño" (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

²⁴⁰ "La doctrina que nuestros padres enseñaron a través de la fe" (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

²⁴¹ "Es tu decisión y hay que Dios te cuide" (Roberto, entretien 36, 07 avril, 2018).

²⁴² Il explique la religiosité des migrant.es par la psychologie de la religion et de la spiritualité, selon laquelle les gens changent leur rapport à la religion lorsqu'ils perdent le contrôle d'une situation, ce qui les amène à rechercher une puissance supérieure ou Dieu, à trouver leur but dans la vie et donc à faire face à des situations dangereuses.

Notre Père. Je suis même passé devant une cathédrale dans un endroit historique et devant une église où se trouvait la Vierge de Guadalupe, et j'ai demandé à la Vierge de tout combler sur le chemin. Je crois beaucoup en Dieu, totalement, je me suis confié à lui»²⁴³. L'intervention divine est également évoquée pour pallier le manque de ressources, l'entité céleste étant censée compenser le manque de ressources matérielles : « J'ai juste pris un sac à dos et l'ai jeté sur mon épaule, comme on dit. J'ai juste tout laissé à Dieu, que quoi qu'il arrive, Dieu ouvre des portes où que j'aïlle. »²⁴⁴

« Dieu » sur la route migratoire

Pendant le transit, la foi en l'action divine prend également la forme d'une force mentale-spirituelle, d'une feuille de route ou d'une protection :

« J'ai dit : "Je dois y arriver" et je l'ai fait. Je ne sais pas, c'était toujours, ma force était toujours d'atteindre mon but. Je dis toujours : "Je vais être là, parce que je vais être là", et toujours, vous savez, Dieu en premier, il est toujours devant tout. »²⁴⁵

« Personne ne prévoit ce qui va se passer. Personne ne sait ce qui va se passer parce que vous pouvez dire : "Je vais faire ceci", mais si Dieu ne le veut pas ou d'ici, d'ici à l'angle, quelque chose peut vous arriver, parce que chaque fois que je sors, je mets toujours Dieu en premier : Que Dieu me laisse arriver à ma destination. »²⁴⁶

« Je suis venue en prenant le risque d'être prise, qu'ils fassent diverses choses à moi et à mon fils et, eh bien, avec l'aide du Seigneur, rien ne nous est arrivé. Nous avons enduré la faim, mais c'est tout. Nous n'avons rien vécu d'autre et bien, voilà,

²⁴³ “Yo solo decía: "que pase lo que tenga que pasar, Dios sabe lo que hace" y ya. Y solo me persignaba cada vez que salía con miedo. Me ponía a hacer mi padre nuestro. Incluso pase por una catedral de un lugar como bien histórico y una iglesia que estaba la Virgen de Guadalupe y pedirle a la virgen que me cumpliera todo en el camino. Yo creo mucho en Dios, totalmente, sí me encomendé a Dios” (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

²⁴⁴ “No más me agarré una mochila y me la eché al hombro, como dicen. Nada más dejándole todo a Dios, que sea como sea, Dios le abre las puertas donde quiera que uno va (Mario, entretien 30, 02 mars 2018).

²⁴⁵ “Decía: ‘tengo que llegar’ y así fue. No sé, siempre fue, siempre mi fortaleza fue siempre cumplir mi meta. Siempre digo: ‘¡voy a estar allá, porque voy a estar allá!’ , y siempre sabes primero Dios, siempre él está delante de todo” (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

²⁴⁶ “Nadie planea lo que va a pasar, nadie sabe lo que va a pasar porque uno puede decir: "voy a hacer esto", pero si Dios no quiere o de aquí ahí, de aquí ahí a la esquina le puede pasar algo a uno, porque yo siempre que yo salgo siempre pongo a Dios por delante: ‘Dios permíteme llegar a mi destino’” (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

nous avons même été humiliés avec mon fils et tout [...] J'ai juste demandé à Dieu de prendre soin de moi, de m'aider et de me donner une réponse. Quand je lui ai parlé, il m'a déjà répondu qu'ils allaient m'envoyer l'argent. Je demande toujours au Seigneur de me voir jusqu'où je peux aller, car c'est ainsi qu'il m'a aidé jusqu'ici. Lui seul, le seul, il s'est occupé de moi en tout, il m'a vu, il m'a aidé, grâce à lui je suis ici. »²⁴⁷

« Vous venez ici en pensant à tant de choses : votre famille, en pensant à ce que vous allez faire demain, en pensant à comment vous allez faire, tant de choses. Même si vous mangez, vous pouvez manger le meilleur plat, mais vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimez pas vraiment, il y a des moments où vous vous éloignez, mais vous atteignez un point où vous êtes laissé avec la pensée : " qu'est-ce que je vais faire demain ? ". Ca fait presque trois ans que je suis ici et est-ce qu'on va m'aider ? ou quoi ? et tout ça ... et ça te mortifie et tu vois des gens qui viennent pour amener des gens et des gens qui partent et tu dis "putain, ces gars-là ont juste venu et pourquoi pas moi ? " Hier, il se trouve que je disais, je me suis couché et j'ai dit "Mon Dieu, que ce soit ta volonté". Aujourd'hui, j'ai parlé à mon pote et il m'a dit : "non, je pense qu'ils vont venir te chercher ce week-end". C'est mon temps, je veux dire, c'est le temps de Dieu, ce n'est pas pour moi, je le comprends aussi, que je préfère avoir 5 ou 6 mille dollars, pour savoir qu'ils viennent déjà te chercher. Mais ce n'est pas le cas, car j'ai déjà vécu aux États-Unis. Je veux dire, personne ne va me le dire, et je sais combien il est difficile d'obtenir de l'argent là-bas, à moins d'être dans la perfidie [...] Ici il ne s'agit pas de chance, il y a beaucoup de gens qui disent "non, c'est la chance", non, j'ai toujours été une personne qui s'en remet à Dieu. Si Dieu veut que je passe, je passerai, sinon, il saura quoi faire. »²⁴⁸

²⁴⁷ “Vine arriesgándome a que me agarrara *migración*, a que nos hicieran varias cosas a mí y a mi hijo y, pucha, con ayuda del Señor no nos ha pasado nada. Sí hemos aguantado hambre, pero nada más. No hemos pasado más cosas y bueno, ahí estamos, hasta humillaciones hemos recibido con mi hijo y todo [...] Solo le pedía a Dios, que me cuidara, que me ayudara y que me diera una respuesta. Ya cuando yo hablé, él ya me dio la respuesta que ya me iban a mandar el dinero. Yo siempre que le pido al señor, que él tiene que verme hasta donde yo llegue, porque así me ha ayudado hasta acá él. Solo él, el único, él me ha cuidado en todo, él me ha cuidado, él me ha visto, él me ha ayudado, por él estoy aquí” (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

²⁴⁸ “Vienes pensando en tantas cosas: en tu familia, pensando en qué vas a hacer mañana, pensando cómo te va a ir, tantas cosas. Aunque comas, te puedes comer el mejor plato, pero no te cae, no te cae la neta, hay momentos que sí te divagas, pero llegas a un momento que te quedas: "¿qué voy a hacer mañana?". Ponle yo 3 años y ¿qué onda? ¿sí me van a ayudar? ¿o qué rollo? y acá todo eso y te mortifica y miras que vienen a traer gente y se va gente y dices “chingada madre, esos *weyes* acaban de venir ¿y yo por qué no?” O sea,

À la frontière, le moment du passage aux États-Unis est critique et même les migrant.es ayant le plus de ressources et de confiance invoquent une divinité pour faire face aux risques, à l'incertitude et calmer la peur. C'est accepter qu'il n'y ait plus rien à faire et se laisser porter par des situations indépendantes de sa volonté, comme l'explique Mariana, salvadorienne âgée de 21 ans qui traverse la frontière sud des États-Unis en 2013 :

« J'ai toujours eu la foi que tout irait bien, toujours. Je ne peux pas vous dire que je priais toujours, mais il y a eu des moments où j'ai pris mon temps et demandé à Dieu de prendre soin de moi et de garder tout le mal hors de mon chemin. Lorsque nous avons traversé le Rio Bravo, je ne me souviens pas des mots exacts, mais je me rappelle que j'avais peur parce que nous avons traversé la rivière où elle était très large, la rivière était très grande, cette zone. Ils nous ont fait traverser comme dans un bateau gonflable, mais ils nous ont fait nous agenouiller et ils nous ont organisés en ligne, à genoux, les jambes de la personne derrière nous passaient entre vos genoux, quand vous vous agenouillez vous pliez vos genoux en arrière, donc c'était la façon dont nous venions tous et je sentais que nous pouvions tomber. »²⁴⁹

Cette spiritualité est vécue dans l'intimité personnelle lors des voyages avec les coyotes, cependant, pour les migrant.es en solo, elle est également réaffirmée par les solidarités de la route. La plupart des centres d'accueil sont chrétiens et les migrant.es s'en remettent à ces institutions comme à des oasis le long de la route. Nonobstant les possibles

te da hasta cosa pues, ayer casualmente estaba diciendo yo, me acosté y dije "Dios mío, que sea tu voluntad". Hoy le hablé a mi compa y me dijo: "no pues el fin de semana creo que van por ti ya". Es mi tiempo, o sea, es el tiempo de Dios, no es por mí, yo lo entiendo a él también, que yo más quisiera que tener 5 mil- 6 mil dólares, saber que ya van por ti. Pero eso no es así, porque ya viví en Estados Unidos yo. O sea, a mi nadie, me va a contar y se lo que cuesta agarrar un dinero allá, a menos que andes en la maña [...] Aquí no se trata de suerte, hay mucha gente que "no, que por suerte", no, yo siempre he sido una persona que me encomiendo a Dios. Si Dios quiere que pase, voy a pasar, si no, pues él sabrá" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

²⁴⁹ "Siempre tuve la fe de que iba estar bien, siempre. No te puedo decir que siempre oraba, pero había momentos en los que me tomaba mi tiempo y le pedía a Dios que me cuidara que apartara todo mal del camino. Cuando cruzamos el río Bravo, no recuerdo exactamente las palabras, pero recuerdo que sentía miedo porque cruzamos el río donde era muy ancho, el río era muy grande, esa zona. Nos cruzaron como en una lancha inflable, pero nos hicieron que nos pusiéramos hincados y así nos organizaron en una línea, hincados, las piernas del que venía detrás iban a ir como entre medio de tus rodillas, cuando tú te hincas doblas las rodillas hacia atrás, entonces esa era la forma en la que todos veníamos y yo sentía que nos podíamos caer" (Mariana, entretien 29, 18 mars 2020).

discriminations dans ces refuges, l'intégration et l'union entre les locaux et les étrangers se fait par le biais de la religion, un élément fondateur des sociétés mexicaines et centraméricaines. Le fait que les églises et les prêtres aient été les premiers à adopter la cause de ces migrant.es n'est pas un processus unilatéral, mais un processus réciproque qui leur permet de s'identifier les uns aux autres dans la foi chrétienne. La messe à *Lamentos Escuchados* et à *Casa Indi* sont des événements de coexistence qui permettent d'unir la spiritualité, en laissant de côté les questions terrestres. Ainsi, pour les migrant.es, Dieu fait la différence à l'heure du voyage et même il leur offre un espoir et une raison pour continuer quand les systèmes politique et économique abandonnent ces personnes. La perte de confiance dans les institutions et l'autorité leur substitue celles de Dieu (Laacher, 2010).

Bien que la socialisation au sein de la famille soit primordiale, la religion est également un pilier politique en Amérique centrale. La religion catholique s'est établie pendant la colonisation espagnole et s'est consolidée au fil des siècles. Cette religion a eu un impact pendant les guerres civiles. Un cas emblématique est celui du Salvador. Au milieu de la guerre, l'Église catholique a joué un rôle dans la protection des Salvadoriens par le biais du mouvement de la théologie de la libération. Proche du peuple, ce mouvement a une figure martyre, Monseigneur Arnulfo Romero, assassiné par le gouvernement pendant son homélie. Son dernier discours était plein de critiques à l'égard du gouvernement et de ses politiques meurtrières, exhortant les soldats à ne pas suivre les ordres humains qui vont à l'encontre de la loi de Dieu (Romero, 1980). L'idée de la supériorité de la loi divine sur les commandements humains persiste fortement dans le discours des migrant.es. Catalina n'hésite pas à opposer le discours de Donald Trump à la supériorité de Dieu : « Il peut dire une chose, mais Dieu en dit une autre, il peut parler et crier et faire, mais celui qui commande est unique, Dieu. Il est unique, il est devant mes enfants »²⁵⁰. Cette supériorité du pouvoir divin s'exprime ainsi comme une contestation politique et une « rhétorique de l'humanité » (Puig, 2014) par des moyens théologiques, comme l'exprime Michel, Hondurien 35 ans :

« Ce n'est pas juste que vous veniez ici pour vous battre et qu'ensuite ils vous attrapent et vous jettent comme si vous étiez un animal, non, ce n'est pas comme ça. D'abord, ils doivent voir les conséquences, pourquoi vous venez ici, combien

²⁵⁰ «Él puede decir una cosa, pero Dios dice otra, él puede hablar y gritar y hacer, pero el que manda solo es uno, Dios él es único, él es primero que mis hijos» (Catalina, entretien 11, 13 mai 2018).

d'argent vous avez dépensé. Je suis d'accord pour dire que, oui, ils devraient m'attraper, mais ils devraient me dire : "tiens, je vais te donner ce que tu as dépensé", mais ils ne t'attrapent pas comme ça, juste parce que tu n'as pas de papiers. Et ça ne devrait pas être comme ça parce que nous sommes humains, nous sommes créés par Dieu lui-même et le fait que nous n'ayons pas de papiers, parlant toujours on comprend toujours, mais comme les lois terrestres sont différentes de la loi de Dieu. »²⁵¹

Pour Michel et pour les Centraméricain.es en situation irrégulière, la foi est une source de force physique et mentale pour affronter les vicissitudes de chaque étape du voyage et aussi un moyen de défier le système qui leur impose le sort d'une marginalisation. La religion est donc une force pour endurer et agir, mais aussi pour se reconnaître en tant que sujet, trouver une place et se valoriser lors du passage. Touraine & Khosrokhavar (2005) considèrent l'idée du divin comme une ressource contre la société et une technique de base pour maîtriser l'irrationalité du monde. Ce type de recours à la religion contraste avec l'interprétation victimaire qui traditionnellement lui a été associée pendant la migration, à savoir : la religion comme seule arme et marchandise invisible attachée au corps, contre le drame migratoire qui incite à la résignation et à la résistance ; « jusqu'au bout » pour se projeter dans l'avenir et mettre de l'ordre dans le monde (Laacher, 2010). Comme l'expliquent Saúl et Catalina, Salvadorien et Hondurienne en attente à Monterrey en 2018 :

« Parfois, j'ai faim, mais qu'est-ce que je vais faire ? Dieu sait pourquoi on endure et tout. Je serais déjà mort, mais, je veux dire, il me donne une chance de pouvoir l'aider, parce que beaucoup meurent et ne vont pas jusqu'au bout. »²⁵²

²⁵¹ “No es justo que uno venga aquí luchando para que después solamente te agarren y te tiren como que si sos animal, no, no es eso. Primero tienen que ver las consecuencias, por qué uno viene, cuánto dinero gastó. Estuviera de acuerdo que, sí, va que me agarren, pero puta que me digan: "tené, te voy a dar lo que tú gastaste", pero no solo lo agarran así, solamente porque no tiene papeles. Y no debe de ser así porque somos humanos, somos creados por el mismo Dios y el hecho de que no tengamos papeles, siempre uno hablando siempre se entiende, pero como las leyes terrenales son diferentes con la de Dios” (Michel, entretien 31, 08 avril, 2018).

²⁵² “En veces he aguantado hambre, pero ¿qué voy a hacer? Dios sabe por qué uno aguanta y todo. Yo ya estuviera muerto, pero, o sea, él me está dando una oportunidad que yo pueda ayudar a él, pues no sé, porque muchos mueren y no lo logran a llegar hasta donde van” (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

« J'avais l'impression que j'allais mourir, ils m'ont gardé enfermé pendant un mois et 15 jours, puis je me suis échappé. Je pensais que j'allais y rester pour toujours, mais cela m'a donné plus de courage parce que je sentais que c'était un test que Dieu m'avait fait passer. »²⁵³

Pour ces deux migrant.es, Dieu est une figure surpuissante qui donne un sens à leurs expériences. C'est un personnage chargé de croyances construites pour expliquer l'incertitude du parcours migratoire, pour justifier la souffrance et pour sortir de la difficulté. La référence à la religion dans un contexte de migration permet également d'autres apprentissages et acquisitions. À en croire mes interlocuteurs, la croyance religieuse permet la transformation, l'apprentissage par l'épreuve, et contribuerait même au développement personnel :

« Grâce à Dieu, je suis ici et je le remercie de m'avoir fait vivre, parce que si tu risques ta vie : que le train te tue ou qu'un autre, un autre humain te prenne la vie [...] Les gens qui ne croient pas en Dieu et qui te font peur : "regarde, ceci, cela", mais moi je dis : "ici seul Dieu avec moi je vais continuer" [...] J'ai appris à être humble, à demander beaucoup à Dieu, parce que c'est le seul qui t'aide sur ce chemin. J'ai appris qu'il faut toujours avoir foi en Dieu, parce qu'il m'a montré que je l'aime. Il me l'a montré en rencontrant des gens bien sur son chemin. Les gens qui laissent tout à Dieu, toutes les choses, il n'oublie jamais, mais il n'oublie pas, et tout ce que le mal fait, vous ne le regardez pas, mais Dieu le fait. »²⁵⁴ - Roberto, Hondurien 17 ans accompagné d'un groupe de Salvadoriens qui l'aident pendant son transit.

Pour Roberto, il s'agit aussi d'accepter le risque de la route, mais aussi les propres limites, en tant qu'individu, dans les conditions précaires de la route. Cela se traduit par

²⁵³ “Me sentí que me iba a morir, me tuvieron encerrada mes y 15 días, de ahí me les escapé. Pensé que ahí me iba a quedar para siempre, pero me dio más valor más bien, porque sentí que era una prueba que Dios me puso” (Catalina, entretien 11, 13 mai 2018).

²⁵⁴ “Gracias a Dios, estoy aquí y le doy gracias por traerme vivo, porque sí uno arriesga la vida: que lo mate el tren o que otro, otra persona, otro humano le quite la vida [...] Gente que no cree en Dios y sí hay gente que, bueno, en el camino hay gente que le mete miedo a uno: "que mira, que esto, que lo otro", pero digo yo: "aquí solo Dios conmigo voy a seguir" [...] Aprendí a ser humilde, pedirle mucho a Dios, porque él es el único que le ayuda a uno en este camino. Aprendí a que uno siempre le tiene que tener fe en Dios, porque él me ha demostrado que lo amo. Me lo ha demostrado encontrando gente buena en el camino. La gente que le deje todo a Dios, todas las cosas, él nunca, tarda, pero no olvida y todo lo que hace el mal, uno no lo mira, pero Dios sí” (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

l'humilité, l'un des principes de la religion catholique, mais aussi par une économie morale du bien et du mal. Pour certains, la foi est essentielle et primordiale pour une mobilité réussie. Aussi, la mise à l'épreuve de la religion dans un contexte pratique peut être vécue soit comme une communion plus forte avec la religion, soit comme une perte de foi. Pour Miguel, un ex-militaire salvadorien de 34 ans qui a fait son voyage en 2012, la foi est synonyme de « succès » en migration :

« Cela dépend de la foi, car tout le monde n'y arrive pas. Ils tombent, ils partent, ils ne se forment pas, ils ne sont pas formés. Quand ils arrivent à la frontière, leur foi s'épuise, leur bénédiction s'épuise, et je vous le dis, s'ils n'ont pas la foi, il vaut mieux ne pas les déplacer, ne rien faire parce qu'ils veulent essayer. La foi, c'est trois lettres, mais elle a un grand pouvoir. Ils feraient mieux de ne pas le faire. Les contaminations du monde que beaucoup apportent, les contaminations du : " je veux y arriver maintenant ", non, il y a une promesse à faire à Dieu. Comment la faire ? en aidant son prochain. »²⁵⁵

Dans ce commerce spirituel, un comportement est attendu afin de recevoir la récompense. Les migrant.es construisent un récit qui cherche à légitimer leur statut irrégulier et à les faire mériter la grâce du pouvoir supérieur. Les éléments les plus mobilisés sont : le service aux autres, l'humilité, la gratitude, le développement de la famille, l'honnêteté et le courage, comme l'expliquent Rafael et Alberto, deux Salvadoriens qui habitent actuellement aux États-Unis. Ces valeurs justifient leur parcours, en parallèle avec celles du travail et la nécessité de soutenir leur famille. Elles permettent de se démarquer du consumérisme d'une culture dominante comme celle des États-Unis :

« Mes grands-parents m'ont dit que si je venais ici, je devais faire les choses correctement, que je ne devais pas avoir d'ennuis, que si je faisais les choses correctement, Dieu serait avec moi. Et ils me conseillaient, comme ils ont été

²⁵⁵ «Depende de la fe, porque no todos lo logran. Caen, se dejan, no se entrenan, no se les capacita. Llegando a la frontera ahí se les acabó su fe, se les acabó su bendición y te digo, si no traen fe, mejor que no los muevan, que no hagan por quererlo intentar. La fe son dos letras, pero tiene un gran poder. Mejor que no lo hagan. Contaminaciones del mundo muchos la traen, contaminaciones de que: "yo quiero llegar ya", no, hay una promesa que hay que hacer a Dios. ¿Como la haces? ayudando a tu semejante» (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

croyants toute la vie, c'est pourquoi ils m'ont toujours mis dans les mains de Dieu pour que je puisse être ici. »²⁵⁶

« La volonté de Dieu et la foi que j'avais m'ont fait dire : "un jour, je vais y arriver et je vais y arriver" et Dieu merci, j'y suis arrivé. Je lui ai demandé d'éclairer mon chemin, de dégager ma voie et que ce que je voulais, c'était arriver et qu'il m'en donne l'opportunité. Il regarde toutes les injustices dans la vie de chaque personne et quand vous décidez de venir ici, vous le faites avec un but. Je lui ai donc demandé de me donner la possibilité de venir ici, car ce que je voulais, c'était m'améliorer et offrir une meilleure vie à ma famille. »²⁵⁷

6.1.2. Devenir « un.e bon.ne migrant.e »

Se reconnaître comme chrétien, c'est ainsi adopter au passage certaines caractéristiques qui, bien qu'imprégnées dans la religion chrétienne, s'inscrivent également dans d'autres sphères de la vie individuelle. Gustavo, un Hondurien de 33 ans qui vit au Mexique depuis trois ans, décrit comment sa personnalité, ses vertus et l'image qu'il se donne lui ont permis de trouver sa place après 14 voyages au Mexique :

« Je ne sais pas si c'est la bénédiction de Dieu ou quoi, mais comme je l'ai dit, je crois que vous gagnez tout avec votre façon d'être et votre attitude. Je veux dire, parce que si vous venez dans un endroit et que vous voyez quelque chose, je veux dire, vous devez avoir l'idéologie et l'intelligence pour voir, si je vois, s'ils m'emmènent dans une maison, si c'est votre maison, vous m'emmenez dans votre maison et vous allez me donner de la nourriture ou quelque chose, j'ai déjà vu votre patio, votre jardin, que votre clôture est en train de tomber, je veux dire, vous devez avoir cette idéologie, et être intelligent, je veux dire, vous devez

²⁵⁶ “Mis abuelos me aconsejaron que, si venía para acá, hiciera las cosas bien, que no me metiera en ningún problema, que, si yo hacía las cosas bien, Dios iba a estar conmigo. Y ahí me estuvieron aconsejando, como ellos toda la vida han sido creyentes pues por eso ellos siempre me pusieron en las manos de Dios para yo estar acá” (Rafael, entretien 35, 06 mai, 2020).

²⁵⁷ “La voluntad de Dios y la fe que yo traía que dije yo: "un día voy a llegar y voy a llegar" y gracias a Dios llegué. Pidiéndole, que me iluminara mi camino, que me despejara mi camino y que yo pues lo que quería era llegar y que me diera la oportunidad. Él mira toda la injusticia de la vida de cada uno de las personas y uno cuando se decide a venirse para acá lo hace con un propósito. Entonces, yo le pedía que me diera la oportunidad de llegar porque yo lo que quería era superarme y darle una mejor vida a mi familia” (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

gagner des choses. Et je suis comme ça, si je vois quelque chose de mauvais, je vais toujours d'un endroit à l'autre, et les gens me disent : "mec, tu es très serviable, tu t'appliques à tout", et les gens s'attachent à toi. Je suis allé dans tellement d'endroits qu'il y a des gens qui, quand je passe, me disent : "quoi de neuf ? encore toi ?" C'est sympa, mais imaginez que vous passez devant un endroit et que vous vous cachez. Je me souviens que parfois, je passais aux mêmes endroits dans le train et je venais avec d'autres personnes et je leur disais : "maintenant nous allons descendre, parce qu'untel vit dans cette maison ici", et je passais en disant : "quoi de neuf, monsieur ?" - "Encore toi, fiston ? Tu as déjà mangé ?" - "non". Allez, un plateau de haricots ou autre. C'est agréable, mais imaginez aller dans un endroit où vous devez vous cacher, c'est moche, n'est-ce pas ? Mais c'est pour cela que je dis, vous gagnez tout, vous ouvrez et fermez les portes avec les gens vous-même. »²⁵⁸

Gustavo considère que sa serviabilité et sa disponibilité au travail constituent une capacité à trouver sa place dans le parcours migratoire. Une place qui lui permet l'intégration et la reconnaissance qu'il peut mobiliser en cas de besoin. Il a développé cette action au cours des quatorze voyages qu'il a effectués au Mexique, le dernier ayant duré environ 3 ans. Il apparaît en effet que certaines caractéristiques physiques, apparences, comportements et attitudes permettent de bénéficier de la solidarité le long de la route. Sur la route migratoire, une dichotomie entre le bon et le mauvais migrant prend forme et est utilisée pour trier et identifier les personnes considérées comme indignes, ingrates et/ou illégitimes pour recevoir la confiance ou la compassion : la peau foncée ou brune, les tatouages visibles, une véhémence lors de la demande d'aide ou l'ingratitude font partie de ces éléments de disqualification (Díaz de León, 2021).

²⁵⁸ "No sé si sea bendición de Dios o qué, pero como te digo yo no sé, donde llegue, yo creo que todo te lo ganas, con tu forma de ser y con tu actitud, o sea, porque si tú vienes a un lugar y ves algo, o sea, uno tiene que tener la ideología y la inteligencia y ver, si yo veo, si a mí me llevan a una casa, haz de cuenta esta es tu casa, tú me llevas a tu casa y ya me vas a dar comida o algo, yo ya vi tu patio, tu jardín, que tu cerca se está cayendo, o sea, tú tienes que tener esa ideología, y ser inteligente, o sea, ganarte las cosas y yo soy así, que si yo veo algo malo, yo siempre estoy acá *tingo al tango*, y la gente me dice: "*n'ombre*, tú eres bien acomedido, tú te aplicas a lo que sea", y la gente le agarra a uno cariño. Haz de cuenta que yo he pasado por tantos lugares que hay gente que, paso, y me dice: "¿qué onda? ¿Otra vez tú?" O sea, pero es bonito, pero imagínate pasar en un lugar y andarse escondiendo. Yo me acuerdo que pasaba a veces en el tren por los mismos lugares que pasaba y venía con más gente y les decía: "no, ahorita nos vamos a bajar, porque en esta casa de aquí vive fulanito de tal", y ya pasaba yo y ya: "¿qué tal señor?" " ¿Otra vez tú, *m'ijo*? ¿ya comiste?", "No", venga una charola con frijolillos o que sé yo, pero es bonito, pero imagínate pasar un lugar donde te tengas que esconder eso es feo, ¿no? Pero por lo mismo digo yo, todo te lo vas ganando, tú mismo te abres y te cierras las puertas con las personas" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

Bien que cet aspect soit plus clair pour ceux qui voyagent seuls, il est également pertinent pour ceux qui paient un coyote. Le bon respect des règles de l'hébergement et des guides définit le bon comportement des migrant.es et les exclut des représailles. Dans le chapitre 5, nous montrons comment la soumission des migrant.es à leurs guides est le comportement attendu et le moyen d'intégration dans ce réseau transnational de transport humain qui les aide à atteindre leur objectif de rejoindre le Nord. Bien que cette soumission ne soit pas souhaitée par les migrant.es. Dans les deux cas, la solidarité ou le traitement des migrant.es est hiérarchique et paternaliste. Ce type de relation entre étrangers et locaux, qui dans d'autres pays, comme la France, cache des structures racistes et des relations de pouvoir (Doytcheva, 2021), renforce l'image infantilisée des migrant.es et la suprématie des locaux et de ceux qui contrôlent la route migratoire. Toutefois, dans cette section, nous nous concentrerons sur l'expérience du passage en solitaire, qui révèle d'autres déterminants des trajectoires migrantes, à dimension axiologique en particulier : le travail, l'honnêteté, la gratitude et l'humilité font objet d'une valorisation par opposition à la mendicité, au vol et à la consommation de drogues et d'alcool.

Gagner sa vie : la « valeur travail » en contexte migratoire

Pour Argán Aragón (2014), les migrant.es s'engagent dans l'espace migratoire pour s'accomplir en tant que travailleurs visibles, choisis, bien payés et appréciés aux États-Unis. Les migrant.es sont souvent conscients de leur importance en tant que travailleurs qui répondent à la demande de main-d'œuvre dans les pays développés et contribuent au processus d'accumulation dans ces économies (Gardarsdottir, 2018). Le travail devient alors un objectif et une manière de faire reconnaître son existence, parfois mise à l'épreuve avant l'arrivée dans le Nord. Les migrant.es doivent démontrer leur goût pour le travail et leur volonté de travailler pendant le transit afin de se différencier d'autres migrant.es, créant ainsi une identité propre par la fierté du travail.

Dans les pays d'origine, la centralité du travail est historique avec l'établissement de *leyes de vagancia*. Promulguées en 1825 au Salvador (PNUD, 2013), en 1876 au Guatemala (Sánchez Lovell, 2016), ces lois ont ensuite été renouvelées à plusieurs reprises. Elles ont criminalisé les chômeurs, les obligeant à exercer des activités dans les services de l'État ou les entreprises privées, sous peine d'emprisonnement. Dans le contexte de l'époque, caractérisé par la dépossession des paysans de leurs terres et l'obligation qui leur est faite de vendre leur travail aux grandes entreprises agro-

industrielles, un stigmat particulier s'attache aux chômeurs, considérés comme non civilisés, arriérés, criminels, ignorants et paresseux (Sánchez Lovell, 2016, Bulmer-Thomas, 2001).

Aujourd'hui, le travail est un élément clé de la construction d'une identité sociale positive, tant en termes de représentation de soi que de perception de l'individu par la communauté au sens large. Le travail qui met l'individu en mouvement et lui permet de prendre des décisions pour l'avenir est associé à des notions d'effort et de performance. Mais il est également associé à l'idée de souffrance, voire d'humiliation, notamment dans le cas des migrant.es, à qui l'on propose souvent des emplois difficiles (Vahabi, 2013). Daniel, Salvadorien 39 ans, chef de famille et ancien commerçant, explique son rapport au travail :

« Si vous avez des objectifs, vous devez vous battre pour les atteindre, ne pas abandonner, parce que j'ai vu beaucoup de gens qui prennent la route, souffrent tout ce qu'ils doivent souffrir, et à la fin, quand ils sont arrivés au Nord, ils reviennent en arrière et se livrent à la *migración*. Si j'ai un objectif, je ne vais pas abandonner. Ce n'est pas parce que j'ai souffert au début que je vais abandonner, si à la fin je peux améliorer les choses. J'ai beaucoup appris en cours de route et je l'ai fait aussi au Salvador. J'avais mes objectifs, je suis allé demander un emploi et j'ai dit : "s'ils me donnent un emploi, je vais faire ceci, je vais faire cela", en d'autres termes, j'ai des objectifs clairs. Par exemple, j'ai travaillé comme vendeur, et j'ai fait mes itinéraires pour les clients et j'ai laissé leurs itinéraires pour eux là-bas, mais parce que je dois le faire parce que c'est mon travail, je suis venu demander du travail. Tant de gens se sont plaints et m'ont dit : "écoutez, c'est très difficile ici", mais nous voulions du travail, nous avons déjà du travail, quand vous êtes venus demander du travail, qu'avez-vous dit ? : "je suis prêt à travailler". Lorsque vous dites : "Je suis prêt à travailler", c'est parce que vous allez faire face à tout ce qui se présente à vous. Donc, j'ai toujours dit ça, mon père disait : " peu importe la difficulté d'un travail, on s'y habitue et puis on s'y habitue, on a même envie de travailler ", parce que quand j'étais en vacances et que je passais quinze jours à la maison, je m'ennuyais, je me disais : " j'espère que ça va finir vite parce que j'ai envie d'aller travailler maintenant ". Je souhaitais que cela se termine rapidement, parce qu'ils payaient mon salaire et mes vacances, mais étant à la

maison, je sentais que mon argent s'épuisait rapidement et je disais : "Je ne gagne pas". »²⁵⁹

Cet extrait d'entretien montre comment le travail justifie les souffrances de la route. Daniel considère le travail comme une nécessité, mais aussi comme une valeur qui lui a été inculquée dans sa famille. Le sentiment du « devoir travailler » pour obtenir l'estime sociale a également été porté par la généralisation des politiques néolibérales qui exaltent la réussite personnelle comme contrepartie de la justice sociale. Les récompenses individuelles sont perçues comme le produit de l'effort personnel, tandis que le travail est considéré comme le moyen le plus approprié pour assumer la responsabilité de son propre projet de vie et de son destin individuel (Araujo & Martuccelli, 2013). Pendant le transit, les migrants d'Amérique centrale mobilisent le travail comme une valeur essentielle et un facteur de soutien économique qui peut améliorer leurs conditions de mobilité. Le travail fournit l'argent nécessaire à la survie et renforce également l'idée qu'« à la force de ses bras », il est possible d'influencer le cours du voyage vers le Nord. C'est ainsi que l'on assiste à une revalorisation des Centraméricains par le travail : « La bonne chose est de travailler et de servir les gens, qu'ils se sentent flattés par vous, que vous êtes un travailleur et que vous avez un bon, bon dossier. Au lieu de dire que vous êtes un criminel ou une personne rusée, ils disent que vous êtes un travailleur acharné. Vous êtes Salvadorien et vous êtes un travailleur »²⁶⁰, commente Wilson, Salvadorien 25 ans, ancien ouvrier du bâtiment.

²⁵⁹ “Si uno tiene objetivos hay que luchar por conseguirlos, no rendirse, porque he visto bastante gente que agarra el camino, sufre todo lo que sufre, al final cuando ya está bien arriba se regresa y se va a entregar a *migración*. Eso es no tener objetivo uno y si yo tengo un objetivo, no me voy a rendir. Solo porque yo sufrí al principio me voy a rendir, si al final puedo hacer que me vaya mejor. Eso sí, he aprendido mucho en el camino y eso lo hacía en El Salvador, también. Tenía mis objetivos, yo iba a pedir trabajo y le decía yo: "si me dan trabajo, yo voy a hacer esto voy a hacer lo otro", o sea tengo mis metas claras. Por ejemplo, yo he trabajado de vendedor, y he hecho mis rutas de clientes y les he dejado sus rutas a ellos ahí, pero porque yo digo, tengo que hacerlo porque este es mi trabajo, yo vine a pedir trabajo. Tanta gente que se quejaba y me decía: "mira, que aquí, está muy difícil que", pero trabajo queríamos, pues ya tenemos trabajo, cuando viniste a pedir trabajo ¿qué dijiste?: "Uo estoy dispuesto a trabajar, ¿va?" Cuando uno dice: "estoy dispuesto a trabajar" es porque le va a hacer frente a lo que te toque. Entonces, yo eso siempre lo he dicho, mi papá decía: "por muy difícil que sea un trabajo, uno se acostumbra y después ya le agarra hasta el gusto, hasta le hace falta trabajar", porque yo cuando me daban las vacaciones y pasaba quince días en la casa, pasaba aburrido, decía yo: "ojalá se termine rápido porque ya quiero ir a trabajar" ¿Por qué? porque uno se acostumbra a trabajar y siente que le hace falta después. Deseaba que rápido se terminaran, porque me pagaban el sueldo y mi vacación, pero estando en la casa sentía que rápido se me acababa el dinero y decía: "no estoy ganando"” (Daniel, entretien 12, 05 avril 2018).

²⁶⁰ “Lo bueno es en trabajar y servirle al pueblo, que se sientan halagados de uno, que uno es trabajador y uno tiene un buen, así no tiene mal récord, que digan ahí anda un delincuente o un mañoso, que digan esa persona es trabajadora, es salvadoreño y es trabajadora” (Wilson, entretien 42, 05 avril 2018).

Le travail est également souvent mentionné comme un droit et le but ultime. Certains migrant.es vivent cette expérience de manière si forte qu'ils se tournent vers des figures spirituelles pour les aider à avancer : « J'ai demandé à ma mère, qui est maintenant décédée, de tout faire pour moi, même si elle était morte. Je voulais travailler, c'était mon but, plus que tout autre de travailler »²⁶¹. Le travail et la migration forment ainsi un couple qui se décline sous des formes différentes, du départ à l'arrivée de la traversée migratoire. Pour Daniel, un Salvadorien de 39 ans, la relation migration-travail est une question compliquée, car elle est une raison pour lui de partir à la recherche d'une réalisation à l'étranger, mais elle est aussi une source d'inégalité pendant le transit :

« Le travail a la même valeur partout dans le monde, la même chose qu'un Mexicain, qu'un Salvadorien, qu'un Hondurien ou qu'un Guatémaltèque peut faire. Et j'ai l'impression que même si tu viens ici, tu mets plus d'amour dans ton travail pour que les gens ne disent pas : "celui-là est paresseux, ou celui-là est un voleur, ou celui-là est un voyou", tu essayes de mieux te comporter [...] Avant tout, je veux travailler, et je sais qu'en travaillant je peux aider ma famille et je vais, en d'autres termes, l'espoir est que la situation s'améliore. C'est ce que j'ai cherché dans mon propre pays, mais il n'y a pas d'opportunité là-bas. Ici, j'ai vu, enfin pas plus tard qu'hier, alors que nous passions par-là, j'ai vu que presque toutes les entreprises avaient besoin de personnel et je me suis dit : "si ces opportunités étaient disponibles dans mon pays, je ne serais pas ici". Et donc, tout simplement, s'il y avait la possibilité de travailler là-bas, comme c'est le cas au Mexique ou aux États-Unis, je ne serais pas ici. Au moins si je gagnais 20-25 dollars par jour là-bas, je ne serais pas ici. Mais là-bas, le maximum qu'ils te paient est 10 dollars et qu'est-ce que je fais avec 10 dollars ? Si la facture d'électricité seule est de presque 20 dollars, la facture d'eau, la nourriture, tout est cher, alors ce n'est pas assez pour moi, 60 dollars par semaine que l'on gagne là-bas [...] Cela me donne du courage et de la dignité, parce que si je ne travaille pas, j'ai l'impression de ne rien faire, je suis un peu coincé. En tout cas, pour l'instant, nous y sommes, car nous essayons d'y trouver du travail. Peut-être que nous avons trouvé un travail, mais pour l'instant il n'y en a pas, et un homme est arrivé et certains nous ont dit de ne pas y aller, parce qu'il ne paie pas. Certaines personnes qui y sont allées ont dit : "nous

²⁶¹ “Yo le pedía mucho a mi mamá, que ya murió, que hiciera todo por mí aun estando muerta. Yo quería trabajar, era mi objetivo más que nada trabajar” (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

y sommes déjà allés, ici ils vous offrent 300 pesos et quand ils vont vous payer, ils ne vous donnent que 100 pesos". »²⁶²

Le récit de Daniel exprime le manque de protections que la main-d'œuvre d'Amérique centrale ressent dans son pays et à l'étranger. L'accès au marché du travail est marqué par l'inégalité et la précarité, un aspect partagé par l'Amérique centrale et le Mexique. Selon la Banque Mondiale, les républiques d'Amérique centrale concernées par cette recherche ont des taux de chômage compris entre 2,5 % et 5,6 % pour l'année 2018, doublant pour la jeune main-d'œuvre, entre 5 et 10,7 % (World Bank Group, 2019). En outre, le nombre moyen d'années de scolarité se situe entre 6,5 et 6,9 ans (UNDP, 2019) et la main-d'œuvre est peu qualifiée limitant l'accès au marché du travail. Ainsi, vouloir travailler et ne pas pouvoir le faire est une contradiction à laquelle sont confrontés les Centraméricains dans un système sans protections et avec un degré élevé de stigmatisation. Cette contradiction s'étend au pays de transit, où, en outre, le marché du travail est inégalitaire envers les étrangers en situation irrégulière. Mario, Hondurien, 28 ans, explique comment cette discrimination était présente lors de son transit en 2018 :

« Afin d'améliorer mon voyage, j'ai séjourné dans divers endroits, travaillant dans une station de lavage de voitures, comme jardinier. Parfois, au moment de payer, je leur ai dit de me payer chaque semaine, et au moment de payer, ils m'ont menacé avec *migración* et j'ai dû laisser le paiement derrière moi. Je ne gardais que les pourboires que je gagnais. Alors qu'est-ce que j'ai dit un jour ? Je ne retournerai

²⁶² "El trabajo vale igual en todo el mundo, lo mismo que hace un mexicano hace el salvadoreño, hace un hondureño, lo puede hacer un guatemalteco. Y yo siento que al trabajo hasta uno que viene aquí le pone hasta más amor por quedar bien con la gente y la gente no diga: "este es haragán, o este es ladrón o este es besugo" trata uno la manera de portarse mejor [...] En primer lugar, quiero trabajar, y yo sé que trabajando puedo ayudarle a mi familia y voy, o sea, la esperanza es que la situación mejore. Eso mismo he buscado en el país mío, pero allá no está la oportunidad. Aquí yo he visto, bueno justamente ayer que íbamos pasando, voy viendo que casi todos los negocios necesitan gente y digo yo: 'si estas oportunidades hubiera en mi país, yo no anduviera aquí'. Y así sencillamente, si allá hubiera la oportunidad de trabajar, como la hay en México o en Estados Unidos, yo no estuviera aquí. Por lo menos que ganara yo 20-25 dólares diario allá, yo no anduviera aquí. Pero allá los trabajos lo más que le pagan a uno son 10 dólares y ¿qué hago con 10 dólares? Si solo el recibo de luz me viene a mí casi de 20, el recibo del agua, la comida, todo esta caro, entonces no me alcanza, 60 dólares a la semana que uno gane allá [...] Me da valor y dignidad, porque, si yo no estoy trabajando, yo siento que no estoy haciendo nada, estoy como anclado. Por lo menos ahorita estamos ahí, pues andamos rebuscándonos ahí. Tal vez encontramos un trabajo, pero ahorita no hay y llegó un señor ahí y nos dijeron que no, que no fuéramos, porque dice que no paga. Algunos que llegaron ahí dijeron: "nosotros ya fuimos, aquí te ofrecen 300 y ya cuando te van a pagar, te dan solo 100 pesos"" (Daniel, entretien 12, 05 avril, 2018).

travailler pour personne, car même si j'ai mérité mon salaire, c'est moi qui vais mal. »²⁶³

En plus de l'irrégularité, l'accès au travail peut être restreint par d'autres conditions pendant le transit. Être une femme et une mère, par exemple : « le plus dur pour moi, c'est que nous sommes toujours à court d'argent ici et là, et j'ai cherché du travail et ils ne m'en donnent pas à cause de mon fils, disent-ils »²⁶⁴. Dans le cas des femmes, les emplois privilégiés sont les travaux domestiques, comme dans le cas d'Aura María et de Sofía²⁶⁵, deux Honduriennes, 21 et 23 ans, voyageant avec leurs enfants de 4 ans en 2018 ; mais aussi des emplois sexués comme celui de danseuse dans un club. Ce dernier point est un tabou dont Sofía ne parle pas, mais qui est considéré comme un commérage parmi les bénévoles du refuge à Monterrey.

Pour les hommes et les femmes migrant.es, le marché du travail ouvre vers des emplois non qualifiés. Il s'agit d'emplois à rémunération minimale qui sont appréciés des migrant.es, non seulement parce qu'ils leur permettent de subvenir à leurs besoins pendant le passage, mais aussi parce que ces emplois leur permettent de prendre en charge les épreuves du voyage. Le travail leur permet également de trouver leur place parmi les habitants et une revalorisation de soi malgré la situation marginale, comme l'explique Wilson, Salvadorien, 25 ans, ex-ouvrier du bâtiment, au Mexique depuis 77 jours :

« Je sens que nous sommes venus, grâce à Dieu, parce que grâce à Dieu nous n'avons pas été volés, nous n'avons pas, enfin, même pas manqué de nourriture, parce que nous avons toujours trouvé des gens aimables et nous les avons aidés à travailler sur la route. Nous avons travaillé, alors Dieu nous a protégés et a pris soin de nous. Nous sommes donc arrivés jusqu'ici et j'ai le sentiment que nous n'avons pas souffert comme nous aurions dû, comme beaucoup ont souffert. Mais

²⁶³ “Yo para mejorar mi viaje me quedé en varios lugares trabajando en *carwash*, de jardinero. Tuve momentos que, a la hora del pago, yo le decía que me pagaran semanal, y ya a la hora del pago me ofrecían a *migración* y tenía que dejar el pago botado. Nada más me quedaba con las propinas que yo ganaba. Entonces, ¿qué dije yo un día? ‘No le vuelvo a trabajar a nadie, porque, aunque me he ganado el pago, yo soy el que sale mal’”. (Mario, entretien 30, 02 mars 2018).

²⁶⁴ “Lo más difícil para mí es que en tal lado nos quedamos sin dinero siempre y he buscado trabajo y no me dan por mi hijo dicen” (Aura María, entretien 8, 07 mai 2018).

²⁶⁵ Le cas des mères qui travaillent est particulièrement intéressant, car la migration conduit à d'autres façons de vivre la maternité. Cet objectif dépasse le cadre de notre recherche, cependant, nous trouvons que ce sujet ouvre de nouvelles perspectives d'étude. Par exemple, dans l'entretien de Sofía, lorsqu'elle parle du travail, son fils, qui était présent, crie "et tu me laisses tout seul", suggérant une reconfiguration de la maternité et de la famille dans le contexte de la migration, mais aussi un questionnement du rôle de la mère.

ici on dit qu'il y a beaucoup de gangs, mais si tu ne t'impliques pas avec eux, ils ne s'impliquent pas avec toi, si tu te consacres au travail. Alors travaille honnêtement. »²⁶⁶

Ces liens tissés par le travail permettent le développement de relations interpersonnelles qui ont la capacité d'améliorer les conditions du transit. Le travail permet également aux migrant.es d'être valorisé.es parmi les autres migrant.es : une hiérarchie est établie selon laquelle le travail est préférable à la mendicité. En créant un sentiment d'auto-responsabilité et d'appropriation de son propre destin (Araujo & Martuccelli, 2013), le travail est caractéristique des bon.nes migrant.es, comme l'explique Gustavo, Hondurien, 33 ans, qui bénéficie d'un soutien financier familial limité et qui est au Mexique depuis 3 ans :

« Travaillez et trouvez quelque chose à faire, car si vous n'avez rien à faire, vous ne pensez qu'à des bêtises. Honnêtement, depuis que je suis ici, quand je suis arrivé au Mexique, je me souviens que je suis venu vendre des bonbons. Je suis arrivé à Mexico, où j'ai rencontré un homme qui peignait des voitures et je lui ai donné un coup de main, et là j'ai rencontré un autre homme à qui j'ai peint plusieurs voitures et c'est là que j'ai décollé. Il faut bien commencer quelque part. Je pense que Dieu met des gens sur votre chemin, mais je ne me sens pas désolé pour quoi que ce soit. Je vous le dis, je vendais des bonbons, ou j'allais demander de l'argent, mais j'avais mon sac de sucettes. J'avais l'habitude de vendre et de dire aux gens : "écoutez, je suis d'ici et ceci et cela, mais si vous me donnez un travail ou donnez-moi quelque chose". Et c'est là que j'ai rencontré cet homme, je l'ai aidé à peindre un camion et, grâce à cet homme, un autre homme est arrivé et cet homme m'a emmené vers un autre homme et c'est devenu une chaîne. Et j'ai été à Mexico pendant plus d'un an. Et vous vous recommandez vous-même à travers votre travail. Dieu merci, ce n'est pas parce que je suis vantard, mais parce que je suis gêné de demander, et je ne le nie pas, je l'ai fait, mais pas souvent, mais, Dieu

²⁶⁶ “Siento yo que nosotros hemos venido, gracias a Dios, porque nosotros gracias a Dios no nos han robado, no nos ha pasado, bueno, que ni la comida nos ha faltado, porque siempre hemos hallado gente bondadosa y que los hemos ayudado nosotros a trabajar en el camino. Hemos venido trabajando, entonces, Dios nos ha protegido y nos ha cuidado. Entonces hemos llegado hasta aquí y siento yo que no hemos sufrido como se debe, como han sufrido muchos. Pero aquí sí dicen que hay muchas bandas, pero si uno no se mete con ellos, no se meten con uno, si uno se dedica a trabajar pues a trabajar, honradamente” (Wilson, entretien 42, 05 avril 2018).

merci, je connais mon travail, j'ai toujours cherché du travail et j'en ai toujours trouvé, celui qui cherche trouve. »²⁶⁷

Les récits construits autour du travail sont parfois contradictoires. Si des migrant.es comme Gustavo ou Wilson prônent que les migrant.es gagnent leur place par le travail, ils oublient les inégalités et les discriminations qui existent sur le marché du travail. Gustavo s'est lui-même retrouvé dans la situation de devoir demander de l'argent malgré sa réticence. Dans ces situations, des discours et des actions contraires à ce qui est généralement admis, mais qui s'adaptent au discours généralisé, émergent. Les migrant.es sont donc tiraillé.es entre le besoin et l'identité, dans un bricolage identitaire qui donne lieu à des rationalisations. Une sorte d'adaptation discursive qui leur permet de maintenir une certaine cohérence en tant qu'individus. Ceux qui ne trouvent pas de travail peuvent opter pour la « mendicité alimentaire » : au lieu de demander de l'argent, les migrant.es demandent de la nourriture et exposent leurs besoins les plus élémentaires pour tenter d'éviter les méfaits (humiliation et honte) de la mendicité : « Je n'ai jamais demandé d'argent, j'ai toujours demandé de la nourriture, c'est mieux que de demander de l'argent »²⁶⁸, dit Hermes, Hondurien, 18 ans, en transit au Mexique depuis 23 jours. En raison de la mauvaise réputation dont souffre la mendicité, elle est évitée autant que possible, mais devient parfois incontournable, comme l'explique Gustavo :

« Je me sens mal, parce que tu es bien, tu es en bonne santé et une fois, une dame m'a dit : "mon fils, si tu es en bonne santé, pourquoi ne vas-tu pas travailler". Je lui ai dit : "Écoutez, madame, avec tout le respect que je vous dois, je n'ai pas de travail. Si vous avez un travail, donnez-le-moi. Si je vais mendier, c'est parce que

²⁶⁷ «Chambearle y buscar qué hacer, porque el que no tiene nada que hacer la mente solo se le cruzan puras tonteras. La neta, yo desde que vine aquí, cuando llegué a México, me acuerdo que yo llegué vendiendo dulces. Yo llegué a la ciudad de México, ahí conocí un señor que estaba pintando carros y yo le eché la mano a él, y ahí conocí otro señor que le pinté varios carros yo y de ahí me agarré. Por algo tienes que empezar. Yo pienso que las personas Dios te las va poniendo en el camino, pero a mí no me da pena nada. Yo te digo, yo vendía dulces, o salía a charolear, como dicen, pero yo andaba mi bolsa de paletas. Yo andaba vendiendo, y le decía a la gente "mire yo soy de aquí y esto y el otro, pero si me da trabajo o ahí deme". Y ahí conocí ese señor, le ayudé a pintar un camión y, por ese señor, llegó otro señor y ese señor me llevó otro señor y se hizo una cadena. Y ahí estuve en México, más de un año. Y tú mismo te vas recomendando con tu trabajo. Yo gracias a Dios, no es porque me pare el cuello ni nada, sino porque, una me da pena pedir, y, no te niego, sí lo he hecho, pero serán contadas las veces, pero, gracias a Dios, yo siempre he andado buscando. Yo sé mi oficio, siempre he buscado trabajo y siempre he encontrado, el que busca encuentra (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

²⁶⁸ «Nunca pedí así dinero, siempre pedía comida mejor en vez de dinero» (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

je n'en ai pas, ou préférez-vous que j'apporte un pistolet, que je le mette sur vous et que je prenne tout ce que vous avez ?" "Oh oui, vous avez raison ! Elle avait raison, je lui ai dit : " madame, je viens mendier, mais je cherche un travail, si vous en avez un, donnez-le-moi, peu importe, je ne refuse rien" [...] Il y a beaucoup de gens ici qui font la manche et l'après-midi, on les voit dans le petit parc en train de boire, de se droguer et tout le tralala. Et les mêmes personnes vous voient et disent : "non, ces salauds sont en un seul morceau et je vais aller leur donner de l'argent" et ils en paient tous un. Et aussi, toutes les personnes ne sont pas les mêmes, mais c'est devenu un business. Maintenant, ce qui me met en colère, c'est de voir des gens qui se promènent avec leurs enfants, qui prennent des bains de soleil avec leurs maris à leurs côtés, pourquoi ne les envoient-ils pas travailler ? Si j'étais avec mes enfants, je nettoierais les terrains avec une machette, peu importe, mais je ne me promènerais pas avec mes enfants en les exposant au soleil et à toutes ces conneries. Ça me met en colère, je le jure, mais c'est devenu leur affaire. Et là, j'ai rencontré un type dont la femme se tenait là et l'après-midi elle avait déjà 500-600 pesos et il ne travaillait pas, et je lui ai dit : Pourquoi tu ne le mets pas au travail ?" "Non, quoi !" "Ma fille, tu as tort !" " Si j'ai ma compagne, ma femme, je vais m'occuper d'elle, comment ? Je ne sais pas, mais je vais le faire et ici il y a du travail, je veux dire, un peu mais il y a du travail. »²⁶⁹

L'internalisation de ce discours par les migrant.es est telle qu'ils se trouvent souvent dans une contradiction où, malgré l'extrême nécessité, ils vont rejeter la mendicité, alors même qu'ils en bénéficient directement ou indirectement ; pouvant y

²⁶⁹ "Me siento mal, porque estás bien, estás sano y una vez me dijo una señora: "*n'ombre m'ijo* si estás alentado, ¿por qué no te pones a trabajar?" Le dije yo: "mire señora, con todo respeto, no tengo trabajo. Si tiene trabajo deme. Si ando pidiendo es porque no tengo o ¿qué prefiere que traiga una pistola y se la ponga y le quite todo lo que trae? No, ¿verdad?" "¡Ah sí tiene razón!" Ella tenía razón, pues, yo le dije: 'señora, yo vengo pidiendo, pero ando buscando trabajo si usted tiene, deme, de lo que sea, yo no le arrugo la cara a nada' [...] Hay mucha gente aquí que anda pidiendo y en la tarde los ves en el parquecito tomando, drogándose y toda la bronca. Y la misma gente te ve y dice: "no, estos cabrones están enteros y ¿les voy a andar dando?" y ya por uno pagan todos. Y también, no toda la gente es igual, pero eso ya se volvió negocio. Ahora, lo que a mí me da coraje es ver la gente que anda con sus niños, asoleándolos bajo el sol con su marido a lado, ¿por qué no los mandan a chambear? Yo anduviera con mis hijos, anduviera macheteando solares, lo que fuera, la neta, pero yo no andaría con mis hijos exponiéndolos al sol y cuanta chingadera. A mí me da coraje te lo juro, pero ya se les volvió negocio. Y ahorita conocí un vato que su ruca se paraba ahí y en la tarde ya llevaba 500-600 pesos y él no trabajaba, y le decía yo: "¿por qué no lo pones a trabajar?" "¡no, que!" ¡*M'ija* estás mal! Si yo tengo mi pareja, mi esposa, yo voy a ver por ella, ¿cómo? no sé, pero yo voy a hacerlo y aquí sí hay trabajo, o sea, poquillo pero hay" (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

compris participer et contribuer à la stigmatisation de ceux qui la pratiquent. Saúl, Salvadorien 34 ans, qui reçoit un peu d'aide financière de sa famille, exprime son avis :

« Parfois, des amis des Honduriens passent, ils en font beaucoup... ils demandent et tout ça, les gens s'ennuient déjà. C'est pour cela que parfois nous payons tous les uns pour les autres [...] Ce n'est pas facile de mendier, parce que si tu vas demander quelque chose, la première chose qu'ils disent c'est : "Oh mec, il est jeune ! Qu'est-ce qu'ils vont lui donner ?" Je ne me suis jamais habitué à mendier sur la route, je n'ai jamais demandé quoi que ce soit [...] Des amis d'en bas sont venus du Honduras et je me suis fait des amis avec eux et ils m'ont donné ce qu'ils mangeaient. »²⁷⁰

Bien qu'au final Saul bénéficie de ces pratiques dévalorisées, il fournit un effort pour se distinguer de ces personnes (Honduriens-Salvadoriens). La stigmatisation n'est pas seulement alimentée par la mendicité, d'autres comportements contribuent également à la mauvaise image de certains migrant.es, parmi notamment les Honduriens. La consommation de drogues, d'alcool et d'autres problèmes séparent les bons des mauvais sur la route vers le Nord ou à l'arrivée aux États-Unis. Le travail serait alors la solution à ces problèmes. Cette différenciation peut même entraîner des répercussions sur l'identité nationale, comme l'explique Gustavo, Hondurien :

« "Tu es Mexicain ?", m'a dit le policier, "la vérité, je suis du Honduras" "mais tu n'as pas l'air d'être Hondurien" "non, mais la vérité, tu sais quoi ? Il y a des gens ici qui viennent de mon propre pays et parfois j'ai honte. Ça me dérange qu'ils disent tant de choses, mais qu'ils ne disent rien de mal d'eux-mêmes. Que font-ils lorsqu'ils s'adressent aux autorités ou à toute autre organisation ? Pour déposer une plainte et : 'ils m'ont volé et ils ont fait ceci et cela' et pourquoi ils ne racontent pas leur partie ? Si vous allez dans un endroit, quel qu'il soit, si vous faites ce que vous

²⁷⁰ "En veces pasan amigos de los hondureños hacen mucho...piden y todo eso, ya la gente ya está aburrida. Por eso en veces uno ya, por uno pagamos todos [...] Ir a pedir no es fácil, porque si uno le va a pedir lo primero que le dicen: "¡n'ombre, ese está joven! ¿pa' qué le van a dar?" Yo no me he acostumbrado nunca a andar pidiendo en el camino, no he pedido pues [...] Venían amigos de abajo que lo hacíamos, o sea, venían de Honduras y yo me hice amigo de ellos y de lo que comían ellos, me daban" (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

faites, ils ne vont rien vous faire, à moins que ce soit votre destinée, mais si vous ne cherchez pas le danger, rien ne va vous arriver. »²⁷¹

Pour de nombreux migrant.es, la route migratoire est un lieu livré à la drogue, car la nature clandestine de cet espace permet la consommation et la circulation de drogues dont les migrant.es sont témoins ou qu'ils consomment eux-mêmes. En forçant la coexistence, cet espace met à l'épreuve les schémas formateurs que les migrant.es ont acquis par la culture, la société et la famille d'origine. Au moment du départ ces questions s'énoncent pour le transit, comme le décrit Hugo, Hondurien de 18 ans ancien ouvrier agricole : « Mes parents m'ont dit de ne pas prendre de mauvais chemins : l'alcoolisme, la drogue, etc. Aller dans la rue à la recherche de prostituées, parce que parfois elles vous perdent aussi, elles prennent votre argent. Tu peux gagner de l'argent, tu vas là-bas et tu dépenses tout »²⁷². Mais elles se posent également pour le pays de destination, comme le décrit Alberto, Salvadorien de 38 ans, résidant aux États-Unis depuis 2015 : « Ma mère m'a dit que, si j'avais déjà pensé à ça et que ma porte de sortie était de venir ici : "tiens-toi bien, si un jour tu peux y arriver et prends soin de toi". Je me suis toujours bien comporté, Dieu merci, je ne l'ai jamais oubliée, j'ai toujours pris soin d'elle. Ici, si tu ne prends pas soin de toi ou si tu ne lèves pas l'oreille, le vice te dérange ici, il te ruine »²⁷³.

Toutefois, pour être un.e bon.ne migrant.e, il ne suffit pas de rester à l'écart du « mauvais chemin ». Selon l'expérience des migrant.es arrivant à Monterrey, les personnes qui souhaitent traverser le Mexique doivent afficher certaines attitudes qui sont valorisées pendant la traversée. Certaines manières d'être et comportements sont appris et/ou consolidés pendant le transit et permettent désormais de formuler des conseils aux futurs migrant.es. Comme le font Nicolás et Michel, deux Honduriens de 23 et 35 ans :

²⁷¹ « "¿Tú eres mexicano?", me dijo el policía, "la verdad, soy de Honduras" "pero no parece que fueras hondureño" "no, pero la neta ¿sabe qué? Aquí hay gente que viene del país de uno y a veces me da vergüenza. Me molesta que se ponen a decir tantas cosas, pero no cuentan lo malo de ellos. Aquí vienen nada más a drogarse a tomar, a andar en la calle haciendo relajo, eso no lo cuentan. ¿Qué es lo que hacen al arrimarse a la autoridad o a cualquiera organización? A poner la queja y: 'que me robaron y que me hicieron esto y el otro' y ¿por qué no cuentan su parte?" Si tú vienes, si tú llegas a un lugar, sea lo que sea, si tú andas en lo que andas ellos no te van a hacer nada, a menos que te toque y ya te toque, pero si tú no buscas peligro no te va a pasar nada (Gustavo, entretien 17, 17 mai 2018).

²⁷² « Mis papás me dijeron que no ande agarrando malos caminos, el alcoholismo, las drogas y así. Andar en la calle como buscando mujeres de esas que se prostituyen, pues, porque a veces lo pierden a uno también, le quitan el dinero. Uno puede estar ganando bien, se va a eso y ahí gasta todo » (Hugo, entretien 19, 04 abril 2018).

²⁷³ « Mi mamá me dijo que, si yo ya lo había pensado así y que mi superación era venirme para acá: 'na' más pórtate bien, si algún día puedes llegar allá y cuídate mucho'. Yo siempre me he portado bien, gracias a Dios nunca la he olvidado a ella, yo siempre he estado pendiente de ella. Uno aquí, si no se cuida o no levanta oreja, uno aquí el vicio a uno lo molesta, lo arruina » (Alberto, entretien 2, 23 février 2020).

« Si quelqu'un le soutient, qu'il se comporte aussi bien que possible avec lui, qu'il l'aide de toutes les manières possibles sans rien attendre en retour. Et que celui qui le soutient ne doit pas le voler ou faire quelque chose qu'il ne devrait pas faire [...] il faut être une personne, toujours humble, respectueuse, que son comportement est la chose la plus importante, pour une personne, il faut toujours être très reconnaissant. J'ai appris beaucoup de choses de cela. »²⁷⁴

« Si je pars avec une mentalité positive, ce que je vais faire, c'est de toujours marcher avec mes petits pieds joints, de respecter, de voir, d'entendre et de me taire et de ne pas m'impliquer dans quoi que ce soit. Si je regarde ce que je regarde, si ce qui est à toi est à toi et ce qui est à moi est à moi, vois et ne touche pas, aussi. Les portes vous sont ouvertes où que vous soyez, si vous êtes une personne honnête, humble, et si vous n'êtes pas une personne rusée, avec des vices ou des choses comme ça. En cela, nous payons les justes pour les pécheurs, car nous ne sommes pas tous égaux. Je viens ici, je viens ici sans faire de mal, je ne touche personne, si vous me dites : " tu vas t'endormir ici ", vous me trouverez endormi ici. Je vois ce que je regarde là-bas et si j'ai faim, je ferais mieux de demander, mais pour les autres artisans, même vous payez [...] Il suffit de faire attention et de rester calme, de ne pas faire n'importe quoi et si vous allez bien, tout va bien, mais si vous allez mal, tout ira mal pour vous. »²⁷⁵

Malgré la perte d'efficacité du capital social pendant le transit, les ancrages axiologiques que sont la fois et la valeur travail se consolident le long de la route. Si cet effet coïncide avec le renforcement des mesures de contrôle migratoire, c'est qu'ils

²⁷⁴ «Si alguien lo apoya, que se porte lo mejor posible con él, que le ayude en lo que él pueda y sin esperar nada a cambio. Y que a alguien que lo apoye que no lo vaya a robar o que no le haga algo que no tendría que hacer [...] hay que ser una persona, todo el tiempo una persona humilde, respetar, de que tu comportamiento es lo más importante, para una persona es su comportamiento, siempre tiene que ser muy bien agradecida. Muchas cosas he aprendido de eso» (Nicolás, entretien 33, 03 mars 2018).

²⁷⁵ «Si voy con una mentalidad positiva, a lo que voy, a andar siempre con mis piecitos juntos, respetar, ver, oír y callar y no meterme a nada. Si miro lo que miro, si lo que es tuyo es tuyo y lo que es mío es mío, ver y no tocar, también. Tienes abiertas las puertas donde sea, si sos una persona honrada, humilde y que no seas mañoso, de vicios de cosas así. En esto pagamos justos por pecadores, porque no todos somos iguales. Yo vengo aquí, yo vengo sanamente, no le toco nada a nadie, si usted me dice: "te vas a quedar dormido aquí", aquí me va a hallar dormido. Ya le puedo ver lo que le mire ahí y si tengo hambre, mejor le pido, pero por otros mañosos también hasta uno paga [...] Simplemente que se ponga vivo y que sea tranquilo, que no ande con cosas y que el que por bien anda, todo le sale por bien pero el que anda por mal, todo le va a salir mal» (Michel, entretien 31, 08 avril, 2018).

constituent un « savoir se mouvoir » réglé par des facteurs culturels, politiques ou psychologiques (Aragón, 2014). Aux États-Unis, cet *ethos* migratoire fait également partie du récit des migrant.es. Il valorise et légitime les « bon.nes migrant.es » qui ont vocation à atteindre leurs objectifs et à rester dans le Nord. L'expulsion est même justifiée pour ceux et celles qui ne se comporteraient pas correctement, comme l'affirme Miguel, Salvadorien de 34 ans, habitant aux États-Unis depuis 2012 :

« Vous voulez savoir pourquoi l'expulsion ? Vous êtes un mauvais exemple, vous ne recevrez pas de bénédictions, soyez un mauvais exemple et vous irez à la ruine. Je pense que c'est une justification, n'est-ce pas ? Ruinez-vous, qu'allez-vous obtenir ? La pollution du monde : l'alcool, la drogue, les gangs, tout, les tatouages, les mauvaises habitudes. Je ne connais pas tes mauvaises habitudes, 8 ans. Ils ne me connaissent pas dans mon travail pour avoir une mauvaise influence, comment me connaissent-ils : "Hé, viens et démonte ça", je suis une machine ! Mais dans mon travail : "Quoi de neuf, mon frère ? Écoute, je ne peux pas faire ça, mais tu penses que tu peux avoir la discipline de m'apprendre ?" "Oui, mec, allez, mets-toi là, et ceci et cela". Ici, on rencontre toutes sortes de gens, des Salvadoriens, des Honduriens, des Costariciens, des gens du Honduras, de tout. Mais ce qui est bien, c'est ce qu'on apprend quand on sait qu'on veut un avenir. Ruine-toi et tu verras, c'est ce que Dieu a toujours voulu que je sois un exemple dans mon canton. »²⁷⁶

6.1.3. Le lien familial : entre motivation et rupture

En contexte migratoire, le rapport aux valeurs familiales est complexe car elles subissent des reconfigurations en fonction des étapes migratoires. Par exemple, au départ, la famille est une raison de la migration ; en transit, elle est réévaluée à travers la tristesse et peut être consolidée comme une motivation pour continuer ou une raison pour partir ;

²⁷⁶ «¿Tú quieres saber por qué la deportación? Tú eres mal ejemplo, no vas a recibir bendiciones, sé mal ejemplo y te vas a ir a la ruina. Creo que es justificante, ¿no? Arruínate, ¿qué vas a recibir? Contaminación del mundo: tomar, drogas, pandillas, todo, tatuajes, malas costumbres. Yo no te sé malas costumbres, 8 años. A mí no me conocen en mi trabajo por mala influencia, ¿cómo me conocen?: "¡Hey, vení desarmar esto!" ¡Soy una máquina! Pero en mi trabajo: "¿qué onda hermano? fíjate que no puedo hacer esto, pero ¿tú crees que puedes tener disciplina en enseñarme?" "sí, hombre, ven, así éntrale, y esto otro". Aquí te encontrás todo tipo de gente, salvadoreños, hondureños, costarricenses, de todo, de Honduras, de todo. Pero lo bueno es lo que tú aprendes cuando sabes que quieres un futuro. Arruínate y verás, eso es lo que Dios siempre quiso que yo fuera un ejemplo de mi cantón" (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

dans le pays de destination, elle fonctionne comme un élément d'identité qui permet de se rappeler qui on est et d'où on vient, où on va et pourquoi (Baltazar Cruz, 2016).

Les émotions jouent un rôle majeur pour comprendre la migration. Lors du départ, la tristesse et la négation sont souvent présentes, comme l'explique Armando, Hondurien, 22 ans : « Au début, ils ne voulaient pas, mais ensuite ils doivent accepter quand tu prends une décision [...] ma mère a même pleuré quand je lui ai dit. Mon père m'a dit "tu es un grand garçon, je respecte les décisions"»²⁷⁷. En général, tous les migrant.es préfèrent rester avec leur famille, avec leurs proches, plutôt que de prendre la route. S'ils avaient le choix, ils préféreraient ne pas faire le voyage qui crée une rupture émotionnelle et physique. Certain.es évitent de faire face à cette rupture en partant sans prévenir leur famille. Román, un Guatémaltèque de 40 ans, n'avait jamais été séparé de sa femme et de ses enfants et pour éviter une scène sentimentale, a menti pour partir au Mexique :

« J'ai dit que j'allais partir pour travailler ailleurs, je ne leur avais jamais dit que je venais aux États-Unis. Jusqu'à ce que je me rende au Mexique et que je parle à ma femme et elle a commencé à pleurer, parce que je n'allais plus être avec eux, que je ne devais pas les oublier et tout ça, mais je ne les oublie jamais [...] Si je leur disais, ils ne me laisseraient pas partir, parce que j'ai toujours été proche d'eux, nous n'avons jamais été loin. »²⁷⁸

En tant que chef de famille, Roman est tiraillé entre la responsabilité de subvenir aux besoins de sa famille et celle de rester avec elle. Une autre charge affective et pratique s'ajoute dans le cas des femmes et des mères migrant.es, comme l'explique Bertha, Salvadorienne, 46 ans, mariée avec 3 enfants entre 9 et 20 ans :

« Je pleurais juste pour les enfants, ça me rendait triste. J'ai perdu mon enthousiasme, c'est tellement horrible d'être loin de son peuple ! Tous les enfants et mon mari m'ont manqué. J'étais très triste de penser à qui allait prendre soin

²⁷⁷ “Al principio no querían, pero luego ellos tienen que aceptar cuando uno toma una decisión [...] mi mamá incluso hasta lloró cuando le dije, mi papá sí me dijo: ‘usted ya es mayorcito’ me dijo ‘yo respeto las decisiones’” (Armando, entretien 7, 01 mars 2018).

²⁷⁸ “Dije que iba yo a salir a trabajar a otro lado, nunca les había dicho que venía a los Estados Unidos, hasta que me interné en México y ya le hablé a mi esposa que ya y se puso a llorar, que, porque ya no iba a estar con ellos, que no me olvidara de ellos y eso, pero nunca me olvido de ellos [...] Si yo le decía ellos no me iban a dejar salir de allá, porque siempre he estado pegado a ellos, nunca hemos estado lejos” (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

d'eux, qui allait s'occuper d'eux, c'est tout ce à quoi je pensais [...] depuis que j'étais au Guatemala, je pensais à y retourner, mais je continuais à m'éloigner, à m'éloigner des enfants [...] Puis j'ai été motivée parce qu'ils ont dit que nous allions arriver et j'ai appelé les enfants et ils m'ont dit qu'ils allaient bien [...] La motivation était que j'allais renvoyer les enfants aux États-Unis²⁷⁹.

Le rôle de mère, qui doit s'occuper de la famille, y compris la cuisine et les autres tâches ménagères, ajoute à la charge mentale. Pour les parents migrant.es, le départ est également synonyme d'absence et de renoncement à la parentalité présente. Au pays d'origine, cette rupture n'est pas perçue par les migrant.es qui partent motivé.es et déterminé.es vers le Nord : « Je l'ai dit à mes parents et à mes frères et sœurs. Ils m'ont dit que c'était à moi de décider si je voulais partir, parce que là-bas, vous prenez vos propres décisions, que vous partiez ou non. Il y en a beaucoup qui restent parce qu'ils le regrettent à cause de leur famille, mais pas moi, j'ai déjà un objectif »²⁸⁰. Cependant, le transit transforme la motivation initiale en tristesse et mélancolie. L'expérience de la maladie a changé Román, Guatémaltèque, 40 ans, marié, deux enfants, qui tombe malade au sud du pays : « J'étais très triste, je pensais que peut-être je ne les reverrais plus et que j'allais rester dans des pays lointains [...] Il y avait une psychologue et c'est elle qui m'a beaucoup parlé, et c'est comme ça que j'ai avancé [...] Mon frère m'a dit que je n'avais pas intérêt à rentrer alors que j'étais déjà au Mexique, que c'était idiot de rentrer à cause de ma famille, alors j'ai poursuivi »²⁸¹.

Il n'est pas rare d'entendre parmi les migrant.es que « l'éloignement de votre famille est ce qui peut vous affecter le plus »²⁸². Cécile Van de Velde (2011) explique ce sentiment par la solitude dans un contexte de transitions fortes et difficiles qui produisent un éloignement réel ou symbolique du collectif d'appartenance initial. Van de Velde

²⁷⁹«Yo solo llorando por los cipotes, me daba tristeza. Se me quitó el entusiasmo. ¡Ay que es muy horrible alejarse de su gente! Me hicieron falta todos los cipotes y aquí mi esposo. Me daba una gran lástima en pensar quién los iba a cuidar, quién los iba atender, solo en eso pensaba [...] desde que iba en Guatemala pensé en regresar. Solo que iba alejándome, alejándome de los cipotes [...] Luego me motivé porque decían que ya íbamos a llegar y yo llamaba a los cipotes y me decían que ellos estaban bien [...] La motivación era que iba a mandar traer los cipotes» (Bertha, entretien 10, 19 février 2020).

²⁸⁰ «Le dije a mis padres y a mis hermanos. Me dijeron que era decisión mía si quería salir de allá, porque allá, ya uno toma sus decisiones, si sale o no sale. Hay muchos que se quedan porque se arrepienten por su familia, pero uno no, ya tiene una meta» (Hugo, entretien 19, 04 avril 2018).

²⁸¹ «Me ponía muy triste que a lo mejor no los volvería yo a ver e iba yo a quedar en tierras lejanas [...] Había una psicóloga, y ella era la que me empezó a dar mucha plática y así fue como salí yo adelante [...] Me detuvo mi hermano, porque me dijo cómo, ya estando adentro de México, me iba yo a regresar, que era una tontera regresarme por la familia, entonces seguí adelante» (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

²⁸² «Estar lejos de tu familia es lo que más te puede afectar» (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

souligne que ce sentiment se retrouve dans les processus migratoires qui provoquent des tensions morales et sociales, conduisant à la solitude où se joue un processus de recomposition de soi. Les émotions jouent un rôle dans la progression du passage. Si la tristesse et la mélancolie peuvent conduire à l'épuisement mental, qui peut conduire à renoncer à la mobilité et au retour, elles peuvent aussi devenir la motivation pour ne pas abandonner la migration. La famille est donc un soutien subjectif qui permet aux migrant.es de développer une résistance face aux dangers et de rester fermes dans la décision de migrer et de poursuivre le voyage vers le Nord. De cette manière, la famille permet de (re)créer et de (re)produire des subjectivités et de donner de la force pour réaliser la migration (Baltazar Cruz, 2016). Ce processus renforce les liens affectifs et conduit à une valorisation toujours plus grande du lien familial.

La famille sert de ressource dans les moments les plus difficiles du voyage, avec ou sans guide. Ceux qui voyagent sans guide et utilisent le train se souviennent de leur famille dans les moments difficiles où ils sont confrontés à la faim. Le souvenir de ceux restés derrière permet aux migrant.es de supporter le voyage et d'acquérir la force et la volonté de continuer. Comme le fait Armando, Hondurien, 22 ans, qui prend la responsabilité de sa famille et transite pour la troisième fois au Mexique : « Je pensais à ma famille qui a besoin d'aide, donc... Je vais de l'avant ! Je veux dire, si je reste ici, je vais mourir de faim, si je retourne en arrière, je savais déjà ce que j'avais marché, donc il valait mieux aller de l'avant et il n'y avait pas de problème du tout. J'ai pensé à ma famille, à mes frères qui étudiaient, à les aider, à ma mère aussi, et à mon père qui avait besoin d'aide »²⁸³. Manque de nourriture, temps d'attente et d'incertitude, autorités corrompues et autres dangers de la route sont des occasions pour revivre le lien familial pendant le transit et poursuivre la route. Ceux qui arrivent à destination connaissent une recomposition de la vie familiale qui affecte la sphère intime. A la distance, les événements familiaux se déroulent dans un espace social, juridique, administratif et géographique binational et transnational (Lestage, 2021). L'arrivée aux États-Unis n'implique pas la fin de l'absence de la famille qui ne peut être comblée par un rêve américain devenu réalité. Rolando, Salvadorien de 17 ans, exprime ainsi la

²⁸³ “Pensaba en mi familia que necesitan ayuda, entonces... ¡voy pa'lante! Digo, si me quedo aquí, me voy a morir de hambre, si me regreso, ya sabía lo que había caminado, entonces mejor tirar pa'lante y que no había problema de nada. Pensaba en mi familia en mis carnales que estaban estudiando, en ayudarlos, en mi mamá, también, y en mi papá que necesitan ayuda” (Armando, entretien 7, 01 mars, 2018).

reconfiguration juridique de sa famille et le sentiment que cela provoque chez ses parents :

« Mon père, honnêtement, il ne voulait pas. Il a dit qu'il ne voulait pas et quand ils ont mis les conditions que c'était pour ma maman, il a dit que c'était d'accord, mais il ne voulait pas qu'on se sépare de lui [...] Je me souviens seulement de cette dame qui a pris mon petit frère dans ses bras quand mon petit frère pleurait parce qu'il m'avait dit : " Je veux ma maman ". Je pense qu'il avait neuf ou dix ans [...] Je suis en train d'aller au tribunal pour voir s'ils vont me donner mes papiers ou pas. Ma première audience aura lieu en novembre et ils décideront alors de la suite à donner à mon dossier, car mon oncle et ma tante m'ont déjà adopté, ce qui me permet d'avoir mes propres papiers et de faire tout légalement. Ils m'ont déjà adopté, mais ils m'ont adopté d'une manière... parce que mes parents ont dû me renoncer pour qu'ils puissent m'adopter. Pour moi c'est quelque chose de normal, mon père vient de me dire : " mais je suis ton père " il m'a dit, " oui, papa, je ne suis pas un imbécile qui va croire que tout va changer " je lui ai dit. Dieu merci, j'ai tout, je ne pourrais pas dire le mot "tout", car je n'ai pas mes parents. Je pense que les avoir tous les deux, serait tout avoir. Pour l'instant, j'ai ce dont j'ai besoin pour avancer. »²⁸⁴

Pour les mineur.es, la migration non accompagnée signifie renoncer à leur rôle d'enfant et perdre les repères, car même si Rolando ne croit pas que tout a changé, la relation familiale, elle, a changé. La dynamique qui existe dans le partage du même espace physique, la même résidence, change avec la distance. D'autres moyens de maintenir le lien sont à développer. Comme le montre Beatriz, une Salvadorienne de 35 ans qui vit aux États-Unis avec ses deux filles depuis 2016, mais dont le fils aîné reste au Salvador,

²⁸⁴ «Mi papá, él no quería sinceramente. Él dijo que no quería y cuando le pusieron las condiciones que era por mi mamá, él dijo que estaba bien, pero él no quería que nos separáramos de él [...] Solo me acuerdo como de esa señora que a mi hermanito lo abrazó cuando mi hermanito estaba llorando porque me dijo: "yo quiero a mi mami". Creo que él tenía 9 años o diez [...] Estoy en proceso de corte por si me dan mis papeles sí o no. Mi primera corte la voy a tener en noviembre y pues ahí van a decidir cómo va a ser todo mi caso, porque mis tíos aquí ya me adoptaron para que pueda tener mis propios papeles y pueda hacer todo totalmente legal. Ellos ya me adoptaron, pero adoptaron una manera como que... porque mis papás tuvieron que renunciar a mí y para que yo pueda, para que ellos me pudieran adoptar. Para mí, es algo normal, mi papá solo me decía: "pero yo soy tu papá" me decía, "sí, papá, tampoco no soy tonto que va a crear así cosas, así todo va a cambiar" le dije. Gracias a Dios tengo todo, no te podría decir la palabra "todo", porque no tengo mis papás. Yo pienso que al tenerlos a ellos dos ya sería tenerlo todo. Ahorita, tengo lo necesario para salir adelante» (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

avec la distance, leur relation est marquée par la rupture et l'éloignement. Beatriz négocie avec elle-même la possibilité de le faire venir aux États-Unis. Dans l'attente d'une éventuelle réunion mère-fils, leur relation est entretenue et transformée par le téléphone portable :

« À l'époque, j'ai dit : "Je ne pars pas sans mes filles, parce que je suis leur mère, elles sont des femelles et je suis leur mère. Donc personne ne va s'occuper d'elles mieux que moi, personne". À cause de cette décision, j'ai pris mes deux filles. Le garçon ne voulait pas venir, je lui ai dit "allons-y", "non" a-t-il dit. Alors j'ai pris mes filles, il ne voulait pas venir avec moi [...] Ça me donne l'impression d'avoir laissé une partie de moi, et oui, j'ai laissé une partie de moi, vrai. Mais oui, chaque jour qui passe, il a grandi et que je le veuille ou non, je n'ai jamais été séparé de lui. Cela vous marque [...] C'est très difficile, matin, midi et soir je suis en contact avec lui. Il est très affectueux avec moi. Il me dit : "Maman, ne t'inquiète pas, je vais étudier. Je vais bien". C'est quelque chose qu'il est plus ouvert avec moi. La communication que nous avons est bien meilleure, elle est très bonne. Il a 15 ans. J'ai pensé récemment qu'il viendrait avec moi, mais tout ce que j'ai vécu m'a arrêté et je ne vais pas permettre à mon fils de vivre ce que j'ai vécu ou pire. »²⁸⁵

Pour d'autres migrant.es, l'arrivée aux États-Unis signifie la réunion avec leur famille et ce qui était autrefois considéré comme une rupture est maintenant un moment d'union. C'est l'expérience de Miguel, Salvadorien de 34 ans, qui a retrouvé ses sœurs aux États-Unis après 45 jours au Mexique : « Depuis Houston, c'était plus différent ici, jusqu'au Maryland. À la fin, je me sentais si heureux quand j'arrivais chez mes sœurs, et c'était la fin de la souffrance ! »²⁸⁶

²⁸⁵ “En el momento yo dije "sin mis hijas no me voy, porque yo soy su mamá, son hembras y yo soy su mamá. Entonces nadie me las va a cuidar mejor que yo, nadie”. Por esa decisión, agarré mis dos niñas. El varón no se quiso venir, yo le dije "vámonos", "no" me dijo. Entonces agarré a mis hijas, no se quiso venir conmigo [...] Me hace sentir como que dejé parte de mí y sí, dejé parte de mí, verdad. Pero sí, cada día que pasa, ya está grande y quiérase o no, nunca me había separado de él. Eso lo marca a uno [...] Es bien difícil, mañana, tarde y noche estoy en contacto. Él es conmigo cariñoso. Él me dice: "mami, no se preocupe, yo estoy estudiando. Yo estoy bien". Es algo que él conmigo es más abierto conmigo. La comunicación que tenemos es mucho mejor, es muy buena. Tiene 15 años. Yo pensé hace poco que se venga conmigo, pero me detuvo todo lo que yo pasé y no voy a permitir que mi hijo pasé lo mismo que yo pasé o peor” (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

²⁸⁶ “De Houston, para acá ya fue más diferente, hasta Maryland. Al final y al cabo, yo me sentí tan contento, me sentí tan feliz cuando llegué donde mis hermanas y se acabó. ¡Se acabó el sufrimiento!” (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

Ces expériences nous montrent les différents processus de reconfiguration familiale qui vont à double sens, en tension entre rupture et motivation. La transnationalité joue un rôle important en recomposant les rôles familiaux dans des nations différentes, simultanément en Amérique centrale, au Mexique et aux États-Unis.

6.2. Transformations et apprentissages en situation migratoire : les capitaux de la migration

Les valeurs de la religion, du travail et de la famille apparaissent donc comme des principes moraux fondamentaux, liés au pays d'origine, qui aident les migrant.es à préserver un sentiment d'appartenance qui atténue la rupture du départ et légitime le projet migratoire. Les migrant.es tentent ainsi de préserver leur « essence », faisant en sorte que le voyage ne touche pas les fibres les plus intimes. « Je suis toujours le même », disent certains après leur séjour au Mexique, mais la migration a déjà produit des changements en eux. Ce n'est pas qu'ils veulent le cacher, mais il s'agit d'être fidèle à ce qu'ils considèrent comme juste. Les expériences sont interprétées à partir d'une vision du monde marquée par une culture de la croyance, notamment religieuse, et le changement est compris à travers ce discours. C'est ainsi que Catalina, Hondurienne de 27 ans, interprète son expérience de la route migratoire : « ce sont des épreuves que Dieu vous impose pour vous rendre plus fort et vous faire avancer ».²⁸⁷

Pour certains migrant.es, les expériences de la route ont la capacité de transformer et de faire. Pour Juan Manuel, 25 ans, originaire du Salvador et ancien comptable, la route est une lutte contre les peurs :

« Une aventure, imaginez, vous apprenez à connaître un endroit, vous relevez des défis que vous n'auriez jamais imaginé pouvoir relever. Vous surmontez vos peurs, parce que les gens qui craignent le noir ou de marcher seuls dans la brousse pendant des heures et des heures, c'est là qu'ils perdent leur peur, c'est là qu'ils la perdent. C'est une bonne aventure [...] Comment devenir plus humain, comment apprendre la tolérance avec les gens, avec beaucoup de gens. Apprendre le peu ou

²⁸⁷ “Son pruebas que Dios le pone a uno para que uno sea más fuerte y seguir más adelante” (Catalina, entretien 11, 13 mai 2018).

le beaucoup que vous avez. Et la vérité est que le voyage vous apprend beaucoup de choses. »²⁸⁸

En ce sens, ceux qui parviennent à assimiler les leçons apprises sortiront transformés de l'expérience de la migration. Ces nouveaux individus se caractérisent par le fait qu'ils sont « plus humains », tolérants, humbles et reconnaissants de ce qu'ils ont, comme l'expliquent Wilson (Salvadorien, 25 ans), Román, (Guatémaltèque, 40 ans) et Roberto (Hondurien, 17 ans), tous en attente à Monterrey en 2018 :

« Ce voyage m'a appris à réfléchir sur le fait qu'il faut être bon et gentil avec les gens [...] Il m'a beaucoup appris ici, qu'il faut être avec les gens, il faut les aimer parce que nous sommes tous les mêmes, peu importe le pays d'où nous venons, nous sommes tous les mêmes [...] Le changement que j'ai ressenti, je sens que je suis plus gentil et plus doux que, je veux dire, j'étais gentil là-bas aussi, mais pas comme je suis ici. »²⁸⁹

« J'ai appris beaucoup d'humilité, j'ai appris à aider les autres et aussi à être une personne humanitaire [...] Mon changement total était que j'étais une personne très dominatrice, j'étais une personne qui insultait les autres, j'avais un bon travail, je gagnais bien et malheureusement le travail s'est terminé et j'ai commencé à me voir différemment et maintenant la vérité est que tout cela est fini, parce qu'à travers tout, et avec l'aide du prêtre, j'ai appris beaucoup d'humilité. »²⁹⁰

²⁸⁸ “Una aventura, imagínate, va conociendo un punto, va enfrentándose como a retos que usted no se imaginaba que iba poder ser. Va pasando como venciendo los miedos porque las personas que le tienen miedo a la oscuridad o a andar solas en monte por horas y horas, ahí se les va el miedo, ahí lo pierden. Es una aventura buena [...] Cómo hacerse más humano, cómo aprender a tener tolerancia con la gente, con muchas personas. Aprender lo poco o lo mucho que uno tiene. Y la verdad le enseña muchas cosas la travesía” (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

²⁸⁹ “Este viaje me ha enseñado a reflexionar en que uno tiene que ser bueno y tiene que ser bondadoso con las personas [...] Me ha enseñado bastante aquí, que uno tiene que ser con las personas, tiene que amarlas y tiene que quererlas porque todos somos iguales no importa de qué país sea, todos somos iguales [...] El cambio que yo he sentido, siento que soy más bondadoso y más amable que, o sea, allá también era amable, pero no así como soy aquí” (Wilson, entretien 42, 05 avril 2018).

²⁹⁰ “Aprendí mucha humildad, aprendí ayudar a las demás personas y, también, a ser una persona humanitaria [...] Mi cambio total fue que yo era una persona muy déspota, yo era una persona que insultaba a los demás, yo tenía un buen trabajo, ganaba bien y desgraciadamente el trabajo se acabó y empecé a verme de otra forma y ahorita pues la verdad, todo eso se acabó, porque a través de todo, y con la ayuda del padre, he aprendido mucha humildad” (Román, entretien 38, 03 mai 2018).

« Aujourd'hui, mon cœur ne demande que de bonnes choses, parce qu'au Honduras, à cause des problèmes, on commence à penser de mauvaises choses : que je vais faire ceci, que je vais faire cela. Parce qu'ils ont tué mon père et je dis toujours : "Je tue tant de gens, mais mon père ne va pas revenir à la vie et il fait du mal à d'autres personnes". »²⁹¹

En ce sens, la route perturbe la vie des migrant.es sur le plan personnel et parfois affecte la façon dont les migrant.es font face à la vie sociale. En parallèle, cela engendre la consolidation d'une capacité d'endurance où peu importe l'ampleur des souffrances vécues, s'ils peuvent atteindre le Nord. Cette capacité à resurgir d'une situation négative, bénéfique pour la poursuite du passage, peut prendre des facettes plus dangereuses, dans la mesure où elle est engendrée dans des contextes de marginalisation et des espaces fragiles. De nombreux migrant.es se mettent en danger sous la protection de croyances qui reproduisent une migration précaire où les personnes finissent « par payer de sa personne » entrant dans une contradiction où l'on « perd sa vie en essayant de la gagner » (Castel & Haroche, 2001). Cette situation n'empêche pas le développement de compétences, comme la capacité d'adaptation, qui permet d'assimiler le changement radical que représente la migration, comme l'explique Jaime, Salvadorien, 26 ans : « vous vous intégrez dans la dynamique de la façon dont les choses se passent »²⁹². Dans cette intégration à de nouvelles circonstances, les migrant.es changent et apprennent de leurs interactions en transit. La migration les amène à rencontrer de nouvelles personnes et de nouveaux espaces qui ne sont pas abordés ou traités de la même manière : c'est l'une des leçons du parcours, comme le décrit Efraín, Hondurien de 23 ans, dont le deuxième voyage à travers le Mexique a duré 30 jours :

« Sur ce chemin, il faut voir, il faut analyser la personne pour pouvoir lui donner confiance, c'est ce que je fais, mais avant, je donnais ma confiance de manière ponctuelle, mais c'est mauvais. Maintenant, la première chose que je fais est de regarder la personne, je la regarde pendant un jour, deux jours, trois jours, je regarde sa façon d'être, sa personnalité, sa façon de parler, et ensuite je lui accorde

²⁹¹ “Mi corazón hoy pide solo cosas buenas, porque como allá en Honduras uno, por los problemas, comienza a pensar cosas malas: que voy a hacer esto, que voy a hacer lo otro. Porque a mí me mataron a mi padre y aun así digo yo: "mato tantas personas, pero mi papá no va a volver a la vida y es hacerles un daño a otras personas”” (Roberto, entretien 36, 07 avril 2018).

²⁹² “Tú te acoplas en la dinámica de cómo van funcionando las cosas” (Jaime, entretien 21, 03 février 2020).

ma confiance, je lui accorde un peu de confiance, je ne lui accorde pas toute ma confiance. »²⁹³

« Payer de sa personne » implique de prendre des risques sur la route migratoire, mais cela favorise également le développement de la confiance en soi, car le risque est valorisé par le groupe de pairs, comme dans le cas de Beatriz, une Salvadorienne de 35 ans, qui a traversé le Mexique en 2016 avec ses deux jeunes filles : « les jeunes du groupe avaient 17-18 ans, d'autres 25-24 ans, plus âgés, mais ils ne sont venus avec personne, ils sont venus seuls, ils ont dit, même à moi ils ont dit : "tu as le courage, tu as le courage de venir seule avec tes enfants". »²⁹⁴. Les migrant.es s'auto-valorisent également après cette expérience. Beatriz découvre aussi en elle une sorte de courage, d'indépendance, d'autonomie :

« En désespoir de cause, on prend son courage à deux mains car tout le monde ne vient pas avec des enfants. Et moi, à ce jour, je dis "Mon Dieu, je me surprends moi-même" et je dis "et seule !", parce que seule et avec seulement 200 dollars je suis venue. C'est tout ce que j'avais dans mon sac [...] La seule chose que j'ai dit à Dieu, c'est de ne pas m'abandonner et de ne rien laisser arriver à mes filles. Qu'il prendrait soin de moi et qu'il s'occuperait bien de moi, car la route a été longue, en vérité, longue et difficile, et très difficile. »²⁹⁵

Patricia, Hondurienne, âgée de 27 ans, trouve également une libération dans la mobilité périlleuse : « Je ne suis plus aussi timide qu'avant, car avant je me sentais très timide. J'avais l'habitude de m'inquiéter pour tout et maintenant je prends confiance dans ce que je fais, dans ce que je décide, je prends les choses plus calmement [...] J'ai réalisé

²⁹³ "En este camino hay que ver, hay que analizar la persona pa' poder darle la confianza que eso es lo que yo hago, más antes yo daba mi confianza de un solo, pero eso es malo. Yo ahora lo primero que hago que me fijo en la persona me fijo bien un día, dos días, tres días, me fijo en su forma de ser, en su personalidad, en su forma de hablar para después extenderle mi confianza, darle un poco de confianza no dársela toda" (Efraín, entretien 14, 16 mai 2018).

²⁹⁴ "Venían cipotes de 17-18 años, otros ya de 25-24 años, ya mayores. Pero ellos como no venían con nadie, venían solos, ellos decían, incluso a mí me decían: "tenés tu valor, tenés tu valor de venirte sola con estas criaturas"" (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

²⁹⁵ "Uno en su desesperación agarra valor porque no cualquiera se viene con criaturas. Y yo, hasta hoy, yo digo "Dios mío, yo me sorprendo" y digo yo "y sola", porque sola y sabes, solo con 200 dólares venía. Eso era todo lo que yo traía en mi bolsa [...] Lo único que yo le decía a Dios era que no me abandonara y que no permitiera que a mis hijas les pasara nada. Que me llevara con bien y que me cuidara, pues era un camino largo, la verdad, largo y difícil, y bien difícil (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

que je devais me battre pour moi-même, que j'étais seule dans un voyage, donc que cela dépendait de moi »²⁹⁶. Pour Alfredo, la migration est synonyme de « voir les possibilités qui s'offrent à vous et avoir plus de joie dans la vie »²⁹⁷. Les Centraméricain.es s'ouvrent aux opportunités d'un marché du travail mondialisé et profitent de la diversité des opportunités qui existent dans le Nord par rapport à l'Amérique centrale. C'est un changement en soi pour ceux qui ont connu la restriction et la contrainte dans leurs pays d'origine : Beatriz, Salvadorienne qui habite aux États-Unis avec ses filles depuis 2016, exprime cet apprentissage ainsi :

« Tu sais quelle était ma peur ? De rentrer à la maison. C'était ma peur, d'y retourner et c'est ce qui m'a donné le plus de force [...] Aujourd'hui je pense que ça valait le coup, parce que ça valait le sacrifice, parce que mes filles étudient et se préparent bien [...] Ici la vie elle-même vous fait changer beaucoup de choses, pour le mieux. J'ai changé à bien des égards, tout d'abord en sachant que je peux avancer seule, que je peux m'occuper de mes enfants et qu'en tant que femme, il faut toujours se donner de la valeur. Que c'est difficile, oui, mais c'est là qu'on apprend et on apprend beaucoup de ses erreurs. Je m'estime en tant que personne, je ne me laisse pas marcher sur les pieds et j'apprends à ne pas commettre les mêmes erreurs. Ces erreurs que vous commettez parfois sont ce qui vous permet de vous améliorer chaque jour davantage. Au Salvador, je n'ai jamais pu le faire. À cause du machisme, du machisme. Là-bas, le machisme est très, très largement celui des hommes [...] Il n'y a plus de coups, plus d'humiliations. Je travaille pour moi et mes filles, là c'était très différent car je travaillais parce que c'était son entreprise. Il travaillait, mais je devais lui demander de l'argent. Je ne pouvais donc pas sortir avec mes enfants ou acheter pour mes enfants, car il ne disait jamais ce qu'il y avait. Maintenant, je gagne de l'argent, j'achète pour mes enfants, je les sors et il n'y a plus de coups ni d'humiliations. C'est la meilleure chose de toutes. »²⁹⁸

²⁹⁶ “Ya no soy tan tímida como era antes, porque antes me sentía muy tímida. Me preocupaba por todo y ahora ya le estoy agarrando pues, más que nada, confianza a lo que yo hago, a lo que yo decido, me la tomo más con calma [...] Me di cuenta que yo tenía que luchar por mí misma, que estaba yo sola en un viaje, pues ahí dependía de mí” (Patricia, entretien 34, 12 mai 2018).

²⁹⁷ “El cambio que tiene uno cuando viene a estos lugares es, ¿cómo le diré? ver las posibilidades que uno tiene y echarle más ganas a la vida” (Alfredo, entretien 3, 05 avril 2018).

²⁹⁸ “¿Sabes cuál era mi temor? volver a llegar a mi casa. Eso era el temor, volver a llegar ahí y eso era lo que más fuerza me daba [...] Hoy sí creo que valió la pena, porque valió la pena el sacrificio, porque mis hijas están estudiando y se están preparando bien [...] Aquí la misma vida te hace cambiar mucho, para

« Dieu m'a donné une maison, Dieu m'a donné une terre, Dieu m'a donné des amis, Dieu m'a donné un pays [...] Au Salvador, avec le salaire de misère que nous avons, je n'aurais jamais construit ma maison, je n'aurais jamais acheté ma terre, je n'aurais jamais possédé une voiture comme celle que j'ai, je n'aurais jamais eu une camionnette comme celle que j'ai, pas à cause des choses matérielles, mais à cause du besoin que nous ressentons quand nous voulons être quelqu'un dans la vie. »²⁹⁹ - Miguel, salvadorien qui habite aux États-Unis depuis 2012.

« Ce pays ne s'intéresse pas à savoir si vous êtes, si vous avez un haut niveau d'éducation, si vous êtes préparé académiquement, ce qui intéresse ce pays c'est que votre corps fonctionne, parce que le travail est ce qui l'intéresse. À cet égard, cela vaut la peine, car vous ne devez-vous soucier de rien, si vous le voulez, vous travaillez ici, et quelque chose ici vous permet d'avancer rapidement. »³⁰⁰ - Juan Manuel, Salvadorien qui habite aux États-Unis depuis 2015.

« Je ne savais pas où j'allais travailler, où j'allais vivre. Je sais seulement que ma famille possédait une maison ici. Ils allaient me recevoir, mais je ne savais rien. Je ne savais pas, je n'avais pas de métier ou je ne connaissais pas de travail à faire. Quand je suis arrivé, je suis arrivé un dimanche matin, le lundi je travaillais déjà comme nettoyeur dans un centre commercial, dans un *mall*, comme ils l'appellent ici. Je nettoyais les sols avec une machine, à 4 heures du matin, je suis entré. Et

bien. He cambiado en muchas cosas, primero, saber que yo puedo salir adelante sola, que puedo sacar adelante a mis hijos y que como mujer uno siempre tiene que darse su valor. Que es difícil, sí, pero ahí aprende uno y de los errores uno aprende y mucho. A valorarme como persona, a no dejar que nadie te pisotee, nadie y de los errores aprende uno a no cometer los mismos errores. Que esos errores que a veces uno comete, es el que te lleva a superarte más, cada día más. En El Salvador, nunca lo pude hacer. Por el machismo, el machismo. Alla el machismo es muy, es mucho el machismo del hombre [...] Ya no hay golpes, ya no hay humillaciones, trabajo para mí y mis hijas. Allá era muy diferente, porque yo trabajaba porque era el negocio de él. Trabajaba, pero yo tenía que estarle pidiendo dinero. Entonces no podía decir salir con mis hijos o comprarles a mis hijos, porque nunca decía él que había. Ahora yo gano, le compro a mis hijas, las saco a mis hijas y pues ya no hay golpes, ni humillaciones. Eso es lo mejor de todo” (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

²⁹⁹ “Dios me dio una casa, Dios me dio terrenos, Dios me dio amigos, Dios me dio un país [...] En El Salvador, un sueldo basura que tenemos, nunca hubiera hecho yo mi casa, nunca hubiera comprado mis terrenos, nunca hubiera tenido un carro como el que tengo, nunca hubiera tenido una camioneta como la que tengo, no por cosas materiales, sino por la necesidad que nosotros sentimos cuando queremos ser alguien en la vida” (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

³⁰⁰ “A este país no le interesa si usted es, tiene su alto grado de estudio, si está preparado académicamente, este país lo que le interesa es que el cuerpo trabaje, porque la mano de obra es lo que le interesa. En ese aspecto, vale la pena porque usted no se anda preocupando por nada, si usted quiere, aquí trabaja y algo que hay aquí lo hace que se supere rápido” (Juan Manuel, entretien 25, 06 février 2020).

c'est là que j'ai commencé à travailler dans ce centre commercial, puis je suis allé travailler dans la construction. Après la construction, avec un Bolivien, je suis allé dans une boucherie, je suis entré à minuit. Ensuite, eh bien depuis, je suis dans la boucherie depuis 12 ans, 13 ans environ, et l'année dernière, Dieu merci, j'ai pu créer ma propre entreprise de vente de boissons et je suis aussi dans la boucherie. »³⁰¹ - José, Salvadorien qui habite aux États-Unis depuis 2004.

Ce processus d'émancipation, qui commence avec le départ du pays d'origine, se construit peu à peu en transit et culmine avec l'arrivée aux États-Unis. Ici, le sentiment d'émancipation est intimement lié au travail et à l'aspect économique. L'histoire de Beatriz montre l'aspect personnel de cette émancipation, qui passe généralement au second plan. La priorisation du travail, présente également aux États-Unis, permet de légitimer la présence irrégulière mais conduit aussi à une hiérarchisation parmi les migrant.es. La (non-) adhésion à ces principes socialement acceptés crée des différences, comme l'exprime Juan Manuel, Salvadorien âgé de 25 ans qui habite à New York :

« Il y a beaucoup de gens sur le chemin qui, ayant souffert, sont incapables d'assimiler ce qui s'est passé, incapables de dire : "bon, ça s'est mal passé, je vais mieux me comporter, je vais faire les choses bien, je vais changer", mais il y a beaucoup de gens qui pensent : "ça s'est mal passé, je vais m'amuser et profiter de la vie et faire ce que je veux faire". Ce n'est pas la raison d'être de ce pays. Dans ce pays, celui qui vient faire ce qu'il veut, si ce n'est pas en règle, souffre ici. Ce pays ne pardonne à personne, les lois ne pardonnent à personne. Et si vous venez dans ce pays pour bien faire les choses, tout se passera bien. Ce pays vous change, ou vous convertit, lorsque vous arrivez, tant la technologie que possède ce pays, tant le confort, tant l'accessibilité à beaucoup de choses grâce à ce pour quoi on travaille et on peut acheter ce que l'on veut. Elle vous change pour le meilleur ou pour le pire. Je ne pense pas avoir changé mes idées, je n'ai rien changé. Je pense

³⁰¹ “Yo no sabía en que iba a venir a trabajar, donde iba a vivir. Solo sé que mi familia tenía casa acá, tenía una casa acá y que con ellos. Ellos me iban a recibir, pero, en sí, yo no sabía absolutamente nada. No sabía, no tenía ningún oficio o no sabía ningún trabajo para desempeñar. Cuando vine, vine un domingo en la mañana, el lunes yo ya estaba trabajando en limpieza en un centro comercial, en un *mall* que le llaman acá. Pasando una máquina limpiando los pisos, a las 4 de la mañana entraba. Y ahí empecé a trabajar en ese mall y luego me pasé a andar en construcción. Luego de la construcción, con un boliviano pasé a una carnicería, entraba a las 12 de la noche. Luego, bueno desde eso ya tengo 12 años, 13 años por ahí, de estar en la carnicería, y el año pasado, gracias a Dios, pude poner mi propio negocio de una venta de bebidas y también estoy en la carnicería (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

que ça m'a apporté du bien, c'est-à-dire que je ne me suis pas changé pratiquement. Les objectifs que j'avais, Dieu merci, me sont donnés, étape par étape, mais ils me sont donnés. Je n'ai pas changé mes objectifs, je n'ai rien changé. Je savais ce que je venais chercher, j'étais sûr de ce que je venais chercher et je continue à faire ce que je venais chercher. »³⁰²

Il y a donc une forte volonté de travailler de la part des migrant.es, sans oublier leur allégeance envers une identité religieuse, qui est toujours source d'efforts mais aussi de sacrifices. Malgré la logique selon laquelle ils existent pour travailler, les migrant.es développent une manière de donner sens à leur existence à travers un but, qui n'est pas juste de « travailler », mais de travailler pour quelque chose d'important. Ce rapport au travail démystifie l'idée que les immigré.es sont des acteurs passifs d'un marché du travail secondaire où les emplois sont les moins qualifiés et les moins rémunérés (Green, 2002). Les récits montrent que les emplois disponibles à cette population contribuent aux objectifs personnels et familiaux. La charge émotionnelle est importante dans la question de l'unité familiale, et le travail et la souffrance sont justifiés pour le bien-être de la famille. La relation avec la famille permet de se sentir plus humain, de rester une personne, malgré leur statut migratoire irrégulier et leur statut de travailleur.euse non-qualifié.e. Le triptyque axiologique foi-travail-famille permet aux Centraméricain.es de trouver leur place et d'affronter la vie sociale de l'irrégularité :

« L'argent coûte, plus un qui est illégal, ça coûte. On gagne beaucoup, parce que ce que j'ai gagné en un mois, en un mois ! 225 dollars ... Comment pouvez-vous survivre, ou vous ne pouvez pas avoir votre fonds, parce que c'est pourquoi beaucoup de gens avec un temps de la nourriture. 225, je le gagne en deux jours,

³⁰² «Hay muchas personas en el camino que, lo que han sufrido, no logran como asimilar lo que ha pasado, no logran como decir: "púchica, me ha ido mal, me voy a portar bien, voy a hacer las cosas bien, voy a cambiar", sino que hay muchas personas que lo que piensan es: "me fue mal, yo voy a divertirme y a disfrutar la vida y hacer lo que yo quiera". En este país no se trata de eso. En este país, el que viene hacer lo que él quiere, que no sea en orden, aquí sufre. Este país no perdona a nadie, las leyes no perdonan a nadie. Y si usted viene a este país a hacer la cosas bien, pues todo le va a salir bien. A uno lo cambia, a uno o lo convierte este país, cuando uno viene, tanta tecnología que tiene este país, tanta comodidad, tanto accesibilidad a muchas cosas por medio que uno trabaja y uno puede comprar lo que uno quiere. A uno lo cambia o para bien o para mal. Yo creo que no he cambiado mis ideas, no he cambiado nada. Yo creo que me trajo a bien, o sea, no he cambiado yo prácticamente. Las metas que tenía, gracias a Dios se me están dando, paso a paso, pero se me están dando. No cambié las metas, no cambié nada. Yo sabía por lo que venía, estaba seguro por lo que venía y sigo haciendo por lo que yo venía» (Juan Manuel, entretien 25, 06 février, 2020).

par un tout-puissant d'Israël appelé Jéhovah Dieu, je le gagne en deux jours. La seule chose est que, comme vous gagnez, vous dépensez. Parce que je paie plus de 700 dollars pour une chambre. Il n'est pas facile d'entretenir une voiture, surtout nous qui sommes illégaux, qui conduisons sans permis, sans beaucoup de choses. »³⁰³ - Miguel, Salvadorien, 34 ans, qui habite à Maryland

« Avant, au Salvador, je gaspillais l'argent qu'ils me donnaient, mais maintenant que je sens, depuis que je suis ici, que c'est vraiment dur de gagner l'argent, ça change dans le sens où je ne le gaspille plus [...] Quand tu es au Salvador, quand ils t'envoient de l'argent, tu dis : "qu'ils m'envoient, s'ils travaillent là-bas", mais tu ne sais pas le sacrifice qu'ils ont dû faire pour arriver dans ce pays. Il n'est pas facile d'arriver ici, et encore moins quand on y est. Travailler et aider les gens au Salvador n'est pas facile, c'est difficile. »³⁰⁴ - José, Salvadorien, 24 ans, qui habite à Maryland.

« Un changement de vie totalement différent parce que c'est totalement différent, ça ne ressemble plus à mon style de vie. Maintenant, je me suis adapté à une nouvelle vie, honnêtement, j'ai même l'impression d'être une personne différente de ce que j'étais au Salvador. Enfant, je pense que c'était la meilleure vie, j'étais heureux sans le savoir. Je jouais, je m'amusais, je mangeais, je faisais ce que je voulais, je voulais partir, tout était beau. Ensuite, quand tu t'adaptes à ta vie par toi-même, comme être responsable de ta propre vie, j'ai l'impression que c'est, ce n'est pas une vie, mais c'est ce que c'est [...] Je suis déjà là, je dois juste en tirer le meilleur parti et faire ce que j'ai à faire : essayer d'avancer et de soutenir ma famille en étudiant. Depuis que je suis ici, pour un travail, vous pouvez être payé

³⁰³ “El dinero cuesta, más uno que es ilegal, cuesta. Ganamos bonito, porque lo que yo ganaba en un mes, ¡en un mes! 225, vendido te hacen el bocado en nuestro país, vendida te hacen la vida, como podés sobrevivir o no podés tener tu fondo, pues mucha gente con un tiempo de comida. 225 yo lo gano en dos días, por un todopoderoso de Israel que se llama Jehová Dios, yo lo gano en dos días. Lo único que, así como ganas acá, así gastas. Porque yo estoy pagando más de 700 dólares por un cuarto. Mantener un carro, no es fácil, más uno que es ilegal, que anda manejando sin licencia, sin muchas cosas” (Miguel, entretien 32, 20 février 2020).

³⁰⁴ “Antes yo en El Salvador derrochaba el dinero que me daban y ya ahora que siento, cuando vine aquí, que en realidad cuesta ganar el dinero ya uno cambia en el sentido de que ya no lo derrocha [...] Cuando uno está en El Salvador, que le manden dinero dice: "que me manden, si ellos están allá trabajando", pero no sabe uno el sacrificio que han tenido ellos para llegar a este país. No es fácil llegar y mucho menos ya estando aquí. Trabajar y ayudar a las personas allá en El Salvador no es fácil, es difícil” (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

jusqu'à 40 dollars de l'heure, alors qu'au Salvador, le minimum est presque, je dirais, de 5 dollars de l'heure. Là-bas, ils ne travaillent pas à l'heure, mais à la semaine, ou je ne sais pas, car je n'ai jamais eu la capacité ou la mentalité d'y penser. Mais honnêtement, de ce que j'ai entendu et de ce que j'ai vu, mon père était payé 1 dollar de l'heure. Écoutez la différence entre 1 dollar et 40 dollars, enfin 40 je parle de façon régulière. Imaginez, comme 1 dollar à 40 dollars, ne sentez-vous pas une différence ? Vous savez ce que je travaille, ce que je gagne presque en un jour, mon père le gagne en une semaine ou je ne sais pas, deux semaines je pense que mon père le gagne au Salvador [...] Maintenant je pense totalement différemment parce qu'avant je ne pensais qu'à, honnêtement, manger, demander de l'argent à mon père et jouer. Je me disais que j'avais l'esprit d'un enfant, mais j'ai l'impression que ça vous fait réfléchir petit à petit. Ce changement de vie m'a fait changer petit à petit, une personne déjà responsable qui doit faire des choses comme une personne âgée, doit se comporter comme une personne âgée. Que rien n'est un jeu, je pensais que tout était un jeu, maintenant je sais que chaque action que je fais a une conséquence [...] Je travaille dans un endroit où je dois être responsable de mon propre travail et, aussi, je travaille pour l'argent, évidemment, avec l'argent je paie des choses, j'achète mes choses personnelles. En ce moment, je suis dans une situation où je travaille et j'étudie et je n'ai pas le temps de travailler à temps plein, je ne travaille qu'à temps partiel et c'est pourquoi je gagne assez pour moi, tout serait différent si je travaillais à temps plein. »³⁰⁵- Rolando, Salvadorien, 17 ans, qui habite au Texas depuis 2018.

³⁰⁵ “Un cambio de vida totalmente diferente porque sí lo es totalmente, ya no es como mi estilo de vida. Ahora he adaptado una nueva vida, sinceramente, hasta siento que soy otra persona a lo que era en El Salvador. De niño siento que fue la mejor de la vida, era feliz sin saberlo. Jugaba, me divertía, comía, hacía lo que quería, quería ir, todo pasaba bien bonito. Luego, ya adaptándote a tu vida tú solo, como siendo responsable de tu propia vida, siento que es, no es una vida, pero es lo que es [...] Ya estoy aquí, solo tengo que aprovechar y hacer lo que tengo que hacer: tratar de salir adelante y sacar adelante mi familia. Estudiando. En lo que llevo aquí, por un trabajo te pueden llegar a pagar hasta 40 dólares la hora y allá en El Salvador casi el mínimo es como, diría yo, como de 5 dólares la hora. Bueno allá no se trabaja por hora, sino por semana, o no sé, porque nunca tuve la capacidad, ni la mentalidad para pensar sobre eso. Pero sinceramente, por lo que yo escuchaba y por lo que yo miraba pues mi papá cobraba 1 dólar la hora. Escucha la diferencia entre 1 dólar y 40 dólares, bueno 40 te estoy hablando como algo regular. Imagínate, así como 1 dólar a 40 dólares, ¿no sientes una diferencia? Sabes, lo que yo trabajo, lo que yo gano casi en un día, mi papá lo gana en una semana o no sé, dos semanas creo que lo gana mi papá allá en El Salvador [...] Ahora pienso totalmente diferente porque antes solo pensaba en, sinceramente, solo en comer, pedir dinero a mi papá y jugar. Pensaba como, tenía una mente de niño, pero siento que ya te hace pensar poco a poco. Este cambio de vida me hizo cambiar poco a poco, una persona ya como una persona responsable que tiene que hacer cosas como un adulto mayor, tiene que portarse como un adulto mayor. Que nada es un juego, yo todo pensaba que era un juego, ahora ya sé, que por cada acción que haga trae una consecuencia [...] Trabajo en un lugar que tengo que ser responsable de mí mismo trabajo y, también, trabajo por el dinero, obviamente, con el dinero pago cosas, compro mis cosas personales. Ahorita estoy en una circunstancia

« Je suis toujours le même, mais avec des pensées différentes. Je ne pensais pas de la même façon qu'avant. Avant, je disais : "Je vais gagner de l'argent", maintenant je ne pense plus à l'argent. Je veux juste avancer avec ma famille, c'est tout. Construire une maison, je ne sais pas, que nous soyons en bonne santé, c'est ce qui m'intéresse le plus en ce moment. »³⁰⁶-Antonio, Hondurien, 24 ans, en attente à Monterrey.

« Cela en vaut la peine parce que maintenant j'ai ma famille, j'ai mes deux enfants, un en route, né la semaine prochaine. J'ai déjà ma propre entreprise, et je suis mon propre patron. J'ai quatre employés et j'espère faire croître l'entreprise encore plus afin de pouvoir non seulement avoir cette entreprise, mais aussi ouvrir d'autres succursales. Je dis que cela en valait la peine, car j'aide ma famille, ma mère, ma sœur, et pas avec beaucoup, mais autant que je peux. Dieu merci, elles sont déjà là aussi. J'ai revu ma mère après 15 ans, je l'ai revue. J'ai revu ma sœur après 7 ans. Mais cela en valait la peine, pour moi, cela valait le sacrifice, la souffrance que j'ai fait pendant le voyage du Salvador aux États-Unis, pour une vie meilleure. Parce que oui, on souffre, mais maintenant je vois les résultats. »³⁰⁷ - José, Salvadorien, 24 ans, qui habite à Maryland.

Par leur adhésion aux valeurs légitimes de la religion, du travail et de la famille, les migrant.es peuvent devenir à leur tour des « modèles » pour des futur.es candidat.es à la migration. Ils contribuent également à la construction d'un ethos migratoire -qu'à la fois contribue à constituer les capitaux migratoires. Quel rôle ces migrant.es jouent-

donde trabajo y estudio y no tengo tiempo como para trabajar un *full time*, solo tengo un *part time* y por eso es que gano como para mí, todo sería diferente si trabajara con un *full time*” (Rolando, entretien 37, 02 février 2020).

³⁰⁶ “Sigo siendo el mismo, no más que ya con pensamientos diferentes. Ya no pensaba igual que antes. Que antes decía "n'ombre, voy a ir hacer billete", ahora ya el dinero ya no. No más salir adelante con mi familia, no más eso. Hacer una casa, no sé, que estemos bien de salud eso es lo que más me interesa a mí ahorita” (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

³⁰⁷ “Vale la pena porque en estos momentos tengo mi familia, tengo mis dos hijos, uno que viene en camino, nace la próxima semana. Tengo ya mi propio negocio, y soy mi propio jefe. Tengo 4 empleados y espero que vaya creciendo más el negocio para no solamente tener ese negocio, sino abrir más sucursales. Digo yo, valió la pena, porque estoy ayudando a mi familia, a mi mamá, a mi hermana y no con mucho, pero sí en lo que se pueda. Gracias a Dios, ellas ya están acá también. A mi mamá, la vi después de 15 años, la volví a ver. Mi hermana, la volví a ver de 7 años. Pero sí valió la pena, para mí valió la pena el sacrificio, el sufrimiento que hice en el recorrido desde El Salvador hasta Estados Unidos, para una mejor vida. Porque sí, se sufre, pero ahorita yo estoy viendo los resultados (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

ils/elles dans la reproduction de la migration ? Ils privilégient le partage de la réalité de leur expérience sur la route de la migration pour permettre aux futur.es migrant.es de prendre une décision et d'en accepter les conséquences. Ici, les niveaux macrosociologique et microsociologique se combinent dans la reproduction de la migration centraméricaine vers les États-Unis. Le niveau macrosociologique ou structurel œuvre à la reproduction de la migration irrégulière et des souffrances qui l'accompagnent afin d'obtenir une main-d'œuvre bon marché. Le niveau microsociologique s'exprime quant à lui à travers la capacité des migrant.es à poursuivre la migration vers le Nord et la construction d'un véritable ethos migratoire que nous avons retracé ici, et qui donne naissance à la constitution de capitaux migrants venant contrebalancer les capitaux sociaux d'origine. Les capitaux migrants en partage circulent au travers des récits de la migration dont nous avons voulu donner ici et pour conclure quelques extraits choisis :

« Pour les gens qui viennent, s'ils prennent la décision de voyager et de venir par voie terrestre, eh bien, ils devraient y mettre tout leur cœur, c'est ce que ce serait. Il y a des gens qui ne croient pas aux expériences que tu leur racontes ou qui disent : "tu leur racontes parce que peut-être ils ne veulent pas que je parte", mais non, parfois si tu leur racontes, c'est pour qu'ils sachent ce que tu as vraiment vécu sur la route. »³⁰⁸-José, Salvadorien, 24 ans, deux tentatives de voyage, 20 jours au Mexique.

« J'ai conseillé ma nièce, parce que ma nièce est partie et je lui ai dit : "*ay mamita*, pense-y !", je lui ai dit : "quitter le Guatemala est une solitude et une douleur qu'il te donne" et aujourd'hui que ma nièce est ici, comme elle est arrivée, elle m'a dit que j'avais raison, que c'était triste. »³⁰⁹- Bertha, Salvadorienne, 46 ans, une tentative de voyage, expulsée des États-Unis vers le Salvador, 29 jours au Mexique.

³⁰⁸«Para las personas que vienen, si toman la decisión de viajar y venirse por tierra, pues echarle ganas, eso sería. Que las experiencias que cuenta uno, hay personas que no la creen o dicen: "las dice porque tal vez quieren que yo no me vaya", pero no, a veces si uno las cuenta es para que sepan lo que realmente uno vivió en el camino" (José, entretien 24, 27 janvier 2020).

³⁰⁹«Yo aconsejé a mi sobrina, porque mi sobrina se fue y yo le dije: "*ay mamita*, pensalo bien", le dije: "eso ya saliendo de Guatemala es una soledad y un dolor que le da uno" y hoy que está mi sobrina, como llegó, me dice que tenía razón yo, que eso era triste" (Bertha, entretien 10, 19 février 2020).

« On me demande, plusieurs personnes me demandent et me disent "qu'est-ce que tu dis ?" "non". Qu'ils devraient mieux se battre là-bas, que s'ils le peuvent, ils devraient se battre là-bas. Je peux dire cela à tout le monde, je ne peux pas vous dire que le pays, que ce pays n'est pas un pays d'opportunités et de travail, oui. Mais non, la route ici n'est pas facile et je ne la recommande à personne [...] Celui qui vient ici devrait y réfléchir, surtout avec des enfants. Vous souffrez beaucoup. Parfois, certains d'entre nous ont la chance d'arriver ici, parfois d'autres n'ont pas la chance de revenir ou d'arriver ici. Il vaut donc mieux qu'ils se battent là où ils sont. C'est très difficile, la vérité est que je ne conseille à personne de venir ici. »³¹⁰- Beatriz, Salvadorienne, 35 ans, habite au Maryland, 5 jours en transit au Mexique.

« J'ai même parlé à ma mère et je lui ai dit que si quelqu'un veut sortir, il ne doit pas essayer parce que c'est dangereux. J'ai eu de la chance, il ne m'est rien arrivé, mais je ne sais pas pour les autres, ils viennent avec de la malchance et c'est tout ce qu'ils ont. »³¹¹- Armando, Hondurien, 22 ans, en attente à Monterrey, 22 jours au Mexique.

« Je lui explique ce qui se passe, tout ce qui est subi, que c'est 72 heures sans nourriture dans le désert, 72 heures peut-être sans eau, 72 heures sans sommeil, 72 heures à affronter de gros serpents, des animaux dangereux et je lui raconte tout ce qui se passe, mais je lui dis aussi que si c'est sa décision de voyager alors il doit le faire, mais que s'il n'est pas conscient qu'il va passer par cette épreuve, il ne doit pas le faire parce que c'est dangereux. »³¹²- Juan Manuel, Salvadorien, 25 ans, habite à New York, 45 jours de transit au Mexique.

³¹⁰«Yo a nadie, a mí me preguntan, varias personas me preguntan y me dicen "¿qué dices?" "no". Que luchen mejor allá, que si se puede que luche allá. A cualquiera le puedo decir eso yo, yo no te puedo decir que el país, que este país no es de oportunidades y de trabajo, sí. Pero no, el camino para acá no es fácil y a nadie se lo recomiendo [...] El que viene para acá lo piense, más que todo con niños. Se sufre y mucho. A veces unas corremos con la suerte de llegar, a veces otros no corren con la suerte ni de regresar ni de llegar. Entonces, mejor que luchen donde estén. Es bien difícil, la verdad yo no le aconsejo a nadie que se venga» (Beatriz, entretien 9, 27 janvier 2019).

³¹¹«Incluso ya hablé con mi mamá y le dije si alguien quiere salir, que no lo intente porque esta peligroso. Yo tuve suerte, no me pasó nada, pero no sé a otro, viene con mala suerte y ahí nada más llega (Armando, entretien 7, 01 mars 2018)

³¹²«Yo le explico lo que pasa, todo lo que se sufre, que son 72 horas sin comer en el desierto, 72 horas posiblemente sin tomar agua, 72 horas sin dormir, 72 horas de enfrentarse a serpientes grandes, animales peligrosos y yo le dijera todo lo que se pasa, pero también le dijera que, si es su decisión de viajar pues que

« Parfois, vous leur donnez des conseils et ils le prennent mal, ils disent : "peut-être qu'il ne veut pas que je monte là-haut". Tout ce que je peux lui dire, c'est que la route est très dure et que s'il veut venir, je vais lui dire ce que c'est, puisqu'il y souffre. Mon frère veut revenir, je lui ai déjà dit comment est la route, c'est à lui de décider s'il veut venir, mais il sait déjà ce que je lui ai dit. »³¹³ - Saúl, salvadorien, 34 ans, en attente à Monterrey, 49 jours de transit au Mexique.

La notion de décision joue en particulier un rôle clé dans la reproduction de la migration au niveau individuel. Elle implique d'en assumer les conséquences jusqu'au bout, dans une sorte d'obstination à résister au voyage et à ne pas se laisser décourager. Grâce aux témoignages d'autres migrant.es, mais aussi à l'endurance et la force physique et du caractère, cette résistance est présente avant le départ, pour être mise à l'épreuve par la suite : « Oui, c'est un chemin très difficile, mais je vous le dis, vous devez respecter les décisions des autres. Rien n'est facile, rien n'est facile et la vérité c'est que, même si tu leur dis et leur répète, c'est quelque chose que tu as envie de faire, autrement dit, il n'y a rien de tel que de le vivre et tu ne peux pas arrêter ça »³¹⁴. « Ce n'est pas facile de vouloir s'aventurer comme ça sans savoir. Ce que je dis à beaucoup de gens là-bas, c'est que, s'ils voulaient venir, ils ne devraient pas venir, mais chaque tête est un monde à part et vous prenez votre propre décision »³¹⁵.

viaje, pero si él no se consciente de que va a pasar esa dura prueba, que no lo haga porque es peligroso” (Juan Manuel, entretien 25, 06 février, 2020).

³¹³“En veces uno les da el consejo y ellos lo toman mal, que dice: ‘este quizá no quiere que suba allá’. Yo solo lo que le puedo decir que el camino es muy duro y que, si quiere venir, pues que yo le voy a decir como es todo, desde que sufre ahí. Mi hermano se quiere venir de vuelta, yo ya le dije como está el camino, es cosa de él si quiere venir, pero él ya está sabido de lo que yo le dije” (Saúl, entretien 40, 15 mai 2018).

³¹⁴ “Sí es muy difícil el camino, pero te digo hay que respetar las decisiones de los demás. Nada es fácil, nada es fácil y pues la verdad, aunque les digas y les digas, es algo que quieres hacer, o sea, no hay nada como que lo vivas y no puedes impedir eso” (Hermes, entretien 18, 02 avril 2018).

³¹⁵ “No es fácil querer aventurarse así sin saber. Yo lo que digo que a mucha gente de allá que, si quisieran venir, la verdad que no se vinieran, pero cada cabeza es un mundo y la decisión la toma uno mismo” (Antonio, entretien 6, 09 mai 2018).

CONCLUSION

Lorsque nous avons commencé ce travail de recherche, nous sommes partis du problème d'une double interprétation de la migration centraméricaine vers les États-Unis et nous avons entrepris de répondre à la question suivante : qui sont les migrant.es en transit ? Nous voulions contribuer aux études sur la migration en remettant en question les principaux récits des migrant.es en transit au Mexique. Cependant, en approfondissant le sujet, nous avons voulu penser l'étude des processus migratoires dans un cadre plus large, celui de la construction des migrant.es à travers les frontières internationales, leur histoire, leurs pratiques, leur évolution et leurs liens avec l'État. Ainsi, cette thèse est consacrée à l'analyse de la figure des migrant.es irrégulier.es centraméricain.es en transit au Mexique à travers une méthodologie qualitative et une étude des acteurs et des espaces de la route migratoire.

Pour aborder cette question, la notion de « migration de transit » est utilisée dans ce travail pour caractériser un phénomène social et historique qui implique un processus de changement et a des conséquences pour les individus et les sociétés. Chacun des moments inhérents à la migration, qu'il s'agisse du déplacement, du franchissement d'une frontière, de l'arrivée ou de l'installation, est susceptible d'entraîner un changement de contexte de vie ayant des implications importantes pour les migrant.es (Ariza, 2017).

En ce sens, nous avons reconstitué le contexte socio-historique de la migration de transit, en montrant les enjeux politiques, sociaux et juridiques qui ont façonné les migrant.es irrégulier.es en transit au Mexique. L'accent a été mis sur la question politique, sur les droits qui sont accordés, retirés ou refusés lorsqu'une population est à la merci de tous, à commencer par l'État. Sans cette dimension du processus migratoire, l'analyse des chiffres des migrant.es serait incomplète.

Nous avons mis en évidence comment l'année 2001 est une année charnière entre deux périodes qui permet d'identifier les dynamiques structurelles de la migration dans la région. La première période, avant 2001, comprend la mise en œuvre de programmes et de contrôles migratoires qui concernent directement les États-Unis en tant que pays de destination, et la reproduction ultérieure, timide, de la frontière nord du Mexique. La seconde période, après les attentats de septembre 2001, est caractérisée par un processus frontal de protection des frontières plus ouvertement externalisé. En provoquant des changements dans les villes frontalières et en modifiant la dynamique binationale en

termes de relations internationales, les contrôles migratoires sont progressivement devenus les nouvelles conditions de passage des migrant.es irrégulier.es qui ont vu la difficulté de franchir la frontière augmenter du fait de la corruption, de l'augmentation des coûts économiques, de la violence.

Du côté des pays d'origine, on constate qu'il existe des problèmes structurels profondément ancrés dans l'histoire post-coloniale d'Amérique centrale qui ont conduit ces nations à devenir de petites nations fragiles sous domination étrangère (Flores Fonseca, 2016). Cette fragilité se traduit par un manque historique de protections des populations par les gouvernements et une histoire co-construite avec des intérêts étrangers. Lorsque ces deux processus coïncident avec des événements sociaux (inégalités), politiques (guerres, dictatures, corruption), économiques (exploitation) et environnementaux (ouragans, tremblements de terre) défavorables, la migration est encouragée. Dans le cas du Salvador, du Guatemala et du Honduras, ce double processus qui alimente les flux migratoires remonte aux années 1960 avec le recrutement de travailleurs centraméricains pour le marché américain et la présence politique des États-Unis en Amérique centrale. Le soutien américain aux conflits armés a notamment connu une deuxième vague au Guatemala et au Salvador dans les années 1970 et plus fortement autour de 1980-1990.

Les guerres se sont déroulées dans un contexte précapitaliste d'exclusion maintenu par des régimes militaires autoritaires qui ont produit l'exportation d'une main-d'œuvre bon marché dans les années 1990. Les personnes qui ont migré étaient, selon Santos Ramírez (2020), des paysans et des ouvriers qui rêvaient d'améliorer leur condition économique. Alors que la perspective de fuir la guerre considère que les migrant.es subissent le poids de ces grands processus historiques, la notion de rêve nous renvoie, à un niveau individuel, à des aspirations qui se concrétisent dans des actions telles que la migration. La migration est donc un processus qui permet aux républiques d'Amérique centrale de s'insérer dans la mondialisation et le marché international, mais elle est aussi une forme d'action individuelle, produisant ainsi une individualité particulière du projet migratoire vers le Nord.

Alors que les aspirations et les conditions défavorables dans les pays d'origine alimentent les flux migratoires, c'est le contraire qui se produit aux États-Unis. Après 2001, la tendance à freiner la migration s'est accentuée. Les mesures antiterroristes ont introduit des mesures de contrôle de l'immigration plus strictes, entraînant un durcissement et une extension de la frontière à l'intérieur et à l'extérieur du pays

(externalisation de la frontière). Ainsi, la population migrante, mais aussi les futurs migrant.es et les migrant.es en transit au Mexique, ont vu leurs conditions de vie quotidienne et de voyage se détériorer. Cette dégradation n'a fait que consolider et poursuivre la précarité, la marginalisation et l'exclusion de cette population. Dans ce sens, le « complexe frontalier » -avec ses réglementations et ses violations- recompose la compréhension de ce que signifie être humain (pour le cas européen voir Hall, 2017 ; Doytcheva, 2021).

Les politiques économiques du pays d'origine et les politiques migratoires des pays de transit et de destination déterminent le sort de nombreuses personnes en déplacement qui finissent par être considérées comme les « pions ballottés » (Green, 2002) des pays d'émigration. Les républiques d'Amérique centrale sont sorties de leurs conflits internes pour s'intégrer à la mondialisation par le biais de nouveaux régimes néolibéraux qui n'ont pas réussi à protéger les populations défavorisées. Le chômage, l'instabilité sociale et la pauvreté ont affaibli la population. Certaines personnes migrent à l'étranger de manière irrégulière et entrent dans les pays - de transit et de destination - avec les ressources - vastes ou modestes - qu'ils possèdent. Dans le pays de transit, ces ressources sont mises à l'épreuve dans une zone consolidée comme un espace de sélection. La persécution et la détention des migrant.es par les gouvernements y jouent un rôle clé en forçant les gens à rester dans certaines régions et certains pays et en paralysant la migration (Santos Ramirez, 2020).

La configuration actuelle des espaces de transit permet un lien intense entre cette étape de la migration et les flux migratoires, car les expériences sont encadrées par une tension entre mobilité et contrôle. Les personnes entrent dans ces espaces parce qu'ils offrent une possibilité de mobilité, et bien que la mobilité soit appréciée, elle n'est pas toujours accessible en termes de régularité, de sorte que certaines personnes entrent dans ces espaces de manière irrégulière et sont confrontées à des mesures de contrôle migratoire strictes. Ainsi, les personnes assimilent de nouveaux éléments tels que l'irrégularité et la clandestinité, ces termes sont intégrés et vécus de différentes manières mais ils laissent toujours leur trace dans les corps et les esprits des migrant.es. Plus récemment, cette tendance à retenir les migrant.es dans le pays de transit est illustrée par la pandémie de COVID-19. Bien que les flux migratoires aient diminué avec la fermeture des frontières, les personnes cherchant à atteindre les États-Unis par voie terrestre se sont retrouvées piégées sur le territoire mexicain, sans pouvoir se rendre aux États-Unis ou même demander le statut de réfugié (Romero, 2021).

Dans ce contexte, la compréhension sociologique des migrant.es a été construite selon deux interprétations dominantes : que l'on peut résumer par les figures de l'agent et de l'acteur. La figure de l'agent souligne le poids des politiques de contrôle migratoire sur les migrant.es. La figure de l'acteur se concentre sur leur capacité d'agir. Nous avons effectué une revue de la littérature pour identifier les déterminants mis en avant par chacune des perspectives. Les déterminants de la figure de victime fréquemment mis en avant sont la vulnérabilité dans le pays d'origine, la migration irrégulière et le fait d'être mobile. En ce qui concerne le migrant-acteur, les déterminants reposent principalement sur sa capacité d'action stratégique : le déplacement en groupe, la résistance du corps et la volonté d'avoir une meilleure vie. L'objectif est de montrer un autre visage de la migration et de mettre en évidence la capacité des migrant.es de faire et de subir. À travers ces deux figures, différentes conceptions ressortent pour penser la migration : la vulnérabilité (Garrau, 2018), d'un côté et l'autonomie (Schmoll, 2020), de l'autre.

Bien que ces deux termes soient utiles en tant que catégories pour mieux comprendre leur réalité (Bredeloup, 2008), leur usage s'est vulgarisé dans le milieu associatif, politique, institutionnel et même académique, conduisant à la reproduction d'un discours porteur de stéréotypes : il existe une facilité à victimiser les personnes socialement subordonnées (Ariza, 2017) et cela n'est pas sans danger, car la victimisation entraîne des relations sociales particulières. Tant la « victimité » (Ragaru, 2013) que l'idéal du « bon migrant » (Díaz de León, 2021) sont des notions construites et produites pour trier les migrant.es afin d'évaluer leur éligibilité à recevoir, ou non, de l'aide. En tant que *figures opératrices de l'individualité*, elles supposent des interactions et des relations sociales particulières, marquées par des contrastes sociaux et culturels (jugements négatifs, préjugés, infantilisation de l'autre) avec les acteurs de la route, y compris ceux qui se considèrent comme solidaires.

Face à cette vision dichotomique, nous avons voulu remettre en question les deux récits dominants, afin d'explorer, à partir d'autres perspectives, la migration de transit. Nous avons montré comment, dans certaines situations, les migrant.es sont considéré.es comme des sujets politiques, notamment dans *las Caravanas*. Cependant, lorsque nous observons la discrimination et la faible participation et engagement politique au sein des groupes de migrant.es, nous constatons que cette perspective est incomplète. Nous avons donc proposé d'autres pistes d'analyse pour enrichir et repenser la migration de transit autour de deux objectifs que sont : la remise en question des discours dominants et la recherche d'autres déterminants de l'individualité en contexte migratoire. Nous voyons le

Mexique comme un lieu de passage, mais aussi de transformation -par les rencontres et les expériences- et de subjectivation (Schmoll, 2020).

Remettre en question des concepts tels que la vulnérabilité et l'autonomie nécessite d'aller aux éléments constitutifs de ces termes. Dans le cas de la vulnérabilité, nous nous concentrons sur son aspect social et l'exposition individuelle à autrui (Garrau, 2018). Dans le cas de l'autonomie, nous nous concentrons sur les ressources matérielles, économiques et sociales que les migrant.es mobilisent dans l'espoir d'atteindre leur objectif (Aragón, 2014 ; Stora, 2017). Cette analyse est effectuée à des moments clés de la migration, à savoir : le départ, le transit, l'arrivée. Si ces trois étapes permettent d'explorer les ressources mobilisées, le transit, qui est au cœur de ce travail, permet d'aborder la migration sous l'angle des espaces sociaux et, par conséquent, des interactions sociales.

Afin de saisir les déterminants pertinents et d'explorer les étapes de la migration, nous avons décidé de nous appuyer sur la vision qu'ont les migrant.es de leur mobilité. La reconstruction de leur récits propres nous permet de contribuer à la compréhension de leurs expériences en tentant d'échapper aux stéréotypes évoqués plus haut ; c'est-à-dire en tentant de comprendre comment ils façonnent leurs existences dans cette tension entre victimité et capacité d'agir. Nous nous sommes rendus sur le terrain pour rencontrer les acteurs de la migration, les bénévoles et les migrant.es qui ont contribué à cette recherche par le récit de leurs expériences et leurs connaissances de la migration. Nous avons pu montrer les nuances qui caractérisent la situation de départ : les étapes qui précèdent le départ, ainsi qu'influencent et façonnent les trajectoires. Le chapitre 4 remet en question le récit de la vulnérabilité qui marque le départ et montre les transformations personnelles et communautaires qui conduisent à la mobilité. Il est intéressant de voir comment ces personnes s'insèrent dans les trajectoires de la migration, comment elles se construisent comme de futur.es migrant.es avec des perspectives et des projets soutenus, ou non, par des ressources et la volonté de mobiliser les quelques ou nombreux avantages à leur disposition pour réussir le passage.

Le rôle de la famille dans la (re)production de la migration apparaît ainsi comme primordial. La famille, mais aussi d'autres liens sociaux, aident à construire la possibilité du départ vers le Nord en fournissant des ressources ou de la motivation, par l'exemple. De même, de nombreux migrant.es font l'expérience de la migration avant de quitter le pays. La présentation de soi en accord avec les exigences de la migration est valorisante. Mais le désir de partir n'est pas consolidé s'il n'y a pas une rupture avec le pays d'origine,

causée par une recherche inachevée de protections, un abandon vécu de manière personnelle. La situation dans les régions d'origine influe fortement sur la décision de partir, entreprendre la migration correspond également à une volonté d'affirmation de soi et de mobilité sociale (Schmoll, 2020). Rester devient difficile et l'idée du Nord est séduisante, malgré l'incertitude de l'itinéraire, tant l'imaginaire du lieu de destination est idéalisé.

La capacité des migrant.es de mobilisation des réseaux sociaux ainsi que des ressources variées (matérielles, culturelles, sociales, etc.), même dans les migrations les plus contraintes, montre à quel point les migrant.es sont actifs dans leur trajectoire. Ils font tout - du mieux qu'ils le peuvent - avant et pendant le transit pour éviter de « venir au Mexique pour souffrir ». Dans ce processus, l'inégalité joue un rôle important. Parmi les migrant.es de notre étude, ceux qui voyagent sans passeur ont tendance à commencer dans une position plus défavorisée dans les pays d'origine que les migrant.es qui paient un passeur. Les conditions de départ façonnent les expériences de transit et le succès - ou l'échec - de l'entreprise migratoire au cours de cette étape transitoire. Le Mexique est, en ce sens, une extension géographique de cette condition sociale de départ et ses (dés)avantages. L'espace de transit est donc un espace marqué par les inégalités, où les plus défavorisés verront leurs capacités détruites plus rapidement que ceux qui peuvent se permettre de dépenser plus d'argent. Le départ est une mobilisation de ressources et de connaissances/opportunités, mais aussi une recomposition de soi qui touche à l'intimité des migrant.es qui partagent une nationalité, mais viennent d'horizons sociaux différents. Cette hétérogénéité sociale se traduit par une diversité dans la mobilisation des ressources et les situations de départ. Mais cette diversité ne s'arrête pas là, elle s'étend au transit, où nous verrons que la mobilisation des ressources influence les espaces sociaux de la migration.

Deux types principaux de trajectoire migratoire émergent de cette analyse : la migration avec un coyote et en solitaire. Les expériences de la route migratoire varient en conséquence. Cependant, elles restent encadrées par l'irrégularité qui détermine les conditions particulières de tous les « sans-papiers ». L'étude de cette irrégularité a une double fonction : 1) elle est un élément constitutif de la vulnérabilité migratoire, car elle inclut et force la précarité du voyage, l'incertitude, la marginalisation et la domination des migrant.es par les acteurs de la route ; 2) l'irrégularité est aussi un moyen de reconstruction pour les migrant.es, non seulement parce qu'elle est le moyen de réaliser la migration, mais aussi parce que les interactions qui résultent de ce contexte sont

susceptibles de remettre en question et de reformuler « l'identité centraméricaine » parfois pour la favoriser, mais surtout pour la dévaloriser. L'État contribue à la reconstruction de l'identité, car les individus internalisent les catégories de la migration créées par les institutions (Schnapper, 1999), dans ce cas l' « irrégularité ». Ces identités sociales sont données et reconnues par la législation et reproduites par la société. À travers cette dimension symbolique et politique, l'irrégularité contribue au processus de *vulnérabilisation* des migrant.es, qui, comme les locaux, savent qu'ils ne rentrent pas dans les normes communes en raison de leur statut administratif. Cela peut constituer une marque durable, tant du point de vue de la communauté que de l'individu.

Les conditions de transit, qui ne sont ni désirées ni méritées, peuvent être acceptées au départ, mais changent au fur et à mesure et piègent les migrant.es dans différentes formes de domination inattendue. Dans cette perspective, il est nécessaire d'étudier les espaces clandestins de la route migratoire afin de saisir les échanges sociaux propres au transit. Ces espaces de la migration irrégulière favorisent et encadrent des interactions (économiques, culturelles) avec la société de passage qui favorisent la vulnérabilité mais aussi l'autonomie (Stora, 2017). L'analyse des matériaux collectés nous a permis de voir dans quelle mesure les différents lieux, par leurs contraintes (lieux d'enfermement et d'attente, précarité, discrimination, clandestinité) et les supports qu'ils offrent (mobilier, communication, services), influencent les migrant.es et leur rapport à la route. Ces espaces laissent une empreinte durable à travers les vécus subjectifs, mais surtout à travers les interactions qui découlent d'un contexte social asymétrique.

Les migrant.es ne sont pas seul.es dans les différentes étapes de la route, y compris pour ceux qui voyagent en solo. L'interaction joue un rôle crucial dans la promotion ou l'affaiblissement de la migration. Quand des acteurs malveillants sont au contact des migrant.es, ils font office de contrôle migratoire, dans le sens où leurs actions punissent celles et ceux qui empruntent des routes clandestines qui contournent l'autorité. Ce pouvoir de facto force le développement d'une résilience née de la domination, l'exclusion, la vulnérabilité, qu'il s'agit de ne pas perdre de vue pour comprendre l'expérience fondatrice de la migration. Le vocabulaire utilisé par les coyotes pour parler des migrant.es est un exemple, parme d'autres, de ces relations asymétriques qui révèlent la marchandisation des corps : livrer, transporter, entreposer, stocker, payer, faire payer, etc. Les viols de migrantes dans les lieux d'attente et les violences infligées par les guides aux migrant.es témoignent également de ce processus. Cette situation nous rappelle les problèmes liés au passage, mais aussi les coûts de la migration que les migrant.es doivent

payer personnellement (Ghosh, 2013). Ce faisant, ces interactions donnent lieu à des comportements produits par des contraintes structurelles (Carnet, 2011), mais aussi par des caractéristiques personnelles. Le transit est l'étape où la famille (ou le collectif soutenant la migration) a le moins d'influence et la focalisation sur l'individu (Martuccelli & de Singly, 2012) est nécessaire dans l'analyse comme un aspect crucial dans la (re)production de la migration.

Les flux migratoires conséquents des migrant.es irrégulier.es d'Amérique centrale vers les États-Unis est la preuve qu'il existe des personnes prêtes à s'y investir. Il est question ici d'investissements individuels et collectifs, investissements qui seront mis à l'épreuve lors du transit, car cette étape est destinée à épuiser toutes les ressources disponibles : argent, force physique et mentale, soutiens et solidarités familiales, etc. Toutefois, ce contexte vulnérabilisant produit un processus marqué par l'autonomie, car une capacité d'agir permet aux migrant.es de résister aux injonctions, de contourner les obstacles, de définir et de mettre en œuvre une stratégie propre, même si leur marge de manœuvre peut être extrêmement réduite (Stora, 2017). Le renforcement des contrôles migratoires ne conduit pas à la disparition des flux migratoires, mais à une variété de réactions de la part des personnes qui se déplacent vers et à travers les frontières. La route peut ainsi servir de support à la transformation et à l'autonomisation du sujet et fonctionner comme un lieu d'auto-construction et d'appropriation du projet (Schmoll, 2020).

En ce sens, le niveau individuel est essentiel pour comprendre la migration. Les trajectoires migratoires sont composées de deux aspects : l'un est aventureux (Bredeloup, 2008), tandis que l'autre est marqué par la souffrance. Le premier dévoile les expériences, motivations et actions individuelles d'intrépidité : rencontrer de nouvelles personnes dans le logement ou dans le train, se lancer des défis, affronter des dangers, apprendre à jouer aux cartes, faire de nouvelles connaissances, s'ouvrir à de nouveaux horizons ; le second révèle la souffrance physique et mentale. Tout particulièrement, les corps portent les marques de cette dangereuse migration : la perte de poids, les blessures aux pieds, les piqûres d'insectes, en témoignent. Les corps sont au centre d'un régime biopolitique historique dans lequel certains corps sont autorisés à se déplacer relativement librement, tandis que d'autres ne le sont pas (Hall, 2017). Toutefois, les marques physiques de la migration ne sont pas considérées comme une fatalité dans le cas des Centraméricains, mais sont justifiées et font l'objet d'une résistance. Ainsi, le transit est un moment de la vie caractérisé par son intensité, mais que l'on assume pour ne pas échouer et

« régresser ». Les personnes prennent l'initiative de s'engager dans la migration irrégulière en forçant le destin, en persévérant et en endurant des souffrances. Cela nécessite une détermination intérieure, composée de courage physique et moral (Bredeloup, 2008). Dans cet agir des « individus sans supports », la propriété de soi (la liberté, l'autonomie) se réduit à la propriété de son corps (Castel & Haroche, 2001).

De la vulnérabilité à l'autonomie et vice-versa

Tout ce que les migrant.es possèdent lorsqu'ils quittent leur pays d'origine est mis à l'épreuve pendant le transit : parfois affaibli, parfois renforcé, parfois enrichi de nouvelles compétences et de nouveaux soutiens. Ces capitaux sont inégalement répartis entre les migrant.es et, face au contrôle migratoire, ont une portée différente : certains sont suffisants pour atteindre le Guatemala, tandis que d'autres le sont pour s'installer aux États-Unis. L'un des objectifs du contrôle migratoire est d'amener les migrant.es au point d'épuisement de leurs capitaux migratoires. Lorsque cela se produit, la vulnérabilité se voit transformée par les migrant.es en expérience d'autonomie, car les migrant.es parviennent à se construire comme des individus pratiques mais aussi émotionnels et éthiques, à travers différents mécanismes de subjectivation qui leur permettent de retrouver des notions de dignité, d'autonomie et d'auto-responsabilité. Ainsi, « l'autonomie est un horizon et un support pour le projet migratoire » (Schmoll, 2020, pp.199-200). Les migrant.es sont dotés non seulement de capitaux matériels, mais aussi de capacités immatérielles qui leur permettent de retrouver une capacité d'action, de résister aux conditions extrêmes du voyage afin de poursuivre leur périple vers le Nord. La religion et la foi chrétienne, le sentiment de responsabilité envers la famille, la vocation du travail font partis de ces ancrages axiologiques qui inversent l'expérience de la migration irrégulière. Puisant dans les profondeurs de l'intimité, elles re-mobilisent les migrant.es dans les moments les plus difficiles, lorsque ils/elles ont même pensé à rentrer chez eux/elles. Ces soutiens moraux et émotionnels sont les plus difficiles à anéantir par les politiques migratoires, car ils plongent leurs racines profondément dans les trajectoires biographiques et socio-historiques des nations centraméricaines, avant même l'existence des migrations contemporaines, disposant ainsi d'ancrages collectifs qui assurent leur transmission individuelle.

Pour beaucoup des migrant.es, c'est Dieu et la foi qui leur permettent de surmonter les vicissitudes de la route ; pour d'autres, c'est la famille et le travail qui légitiment leur

mobilité et leur présence irrégulière. La *foi religieuse* a été soulignée comme permettant aux migrant.es non seulement de se comporter conformément aux enseignements chrétiens (assumer la souffrance, faire un sacrifice ou être un bon chrétien- humble, reconnaissant, honnête, etc.), mais aussi d'accéder à des espaces de solidarité chrétienne tout au long de la route migratoire. Une autre caractéristique des « bon.nes migrant.es » est leur *volonté de travailler*, gagner leur vie et montrer leur gratitude à l'égard des personnes qui croisent leur route migratoire. Ce faisant, les migrant.es gagnent le respect, l'aide et la confiance de leurs employeurs. Ils et elles gagnent leur place par leur travail. Le travail est également important pour ceux qui ne souhaitent pas justifier leur « échec » par des circonstances extérieures (Araujo & Martuccelli, 2013) : il permet de négocier avec le destin et, le cas échéant, de le prendre en main. La *famille* occupe enfin une place particulière dans la migration. Du point de vue de l'affectivité, les migrant.es et ceux qui restent ont tendance à subir une rupture et une séparation d'avec le noyau familial. Pour les migrant.es en transit, c'est la « *pensada* », un état de réflexion et de préoccupation permanentes pour les siens restés au pays. Une telle inquiétude pour la famille accroît l'intensité des liens moraux et affectifs et devient en même temps un moteur de la migration. Des deux côtés, il y a un réajustement de la dynamique familiale et des liens affectifs entre les membres de la famille. Avec la migration et la distance, de nouveaux rôles familiaux se révèlent et une variété d'émotions émergent (identité, appartenance, autonomie mais aussi tristesse, culpabilité et fierté) (Ariza, 2017). La triade que forment la foi, le travail et la famille est source d'un espoir illimité pour les migrant.es dans la capacité de changer leur destin et une force inébranlable pour affronter les dangers de la route, supporter les obstacles et se transformer pour sortir plus fort.es de cette expérience.

Le contexte migratoire approfondit également l'idée de se lancer dans une aventure avec des obstacles à surmonter. Cette expérience nécessite un processus d'apprentissage et de valorisation afin de transformer la souffrance en force et de faire valoir l'expérience devant les autres. De tels processus permettent de se forger à travers la migration considérée comme une épreuve ou un rite de passage (Bredeloup, 2008 ; Dietrich, 2016 ; Martuccelli, 2006 ; Ragaru, 2013). Dans leur désir d'un récit d'avenir, malgré des contraintes, les Centraméricain.es se forgent, au sens de Martuccelli (2006), et deviennent sujets par et pour le transit au Mexique, avant même d'éventuellement parvenir à atteindre les États-Unis. La migration de transit devient alors comme une quête d'émancipation personnelle et d'affirmation de soi en tant qu'individu-sujet en devenir. Les migrant.es se réinventent dans la résilience ou l'adaptation, ils trouvent de nouveaux

modèles d'être et de faire afin d'atteindre leur autonomie mais aussi leur place. Ce qui retient l'attention est la capacité d'une *action/production* de soi par les migrant.es en milieu contraint ; cette capacité d'action/production de soi se constitue sous l'emprise même de la domination dans un contexte d'incertitude sociale et de violences extrêmes.

Les migrant.es traversent des espaces sociaux, configurés pour entraver leur mobilité au détriment de leur existence, avec différentes ressources matérielles, sociales et symboliques - individuelles et collectives - qui facilitent l'action des exclus (Stettinger, 2004) et déterminent le succès ou l'échec de leur entreprise. Socialement défavorisé.es, ces migrant.es peuvent développer des pratiques qui contrebalancent le poids de facteurs structurels, voire parvenir à une auto-affirmation sociale, par le travail, la religion, etc. Ces identifications permettent de mieux comprendre les trajectoires des migrant.es-acteur.trices (effort personnel, relations interpersonnelles, résilience physique et mentale) et les vulnérabilités des migrant.es-victimes (discrimination, irrégularité, violence, domination), mais doivent d'abord être ramenées au contexte spécifique d'interaction sociale dans lequel elles se déroulent. L'agir des migrant.es irrégulier.es est ainsi le reflet de l'exclusion et de la marginalisation dont ils souffrent pendant le transit. La triade axiologique foi-travail-famille est à la fois source d'un espoir illimité et d'une prise de risque. Il faut, en effet, garder à l'esprit que la résilience et l'adaptation se transforment également en acceptation et normalisation de pratiques violentes telles que le viol, le vol, le kidnapping. L'acceptation de ces agressions fait partie des coûts que les migrant.es irrégulier.es sont prêt.es à endosser pour parvenir aux États-Unis. La résilience et l'adaptation permettent l'acceptation des inégalités systématiques associées à la migration de transit et à l'immigration aux États-Unis, produisant ainsi une main-d'œuvre docile et bonne marché pour le marché de travail nord-américain. Mais ces facultés sont aussi la preuve de la domination subie : si les migrant.es pouvaient choisir, ils ne choisiraient pas un tel chemin de croix.

L'absence de statut légal et la condition de précarité qui en découle les obligent à développer des compétences de survie pendant le transit, qui constituent un tremplin pour la socialisation dans le pays de transit, mais qui s'avèrent également nécessaires dans le contexte du travail irrégulier aux États-Unis. L'irrégularité force l'émergence de schémas interprétatifs qui, au plus profond de l'intimité, permettent de répondre à une situation difficile et révèlent une « vie intérieure » dans un contexte structurel défavorable. Ce processus permet de protéger ces espaces d'intimité contre les déterminants extérieurs— par exemple, en contrant les attaques, en affirmant son point de vue, en revendiquant la

recherche de son intérêt. Cette non-acceptation de certaines conditions de la migration irrégulière permet aux migrant.es de s'affirmer en tant que sujets faisant allégeance à Dieu, aux fruits de leur travail, aux valeurs familiales. La réussite du passage ne dépend donc pas uniquement en conséquence des capitaux sociaux, financiers et culturels possédés au départ, mais aussi de capitaux moraux, affectifs, axiologiques acquis individuellement ou collectivement durant la migration : capitaux migratoires qui recouvrent les apprentissages spécifiques que les migrant.es font sur la route.

En effet, si ces capitaux migratoires se révèlent clairement durant le transit, faisant ressortir un certain individualisme, produit de la rupture et de la distance avec le réseau social d'origine, ils ne peuvent être acquis de manière strictement individuelle. Bien que vécues dans la sphère privée, ils sont construits et expérimentés dans la vie sociale. Ces investissements axiologiques et affectifs sont valorisés à la fois dans le pays d'origine, de transit et de destination. Ils sont source d'estime et d'amour-propre pour les migrant.es. Durant le transit, ils favorisent l'acceptation et l'intégration des Centraméricain.es dans la société de transit, voire permettant de dépasser la « solidarité mécanique » (Memmi, 1968) et construire des liens plus forts, fondées sur la notion de reconnaissance (Doytcheva, 2018). Les migrant.es peuvent ainsi acquérir une voix, une présence, une existence. Ces identifications communes renforcent les liens avec les locaux, mais aussi avec d'autres migrant.es, dans les centres par exemple d'hébergement d'obédience catholique ou par le travail tout au long de la route migratoire. De la sorte, les migrant.es transforment leurs rapports aux autres acteurs de la route— employeurs, bénévoles, prêtres, commerçants, voisins. Cela dépend cependant de la manière dont les locaux répondent à leur présence, par exemple : la participation à la messe ne construit pas une appartenance commune, elle souligne plutôt les différences socio-économiques et culturelles entre migrant.es et populations locales.

Parallèlement, ces capitaux migratoires exercent un effet sur l'identité. S'ils permettent aux migrant.es s'affirmer, l'effet inverse peut se produire aussi. Leurs investissements affectifs et axiologiques sont ainsi pris dans une tension qui contribue à la fois à la libération et au contrôle des individus : « Les vrais migrants sont ceux qui luttent et souffrent sur la route, ils ne veulent faire de mal à personne, ils veulent juste aider leur famille. Les pauvres ! Ils ont besoin de notre aide ! » déclare une nonne travaillant dans un refuge pour migrant.es interviewée par Alejandra Díaz de León (2021). Cet extrait montre comment les « vrai.es » migrant.es centraméricain.es sont défini.es sur la base d'éléments axiologiques par les autres acteurs de la route. Du point de vue de la

vulnérabilité, l'appartenance au groupe des « vrai.es migrant.es » leur permet de bénéficier d'aide, de sympathie, voire d'empathie. Au contraire, l'appartenance au groupe des « mauvais.es » migrant.es les prive de tous ces avantages. L'identification aux principes chrétiens, du travail et de la famille peut être ainsi source de discrimination au sein des deux groupes : pour les locaux, elle peut devenir un critère pour décider qui mérite leur solidarité et qui ne la mérite pas ; pour les migrant.es, il en découle un « droit de migrer », à travers l'effort par exemple de s'éloigner des « mauvais.es » migrant.es, objet d'une reconnaissance sociale stigmatisante.

Ces discriminations produites par les locaux comme par les migrant.es renvoient à l'idée d'un « anti-sujet », à qui on ne reconnaît le droit de bénéficier de la solidarité, d'entreprendre la migration, de bénéficier des conditions du pays de destination. Elle est synonyme de déshumanisation, animalisation et objectivisation de l'autre (Wieviorka, 2008). Or cet aspect de la migration irrégulière n'est pas toujours pris en considération, dans la mesure où « la vie intérieure » des personnes vulnérables, leurs investissements émotionnels et affectifs, ne sont souvent pas reconnus. Le fait de concentrer l'attention sur la dimension individuelle revêt en conséquence des avantages pour l'analyse empirique de la migration en tant que processus social. D'une part, elle permet d'entrevoir la manière dont la dimension axiologique contribue à la reproduction de l'entreprise migratoire, puisque la poursuite du voyage au prisme du besoin de travailler pour venir en aide à sa famille ; ou pour s'améliorer dans un acte d'auto-responsabilité ; ou, encore, parce que c'est le destin que Dieu a tracé, constituent quelques-uns des thèmes forts qui animent discrètement la flamme du projet migratoire et contribuent à sa durabilité dans le temps. D'autre part, cette approche favorise le dévoilement de logiques internes qui, derrière les mouvements migratoires, échappent aux déterminismes socio-économiques, schéma d'imputation prédominant dans ce champ (Ariza, 2017).

D'un point de vue sociologique, la « vie intérieure » est une manière de s'organiser que les populations marginalisées utilisent pour affronter les logiques d'exclusion. Cette reconstruction de soi par la vulnérabilité, ou « autonomie expressive » dans les termes de Garrau (2018), permet au final de créer des critiques plus politiques à partir de pratiques tantôt culturelles, tantôt religieuses, qui naissent dans les marges. Comme le dit Camille Schmoll (2020, p.165), c'est le caractère transformatif et réflexif du processus migratoire. La persistance de ces populations marginalisées, sur la base de simples compétences individuelles, face à une société mexicaine perçue elle-même comme précaire et marquée par l'absence de soutien institutionnel, offre une opportunité heuristique de questionner

les systèmes migratoires, depuis les marges, en tenant compte de leur caractère historique, idéologique, contextuel (Hall, 2017). Les tensions observées entre autonomie et vulnérabilité tracent la voie d'une « anthropologie conjonctive » qui pense sujet au centre d'un entre-deux, entre autonomie et dépendance, une position précaire et incertaine qui soutient l'idée d'un « continuum anthropologique » (Génard, 2009), « chacun étant à la fois capable d'autonomie et inscrit dans des relations de dépendance soutenant cette dernière » (Garrau, 2013, p. 141).

Ethos migratoire et contestation politique

Pour les migrant.es interrogé.es, la société de transit est marquée par une structure qui crée une asymétrie de pouvoir durable. L'injustice, la violence et la discrimination qui brisent sont présentes tout au long de la route, pourtant les flux migratoires persistent et réalisent en partie cette migration en s'ouvrant à de nouveaux horizons et expériences. Le contexte de vulnérabilité marquée présente donc un potentiel transformateur fondé sur l'action et la protestation (Garrau, 2018). Malgré la souffrance vécue, la domination laisse persister des espaces de résistance, d'affirmation de soi, de parole. Dans l'épreuve de la route, les migrant.es font l'expérience d'une facette de la migration, autre que la souffrance, à travers leurs investissements dans la foi, le travail ou les valeurs familiales. Ces capitaux migratoires spécifiques, leur permettent de conquérir une part de sécurité et une certaine autonomie, fondées sur la conformité à des normes partagées par les pays d'origine, de destination et de transit. Cet *ethos* est de la sorte inséparable de l'expérience de la mobilité, car les engagements qui en résultent deviennent support de relations sociales et d'autonomie individuelle, tout au long de la route vers Nord.

L'*ethos* migratoire et les capitaux spécifiques qu'il confère constituent une réponse et une forme de résistance aux obstacles qui bloquent la migration Sud-Nord--les politiques, espaces et acteurs qui construisent une frontière dangereuse et qui forclôt les rêves de milliers de Centraméricains. Cet aspect idéologique est la raison pour laquelle les contrôles migratoires basés sur la dissuasion (aux États-Unis et au Mexique) ne fonctionnent pas, car ils s'attaquent aux éléments tangibles de la migration (par exemple, l'économie des migrant.es, les moyens de transport, etc.). Une telle politique augmente la mortalité à la frontière et le long de la route migratoire, mais n'arrête pas la migration. Elle augmente également la prise de risque en confrontant la capacité d'action des personnes aux contrôles migratoires, renversant ainsi l'expérience de l'autonomie en

souffrance, rappelant la facilité avec laquelle les migrant.es irrégulier.es deviennent victimes et vulnérables. Le contrôle migratoire provoque ainsi une souffrance dépouillée de sa visibilité, qui génère des douleurs subtiles, rappelant l'importance du corps en matière de punition (Foucault, 1975).

Ce travail a permis au contraire de montrer le caractère fondateur de l'expérience de la violence et sa capacité à éveiller un sentiment d'auto-responsabilité. Il a également permis d'esquisser des pistes pour redonner à ces formes de mobilisation une signification politique, tout en acquiesçant la situation précaire et contrainte dans laquelle se trouvent les migrant.es. Par sa nature moins éclatante, leur résistance reste négligée, dans le silence, mais elle leur permet de reprendre un peu de pouvoir sur leurs trajectoires, dans une tension « entre vulnérabilisation et projection vers une vie meilleure » (Schmoll, 2020 p.163). Ici, l'autonomie est encadrée et sujette à des contradictions. Elle doit être comprise dans le contexte de formes de pouvoir et des rapports sociaux qui orientent et structurent les processus migratoire. C'est un pouvoir qui fait exister autant qu'il soumet (Schmoll, 2020).

En même temps, l'*ethos* migratoire que nous avons esquissé n'est pas aussi transgressif car il ne remet pas en question les fondements normatifs acquis dans les pays d'origine. Dans un premier temps, la migration est une quête individuelle qui provoque une rupture physique et émotionnelle avec le collectif. Au moment du départ, les futurs migrant.es cherchent d'autres objets à investir, loin de la famille, de la société et des institutions qui ne leur permettent pas le développement - économique, culturel, personnel, familial, etc.- qu'ils désirent. Cependant, progressivement, les conditions du transit les poussent à réinvestir les valeurs apprises, partagées et valorisées en Amérique centrale. C'est à ce stade que les capitaux migratoires acquis révèlent un potentiel transgressif, là où les politiques migratoires répressives sont les plus présentes. Leur importance peut même durer jusqu'à l'installation aux États-Unis, où le lien transnational va jouer un rôle crucial, et où le collectif demeure une référence socioculturelle incontournable. De la sorte, la migration n'interfère pas avec l'éventuelle (ré)intégration des migrant.es dans la société d'origine³¹⁶. Cette double relation entre les individus et les

³¹⁶ Françoise Lestage (2021) montre comment les traditions et les rôles sociaux restent au cœur de la vie conjugale malgré les effets de la migration (distance physique et passage du temps). « L'homme est le pourvoyeur économique et la femme, celle des soins et de l'affection, des éléments qui se retrouvent dans la vie de couple à distance » (p.28) et jusqu'au retour du migrant. Le respect de ces aspects culturels favorise une réintégration du migrant en fin de vie ou dans un contexte de maladie, où un échange de services (économiques et de soins) a lieu entre hommes et femmes.

valeurs collectives selon l'étape de la migration est intéressante dans le sens où elle crée une spécificité des personnes dans un contexte migratoire. Ainsi, le transit est une étape spécifique dans la trajectoire des migrant.es et est capable de transformer, construire et reconstruire les individus.

Implications, limites et perspectives

Pour Dominique Schnapper (1999), « les échanges les plus individuels s'inscrivent toujours dans des ensembles plus larges qui leur donnent leur sens ». La dynamique de construction personnelle, décrite ici dans un contexte migratoire, est également la conséquence d'un processus social qui reproduit et consolide des ancrages valorisés dans le contexte colonial de l'Amérique Latine. La religion ainsi que le travail forcé furent imposés lors de la conquête vécue jusqu'au XIX^{ème} siècle, consolidant une classe dominante au détriment de la classe dominée et exploitée. Les pays d'Amérique centrale, en particulier ceux qui forment le triangle nord de l'Amérique centrale, ont été marqués par au moins deux processus de colonisation. Tout d'abord, pendant 300 ans, ils ont vécu sous la domination des conquistadors espagnols, dont ils se sont émancipés par des luttes menées par les élites locales et les criollos (Blancs né.es aux colonies). Cette indépendance par rapport à la couronne espagnole en 1821 va ouvrir les pays d'Amérique centrale à d'autres influences et interventions, notamment celles des États-Unis qui, avec la doctrine Monroe « l'Amérique pour les Américains », cherchent à étendre leur influence au sud de leur frontière. Cette politique s'est accompagnée d'un capitalisme agro-exportateur entre l'Amérique centrale et l'Amérique du Nord, et a placé les pays d'Amérique centrale dans une situation de dépendance vis-à-vis des États-Unis. Les élites qui dominent ces activités économiques sont pour la plupart d'origine européenne (Duterme, 2022). L'histoire de l'établissement de ces oligarchies marque le processus migratoire, car une « émigration par le bas » -une migration des personnes les moins favorisées- commence à prendre forme. Le phénomène migratoire a été influencé par les imaginaires de la mobilité géographique, économique, sociale et culturelle qui établissent une hiérarchie entre Nord et Sud, centre et périphérie (Dietrich, 2016), une « colonisation de l'imaginaire des dominés » (Quijano, 1992). L'impact de la période coloniale sur la migration se reflète dans les flux migratoires bien avant les guerres civiles et la violence, qui constituent deux justifications essentielles de la migration centraméricaine pour beaucoup d'analystes. La perspective historique qui inclue le passé colonial aide à mieux

comprendre la migration en tant que phénomène social complexe et pas seulement comme une conséquence immédiate d'un événement négatif (guerre, sécheresse, ouragan, dictature, violence, etc.). Elle permet d'inclure dans l'analyse des aspects symboliques, idéologiques, politiques qui confèrent au phénomène migratoire une diversité dans la mobilité (rêve américain, vie meilleure, réalisation personnelle, destin divin. De ce fait, cette recherche renouvelle la question d'une « colonialité du pouvoir » (Quijano, 2007), où la migration produit une main-d'œuvre qui, au risque de sa vie, protégée par des croyances religieuses, contribue à l'accumulation capitaliste d'une élite historiquement établie. Cette approche, nous invite à une réflexion critique sur les effets durables et pernicioeux des ancrages coloniaux.

Depuis cette perspective historique et critique, l'une des premières notions à retenir l'attention est celle de « vie meilleure », si souvent mentionnée par les migrant.es interrogé.es. En Amérique centrale, une « domination idéologique » (Lezama, 2002) conduit à rejeter les attitudes et modes de vie locaux qui contrastent avec ceux la société capitaliste. Cela est particulièrement visible dans le discours qui valorise la réussite économique au détriment de l'épanouissement personnel et familial. Même si les migrant.es et leurs familles bénéficient d'une amélioration économique, celle-ci est réalisée sur le principe de la séparation familiale et de l'abnégation au travail. La migration produit ainsi des corps-machines, utiles dans les relations marchandes en tant que main-d'œuvre docile, contrôlée et exclue de ses droits socio-politiques (Gregorio Gil, 2017). La majorité des répondant.es qui ont aujourd'hui un emploi rémunéré forment une population active sur le plan personnel, familial et communautaire. Beaucoup remarquent cependant à quel point la séparation physique avec leur famille est difficile et à quel point le travail aux États-Unis est intense. Une souffrance silencieuse est ressentie quand s'exprime le désir de revenir et d'être réuni avec les siens ou lorsqu'on pense aux moments perdus avec eux. Les conditions d'emploi des migrant.es irrégulier.es sont parfois configurées comme une incitation au retour. Sans oublier le rôle des politiques migratoires qui contribuent grandement à ce clivage entre individu social, affectif et individu économique, en rendant difficile ou impossible la circulation de ces travailleur.euses et de leurs familles.

BIBLIOGRAPHIE

- AACOMAR. (1980, juillet 22). Acuerdo por el que se crea con carácter permanente una comisión intersecretarial para estudiar las necesidades de los refugiados extranjeros en el territorio nacional, que se denominará Comisión Mexicana de Ayuda a Refugiados. *Diario Oficial de la Federación*, pp. 1-2.
- Abrego, L., Coleman, M., Martínez, D. E., Menjívar, C., & Slack, J. (2017). Making immigrants into criminals: legal processes of criminalization in the Post-IIRIRA era. *Journal on Migration and Human Security*, 5(3), 694-715.
- ACNUR. (2016). *Herramienta para identificar la vulnerabilidad. Identificar y abordar la vulnerabilidad: una herramienta para sistemas de asilo y migración*. Genève: Alto Comisionado de las Naciones Unidas para los Refugiados.
- Acuña González, G. E. (2016). Estructura y agencia en la migración infantil centroamericana. *Cuadernos Intercambio sobre Centroamérica y el Caribe*, 13(1), 43-63.
- Aguayo, S. (1985, abril 01). *Éxodo centroamericano*. Récupéré sur <https://www.nexos.com.mx/?p=4470>
- Aguayo, S. (1992). Del anonimato al protagonismo: los organismos no gubernamentales y el éxodo centroamericano. *Foro Internacional*, 32(3), 323-341.
- Aguayo, S., Christensen, H., O'Dogherty, L., & Varesse, S. (1989). *Los refugiados guatemaltecos en Campeche y Quintana Roo: condiciones sociales y culturales*. Mexico: Colegio de México; Instituto de Investigaciones de las Naciones Unidas para el Desarrollo Social.
- Ahmed, A., & Dickerson, C. (2018, octubre 23). *La caravana migrante enfrenta a México con su propia imagen y con Estados Unidos*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/10/23/caravana-migrante-mexico-estados-unidos/>
- Aikin Araluce, O., & González Arias, A. (2017). La condición de vulnerabilidad de los migrantes en tránsito por la ruta del Occidente de México. Una propuesta de categorización. *Carta Económica Regional*(120), 67-81.
- Alba, F. (1999). La política migratoria mexicana después de IRCA. *Estudios Demográficos y Urbanos*, 14(1), 11-37.
- Alba, F., & Castillo, M. Á. (2012). *New approaches to Migration Management in Mexico and Central America*. Washington, DC: Migration Policy Institute.
- Alioua, M. (2011). *L'étape marocaine des transmigrants subsahariens en route vers l'Europe: l'épreuve de la construction des réseaux et de leurs territoires*. Toulouse: Université Toulouse le Mirail.
- Alioua, M. (2015). Un monde en mouvement, du transit à la transmigration. Dans N. & Khrouz, *Migrants au Maroc: Cosmopolitisme, présence d'étrangers et transformations sociales* (pp. 17-21). Rabat: Centre Jacques-Berque.

- Alonso, G. (2006). Los peligros del desierto en la migración clandestina por California y Arizona. Dans H. Salas Quintanal, *Antropología del desierto: paisaje, naturaleza, sociedad* (pp. 109-120). Mexico: Miguel Angel Porrúa.
- Álvarez Velasco, S. (2011). *Migración indocumentada en tránsito: la cara oculta de los procesos migratorios contemporáneos*. Buenos Aires: CLACSO.
- American Immigration Council. (2020). *The Cost of Immigration Enforcement and Border Security*. Washington D.C.: American Immigration Council.
- Amnesty International. (1981). Guatemala: A government program of political murder: the amnesty report. *The New York Review*.
- Andrade Eekhoff, K., & Silva Avalos, C. M. (2003). *Globalización de la periferia: los desafíos de la migración transnacional para el desarrollo local en América central*. San Salvador: FLACSO.
- Anguiano Téllez, M. E. (2008). Chiapas: immigration, emigration and transit migration territory. *Papeles de Población*, 14(56), 215-232.
- Animal Político. (2021, février 06). *Identifican a otros 9 guatemaltecos entre víctimas de masacre en Camargo, Tamaulipas*. Récupéré sur <https://www.animalpolitico.com/2021/02/identifican-9-guatemaltecos-masacre-camargo-tamaulipas/>
- AP. (2019, avril 24). *Los migrantes se vuelven a subir a "La Bestia" en Ixtepec, Oaxaca, para llegar a la frontera con EU*. Récupéré sur <https://www.sinembargo.mx/24-04-2019/3571089>
- Aquino Moreschi, A. (2009). Entre el "sueño zapatista" y el "sueño americano": la migración a Estados Unidos vista desde las comunidades zapatistas. *Migración y Desarrollo*(13), 79-95.
- Aragón, A. (2013). *Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les États-Unis: Actions en réseau et mobilité dans l'adversité en une ère de flux et de frontières*. Paris: Université de la Sorbonne Nouvelle.
- Aragón, A. (2014). *Migrations clandestines d'Amérique Centrale vers les États-Unis*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Aranda, E., Menjívar, C., & Donato, K. M. (2014). The Spillover Consequences of an Enforcement-First U.S. Immigration Regime. *American Behavioral Scientist*, 58(13), 1687-1695.
- Araujo, K., & Martuccelli, D. (2011). Positional inconsistency: A new concept in social stratification. *CEPAL Review*, 103, 153-165.
- Araujo, K., & Martuccelli, D. (2013). Beyond institutional individualism: agentic individualism and the individuation process in Chilean Society. *Current Sociology*, 62(1), 24-40.
- Araujo, K., & Martuccelli, D. (2013a). Individu et néolibéralisme: Réflexions à partir de l'expérience chilienne. *Problèmes d'Amérique latine*, 1(88), 125-143.
- Ariza, M. (2017). Vergüenza, orgullo y humillación: contrapuntos emocionales en la experiencia de la migración laboral femenina. *Estudios Sociológicos De El Colegio de México*, XXXV(103), 65-89.

- Armijo Canto, N. (2011). Frontera sur de México: los retos múltiples de la diversidad. Dans N. Armijo Canto, *Migración y seguridad: nuevo desafío en México* (pp. 35-51). Mexico: Colectivo de Análisis de la Seguridad con Democracia.
- Asakura, H., & Torres Falcón, M. (2013). Migración femenina centroamericana y violencia de género: pesadilla sin límites. *Zona Franca: Revista del Centro de Estudios Interdisciplinarios sobre mujeres*, XXI(22), 75-86.
- Augé, M. (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris: Éditions Payot & Rivages.
- Auzanneau, M., & Greco, L. (2018). *Dessiner les frontières*. Lyon: École normale supérieure de Lyon.
- Avilés, C. (2003, juin 1). *Reconoce Fox plan Centinela de la Armada*. Récupéré sur <https://archivo.eluniversal.com.mx/notas/146392.html>
- Baby-Collin, V., Cortes, G., & Faret, L. (2009). *Transferts migratoires, trajectoires de mobilité et développement*. Montpellier: PULM.
- Baltazar Cruz, A. I. (2016). "Uno quiere migrar, pero también siente dejar a su gente". Reflexiones sobre el terruño en el tránsito migratorio centroamericano. *Diarios del Terruño. Reflexiones sobre Migración y movilidad*(1), 16-31.
- Banco Central de Honduras. (2019). *Honduras en cifras*. Tegucigalpa: Banco Central de Honduras.
- Banco Central de Reserva de El Salvador. (2019, janvier 16). *Remesas familiares de El Salvador crecen 8.4% y superan los \$5,400 millones en 2018*. Récupéré sur https://www.bcr.gob.sv/esp/index.php?option=com_k2&view=item&id=1281:remesas-familiares-de-el-salvador-crecen-84-y-superan-los-5400-millones-en-2018&Itemid=168&tmpl=component&print=1
- Banco de Guatemala. (2019, octobre 10). *Guatemala: Ingreso de Divisas por Remesas Familiares*. Récupéré sur https://www.banguat.gob.gt/inc/ver.asp?id=/estaeco/remesas/remfam2010_2019.htm&e=143294
- Barou, J. (2007). *La planète des migrants*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Barrón Cruz, M. G. (2013). *La bestia: La tenue línea entre la migración y la trata de personas*. México: Instituto Nacional de Ciencias Penales.
- Barros, G. (2017). Refugiados centroamericanos: ¿protegidos o puestos en riesgo por las tecnologías de la comunicación? *Revista Migraciones Forzadas*, 56, 20-22.
- Bassolé, A. C. (2014). *L'agir clandestin*. Genève: Seismo.
- Bastienier, A., & Dassetto, F. (1993). *Immigration et espace public. La controverse de l'intégration*. Paris: L'Harmattan.
- Baudelot, C. (2011). L'heritage contre le mérite. Dans P. Rosanvallon, *Refaire société* (pp. 49-63). France: Éditions du Seuil et La République des Idées.
- Becerra, S. (2012). Vulnérabilité, risques et environnement: l'itinéraire chaotique d'un paradigme sociologique contemporain. *Vertigo*, 12(1), 1-24.

- Benítez Manaut, R. (1990). Empate militar y reacomodo político en El Salvador. *Nueva Sociedad*(106), 73-81.
- Benítez Manaut, R. (2011). México, Centroamérica y Estados Unidos: migración y seguridad. Dans N. Armijo Canto, *Migración y Seguridad: nuevo desafío en México* (pp. 179-192). Mexico: CASEDE.
- Betancur, B. (1993). *De la locura a la esperanza. La guerra de 12 años en El Salvador: Informe de la comisión de la verdad para El Salvador*. San Salvador-Nueva York: Naciones Unidas.
- Blin, T. (2010). *L'invention des sans-papiers*. Paris: PUF.
- Body-Gendrot, S. (1991). *Les États-Unis et leurs immigrants. Des modes d'insertion variés*. Paris: La documentation française.
- Bojorquez, I. (2015). *Deportación y salud mental en migrantes centroamericanos*. Guadalajara: CIESAS; CANAMID Policy Brief Series.
- Boubakri, H., & Mazzella, S. (2005). La Tunisie entre transit et immigration: politiques migratoires et conditions d'accueil des migrants africains à Tunis. *Autrepart*, 36(4), 149-165.
- Bourdieu, P. (1984). *Homo academicus*. Paris: Les éditions de minuit.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C., & Passeron, J.-C. (1968). *Le métier de sociologue*. Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales; Mouton Éditeur.
- Bredeloup, S. (2008). L'aventurier, une figure de la migration africaine. *Cahiers internationaux de sociologie*, 125(2), 281-306.
- Bredeloup, S. (2010). Sahara Transit: Times, Spaces, People. *Population, Space, Place*, 18(4), 457-467.
- Brigden, N. (2016). Improvised Transnationalism: Clandestine Migration at the border of anthropology and International Relations. *International Studies Quarterly*, 60(2), 343-354.
- Brigden, N. K. (2012, janvier 16). Like a War: The new Central American refugee crisis. *NACLA Report on the Americas*, 45(4), 7-11.
- Brigden, N. K. (2015). Transnational journeys and the limits of hometown resources: Salvadoran migration in uncertain times. *Migration Studies*, 3, 241-259.
- Brigden, N. K., & Vogt, W. A. (2015). Homeland Heroes: Migrants and Soldiers in the Neoliberal Era. *Antipode*, 47(2), 303-322.
- Briseño, P. (2017, mai 9). *Por agresiones contra migrantes, refugio en Oaxaca podría cerrar*. Récupéré sur <https://www.excelsior.com.mx/nacional/2017/05/09/1162436>
- Brockett, C. D. (1984). The right to food and United States Policy in Guatemala. *Human Rights Quarterly*, 6(3), 366-380.
- Brockett, C. D. (1992). Measuring political violence and land inequality in Central America. *The American Political Science Review*, 86(1), 169-176.

- Bronen, R. (2009). Forced Migration of Alaskan Indigenous Communities Due to Climate Change: Creating a Human Rights Response. Dans A. Oliver-Smith, & X. Shen, *Linking Environmental Change, Migration, and Social Vulnerability*. Bonn: United Nations University Institute for Environment and Human Security.
- Brzoska, M., & Frohlich, C. (2016). Climate change, migration and violent conflict: vulnerabilities, pathways and adaptation strategies. *Migration and Development*, 5(2), 190-210.
- Bucci, P. (2017). Migración y violencia. El viaje en tren por México hacia Estados Unidos. *Cuadernos del Instituto Nacional de Antropología y Pensamiento Latinoamericano*, 4(2), 47-55.
- Buchenau, J. (1996). *In the shadow of the giant, the making of Mexico's central America Policy (1876-1930)*. Alabama: University of Alabama Press.
- Bulmer Thomas, V. (2001). Capítulo 4. Honduras desde 1930. Dans L. Bethell, *Historia de América Latina. 14. América Central desde 1930* (pp. 114-143). Barcelone: Cambridge University Press, Editorial Crítica.
- Burawoy, M. (2013). Fonctions et reproduction de la main-d'oeuvre migrante: une comparaison entre l'Afrique australe et les Etats-Unis. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 169-206). Paris: INED.
- Bustamante, J. A. (2002). Immigrants' Vulnerability as Subjects of Human Rights. *International Migration Review*, 36(2), 333-354.
- CA-4. (2005). *Convenio de creación de la visa única centroamericana para la libre movilidad de extranjeros entre las repúblicas de El Salvador, Guatemala, Honduras y Nicaragua*. Tegucigalpa.
- Caballeros, Á. (2017). Migración fronteriza de niños, niñas y adolescentes mam: entre la exclusión histórica y la seguridad migratoria. *Ciencias Sociales y Humanidades*, 4(1), 71-85.
- Cabarrús, C. R. (1985). El Salvador de Movimiento Campesino a Revolución Popular. Dans P. González Casanova, *Historia Política de los campesinos latinoamericanos* (pp. 77-115). Mexico: Siglo XXI editores.
- Cabrera García, A. C., & Cordero Díaz, B. L. (2018). Luchando contra la "disponibilidad". La política cotidiana de comunidades migrantes en Arizona. *Odisea. Revista de Estudios Migratorios*(5), 82-107.
- Cabrera García, A., & Cordero Díaz, B. L. (2015). La construcción histórica de la "ilegalidad" migratoria del migrante mexicano indocumentado en Estados Unidos. Dans B. L. Cordero Díaz, C. Figueroa Ibarra, P. Hernandez O, G. Lo Brutto, & M. d. Marroni, *Reflexiones sobre Estado, integración y migración en América Latina hoy* (pp. 107-124). Puebla: Instituto de Ciencias Sociales y Humanidades "Alfonso Vélaz Pliego"; Benemérita Universidad Autónoma de Puebla; Plaza y Valdes Editores.
- Calavita, K. (1992). *Inside the State: The Bracero Program, Immigration, and the I.N.S.* New York: Routledge.
- Calleros Alarcón, J. C. (2009). El vínculo entre seguridad nacional y migración en México. *Revista Mexicana de Política Exterior*(88), 9-43.

- Cao, M. (2017). *Violencia Infantil: La experiencia de niños y jóvenes indocumentados cruzando la frontera entre México y los Estados Unidos*. Hartford: Trinity College.
- Caradec, V., & Martuccelli, D. (2004). *Matériaux pour une sociologie de l'individu*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires de Septentrion.
- Carnet, P. (2011). *Passer et quitter la frontière?: les migrants africains "clandestins" à la frontière sud espagnole*. Toulouse: Université Toulouse Le Mirail.
- Caseau, A.-C. (2020). *Le genre de la « question rom ». Migrantes roumaines en France, de la vulnérabilité sociale à la constitution de sujets politiques*. Paris: Université de Paris 8 Vincennes – Saint-Denis.
- Casillas, R. (2012). Construcción del dato oficial y realidad institucional: disminución del flujo indocumentado en los registros del INM. *Migración y Desarrollo*, 10(9), 33-60.
- Casillas, R., Castillo, M. Á., & Muñoz, L. (1988). Crítica a los mitos acerca de las migraciones centroamericanas a la frontera sur de México. *Estudios Fronterizos*(17), 11-35.
- Castañeda Arredondo, E. C. (2016). Transborder Immigrant tool, cuerpos en tránsito, racismo y migración en la performatividad fronteriza. *Diarios del Terruño. Reflexiones sobre Migración y Movilidad*(1), 96-114.
- Castañeda, E., & Shemesh, A. (2020). Overselling Globalization: The Misleading Conflation of Economic Globalization and Immigration, and the Subsequent Backlash. *Social Sciences*, <https://doi.org/10.3390/socsci9050061>.
- Castel, R. (2006). La face cachée de l'individu hypermoderne : l'individu par défaut. Dans N. Aubert, *L'individu hypermoderne* (pp. 117-128). Toulouse: Erès.
- Castel, R. (2011). Les ambiguïtés de la promotion de l'individu. Dans P. Rosanvallon, *Refaire société* (pp. 13-25). France: Editions du Seuil et La République des Idées.
- Castel, R., & Haroche, C. (2001). *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*. Paris: Fayard.
- Castillo, K. (2020). *Migración y dispersión de la población garífuna en la última década : Migración y Desarrollo causas, impactos y consecuencias*. Tegucigalpa: Universidad Nacional Autónoma de Honduras.
- Castillo, M. (2000). Las políticas hacia la migración centroamericana en países de origen, de destino y de tránsito. *Papeles de Población*(24), 133-157.
- Castillo, M. Á. (1998). La política de inmigración en México: un breve recuento. Dans A. Lattes, J. Santibáñez, & M. Á. Castillo, *Migración y fronteras* (pp. 425-451). Mexico: Colegio de México.
- Castillo, M. Á. (1999). *Tendencias y determinantes estructurales de la migración internacional en centroamérica*. Costa Rica: Universidad de Costa Rica.
- Castillo, M. Á. (2003). Los desafíos de la emigración centroamericana en el Siglo XXI. *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, 7, 1-12.
- Castillo, M. Á. (2005). Fronteras, migración y seguridad en México. *Alteridades*, 15(30), 51-60.

- Castillo, M. Á., & Palma, S. I. (2003). *Las políticas migratorias de México y Guatemala: un desafío para la congruencia de principios*. Texas: Latin American Studies Association.
- Castillo, M. Á., & Toussaint, M. (2015). La frontera sur de México: orígenes y desarrollo de la migración centroamericana. *Cuadernos intercambio sobre Centroamérica y el Caribe*, 12(2), 59-86.
- Castra, M. (2010). Socialisation. Dans S. Paugam, *Les 100 mots de la sociologie* (pp. 97-98). Paris: Presses universitaires de France, coll. "Que sais-je?".
- CEDEMA. (2007, 01 01). *Aproximación a la historia de las fuerzas armadas populares de liberación (FPL)*. Valencia: Centro De Documentación de los Movimientos Armados.
- CEH. (1999). *Guatemala: Memoria del silencio*. Guatemala: Comisión para el esclarecimiento histórico.
- Centro Nacional de Prevención de Desastres. (2017). *Infografía*. Ciudad de México: Secretaría de Gobernación, Protección Civil, OIM.
- Cerda, V. X. (2004). *Border Liaison Mechanisms and Interior Consultation Mechanisms with Mexico*. Washington D.C.: U.S. Immigration and Customs Enforcement.
- Chacón Serrano, F., Gómez Calderón, L., & Alas Albanés, T. (2016). Configuración de imaginarios sociales sobre la migración irregular en jóvenes potenciales migrantes y retornados salvadoreños. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América central. Políticas, territorios y actores* (pp. 261- 280). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones Sociales.
- CIDH. (2009). *Honduras: Derechos Humanos y Golpe de Estado*. Washington D.C.: Comisión Interamericana de Derechos Humanos; Organización de los Estados Americanos.
- CIDH. (2018). *Desplazamiento interno en el Triángulo Norte de Centroamérica*. Comisión Interamericana de Derechos Humanos, Organización de los Estados Americanos.
- CIPPDV. (2015). *Caracterización del desplazamiento interno en Honduras*. Tegucigalpa: Comisión Interinstitucional para la Protección de las Personas Desplazadas por la Violencia.
- Clot, J. (2020). La frontière entre le Mexique et le Guatemala dans la presse quotidienne : mots de pouvoir et pouvoir des mots. *Revue européenne des migrations internationales*, 36(1), 107-131.
- CNDH. (2009). *Informe especial sobre los casos de secuestro en contra de migrantes*. Mexico: Comisión Nacional de los Derechos Humanos.
- CNDH. (2011). *Informe especial sobre secuestro de migrantes en México*. Mexico: Comisión Nacional de los Derechos Humanos.
- CNDH. (2015). *Acuerdan Ombudsman de México y Centroamérica desarrollar protocolos regionales para atención humanitaria a migrantes*. Tapachula: Comisión Nacional de los derechos Humanos; Coordinación General de Comunicación y Proyectos.

- CNN Español. (2015, décembre 03). *Envían a juicio al expresidente Francisco Flores por peculado y lavado de dinero*. Récupéré sur <https://cnnespanol.cnn.com/2015/12/03/envian-a-juicio-al-presidente-francisco-flores-por-peculado-y-lavado-de-dinero/#0>
- CNN Español. (2019, janvier 31). *AMLO dice que “oficialmente” México ya no está en guerra contra el narcotráfico*. Récupéré sur <https://cnnespanol.cnn.com/2019/01/31/amlo-dice-que-oficialmente-mexico-ya-no-esta-en-guerra-contra-el-narcotrafico/>
- Cockcroft, J. D. (2001). *América Latina y Estados Unidos: historia y política país por país*. México: Siglo XXI.
- Coello Gomez, L. (2020). *Vida y recorrido de la niñez migrante hondureña: Estudio de cinco casos*. Tegucigalpa: Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales; Universidad Nacional Autónoma de Honduras.
- Cohen, J. (2012). *À la poursuite des illégaux, politiques et mouvements anti-immigrés aux États-Unis*. Paris: Éditions du Croquant.
- Cohen, J. (2016). Le mouvement des droits des immigrés. *La Pensée*, 388(4), 46-57.
- Collyer, M., & de Haas, H. (2012). Developing dynamic categorisations of transit migration. *Population, space and place*, 18(4), 468-481.
- Collyer, M., Düvell, F., & de Haas, H. (2010). Critical Approaches to Transit Migration. *Population, Space, Place*, 18(4), 407-414.
- COMAR. (2005). *El refugio guatemalteco*. Récupéré sur http://www.comar.gob.mx/es/COMAR/El_refugio_guatemalteco
- Cornelio Landero, R. (2015). Los Derechos Humanos de los inmigrantes de la frontera sur de México. *Barataria*(19), 139-150.
- Correa Cabrera, G. (2014). Migración, crimen organizado y políticas en las dos fronteras de México. *Revista Internacional de Ciencias Sociales y Humanidades, SOCIOTAM*, XXIV(2), 87-113.
- Cortés Larrinaga, M. (2003). Política migratoria de México y Estados Unidos y algunas de sus consecuencias. *Región y Sociedad*, 15(27), 3-33.
- Cortés Ramos, A. (2003). Apuntes sobre las tendencias migratorias de América central en la segunda mitad del siglo XX. *Reflexiones*, 82(2), 31-45.
- Cournil, C., & Mayer, B. (2014). *Les migrations environnementales*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Crozier, M., & Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système*. Paris: Editions du Seuil.
- Cruz, J. M. (2007). El barrio transnacional: las maras centroamericanas como red. Dans F. Pisani, N. Saltalamacchia, A. B. Tickner, & N. Barnes, *Redes transnacionales en la Cuenca de los Huracanes. Un aporte a los estudios interamericanos* (pp. 357-381). Mexico: Cámara de Diputados.
- Cubillo Paniagua, R. (2019). Centroamericanos con rumbo al norte: migraciones y transnacionalismo en la narrativa mexicana y centroamericana del siglo XXI. *10e Colloque International REDISCA*. Nantes: Faculté de Langues et Cultures étrangères-Université de Nantes.

- Dahinden, J. (2017). Transnationalism reloaded: the historical trajectory of a concept. *Ethnic and Racial Studies*, 40(9), 1474-1485.
- Dalton, J. J. (2003, avril 07). *Un motín en una cárcel de Honduras acaba con 69 muertos y una treintena de heridos*. Récupéré sur https://elpais.com/diario/2003/04/07/internacional/1049666421_850215.html
- Daniel-Genc, S. (2015). Femmes au combat: cessent-elles d'être une catégorie vulnérable? Dans S. Boehringer, & E. Ferrarese, *Corps Vulnérables* (pp. 93-111). Paris: L'Harmattan.
- Darmon, M., & Singly, F. (2010). *La socialisation*. Paris: Armand Colin.
- Department of Defense. (2018). *National Guard Troops Deploy to Southern U.S. Border*. Washington D.C.: Department of Defense.
- Department of Economic and Social Affairs. (2020, mars 20). *World Population Prospects 2019*. Récupéré sur Median age of the total population (years): <https://population.un.org/wpp/DataQuery/>
- Deschak, C. I., Infante, C., Mundo-Rosas, V., Aragón-Gama, A. C., & Orjuela-Grimm, M. (2022). Food insecurity and coping strategies in international migrants in transit through Mexico. *Journal of Migration and Health*, <https://doi.org/10.1016/j.jmh.2022.100099>.
- Diangitukwa, F. (2008). *Migrations internationales, codéveloppement et coopération décentralisée*. Paris: L'Harmattan.
- Díaz de León, A. (2021). Why do you trust him? The construction of the good migrant on the Mexican migrant route. *Revista Europea de Estudios Latinoamericanos y del Caribe*(111), 1-17.
- Dietrich, S. (2016). Migración de jóvenes guatemaltecos: nociones de masculinidad y el poder de la imaginación. *Anuario de Estudios Centroamericanos*, 42, 181-212.
- Diez Espinosa, J. R. (2006). *Historia del mundo actual (desde 1945 hasta nuestros días)*. Valladolid: Secretariado de Publicaciones e Intercambio Editorial.
- DIGESTYC. (2009). *Censos Nacionales VI de población y V de vivienda 2007. Tomo I Características Generales de la Población*. San Salvador: Ministerio de Economía, Dirección General de Estadística y Censos.
- Dilley, M., Chen, R. S., Deichmann, U., Lerner-Lal, A. L., Arnold, M., Agwe, J., . . . Yetman, G. (2005). *Natural Disaster Hotspots. A Global Risk Analysis*. Washington, D.C.: The World Bank.
- Djigo, S. (2016). *Les migrants de Calais. Enquête sur la vie en transit*. Marseille: Agone.
- Does, A. (2013). *The Construction of the Maras: Between Politicization and Securitization*. Genève: Graduate Institute Publications.
- DOF. (1993, octubre 19). Decreto por el que se crea el Instituto Nacional de Migración como órgano técnico desconcentrado, dependiente de la Secretaría de Gobernación. *Diario Oficial de la Federación*.

- DOF. (2005, mai 189). Acuerdo por el que se reconoce al Instituto Nacional de Migración como Instancia de Seguridad Nacional. *Diario Oficial de la Federación*, pp. 9-11.
- DOF. (2008, juillet 21). Decreto por el que se reforman y derogan diversas disposiciones de la Ley General de Población. *Diario Oficial de la Federación*, p. 2.
- Dominguez Villegas, R. (2014, septembre 10). *Central American Migrants and "La Bestia": The Route, Dangers, and Government Responses*. Récupéré sur <https://www.migrationpolicy.org/article/central-american-migrants-la-bestia>
- Dowd, M. (1990, février 2). *Bush seeks a rise in aid to Salvador*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/1990/02/02/world/bush-seeks-a-rise-in-aid-to-salvador.html>
- Doytcheva, M. (2018). *Le multiculturalisme*. Paris: La Découverte.
- Doytcheva, M. (2021). Diversity as Immigration Governmentality: Insights from France. *Social Sciences*, <https://doi.org/10.3390/socsci10070237>.
- Dresel, J. (2012). *Dangerous journey: Migration through the transit country Mexico*. Mexico: Henrich Boll Foundation.
- Dubar, C. (2007). Les sociologues face au langage et à l'individu. *Langage et société*, 121-122(3-4), 29-43.
- Dunkerley, J. (2001a). Capítulo 2. Guatemala desde 1930. Dans L. Bethell, *Historia de América Latina. 14. América central desde 1930* (pp. 54-86). Espagne: Cambridge University Press, Editorial Crítica.
- Dunkerley, J. (2001b). El Salvador desde 1930. Dans L. Bethell, *Historia de América Latina. 14. América Central desde 1930* (pp. 87-113). Barcelone: Cambridge University Press, Editorial Crítica.
- Durand, J. (2012). La dynamique migratoire au Mexique. *Hommes et migrations*, 1296, 12-21.
- Durkheim, É. (1930). *Le suicide*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Durkheim, É. (2017). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris: Flammarion.
- Duterme, B. (2022). Fuir l'Amérique centrale. *Alternatives Sud*, XXIX(1), 1-5.
- Ebrard, M. (2020, Novembre 18). *La "Iniciativa Mérida ya quedó sin efecto": Ebrard*. Récupéré sur La Jornada: <https://videos.jornada.com.mx/video/51015098/la-iniciativa-merida-ya-queda-sin-efecto-ebrard/>
- Echeverría, G. (2020). *Towards a Systemic Theory of Irregular Migration*. Trento: Springer International Publishing.
- Economics for peace. (2019, juin 20). *Global Peace Index*. Récupéré sur <http://visionofhumanity.org/app/uploads/2019/06/GPI-2019-A3-map-posterweb.pdf>
- El Colegio de México. (2022, Juillet 18). *Diccionario del español de México*. Récupéré sur Cholo: <https://dem.colmex.mx/ver/cholo>

- El País. (2019, janvier 05). *El expresidente salvadoreño Mauricio Funes, acusado de lavar dinero en Panamá y Suiza*. Récupéré sur https://elpais.com/internacional/2019/01/05/america/1546656339_878133.html
- El Qadim, N. (2010). La politique migratoire européenne vue du Maroc : contraintes et opportunités. *Politique européenne*, 31(2), 91-118.
- Ellermann, A. (2014). The rule of law and the right to stay: the moral claims of undocumented migrants. *Politics & society*, 42(3), 293-308.
- EMIF. (2004). *Encuesta sobre Migración en la Frontera Guatemala-México*. Mexico: Instituto Nacional de Migración; Consejo Nacional de Población, El Colegio de la Frontera Norte; Secretaría de Gobernación; Secretaría del Trabajo y Previsión Social; Secretaría de Relaciones Exteriores.
- EMIF. (2018). *Encuesta sobre Migración en la Frontera: Indicadores Anuales*. Mexico: Colegio de la Frontera Norte; Secretaría de Gobernación.
- Ennuyer, B. (2017). La vulnérabilité en question. *Ethics, Medecine and Public Health*, 3(3), 365-373.
- ENPORE. (2017). *Encuesta sobre la Población Refugiada en México*. Mexico: Gobierno de México, SEGOB, COMAR, Unidad de Política Migratoria, UNHCR.
- E-Verify. (2018, avril 10). *About E-Verify*. Récupéré sur <https://www.e-verify.gov/about-e-verify>
- Fábregas Puig, A., & González Ponciano, R. (2014). The Mexico-Guatemala, Guatemala-Mexico border: 1983-2013. *Frontera Norte*, 26(3), 7-35.
- Falquet, J. (2008). *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*. Paris: La Dispute.
- Faret, L. (2003). *Les territoires de la mobilité. Migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*. Paris: CNRS Éditions.
- Faret, L. (2018). Migrants internationaux et droit à la ville, l'impossible équation ? Citadinités centraméricaines à Mexico. *Problèmes d'Amérique latine*, 110(3), 81-97.
- Faret, L. (2020). Migrations de la violence, violence en migration. Les vulnérabilités des populations centraméricaines en mobilité vers le Nord. *Revue européenne des migrations internationales*, 36(1), 31-52.
- Fassin, D. (2006). *Quand les corps se souviennent. Expériences politiques du sida en Afrique du Sud*. Paris: La Découverte.
- Fassin, D., & Morice, A. (2001). Les épreuves de l'irrégularité: les sans-papiers, entre déni d'existence et reconquête d'un statut. Dans D. Schnapper, *Exclusions au coeur de la Cité* (pp. 261-309). Paris: Anthropos.
- Fayolle, J. (2003). Migrations anciennes et nouvelles. Les politiques et les acteurs à l'épreuve. *Chronique Internationale de l'IRES*(84), 7-29.
- Feldman, D. (2015). Au-delà du spectacle de la frontière : lutte des classes transnationale et épuisement du régime de migration issu de l'ALENA. *Politique américaine*, 25(1), 73-89.

- Feldmann, A., & Durand, J. (2008). Mortandad en la frontera. *Migración y desarrollo*, 6(10), 11-35.
- Fernández Vavrck, G. D. (2018). La frontière d'étrangéite. Une étude sur la categorisation associée à l'origine. Dans M. Auzanneau, & L. Greco, *Dessiner les frontières* (pp. 99-116). Lyon: École normale supérieure de Lyon.
- Fineman, M. (2008). The vulnerable subject: anchoring equality in the human condition. *Yale Journal of Law & Feminism*, 20(1), 8-40.
- Flacso Honduras. (2019). *Boletín del Sistema de Monitoreo sobre Migraciones Internacionales*. Tegucigalpa: Universidad Nacional Autónoma de Honduras (UNAH); Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales (FLACSO) Honduras; Observatorio de Migraciones Internacionales en Honduras.
- Flores Castillo, M. (2015). *Culturas migratoria en Centroamérica. ¿Cómo se construye la idea de migrar?* Récupéré sur https://www.academia.edu/25326699/Culturas_migratorias_en_Centroam%C3%A9rica_%C3%B3mo_se_construye_la_idea_de_migrar
- Flores Fonseca, M. A. (2014). Factores contextuales de la migración internacional de Honduras. Dans J. G. González Becerril, B. J. Montoya Arce, & A. Barreto Villanueva, *Hitos demográficos del siglo XXI: migración internacional*. Mexico: Universidad Autónoma del Estado de México.
- Flores Fonseca, M. A. (2016). Migración del Triángulo Norte de Centroamérica a los Estados Unidos de América. *Revista Población y Desarrollo: Argonautas y Caminantes*, 12, 25-38.
- Flores Jovel, B. L. (2011). *Análisis de la iniciativa unidos por la solidaridad del fondo de inversión social para el desarrollo local (FISDL) como modelo de gestión de codesarrollo en El Salvador, durante el periodo 2005-2010*. San Salvador: Universidad de El Salvador.
- Flores, R. D., & Schachter, A. (2018). Who are the "illegals"? The social construction of illegality in the United States. *American Sociological Review*, 83(5), 1-30.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Editions Gallimard.
- Foucault, M. (2004). *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*. Paris: EHESS Gallimard Seuil.
- Fuerza Armada de El Salvador. (2008, noviembre 22). *Campaña Militar 1980-1992*. Récupéré sur <http://www.fuerzaarmada.gob.sv/campana.html>
- Fusulier, B. (2011). Le concept d'ethos. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 42(1), 97-109.
- Gandini, L., Fernández de la Reguera, A., & Narváez Gutiérrez, J. C. (2020). *Caravanas*. Mexico: Universidad Nacional Autónoma de México.
- García Aguilar, M. d. (2017). Mujeres centroamericanas que transitan y laboran en la frontera sur de México. Una reconstrucción analítica. *LiminaR. Estudios sociales y humanísticos*, 15(2), 69-80.

- García, M., & Décosse, F. (2014). Agricultura intensiva y políticas de migración laboral: Jornaleros centroamericanos en México y marroquíes en Francia. *Migración y Desarrollo*, 12(23), 41-67.
- Gardarsdottir, H. (2018). Representación fílmica de la migración centroamericana archivos verosímiles que confirman condiciones persistentes de exclusión y la falta de resoluciones políticas. *Centroamericana*(28.2), 9-32.
- Garrau, M. (2013). Regards croisés sur la vulnérabilité. « Anthropologie conjonctive » et épistémologie du dialogue. *Tracés. Revue de Sciences humaines*(13), 141-166.
- Garrau, M. (2018). *Politiques de la vulnérabilité*. Paris: CNRS Editions.
- Gattas Flores, S. Z., & Sotelo Saucedo, J. J. (1985). *La política Exterior de El Salvador 1979-1982: expresion de un conflicto nacional e internacional*. San Salvador: Universidad Centroamericana .
- Génard, J.-L. (2009). Une réflexion sur l'anthropologie de la fragilité, de la vulnérabilité et de la souffrance. Dans T. Périlleux, & J. Cultiaux, *Destins politiques de la souffrance* (pp. 27-45). Paris: Erès.
- Ghosh, B. (2013). Vers un nouvel ordre international des mouvements migratoires. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 481-502). Paris: Ined.
- Gibson, C., & Jung, K. (2006). *Historical census statistics on the foreign-born population of the United States: 1850 to 2000*. Washington D.C.: U.S. Census Bureau.
- Gobierno de la República. (2021, Mars 12). *Exitosos resultados generan los programas Sembrando Vida y Jóvenes Construyendo el Futuro*. Récupéré sur <https://sedis.gob.hn/node/6372>
- Goldstein, P. (2011). *Vulnérabilité et autonomie dans la pensée de Martha C. Nussbaum*. Paris: PUF.
- Gómez Johnson, C. (2015). De la migración económica a la migración forzada por el incremento de la violencia en El Salvador y México. *Estudios Políticos*, 47, 199-220.
- Gomez Romero, L. (2016, novembre 29). *How the US is outsourcing border enforcement to Mexico*. Récupéré sur <https://theconversation.com/how-the-us-is-outsourcing-border-enforcement-to-mexico-69272>
- González, I. (2019, juin 13). "No queremos que atravieses nuestro territorio". *Reforma*, p. <https://www.reforma.com/aplicacioneslibre/articulo/default.aspx?id=1700144&md5=ccaaeb edf1591d117985db036563d8448&ta=0dfdbac11765226904c16cb9ad1b2efe&lcmd5=d479f7ace12d22f8297b0ee18364d318&fbclid=>
- González, J. (2014, Juin 21). *EE.UU. desbordado por la crisis humanitaria de los niños sin papeles*. Récupéré sur https://www.bbc.com/mundo/noticias/2014/06/140620_eeuu_crisis_humanitaria_menores_indocumentados_jg
- González, L. A. (1997). El Salvador en la postguerra: de la violencia armada a la violencia social. *Realidad: Revista de Ciencias Sociales y Humanidades*(59), 441-458.
- Green, N. L. (2002). *Repenser les migrations*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Gregorio Gil, C. (2017). Etnografiar las migraciones ‘Sur’-‘Norte’: la inscripción en nuestros cuerpos de representaciones de género, raza y nación. *EMPIRIA. Revista de Metodología de las Ciencias Sociales*(37), 19-39.
- Guerrero Ortiz, M., & Jaramillo Cardona, M. C. (2015). Deportación y violación de los derechos del migrante en ambas fronteras. *Convergencia*(69), 85-106.
- Guillén, A., Torres, M., & Turati, M. (2018, novembre 12). *El país de las 2 mil fosas*. Récupéré sur <https://adondevanlosdesaparecidos.org/2018/11/12/2-mil-fosas-en-mexico/>
- Guimón, P. (2021, février 07). *Biden suspende los acuerdos de “tercer país seguro” con El Salvador, Honduras y Guatemala*. Récupéré sur <https://elpais.com/internacional/2021-02-07/biden-suspende-los-acuerdos-de-tercer-pais-seguro-con-el-salvador-honduras-y-guatemala.html>
- Haddal, C. C., Kim, Y., & García, M. J. (2009). *Border Security: Barriers Along the U.S. International Border*. Washington D.C.: Congressional Research Service.
- Hall, S. M. (2017). Mooring “super-diversity” to a brutal migration milieu. *Ethnic and Racial Studies*, 40(9), 1562-1573.
- Halliday, F. (1989). *Génesis de la Segunda Guerra Fria*. Mexico: UNAM.
- Hallock, J., Ruiz Soto, A. G., & Fix, M. (2018, mai 30). *In Search of Safety, Growing Numbers of Women Flee Central America*. Récupéré sur <https://www.migrationpolicy.org/article/search-safety-growing-numbers-women-flee-central-america>
- Hamblin, A. (2019, février 12). A timeline of the National Guard's deployment to the US-Mexico border under Trump. San Diego.
- HCNUR. (2020, janvier 14). *Refugee Data Finder*. Récupéré sur <https://www.unhcr.org/refugee-statistics/download/?url=PjdXL7>
- Heintze, H.-J., Kirch, L., Kuppers, B., Mann, H., Mischo, F., Mucke, P., . . . Weller, D. (2018). *The World risk Report*. Berlin: Bündnis Entwicklung Hilft; Institute for International Law of Peace and Armed Conflict.
- Hernández Castillo, A. (2019, mars 22). ¿Dónde están los migrantes desaparecidos? *La Jornada*, p. 3.
- Hernández León, R. (2012). L'industrie de la migration. *Homme et Migrations*, 1296(2), 34-44.
- Hernández López, R. A. (2016). La diáspora de los invisibles. Reflexiones sobre la migración centroamericana en tránsito por el corredor ferroviario del occidente mexicano. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América central. Políticas, territorios y actores* (pp. 67-85). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones sociales.
- Hernández Moreno, A. (2018, novembre 15). *Caravana migrante enfrenta cruel travesía: abusos, frío y secuestros*. Récupéré sur <https://www.laprensagrafica.com/departamento15/Caravana-migrante-enfrenta-cruel-travesia-abusos-frio-y-secuestros-20181114-0107.html>
- Hernández, E. (2021, février 08). *AMLO beca a 11,184 jóvenes y sembradores en Honduras y El Salvador*. Récupéré sur www.forbes.com.mx

- Herrera, J. (2006, août 10). *¿Qué es el Plan Centinela?* Récupéré sur <https://archivo.eluniversal.com.mx/notas/368059.html>
- Hierro, L. (2018, avril 03). *El viacrucis migrante llama a las puertas de Estados Unidos*. Récupéré sur https://elpais.com/elpais/2018/04/03/album/1522754657_996005.html#foto_gal_1
- Hiskey, J., Malone, M., & Orcés, D. (2014). Violence and Migration in Central America. *AmericasBarometer Insights*(101), 1-8.
- Hough, R. (1983). *Land and Labor in Guatemala: An Assessment*. Guatemala: Ediciones Papiro.
- Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act*. (1996). Washington D.C.: U.S. Congress.
- Immigration Act*. (1990). Washington D.C.: U.S. Congress.
- Immigration Reform and Control Act*. (1986). Washington D.C.: U.S. Congress.
- IMUMI. (2019, Septembre 27). *La nacionalidad no se ve*. Récupéré sur <http://lanacionalidadnoseve.imumi.org/?fbclid=IwAR1I3Rrq4U148rgRi8pJ3N6ALMyg-o13uZGIfh9Tq1ZlpYxyehyFUT4vzc>
- INEGI. (2005). *Los extranjeros en México 2000*. Mexico: Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática.
- INEGI. (2017). *Encuesta Nacional sobre discriminación*. Mexico: INEGI.
- INEGI. (2019, Mars 15). *Territorio de México. Nuestros Vecinos*. Récupéré sur Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática: cuentame.inegi.org.mx/territorio/vecinos.aspx?tema=T
- INEGI. (2019b, mai 23). *Defunciones por homicidio*. Récupéré sur https://www.inegi.org.mx/sistemas/olap/consulta/general_ver4/MDXQueryDatos.asp?#Regr eso&c=
- INEGI. (2020). *Encuesta Nacional de Victimización y percepción sobre Seguridad Pública*. Mexico: Instituto Nacional de Estadística y Geografía.
- INEGI. (2022, septembre 06). *Población total nacida en otro país residente en México por entidad federativa según sexo y países seleccionados, años censales de 2000, 2010 y 2020*. Récupéré sur https://www.inegi.org.mx/app/tabulados/interactivos/?pxq=Migracion_Migracion_03_793b2477-4037-43d4-9a60-90fb2592cdb&idrt=130&opc=t
- INFORM. (2018). *INFORM Global Risk Index*. Inter-Agency Standing Committee (IASC); the European Commission.
- INM. (2003). *Estadísticas Migratorias 2002*. Mexico: Instituto Nacional de Migración.
- INM. (2005). *Propuesta de política migratoria integral en la frontera sur de México*. Mexico: Instituto Nacional de Migración.
- INM. (2017). *Boletín Estadístico*. Mexico: Instituto Nacional de Migración.

- INM. (2017a, octubre 18). *24 años al servicio de México*. Recuperé sur <https://www.gob.mx/inm/articulos/24-anos-al-servicio-de-mexico?idiom=es>
- INM. (2017b, octubre 12). *Grupos Beta de protección al migrante*. Recuperé sur <https://www.gob.mx/inm/acciones-y-programas/grupos-beta-de-proteccion-a-migrantes>
- INM. (2019a). *Informa Instituto Nacional de Migración cierre de cinco Estaciones Migratorias*. Mexico: INM.
- INM. (2019b, noviembre 07). *Ofrece comisionado del INM disculpa pública a cuatro indígenas del estado de Chiapas*. Recuperé sur <https://www.gob.mx/inm/prensa/ofrece-comisionado-del-inm-disculpa-publica-a-cuatro-indigenas-del-estado-de-chiapas-226590>
- INS. (1996). *Illegal Alien Resident Population*. Washington: DHS.
- Isacson, A., & Meyer, M. (2012). *Más allá de la escalada de seguridad. La seguridad y los migrantes a lo largo de la frontera entre EE.UU. y México*. Washington D.C.: Washington Office on Latin America; El Colegio de la Frontera Norte.
- Isacson, A., Meyer, M., & Smith, H. (2017). *Mexico's southern border. Security, Central American Migration, and U.S. policy*. Washington DC: Washington Office on Latin America.
- Islas Rodríguez, A., Molina González, M. d., & Camargo Pacheco, M. d. (2016). Vulnerabilidad jurídica e institucional de los migrantes indocumentados en Tránsito por México. *Revista Brasileira de Estudos Juridicos*(26), 39-58.
- Izcara Palacios, S. P. (2016). Violencia postestructural: migrantes centroamericanos y cárteles de la droga en México. *Revista de Estudios Sociales*(56), 12-25.
- Izcara Palacios, S. P. (2017a). El coyotaje visto desde la mirada de mujeres migrantes centroamericanas. *Perfiles Latinoamericanos*, 25(49), 75-95.
- Izcara Palacios, S. P. (2017b). Los polleros que engañan a los migrantes norma o excepción. *Convergencia*, 24(74), 13-38.
- Izcara Palacios, S. P., & Andrade Rubio, K. L. (2014). Aspiraciones de los migrantes centroamericanos en tránsito por México. *Trayectorias*, 16(39), 83-105.
- Jalife-Rahme, A. (24, Janvier 2021). *cuatro muros de EU vs. México, dos demócratas y dos republicanos: significados geodemográficos*. Recuperé sur <https://www.jornada.com.mx/notas/2021/01/24/politica/bajo-la-lupa-cuatro-muros-de-eu-vs-mexico-dos-democratas-y-dos-republicanos-significados-geodemograficos/>
- Jáuregui-Díaz, J. A., & Ávila-Sánchez, M. (2017). El uso de coyote o pollero en el proceso migratorio México-Estados Unidos, 1993-2010. *Huellas de la Migración*, 2(4), 151-186.
- Jimenez Cubria, A. G. (2017, mars 13). *Crisis de retorno: ¿quién es responsable de los migrantes centroamericanos?* Recuperé sur <https://www.economistaamerica.com/economia-eAm-mexico/noticias/8214516/03/17/Crisis-de-retorno-Quien-es-responsable-de-los-inmigrantes-centroamericanos.html>
- Jiménez, M. (2009). *Humanitarian crisis: Migrant Deaths at the U.S. – Mexico Border*. San Diego: American Civil Liberties Union of San Diego; Comisión Nacional de Derechos Humanos.

- Johnson, J. C. (2014). *Policies for the apprehension, detention and removal of undocumented immigrants*. Washington D.C.: U.S. Department of Homeland Security.
- Jonas, S. (1998). Seguridad nacional estadounidense vs bienestar regional como la base para una política migratoria: Reflexiones sobre el caso de los inmigrantes y refugiados centroamericanos. Dans A. Lattes, J. Santibáñez, & M. Á. Castillo, *Migración y Fronteras* (pp. 403-424). Mexico: Colegio de México.
- Kauffer Michel, E. F. (2003). Entre peligros y polleros: la travesía de los indocumentados centroamericanos. *Ecofronteras*(19), 9-11.
- Kaufmann, J.-C., & Singly, F. (2007). *L'entretien compréhensif*. Paris: Armand Colin.
- Knox, V. (2017). Factores que influyen en la toma de decisiones de las personas que huyen de Centroamérica. *Revista Migraciones Forzadas*, 56, 18-20.
- La Comisión de la Verdad para El Salvador. (1993). *Informe de la Comisión de la Verdad Para El Salvador: Anexos*. San Salvador: Naciones Unidas.
- La Jornada. (2014, novembre 21). *¿Por qué nos matan, si somos el futuro de América Latina?* Récupéré sur <https://www.jornada.com.mx/2014/11/21/politica/005n1pol>
- Laacher, S. (2007). *Le peuple des clandestins*. Paris: Calmann-Lèvy.
- Laacher, S. (2009). *Mythologie du sans papier*. France: Le cavalier bleu.
- Laacher, S. (2010). *De la violence à la persécution, femmes sur la route de l'exil*. Paris: La Dispute.
- Lacour, C. (2007). *Vieillesse et vulnérabilité*. Aix-en-Provence: Presses Universitaires d'Aix-Marseille.
- Le Blanc, G. (2010). *Dedans, dehors. La condition d'étranger*. Paris: Éditions du Seuil.
- Le Bot, Y. (1992). *La guerra en tierras Mayas. Comunidad, violencia y modernidad en Guatemala (1970-1992)*. Paris: Éditions Karthala.
- Lebel, J.-P. (2012). *Alain Touraine. Sociologie de l'action*. Paris: Ellipses.
- Lee, E. (2013). Une théorie de la migration. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 103-118). Paris: Ined.
- Lee, W. J. (2005). *Eligibility Criteria for Enrollment into the Intensive Supervision Appearance Program (ISAP) and the Electronic Monitoring Device (EMD) Program*. Washington D.C.: U.S. Immigration and Customs Enforcement.
- León Araya, A., & Salazar Araya, S. (2016). Del cerro al norte. Historia y memoria en la migración campesina hondureña. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América central. Políticas, territorios y actores* (pp. 3-24). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones Sociales.
- León, J. d. (2011). Frontera sur de México, de camino al Norte. *Norteamérica*, 6(3), 249-256.
- Lestage, F. (2012). Entre Mexique et États-Unis : la chaîne entrepreneuriale de la mort des migrants. *Revue européenne des migrations internationales*, 28(3), 71-88.

- Lestage, F. (2021). De la conjugalité à distance au soin du corps du conjoint dans un contexte de migration internationale. *Anthropologie et Sociétés*, 45(1-2), 25-44.
- Lévy, C. (2007). *Les minorités ethniques aux États-Unis*. Paris: Ellipses.
- Lévy-Vroelant, C., Joubert, M., & Reinprecht, C. (2015). *Agir sur les vulnérabilités sociales*. Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes.
- Ley de Migración. (2011, mai 25). Ley de Migración. *Diario Oficial de la Federación*.
- Leyva Flores, R., Infante, C., Serván Mori, E., Quintino, F., & Silverman Retana, O. (2015). *Acceso a servicios de salud para los migrantes centroamericanos en tránsito por México* (Vol. PB05). Guadalajara: CIESAS.
- Lezama, J. L. (2002). *Teoría social, espacio y ciudad*. Mexico: El Colegio de México.
- LGP. (1974). *Ley General de Población*. Mexico: H. Congreso de la Unión.
- Lindo Fuentes, H., & Walter, K. (1994). *Historia de El Salvador. Tomo II*. San Salvador: Ministerio de Educación.
- López Obrador, A. M. (2022, mai 6). *Presidente anuncia ampliación de Sembrando Vida y Jóvenes Construyendo el Futuro en El Salvador; programas contuvieron la migración forzada, destaca*. Récupéré sur <https://lopezobrador.org.mx/2022/05/06/presidente-anuncia-ampliacion-de-sembrando-vida-y-jovenes-construyendo-el-futuro-en-el-salvador-programas-contuvieron-la-migracion-forzada-destaca/>
- López Recinos, V. (2013). Desarrollo, migración y seguridad: el caso de la migración hondureña hacia Estados Unidos. *Migración y Desarrollo*, 11(21), 65-105.
- López, G. (2015). *Hispanics of Guatemalan Origin in the United States, 2013*. Washington, D.C.: Pew Research Center.
- López, G. (2015a). *Hispanics of Mexican origin in the United States, 2013*. Washington D.C.: Pew Research Center.
- López, G. (2015b). *Hispanics of Salvadoran Origin in the United States, 2013*. Washington D.C.: Pew Research Center.
- López, J. A. (2017). Socialización de información y movilización de las víctimas. Estrategias regionales de defensa de los derechos humanos frente a la violencia en México. *Papeles del CEIC*, 1, 1-27.
- Löw, M. (2015). *Sociologie de l'espace*. Paris: éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Lungo, M., Eekhoff, K., & Baires, S. (1998). Migración internacional y desarrollo local en El Salvador. Dans A. Lattes, J. Santibáñez, & M. Á. Castillo, *Migración y fronteras* (pp. 181-208). Mexico: Colegio de México.
- Magnan Penuela, M. (2009). *Migration, réseaux transnationaux et identités locales : le cas des Colombiens à New York*. Paris: Université de la Sorbonne Nouvelle.

- Maillard, N. (2016). Le concept de vulnérabilité. De l'anthropologie à l'éthique. Dans M.-J. Thiel, *Souhaitable vulnérabilité?* (pp. 9-32). Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg.
- Mainwaring, C., & Brigden, N. (2016). Beyond the Border: Clandestine Migration Journeys. *Geopolitics*, 21(2), 243-262.
- Martín Baró, I. (1988). La violencia política y la guerra como causas del trauma psicosocial en El Salvador. *Revista de Psicología de El Salvador*, VII(28), 123-141.
- Martínez, F. (2019, mars 2). Cierra INM 5 estaciones migratorias por carecer de condiciones de albergue. *La Jornada*, p. 13.
- Martínez, Ó. (2018, octobre 30). *Ellos deben migrar en avalancha*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/10/30/opinion-oscar-martinez-caravana-migrante/?rref=collection%2Fsectioncollection%2Fnyt-es>
- Martuccelli, D. (2004). L'interculturel a l'épreuve de la dynamique entre l'exclusion et l'intégration sociale. *Revista CIDOB d'Afers Internacionals*(66/67), 255-270.
- Martuccelli, D. (2006). *Forgé par l'épreuve: l'individu dans la France contemporaine*. Paris: Armand Collin.
- Martuccelli, D., & de Singly, F. (2009). *Les sociologies de l'individu*. Villeneuve d'Ascq: Armand Colin.
- Martuccelli, D., & de Singly, F. (2012). *L'individu et ses sociologies*. Armand Colin.
- Masferrer, C., García Guerrero, V. M., & Giorguli Saucedo, S. E. (2018, mars 7). *Connecting the Dots: Emerging Migration Trends and Policy Questions in North and Central America*. Récupéré sur <https://www.migrationpolicy.org/article/connecting-dots-emerging-migration-trends-and-policy-questions-north-and-central-america>
- Massey, D. (2013). Structure sociale, stratégies des ménages et causalité cumulative de la migration. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 309-338). Paris: Ined.
- Mazzella, S. (2016). *Sociologie des migrations*. Paris: PUF.
- Medina-Nicolas, L. (2009). Vers le nord ou vers le sud: les chemins de l'emigration nicaraguayenne. Dans V. Baby-Collin, G. Cortes, L. Faret, & H. Guétat-Bernard, *Migrants des suds* (pp. 187-208). Marseille: IRD Éditions.
- Memmi, A. (1968). *L'homme dominé*. France: Editions Gallimard.
- Mendelson, M., Strom, S., & Wishnie, M. (2009). *Collateral Damage : An examination of ICE's Fugitive Operations Program*. Washington, DC: Migration Policy Institute.
- Mendoza, C. (2009). Espace frontalier et articulation d'espaces sociaux transnationaux entre Mexique et États-Unis. Dans V. Baby-Collin, G. Cortes, L. Faret, & H. Guétat-Bernard, *Migrants du Sud* (pp. 35-57). Montpellier: PULM.
- Menjívar, C. (2014). Immigration law beyond borders: externalizing and internalizing border controls in an era of securitization. *Annual Review of Law and Social Science*, 10(1), 353-369.

- Menjívar, C., Gomez Cervantes, A., & Alvord, D. (2018). The expansion of "crimmigration", mass detention and deportation. *Sociology Compass*, 12(4), 1-15.
- Mestries, F. (2009). Circuits, projets migratoires et envois d'argent des migrants mexicains du veracruz. Dans V. Baby-Collin, G. Cortes, L. Faret, & H. Guétat-Bernard, *Migrants du Sud* (pp. 261-277). Montpellier: PULM.
- Mesure, S. (2010). Déterminisme. Dans S. Paugam, *Les 100 mots de la Sociologie* (pp. 62-63). Paris: Presses Universitaires de France.
- Mezzadra, S. (2016). MLC 2015 Keynote: What's at stake in the Mobility of Labour? Borders, Migration, Contemporary Capitalism. *Migration, Mobility, & Displacement*, 2(1), 30-43.
- Millet, R. L., & Pérez, O. J. (2005). New threats and old dilemmas: Central America's armed forces in the 21st century. *Journal of Political and Military Sociology*, 33(1), 59-79.
- Ministerio de Justicia y Seguridad Pública. (2018). *Caracterización de la movilidad interna a causa de la violencia en El Salvador. Informe Final*. San Salvador: DIGESTYC, FLACSO, ACNUR, JIPS, UE.
- Ministerio de Relaciones Exteriores. (1982). *Memoria de labores del ministerio de Relaciones Exteriores 1981-1982*. San Salvador: Dirección General de Cultura y Comunicación.
- Ministerio del Medio Ambiente y Recursos Naturales. (2015, janvier 13). *A 14 años del terremoto del 13 de enero de 2001*. Récupéré sur <http://www.marn.gob.sv/a-14-anos-del-terremoto-del-13-de-enero-de-2001/>
- Morales Hernández, S. (2014). Central American migrants in transit through Mexico women and gender violence; challenges for de mexican State. *Procedia: Social and Behavioral Sciences*, 161, 263-268.
- Moreno Collado, J. (1998). Ombudsman. Dans F. Berlín Valenzuela, *Diccionario universal de términos parlamentarios* (pp. 461-165). Mexico: Cámara de diputados del H. Congreso de la Unión.
- Movimiento Migrante Mesoamericano. (2019, juin 4). *Caravana de Madres de Migrantes Desaparecidos*. Récupéré sur <https://movimientomigrantemesoamericano.org/acerca-de/>
- Musalo, K., & Ceriani Cernadas, P. (2015). *Niñez y migración en Centro y Norte América: causas, políticas, prácticas y desafíos*. Center for Gender & Refugee Studies, Universidad Nacional de Lanús.
- Nájar, A. (2019, juin 09). *Aranceles de Trump: los riesgos del "muro militar" con el que el gobierno de AMLO se comprometió a frenar la migración para evitar los aranceles de EE.UU.* Récupéré sur <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-48570886>
- National Hurricane Center. (2022, octubre 09). *Saffir-Simpson Hurricane Wind Scale*. Récupéré sur <https://www.nhc.noaa.gov/aboutsshws.php>
- Nevins, J., & Dunn, T. (2008, novembre). *Barricading the border*. Récupéré sur https://nacla.org/sites/default/files/A04106023_1.pdf

- Nielsen, K. M. (2018). *Memorandum from Secretary Kirstjen M. Nielsen on the Rescission Of Deferred Action for Childhood Arrivals (DACA)*. Washington D.C.: U.S. Department of Homeland Security.
- Nieves Medina, A. (2017). ¿Hacia dónde vamos? El camino de la migración centroamericana. *Mirada Ferroviaria*, <http://luisrodriguez.mx/mirada/hacia-donde-vamos-el-camino-de-la-migracion-centroamericana/>.
- Noiriel, G. (1991). *Réfugiés et sans-papiers. La république face au droit d'asile XIX-XX siècle*. Paris: Hachette Littératures.
- Notimex. (2019, mai 07). *AMLO deja en el pasado la Iniciativa Mérida; quiere reorientar dinero de EU*. Récupéré sur <https://www.forbes.com.mx/amlo-deja-en-el-pasado-la-iniciativa-merida-quiere-reorientar-dinero-de-eu/>
- OCHA. (2020, Novembre 16). *CENTROAMÉRICA: Temporada de Huracanes 2020. Reporte de Situación No. 3*. Récupéré sur <https://reliefweb.int/sites/reliefweb.int/files/resources/20201115%20CA%20Eta-Iota%20SitRep%203%20%28SP%29.pdf>
- Odgers-Ortiz, O. (2020). The Perception of Violence in Narratives of Central American Migrants at the Border between Mexico and the United States. *Revue européenne des migrations internationales*, 36(1), 53-73.
- Office of Inspector General. (2015). *Streamline: measuring its effect on illegal border crossing*. Washington D.C.: Department of Homeland Security.
- Office of the Coordinator for Counterterrorism. (2005). *Country Reports on Terrorism 2004*. Washington D.C.: U.S. Department of State.
- Office of the Coordinator for Counterterrorism. (2018). *Country Reports on Terrorism 2017*. Washington D.C.: U.S. Department of State.
- Office of the Historian. (2021, Juillet 12). *The Immigration Act of 1924 (The Johnson-Reed Act)*. Récupéré sur <https://history.state.gov/milestones/1921-1936/immigration-act>
- Office of the Press Secretary. (2002, septembre 09). *Summary of Smart Border Action Plan Status*. Récupéré sur <https://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020909.html>
- Office of the Press Secretary. (2002a, mars 21). *Smart Border: 22 Point Agreement -- U.S. - Mexico Border Partnership Action Plan*. Récupéré sur <https://2001-2009.state.gov/p/wha/rls/fs/8909.htm>
- Office of the Press Secretary. (2009). *Administration Officials Announce U.S.-Mexico Border Security Policy: A Comprehensive Response & Commitment*. Washington D.C.: Office of the Press Secretary; The White House.
- OIM. (2014). *Hechos y Cifras*. Récupéré sur <http://oim.org.mx/hechos-y-cifras-2>
- OIM. (2017). *Directorio de casas y albergues para personas migrantes en México*. Mexico: Organización Internacional para las migraciones.

- OIM. (2017). *Encuesta sobre migración internacional de personas guatemaltecas y remesas 2016*. Guatemala: Organización Internacional para las Migraciones.
- OIM. (2019, juin 4). *Missing Migrants program*. Récupéré sur <https://missingmigrants.iom.int/region/americas>
- OIT. (2019, juin 20). *Salaire minimum nominal mensuel brut (Monnaie locale)*. Récupéré sur https://www.ilo.org/ilostat/faces/oracle/webcenter/portalapp/pagehierarchy/Page27.jsp?subject=EAR&indicator=EAR_INEE_NOC_NB&datasetCode=A&collectionCode=YI&_afLooop=1928489339668731&_afWindowMode=0&_afWindowId=2ycz373y0_54#!%40%40%3Findicator%3DEAR_INE
- Olmos, C. (2003). América Central: situación migratoria después de los conflictos. *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*(7), 1-6.
- ONU. (2008). *Declaración Universal de Derechos Humanos*. Santiago: UNESCO.
- ONUDC. (2019, mai 24). *Homicidios Intencionales (por cada 100,000 habitantes)*. Récupéré sur <https://datos.bancomundial.org/indicador/VC.IHR.PSRC.P5?locations=MX>
- ONUSAL. (1992). *Acuerdos de El Salvador: en el camino de la paz*. San Salvador: Naciones Unidas.
- OXFAM. (2016). *Desterrados: tierra, poder y desigualdad en América Latina*. Oxford: Oxfam Internacional.
- Palma Mora, M. (2003). Destierro y Encuentro. Aproximaciones al exilio latinoamericano en México. *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*(7), 1-24.
- Paz Alfaro, F. (2018, Août 23). Más de 70 mil migrantes han desaparecido a su paso por México. *Capital*.
- Pazos, Á., & Devillard, M. J. (2017). La construcción cotidiana de la legitimidad del sujeto inmigrante en el contexto español. *Alteridades*, 27(53), 73-82.
- Pederzini, C., Riosmena, F., Masferrer, C., & Molina, N. (2015). *Tres décadas de migración desde el triángulo norte centroamericano: Un panorama histórico y demográfico*. Guadalajara: CANAMID Policy Brief Series, CIESAS.
- Pereira, J. C. (2001). *Historia de las relaciones internacionales contemporáneas*. Barcelona: Ariel.
- Pérez Fuentes, G. M. (2014). La protección de los niños migrantes en México: una falacia. *Barataria*(17), 97-108.
- Perrigaud, E. (2009). *D'une frontière à l'autre : l'odyssée des migrants centraméricains en transit par le Mexique*. Paris: Thèse de doctorat en Sociologie, Paris 1.
- Piché, V. (2013). Les fondements des théories migratoires contemporaines. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 15-60). Paris: Ined.
- Pinkus Aguilar, M. F., & Kuhner, G. (2019). La nacionalidad no se ve. *El Universal*, <https://www.eluniversal.com.mx/opinion/maria-fernanda-pinkus-aguilar-y-gretchen-kuhner/la-nacionalidad-no-se-ve>.

- Pleitez, W., & Vásquez, J. (2009). *Sin excusas... Alcancemos los Objetivos de Desarrollo del Milenio en el 2015. Bases para el plan de cumplimiento*. San Salvador: Gobierno de El Salvador.
- Pleyers, G. (2019). Volverse actor: dos vías para los movimientos sociales en el siglo XXI. *Revista de Estudios Sociales*, 54, 179-183.
- PNUD. (2013). *Informe sobre Desarrollo Humano El Salvador 2013. Imaginar un nuevo país. Hacerlo posible. Diagnostico y propuesta 2013*. San Salvador: Programa de las Naciones Unidas para el Desarrollo.
- Popkin, E. (2003). Transnational Migration and Development in Postwar Peripheral States: An Examination of Guatemalan and Salvadoran State Linkages with their Migrant Populations in Los Angeles. *Current Sociology*, 51(3-4), 347-374.
- Portes, A. (1999). La mondialisation par le bas. L'émergence des communautés transnationales. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129, 15-25.
- Posas, M. (1985). El movimiento campesino hondureño: un panorama general (siglo XX). Dans P. González Casanova, *Historia política de los campesinos latinoamericanos* (pp. 28-76). Mexico: Siglo XXI.
- Poulet, K. (2016). *L'hypothèse migratoire comme horizon d'émancipation ? : une ethnographie des jeunesses dakaroises*. Amiens: Université de Picardie Jules Verne.
- Pradilla, A. (2019). *Caravana: Cómo el éxodo centroamericano salió de la clandestinidad*. Mexico: Grupo editorial Mexico Penguin Random.
- Pueblo sin Fronteras. (2019, juin 12). *Pueblo sin Fronteras. About us*. Récupéré sur <https://www.pueblosinfronteras.org/index.html>
- Puig, N. (2014). Passages de frontières des Palestiniens du Liban : de refuges en migrations. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 30(2), 49-67.
- Quesada Avendaño, F. (2017). Casa en tierra ajena. Un documental sobre migración forzada en América Central. *Anuario de Estudios Centroamericanos*, 43, 499-503.
- Quijada, J. A., & Sierra, J. D. (2015). *Entendiendo las causas de la emigración indocumentada en hogares de bajos ingresos en Honduras*. Banco Interamericano de Desarrollo.
- Quijano, A. (1992). Colonialidad y Modernidad/Racionalidad. *Perú Indígena*, 13(29), 11-20.
- Quijano, A. (2007). "Race" et colonialité du pouvoir. *Mouvements*, 51(3), 111-118.
- Ragaru, N. (2004). *La traite des êtres humains : histoire d'une mise sur agenda international*. Récupéré sur <https://regard-est.com/la-traite-des-etres-humains-histoire-dune-mise-sur-agenda-international>
- Ragaru, N. (2007). Du bon usage de la traite des êtres humains. Controverses autour d'un problème social et d'une qualification juridique. *Genèses*, 66(1), 69-89.
- Ragaru, N. (2013). « On n'est jamais aussi bien que dans sa famille » . Les « politiques du retour » des victimes de la traite des êtres humains en Bulgarie. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 198(3), 51-58.

- Real Academia Española. (2020, août 27). *Diccionario de la lengua española*. Récupéré sur Vergüenza-Definición: <https://dle.rae.es/verg%C3%BCenza#G7mCDV0>
- Real Academia Española. (2022, septembre 24). *Diccionario de la lengua Española*. Récupéré sur Coyote-Definición: <https://dle.rae.es/coyote>
- Redacción AN. (2012, novembre 26). *Seis años después: miles de muertos y un Estado más vulnerable*. Récupéré sur <https://aristeginoticias.com/2611/mexico/seis-anos-despues-miles-de-muertos-y-un-estado-mas-vulnerable/>
- REDODEM. (2016). *Migración en tránsito por México: rostro de una crisis humanitaria internacional*. Mexico: Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes.
- REDODEM. (2019). *Nuevos rostros, mismas dinámicas. Procesos migratorios en México. Informe 2018*. Madrid: Entreculturas.
- Remy, J. (1998). *Sociologie urbaine. L'espace et l'agir*. Paris: L'Harmattan.
- Reni Roldán, M. (1984). *Crisis política y política exterior de El Salvador (1979-1984)*. San Salvador: Universidad Centroamericana José Simeon Cañas.
- Reuters. (2017, février 02). *Mexican, US top officials discuss ways to seal border with Guatemala*. Récupéré sur <https://www.foxnews.com/us/mexican-us-top-officials-discuss-ways-to-seal-border-with-guatemala>
- Riediger Rôhm, L. (2013). ¿México: ruta de la muerte o camino hacia una vida mejor? *Iberóforum. Revista de Ciencias Sociales de la Universidad Iberoamericana*, VIII(16), 167-182.
- Rionda, L. M., & Marañón, B. (2009). Les impacts de l'operation Guardian (États-Unis) sur les flux et modèles migratoires mexicains. Dans V. Baby-Collin, G. Cortes, L. Faret, & H. Guetat-Bernard, *Migrants des suds* (pp. 145-166). Marseille: IRD Éditions.
- Ríos, M. (2010). Impacto económico del golpe de estado en Honduras. *Revista Pueblos*(42), 15-17.
- Rivera Farfán, C. (2014). *Trabajo y vida cotidiana de centroamericanos en la frontera suroccidental de México*. México: CIESAS.
- Robledo Silvestre, C., & Garrido Cedeño, S. (2017). Vidas precarias en tránsito: sin tierra para el llanto. *Desacatos*(53), 150-167.
- Rocha Gómez, J. L. (2016). Evolución de la ilegalidad migratoria de los centroamericanos vista desde un censo, la geopolítica y los modelos migratorios. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América central. Políticas, territorios y actores* (pp. 119-138). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones Sociales.
- Rodríguez Chávez, E. (2016). *Migración centroamericana en tránsito irregular por México: nuevas cifras y tendencias*. Guadalajara: CIESAS; CANAMID Policy Brief Series.
- Rodríguez, E., Barrón, Y., Fernández de Castro, R., Rivera, L., Brown, A., & López, M. I. (2014). *Migración centroamericana en tránsito por México hacia Estados Unidos*. Mexico: Instituto Tecnológico Autónomo de México.

- Rodriguez, N. (2012). Contrôle des frontières. Questions de droits humains et d'éthique sur une stratégie états-unienne. *Hommes et Migrations*, 1296(2), 54-63.
- Rojas Wiesner, M. (2017). Precariedades y vulnerabilidades en la migración. Notas para el análisis de la situación de mujeres centroamericanas en México. *Astrolabio. Revista internacional de filosofía*(19), 218-230.
- Rojas, A. G. (2018, octubre 22). *Caravana de migrantes: "Ya estamos en México, no vamos a parar", miles desafían a Donald Trump y siguen su marcha hacia Estados Unidos*. Récupéré sur <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-45936317>
- Romero, L. (2021, Février 4). *México, corredor migratorio global*. Récupéré sur <https://www.gaceta.unam.mx/mexico-corredor-migratorio-global/>
- Romero, O. (1980, Mars 23). Última homilía en la catedral de monseñor Oscar Romero. San Salvador, El Salvador.
- Rosenblum, M. R. (2012). *Border Security: Immigration Enforcement between ports of entry*. Washington D.C.: Congressional Research Service.
- Rosenblum, M. R., & Brick, K. (2011). *US Immigration policy and Mexican/Central american migration flows: then and now*. Washington D.C.: Migration Policy Institute.
- Rouleau-Berger, L. (2010). *Migrer au féminin*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Rouquié, A. (1992). *Guerres et paix en Amérique centrale*. Paris: Éditions du Seuil.
- Rui, S. (2010). Statut. Dans S. Paugam, *Les 100 mots de la sociologie* (pp. 115-116). Paris: Presses Universitaires de France, coll, "Que Sais-Je?".
- Ruiz Marrujo, O. (2001). Los riesgos de cruzar. La migración centroamericana en la frontera México-Guatemala. *Frontera Norte*, 13(25), 7-41.
- Salerno Valdez, E., Valdez, L. A., & Sabo, S. (2015). Structural vulnerability among migrating woman and children fleeing Central America and Mexico: the public health impact of "humanitarian parole". *Frontiers in Public Health*, 3, 1-8.
- Sanchez Lovell, A. (2016). El problema de la vagancia: una propuesta de enfoque teórico desde la historia del trabajo, a partir del caso de Costa Rica en el siglo XIX. *Diálogos Revista Electrónica*, 17(2), 161-190.
- Sánchez Munguía, V. (1993). Matamoros-sur de Texas: el tránsito de los migrantes de América Central por la frontera México-Estados Unidos. *Estudios Sociológicos*, 11(31), 183-207.
- Sanmartín, A. (2010, octubre). El vínculo migración y desarrollo, ¿Una oportunidad para impulsar estrategias de participación transnacional desde las asociaciones de migrantes? Madrid: Instituto de Filosofía; Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- Santos Ramirez, L. (2020). *Geopolítica de las caravanas centroamericanas*. Tegucigalpa: Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales; Universidad Nacional Autónoma de Honduras.
- Sassen, S. (2009). *La globalisation, une sociologie*. Paris: Gallimard.

- Sassen, S. (2010, juin 15). *De ciudadanos a meros sobrantes*. Récupéré sur http://www.clarin.com/opinion/ciudadanos-meros-sobrantes_0_281372008.html
- Sayad, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Editions du Seuil.
- Schiavon, J. A. (2015, décembre 10). *La migración Centroamérica-México-Estados Unidos: historias de vulnerabilidad y políticas inacabadas*. Récupéré sur https://contemporanea.inah.gob.mx/destejiendo_a_clio/jorge_schiavon_num4
- Schmoll, C. (2020). *Les damnés de la mer*. Paris: La Découverte.
- Schnapper, D. (1999). *La compréhension sociologique*. Paris: Presses Universitaires de France PUF.
- Secretaria de Relaciones Exteriores. (2019, mai 22). *Embajada de México en El Salvador*. Récupéré sur Visas: <https://embamex.sre.gob.mx/elsalvador/index.php/seccion-consular/tipos-de-visa?id=198>
- Secretariado Ejecutivo del Sistema Nacional de Seguridad Pública. (2019). *Víctimas de delitos del fuero común*. Mexico: Centro Nacional de Información; Secretaría de Seguridad y Protección Ciudadana.
- Seelke, C. R. (2019, June 28). *Mexico: Evolution of the Mérida Initiative, 2007-2019*. Récupéré sur https://www.everycrsreport.com/files/2019-06-28_IF10578_d748cda505762ebf91caae097084bc08e1f64991.pdf
- Segura Mena, G. (2016). Procesos de regionalización de la política migratoria estadounidense en Centroamérica. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América Central. Políticas, territorios y actores* (pp. 101-118). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones Sociales.
- Select Committee on population. (1978). *Legal and illegal immigration to the United States*. Washington : U.S. Government Printing Office.
- Semple, K. (2018a, avril 05). *Así es la caravana migrante criticada por Trump*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/04/05/caravana-trump-mexico/?rref=collection%2Fsectioncollection%2Fnyt-es>
- Semple, K. (2018b, octobre 16). *Trump amenaza a Honduras por la caravana migrante*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/10/16/trump-caravana-migrante-honduras/?rref=collection%2Fsectioncollection%2Fnyt-es>
- Semple, K., & Malkin, E. (2018, novembre 1). *La caravana migrante inspira a más centroamericanos que buscan viajar a Estados Unidos*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/11/01/caravanas-migrantes-centroamerica-mexico/?rref=collection%2Fsectioncollection%2Fnyt-es>
- Semple, K., Correal, A., & Averbuch, M. (2018, octobre 24). *Entre la esperanza y la incertidumbre, la caravana migrante atraviesa México*. Récupéré sur <https://www.nytimes.com/es/2018/10/24/mexico-caravana-migrante/?rref=collection%2Fsectioncollection%2Fnyt-es>

- Servicio Nacional de Estudios Territoriales. (1998). *Pérdidas y daños causados por el huracán Mitch*. San Salvador: SNET.
- Shirk, D. (2013). *Effects and effectiveness of U.S. border security measures*. Washington D.C.: Trans-Border Insitute, University of San Diego.
- Silva Hernández, A. (2019). *Migración adolescente no acompañada. Estrategias de movilidad en el corredor Centroamérica-México-Estados Unidos*. Mexicali: Universidad Autónoma de Baja California.
- Simon, G. (1995). *Géodynamique des migrations internationales dans le monde*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Simon, G. (2008). *La planète migratoire dans la mondialisation*. Paris: Armand Colin.
- Simon, G. (2015). *Dictionnaire des migrations Internationales. Approche Géohistorique*. Armand Collin: Paris.
- Sjaastad, L. (2013). Coûts et bénéfices des migrations humaines. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 85-102). Paris: Ined.
- Skidmore, T. E., & Meter, H. (2001). *Modern Latin America*. New York: Oxford University Press.
- Solís García, O. (2011). Acciones en tiempos de riesgo: el trabajo de las organizaciones de la sociedad civil en un contexto de creciente violencia. Dans N. Armijo Canto, *Migración y Seguridad: nuevo desafío en México* (pp. 165-177). Mexico: CASEDE.
- Sosa Iglesias, E. (2017). Transformaciones en las élites económicas, estado y el proceso de democratización y desdemocratización: el caso de Honduras, 1990-2017. *Anuario de Estudios Centroamericanos*, 43, 125-148.
- Soulet, M.-H. (2005). Réconsiderer la vulnérabilité. *Empan*, 60(4), 24-29.
- Spener, D. (2012). Le coyotage et les barrières imposées à la mobilité humaine par les états nationaux. *Hommes et migrations*, 1296, 46-53.
- Spenser, D. (2004). *Espejos de la Guerra Fría: México, América Central y el Caribe*. México: Porrúa.
- Stettinger, V. (2004). L'analyse sociologique des supports. Le cas des individus vivant dans la précarité. Dans V. Caradec, & D. Martuccelli, *Matériaux pour une sociologie de l'individu* (pp. 25-42). Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires de Septentrion.
- Stora, B. (2017). *La recherche sur les migrations et l'immigration. Un état des lieux*. Paris: Musée national de l'histoire de l'immigration.
- Streiff-Fénart, J., & Poutignat, P. (2014). Vivre sur, vivre de la frontière : l'après transit en Mauritanie et au Mali. *Revue européenne des migrations internationales*, 30(2), 91-111.
- Tandonnet, M. (2007). *Géopolitique des migrations*. Paris: Ellipses.
- Tapinos, G. (2013). Les enjeux économiques et politiques des migrations clandestines. Dans V. Piché, *Les théories de la migration* (pp. 503-535). Paris: Ined.
- Tarragoni, F. (2018). *Sociologies de l'individu*. Paris: La Découverte.

- Tarrius, A. (2002). *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris: Balland.
- Tarrius, A. (2015). *Étrangers de passage. Poor to poor, peer to peer*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'aube.
- Tarrius, A., Missaoui, L., & Qacha, F. (2013). *Transmigrants et nouveaux étrangers*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- The Economist Intelligence Unit. (2019). *Democracy Index 2018: Me too? Political participation, protest and democracy*. New York: The Economist Intelligence Unit Limited.
- Thomas, H. (2010). *Les vulnérables. La démocratie contre les pauvres*. Paris: Éditions du croquant.
- Torres Rivas, E. (2001). América Central desde 1930: perspectiva general. Dans L. Bethell, *Historia de América Latina. 14. América Central desde 1930* (pp. 13-53). Barcelone: Cambridge University Press, Editorial Crítica.
- Touraine, A. (2015). *Nous, sujets humains*. Paris: Éditions du Seuil.
- Touraine, A., & Khosrokhavar, F. (2005). *La recherche de soi*. Paris: Librairie générale française.
- Tourliere, M. (2017, mai 11). Albergue de migrantes fundado por Solalinde podría cerrar por orden de edil oaxaqueño. *Proceso*, p. 6.
- Transparency International. (2018). *Corruption Perceptions Index*. Récupéré sur <https://www.transparency.org/cpi2018>
- Trifanescu, L. (2013). Le Je en migration » temporalités des parcours et nouvelles rhétoriques du sujet. *Le sujet dans la cité*, 4(2), 237-252.
- Trump, D. J. (2017). *Executive Order: Border Security and Immigration Enforcement Improvements*. Washington D.C.: The White House.
- Trump, D. J. (2017a). *Executive Order: Enhancing Public Safety in the Interior of the United States*. Washington D.C: The White House.
- U.S. Border Patrol. (2019a, septembre 07). *U.S. Border Patrol Nationwide Apprehensions by Citizenship and Sector in FY2007-FY2018*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2019-Mar/BP%20Apps%20by%20Sector%20and%20Citizenship%20FY07-FY18.pdf>
- U.S. Border Patrol. (2020, février 02). *Total Illegal Alien Apprehensions By Fiscal Year*. Récupéré sur https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2020-Jan/U.S.%20Border%20Patrol%20Fiscal%20Year%20Southwest%20Border%20Sector%20Apprehensions%20%28FY%201960%20-%20FY%202019%29_0.pdf
- U.S. Border Patrol. (2021a, Février 2). *Southwest Border Deaths By Fiscal Year*. Récupéré sur https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2020-Jan/U.S.%20Border%20Patrol%20Fiscal%20Year%20Southwest%20Border%20Sector%20Deaths%20%28FY%201998%20-%20FY%202019%29_0.pdf

- U.S. Census Bureau. (2000). *Census 2000 Special Tabulations*. Washington D.C.: U.S. Census Bureau.
- U.S. Census Bureau. (2011). *2010 census*. Washington D.C.: U.S. Census Bureau.
- U.S. Census Bureau. (2020, Novembre 16). *American Community Survey*. Récupéré sur <https://data.census.gov/cedsci/table?q=Place%20of%20Birth&tid=ACST1Y2019.S0506&hidePreview=false>
- U.S. Census Bureau. (2020a, décembre 14). *Explore Census Data*. Récupéré sur <https://data.census.gov/>
- U.S. Customs and Border Protection. (2013). *U.S. Border Patrol Fiscal Year 2012 Statistics*. Washington D.C.: United States Border Patrol.
- U.S. Customs and Border Protection. (2018, Octobre 5). *Border Patrol History*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/border-security/along-us-borders/history>
- U.S. Customs and Border Protection. (2019, février 26). *Timeline*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/about/history/timeline>
- U.S. Customs and Border Protection. (2019a, avril 24). *Border Wall System - Frequently Asked Questions*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/border-security/border-wall/border-wall-system-frequently-asked-questions>
- U.S. Customs and Border Protection. (2019b). *U.S. Border Patrol Statistics FY 2018*. Washington D.C.: United States Border Patrol.
- U.S. Customs and Border Protection. (2020, Février 2). *About CBP*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/about>
- U.S. Customs and Border Protection. (2021, juin 22). *Preclearance Locations*. Récupéré sur <https://www.cbp.gov/border-security/ports-entry/operations/preclearance>
- U.S. Department of Homeland Security. (2005). *Security and Prosperity Partnership*. Washington D.C.: Press Office .
- U.S. Department of Homeland Security. (2011). *2010 Yearbook of Immigration Statistics*. Washington, D.C.: U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics.
- U.S. Department of Homeland Security. (2015). *Worksite Enforcement FY Annual Report*. Washington D.C.: Department of Homeland Security.
- U.S. Department of Homeland Security. (2017). *2016 Yearbook of Immigration Statistics*. Washington D.C.: U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics.
- U.S. Department of Homeland Security. (2018). *Population Estimates. Illegal alien population residing in the United States: January 2015*. États-Unis: Office of Immigration Statistics.
- U.S. Department of Homeland Security. (2018a). *FY 2019 Budget in Brief*. Washington D.C.: U.S. Department of Homeland Security.

- U.S. Department of Homeland Security. (2018b, décembre 14). *Walls Work*. Récupéré sur <https://www.dhs.gov/news/2018/12/12/walls-work>
- U.S. Department of Homeland Security. (2018c, mars 09). *Border security results*. Récupéré sur <https://www.dhs.gov/border-security-results>
- U.S. Department of Homeland Security. (2018d, avril 24). *International Engagement Overview*. Récupéré sur <https://www.dhs.gov/international-engagement-overview>
- U.S. Department of Homeland Security. (2018e). *Yearbook of Immigration Statistics: 2017*. Washington, D.C: U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics.
- U.S. Department of Homeland Security. (2020). *Yearbook of Immigration Statistics 2019*. Washington, D.C: U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics, .
- U.S. Department of State. (2002, décembre 6). *U.S. - Canada Smart Border/30 Point Action Plan Update*. Récupéré sur <https://2001-2009.state.gov/p/wha/rls/fs/18128.htm>
- U.S. Embassy Argentina. (2022, juillet 18). *¿Qué hacer en caso de ser rechazada la visa?* Récupéré sur <https://ar.usembassy.gov/es/visas-es/por-que-se-rechaza-una-visa/>
- U.S. Embassy Mexico. (2015). *Iniciativa Mérida – Panorama general*. Mexico: U.S Embassy Mexico.
- U.S. Government. (2018). *Efficient, Effective, Accountable. An American Budget*. Washington D.C.: U.S. Government Publishing Office.
- U.S. Government. (2019). *A budget for a better America. Promises kept. Taxpayers first*. Washington D.C.: U.S. Government Publishing Office .
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2017). *Fiscal Year 2016 ICE Enforcement and Removal Operations Report*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/sites/default/files/documents/Report/2016/removal-stats-2016.pdf>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2018, janvier 03). *Criminal Alien Program*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/criminal-alien-program>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2018a, mars 20). *Secure Communities*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/secure-communities>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2018b, décembre 11). *ICE worksite enforcement investigations in FY18 surge*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/news/releases/ice-worksite-enforcement-investigations-fy18-surge>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2018c, janvier 03). *International Operations*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/international-operations>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2018d, octobre 08). *Delegation of Immigration Authority Section 287(g) Immigration and Nationality Act*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/287g>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2019, mars 06). *Visa Security Program*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/visa-security-program>

- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2019a, avril 03). *History*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/history>
- U.S. Immigration and Customs Enforcement. (2021, juillet 06). *Fugitives Operations*. Récupéré sur <https://www.ice.gov/fugitive-operations>
- U.S. Immigration and Naturalization Service. (1990). *Statistical Yearbook 1989*. Washington D.C.: U.S. Government Printing Office.
- U.S. Immigration and Naturalization Service. (1999). *Statistical Yearbook of the Immigration 1997*. Washington, D.C.: U.S. Government Printing Office.
- U.S. Immigration and Naturalization Service. (2001). *Estimates of the Unauthorized Immigrant Population Residing in the United States: 1990 to 2000*. Washington D.C.: Office of Policy and Planning.
- U.S. Immigration and Naturalization Service. (2003). *Statistical Yearbook of the Immigration 2002*. Washington, D.C.: U.S. Government Printing Office.
- U.S. Northern Command. (2019, mai 22). *About USNORTHCOM*. Récupéré sur <https://www.northcom.mil/About-USNORTHCOM/>
- UN News. (2020, novembre 17). *La temporada 2020 de huracanes en el Atlántico: un récord y una tragedia para Centroamérica*. Récupéré sur <https://news.un.org/es/story/2020/11/1484192>
- UNDP. (2019, juin 19). *Human Development Index*. Récupéré sur <http://hdr.undp.org/en/2018-update>
- Unidad de Política Migratoria. (2021). *Boletín estadístico*. Récupéré sur http://www.politicamigratoria.gob.mx/es/PoliticaMigratoria/Boletines_Estadisticos
- Uribe Cortez, J. (2019). Breve crónica sobre la migración de centroamericanos hacia Estados Unidos. *Movimientos. Revista Mexicana de Estudios de los Movimientos Sociales*, 3(1), 119-124.
- USAID. (1993). *U.S. overseas loans and grants and assistance from international organizations : obligations and loan authorizations, July 1, 1945-September 30, 1989*. Washington D.C.: U.S. Agency for International Development.
- USAID. (2018, février 16). *USAID history*. Récupéré sur [usaid.gov](https://www.usaid.gov)
- Vahabi, N. (2013). La construction sociologique de la carrière migratoire: Le cas des migrants iraniens en Europe. *Migrations société*, 150(6), 13-39.
- Valenzuela, J. (1998). El programa "Beta". La protección de los derechos humanos de los migrantes indocumentados desde una perspectiva policiaca no convencional. Dans A. Lattes, J. Santibáñez, & M. Á. Castillo, *Migración y fronteras* (pp. 463-473). Mexico: Colegio de México.
- Van de Velde, C. (2011). La fabrique des solitudes. Dans P. Rosanvallon, *Refaire société* (pp. 27-37). France: Seuil et La République des Idées.
- Van Houtum, H., & Van Naerssen, T. (2002). Bordering, ordering and othering. *Journal of Economic and Human Geography*, 93(2), 125-136.

- Varela Huerta, A. (2015). Buscando una vida vivible: la migración forzada de niños de Centroamérica como práctica de fuga de la "muerte en vida". *El Cotidiano*(194), 19-29.
- Varela Huerta, A. (2017). Las masacres de migrantes en San Fernando y Cadereyra: dos ejemplos de gubernamentalidad necropolítica. *Íconos. Revista de Ciencias Sociales*, 21(58), 131-149.
- Vargas Méndez, J., & Morasan, J. A. (2008). *Literatura salvadoreña 1960-2000. Homenaje*. San Salvador: Venado del Bosque.
- Vega Macías, D. (2017). Tendencias y políticas migratorias recientes sobre refugio en México. *Odisea. Revista de Estudios Migratorios*(4), 202-227.
- Velásquez, J. (2008). *De la ofensiva de enero del 1981 a Chapultepec*. Valencia: Centro de Documentación de los Movimientos Armados.
- Venegas, J. M. (2001, septiembre 19). México ofrece apoyo diplomático para someter a la acción de la justicia a autores de los atentados. *La Jornada*, p. 6.
- Vidal, D. (2007). *Les bonnes de Rio. Emploi domestique et société démocratique au Brésil*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- Vidal, D. (2008). Vivre sur fond de frontières. Les migrants du Mozambique à Johannesburg. *Cultures & Conflits*, 4(72), 101-117.
- Vidal, L., & Musset, A. (2015). *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe-XXIe siècle)*. Presse Universitaire de Rennes.
- Villa y Caña, P. (2018, avril 09). *Migrantes Desaparecidos*. Récupéré sur <http://interactivo.eluniversal.com.mx/2018/dossier-migrantes-desaparecidos/>
- Villafuerte Solis, D., & García Aguilar, M. d. (2017). La política antimigrante de Barack Obama y el programa Frontera Sur: consecuencias para la migración centroamericana. *Migración y Desarrollo*, 15(28), 39-64.
- Villey, M. (1983). *Le droit et les droits de l'homme*. Paris: PUF.
- Vogt, W. (2015). The war on drugs is a war on migrants: Central Americans navigate the perilous journey north. *Landscapes of violence*, 3(1), 1-10.
- Vogt, W. (2016). Stuck in the Middle With You: The Intimate Labours of Mobility and Smuggling along Mexico's Migrant Route. *Geopolitics*, 21(2), 366-386.
- Wasem, R. E. (1997). *Central American Asylum Seekers: Impact of 1996 Immigration Law*. Washington D.C.: Congressional Research Service.
- Weber, M., & Kalinowski, I. (2017). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme ; précédé de Remarque préliminaire au recueil d'études de sociologie de la religion . I ; suivi de Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*. Paris: Flammarion.
- Wieviorka, M. (2008). L'intégration: un concept en difficulté. *Cahiers internationaux de sociologie*, 125(2), 221-240.

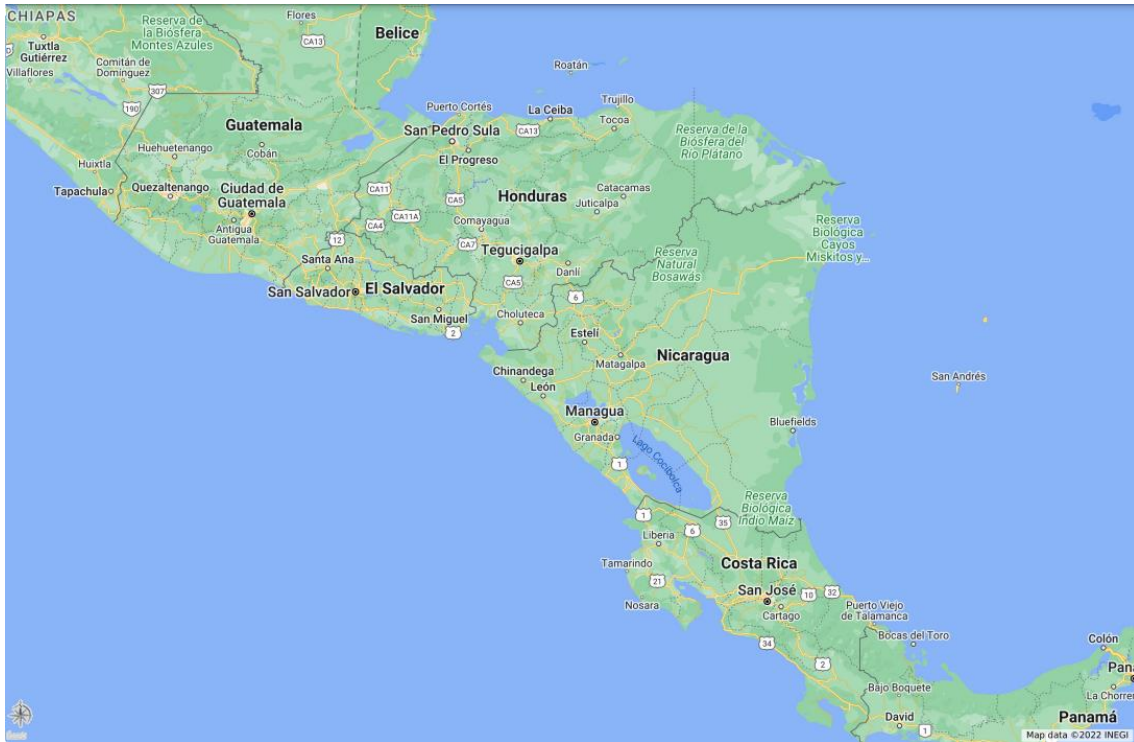
- Wihtol de Wenden, c. (2009). *Atlas mondial des migrations. Regular ou reprimer... gouverner*. Paris: Éditions Autrement.
- Wihtol de Wenden, C. (2009a). *La globalisation Humaine*. Paris: PUF.
- Wihtol de Wenden, C. (2013). *La question migratoire au XXIe siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Wihtol de Wenden, C. (2013a). *Le droit d'émigrer*. Paris: CNRS Éditions.
- Wihtol de Wenden, C. (2016). *Atlas des migrations*. Paris: Éditions Autrement.
- Wilcox, M. (2010). Marketing conquest and the vanishing indian. Dans P. McAnany, & N. Yoffee, *Questioning Collapse. Human resilience, ecological vulnerability and the aftermath of empire* (pp. 113-141). New York: Cambridge University Press.
- Willers, S. (2016). Migración y violencia: las experiencias de mujeres migrantes centroamericanas en tránsito por México. *Sociológica*, 31(89), 163-195.
- Wilson, C., & Valenzuela, P. (2014, juillet 11). *Mexico's Southern Border Strategy: Programa Frontera Sur*. Récupéré sur https://www.wilsoncenter.org/sites/default/files/media/documents/publication/Mexico_Southern_Border_Strategy.pdf
- Winton, A. (2017). Cuerpos disidentes en movimiento: miradas sobre movilidad transgénero desde la frontera sur de México. *El Cotidiano*(202), 115-126.
- World Bank Group. (2016). *Migration and Remittances Factbook*. Washington D.C.: World Bank.
- World Bank Group. (2019, juin 19). *The World Bank Data*. Récupéré sur <http://data.worldbank.org/>
- Ximénez de Sandoval, P. (2019, mars 31). *Trump ordena cortar la ayuda exterior a Centroamérica como protesta por la migración de familias*. Récupéré sur https://elpais.com/internacional/2019/03/30/actualidad/1553984969_671236.html
- Zambrano, A. (2019, Mars 21). *Controles migratorios en el sur de México: 2012-2018*. Récupéré sur <https://observatoriocolef.org/mapas/controles-migratorios-en-el-sur-de-mexico/#>
- Zepeda Martínez, R., & Rosen, J. D. (2016). Migración México-Estados Unidos: Implicaciones de seguridad. *Revista de Ciencias Sociales*, IV(154), 79-91.
- Zúñiga Núñez, M. (2016). Migración, pandillas y criminalización: la conflictividad social estadounidense y su relación con El Salvador. Dans C. Sandoval García, *Migraciones en América central. Políticas, territorios y actores* (pp. 25-45). San José: Universidad de Costa Rica; Instituto de Investigaciones Sociales.

ANNEXES

1. Liste des entretiens et caractéristiques des interviewées.es

#	Pseudonyme	Âge au moment du transit	Année du transit	Sexe	Nationalité	Années de scolarité	Soutien économique familial	Nombre de tentatives	Coyote	Type de migration	Status du voyage	Lieu d'entretien	Date d'entretien
1	Adrián	30	2010	Masculin	El Salvador	12	Oui	1	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Mars 2020
2	Aberto	38	2015	Masculin	El Salvador	12	Non	2	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Février 2020
3	Afredo	46	2018	Masculin	El Salvador	1	Limitée	3	Non	Frère	En transit	Mexique	Avril 2018
4	Anderson	11	2015	Masculin	El Salvador	3	Oui	1	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Avril 2020
5	Andrés	9	2018	Masculin	El Salvador	4	Oui	1	Oui	Frère	Rentré au Salvador	El Salvador	Mars 2020
6	Antonio	24	2018	Masculin	Honduras	10	Non	5	Non	Amis	En transit	Mexique	Mai 2018
7	Armando	22	2018	Masculin	Honduras	7	Non	3	Non	Seul	En transit	Mexique	Mars 2018
8	Aura María	21	2018	Féminin	Honduras	6	Limitée	1	Non	Fils	En transit	Mexique	Mai 2018
9	Beatriz	35	2016	Féminin	El Salvador	14	Oui	1	Oui	Filles	Arrivée	États-Unis	Janvier 2019
10	Bertha	46	2017	Féminin	El Salvador	6	Oui	1	Oui	Amie	Expulsée d'EU au SV	El Salvador	Février 2020
11	Catalina	27	2018	Féminin	Honduras	3	Non	3	Non	Seule	En transit	Mexique	Mai 2018
12	Daniel	39	2018	Masculin	El Salvador	12	Limitée	6	Non	Frère	En transit	Mexique	Avril 2018
13	Doris	23	2010	Féminin	El Salvador	9	Oui	1	Oui	Seule	Arrivée	États-Unis	Mai 2020
14	Efraín	23	2018	Masculin	Honduras	7	Non	2	Non	Neveu	En transit	Mexique	Mai 2018
15	Enrique	25	2002	Masculin	Guatemala	16	Oui	1	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Mars 2020
16	Franco	19	2005	Masculin	El Salvador	7	Oui	1	Oui	Voisine	Arrivé	États-Unis	Mai 2020
17	Gustavo	33	2018	Masculin	Honduras	9	Limitée	14	Non	Frère	En transit	Mexique	Mai 2018
18	Hermes	18	2018	Masculin	Honduras	9	Non	1	Non	Seul	En transit	Mexique	Avril 2018
19	Hugo	18	2018	Masculin	Honduras	6	Non	1	Non	Amis	En transit	Mexique	Avril 2018
20	Inés	18	2016	Féminin	El Salvador	7	Oui	1	Oui	Fils	Arrivée	États-Unis	Mai 2020
21	Jaimé	26	2017	Masculin	El Salvador	16	Oui	1	Oui	Neveu	Arrivé	États-Unis	Février 2020
22	Jason	13	2013	Masculin	El Salvador	5	Oui	1	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Avril 2020
23	Johanna	23	2010	Féminin	El Salvador	12	Oui	1	Oui	Fille	Arrivée	États-Unis	Février 2020
24	José	24	2004	Masculin	El Salvador	16	Oui	2	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Janvier 2020
25	Juan Manuel	25	2015	Masculin	El Salvador	12	Oui	1	Oui	Seul	Arrivé	États-Unis	Février 2020
26	Julia	25	2007	Féminin	El Salvador	9	Oui	1	Oui	Amie et cousin	Arrivée	El Salvador	Mai 2020
27	Marcela	20	2018	Féminin	Honduras	11	Non	1	Non	Conjoint	En transit	Mexique	Avril 2018
28	Marco	33	2016	Masculin	El Salvador	12	Non	2	Non	Amis	Rentré au Salvador	Mexique	Mai 2020
29	Marina	21	2013	Féminin	El Salvador	12	Oui	1	Oui	Seule	Arrivée	États-Unis	Mars 2020
30	Mario	28	2018	Masculin	Honduras	6	Non	2	Non	Seul	En transit	Mexique	Mars 2018
31	Michel	35	2018	Masculin	Honduras	6	Non	3	Non	Conjointe	En transit	Mexique	Avril 2018
32	Miguel	34	2012	Masculin	El Salvador	12	Oui	1	Oui	Frère	Arrivé	États-Unis	Février 2020
33	Nicolas	23	2018	Masculin	Honduras	12	Non	2	Non	Seul	En transit	Mexique	Mars 2018
34	Patricia	27	2018	Féminin	Honduras	6	Oui	2	Oui	Seule	Installée au Mexique	Mexique	Mai 2018
35	Rafael	21	2013	Masculin	El Salvador	9	Oui	1	Oui	Oncle	Arrivé	États-Unis	Mai 2020
36	Roberto	17	2018	Masculin	Honduras	8	Non	1	Non	Cousin	En transit	Mexique	Avril 2018
37	Rolando	17	2018	Masculin	El Salvador	10	Oui	1	Oui	Frère	Arrivé	États-Unis	Février 2020
38	Román	40	2018	Masculin	Guatemala	12	Limitée	1	Non	Oncle	En transit	Mexique	Mai 2018
39	Sandra	26	2018	Féminin	El Salvador	11	Oui	1	Oui	Seule	Arrivée	États-Unis	Mars 2020
40	Saul	34	2018	Masculin	El Salvador	3	Limitée	4	Non	Frère	En transit	Mexique	Mai 2018
41	Sofía	23	2018	Féminin	Honduras	6	Limitée	1	Non	Fils	En transit	Mexique	Mai 2018
42	Wilson	25	2018	Masculin	El Salvador	4	Limitée	1	Non	Amis	En transit	Mexique	Avril 2018

2. Carte de l'Amérique centrale



3. Carte du Mexique- Villes les plus mentionnées lors des entretiens

